
4055641
Digitized by Google


LIBRARY
OF
PRINCETON UNIVERSITY

DEUXIÈME ANNÉE

LA

HAUTE SCIENCE

REVUE DOCUMENTAIRE DE LA

Tradition Ésotérique

ET DU

SYMBOLISME RELIGIEUX



PARIS

LIBRAIRIE DE L'ART INDÉPENDANT

11, RUE DE LA CHAUSSÉE-D'ANTIN, 11

1894

La HAUTE SCIENCE, Revue spécialement affectée à la publication des documents de la Tradition ésotérique et du Symbolisme religieux, paraît le 27 de chaque mois, en un fascicule in-8° carré de 64 pages.

Elle a pour but de faciliter à chacun l'étude de matériaux accessibles, jusqu'ici, au plus petit nombre, et de renseigner, dans la mesure de ses moyens d'action, sur tout ce qui intéresse le mouvement de renaissance spiritualiste qui se manifeste, depuis quelques années, tant en France qu'à l'Etranger. Avant tout, La HAUTE SCIENCE est absolument indépendante.

Prière d'adresser tout ce qui touche à la Rédaction au secrétaire de la Revue; et tout ce qui concerne l'Administration au Directeur de la **LIBRAIRIE DE L'ART INDÉPENDANT,** 11, rue de la Chaussée d'Antin, Paris.

Prix de l'Abonnement :

Un an, pour toute la France . . . . **15** francs
Un an, pour l'Etranger (Union postale). **16** —

La HAUTE SCIENCE n'est point vendue au Numéro.

Les mandats ou chèques, sur Paris, doivent être enregistrés à l'ordre du Directeur de la **LIBRAIRIE DE L'ART INDÉPENDANT.**

LA HAUTE SCIENCE

DEUXIÈME ANNÉE

Janvier à Décembre 1894

DEUXIÈME ANNÉE

LA

HAUTE SCIENCE

REVUE DOCUMENTAIRE DE LA

Tradition Esotérique

ET DU

SYMBOLISME RELIGIEUX



PARIS

LIBRAIRIE DE L'ART INDÉPENDANT

11, RUE DE LA CHAUSSÉE-D'ANTIN, 11

1894

LA

HAUTE SCIENCE

AUX LECTEURS

Un fait matériel, purement indépendant de notre volonté, ayant empêché « La Haute Science » de paraître le 27 janvier, nous nous voyons contraints de publier en même temps les deux numéros de janvier et février réunis sous une même couverture, mais avec la même quantité de texte. Cet accident, dû en partie au grand éloignement de plusieurs de nos collaborateurs, ne se reproduira point, car nous avons pris nos mesures pour en prévenir le retour.

D'autre part, nous sommes heureux de remercier ici nos lecteurs de l'intérêt qu'ils ont bien voulu prendre à notre tentative, et nous les informons que tout en continuant à leur offrir des documents de la plus haute importance nous comptons, avec cette seconde année, inaugurer une période beaucoup plus vivante, en ouvrant plus large la place aux articles originaux touchant les sujets de nos études. L'indépendance la plus absolue n'en continuera pas moins à régner à « La Haute Science » qui entend rester libre de toutes attaches.

LA RÉDACTION

Fragment [1]

LA SŒUR ANNE CATHERINE EMMERICH

PAR

J. K. HUYSMANS

. . . .

La Sœur Emmerich n'était ni une chimiste de l'être spirituel, ni une psychologue comme Sainte-Thérèse ; elle ne s'occupait pas de notre vie intérieure ; dans sa « Douloureuse Passion » elle s'oubliait et nous omettait, car elle ne voyait que Jésus crucifié et voulait seulement montrer les étapes de son agonie, laisser ainsi que sur le voile de Véronique, l'empreinte marquée sur ses pages de la sainte Face.

Bien qu'il fut moderne — car Catherine Emmerich était morte en 1824 — le livre de la Douloureuse Passion datait du Moyen-âge. C'était une peinture qui semblait appartenir aux écoles primitives de la Franconie et de la Souabe ; cette femme était la sœur des Zeitblom et des Grünwald ; elle avait leurs âpres visions, leurs couleurs emportées, leur odeur fauve ; mais elle semblait relever aussi, par son souci du détail exact, par sa notation précise des milieux, des vieux maîtres flamands, des Roger Vander Weyden et des

[1] L'admirable page mystique dont le grand écrivain de « Là-bas » a bien voulu accorder la primeur aux abonnés de *La Haute Science*, est détaché de son prochain livre « En route. »

Bouts ; elle avait réuni en elle deux courants, issus, l'un de l'Allemagne, l'autre des Flandres, et cette étrange peinture, brossée avec du sang et vernie par des larmes, elle la transposait en une prose qui n'avait aucun rapport avec la littérature connue, une prose dont on ne pouvait, par analogie, retrouver les antécédents que dans les panneaux du xve siècle !

Elle était d'ailleurs complètement illettrée, n'avait vu aucune toile ; elle racontait tout bonnement ce qu'elle voyait dans ses extases.

Les tableaux de la Passion se déroulaient devant elle, tandis que, couchée sur un lit, laminée par les souffrances, saignant par les plaies de ses stigmates, elle gémissait et pleurait, anéantie d'amour et de pitié, devant les tortures du Christ.

A sa parole qu'un scribe notait, le Calvaire se dressait et toute une fripouille de corps de garde se ruait sur le Sauveur et crachait dessus ; d'effrayants épisodes surgissaient de Jésus lié à une colonne, se tordant comme un ver sous les coups de fouets, puis tombant, regardant de ses yeux défaits des prostituées qui se tenaient par la main et se reculaient, dégoutées, de son corps meurtri, de sa face couverte comme d'une résille rouge par des filets de sang.

Et lentement, patiemment, ne s'arrêtant que pour sangloter, que pour crier grâce, elle peignait les soldats, arrachant l'étoffe collée aux plaies, la Vierge pleurant, la face livide et la bouche bleue ; elle racontait l'agonie du portement de croix, les chutes sur les genoux, s'affaissait, exténuée, lorsqu'elle arrivait à la mort.

Alors, c'était une épouvantable vision, narrée par le menu et formant un ensemble sublime affreux. Le Rédempteur était étendu sur la croix

couchée par terre; l'un des bourreaux lui enfonçait un genou dans la poitrine, tandis qu'un autre lui écartait les doigts, qu'un troisième frappait sur un clou, à tête plate, de la largeur d'un écu et si long que la pointe ressortait derrière le bois. Et quand la main droite était rivée, les tortionnaires s'apercevaient que la gauche n'arrivait pas jusqu'au trou qu'ils avaient percé; alors ils attachaient une corde au bras, tiraient dessus de toutes leurs forces, disloquaient l'épaule, jusqu'à ce que la main touchât l'ouverture et l'on entendait à travers les coups de marteaux les plaintes du Seigneur; l'on voyait sa poitrine qui se soulevait, ses genoux qui remontaient un ventre traversé par des remous, sillonné par de grands frissons.

Et la même scène se reproduisait pour arrêter les pieds. Eux aussi ne parvenaient pas à atteindre la place que les exécuteurs avaient marquée. Il fallut lier le torse, ligotter les bras pour ne pas arracher les mains du bois, se pendre après les jambes, les allonger jusqu'au tasseau sur lequel elles devaient porter. Du coup, le corps entier craqua; les côtes coururent sous la peau, la secousse fut si atroce que les bourreaux craignirent que les os n'éclatassent en crevant les chairs et ils se hâtèrent de maintenir le pied gauche sur le pied droit; mais les difficultés recommencèrent; les pieds se révulsaient; on dut les forer avec une tarière pour les fixer.

Et cela continuait ainsi, jusqu'à ce que Jésus mourût, et la sœur Emmerich, terrifiée, perdait connaissance; ses stigmates ruisselaient; sa tête crucifiée pleuvait du sang.

Dans ce livre, l'on voyait grouiller la meute des Juifs; l'on entendait les cris. les imprécations

tions de la foule, l'on apercevait une Vierge qui tremblait la fièvre ou qui tombait évanouie dans les bras des femmes, une Madeleine hors d'elle-même, devenue effrayante avec ses cris; et dominant ce lamentable groupe, un Christ hâve et enflé, s'empêtrant les jambes dans sa robe, alors qu'il monte au Golgotha, en crispant des ongles cassés sur sa croix qui glisse.

Voyante extraordinaire, Catherine Emmerich avait également décrit les alentours de ces scènes, des paysages de Judée qu'elle n'avait jamais visités et qui avaient été reconnus exacts; sans le savoir, sans le vouloir, cette illettrée était devenue une solitaire, une puissante artiste.

Ah! l'admirable visionnaire et l'admirable peintre, s'écria Durtal enthousiasmé; et aussi, quelle admirable sainte ajouta-t-il, en parcourant la vie de cette religieuse qui figurait en tête du livre.

Elle était une simple paysanne, née en 1774, dans l'Evêché de Munster, de parents pauvres. Dès son enfance, elle s'entretient avec la Vierge et elle possède le don qu'eurent également sainte Sibylline de Pavie, Ida de Louvain et plus récemment encore Louise Lateau, de discerner, en les regardant ou en les touchant, les objets bénits de ceux qui ne le furent point. Elle entre, en qualité de novice, chez les Augustines de Dulmen, prononce à 29 ans, ses vœux; sa santé est ruinée, d'incessantes douleurs la torturent; elle les aggrave, en obtenant du Ciel la permission d'alléger les autres malades de leurs maux. En 1811, sous le gouvernement de Jérôme Bonaparte, roi de Westhphalie, le couvent est supprimé et les nonnes dispersées. Infirme, sans le sou, elle est transportée dans une chambre d'au-

berge où elle supporte toutes les curiosités et les insultes. Le Christ ajoute à ses souffrances, en lui accordant les stigmates qu'elle implore ; elle ne peut plus se lever, ni marcher, ni s'asseoir, ne se nourrit plus que du jus d'une cerise, endure le martyr, mais est ravie dans de célestes extases. Elle voyage ainsi en Palestine, suit, pas à bas, le Sauveur, dicte, en gémissant cette œuvre affolante, puis râle : « laissez-moi mourir dans l'ignominie avec Jésus sur la croix » et meurt, éperdue d'allégresse, remerciant le Ciel de cette vie de supplices qu'elle a subie !

. . . .

J. K. Huysmans.

Le Tao de Laotseu

TRADUCTION EXACTE

Par Albert de POUVOURVILLE (Matgioi)

INTRODUCTION

Avoir habité le pays où le Tao a été écrit, où son esprit s'enseigne, où ses préceptes se pratiquent, est la seule excuse que l'on puisse présenter à une nouvelle traduction du Tao de Laotseu. C'est la mienne.

Nul n'espérera atteindre un plus grand savoir théorique, un plus grand discernement didactique que ceux dont M. Stanislas Julien a fait preuve. A cet élégant et érudit commentateur on n'aurait pu demander que plus de solidarité avec l'idée, plus de connaissance de l'Ame Chinoise. Il regrettait lui-même que son atavisme, la distance et ses fonctions le tinssent irréparablement éloigné d'un peuple qui l'intéressait à tant d'égards, et il exprimait ces regrets, lorsqu'il s'associait (*Taoteking*, trad : de S. Julien 1842 : Introduction, p. 47) à la déclaration suivante, faite par un autre célèbre sinologue : « Le texte du Tao est si « plein d'obscurités, nous avons si peu de moyens « pour en acquérir l'intelligence parfaite, si peu de « connaissance des circonstances auxquelles l'auteur « a voulu faire allusion ; nous sommes si loin, à tous « égards, des idées sous l'influence desquelles il écri« vait, qu'il y aurait de la témérité à prétendre retrou« ver exactement le sens qu'il avait en vue. » (*Mémoire sur Laotseu*, par A. Rémusat : tome VII des Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres).

M. Julien dit, pour son excuse — ce dont il n'avait nul besoin, — que les commentateurs chinois eux-mêmes ne sont pas d'accord sur le sens du Tao. J'ai constaté, au contraire, durant de longs stages, une parfaite uniformité de doctrine ; et les interprètes chinois, compagnons de travail de M. Julien, qui se réclame de leur parole, me semblent avoir fait là un acte de politesse, en face des embarras du professeur qu'ils assistaient, politesse qui n'aurait pu abuser un instant un habitué de l'Extrême-Orient.

La traduction — ou mieux la paraphrase — du Tao de M. Julien est donc une traduction à idées et à expressions françaises, comme sont aujourd'hui les transcriptions de nombreux livres orientaux, faites par des adaptateurs, ignorants des langues et des peuples, et entourés seulement des interprètes spéciaux. Les ouvrages similaires des personnes qui ont fait, sur les lieux mêmes, une étude profonde des philosophies et des littératures extrême-orientales, se distinguent par des qualités bien supérieures ; et je n'en veux pour preuve que l'éminente traduction que M. Philastre a faite du Yiking et de ses commentaires traditionnels (*Annales du Musée Guimet* : t. VIII et XXIII).

Il paraît donc que l'expérience de la race et de la langue par le frottement de la vie coutumière est la meilleure condition où puisse se trouver un traducteur consciencieux ; et, en ce qui regarde le Tao de Laotseu, indépendamment de toutes recherches techniques et philologiques, il semble que l'homme le plus heureusement préparé à une transcription fidèle à la fois de la lettre et de l'esprit, soit celui qui aurait eu la fortune d'entendre, non pas des interprètes disserter en français sur la valeur des caractères, mais des savants exposer, en langue mandarine, les idées que ces caractères leur représentaient.

Vivre de la vie de ces hommes, écouter leurs discours, voir leurs maximes mises en action : étudier les enseignements des TONGSANG, docteurs laïques, professeurs de la doctrine métaphysique : recueillir

les rares paroles tombées de la bouche des PHUTUY, fils spirituels des mages hiératiques qui furent les premiers Disciples du Maître : Observer les méditations des PHAP, moines errants, suspects aux dynasties de Péking et de Hué, mystiques qui ont conservé la tradition des Sciences Divinatoires, voilà la préparation qui semble nécessaire pour mesurer la profondeur des chapitres de Laotseu.

C'est là ce que j'ai fait pendant quatre ans, avec un profond amour de la vérité, et une curiosité tempérée de respect.

C'est pourquoi j'ose présenter ici cette très fidèle traduction du Tao, que mes lecteurs français trouveront peut-être inutile et obscure, mais qu'à coup sûr mes Maîtres Chinois ne désavoueraient point.

MATGIOI.

Paris, Janvier 1894.

NOTE POUR L'INTELLIGENCE DU TEXTE

Aucun commentaire, ni de métaphysique, ni de philologie, n'accompagne cette traduction. L'explication métaphysique des TONGSANG est réservée pour un ouvrage en préparation. Cette traduction est en effet destinée à être débarrassée de tout bagage étranger, et à représenter exactement et uniquement le texte du Tao.

Les mots entre parenthèses font partie du texte même de Laotseu ; la tradition les considère comme une glose écrite. Les parenthèses, en caractères italiques, ne sont pas dans le texte ; mais elles sont nécessaires et les explicateurs les ajoutent toujours : C'est la tradition orale. Mais je me suis imposé en règle de n'ajouter ces italiques que lorsqu'elles sont indispensables à la compréhension de la phrase. D'ailleurs, la plupart du temps, le nombre total des substantifs, adjectifs, pronoms, verbes et adverbes d'une phrase, est égal au nombre des caractères qui constituent le sens correspondant dans le texte du Tao.

A collaboré à l'interprétation du caractère idéographique :

le XUAT DOI NGUYEN VAN HI, fils puîné du docteur NG. THE DUC, LUAT, TONGSANG du Rite de Laotseu.

PREMIÈRE PAGE

La voie, qui est une voie, n'est pas la Voie.
Le nom, qui a un nom, n'est pas le Nom.
Sans nom, c'est l'origine du ciel et de la terre.
Avec un nom, c'est la mère des dix mille êtres.
Avec la faculté de non-sentir, on est proche de le concevoir.

Avec la faculté de sentir, on atteint sa forme [*comme d'une chose dont* on trafique.]
C'est là vraiment deux [*choses*].
Apparaissant ensemble, leur nom est facile.
Expliquée ensemble, leur origine est obscure.
Obscure, cette origine devient davantage obscure.
La foule [*des êtres*] passe par cette porte.

DEUXIÈME PAGE

Les êtres de l'univers connaissent le bien; ils désirent faire le bien.
Au temps fixé pour le bien, voici le mal.
Les êtres connaissent le probe; ils désirent être probes.
Alors voici l'improbe.
C'est pourquoi un [*concept*] et son contraire naissent ensemble.
Le difficile et le facile se produisent l'un l'autre.
Le grand et le petit apparaissent l'un par l'autre.
Le haut et le bas se déterminent l'un l'autre.
Le ton et le son [*de la voix*] concordent.
L'avant et l'après se commandent l'un l'autre [en se suivant].
Ainsi voilà que l'homme parfait n'agit pas [des choses *inférieures*].
Faire, se taire, [*voilà*] la doctrine.
Les dix mille êtres travaillent, mais il ne les oublie pas.
Il les produit, mais ne les possède pas.
Il les développe, mais ne gagne rien [*sur eux*].
Les mérites accomplis, il ne leur est pas.

Evidemment, il ne leur est pas : ainsi il n'en est pas abandonné (1).

TROISIÈME PAGE

N'exalter pas les Sages, [*c'est*] vouloir que les hommes ne luttent pas.
Sans richesses, il est très difficile de s'enrichir : [*c'est*] vouloir que les hommes ne s'occupent pas d'intérêts.
Ne pas regarder ce qui invite à sentir et à désirer, les hommes [*ont*] ainsi le cœur tranquille.
Voici que l'homme parfait commande :
Cœur vide : beaux dehors.
Faible apparence : corps vigoureux.
[*C'est*] vouloir que les hommes ne comprennent pas, ne désirent pas.
[*C'est*] vouloir connaître agir, et ne pas aller jusqu'à agir.
Agir [*consiste aussi à*] ne pas agir. Ainsi, jamais on n'est sans agir.

QUATRIÈME PAGE

La Voie est le terme, mais aussi le moyen.
Peut-être elle est sans fond ; c'est le fleuve où les dix milles êtres ont leur source.
[*L'homme parfait*] parle tranquille.
Il ouvre [*détermine*] le sort.
Il égalise la splendeur : il égalise les ténèbres [les immondices de l'eau.]

(1) Ayant bâti la maison, il n'y habite pas.
Il quitte la maison : le souvenir de la maison s'accroche à son cœur (Glose).

Il devient semblable à un fils pieux.
Moi, je ne sais pas celui seul dont il est fils.
C'est l'ancêtre [de l'image] du Maître.

CINQUIÈME PAGE

Le ciel et la terre sont-ils sans beauté : alors les dix mille êtres sont comme le vide.
L'homme parfait est-il sans beauté : alors les cent familles sont comme le vide.
Le ciel et la terre sont réguliers : Comment donc [*les hommes*] agissent-ils, tôt ou tard ?
[*Ils sont*] vides, mais ne s'en inquiètent pas.
Ils s'agitent, mais s'éloignent de plus en plus.
Ils parlent beaucoup, et se trompent souvent.
Ils ne sont pas semblables à qui tait [*sa pensée*] dans son cœur.

SIXIÈME PAGE

Le tréfonds de l'esprit ne meurt pas : il est dans les ténèbres profondes.
Profonde et ténébreuse est la porte [*de l'esprit*].
Le ciel et la terre forment sa racine.
Penser, penser comme un fils pieux, [*c'est*] le moyen de réussir : inutile de toucher.

SEPTIÈME PAGE

Le ciel et la terre sont à l'infini ; le ciel et la terre vivent éternellement à l'infini.
Certainement ils ne se sont pas engendrés eux-mêmes ; c'est pourquoi on sait qu'ils sont éternels.

Ainsi, prendre [*en modèle*] l'homme parfait, les hommes sont en arrière, [*ne peuvent encore*] : mais les hommes deviendront [*comme*] le ciel.
Etrangers lui sont les hommes, mais il leur est affectueux.
Il ne perd rien : seul il ne trompe pas.
C'est pourquoi il peut acquérir, lui seul.

HUITIÈME PAGE

Supérieure est l'eau pure.
L'eau est pure : parfaits sont les dix mille êtres, mais ils ne sont pas émus.
Là où est la foule des méchants, voilà où sert la méthode de la Voie.
La terre est-elle pure ? Le cœur est pur [*comme*] un fleuve.
Tous les hommes sont-ils purs ? ils parlent en pure confiance.
Ils agissent purement, droitement ; ils travaillent purement ; ils ont coutume d'être influencés purement, quoiqu'ils ne soient pas émus.
C'est pourquoi là il n'y a pas [*besoin*] de la méthode.

NEUVIÈME PAGE

Prendre, mais garder beaucoup, n'est pas semblable à [*ce qui est*] suffisant.
[*Agir*] de suite, puis se reposer : on ne peut garder longtemps.
Or et diamants en foule, dans la famille, on ignore les conserver.
Riche, mais vain : [*la richesse*] s'en va d'elle-même au dehors.

[Mais] l'homme, qui a du mérite, a un nom illustre; son esprit devient supérieur.
La Voie du ciel [*donne*] ainsi.

DIXIÈME PAGE

[*Les hommes*] portent le corps et le sang comme une enveloppe; ils ne peuvent les abandonner.
L'esprit se transmet [*aux races*] jusqu'à leur extrémité; il est tout pareil dans les enfants.
Il est, jusqu'au bout, obscur ou clair; et [*le Ciel*] ne l'éprouvera pas.
[*Le ciel*] aime toutes choses, et commande à tous [*les hommes*]. Mais ils n'agissent pas tous.
La porte du ciel s'ouvre et se ferme : [*le ciel*] alors les éprouve.
S'il voient clair des quatre côtés, pourtant ils ne distinguent pas encore.
Ceux qui naissent rassemblent déjà [les mérites *des pères*].
Ils veulent engendrer, et ne peuvent.
Ils travaillent, mais ne produisent pas.
Ils [*veulent*] agrandir, mais [*n'ont*] rien de neuf [*à ajouter à ce qui est*].
Voilà donc une vertu imparfaite.

ONZIÈME PAGE

Trente rais réunis forment un assemblage [*une roue*] : il ne convient pas [*seul*]. S'il y a [*dessus*] un char, on peut s'en servir.
Prendre directement en propriété : cela ne convient pas : [*mais*] si l'on a une propriété on peut s'en servir.
Construire une maison; réparer, apprêter une

maison : cela ne convient pas : mais, s'il y a une maison, on peut s'en servir.
C'est pourquoi prendre pour son bien donne un gain [mauvais], ne pas prendre permet de se servir

DOUZIÈME PAGE

Les cinq couleurs, l'homme intelligent les dis tingue par l'œil.
Les cinq tons, l'homme intelligent les perçoit par l'oreille
Les cinq saveurs, l'homme intelligent les goûte par la bouche.
D'une course rapide, [*comme celle* du rat dans la rizière], tout se répand ainsi dans le cœur de l'homme intelligent.
Toutes choses difficiles à acquérir, l'homme intelligent y travaille avec persévérance.
Ainsi l'homme parfait fait et refait, mais ne fait pas devant l'œil [en public.]
C'est pourquoi il rejette autre chose [*la fait en public*], et garde cette chose-ci [*la fait en secret*.]

TREIZIÈME PAGE

Le tremblement des lèvres [*par la parole*] est semblable au saisissement de frayeur.
[Pourquoi] le riche et l'illustre sont-ils inquiets comme moi [*pauvre*] ?
De quelle façon le tremblement des lèvres [*du riche*] est-il semblable au saisissement de frayeur ?
C'est qu'il tremble de tomber.

Quand il possède, il est pareillement saisi de frayeur.
Quand il a perdu, il est pareillement saisi de frayeur.
Voilà pourquoi le tremblement des lèvres est semblable au saisissement de frayeur.
De quelle façon le riche et l'illustre sont-ils inquiets comme moi [*pauvre*] ?
Nous, nous prenons une grande inquiétude :
Voici pourquoi :
[*Dieu*] nous a faits avec une personnalité. S'il ne nous avait pas faits avec une personnalité, pourquoi serions-nous inquiets ?
C'est pourquoi le riche [*doit*] penser dans son cœur à aider tous les hommes.
Il convient qu'il soit le dépositaire de tous les hommes.
Ainsi il aura la fidélité pieuse de tous les hommes.
Il convient qu'il soit ainsi connu clairement de tous les hommes.

QUATORZIÈME PAGE

On regarde, on ne voit pas [*la Voie*]. Son nom se prononce le Manque.
On écoute, on n'entend pas [*la Voie*]. Son nom se prononce le Subtil.
On cherche, on ne touche pas [*la Voie*]. Son nom se prononce le Vide.
Ces trois choses, il ne se peut qu'elles deviennent claires.
C'est pourquoi, [*quoique*] plusieurs, elles deviennent cependant une seule chose.
La partie supérieure n'est pas évidente : sa partie inférieure n'est pas cachée [ne dort pas].

[*La Voie*] Eternelle n'a pas de nom [*qui lui convienne.*]
Elle réintègre [*les hommes*] dans le vide.
Ainsi donc, n'avoir pas de forme est sa forme : n'avoir pas de dehors est son dehors : ainsi [*les hommes*] souffrent continuellement (1).
En avant [*de la Voie*], on ne voit pas sa tête.
En arrière, on ne voit pas son dos.
En apprenant très longtemps la Voie, des Sages peuvent exister aujourd'hui.
Le [*Sage*] lettré connaît le passé et le présent : ainsi donc il enseigne la Voie.

QUINZIÈME PAGE

Auparavant, les Sages s'occupaient à enseigner : [*ils étaient*] peu nombreux, mystérieux, profonds et pénétrants [jusqu'au travers].
Renfermés, on ne pouvait les comprendre.
Quoiqu'on ne pût les comprendre, pourtant [*je*] travaille constamment à [*déterminer*] leur apparence.
Les voici circonspects, comme qui traverse un fleuve glacé.
Les voici prudents, comme qui a peur des quatre côtés.
Les voici paisibles, comme l'étranger.
Nous, nous voici semblables à [*des hommes qui*] disparaissent [en tombant] et se noient ensemble.

(1) Malgré ma volonté de ne donner aucun commentaire inutile, je ne puis passer sous silence la traduction suivante de ce passage, traduction qui, en prenant le sens physique du caractère, au lieu de son sens métaphysique, est tout aussi littérale que l'autre, « N'avoir pas d'habits, voilà son vêtement ; n'avoir pas d'oreiller voilà son appui ; ainsi [*les hommes*] souffrent continuellement. »

Nous voici grossiers comme [*des choses*] dures.
Nous voici vides comme des trous.
Nous voici donc ensemble [*avec les Sages*] comme l'eau troublée.
Le Sage, qui se souvient, arrête le mouvement de l'eau troublée, et la rend très claire.
Le Sage qui se souvient, et qui a gagné la paix, obtient une vie longue, plus longue.
C'est ainsi observer la Voie ; il ne veut pas se répandre, quoiqu'il ne se répande pas.
C'est pourquoi le Sage se préserve, et n'a pas besoin de devenir autre. [*de se renouveler*].

SEIZIÈME PAGE

[*Un homme*] qui est empêché vers son but, prend [*quand même*] la pente facile [de la montagne].
Les dix mille êtres créent et travaillent.
Nous regardons [*les hommes*] se conformer et suivre.
Voici que toutes choses sont obscures, obscures.
Ensemble elles retournent à leur origine.
Retourner à son origine, c'est être en paix.
Etre en paix, c'est se conformer.
Se conformer, c'est se rappeler.
Savoir se rappeler, c'est être clairvoyant.
Ne pas savoir se rappeler conduit à agir mal inconsciemment.
Savoir se rappeler la valeur [*des choses*], c'est acquérir des mérites durables.
Le mérite durable [*rend*] roi.
Un roi est durable par le ciel.
Le ciel est durable par la Voie.
La Voie est durable dans l'éternité.
Ainsi les deux corps [*les pères et les fils, les races*] ne finissent pas.

DIX-SEPTIÈME PAGE

Le grand Supérieur, (*le ciel*), les hommes au dessous savent qu'il existe.
Une fois, ils l'aiment et pensent à lui.
Une fois, ils le craignent.
Une fois, ils l'invectivent.
Avoir peu confiance, c'est n'avoir pas confiance.
Ainsi donc [*voici*] qu'il faut parler sagement.
Des mérites personnels peuvent être acquis ainsi; [*mais*] les cent familles disent ensemble : nous agissons naturellement [*sans raisonnement*].

DIX-HUITIÈME PAGE

[*Les hommes*] qui pratiquent la Grande Voie ont la justice et l'humanité.
Pratiquant l'intelligence, ils ont le respect [*les uns des autres*].
[*Mais*] six hommes non unis ont l'égoïsme.
L'empire troublé et confus a des officiers Hoan (1).

DIX-NEUVIEME PAGE

L'esprit pénétrant du sage a des mérites et de l'habileté : alors les hommes sont parfaits de cent façons.
L'esprit pénétrant a des mérites et de l'humanité;

(1) Hoan est le titre donné aux anciens généralissimes, nommés temporairement pour réprimer les révoltes, et qui n'étaient guère estimés, à cause de leur peu de science.

alors les hommes obéissent, et ont de la piété filiale.
L'esprit pénétrant a beaucoup de mérites et de perfections : Alors il n'y a plus voleurs ni pirates.
Voici vraiment trois choses : il n'est pas assez travaillé de caractères [*pour les comprendre*]
C'est pourquoi le Sage les retient. Il voit le bien enveloppé dans les feuilles [*cache*] ; il veut encore approfondir le vrai:

VINGTIÈME PAGE

L'esprit qui étudie n'est pas inquiet.
Egaux ensemble, les hommes marchent ensemble sur le même pont.
Les bons marchent avec les mauvais : quoique marchant ensemble ils ne sont pas confondus.
Les hommes sont inquiets : il n'est pas possible de n'être pas inquiets.

Les dissolus ne supportent pas encore de calamités : et cette foule se réjouit, comme heureuse, très inconsidérément, comme si elle montait au temple pendant les mois Xuan (1).
[*Ils pensent*] : je suis jeune : ce n'est pas encore le temps d'être malheureux : je suis pareil à l'enfant qui n'a pas cessé de téter.
[*Je dis*] : oui, oui : mais je suis pareil à [*l'enfant*] qui ne rentre pas [*suivant l'ordre*]
Tous les hommes ont du superflu : seul, je ne m'y attache pas.
A ces hommes, stupides dans leur cœur, voilà

(1) Xuan : les quatre premiers mois de l'année.

des malheurs qui arrivent. Mais ils sont légers, légers.

[*Ils disent qu'*]ils ont l'esprit éclairé ; nous [*disons qu'*]eux seuls sont troublés.

[*Ils disent que*] leur esprit est assidu : nous [*disons qu'*]eux seuls sont chagrins.

Ils sont indifférents comme la mer : ils sont confus comme qui n'est pas en repos.

Les hommes cherchent à acquérir : [*les mauvais disent* :]

Seuls nous sommes comme une boule ; il nous est facile d'être hommes : notre mère est riche pour nous nourrir.

VINGT-ET-UNIÈME PAGE

La vertu supérieure et éclatante procure la Voie La Voie donne l'abondance de toutes choses. [*à qui la pratique*]

Quoiqu'il attende longtemps [*l'abondance*], il prend patience.

Il prend patience, il attend ; dans son cœur, il a déjà un appui.

Aussi il attend, aussi il prend patience, dans son cœur il a déjà l'abondance.

Aussi il comprend, aussi il invoque [*le ciel*] ; dans son cœur il a l'esprit ; cet esprit est fidèle et droit.

Dans son cœur il a l'espérance ; depuis autrefois jusqu'à maintenant il n'a pas oublié le nom [*de ces vertus*].

Il instruit, il dirige, il aime l'humanité.

Comment savons-nous instruire et diriger les hommes ?

Le voici : retenez tout cela.

VINGT-DEUXIÈME PAGE

Courbé, [*on peut*] être intact.
Droit, [*on peut*] être brisé.
Egaré, [*on peut*] être comblé.
Protégé, [*on peut*] être neuf.
Avec peu d'avantages, on conserve.
Avec beaucoup d'avantages, on perd.
Aussi l'homme parfait réunit tout en un assemblage.
Il est le modèle de tous les hommes.
Il ne se voit pas : toutefois il brille.
Il ne s'agite pas : toutefois il agit.
Il n'est pas violent : toutefois il a des mérites.
Il n'est pas en excédent : toutefois il dure longtemps.
Il n'est pas agité ; c'est pourquoi tous les hommes ne sont pas forcés de s'agiter.
Ainsi, dès longtemps, ce qui était courbé était intact.
Parler ainsi [*c'est*] enseigner les ignorants.
Devenus intacts, ils vont à la Voie.

VINGT-TROISIÈME PAGE

Qui parle peu agit comme il veut.
Il appelle le vent, et ne dit pas de quel côté.
Il appelle la pluie, et ne dit pas pour quel jour.
Il connaît agir suivant ceci : le ciel et la terre
Le ciel et la terre ne peuvent durer toujours : ainsi les hommes ne sont-ils pas de même ?
C'est pourquoi suivre la Voie [*c'est*] être ensemble avec la Voie
Suivre le bien, [*c'est*] être ensemble avec le bien.

Suivre la perte, [*c'est*] être ensemble avec la perte.
Être ensemble avec la Voie [*c'est*] gagner la voie.
Etre ensemble avec le bien [*c'est*] gagner le bien.
Être ensemble avec la perte, [*c'est*] gagner la perte.
Avoir peu confiance [*en ces paroles*], c'est n'avoir pas confiance.

VINGT-QUATRIÈME PAGE.

Qui se dresse sur la pointe des pieds ne reste pas debout.
Qui se raidit sur les genoux ne marche pas.
Qui regarde ne voit pas [*toujours*] clair.
Qui possède ne peut [*toujours*] manger.
Qui fait des reproches n'a pas [*toujours*] de mérites.
Qui a du superflu ne peut [*toujours*] durer.
Voilà parler suivant la Voie : ce qui reste [après avoir mangé] [*doit être*] gardé pour servir.
Tous les êtres sont peut-être mauvais : aussi, celui qui a la Voie, où est-il ?

VINGT-CINQUIÈME PAGE

Avoir des choses permet de faire quelque chose.
Auparavant [*que j'aie ces choses*] le ciel et la terre sont nés.
Les voilà unis, les voilà profonds.
Il apparaît seul, mais ne change pas.
Il va partout, mais ne s'arrête pas.
Il convient qu'il soit l'origine de tous les hommes.
Moi, je ne connais pas son nom : son caractère s'appelle la Voie.
Etant immense, son nom se traduit : être grand.

Être grand se traduit : aller partout.
Aller partout se traduit traverser
Traverser se traduit : retourner
Aussi la Voie est grande, le ciel est grand, la terre grande : le roi aussi est grand.
Au milieu il y a quatre grandes [*choses*].
Mais le roi reste seul [*visible*].
L'homme obéit à la terre : la terre obéit au ciel : lociel obéit à la Voie : la Voie obéit à soi-même.

VINGT-SIXIÈME PAGE

Le lourd a une racine légère.
La perfection [*des sujets*] conduit à l'ébranlement des rois
Aussi le sage se prépare tout le jour : il ne se sépare pas du lourd et du léger.
Voici que les grands sont très heureux : vraiment les hommes pensent que cela est vrai.
Pour prescrire comme [*ils le veulent*], le roi dit dix mille oui.
Mais leur cœur traite légèrement tous les hommes.
Etre léger perd les grands.
Être ébranlé perd les rois.

VINGT-SEPTIÈME PAGE

L'homme probe agit sans mal faire [*des taches*]
L'homme probe parle sans mentir
L'homme probe explique sans exagérer.
L'homme qui sait fermer ne sait pas ouvrir : [*quoique*] fort, il ne peut pas ouvrir.
L'homme qui sait attacher, et ne se sert pas de cordes, ne sait pas délier.

Voici donc que l'homme parfait est toujours habile à sauver les hommes.
N'y a-t-il pas d'existences d'hommes? il est toujours habile à sauver tous les êtres.
N'y a-t-il pas d'existences d'êtres? il est quand même très brillant.
C'est ainsi que les hommes [*deviennent*] probes.
Qu'un homme improbe soit le maître, tous les hommes sont improbes.
Les hommes probes prospèrent.
Ne pas honorer son maître, [*c'est*] ne pas aimer à prospérer.
[*Les Sages*], quoique déjà sérieux et éclairés, voici [*qu'ils désirent être*] plus profonds et plus subtils

VINGT-HUITIÈME PAGE

Qui se connaît fort et agit clément est le premier [*la semence*] de tous les hommes.
A qui est le premier de tous les hommes, la constante vertu ne manque pas ; elle reviendra ensuite sur ses enfants.
Qui se connaît éclatant [blanc] et se garde obscur [noir], est le modèle [l'expérience] de tous les hommes.
A qui est le modèle de tous les hommes, sa vertu constante ne se trompera pas : elle lui reviendra sans fin.
Qui se sait glorieux et garde ses lèvres [*fermées*] est le premier [le trou *initial*] de tous les hommes.
A qui est le premier de tous les hommes, sa constante vertu suffit partout. Elle reviendra à l'extrémité [de la race].

L'extrémité [de la race] étant épuisée, elle revient à son souvenir.
L'homme parfait [*agit*] de la sorte ; et ainsi, il agit bien et longtemps.
Ces grandes lois ne sont pas aisées.

VINGT-NEUVIÈME PAGE

Chacun veut gouverner tous les hommes [travailler à cela].
Moi, je vois que nul ne le peut. L'esprit de tous les hommes n'a pas le moyen de cela.
A y travailler, il perd [*le moyen*] ; à le vouloir prendre, il est vaincu.

En effet, tous les êtres peut-être marchent, peut-être suivent, peut-être envient, peut-être renonçent, peut-être sont forts, peut-être sont faibles, peut-être se laissent conduire, peut-être dirigent.
Aussi l'homme parfait quitte la grandeur [*la joie*], quitte le passé, quitte tout.

TRENTIÈME PAGE

Les maîtres dont la Voie éclaire [l'esprit] n'usent pas avec les hommes de la violence des armées ; ils ont [pour eux] la fidélité [*des peuples*] là où ils sont les maîtres.
Les broussailles [*les méchants*] sont nés dès longtemps : plus tard la grande balance les pèsera.
Certainement il y a des années cruelles ; mais vraiment [*il faut*] que les hommes soient probes seulement. Ils n'ont pas alors besoin de se servir de la violence.

Vraiment ils ne se sauvent pas ; vraiment ils ne frappent pas ; vraiment ils ne vexent pas ; vraiment ils ne peuvent pas s'agrandir [*aux dépens d'autres*] ; vraiment ils ne sont pas violents. Tous les êtres forts peuvent vieillir.
Quoique [*ils ne connussent*] pas la Voie, [*les hommes agissaient ainsi déjà*]. Mais dans le matin [*des âges*], il n'y avait pas de Voie [*pour eux*].

TRENTE-ET-UNIÈME PAGE

Les grands [*chefs de soldats*], que [*la Voie*] aide, ne publient pas leurs talents [propriétés].
Les êtres sont peut-être mauvais : voici qu'il y a la Voie ; il n'y a pas d'endroit [*où elle ne soit*] pas.
Les hommes qui sont droits adorent la gauche ; ceux qui se servent des armées adorent la droite. [*Quand*] on a des armées, il ne faut pas publier leurs talents.
Non ; il ne faut pas [*publier*] les meilleurs de ses talents ; ce qui n'est pas avantageux, on ne doit pas le faire.
La langue et le fiel [l'intelligence] sont [*préférables*] en premier.
[*Un homme*] gagne un mauvais avantage ; il est bon [*dit-il*]. On tue cet homme en lui souriant ; oui, on le tue en lui souriant.
Mais, quand même ainsi, on ne peut être aimé des hommes.
Les bonnes actions prennent la gauche ; les mauvaises actions prennent la droite.
Les hauts chefs qui sont miséricordieux prennent la gauche.

Les hauts chefs qui s'énorgueillissent prennent la droite.
Leur parole peut donner la mort en tous endroits.
Ils tuent une grande foule d'hommes, pensant que ces hommes ne sont pas de leur sang. Mais le ciel les prendra [*frappera*], de même qu'ils ont donné la mort en tous endroits.

TRENTE-DEUXIÈME PAGE

La Voie n'a sûrement pas de nom.
[*Faibles*] comme de petites feuilles, les hommes n'osent pas par eux-mêmes.
A l'avenir donc, que les rois soient attentifs et soigneux à voir si, pour tous les êtres ensemble, [*il est dit*] vrai.
Le ciel et la terre unis ensemble, la rosée tombe douce.
Le peuple n'est pas éclairé, mais il a des désirs.
La loi nouvelle a un nom ; ce nom a déjà un caractère.
On la connaît déjà assez : mais on ne la pratique pas assez.
Une face de la Voie demeure parmi tous les hommes.
[*Ceux-ci font*] ainsi que le cours [trou de fonds] de tous les fleuves, qui vont à la mer.

TRENTE-TROISIÈME PAGE

Qui connaît les hommes est savant ; il connaît avec clarté.
Ainsi, qui peut connaître les hommes a la force ; avec la force, on peut être puissant.

Qui sait se borner est riche.
Qui agit fortement a de la volonté.
Qui ne s'éparpille pas, le voilà [*qui dure*] longtemps.
Qui meurt et n'est pas oublié, le voilà immortel.

TRENTE-QUATRIÈME PAGE

Voici que la Voie va à la fois à droite et à gauche.
Elle engendre les dix mille êtres, et n'en oublie aucun.
Elle a le moyen des mérites, mais elle ne marque pas son nom.
Elle aime et nourrit les dix mille êtres ; mais elle ne se veut pas leur maître.
D'habitude, les hommes ne veulent pas [*agir*]. ainsi ; il convient que leur nom nous soit obscur.
Les dix mille êtres viennent [à la Voie], et elle ne veut pas être leur maître ; il convient donc que son nom soit grand.
C'est pourquoi l'homme parfait n'agit pas [*pour lui*] et est grand : c'est pourquoi il peut faire de grandes actions.

TRENTE-CINQUIÈME PAGE

[*L'homme parfait*] présente l'image de la Voie.
Tous les hommes viennent à lui ; ils viennent, et jamais ne cessent [*de venir*].
La paix règne partout ; on écoute ensemble la [parole] agréable.
Aux étrangers du dehors, le silence [suffit], [*Pour les autres*] la Voie sort par sa bouche.

Qui parle vite [*parle*] sans saveur.
On regarde [*la Voie*] et on ne la voit pas bien.
On l'écoute et on ne l'entend pas bien.
On veut l'imiter, et on ne l'observe pas assez.

TRENTE-SIXIÈME PAGE

[*L'homme probe*] va-t-il diminuer : certainement [*la Voie*] lui donne à augmenter.
Va-t-il être fatigué ? Certainement elle lui donne la force.
Désire-t-il monter en grade ? Certainement elle lui donne le titre.
Désire-t-il assembler ? certainement elle lui donne la réunion.
[*Elle fait*] cela pour le peu d'hommes [*qui sont* éclairés.
Le faible devient fort.
Le fatigué devient alerte.
Le poisson ne peut sortir du fond des fleuves (1).
Alors, l'empire atteint de lui-même sa perfection ; il gouverne les hommes sans [*songer à*] sa convenance.

TRENTE-SEPTIÈME PAGE

La Voie [*paraît*] n'agir pas ; cependant jamais elle n'agit pas.
A l'avenir, que les rois la gardent bien rigoureusement ; les dix mille êtres se transformeront d'eux-mêmes.
Transformés, peut-être voudront-ils faire encore [*le mal*]. Moi je les préserverai ensemble ; car

(1) de même, les hommes ne peuvent quitter la Voie.

la Voie n'a pas de nom, mais elle est puissante.
Elle n'a pas de nom ; mais elle est puissante.
Que [*les hommes*] aspirent à la réunion, mais n'aient pas de désirs.
Pas de désirs, c'est la paix.
Alors les hommes seront raisonnables.

DE LA

PHILOSOPHIE OCCULTE

ou des cérémonies magiques

LIVRE IV

ATTRIBUÉ A HENRI CORNÉLIUS AGRIPPA

Traduit du latin par JULES BOIS

(*Suite et fin*)

De ce genre sont deux pantacles d'une vertu sublime et d'une grande puissance, très utiles et même nécessaires pour la conservation des expérimentateurs et des esprits. L'un qui se trouve dans l'Apocalypse, Chapitre I, soit la figure de la majesté de Dieu, assis sur un trône ayant dans la bouche le glaive à double pointe. Autour il est écrit : « Je suis l'Alpha et l'Omega, le principe et la fin, celui qui est, qui était et qui devra venir, tout-puissant. Je suis le premier et le plus nouveau, le vivant et je suis mort et voici que je suis vivant pour les siècles des siècles et j'ai les clefs de la mort et de l'enfer. » Ensuite on écrit tout autour ces trois versets : « Mon Dieu assignez à votre vertu de confirmer que vous avez opéré en nous. — Qu'Ils deviennent comme la poudre devant la face du vent et qu'ils soient réprimandés par l'Ange du Seigneur. — Que leurs voies deviennent ténèbres et glissades et que l'Ange du Seigneur les poursuive. » Ensuite écrivez tout autour dix noms généraux qui sont El, Elohem, Elohe, Zebaoth, Elion, Escerchie, Adonay, Jah, Tetragrammaton, Saday. Il y a un autre pantacle dont la figure ressemble à un agneau sacrifié, ayant sept cornes et sept yeux et sous ses pieds un livre fermé

de sept sceaux. Ainsi qu'il est dit au chapitre de l'Apocalypse. Ecrivez tout autour ce verset : « Voici qu'il a vaincu, le lion de la tribu de Juda racine de David. J'ouvrirai le livre et je délierai ses sept sceaux. » Et cet autre verset : « J'ai vu Satan comme la foudre tombant du ciel. Voici que je vous ai donné la puissance de fouler aux pieds les serpents et les scorpions et tout le courage de l'ennemi et il ne vous nuira en rien. » Ecrivez autour dix noms généraux comme ci-dessus.

Ces pantacles constitués par les figures et les noms observent cet ordre. Car quelque figure ayant été placée semblable à quelque nombre, pour quelque effet ou vertu certains, écrivez dans ce pantacle à chaque angle quelque nom divin obtenant de la force à la chose désirée. Ce nom doit avoir autant de lettres que la figure a de chiffres. Ou bien le nombre des lettres placées dans le nom constitue le nombre de la figure ou un nombre qui peut être tracé sans superfluité ou diminution pour le nombre de la figure. Un tel nom ainsi trouvé qu'il soit unique, pluriel ou divers, doit être inscrit à chaque angle de la figure. Au milieu sera placée la figure, révolution entière du nom lui-même ou la principale.

Souvent nous constituons les pantacles, la révolution de quelque nom étant faite sur une tablette carrée, après avoir conduit tout autour un cercle simple ou double et y avoir inscrit quelque verset sacré, formulant la même prière que le nom, ou d'où le nom a été tiré. La raison des pantacles selon ces modes distincts est que nous pouvons selon le caprice les multiplier et les mêler à leur plus grande efficacité et pour l'extension de leur intention et de leur vertu. S'il y a lieu de prier pour la destruction des ennemis, souvenons-nous comment Dieu a détruit la face de la terre par le déluge des eaux, Sodome et Gomorrhe par la pluie de soufre et de feu, l'armée de Pharaon dans la mer Rouge ; si toute autre malédiction est trouvée dans les Ecritures, souvenons-nous-en aussi. S'il faut faire des déprécations entre le péril des eaux,

souvenons-nous du salut de Noé dans le déluge, du passage des fils d'Israël dans la mer Rouge. Rappelons-nous que le Christ a passé à pieds secs sur les eaux, qu'il conserva la petite barque périclitante, qu'il commanda aux vents et aux flots, qu'il tira de l'eau Pierre immergé, etc. Invoquons aussi les noms sacrés de Dieu, significatifs pour notre désir et s'accommodant à l'effet désiré. Pour la destruction des ennemis invoquons les noms de la colère, de la vengeance, de la terreur, de la justice, de la fermeté divines. Pour éviter un mal ou un péril, invoquons les noms de la miséricorde, de la défense, du salut, de la fermeté, de la bonté, et semblables noms divins. Quand nous prions de nous faire largesse selon ce que nous désirons, insérons aussi le nom de quelque bon esprit exécuteur, unique ou pluriel dont l'office se rapporte à l'objet de notre désir. Souvent aussi nous implorons quelque mauvais esprit afin de forcer les hommes, dans ce cas insérons aussi son nom. Ensuite si quelque verset dans les Psaumes ou en une autre partie des Ecritures sacrées semble s'adapter à notre désir, insérons-le dans nos prières. La prière à Dieu étant faite, parfois il convient de dire une oraison à cet exécuteur que nous choisîmes, pour être notre ministre, dans l'oraison précédente, qu'il soit un ou plusieurs, soit un ange, soit une étoile, soit une âme, soit un des héros. Une telle prière doit être composée selon les règles transmises par nous dans le livre II de l'occulte Philosophie où nous avons traité de l'art de composer des incantations.

Sache qu'il est trois sortes de liens. Le premier est la conjuration par les choses naturelles, le second par les mystères de la religion, les sacrements, les miracles. etc., le troisième par les noms divins, et les signes sacrés. Par des liens de cette sorte nous n'entraînons pas seulement les esprits mais toutes les créatures quelles qu'elles soient : animaux, tempêtes, incendies, déluges d'eaux et force des armées. Souvent nous nous servons des liens susdits non seulement par mode de conjuration mais par mode de déprécation

et de bénédiction. A cet effet il est excellent de joindre le passage des Écritures s'accommodant à la situation : par exemple pour la conjuration des serpents il faut appeler la malédiction du serpent au paradis terrestre, son érection dans le désert, ainsi que le verset : « sur l'aspic et le basilic tu marcheras » etc. La confiance aveugle en ces choses a une grande puissance pour transporter quelque rite sacramentel sur ce que nous avons l'intention de lier ou d'empêcher : Exemple, le rite de l'excommunication, de la sépulture, des funérailles etc.

Il convient de traiter de la consécration qui se fait par l'homme, pour chaque chose et chaque instrument nécessaires à cet art. La vertu de cette consécration est achevée de deux façons : par la vertu de la personne consacrant et par la vertu de la prière dont est faite la consécration. Car dans la personne sont cherchées la sainteté de la vie et la puissance de sanctifier. Qualités qui s'acquièrent par la dignification et l'initiation. Il est nécessaire encore que la personne elle-même connaisse cette vertu et cette puissance par une foi ferme et inébranlable en soi. De la part de l'oraison en quoi consiste la consécration une semblable sainteté est exigée : cette sainteté peut être incluse en l'oraison elle-même. Par exemple si elle a été arrangée divinement en ce but ainsi que celles que nous trouvons dans les saintes paroles des Bibles. Ou bien si elle a été instituée à cet usage par l'ordonnance ecclésiastique. Il peut arriver que cette sainteté ne soit pas inhérente à la prière même, mais par la commémoration des choses saintes, par exemple des lettres sacrées, des histoires, des œuvres, des miracles, des effets, des grâces, des promesses, des sacrements, etc., enfin de tout ce qui se rapporte proprement ou improprement par quelque ressemblance à la chose à consacrer. Après avoir employé l'invocation des noms sacrés et divins servons-nous comme sceau de l'œuvre des signes sacrés qui portent à la sanctification et à l'expiation : eau bénite, aspersion, onctions d'huile sainte, fumigations odoriférantes,

employées au culte religieux. De là vient que toute consécration est précédée des bénédictions et des consécrations de l'eau, de l'huile, du feu et des parfums, en employant à cet effet des cierges et des lampes bénis et éclatants ; car sans lumière pas de sacrement rituellement accompli. Il faut savoir encore et observer rigidement que si la chose à consacrer appartient à une espèce très profane, en laquelle a pu tomber quelque souillure, il faut que l'exorcisme et l'expiation précèdent la consécration. Ces choses, comme refaites vierges, sont plus aptes à ressentir l'influx des vertus divines. A la fin de chaque consécration, après la prière dûment offerte, le consacrant lui-même doit, par des paroles de circonstance, bénir en soufflant dessus la chose à consacrée dans la puissance et les vertus divines en commémorant sa propre vertu et son autorité afin que la cérémonie puisse s'achever plus rituellement et avec une attention plus grande.

Voici quelques exemples qui t'ouvriront la voïe pour juger l'ensemble. Dans la consécration de l'eau, nous rappelons comment Dieu a placé le firmament au milieu des eaux, comment il a placé dans le paradis terrestre la fontaine des eaux d'où par quatre fleuves sacrés était arrosé tout l'univers, comment il a fait les eaux instrument de la justice, dans la destruction des géants par le déluge général sur toute la terre, pour l'anéantissement de l'armée de Pharaon dans la mer rouge ; comment il a conduit son peuple à pieds secs au milieu de la mer et du Jourdain ; comment miraculeusement il arracha l'eau de la pierre dans le désert et fit sortir une source d'eau vive de la molaire de la mâchoire d'un âne sur les prières de Samson ; comment il posa les eaux comme l'instrument de sa miséricorde et de son salut pour l'expiation du péché originel ; comment Christ fut baptisé dans le Jourdain et ainsi purifia et sanctifia les eaux. De plus il faut invoquer les noms divins conformes à cette intention par exemple appeler Dieu : fontaine vive, eau vive, fleuve de miséricorde, etc.

Dans la consécration du feu. rappelons comment Dieu créa le feu instrument de sa justice pour le châtiment, la vengeance et l'expiation des péchés, comment, avant de juger le monde, il commandera l'embrasement général du feu, comment Dieu apparut à Moïse dans un buisson ardent, comment il précéda les enfants d'Israël en une colonne de feu, comment rituellement il ne peut être rien offert, sacrifié et sanctifié sans le feu, comment il institua le feu inextinguible comme gardien dans le tabernacle de l'arche, comment il le ralluma miraculeusement quand il s'éteignit, et une autre fois le conserva inextinguible sous les eaux, etc., on invoque les noms de Dieu conformes à cette intention ; car on lit dans la loi et les Prophètes : « Parce que Dieu est un feu consumant. » on appelle donc Dieu des noms qui signifient le feu : splendeur de Dieu, clarté de Dieu, lumière de Dieu.

Dans la consécration de l'huile et des parfums nous rappelons les choses sacrées qui s'y rapportent, (nous les lisons dans l'Exode) à propos de l'huile de l'onction, les noms divins conformes comme le nomde Christ qui dit l'oint et les passages de cette sorte dans les mystères, par exemple ce passage de l'Apocalypse où il est parlé des deux oliviers distillant l'huile sainte dans les lampes qui brûlent devant la face de Dieu. La bénédiction de la lumière, des cierges et des lampes est tirée de celle du feu et de cet autel qui lançait le foyer de la flamme ; ajoutons tout passage semblable des mystères ; par exemple les sept candélabres et les lampes ardentes devant la face de Dieu. Sans ces consécrations qui sont nécessaires d'abord pour tout acte religieux et doivent le précéder, rien de sacré ne peut s'achever prestement [1].

[1] Ce qui donne à ce livre des *Cérémonies magiques* une véritable importance orthodoxe bien au dessus de tout grimoire c'est la racine profonde qu'il veut à la magie dans les entrailles de la Religion. En somme la chambre d'opération serait le temple et l'opérateur le prêtre. (Note du traducteur.)

Nous te montrerons ensuite les consécrations des lieux, des instruments, etc. Devant consacrer un emplacement ou un cercle, tu pourras te servir de la prière de Salomon pour l'inauguration du Temple. Après tu beniras le lieu avec l'aspersion de l'eau bénite et par la fumigation, en rappelant pour la bénédiction les mystères de la sanctification du thrône de Dieu, de la montagne Sinaï, du tabernacle de l'arche, du saint des saints, du temple de Jérusalem — puis la sanctification de la montagne Golgotha par la crucifixion du Christ, la sanctification du sépulchre du Christ et du mont Thabor par la transfiguration e l'ascension de Christ, etc. Il faut encore invoquer le noms divins conformes : lieu de Dieu, thrône de Dieu, cathedre de Dieu, tabernacle de Dieu, autel de Dieu, habitacle de Dieu, noms qui arrivent à propos pour être écrits dans le lieu consacré.

Pour les consécrations des instruments et de tout ce qui sert à l'art procède de même en les aspergeant d'eau bénite, en fumigeant avec des parfums sacrés, en oignant avec l'huile sainte, en marquant d'un signe sacré. en bénissant avec la prière, en rappelant les choses sacrées tirées des écritures saintes de la religion et des noms divins qui apparaissent conforme à l'objet à consacré. Pour consacrer le glaive rappelons ce passage de l'Evangile : « qui a deux tuniques, etc., » et ce qui est dit pour le second des Machabæes : « le glaive est envoyé divinement et miraculeusement à Judas Machabæe » enfin tout verset semblable des Prophètes : « Recevez pour vous des glaives deux fois aigus. »

De même tu consacreras les expériences et les livres et les écritures et les peintures en aspergeant, fumigeant, oignant, signant, bénissant par des commémorations saintes, en rappelant les sanctifications extraites des mystères ; la sanctification des dix tables des préceptes que Dieu donna à Moïse sur le mont Sinaï, la sanctification du testament de Dieu, l'ancien et le nouveau, la sanctification de la loi, des prophètes et des écritures qui ont été promulguées par l'Esprit

saint: On rappelle encore les noms divins conformes à l'intention: Testament de Dieu, Livre de Dieu, livre de la vie, de la science, de la sagesse de Dieu. La consécration de la personne s'accomplit par un semblable rite.

Il y a encore un autre rite de consécration admirablement puissant et d'une efficacité considérable — celui-là appartient aux superstitions. C'est quand un rite de consécration ou d'offrande de quelque sacrement est transporté sur la chose que nous voulons consacrer.

Il faut savoir que le vœu, l'oblation et le sacrifice ont la force d'une consécration tant de chose que de personne. Ce sont comme des pactes et conventions entre ces noms par lesquels ils ont lieu et nous qui faisons ce qui est fortement inhérent à notre désir et à l'effet souhaité. Par exemple quand les choses notées comme les fumigations, les onctions, les anneaux, les images, les miroirs, et ce qui participe à moins la matière comme les gestes, les signes, les pantacles, les incantations, les prières, les peintures, les écritures, — nous les vouons, offrons et sacrifions par de certains noms, ainsi qu'il a été dit au IIIe Livre de l'occulte philosophie.

Reste le rite de certains mages se servant surtout du ministère des mauvais esprits, rite pour évoquer les esprits, par le livre consacré lequel est mieux appelé le livre des esprits. Là-dessus peu à dire, c'est un livre consacré, livre des mauvais esprits composé rituellement pour soi-même et à son usage. Les esprits y inscrits vouent à ce livre une obéissance efficace et visible par un serment sacré. Aussi ce livre est tiré d'un papier très pur qui n'a été employé encore à aucun usage. Beaucoup l'appellent papier vierge. Ce livre est rédigé de la sorte : à gauche l'image de l'Esprit, à droite son charactère avec le serment écrit au-dessus, contenant le nom de l'esprit, sa dignité, sa place avec son office et sa puissance. Plusieurs composent autrement ce livre, omettant le charactère ou l'image. Cependant il est plus

efficace de ne négliger rien de ce qui peut être utile. Ensuite on observe les circonstances de lieu, de temps, d'heure, — en quelle façon elles paraissent se rapporter aux étoiles elles-mêmes dont tels et tels esprits subissent l'influence, pour cela on met en œuvre le site, le rite et l'ordre. Ce livre ainsi décrit et bien relié est orné avec méthode de sommaires de gloses et de signes bien à lui et on le garde soigneusement afin qu'il n'arrive pas, pour le péril de l'opérateur, de l'ouvrir en un endroit autre que celui que l'on se propose. Il faut garder ce livre avec la plus grande révérence ; par l'irrespect de l'âme, la pollution et la profanation il perdrait sa vertu.

La composition de ce livre se fait selon un mode déjà livré et on procède à sa consécration de deux manières, voici la première : Chacun de tous les esprits inscrits dans le livre ayant été convoqués vers le cercle, selon le rite et le mode que nous apprendrons plus bas, le livre à consacrer est placé hors du cercle dans le triangle. D'abord on lit en présence des esprits tous les serments inscrits dans le livre. Ensuite on place le livre à consacrer hors du cercle dans le triangle, là-même décrit ; on force tous les esprits et chacun d'entre eux de poser les mains là où leurs images et charactères sont dépeints et à confirmer et consacrer le livre par un spécial et commun serment. Ceci fait, le livre fermé est reçu et l'on observe, comme nous l'avons dit plus haut, que les esprits aient été licenciés selon le rite dû. L'autre méthode pour consacrer le livre des esprits est plus aisée et d'une grande efficacité pour tout résultat, si ce n'est que à l'ouverture du livre les esprits ne viennent pas toujours en aspect. Voici : Nous avons le livre des esprits comme nous l'avons décrit plus haut, mais vers la fin sont écrits les invocations, les liens et les conjurations très fortes par lesquelles un esprit quel qu'il soit est enchaîné. Ensuite on réunit ce livre entre deux tablettes ou lames, à l'intérieur desquelles sont inscrits les saints pantacles de la Majesté divine que que nous avons décrits plus haut comme sortis de

l'Apocalypse. Le premier est placé au commencement du livre, le second à la fin. Le livre ainsi achevé, par un temps clair et serein, avant le milieu de la nuit le livre est porté vers le cercle dans le carrefour selon l'art que nous livrons plus bas. Là le livre ayant été d'abord ouvert, on le consacre selon le rite et le mode que nous avons dit plus haut pour la consécration. Cela fait, on invoque chaque esprit inscrit dans le livre à sa manière et à sa place, en le conjurant trois fois par les liens décrits dans le livre afin qu'il vienne en ce lieu dans l'espace de trois jours prêter obéissance et la confirmer par ce dit livre consacré. Alors, le livre ayant été enroulé dans un linge pur, on l'ensevelit au milieu du cercle et là il est enfermé. Puis le cercle détruit et pour licencier les esprits, on se retire avant le lever du soleil. Le troisième jour, on retourne à peu près vers le milieu de la nuit on reforme le cercle genoux pliés, oraison faite, action de grâce à Dieu rendue, la fumigation précieuse formée, la fosse est découverte. On prend le livre sans l'ouvrir et on le consacre. Alors, les esprits licenciés à leur manière et le cercle étant détruit, avant que le soleil se lève, on se retire. Ce dernier rite de consécration est utile pour tous les écrits et toutes les expériences, qui sont dirigés vers les esprits, en plaçant le livre entre deux lames sacrées ornées de pantacles, ainsi qu'il l'a démontré plus haut. Pour opérer par le livre consacré, il faut choisir un temps clair et serein, le moins possible défavorable aux esprits et dont le site regarde le pays des esprits. On ouvre le livre à la page due. On invoque les esprits par leur serment là décrit et confirmé, et par le nom du charactère et de l'image s'adaptant à ce que l'on désire. S'il est besoin, conjure l'esprit par les liens placés à la fin du libelle. L'effet désiré obtenu, licencie l'esprit.

Voyons maintenant l'invocation des esprits bons ou méchants. Les bons Esprits de diverses façons sont invoqués par nous, de diverses façons, ils viennent à nous. Car ils nous parlent ouvertement dans nos

veilles et s'offrent à notre coup d'œil ou bien ils nous informent en songe par un oracle sur ce que nous avons demandé. Celui qui veut invoquer un bon esprit pour lui parler et le voir devra observer deux points. D'abord pour la disposition de l'invoquant, ensuite pour ce qui est employé en dehors de soi dans l'invocation en conformité de l'esprit à invoquer. Il faut que l'invoquant lui-même, pendant un grand nombre de jours se prépare religieusement à ce grand mystère. Il se sera confessé, aura contrition intérieure et extérieure, et sera purifié par des ablutions quotidiennes d'eau bénite. Pendant tous ces jours l'invoquant doit se conserver chaste, abstinent d'âme tout à fait introublée ; autant que faire se peut, il se distraira des affaires extérieures et du siècle. Il observera les prières dans la mesure qui lui paraîtra possible, quotidiennement depuis le soleil levant jusqu'à son coucher, dans lelieu de l'invocation ; vêtu d'un vêtement sacré et de lin pur, il fait sept fois avec interpellation à Dieu et aux anges une déprécation selon le mode que nous avons appris, plus haut. Le nombre de jours de préparation et d'entraînement est d'ordinaire d'une intégrale lunaison ; l'autre nombre conservé par les Cabalistes, est quarante jours.

Pour ce qui s'ajoute au rite de l'invocation, considérons d'abord qu'il faut choisir un endroit propre, chaste, fermé, qui est éloigné de tout vacarme, sujet à aucune présence étrangère. On l'exorcise, on le consacre ; là, on place, situé vers l'orient, autel ou table, couvert d'un linge blanc et propre. Sur ce meuble de chaque côté brûlent deux cierges consacrés dont la flamme ne s'éteint pendant toute la période. Au milieu de l'autel est placée une lame ou une charte sacrée que nous décrirons plus, bas couverte d'un linceul ou d'une toile propre qui jusqu'à la fin des jours fixés ne sera pas découverte. Tu tiendras prêt le parfum saint et l'huile pure de l'onction et tu les conserveras l'une et l'autre après les avoir consacrés. Un encensoir est placé à la partie supérieure de l'autel. Après l'avoir allumé et avoir béni la

flamme, tu répandras des parfums chaque jour, toutes les fois que tu auras prié. Tu porteras un vêtement long de lin candide, devant et derrière fermé. Tu auras encore en lin blanc une bandelette pour le front qui se dressera en forme de mître. A la partie antérieure fixe une lame d'or ou dorée avec l'inscription du tétragramme. Le tout béni et consacré à sa manière. Tu n'entreras en ce lieu sacré qu'après ablutions, revêtu du vêtement sacré, pieds nus. Une fois entré-aspergé d'eau bénite, répands les parfums sacrés sur l'autel, puis les genoux pliés devant l'autel tu adoreras ainsi que nous l'avons dit. La période préparatoire terminée, le dernier jour tu jeûneras plus strictement. Le jour suivant, à jeun, au lever du soleil, tu entres dans le ciel saint, en te conformant au rite déjà dit; d'abord tu asperges, puis tu parfumes, tu te signeras le front d'huile sainte, tu oindras tes yeux et tu consacreras tout par une imprécation. Ensuite tu découvriras la lame sacrée, et ayant plié les genoux devant l'autel, adore comme plus haut. L'invocation aux anges étant faite, ceux que tu souhaites t'apparaîtront et tu les licencieras après les avoir accueillis d'un chaste et bienveillant langage.

Cette lame propre à invoquer quelque bon esprit, tu la confectionneras soit en métal conforme soit en cire neuve, molle avec les apparences et les couleurs conformes. Ou bien que ce soit une charte, pure avec les couleurs convenables. La figure extérieure en est carrée, circulaire ou triangulaire selon la raison des nombres, Là sont inscrits les noms divins aussi bien les généraux que les particuliers. Au centre de la lame est décrit un hexagone au milieu duquel sont inscrits le nom et le charactère de l'Etoile ou de l'esprit dominateur sous les ordres de qui se trouve le bon esprit à évoquer. Autour de cet hexagone sont placés autant de pentagones que nous convoquons d'esprits. Si nous n'en évoquons qu'un seul, il ne faut pas peindre moins de quatre pentagones où sera inscrit le nom de l'esprit ou des esprits avec les charactères. On doit composer cette table, quand la lune

croît, aux heures et aux jours qui conviennent à l'esprit. Si tu as pris avec cela une étoile fortunée, ce sera mieux encore. Cette table faite pour cette fin est consacrée selon la règle livrée plus haut. Telle est cette Table généralement admise pour l'évocation d'un bon esprit quel qu'il soit. Nous pouvons aussi fabriquer des tables spéciales, congrues à un esprit quelconque par la méthode que avons enseignée pour les saints pantacles.

Maintenant nous te raconterons un autre rite plus facile dans ce but. L'homme qui veut recueillir un oracle des bons esprits sera chaste, propre et confessé. Ayant à sa disposition un endroit propre et brillant. couvert tout à l'entour de lin blanc, le jour du dimanche, — qu'il entre dans cet endroit à la lune nouvelle avec des vêtements propres et blancs, qu'il exorcise et bénisse l'endroit, y fasse le cercle avec du charbon béni, qu'il écrive tout au bord du cercle les noms des Anges, dans l'intérieur les noms élevés de Dieu : qu'il place dans le cercle, aux quatre angles du monde, les encensoirs pour les parfums. Qu'il entre dans ce lieu à jeun, après ablution et qu'il se mette à prier du côté de l'orient en récitant en entier le psaume : « Beati immaculati in via etc. », Qu'il encense en priant et à la fin qu'il supplie les bons Anges par les noms divins de daigner l'illuminer et lui révéler ce qu'il désire savoir. Ceci doit être fait pendant six jours, étant à jeun et ablutionné chaque jour. Le septième jour, qui est le sabbath, semblablement à jeun et après ablution, tu entres dans le cercle, tu encenses, tu t'oins de l'huile sainte de l'onction, au front, au-dessus des deux yeux, dans les paumes des mains et sous les pieds. Puis à genoux dis le Psaume de ci-dessus avec les noms divins et angéliques. Ceci dit, lève-toi commence de l'orient à l'occident à aller en rond au dedans du cercle jusqu'à ce que fatigué par l'épaisseur du vertige, tu tombes dans le cercle et te reposes. Aussitôt tu entres en extase et celui qui doit t'infomerr t'apparaîtra. Il faut savoir que dans le cercle doivent être

quatre candélabres sacrés et ardents aux quatre coins du monde, dont la lumière ne s'éteint pas de toute la semaine. Le jeûne doit être tel que tu t'abstiennes de tout aliment, ayant une vie sensible et de tout ce qui est fait avec eux. Tu bois seulement de l'eau pure de source. Le parfum et l'huile de l'onction sont fabriqués comme il est dit dans l'exode et dans la Bible. Chaque fois que tu entres dans le cercle, il faut porter au front une lame d'or où est le nom du Tétragramme.

Pour les oracles à recevoir de tout esprit pendant le sommeil, les choses naturelles et leurs mélanges nous y conduisent, comme parfums, onctions, nourritures et potions que tu peux connaître dans le premier livre de l'occulte philosophie. Voulant recevoir toujours et promptement les oracles des songes, confectionne-toi un anneau du soleil ou de Saturne. Il devient une image d'excellente efficacité à cet effet. Posée sous ta tête, alors que tu vas t'endormir, elle prête efficacement des songes véridiques. Les tables des nombres formées régulièrement sous leurs constellations portent aussi à l'oracle. Tu connaîtras ces choses par le second livre de l'Occulte Philosophie. Bons adjuvents les tables et les papiers sacrés composés et consacrés à cet effet. Telle est la table Almadel de Salomon et la table de la révolution du nom de Tétragrammaton et celles qui sont rédigées dans ce but d'après des figures variées, des nombres des peintures sacrées avec les inscriptions des noms de Dieu et des Anges. Elles sont composées des passages variés de la sainte Ecriture, des psaumes, des versets et des autres promesses de présage, de révélation et de prophétie. Les prières sacrées et les imprécations soit à Dieu, soit aux saints Anges, soit aux héros conduisent au même résultat. Les imprécations de ces oraisons sont composées, comme nous l'avons montré plus haut selon quelque ressemblance religieuse des miracles des grâces et choses semblables faisant mention de ce que nous tendons à obtenir. Dans l'Ancien testament le songe de Joseph, de

Pharaon, de Daniel, de Nabuchodonosor. Dans le Nouveau le songe de Joseph, époux de la Bienheureuse Marie Vierge, le songe des trois mages, de Jean l'Évangéliste, dormant sur la poitrine du Seigneur. Enfin tout ce qui est trouvé de semblable dans la religion sur les miracles et les révélations. Par exemple les révélations de la Croix à Hélène, les révélations de Constantin et de Charlemagne, les révélations de Brigitte, de Cirylle, de Methodius, de Mathildis de Jean Merlin et autres. Ces éléments composent les déprécations prononcées dévotement au moment de dormir avec une ferme intention et toutes les formalités ont coutume d'avoir une efficacité indubitable. Celui qui réunit toutes les conditions précédentes est sûr de véritables oracles dans ses songes. Cela aura lieu surtout si l'on observe les conditions énoncées dans « l'Occulte Philosophie » Voulant donc cueillir un oracle, abstiens-toi de dîner et de boire, bien disposé en tout autre point et le cerveau libre des vapeurs du trouble. Aie un lit propre, irréprochable, exorcisé et consacré si tu veux. Commence à le parfumer avec le parfum convenable, oins-toi les tempes d'un onguent efficace. Puis l'anneau mis au doigt, ayant accepté quelque image, pose sous ta tête ou une tablette sacrée ou une charte sacrée ; après avoir dit l'oraison sacrée entre dans le lit, et pense sur ce que tu désires savoir et dors de la sorte. Tu receveras des oracles indubitables et certains pendant ton sommeil quand la lune parcourt ce signe qui fut dans la neuvième maison de nativité, quand elle parcourt le signe de la neuvième maison de la révolution de la nativité et quand elle est dans le neuvième signe depuis le signe de la perfection. Tel est le moyen par lequel nous pouvons voir les sciences et les arts subitement et complètement avec une véritable illumination de l'intellect. Quoique à ce résultat nous conduise quelconque esprit familier, souviens-toi aussi que les mauvais nous informent sensiblement en nous ou hors de nous.

Si nous voulons évoquer près du cercle quelque

esprit mauvais, il faut d'abord considérer et savoir sa nature, à quelle planète il s'harmonise et quels sont les offices à lui distribués par cette planète. Ceci connu, il faut trouver l'endroit apte à l'évocation selon la nature de la planète et la qualité des offices dudit esprit. Si sa force est sur les mers, les fontaines et les fleuves, il faut choisir un endroit sur le rivage. Et ainsi pour chaque esprit. Ensuite trouve un temps opportun soit par la qualité de l'air serein, clair, tranquille, apte à laisser prendre un corps aux esprits, soit par la qualité et la nature de la planète et de l'esprit comme par exemple son jour à lui où il domine, qu'il soit heureux ou malheureux, quelquefois de jour, quelquefois de nuit selon les exigences de l'esprit et de l'étoile. Ces considérations faites, construis le cercle dans un endroit à toi, choisi tant pour la défense de l'évocateur que pour la confirmation de l'esprit. Dans le cercle même inscris ces noms divins généraux et qui nous prêtent défense, avec eux les noms divins qui président à la planète et aux offices de cet esprit. Inscris aussi les noms des bons esprits qui dominent et peuvent contraindre l'esprit que tu tiens à évoquer. Si tu veux davantage défendre ton cercle, ajoute les charactères et les pantacles congrus à l'opération. Tu peux aussi construire en dedans ou au dehors du cercle une figure angulaire avec inscription des nombres convenables selon qu'ils conviennent entre eux à l'opération. Ceci doit être connu par les calculs des nombres et des figures dont il a été parlé avec abondance au livre II de l'Occulte Philosophie. Veille aux flambeaux, aux parfums, aux onguents, aux collyres composés selon la nature de la planète et de l'esprit. Tout cela en partie convient à l'esprit à cause de sa naturelle et céleste vertu, en partie est employée pour l'esprit à cause du culte religieux ou superstitieux. Prends garde aux objets sacrés et consacrés tant pour la défense de l'évocateur et de ses compagnons que pour les liens de l'esprit et son nécessaire enchaînement : chartes saintes, lames, peintures, pantacles, glaives, sceptres, vêtements de ma-

tière et de couleurs convenables et tous les ustensiles. Après, avec le geste et le visage convenables, commence à prier à haute voix et de cette façon. D'abord fais une prière à Dieu, prie ensuite les bons esprits. Si tu veux lire quelques prières, soit psaumes, soit évangiles pour te défendre, fais les précéder. Ces oraisons achevées, mets-toi à invoquer l'esprit que tu désires par une douce et caressante incantation vers toutes les plages du monde en commémorant ton autorité et ta vertu. Repose-toi un peu, regardant tout autour çà et là si quelque esprit ne comparaît point. S'il tarde réitère l'évocation comme ci-dessus, jusqu'à trois fois. Si têtu il ne comparaît pas, commence à le conjurer par la puissance divine ; que ta conjuration avec tes commémorations s'harmonise à la nature et aux offices de l'esprit ; réitère par trois fois, de plus fort en plus fort, par des objurgations, des outrages, des malédictions et des châtiments, va jusqu'à le suspendre de son office et de sa puissance. Entre chaque discours, fais une courte pose. Si quelque esprit comparaît, tourne-toi vers lui et accueille-le avec bonne grâce. Insiste pour requérir son nom et s'il n'est pas un autre que celui que tu attendais. Ensuite procède à lui demander ce que tu veux. S'il se montre têtu ou menteur, lie-le par les conjurations convenables. Si tu as des doutes sur son mensonge, fais hors du cercle avec le glaive sacré la figure d'un triangle ou d'un pentagone et oblige l'esprit à y entrer. Si tu as recueilli de lui quelque promesse que tu veuilles fortifier d'un serment fais jurer à l'esprit hors du cercle sur ton glaive sacré, sa main posée sur le glaive. Ayant obtenu de l'esprit ce que tu désires, ou autrement content, tu le licencieras avec des mots aimables en lui commandant de ne nuire point. S'il refuse de s'en aller repousse-le par des conjurations plus fortes et s'il le faut, extermine-le par l'exorcisme et en brûlant les parfums contraires. Dès qu'il s'est éloigné, ne t'en va du cercle qu'après un moment d'attente, ayant dit les oraisons, ayant rendu grâce à Dieu et aux bons anges afin de te défendre et de te conserver. Puis

4

éloigne toi, chaque cérémonie ayant été accomplie dans l'ordre. Si tu es frustré dans ton espoir et si aucun esprit n'a comparu, ne désespère pas pour cela, retourne d'autres fois au cercle que tu auras laissé et fais comme auparavant. Si tu penses t'être trompé en quoi que ce soit, ajoute ou diminue, corrige. La constance de la réitération, très souvent augmente l'autorité et la vertu, frappe de terreur les esprits et les rend plus humbles pour obéir. Certains ont coutume d'établir dans le cercle une porte, par laquelle il est permis d'entrer ou de sortir qu'à leur jugement ils ferment et ouvrent et fortifient avec des noms sacrés et des pantacles. Sache aussi que, aucun esprit n'ayant comparu, le maître du dogme ayant délibéré de cesser, ne doit pas pour cela s'en aller sans avoir licencié les esprits. Car pour cette négligence beaucoup coururent des dangers et il faut pour échapper être armé d'une très sublime défense. En effet souvent les esprits arrivent sans apparaître à cause de la terreur de l'évocateur ou une erreur dans les objets dont il se sert ou dans l'opération même. Une telle licence n'est pas donnée simplement mais par mode de dispense jusqu'à ce que les jours suivants ils se présentent avec obéissance. Dans le cercle ils sont évoqués en présence réelle par le mode qui a été cité plus haut à propos de la consécration du livre.

Quand nous tenons à réaliser certain but par le moyen des mauvais esprits, là où il n'est pas besoin de leur apparition, nous usons d'une fabrication qui nous sert d'instrument ou de sujet d'expérience. Par exemple une image, un anneau, un écrit, un charactère, une chandelle, un sacrifice ou tout autre chose semblable. Parfois c'est l'inscription du nom de l'esprit avec le charactère selon l'exigence de l'expérience, ou encore l'écriture sanglante ou le parfum conforme à l'esprit. Souvent aussi les prières à Dieu et aux bons anges étant prononcées, nous invoquons l'esprit mauvais en le conjurant au nom de la puissance divine.

Il existe une autre espèce d'esprits, comme nous le disons au livre III de l'Occulte Philosophie, pas au-

tant nuisible, mais proche des hommes. Ainsi ils sont affectés par les passions humaines, se réjouissent de la conversation des hommes et habitent volontiers avec eux. Les uns habitent les bois et les forêts, les autres se plaisent à un sort semblable au sort des divers animaux domestiques ou silvestres ; certains habitent les fontaines et les prés. Ces esprits quiconque veut les évoquer, devra le faire au lieu où ils s'attardent et avec des fumigations odoriférantes, un doux langage, des lyres et des instruments de musique composés spécialement pour cela ; et il faut aussi employer des chants et des incantations et des rhythmes caressants avec louanges et promesses. S'ils s'obstinent, force-les par des menaces, des comminations, des blasphèmes, des moqueries, des outrages et surtout en les menaçant de les exterminer dans les lieux où ils se promènent. S'il t'est nécessaire, rapporte-t-en à l'exorcisme. Dans cette évocation des esprits, il te faut observer surtout la constance d'âme et une audace libre de crainte. Ensuite devant évoquer des esprits, tu dois préparer sur l'emplacement la table de l'évocation recouverte d'un linge propre. Sur elle tu mettras des pains récents, de l'eau vive ou du lait, dans des vases de terre neufs et de neufs petits couteaux. Fais le feu oú tu répands les parfums, assieds-toi à la tête de la table, çà et là place des chaises pour les esprits là où il te plaira. Invite-les à boire et à manger. Si tu crains quelque mauvais esprit ; fais un cercle et que la part de la table où tu t'assieds soit en dedans du cercle, le reste au dehors.

Dans le livre III de l'Occulte philosophie nous apprenons comment et par quels moyens l'âme est jointe au corps et ce qu'il arrive à l'âme après la mort. Sache donc, en plus de ce qui t'a été dit, que les âmes encore après la mort chérissent les corps qu'elles laissent comme quelque chose de parent qui les attire, comment se trouvent les âmes des hommes malfaisants qui laissèrent leur corps violemment et les âmes manquant des sépultures dues qui encore dans le tourbillon errent autour de leurs cadavres en souffle

humide. Ces âmes, les moyens par lesquels elles se joignent à leurs corps étant connus, sont attirées aisément par de semblables vapeurs, liqueurs, odeurs. De là vient que les âmes des morts ne sont pas évoquées sans du sang et l'apposition de quelque partie laissée de leur corps. Dans les évocations des ombres, nous répandons des vapeurs avec le sang récent, les os des morts et leur chair, avec le lait de la brebis, le miel, l'huile et tout ce qui est apte à fournir aux âmes un moyen pour prendre un corps. Ceux qui veulent évoquer les âmes des morts doivent le faire en ces lieux où les âmes de cette sorte sont reconnues se promenant le plus souvent, ou à cause de quelque chose de parent qui les attire dans le corps laissé, ou à cause de quelque affection éprouvée autrefois dans la vie et entraînant cette âme vers certains lieux, certains objets ou certaines personnes, ou à cause de la nature tartaréenne de certains endroits aptes à purger ou à punir ces âmes. On les reconnaît ces endroits à ce qu'il s'y manifeste des visions, des courses nocturnes et de semblables prodiges incroyables. Les lieux les meilleurs pour ces évocations sont les cimetières ; meilleur encore l'emplacement d'une exécution connue, meilleur encore l'emplacement où en de récentes années des carnages publics ont été accomplis : encore meilleur le lieu où quelque cadavre pas encore purifié ni rituellement enseveli, mort par la violence, en de récentes années a été inhumé. Car la purification de ces lieux, le rite sacré de la sépulture des corps employé comme il se doit, empêchent souvent les âmes d'approcher et les repoussent vers les contrées du jugement. Voilà pourquoi il n'est pas facile d'évoquer les âmes des morts, si ce n'est les âmes de ceux que nous savons morts de mort mauvaise ou violente ou bien les âmes dont les corps manquent de sépulture. S'il n'est pas sûr et commode de se rendre aux endroits par nous désignés, il suffit de choisir un autre emplacement quelconque, de prendre quelque morceau important de la relique du mort, d'y répandre des parfums et d'accomplir les autres rites convenables

quoique certaines lumières de l'âme soient spirituelles, sache que les lumières artificielles, surtout si elles sont fabriquées de certains ingrédients convenables composés selon certaine loi avec les inscriptions des signes et des noms s'y rapportant, sont très utiles à l'évocation des mânes. Souvent ces cérémonies ne suffisent pas pour l'évocation des âmes à cause de la portion extranaturelle d'esprit et de raison qu'elles renferment, supérieure au ciel et aux destinées et parente à leur seule patrie. Il faut donc, par des vertus ultranaturelles et célestes réglées comme il se doit, allécher de telles âmes, surtout par ce qui émeut l'harmonie même de l'âme, tant imaginative que rationnelle et intellectuelle. Ce sont les voix, les chants, les sons, les incantations, et tout ce qui sort de la religion les prières et les conjurations, les exorcismes et autres cérémonies sacrées qui peuvent être employées à cela commodément.

JULES BOIS.

FIN DU LIVRE III



Les

Apocryphes Éthiopiens

Traduits en Français par René Basset

CHAPITRE I

1. Il arriva que, dans la vingt-sixième année de son règne, Ezéchias (*H'ĕzqyâs*), roi de Juda (*Yĕhoudâ*) appela Manassé (*Mĕnâsĕ*) qui était son fils unique.

2. Il l'appela devant Isaïe (*Isayyâs*), fils d'Amos, le prophète, et devant Iyosâb, fils d'Isaïe, afin de lui transmettre les paroles de la justice dont ce roi avait été lui-même témoin

3. (en ce qui concerne) les jugements éternels, les tourments de la géhenne qui est le séjour des peines sans fin, ses anges, ses principautés, ses puissances,

4. les paroles de la foi du Bien Aimé, ce qu'il avait vu lui-même dans la quinzième année de son règne, pendant sa maladie.

5. Il lui remit les paroles écrites par Sâmnâs le scribe (1) et celles que lui avait données Isaïe, fils d'Amos, comme aux prophètes, pour les écrire et les garder près de lui : ce que lui-

(1) Sâmnâs le Scribe est mentionné dans le IIe Livre des Rois (IV selon la Vulgate qui le nomme Sobna), XVIII, 26, 37, comme un de ceux qui reçurent les envoyés de Sennachérib pendant le siège de Jérusalem (Isaïe, XXXVII, 3, 11, 22, XXXVII, 2). Dans Isaïe (XXII, 15), il est donné comme gardien du Temple.

même avait vu dans le palais du roi sur le jugement des anges, la ruine de ce monde, les vêtements des saints, leur départ, leur transformation, la persécution et l'ascension du Bien-Aimé.

6. (1) La vingtième année du règne d'Ezéchias, Isaïe avait vu les paroles de cette prophétie et les avait transmises à son fils Iyosâb. Celui-ci était debout tandis que son père lui faisait ses recommandations.

7. Isaïe dit à Ezéchias, et non pas seulement devant Manassé : Vivant est Dieu dont le nom n'a pas été révélé au monde (2) ! Vivant est le Bien-Aimé de mon Seigneur; Vivant est l'Esprit qui parle en moi ! Certes, toutes ces recommandations et toutes ces paroles seront vaines près de ton fils Manassé, et je subirai par ses mains de cruels tourments.

8. Sammael (Sammâyal) servira Malkirâ (3) en Manassé : il accomplira toutes ses volontés : il sera le disciple de Bélial (Bëryâl) plutôt que le mien.

9. Il fera abandonner la vraie foi à beaucoup de gens de Jérusalem et de Juda : Bélial habitera en Manassé, et je serai scié par ses mains.

10. En entendant ses paroles, Ezéchias pleura beaucoup : il déchira ses vêtements, mit de la poussière sur sa tête et se prosterna la face contre terre.

11. Isaïe lui dit : « Le projet de Sammael sur Manassé s'est accompli : les paroles ne te serviront de rien. »

(1) Ici commence la première partie de l'*Ascension d'Isaïe*, interpolée d'après un original juif.

(2) Cf. Samuel L. II, ch. XII, 5 (II Rois, XII, 5 selon la Vulgate).

(3) De l'hébreu Melkira, le roi du mal. Le nom de Belial n'apparaît pas dans la seconde partie de l'*Ascension*.



12. Ezéchias songea en lui-même à faire périr son fils; Isaïe lui dit: « Le Bien-Aimé a rendu vain ton projet et ton dessein ne se réalisera pas : je suis appelé vers cette fin et je possèderai l'héritage du Bien-Aimé. » (1)

CHAPITRE II

1. Il arriva qu'après la mort d'Ezéchias, son fils Manassé devenu roi ne ne souvint plus des recommandations de son père, mais il les oublia et Sammael habita en lui et s'attacha à lui.

2. Manassé cessa de servir le Dieu de son père pour obéir à Satan (*Saït'ân*), ses anges et ses puissances.

3. Il changea, dans la maison de son père les paroles de sagesse et le culte de Dieu qui avaient existé devant la face d'Ezéchias.

4. Il changea aussi son cœur pour servir Bélial : c'est l'ange de l'injustice qui domine en ce monde : son nom est Matanboukous : il se plaisait à Jérusalem à cause de Manassé et le

(1) L'auteur d'un commentaire sur S. Mathieu, cité par S. Jean Chrysostôme a résumé ce chapitre en employant des expressions empruntées à l'apocryphe : « Ezéchias étant malade, reçut la visite d'un prophète, il appela son fils Manassé et lui fit des recommandations sur l'obéissance due à Dieu, le gouvernement du royaume et beaucoup d'autres choses. Isaïe lui dit : Je crains que tes paroles n'entrent pas dans son cœur, mais il faut que moi-même je sois tué par lui. A ces mots, Ezéchias voulut tuer son fils en disant : Il vaut mieux que je meure sans fils plutôt que d'en laisser un pareil qui irritera Dieu et persécutera ses saints. Le prophète Isaïe le contint à grand'peine en disant : Que Dieu rende vain (Dieu a rendu vain ?) ton projet ; — voyant la pitié d'Ezéchias qui aimait Dieu plus que son fils. » (Fabricius, *Codex pseudepigraphus Veteris Testamenti*, Hambourg, 1713, 2 v. pet. in-8, t. I p. 1094). Le point de départ de ce récit sur une entrevue entre Ezéchias malade et Isaïe est sans doute le passage des Rois L. II, ch. xx, 1 (IV, ch. xx. 1 selon la Vulgate).

maintenait dans la séduction et l'injustice répandues dans Jérusalem.

5. Alors se multiplièrent les opérations de magie et de sorcellerie, les augures, la divination, la fornication, l'adultère, la persécution des justes (1) par Manassé, par Balkirâ, par Tobie (*Tobiyâ*) le Chananéen, par Jean (*Yohannès*) d'Anatôt et Zaliq Nĕouâi (2).

6. Le reste du récit est écrit dans le *Livre des Rois de Juda et d'Israel* (3).

7. En voyant les nombreuses iniquités commises à Jérusalem, le culte de Satan et sa débauche, Isaïe, fils d'Amos, quitta la ville et s'établit à Bethléem (*Béta-Lĕh'ĕm*) de Juda.

8. Là aussi, il y avait beaucoup d'iniquités : Isaïe partit et alla habiter une montagne dans le désert.

9. Michée (*Mikiyâs*) le prophète, Ananias (*Anânyâ*) (4) le vieillard, Joel (*Iyoèl*), Habacuc (*Embâqom*), Iyosâb fils d'Isaïe et beaucoup de fidèles qui croyaient à l'ascension céleste se retirèrent et habitèrent la montagne.

10. Tous se couvraient d'un cilice : tous étaient prophètes : ils n'avaient rien avec eux, mais ils étaient nus : tous se lamentaient fort sur l'égarement d'Israel.

(1) Cf. Rois L. II, ch. xxi, 6 (Vulgate, Rois, iv) et Paralipomènes L. II, ch. xxxiii, 6.

(2) Aucun de ces noms ne se rencontre dans la Bible ni dans Josèphe : ils appartiennent sans doute à des traditions perdues aujourd'hui. Le dernier est purement éthiopien : si on lit *Zaliqa Nĕouaï*, il signifie : *Celui qui appartient au chef du mobilier*.

(3) Cf. Rois II (Vulgate iv) ch. xx, 20 et xxi, 17; Paralipomènes L. II, ch. xxxii, 32, et xxxiii, 18.

(4) Cet Ananias qu'on trouve par anachronisme parmi les petits prophètes, est sans doute le prophète de Gabaon qui entama une lutte de prédiction avec Jérémie, annonçant sous Sédécias la défaite de Nabuchodonosor (Jérémie, xxviii).

11. Ils n'avaient d'autre nourriture que les plantes du désert qu'ils cueillaient dans les montagnes, qu'ils faisaient cuire et qu'ils mangeaient avec Isaïe le prophète : ils demeurèrent dans ces montagnes et ces collines pendant deux années entières.

12. Ensuite, tandis qu'ils étaient dans le désert, il y avait un Samaritain du nom de Balkirâ de la famille de Sadouqyâs, fils de Chanaan (*Kanâan*) (1) faux prophète, qui habitait à Bethléem. Ezéchias, fils de Chanaan, frère de son père, au temps d'Achab (*Akâab*), roi d'Israel, avait été le maître des quatre cents prophètes de Baal : c'est lui qui souffleta et maudit le prophète Michée, fils d'Amidâ (2).

13. Il fut blâmé par Achab, et Michée fut jeté en prison avec le prophète Sadoqyâs : ils étaient avec Ochosias (*Akouzyâ*), fils d'Alamérèm Balaou.

14. Elie (*Elyâs* de Tébon de Galaad) blâmait Ochosias de Samarie : il prophétisait d'Ochosias qu'il mourrait de sa maladie dans son lit (3), que Samarie serait livré à Salmanasar (*Lëba-Nâsr*), parce qu'il avait tué *les prophètes du Seigneur* (4).

15. *Lorsque les faux prophètes qui étaient avec*

(1) Celui qui avait annoncé faussement à Achab et à Josaphat qu'ils seraient vainqueurs des Syriens. cf. I Rois (Vulgate III Rois ch. xxii, ii, 24 ; Paralipomènes L. II, ch. xviii, 10, 23.

(2) Ce nom est altéré de celui de Iemla que lui donne la Bible) D'après celle-ci, ce fut Sadouqyas qui frappa Michée.

(3) II Rois (Vulgate iv Rois) ch. i, 4, 6, 16. La suite de la prophétie ne se trouve pas dans la Bible : peut-être faisait-elle partie de l'*Apocalypse d'Elie*, mentionnée par S. Jérôme (In Esaïam lxiv, 4) et qui avait cours chez les Priscillanistes.

(4) Ici commence le premier fragment conservé dans le manuscrit de la Vaticane. Les passages communs avec la version éthiopienne ont été mis en italiques.

Ochosias, fils d'Achab, et leur chef Iâleryâs de la montagne de Joel,

16. et cet Ibkirâ (lis. Balkirâ), frère (lis. cousin) de Sadoqyâ (1), *l'eurent entendu, ils persuadèrent Ochosias*, roi d'Aguaron (2) (*et il tua*) *Michée.*

CHAPITRE III

1. Balkira (Vat. *Bechira*) *connut et vit la plac d'Isaïe et des prophètes qui étaient avec lui : lui-même se trouvait dans le pays de* Bethléem (Vat. *Beclem*) *et prit parti pour Manassé. Il faisait de fausses prédictions à Jérusalem :* beaucoup de gens de cette ville s'étaient attachés à lui, bien qu'il fût Samaritain (3).

2. *En effet, lorsque Salmanasar* (Alagar-Zagâr), *roi d'Assyrie (*Asoryâ) *était venu s'emparer de Samarie, qu'il avait emmené en captivité les neuf tribus et qu'il les avait établies dans* les provinces (Vat. *la montagne des Mèdes* (Médon) et les vallées de Tazon (4).

3. *Balkira s'était échappé et était à Jérusalem au temps d'Ezéchias, roi de Juda, mais il ne*

(1) Vatic. « *Gamarias de la montagne d'Efrem, et lui-même fut frère de Sédécias.* »

(2) Le passage est corrompu. mais il semble qu'il soit fait allusion à l'ambassade qu'Ochozias envoya à Beelzeboub, dieu d'Accaron pour connaître l'issue de sa maladie, II Rois (IV. Vulgate) ch. 1, v. 2-3. Vatic : « *de Gomorrhe, ce qui le fit maudire par Elie qui lui annonça sa mort* ».

(3) Ce passage est altéré dans la version latine « *et conjuncti sunt ipsi Asamaa.*

(4) La version de la Vaticane porte « *le fleuve de Gazan* » qui correspond au Gôzan (Γωζάν) employé dans la version des Septante (II Rois, ch. xvii, 6) dans un passage qui a été reproduit ici d'une façon abrégée. Quelques manuscrits portent Γαζαν pour Γωζαν, ce qui amène une forme Ταζαν représentée par l'éthiopien Tazon.

marcha pas dans la voie de son père le Samaritain, car il craignait Ezéchias.

4. *Il fut surpris à cette époque, prononçant des paroles d'iniquité à Jérusalem.*

5. *Les serviteurs d'Ezéchias l'emmenèrent, et il se cacha à Bethléem* où il fit croire en lui.

6. *Il dénonça Isaïe et les prophètes qui étaient avec lui en disant : Isaïe et ses compagnons prophétisent contre Jérusalem et contre les villes de Juda, annonçant qu'elles seront ruinées,* contre Benjamin qui ira en captivité (1), *contre toi, Seigneur roi, qui t'en iras en prison et dans les fers.*

7. *Les autres prophétisent aussi des faussetés contre Israel et Juda.*

8. *Isaïe lui-même dit : Je vois beaucoup plus que Moïse le prophète.*

9. *Moïse dit : Il n'y a personne qui ait vu Dieu et qui vive* (2), *et Isaïe dit : J'ai vu le Seigneur et me voici vivant* (3).

10. *Reconnais donc, ô roi, que ce sont de faux prophètes. Il a appelé Jérusalem Sodome* (Sodom), *et les princes de Jérusalem et de Juda, il les a traités de peuple de Gomorrhe* (Gamorâ).

(1) Vat. « *contre les fils de Juda qui seront emmenés captifs.* »

(2) Exode XXXIII, 20.

(3) Isaïe VI, 1. Cette accusation est déjà rapportée dans la *Michna* à propos d'un livre trouvé par R. Siméon ben Azaï (commencement du second siècle de notre ère) « Il y était écrit que Manassé tua Isaïe. Raba dit qu'après l'avoir jugé, il le fit mettre à mort. Il lui dit : Moïse, ton maître, a dit : Personne n'a pu vivre après avoir vu Dieu, mais toi tu as dit : J'ai vu le Seigneur assis sur son trône élevé et sublime. » (Migne, *Dictionnaire des apocryphes* t. I, col. 680). Ce passage est reproduit par Origène qui s'était inspiré de l'apocryphe, *Homélie* I *sur Isaïe* (cf. Fabrisius, *codex pseudepigraphus* t. I p. 1090). Il y est fait aussi allusion dans le *Livre* (apocryphe) de *Baruch* (cf. *Apocryphes éthiopiens.* I. p. 23).

Il dénonça souvent à Manassé Isaïe et les prophètes.

11. Belial (Vatic. *Beliac*) *s'établit dans le cœur de Manassé, des princes de Juda et de Benjamin, des eunuques et des conseillers du roi. Les paroles de Balkirâ lui plurent beaucoup.*

12. *Il envoya arrêter Isaïe.*

13. *Car Bélial était très irrité contre le prophète à cause de sa vision et de la revélation qu'il avait faite sur Sammael* (1) : *il avait annoncé en effet la venue du Bien-Aimé depuis le septième ciel, sa transformation, sa descente, la forme humaine qu'il devait prendre, la persécution qu'il souffrirait les tourments* (2) que lui infligeraient les enfants d'Israel, la venue de ses douze disciples, la prédication ; comment, la veille du sabbat, il serait mis en croix, crucifié avec des scélérats, puis enseveli dans le tombeau ;

14. comment les douze compagnons seraient scandalisés en lui (Matthieu, xxvi, 31), comment l'on placerait les gardes qui surveilleraient le tombeau,

15. la venue de l'Ange de l'Eglise chrétienne (3) qui est dans les cieux et qu'il appellera au dernier jour, de l'Ange de l'Esprit Saint,

16. de Michel (*Mikâèl*) le chef des saints anges ; comment le troisième jour, il ouvrirait son tombeau Matthieu xxviii, 2) ;

17. Comment le Bien-Aimé, assis sur les

(1) C'est ici que, d'après M. Dillmann, commence une longue interpolation due au dernier remanieur chrétien du livre.

(2) Ici s'arrête le premier fragment de la version latine du Vatican.

(3) L'Apocalypse (ch. i. 20, et ch. ii et iii) mentionne également les anges attachés aux sept églises d'Asie mineure.

épaules des Séraphins (*Sourafèl*) sortirait et enverrait ses douze disciples ;

18. Comment ils enseigneraient à tous les peuples et à toutes les langues la résurrection du Bien-Aimé ; comment ceux qui croiraient à lui seraient sauvés ; que le septième jour aurait lieu son retour au ciel d'où il était venu ;

19. Comment beaucoup de ceux qui croiraient en lui parleraient grâce à l'Esprit Saint ;

20. Qu'il y aurait à cette époque beaucoup de miracles et de prodiges ;

21. Qu'ensuite, au moment de sa venue, ses disciples abandonneraient la doctrine des douze apôtres, la foi, leur charité et leur pureté (1).

22. Il y aura beaucoup de disputes sur sa venue et son approche (2).

23. En ce temps-là beaucoup rechercheront les dignités, bien qu'étant dépourvus de sagesse.

24. Il y aura un grand nombre de vieillards injustes, de pasteurs oppresseurs de leurs troupeaux, et ils seront rapaces grâce au manque de vigilance des saints bergers (3).

25. Beaucoup échangeront les vêtements honorables des saints contre les vêtements de ceux qui recherchent l'or ; en ce temps-là on marquera

(1) Cf. Actes des Apôtres, xx, 30 ; 1ere Epitre à Timothée ch. iv, 1-3, 12 ; II Ep. à Timothée ch iii, 1-5 ; Jude Ep. v. 4. Ce passage où il est question de la seconde venue du Christ sur la terre a été regardé par Ritschl comme une preuve que l'ouvrage était dû à un montaniste et avait été composé dans la seconde moitié du second siècle de l'ère chrétienne. (*Die Entstehung der altkatholischen Kirche*, Bonn. 1850, in-8 p. 559.)

(2) Cf. I Ep. à Timothée, i. 6-7 ; Ep,. à Titus, i, 10-11 ; — Jean I Epitre, iv, 1-2 ; Pierre, II. Ep. ch. ii, 1 ; ch. iii, 3, 9-10

(3) J'ai lu *baïouakibotomou* la *qëdousân*. Toutefois, d'après les Éthiopiens, ces mots signifieraient « parce qu'ils ne ressemblent pas aux saints bergers » (Cf. Dillmann, *Lexicon æthiopicum*. Leipzig, 1865, in-4 s. h. vo.)

des préférences, et ceux qui aiment le monde seront nombreux.

26. Il y aura beaucoup de calomnies, de calomniateurs et de vaine gloire à l'approche du Seigneur, et l'Esprit Saint se retirera d'un grand nombre.

27. A cette époque, il n'y aura pas beaucoup de prophètes ni de ceux qui diront des choses sûres, sinon isolément, par endroits,

28. à cause de l'esprit de mensonge, de fornication, de vanité et d'avarice qui existera chez ceux qui se nommeront ses serviteurs et qui le recevront.

29. Il y aura de grandes haines mutuelles chez les pasteurs et les anciens,

30. car il y aura dans les derniers jours une grande envie, chacun parlera de ce qu'il désirera.

31. Ils négligeront les annonces des prophètes, mes prédécesseurs, et mes visions, afin de laisser parler le bouillonnement de leur cœur.

CHAPITRE IV

1. Alors, Ezéchias et Iyosâb mon fils, en ces jours-là le siècle s'accomplira.

2. Et après qu'il sera accompli, Belĩal descendra, prince puissant, roi du monde qu'il domine depuis qu'il existe : il descendra de son firmament sous l'apparence d'un roi d'iniquité, meurtrier de sa mère : ce sera le roi de ce monde (1).

3. Il arrachera la plante qu'ont plantée les

(1) Néron. Cf. pour un passage semblable de l'Apocalypse, Renan. *L'Antechrist*, p. 428.



douze apôtres du Bien-Aimé et (l'un des) douze lui sera livré.

4. Ce prince, Bélial, viendra sous l'apparence de ce roi et avec lui toutes les forces de ce monde qui obéiront à toutes ses volontés.

5. A sa voix, le soleil se lèvera pendant la nuit et il fera apparaître la lune à la sixième heure (1).

6. Il fera dans le monde tout ce qu'il voudra : il agira et parlera comme le Bien-Aimé : il dira : C'est moi qui suis le Seigneur et avant moi il n'y avait personne (2).

7. Tous les hommes au monde croiront en lui (Apocalypse, XIII, 8) ;

8. Ils lui sacrifieront et le serviront en disant : C'est le Seigneur : et il n'y en-a pas d'autre que lui.

7. La plus grande partie de ceux qui se seront réunis pour recevoir le Bien-Aimé se détourneront pour suivre Bélial (II Ep. aux Thessal. II, 3).

10. Dans chaque ville et chaque pays apparaîtra le pouvoir de ses miracles (3).

11. Dans toutes les villes, il dressera son image devant sa face (Apocalypse, XIII, 14, 15).

12. Il dominera trois ans, sept mois et vingt-sept jours (4).

(1) IVe livre d'Esdras ch. V, 4 : la lune brillera trois fois par our.

(2) Cf. Paul, IIe Ep. aux Thessaloniciens ch. II, v. 4.

(3) Matthieu XXIV, 24 ; Apocalypse, XIII, 14 ; XIX, 20.

(4) Cedrenus (*Historiæ compendium* t. I, p. 120-121) citant le *Testament* (διαθήκη) d'Ezéchias dit que, d'après Isaïe, l'Antechrist règnera trois ans et sept mois, en tout 1290 jours (3 ans de 360 jours = 1080, plus 7 mois de 30 jours = 210). L'Apocalypse XI, 2 ; XIII. 5) ne donne, comme durée de la domination de l'antechrist que 42 mois = 1260 jours. L'apocryphe éthiopien a suivi le chiffre donné par Daniel (XII, 12), 1335 jours qui, selon le calcul julien font bien trois ans, sept mois et vingt sept jours, comme l'a fait remarquer M. Dillmann d'après Lücke.

13. Et des nombreux fidèles et saints qui, après avoir vu ce qu'ils espèrent, le Seigneur Jésus-Christ crucifié — après que moi, Isaïe, j'aurai vu son crucifiement et son ascension — auront cru en lui, un petit nombre, à cette époque, restera ses serviteurs, fuyant de désert en désert, attendant sa venue.

14. Et après (mille) trois cent trente-cinq jours (1), le Seigneur viendra du septième ciel avec les anges et les armées des saints, dans la gloire du septième ciel : il traînera dans la géhenne Bélial et ses puissances (Apocalypse, XIX. 20).

15. Il donnera le repos à ceux qu'il trouvera en corps dans ce monde, parmi les hommes pieux et le soleil rougira (Isaïe XXIV, 23),

16. et à tous ceux qui, selon la foi, auront maudit Belial et ses rois. Les saints viendront avec le Seigneur dans le vêtement qu'ils portaient dans le septième ciel : ils viendront avec le Seigneur, eux dont les esprits seront vêtus ; ils descendront et seront dans ce monde : il fortifiera avec les Saints ceux qu'il trouvera ayant un corps, en les couvrant des vêtements des Saints : le Seigneur servira ceux qui auront été vigilants dans ce monde (Luc, XII, 3-).

17 Ensuite ils retourneront à ses vêtements et laisseront leurs corps en ce monde (2).

18. Alors la voix du Bien-Aimé blâmera avec colère ce ciel et cette terre, les montagnes et les collines, les villes, les déserts, les arbres, l'ange du soleil, (celui de) la lune et tous les endroits de ce monde où Bélial se sera manifesté et aura

(1) J'ai rétabli *cinq* au lieu de *deux*, d'après la conjecture de M. Dillmann, et conformément au chiffre cité plus haut.

(2) Paul, I Ep. aux Corinthiens 52-54 ; II° Ep. aux Corinth. 3-4 Apocalypse XVI, 15.

agi publiquement : en ce jour, il y aura au milieu d'eux une résurrection et un jugement (1) : le Bien-Aimé fera sortir de lui un feu qui dévorera tous les méchants et ils seront comme s'ils n'avaient jamais été créés.

19. Le reste de la vision a été écrit dans celle de Babylone (Isaïe, XIII).

20. Le reste de ma vision du Seigneur est décrit par images dans mes discours, dans le livre que j'ai prophétisé publiquement.

21. La descente du Bien-Aimé dans le Chëol est racontée dans le passage où Dieu dit : Voici que mon Fils comprendra (Isaïe III, 13). Tout cela se trouve dans les Psaumes, dans les paraboles de David (*Dâouît*) fils de Jessé (*Isâï*), dans celles de Salomon son fils, dans les discours de Qoré, d'Etân l'Israélite, dans lesdiscours d'Asaf (2) ; dans les autres psaumes inspirés par l'Ange de l'Esprit Saint.

22. Dans ceux qui sont sans nom d'auteur, dans les paroles d'Amos mon père, d'Osée (*Hosé*,) le prophète, de Michée (*Mikiyâs*), de Joel (*Iyoèl*), de Nahum (*Nah'om*), de Jonas (*Yonâs*), d'Abdias (*Abdyon*), de Habacuc (*Enbaqom*), d'Aggée (*H'agé*), de Sophonias (*Safonyâs*), de Zacharie (*Zakaryâs*), de Malachie (*Mëlkiyâs*), de Joseph (*Yosèf*) le juste et de Daniel (*Dânëèl*) (3).

(1) Isaïe XI, 4. Paul, IIe Ep. aux Thess. I. 8 ; II 8 ; Pierre, IIe Ep. III, 7 ; Apocalypse, XIX, 17.

(2) Les psaumes de Qoré sont les 41, 43-48, 83, 84, 86, 87 : ceux d'Asaf, 49, 72-82 et celui d'Etân, 88.

(3) On remarquera qu'à l'exception de Daniel, aucun des quatre grands prophètes n'est cité. Quant à Joseph le juste, dont il est question ici, il s'agit, non pas de l'époux de Marie, comme l'a conjecturé Jolowicz (p. 43, note 19), mais, comme le croit M. Dillmann, de Joseph fils de Jacob, à qui l'on attribue des

CHAPITRE V

1. A cause de ces visions, Bélial fut irrité contre Isaïe : il s'établit dans le cœur de Manassé et il scia le prophète avec une scie de bois (1).

2. Tandis qu'Isaïe était supplicié, Balkirâ était là à l'accuser, et tous les prophètes de mensonges riaient et se réjouissaient.

3. Balkirâ et Mëkémbékous se tinrent devant Isaïe en riant et en souriant.

4. Bélial parla ainsi à Isaïe : Dis : tout ce que j'ai annoncé n'est que mensonge : les voies de Manassé sont bonnes et droites :

5. Les voies de Balkira et de ceux qui sont avec lui sont bonnes et droites.

6. Il lui dit cela quand on commençait à le scier.

7. Isaïe avait une vision du Seigneur : ses yeux s'ouvrirent et il les vit.

8. Milkiras (2) parla ainsi à Isaïe : Dis ce que je t'ai dit et je changerai leur cœur et je ferai prosterner devant toi Manassé, les princes de Juda, le peuple et tout Jérusalem (3).

prières conservées par Origène, Eusèbe et Glycas, et qui ont été publiées par Fabricius (*Codex pseudepigraphus Veteris Testamenti* t. I p. 761-769). Avec ce verset finit l'interpolation chrétienne commencée au verset 13 du chapitre III.

(1) C'est à ce passage que fait allusion S. Justin, dans son *Dialogue avec Tryphon*. (Cf. Laurence ap. Migne, *Dictionnaire des Apocryphes*, t. I col. 673-674). Cf. aussi le *Chronicon paschale* t. I p. 219.

(2) Milkiras est donné ici comme synonyme de Belial : c'est la Malkirâ du verset 8 du chap. I.

(3) Ce passage (vers. 2, 4, 8) est ainsi résumé par S. Ambroise dans son commentaire sur le Psaume 118 : « On rapporte que le diable dit à un prophète (quelques-uns disent que c'était Esaïe en prison) menacé de périr sur le champ : Dis que tu n'as pas parlé

9. Isaïe lui répondit : Si cela dépend de moi, sois maudit pour cette parole, toi, tes armées et ta maison.

10. Car tu ne peux faire plus que prendre la peau de mon corps.

11. Il saisirent Isaïe, fils d'Amos, et le scièrent avec une scie de bois.

12. Manassé, Balkira, les faux prophètes, les princes et le peuple étaient tous là pour voir.

13. Avant qu'on ne le sciât, Isaïe dit aux prophètes qui étaient avec lui : Allez dans le pays de Tyr (*Tiros*) et de Sidon (*Sidâm*), car le Seigneur a préparé pour moi seul le calice.

14. Pendant qu'on le sciait, Isaïe ne cria ni ne pleura, mais sa voix parla avec l'Esprit Saint jusqu'à ce qu'il fût séparé en deux parties (1).

15. Voilà ce que Bélial fit à Isaïe par les mains de Balkira et de Manassé [parce que Sammael était dans une grande colère contre le prophète depuis le temps d'Ezéchias, roi de Juda, à cause de ses paroles sur la visite du Bien-Aimé,

16. et la perte de Sammael qu'Isaïe avait vue grâce au Seigneur, tandis que régnait encore Ezéchias, père de Manassé] (2). Et il exécuta les volontés de Satan.

au nom du Seigneur, et je changerai les dispositions de tous à ton égard » (Laurence ap. Migne, *Dictionnaire des Apocryphes* t. I col. 678.)

(1) Dans son traité *De Patientiâ* (ch. xv), Tertullien cite un fragment de ce verset : « C'est par les forces de la patience qu'Isaïe étant scié ne se tait pas sur le Seigneur (Laurence ap. Migne. *Dictionnaire des Apocryphes* t. I col. 675).

(2) Les passages entre crochets sont une interpolation chrétienne.

CHAPITRE VI (1)

VISION D'ISAIE FILS D'AMOS, LA VINGTIÈME ANNÉE DU RÈGNE D'EZÉCHIAS, ROI DE JUDA.

1. *Isaïe, fils d'Amos vint* de Galgalâ avec son fils Iyosâb, *trouver Ezéchias à Jérusalem.*

2. *Il s'assit sur le lit du roi :* on lui apporta un siège, mais il le refusa.

3. Alors il commença à s'entretenir avec le roi Ezéchias sur la foi et la justice, *en présence de tous les princes d'Israel, des eunuques et des conseillers du roi* : il y avait là quarante *prophètes et fils de prophètes, venus du voisinage, des montagnes et des déserts quand ils apprirent qu'Isaïe était arrivé de* Galgalâ (Ven. Galgatha) *chez Ezéchias.*

4. *Ils étaient venus saluer le prophète,* écouter ses paroles,

5. recevoir de lui l'imposition des mains afin de prophétiser *et lui faire entendre leurs prophéties* : tous se tenaient debout devant Isaïe.

6. *Tandis que celui-ci s'entretenait* avec Ezéchias *sur* la foi et *la justice* (2), tous entendirent ouvrir une porte et la voix de l'Esprit.

7. *Le roi avait convoqué tous les prophètes et tout le peuple qui était là et ils vinrent* : *Michée et Ananias le vieillard, Joel* et Iyosâb étaient assis à sa droite (3).

(1) C'est ici que commence l'ancienne version latine imprimée à Venise. Les passages identiques dans les deux versions sont en italique. La version latine a pour titre : « Vision admirable d'Ysaïe le prophète quand il fut ravi en esprit, contenant les secrets de la trinité divine ».

(2) Ven. « L'esprit saint survint en lui et tous voyaient et entendaient la voix du Saint-Esprit ».

(3) Ven. « Et tous ceux qu'on trouva étaient à sa droite et à sa gauche ».



8. *Quand ils entendirent* tous *la voix de l'Esprit Saint, ils se prosternèrent à genoux* et louèrent le Seigneur de justice. le Très-Haut, qui est dans le ciel supérieur, qui siège au dessus (de tout), saint, et qui repose parmi les saints (Isaïe LVII, 15).

9. *Ils glorifièrent celui qui avait ainsi établi une porte sur un monde différent et qui l'avait donnée à l'homme.*

10. *Tandis qu'il parlait par l'inspiration de l'Esprit saint et que tous écoutaient, il se tut, son esprit fut ravi* et il ne voyait plus les gens qui se tenaient devant lui (1).

11. *Ses yeux étaient ouverts et sa bouche muette*, et l'esprit de son corps était ravi.

12. La respiration continuait encore (2), *car il avait une vision.*

13. L'ange qui avait été envoyé pour la lui montrer n'était pas de ce firmament, ni des anges de gloire de ce monde, mais il était venu du septième ciel.

14. *le peuple qui se tenait là* pensait (Ven. ne pensait pas), *à l'exception du cercle des prophètes, qu'Isaïe* le saint *avait été enlevé.*

15. *La vision qu'il eut n'était pas de ce monde, mais du monde caché* à la chair de celui-ci (Ven. à toute chair).

16. *Après avoir eu cette vision, Isaïe la raconta à Ezéchias, Yosâb* (3) *son fils* (Ven. à Michée) *et aux autres prophètes qui étaient venus.*

17. Les fonctionnaires, et les eunuques le peuple ne l'entendirent pas, excepté Samnâs le scribe, Joachim (*Iyoaqim*), Asâ le secrétaire

(1) Ven. « Et l'on voyait quelqu'un se tenir devant lui ».
(2) Ven. « L'inspiration du Saint-Esprit était avec lui ».
(3) Ven. « *Nasoni*, » altération de Jacobi.

(1), car ils pratiquaient la justice, et le sentiment de l'Esprit était en eux. Le peuple ne l'entendit pas, car Michée et Iyosâb, fils d'Isaïe, l'avaient fait sortir, quand la sagesse de ce monde avait été enlevée à Isaïe, pareil à un mort.

CHAPITRE VII

1. Isaïe rapporta la vision qu'il avait eue à Ézéchias, à Iyosâb (2), son fils, à Michée et aux autres prophètes.

2. La voici : *Tandis que je prophétisais comme vous l'avez entendu, je vis un ange d'une magnificence différente de celle des anges que je vois toujours : cette magnificence était si grande ainsi que* sa dignité (Ven. sa lumière), *que je ne puis la décrire.*

3. Je le vis me prendre par la main (3) et je lui dis : Qui es-tu ? Quel est ton nom? *Où* (Ven. Comment) *me fais-tu monter ? car la faculté de m'entretenir avec lui m'avait été donnée.*

4. *Quand je t'aurai fait accomplir une ascension et que je t'aurai fait voir la vision pour laquelle j'ai été envoyé, me dit-il, alors tu comprendras qui je suis : quant à mon nom, tu ne le sauras pas* (4).

5. Tu dois rentrer dans ton corps que voici :

(1) Tout ces personnages sont mentionnés dans Isaïe, XXXVI, 3.

(2) Ici commence le second fragment de la version latine retrouvé au Vatican : elle s'accorde plus que celle de Venise avec le texte éthiopien, sauf sur quelques points qui seront indiqués.

(3) Ven. « Et il m'enleva en l'air. » Vat. Il s'approcha de moi, me prit la main.

(4) Vat. « Je ne te dirai pas mon nom, parce que tu rentrerais dans ton corps ».

tu verras où je te fais monter, *car c'est pour cela que j'ai été envoyé.*

6. *Je me réjouis de ce qu'il m'avait parlé avec douceur.*

7. *Il me dit : Es-tu content que je te parle avec douceur ? Il ajouta : Tu verras comme un plus grand que moi te parlera avec douceur et bienveillance.*

8. Tu verras aussi le père de celui qui est plus grand que moi (1) *car j'ai été envoyé du septième ciel pour t'expliquer tout cela.*

9. (Vat. Il m'enleva) *: lui et moi, nous montâmes vers le firmament : je vis là* Sammael et ses forces : il y avait là *un grand combat et les troupes de Satan* (Ven. et son pouvoir résistant à l'autorité de Dieu) : *l'un s'acharnant contre l'autre.*

10. *Il se passa là ce qui se passe sur la terre (car il y a sur la terre la similitude de ce qu'il y a dans le firmament)* (2).

11. *Je dis à l'ange : Qu'est-ce que cette querelle ?* (Vat. et cette haine) ?

12. *Il me répondit :* Il en est ainsi depuis que le monde existe jusqu'à présent, et *ce combat durera jusqu'à ce que vienne celui que tu dois voir : il le fera cesser.*

13. *Puis il me fit monter au-dessus du firmament : là est le ciel.*

14. *Au milieu je vis un trône* (Ven. sur lequel était un ange dans une grande gloire) (3) ; *à sa*

(1) Cette phrase manque dans les deux versions latines.

(2) Le passage entre parenthèses manque dans la version du Vatican. On l'a rapproché de la théorie de Platon sur l'origine des idées mais déjà les anciens Egyptiens croyaient que l'autre vie était la reproduction de celle-ci.

(3) Cette addition manque dans la version du Vatican. Cf. les Trônes comptés parmi les puissances célestes dans l'Epître aux Colossiens, 1, 16, et le Testament de Lévi, 3.

droite et à sa gauche étaient des anges (Vat. un ange à sa droite et à sa gauche).

15. *Les anges qui se tenaient à droite* (*étaient sans pareils mais ils*) (1) *avaient une grande magnificence ; tous faisaient entendre des louanges d'une seule voix :* le trône était au milieu : *ils le louaient et ceux qui étaient à gauche après eux : la voix de ces derniers n'était pas comme celle des anges de droite*, ni leur glorification semblable à celle des autres.

16. *J'interrogeai l'ange qui me conduisait et je lui dis : A qui s'adresse cette louange ?*

17. *Elle s'adresse à la gloire du septième ciel* (Vat. qui est le siècle éternel), à celui qui repose dans le monde saint *et à son Bien-Aimé pour qui j'ai été envoyé vers toi.*

18. *Ensuite il me fit monter au second ciel dont l'élévation est égale à celle qui sépare la terre du premier ciel* et du firmament.

19. *Là, comme dans le premier, il y avait des anges* (Vat. à droite et à gauche) *et un trône au milieu* (2); *les anges faisaient entendre des louanges dans le second ciel : celui qui y siégeait snr le trône avait une magnificence plus grande que tous.*

20. Il y avait une grande magnificence dans le second ciel et la louange des anges qui s'y trouvaient n'était pas comme celle des anges du premier ciel (3).

21. *Je tombai sur la face pour me prosterner devant lui, mais l'ange qui me guidait ne me le permit pas et me dit : ne te prosterne ni devant*

(1) Le passage entre parenthèses manque dans la version du Vatican.
(2) Ici se termine le second fragment de la version du Vatican.
(3) Ce verset paraît être interpolé.

l'ange ni devant le trône dans aucun des six cieux (1) *d'où j'ai été envoyé pour te conduire avant que je ne t'aie averti dans le septième ciel.*

22. *Car ton trône* (Ven. de même celui qui) *est placé au-dessus de tous les cieux et de leurs anges, ainsi que tes vêtements et ta couronne que tu dois voir.*

23, *Je ressentis une grande joie, car ceux qni aiment le Très Haut et son Bien-Aimé monteront là* par l'ange (Ven. comme les anges) *de l'Esprit Saint.*

24. *Il me fit monter au troisième ciel, et j'y vis de même ceux qui étaient à droite et à gauche : là était un* (Ven. petit) *trône au milieu, et un ange assis dessus, mais on n'y fait pas mention de ce monde.*

25. *Je dis* à l'ange qui était avec moi, *tandis que l'éclat de mon* visage (Ven. esprit) *se transformait à mesure que je montais de ciel en ciel : Rien de ce monde vain n'est nommé ici.*

26. *Il me répondit : Ici, rien de lui n'est nommé à cause de sa faiblesse, mais rien de ce qui s'y fait n'est caché.*

27. Je voulus savoir comment cela était connu ; l'ange me répondit : Quand je t'aurai fait monter au septième ciel d'où j'ai été envoyé au-dessus de ceux-ci, alors tu sauras comment rien n'est caché aux trônes, ni à ceux qui habitent dans les cieux, ni aux anges. La louange qu'ils donnaient et la gloire de celui qui siégeait sur le trône étaient grandes ; les anges qui étaient à droite et ceux qui étaient à gauche avaient

(1) Ven. « de ce ciel. » cf. Ep. aux Coloss. II, 18 ; Apocalypse XIX, 10 ; XXII, 8-9.

plus de splendeur que ceux du ciel inférieur (1).

(28). *Il me fit ensuite monter au quatrième ciel : l'élévation du troisième au quatrième est plus grande* que celle de la terre au firmament.

29. *J'y vis encore ceux qui se tiennent à droite et à gauche et celui qui siège sur le trône était au milieu : là aussi ils chantaient des louanges.*

30. *La gloire et la magnificence des anges de droite étaient plus grandes que celles des anges de gauche.*

31. *En outre, la gloire de celui qui siégeait sur le trône surpassait celle des anges de droite et la splendeur de ceux-ci, celle des anges qui étaient au-dessous.*

32. Il me fit monter (Ven. Je montai) *au cinquième ciel.*

33. *Je vis les anges* (Ven. innombrables) de droite et de gauche et celui qui siège sur le trône, *dépassant en magnificence le quatrième ciel.*

34. La gloire des anges de droite surpassait trois et quatre fois (?) celle des anges de gauche.

35. L'éclat de celui qui était sur le trône était plus grand que celui des anges de droite.

36. *Leur gloire avait plus de magnificence que celle du quatrième ciel.*

37. Je louai (2) *celui qui n'est pas nommé, l'unique qui siège dans les cieux, dont le nom est inconnu à toute chair, celui qui a donné une telle magnificence aux divers cieux, qui donne aux anges une telle gloire, et une plus grande à celui*

(1) Ce verset est ainsi résumé dans la version de Venise : « Ils chantaient une louange ; ils glorifiaient celui qui était assis et cet ange était plus grand que le second ».

(2) Ven. « Je fus saisi d'admiration en voyant une telle foule d'anges doués de diverses qualités et chacun glorifiait »...

qui siège sur le trône. (Ven. L'ange me dit : Pourquoi t'étonnes-tu qu'ils ne soient pas d'une seule espèce ? tu n'as pas vu les vertus supérieures et les milliers de milliers d'anges).

CHAPITRE VIII.

1. *Il me fit ensuite monter vers l'éther du sixième ciel et j'y vis une splendeur que je n'avais pas vue dans le cinquième* quand j'y étais monté,

2. et des anges dans une grande splendeur (1) ;

3. *la glorification y était sainte et admirable.*

4. *Je dis à l'ange qui me conduisait : Qu'est-ce que je vois, Seigneur ?*

5. *Je ne suis pas ton seigneur, dit-il, je suis ton compagnon* (Apocalypse XIX, 10 : XXII, 8-9).

6. Je lui demandai de nouveau : Mais pourquoi n'y a-t-il pas de compagnons pour les anges (assis sur les trônes) ?

7. *Il me répondit : A partir du sixième ciel et au-dessus, il n'y en a plus à gauche, non plus que de trône établi au milieu, mais il participe à la puissance du septième ciel où habite l'Innommé et l'Elu de celui dont le nom est inconnu,* (2), *aucun des cieux ne peut le connaître.*

8. *C'est le seul à la voix duquel répondent tous les cieux et les trônes : j'ai été* fortifié et *envoyé* ici (par lui) *pour te faire monter ici afin que tu voies cette gloire.*

(1) Ven. « Et je vis un ange dans une grande gloire ; les actes des Vertus étaient pleins d'honneurs et de supériorié».

(2) Expression employée déjà dans Isaïe (XLII, 1) et ensuite par Luc (IX. 35) et Hénok (XL. 5) pour désigner le Messie. La version de Venise porte « dives (pour *divus*) filius Dei. »

9. *Et le maître de tous ces cieux* (Ven. ses anges et ses puissances) et de ces trônes

10. se transformera pour prendre votre apparence et votre ressemblance.

11. *Aussi, je te le dis, Isaïe ; il n'est pas d'homme devant revenir dans un corps de ce monde qui ait vu cela*, qui soit monté ici *et qui ait appris ce que tu as appris* (Isaïe, LXIV, 4).

12. *Et ce que tu verras, car associé au Seigneur*, à cause du bois qui t'es assigné (1) *tu devais venir* là d'où émane la puissance du sixième ciel et de l'éther.

13. *Alors j'exaltai mon Seigneur dans mes louanges, puisque je devais venir en partage avec lui.*

14. *L'ange me dit : Ecoute encore ceci de ton compagnon : Quand tu seras monté* ici (Ven. par la volonté du Père) en quittant un corps étranger à l'ange de l'Esprit, *tu recevras le vêtement que tu vois*, et tu verras les autres vêtements comptés et placés en ordre.

15. *Et alors tu deviendras l'égal des anges qui sont dans le septième ciel.*

16. *Il me fit monter au sixième ciel ; il n'y avait personne à gauche (*Ven. ni à droite), *ni aucun trône au milieu, mais tous avaient le même aspect et une splendeur égale.*

17. *Il me fut donné de célébrer les louanges, ainsi qu'à cet ange, et notre glorification était comme la leur.*

18. *Tous nommaient d'abord le Père, puis son Bien-Aimé* le Christ (Ven. son fils) *et l'Esprit Saint, d'une seule voix.*

(1) Comme instrument de supplice ; rapprochement entre la croix de bois et la scie de bois avec laquelle Isaïe aurait été mis à mort.

19. *Mais elle n'était pas comme celle des anges dans* les cinq cieux (Ven. le cinquième ciel).

20. *Leur langage n'était pas non plus le même, mais c'était une autre voix et il y avait là beaucoup de lumières.*

21. *Tandis que j'étais dans le sixième ciel, je comparais aux ténèbres les lumières* que j'avais vues dans les cinq cieux (Ven. qui étaient dans le cinquième ciel).

22. *Je me réjouis et je glorifiai celui qui a donné de telles lumières à ceux qui espèrent en sa promesse*, (Actes des Apôtres, 2, 4; 11, 33).

23. *Et je suppliai l'ange qui me guidait de ne pas me ramener de là dans le monde charnel.*

24. *Je vous le dis* : Ezéchias, Iyosâb mon fils et Michée, *il y a ici beaucoup de ténèbres*, beaucoup de ténèbres.

25. *L'ange qui me guidait connut ce que je pensais et me dit: Si tu es saisi de joie à la vue d'une telle lumière, combien plus dans le septième ciel, quand tu verras les lumières là où réside le Seigneur avec* son Bien-Aimé par qui j'ai été envoyé, celui qui dans le monde doit être appelé le Fils !

26. Ce qui doit arriver dans ce monde corruptible n'a pas encore été dévoilé, non plus que les vêtements (1), *les trônes, les couronnes placées en réserve pour les justes*, pour ceux qui ont confiance en ce Seigneur qui descendra avec votre apparence, car la lumière qui est là est grande et admirable.

27. *Pour ce qui est de ne pas retourner dans*

(1) Ven. « *les trvupes.* » Le texte grec portait sans doute στόλας que le traducteur a confondu avec στόλους.

ton corps, tes jours ne sont pas encore accomplis pour venir ici.

28. *En l'entendant, je m'affligeai :* mais il me dit : Ne t'afflige pas.

CHAPITRE IX

1. *Il m'emporta ensuite dans l'éther du septième ciel et là, j'entendis une voix disant : Jusqu'où donc doit il monter, celui qui habite chez des étrangers ? — Je ressentis une grande crainte et je devins tremblant.*

2. Elle me parla ainsi *tandis que je tremblais, voici que de là vint une autre voix qui fut envoyée dire : Qu'il soit permis* à Isaïe le saint de monter ici (1), *car ici est son vêtement.*

3. *J'interrogeai l'ange qui était avec moi : Quel est celui qui m'a défendu et celui qui m'a* permis (Ven. prescrit) *de monter* ?

4. *Il me dit : Celui qui t'a empêché, c'est celui qui est chargé de la glorification du septième ciel.*

5. *Celui qui t'a accueilli, c'est* ton Dieu, le Seigneur Dieu, Christ, qui doit être appelé Jésus dans le monde (2), *et son nom, tu ne peux l'entendre qu'en t'élevant hors de ton corps.*

6. *Il me fit monter dans le septième ciel et j'y vis une lumière admirable et des anges innombrables.*

7. *J'y vis tous les justes* depuis Adam,

8. ainsi qu'Abel le saint et tous les justes,

9. Hénok et tous ses compagnons, *dépouillés*

(1) Ven. « d'entrer ici, car il est digne de la gloire de Dieu etc. »

(2) Ven. « le fils de Dieu » La phrase éthiopienne, comme le pense M. Dillmann, est sans doute une interpolation.

du vêtement de la chair : je les vis avec leurs vêtements précieux (1), *ils étaient*, comme les anges qui se tenaient là, *dans une grande gloire.*

18. *Mais ils ne siégeaient pas sur leurs trônes et ne portaient pas leurs couronnes de gloire.*

11. *Je demandai à l'ange qui était avec moi : Pourquoi ont-ils reçu les vêtements, mais non les trônes et les couronnes* (Ven. de gloire) ?

12. *Il me répondit : Ils n'ont pas encore reçu les trônes et les couronnes, mais ils voient et ils savent quels trônes et quelles couronnes ils auront quand le* Bien Aimé (Ven. Fils) *sera descendu* avec l'aspect sous lequel tu le verras.

13. A la fin des temps, le Seigneur, qui sera appelé Christ après sa descente, *descendra dans le monde : il aura pris votre aspect*, et l'on croira que c'est un homme de chair.

14. *Le maître du monde étendra* contre lui la main de son fils (2) : *on mettra les mains sur lui, on le suspendra à un bois, car on ne connaîtra pas qui il est.*

15. *La descente, comme tu le vois, sera ignorée des cieux, afin qu'on ne sache qui il est* (Ven. : il descendra dans l'enfer et le rendra désert ainsi que tous les fantômes infernaux ; il saisira le prince de la mort et le dépouillera ; il écrasera toutes ses forces).

16. Quand il aura dépouillé l'ange de la mort, *il remontera le troisième jour* et demeurera dans

(1) Les vêtements célestes ont été mentionnés à plusieurs reprises : il est déjà question des trônes occupés par les bienheureux dans Esdras, L. IV, ch. II, 43-45 ; Matthieu, XIX, 28 ; Apocalypse, III, 21 ; IV, 4, où il est aussi parlé des couronnes. Cf. aussi sur celles-ci, I Corinth. IX, 25 ; II Timoth. IV, 8 ; Jacques, I, 12 Apocalypse II, 10 ; II

(2) La version latine donne une leçon préférable : « sa main contre le fils de Dieu ». Dans la même version ce qui suit est attribué au maître de ce monde.

ce monde pendant cinq cent quarante-cinq jours (1).

17. *Alors beaucoup d'entre les justes monteront avec lui* (2) : leurs âmes ne recevront pas les vêtements jusqu'à ce que le Seigneur Christ soit monté.

18. *Ils recevront alors leurs vêtements, leurs trônes et leurs couronnes quand il sera monté au septième ciel.*

19. *Je lui fis les mêmes questions que dans le* troisième (Ven. premier) *ciel.*

20. Il me répondit : Tout ce qui se fait dans ce monde est connu ici.

21. *Tandis que je m'entretenais avec lui, voici qu'il y avait des anges qui se tenaient là, beaucoup plus splendides que celui qui m'avait fait monter de ce monde* (Ven. et que tous les anges).

23. *Il me montra des livres qui ne sont pas comme ceux de ce monde et les ouvrit : il y avait là de l'écriture, mais non comme dans les livres de ce monde* (3). *Il me fut donné de les lire : les actions* des enfants d'Israel (Ven. de Jérusalem) *y étaient écrites ainsi que les actions* de ceux que tu connais, mon fils Iyosâb (Ven. de tous les hommes, desquels j'étais).

23. *En vérité, dis-je, rien de ce qui se fait sur la terre n'est caché dans le septième ciel* (4).

(1) Ce passage est supprimé, sans doute à dessein, par la version latine, car il s'accorde avec les doctrines des Valentiniens et des Ophites (Cf. S. Irénée, *Adversus hæreses* I, 1. 5 et 1, 44) d'après lesquels le Christ était resté sur la terre dix-huit mois après sa résurrection.

(2) Ven ajoute : « il enverra ses prédicateurs dans tout l'univers ; il montera au ciel. »

(3) Le livre de vie ou des actions des hommes est mentionné dans l'Apocalypse (III, 5 ; XX, 12) et très fréquemment dans Hénok. Il a passé dans les croyances musulmanes, cf. Qorân, XVII, 73 ; XVIII, 217 ; LXXXIII, 9-19 ; LXXXIV, 7-10.

(4) Ven. ajoute : « Je demandai à l'ange : Quel est celui qui

24. *Je vis là beaucoup de vêtements disposés en ordre, des trônes et des couronnes* en grand nombre.

25. *Et je dis à l'ange qui me guidait : Pour qui sont ces vêtements, ces trônes et ces couronnes ?*

26. Ces vêtements (Ven. ces couronnes) *seront pour ceux qui, en grand nombre, ont cru en ce monde aux paroles de celui qui se nommera comme je te l'ai dit,* qui les garderont et mettront leur confiance dans sa croix : c'est pour eux qu'on les place en réserve.

27. *Je vis* quelqu'un (Ven. le Seigneur) dont l'éclat *dépassait* tout ; sa splendeur *était immense* et admirable ; (Ven. et j'eus grand'peur).

28. Et quand je l'eus vu, *tous les justes et les anges que j'avais aperçus vinrent à lui :* Adam, Abel, Seth et *tous les justes* de jadis *s'approchèrent, se prosternèrent devant lui et le louèrent tous d'une seule voix ;* pour moi, j'étais avec eux à le glorifier, *et ma louange était comme la leur* (1).

29. *Alors tous les anges s'approchèrent,* se prosternèrent *et le louèrent.*

30. Il se transforma et devint pareil à un ange (2).

31. *Celui qui m'accompagnait me dit : Prosterne-toi* (Ven. et adore-le). *Je me prosternai et le louai.*

l'emporte sur tous les anges dans sa gloire ? Il me répondit : c'est le grand ange Michel qui prie toujours pour l'humanité et la faiblesse ». Il est remarquable que ce passage concernant l'archange Michel, un des plus vénérés de l'Ethiopie, ait disparu de la version ghëëz ; peut-être cette phrase n'existait-elle pas dans le texte primitif. Dans le livre d'Hénok (XL, 5, 9) Michel est donné comme le premier des quatre anges qui glorifient le Seigneur.

(1) Ven. : « Michel s'approchant l'adora : je me transformai ensuite et je fus comme les anges. »

(2) La version latine attribue cette transformation à Isaïe.

32. *Alors l'ange me dit : C'est le Seigneur de toute la splendeur que tu as vue.*

33. *Tandis que je m'entretenais avec lui, je vis un autre être glorieux qui lui ressemblait : les justes s'approchèrent de lui et le louèrent* (Ven. et il chantait avec eux, et moi je l'adorai) *et je le glorifiai avec eux, mais sa gloire ne se transforma pas à leur image.*

34. *Alors les anges s'approchèrent et se prosternèrent.*

35. *Je vis* le Seigneur et *l'autre ange* debout Ven. dans une grande gloire et en marchant, je demandai à l'ange : Qui est-il ? (1).

36. L'autre ange que j'avais vu était à la gauche de mon Seigneur. Qui est-il ? demandai-je. *Mon guide me dit : Prosterne-toi devant lui, car c'est l'ange de l'Esprit saint qui a parlé en toi et dans les autres justes.*

37. *Je vis une grande splendeur tandis que s'ouvraient les yeux de mon âme : il me fut impossible de la contempler, ainsi qu'à l'ange qui était avec moi et à ceux que j'avais vus se prosterner devant mon Seigneur.*

38. *Je vis seulement les justes d'une grande vertu contempler cette splendeur* (2).

(1) Ce passage est cité en résumé par S. Epiphane (*Adversus hæreses* LXVII, *de hæresi Hieracitarum*, c. 3). Cf. Fabricius, *Codex pseudepigraphus Veteris Testamenti* (t. I, p. 1091-1092) à propos de l'emploi de cet apocryphe chez les disciples d'Hiérax, ascète égyptien de la fin du troisième siècle : « L'ange me dit : qui est à la droite de Dieu ? — Je lui dis : Tu le sais, seigneur — c'est le Bien-Aimé. — Et quel est l'autre qui lui ressemble et qui vient à sa gauche ? — Je luis dis : Tu le sais c'est l'Esprit-saint qui parle en toi et dans les Prophètes. — Et, dit-il, il était semblable au Bien-Aimé ». — Quelques-unes de ces expressions se retrouvent dans l'Apocalypse (VII, 14).

(2) Les justes, non les anges, peuvent jouir de la vue absolue du Seigneur. Cf. Isaïe, VI, 2 ; Matthieu, V, 8 ; Apocalypse XXII, 4 ; Hénok, XIV, 21-25.

39. *Mon Seigneur s'approcha de moi ainsi que l'ange* (Ven. spécial) de l'Esprit et me dit : Vois, il t'a été donné de contempler Dieu et ce pouvoir a été donné à cause de toi à l'ange qui est avec toi.

40. *Je vis mon Seigneur et l'ange de l'esprit saint se prosterner et glorifier Dieu ensemble.*

41. *Alors tous les anges s'approchèrent et se prosternèrent.*

42. *Tous les justes et tous les anges s'approchèrent et se prosternèrent et tous les anges célébrèrent ses louanges.*

CHAPITRE X.

1. *Alors j'entendis les voix et les louanges que j'avais entendues dans* chacun de ces sept cieux (Ven. le septième ciel), *tandis que je montais là.*

2. *Toutes étaient adressées à cet être glorieux dont je ne pouvais contempler la splendeur.*

3. Pour moi, j'écoutais sa glorification et je regardais.

4. Le Seigneur et l'ange de l'esprit écoutaient et voyaient tout.

5. *Toute louange envoyée des six cieux était non seulement entendue mais visible.*

6. *J'entendis l'ange qui me conduisait me dire :* Voici le Très-Haut qui est bien au-dessus des hauts, qui demeure dans le monde saint (Ven, c'est le Vivant, l'Eternel, vivant dans la plus haute éternité) *qui repose parmi les saints* (Ven. dont nous ne pouvons supporter le nom ni la vue), que l'Esprit *saint* appellera le père du Seigneur (Ven. louera *par la bouche des justes.*

7. *J'entendis les paroles* du Très-Haut, le père de mon Seigneur (Ven. de l'Eternel) *disant à mon Seigneur* le Christ qui sera appelé Jésus (Ven. le Fils).

8. Va, descends tous les cieux, le firmament *et ce monde jusqu'à l'ange qui est dans les enfers* (1), mais tu n'iras pas jusqu'au lieu de perdition.

9. *Et tu prendras* la (Ven. leur) *ressemblance* de ceux qui sont dans les cinq cieux.

10. et celle des anges du firmament, en te tenant sur tes gardes, et des anges qui sont dans les enfers.

11. Que *tous les anges* (Ven. et les princes) *de ce monde* (Ven. ne te connaissent pas), ne sachant pas que tu es avec moi le Seigneur des sept cieux et de leurs anges, qu'ils ne sachent pas que tu es avec moi.

12. (Sinon) lorsque, par la voix des cieux, j'aurai envoyé un appel aux anges et à leurs lumières, et un plus grand au sixième ciel (?) afin que tu juges et que tu détruises. (Ven. Tu jugeras les princes), *les chefs, les anges et les Seigneurs de ce monde, et ce monde lui-même qui est possédé par eux,*

13. *parce qu'ils m'ont renié et qu'ils ont dit : nous seuls et personne que nous.*

14. *Ensuite* tu remonteras loin des anges de la

(1) Le texte éthiopien emploie le mot *Sëol*, emprunté à l'hébreu Chëol qui désigne le monde des morts. Le lieu de perdition (*hăguăl*) = ἀπώλεια) correspond à l'Abaddon de Job (xxvi, 6). Ces deux expressions se rencontrent aussi dans Hénok (li, 1). Sur les divers sens de Chëol, cf. Charles, *The book of Enoch*, Oxford, 1893, p. 168-169, note. L'ange d'Abaddon est appelé Apollyon dans l'Apocalypse (ix. 11). C'est l'Abyme (Ἄϐυσσος) où les peines sont éternelles (cf. Luc. viii, 31 ; Apocalypse, ix, 1-2 ; xi, 7 ; xvii, 8 ; xx, 1-3). Sur cette descente de Jésus, cf. l'Evangile de Nicodème ch. xx-xxii.



mort à ta place, *sans te transformer de ciel en ciel, tu remonteras dans ta splendeur et tu te tiendras à ma droite* (Psaume CIX, 1).

15. *Alors* les chefs et *les puissances* (Ven. les vertus, tous les anges et tous les principes (1) de ce monde *se prosterneront* devant toi.

16. *Voilà ce que j'entendis le très-glorieux prescrire à mon Seigneur.*

17. *Ainsi que je vis mon Seigneur sortir du septième ciel vers le sixième.*

18. *L'ange* qui m'avait amené de ce monde *était avec moi et dit* : *Comprends, Isaïe, et regarde la transformation du Seigneur et sa descente.*

19. Je regardai et *lorsque les anges* qui étaient dans le sixième ciel *le virent, ils le louèrent et le célébrèrent, car il n'était pas transformé suivant la ressemblance des anges qui étaient là* : ils le glorifièrent et *je le glorifiai avec eux.*

20. Je vis, *lorsqu'il fut descendu dans le cinquième ciel et qu'il s'y transforma à la ressemblance des anges qui étaient là*, que *ceux-ci ne le célébraient pas, car son aspect était comme le leur.*

21. *Alors il descendit dans le quatrième ciel et il prit la ressemblance des anges qui étaient là.*

22. En le voyant, *ils ne le louèrent pas et ne le célébrèrent pas, car son aspect était comme le leur,*

23. Je le vis descendre dans le troisième ciel : il s'y transforma à l'image des anges qui y habitent.

24. Ceux qui gardaient les portes du ciel lui

(1) La version grecque devait porter ἀρχαι, « puissances, » qui a été traduit par « principes » cf. Epître aux Philipp. II, 10.

demandèrent son permis de passage et le Seigneur le leur donna, car ils ne le reconnaissaient pas; quand ils le virent, ils ne le célébrèrent ni ne le louèrent, car son aspect était semblable au leur.

25. Je le vis encore, quand il arriva dans le second ciel, donner de nouveau son permis de passage parce que ceux qui gardaient les portes le lui demandaient, et le Seigneur le leur donna.

26. Je vis, comme il avait pris l'aspect des anges qui sont dans le second ciel, que ceux-ci en le voyant ne le louèrent pas, car son apparence était comme la leur.

27. Je le vis encore, quand il descendit dans le premier ciel, donner là son permis de passage à ceux qui gardent les portes: il ressemblait par l'aspect aux anges qui sont à gauche de ce trône: ils ne le louèrent ni le célébrèrent, car son apparence était comme la leur (1).

28. Quant à moi, personne ne m'interrogea à cause de l'ange qui me guidait.

29. *Puis il descendit dans le firmament* là ou réside le prince de ce monde : *il donna son permis de passage* à ceux qui sont à gauche (du trône) : *son apparence était comme la leur : ils ne le louèrent pas* (Ven. et ne le célébrèrent pas), mais ils étaient en lutte l'un contre l'autre en se combattant: car là était la puissance du mal ainsi qu'une querelle pour la moindre chose.

30. Je le vis descendre et prendre la forme des (Ven. Il descendit vers les) *anges de l'air* : *il était comme l'un d'entre eux.*

(1) Le passage 23-27 est ainsi abrégé dans la version latine: « Il vint dans le troisième, le second et le premier ciel, se transformant dans chacun d'eux. Aussi ils ne le célébraient ni ne l'adoraient, car il leur apparaissait semblable à eux, montrant un signe aux gardiens des portes, à chaque ciel. »

31. Il ne donna pas son permis de passage car ils se pillaient et se maltraitaient l'un l'autre.

CHAPITRE XI

1. *Ensuite* je regardai et *l'ange* qui m'avait parlé et qui m'avait guidé *me dit : Attention, Isaïe, fils d'Amos, car c'est pour cela que Dieu m'a envoyé* (Ven. pour te montrer tout, car personne avant toi n'a vu, personne après toi ne pourra voir ce que tu as vu et entendu).

2. Je vis une femme de la lignée de David le prophète, dont le nom était Marie ; elle était vierge et fiancée avec Joseph : il descendait aussi de David le juste, né à Bethléem de Juda. (Luc, I, 27).

3. Il était venu en possession de son lot (1) : tandis qu'elle était fiancée, elle était trouvée enceinte et Joseph le charpentier voulait la renvoyer.

4. L'ange de l'Esprit apparaissait en ce monde et Joseph ne la renvoyait pas..... Marie et ne révélait cela à personne (2).

5. Il ne s'approchait point d'elle, mais il la gardait comme une vierge, quoique étant enceinte.

6. Il n'était pas resté deux mois avec elle,

7. qu'au bout de ce temps, Joseph se trou-

(1) Allusion à un trait conservé par les Evangiles apocryphes : le sort aurait désigné Joseph pour être l'époux de Marie. *Protévangile* de Jacques § 8-10 ; *Histoire de Joseph le charpentier* § 4 ; *Evangile de la Nativité de la Vierge* § 7-8 ; *Histoire de la Nativité de Marie* § 8.

(2) Matthieu, I 18-20 ; *Protévangile* de Jacques § 14 ; *Histoire de Joseph le charpentier* § 5-6 ; *Evangile de la Nativité de la Vierge* § 10 ; *Histoire edi;iv la Nvité de Marie* § 10-11.

vant dans sa maison avec Marie sa femme, tous deux seuls,

8. Il arriva que, tandis qu'ils étaient seuls, Marie, regardant avec ses yeux, voyait un petit enfant et demeurait stupéfaite.

9. Après son étonnement, il se trouvait que son ventre était comme auparavant, avant qu'elle ne conçût.

10. Comme son mari lui demandait ce qui l'étonnait, ses yeux s'ouvraient, il voyait l'enfant, il louait Dieu, car le Seigneur était dans son lot.

11. Ils entendaient une voix leur disant : Vous ne raconterez cette vision à personne (*Protévangile* de Jacques, § xx).

12. On parlait de cet enfant dans Bethléem.

13. Les uns disaient : La Vierge Marie a accouché moins de deux mois après son mariage.

14. Beaucoup disaient : Elle n'a pas enfanté, aucune sage-femme n'est montée et nous n'avons pas entendu de cris de douleur. Tous étaient dans l'erreur là-dessus : ils savaient qu'il existait, mais ils ignoraient d'où il était.

15. Joseph et Marie le prenaient et allaient à Nazareth (*Nazrèt*) de Galilée (*Galilâ*).

16. Ezéchias, mon fils Iyosâb, et vous autres prophètes à qui je parle, je vis qu'il était inconnu à tous les cieux, à tous les chefs et à tous les seigneurs de ce monde.

17. Je le voyais allaité à Nazareth comme un petit enfant pour être inconnu selon la loi.

18. Devenu grand, il faisait de grands miracles et des prodiges dans le pays d'Israël et à Jérusalem.

19. Ensuite l'adversaire l'enviait et excitait

contre lui les enfants d'Israel qui ne savaient qui il était : ils le livraient au roi, le crucifiaient et il descendait vers l'ange (de la Mort).

20. Je l'ai vu à Jérusalem tandis qu'on le crucifiait à un bois.

21. Après trois jours, il ressuscitait et demeurait quelque temps (sur la terre).

22. L'ange qui me guidait me dit : Attention, Isaïe ; *et je le vis* envoyer deux disciples et *remonter* (au ciel).

23. Je le vis *dans le firmament, non transformé à la ressemblance* (de ceux qui l'habitent); *tous les anges du firmament le virent*, ainsi que Satan (Ven. eurent peur) *et ils l'adorèrent*.

24. *Il y avait là une grande tristesse, car ils se disaient : Comment notre Seigneur est-il descendu sur nous sans que nous ayons reconnu* (Ven. le roi de gloire) la gloire qui le couvre et que nous voyons exister sur lui (1) depuis le sixième ciel.

25. *Il monta au second ciel* et ne se transforma pas, mais tous les anges qui étaient à droite et à gauche, et le trône au milieu

26. se prosternaient devant lui, le célébraient et disaient : Comment notre Seigneur nous a-t-il été caché quand il est descendu sans que nous le reconnaissions ?

27. Il monta aussi *au troisième ciel* : ils le louèrent et parlèrent de même :

(1) Il faut admettre ici, dans le texte éthiopien, une lacune d'un verset relatif au premier ciel, comme l'ont reconnu Laurence et M. Dillmann. La version latine l'a d'ailleurs conservé : « Il montait au premier ciel sans se transformer et les anges l'adorèrent, le louèrent et lui dirent : Seigneur, pourquoi es-tu passé parmi nous sans que nous te voyions ? »

28. *Au quatrième* ciel *et au cinquième* ; ils dirent la même chose.

29. Mais il était unanimement loué et ne se transforma pas.

30. Je le vis monter *au sixième ciel* ; ils se prosternaient devant lui et le célébraient.

31. Mais dans tous les cieux, *sa glorification s'accroissait.*

32. *Je le vis monter au septième ciel, tous les justes et les gens le louèrent* (Ven. ainsi que toutes les puissances que je ne pus voir), et je le vis s'asseoir à la droite du très glorieux, dont la splendeur, comme je vous l'ai dit, ne peut être contemplée.

33. *Je vis s'asseoir à gauche* (Ven. un ange admirable) l'ange de l'esprit saint.

34. *Cet ange me dit : Isaïe, fils d'Amos, cela te suffit,* car ce sont de grandes choses : *tu as vu ce que n'a jamais vu un fils de la chair* (Ven. ce qu'aucune oreille n'a entendu, ce qui n'est monté au cœur d'aucun homme : tout ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment) (1).

35. *Tu retourneras dans ton enveloppe jusqu'à ce que tes jours soient accomplis : alors tu viendras ici.* Voilà ce que j'ai vu.

36. *Ainsi parla Isaïe à tous ceux qui se tenaient devant lui* et (Ven. en entendant ces merveilles tous) le *louaient* (Ven. et glorifiaient le Seigneur qui donne une telle grâce aux hommes). *Il s'entretint avec le roi Ezéchias* : Tout ce que j'ai dit,

37. *la fin de ce monde*

38. *et toute cette vision s'accompliront dans la dernière génération.*

(1) Ce passage est emprunté à la première Epître aux Corinthiens (II, 9).

39. *Isaïe le conjura de ne pas révéler ces paroles au peuple d'Israel et de ne pas permettre qu'elles fussent transcrites par quelqu'un.*

40. *Mais alors* (à la fin des temps), *ils les méditeront : Vous, soyez avec l'Esprit saint pour recevoir vos vêtements, les trônes et les couronnes de gloire qui sont placés dans le septième ciel.*

41. A cause de ces visions et de ces prédictions, Sammael Satan scia le prophète d'Isaïe, fils d'Amos, par l'intermédiaire de Manassé.

42. Ezéchias livra tout cela à Manassé dans la vingt-sixième année.

43. Mais il ne se le rappela pas, ne le conserva pas dans son cœur et périt pour avoir servi Satan (1).

RENÉ BASSET.

(1) A la place de ces trois derniers versets qui sont une addition du dernier remanieur, la version latine dit seulement : « Isaïe cessa de parler et quitta le roi Ezéchias. »

LES

GRANDS THAUMATURGÉS

APOLLONIUS DE TYANE

S'il est un nom auquel se peut, sans scrupule, accoler l'épithète de *thaumaturge*, c'est bien celui de cet Apollonius de Tyane dont, depuis dix-huit cents ans, se recommandèrent tous les mystagogues, grands et petits, jusques et y compris l'abbé Constant (Eliphas Lévi) qui s'offrit même une belle et bonne évocation de cet homme fameux ; évocation sans grands fruits, du reste, si l'on en juge par le propre récit de cet historiographe de la Magie.

La bibliographie des ouvrages écrits à propos d'Apollonius de Tyane est assez importante, déjà, et je n'eusse jamais songé à l'augmenter encore si, au cours de mes travaux, je n'avais rencontré un document de haute importance, à mon avis, touchant ce tyanéen, et mis en lumière dès l'an VII, soit tout à la fin du XVIIIe siècle, par le savant Silvestre de Sacy. N'est-il pas un peu surprenant que cette pièce ait échappé à la sagacité de M. Chassang, le moderne traducteur de la vie d'*Apollonius de Tyane* de Philostrate ? Je ne parle pas d'Eliphas Lévi, esprit imaginatif entre tous, moins soucieux d'érudition que de la poursuite de ses rêves.

Ce qu'il importe, ici, c'est d'établir, avant tout, la qualité de thaumaturge attribuée à celui dont j'ai inscrit le nom en tête de cette notice. La seule autorité d'Apulée, qui met Apollonius au nombre des magiciens les plus célèbres depuis Zoroastre et

Osthane, devrait suffire. Mais si l'on se reporte aux auteurs cités par Godefroy Oléarius dans la vie d'Apollonius qui précède son édition des œuvres de Philostrate, on sera totalement édifié. Quant à l'ouvrage même du dit Philostrate, fait semble-t-il pour disculper son héros de tout compromis avec les pratiques de la magie, il va, au contraire, nous fournir des matériaux probants en faveur de l'assertion d'Apulée.

La valeur historique du livre de Philostrate est certes d'un assez maigre intérêt. Ecrit sur la demande de l'impératrice Julia Domnia, femme de Septime-Sévère, il dénote avant tout, chez son auteur, la préoccupation d'étaler quelque érudition et de faire œuvre de littérateur. Sa critique est nulle, sa naïveté grande. C'était vraiment lui faire trop d'honneur que lui accorder l'intention d'opposer à Jésus son Apollonius de Tyane. De plus, les Evangiles n'étaient guère connus au temps de Philostrate. Evidemment préoccupé de paraître bien renseigné aux yeux de ses contemporains, cet habile rhéteur, pour tout ce qui est du domaine miraculaire, a suivi pas à pas la tradition; et c'est certainement cette partie de son travail qui doit intéresser le plus, en ce sens qu'elle réflète très-exactement l'opinion alors établie touchant l'extraordinaire pouvoir dont Apollonius aurait été doué.

Né à Tyane, ville de Cappadoce, quelques années seulement avant que le Christ lui-même vînt au monde, Apollonius vit sa naissance entourée de prodiges annonçant sa grande destinée. Arrivé à l'âge d'adolescence, il résolut de vivre en pythagoricien. « A partir de ce moment, il ne mangea d'aucun animal (c'était, selon lui, une nourriture impure et propre à alourdir l'esprit); il se nourrit de légumes et de fruits, disant que tout ce que donne la terre est pur. Quant au vin, il considérait comme pure la boisson que fournit un arbuste si précieux à l'homme; mais il jugeait cette boisson contraire à l'équilibre de l'esprit, comme troublant la partie supérieure de l'âme. Après avoir ainsi purifié son estomac, il s'ho-

nora de marcher nu-pieds, ne porta que des étoffes de lin, renonçant à toutes celles qui sont faites de poils d'animaux, laissa croître sa chevelure et vécut dans le temple [1]. » Durant des années il s'astreint à un rigoureux silence. « Au lever du soleil, il faisait en secret certaines cérémonies auxquelles il n'admettait pas d'autres témoins que ceux qui avaient observé le silence pendant quatre ans. »

Ayant renoncé aux biens terrestres, Apollonius part pour les pays les plus lointains. A Babylone (?) il s'attache Damis, jeune assyrien qui ne le quitta plus et a laissé, touchant la vie de son maître, des mémoires dont Philostrate dit avoir tiré la majeure partie des faits qu'il rapporte. Je ne suivrai pas le narrateur qui conduit son héros aux Indes, en Egypte, en Ethiopie, en Espagne, etc. Je vais seulement relever, au cours de son très long ouvrage, tout ce qui est du cadre de mon étude : le merveilleux.

Dans le Caucase « comme ils marchaient par un beau clair de lune, une Empuse leur apparut, prenant tantôt une forme, tantôt une autre, et quelquefois devenant tout à fait invisible. Apollonius, sachant ce que c'était, chargea d'imprécations ce fantôme, et dit à ses compagnons d'en faire autant : c'était là, selon lui, le véritable préservatif contre de telles apparitions. Et en effet, le fantôme s'enfuit en poussant des cris aigus comme font les spectres. »

Auprès du roi Phraote, avec lequel il a de longs entretiens, Apollonius, s'exprimant sur l'*onéiromancie* nous montre assez clairement qu'il se considère comme passé maître dans cette science. « L'art de lire « l'avenir dans les songes, « y est-il écrit, » c'est-à-dire « ce qu'il y a de plus divin parmi les hommes, se « découvre plus facilement à un esprit qui n'est pas « troublé par les fumées du vin, mais qui les observe,

[1] Philostrate, *Apollonius de Tyane, sa vie, ses voyages, ses prodiges.* (page 9). Traduction A. Chassang, Paris, 1862. — Pour toute la première partie de cette étude, je me sers de la très bonne traduction du savant professeur. Ceci dit une fois pour toutes afin d'éviter de constants et inutiles renvois.

« et dans lequel ils pénètrent sans être interceptés par « aucun nuage. Aussi ces interprètes des songes, ces « *oniropoles*, comme disent les poètes, ne se hasar-« deraient à expliquer aucune vision sans avoir « demandé dans quelle circonstance elle est arrivée. « Si elle est du matin, si elle est venue dans le som-« meil qui accompagne l'aurore, ils l'interprètent, « parce que l'âme, le vin une fois cuvé, est capable « de concevoir des présages sérieux. Mais si elle est « arrivée dans le premier sommeil ou au milieu de la « nuit, alors que l'esprit est encore plongé et comme « embourbé dans le vin, ils ne se chargent pas de « l'expliquer, et font bien. Mais les dieux mêmes « pensent ainsi, et n'ont mis que dans les âmes « sobres le don de voir l'avenir : c'est ce que je vais « vous prouver clairement. Il y a eu chez les Grecs « un devin nommé Amphiaraüs. — Je le sais, dit le « roi : c'était le fils d'Oïclée, et c'est celui que la « terre engloutit à son retour de Thèbes. — Eh bien! « ce même Amphiaraüs dit maintenant l'avenir en « Attique : on va le consulter, et il envoie des « songes. Les prêtres ordonnent à quiconque vient « pour avoir une réponse, de s'abstenir de nourriture « pendant un jour, et de vin pendant trois jours, « pour qu'ils puissent recevoir les oracles avec un « esprit clairvoyant. Si le vin était le meilleur moyen « de procurer le sommeil, le sage Amphiaraüs eût « pris des dispositions toutes différentes, il se serait « fait apporter les gens à son sanctuaire pleins de « vin comme des amphores. Je pourrais encore citer « plusieurs oracles célèbres chez les Grecs et les « Barbares, dans lesquels le prêtre parle du haut de « son trépied après avoir bu de l'eau et non du vin. « Vous pouvez donc croire, ô roi! que je suis plein « d'un esprit divin, moi et tous les buveurs d'eau : « nous sommes possédés par les Nymphes, nous cé-« lébrons les mystères bachiques de la sobriété. » Plus tard nous le voyons, à Pergame, indiquer ce qu'il fallait faire pour obtenir des songes contenant des présages favorables.

Ici j'ouvrirai une parenthèse pour montrer que déjà, au temps de Philostrate, on avait connaissance des phénomènes de lévitation communs chez les fakirs de l'Inde. « Damis, dit Philostrate, les a vus s'élever en l'air à la hauteur de deux coudées, non pour étonner (car ils se défendent de ce genre de prétention), mais parce que, selon eux, tout ce qu'ils font en l'honneur du soleil à quelque distance de la terre est plus digne de ce Dieu. » Il est piquant de rapprocher ce récit des relations nombreuses de nos modernes voyageurs où des faits analogues sont rapportés.

Apollonius et Damis furent témoins de bien d'autres prodiges. « Mais il y avait des séances secrètes, consacrées à la science des astres, à la divination, à l'art de lire dans l'avenir; on y faisait les sacrifices et les invocations les plus agréables aux dieux. A ces séances, nous dit Damis, Apollonius seul assistait avec Iarchas. Il en a profité pour les quatre livres qu'il a écrits sur l'astrologie, dont a parlé Méragène. »... « Damis dit encore que Iarchas fit présent à Apolloniusde sept anneaux qui portaient les noms des sept planètes, et Apollonius en mettait un chaque jour, selon le nom du jour. » Si ce dernier trait n'est point d'un pur myste, je n'y entends plus rien !...

De retour vers sa patrie, Apollonius était à calmer les esprits des habitants de Smyrne lorsque la peste s'abattit sur Ephèse. « Ne trouvant aucun remède à opposer au fléau, les Ephésiens envoyèrent des députés à Apollonius, dont ils espéraient leur guérison. Apollonius ne crut pas devoir différer : « Allons, » dit-il, et au même instant il fut à Ephèse, sans doute pour imiter Pythagore, qui s'était trouvé à Thurium et à Métaponte. Il rassembla les Ephésiens et leur dit : « Rassurez-vous, dès aujourd'hui je vais arrêter « le fléau. » Il dit et mena la multitude au théâtre, à l'endroit où se trouve aujourd'hui une statue d'Hercule Sauveur. Là se tenait un vieux mendiant, qui feignait de loucher; cet homme portait une besace

remplie de morceaux de pain, était vêtu de haillons, et avait le visage pâle et défait. « Entourez, s'écrie « Apollonius, cet ennemi des Dieux, ramassez autant « de pierres que vous en pourrez trouver, et jetez-les « lui. » Un tel ordre étonne les Ephésiens : ils jugent inique de tuer cet étranger, un homme dont la position était si misérable, et qui, par ses prières s'efforçait de provoquer leur commisération. Mais Appolloeius insistait et pressait les Ephésiens de ne pas le laisser aller. Quelques-uns se mettent à lui jeter des pierres ; alors cet homme, qui avait paru louche, fait voir des yeux étincelants et tout flamboyants. Les Ephésiens reconnaissent un démon, et l'ensevelissent sous un monceau de pierres. Après un court intervalle, Apollonius ordonne d'enlever ces pierres, pour que tous voient le monstre qui vient d'être tué. On les écarte, et que voit-on ? Le vieux mendiant a disparu, et en sa place est là gisant un énorme molosse, de la taille d'un fort lion, tout meurtri et la gueule remplie d'écume comme un chien enragé. C'est à la place même où le mauvais génie fut ainsi lapidé qu'a été élevée la statue d'Hercule Sauveur.

Comme Apollonius s'embarquait pour l'Eolie, nous voyons une foule d'hommes qui ne faisaient point partie de son entourage se presser sur le rivage pour partir avec lui. « C'est que l'automne approchait, et que la mer était peu sûre. Or, tous ces gens, dans la conviction qu'Apollonius commandait à la tempête, au feu, à toutes les puissances de la nature, désiraient s'embarquer avec lui et le priaient de les admettre à faire avec lui cette navigation. » Pour que Philostrate ait écrit ces lignes, il fallait que la croyance populaire à laquelle il fait allusion fût bien établie. Ce qui confirme encore l'existence de cette tradition, c'est ce qui se passa à Athènes, le jour des fêtes Epidauriennes, alors qu'Apollonius se présentait pour recevoir l'initiation car « l'hiérophante ne voulut pas l'admettre dans le temple, déclarant que jamais il n'initierait un magicien, et ne découvrirait

les mystères d'Eleusis à un homme qui profanait les choses divines. »

Pour ce qui est de l'évocation de l'ombre d'Achille elle ne diffère guère des scènes du même genre du spiritisme contemporain. Le fils de Pelée n'apprend à Apollonius rien d'autre que ce que la Grèce entière savait déjà.

Pendant qu'Apollonius dissertait sur les libations un jeune homme efféminé fit entendre un rire bruyant et plein d'insolence. Se tournant vers lui le tyranéen lui dit : « Ce n'est pas vous qui êtes coupable, c'est le « démon qui vous pousse sans que vous le sachiez. » En effet, ce jeune homme ne savait pas qu'il était possédé : aussi lui arrivait-il de rire de ce qui ne faisait rire personne, puis, tout à coup, de se mettre à pleurer sans cause, ou bien de se parler à lui-même et de chanter. On croyait généralement que c'était la fougue de la jeunesse qui le rendait si peu maître de lui, mais il ne faisait que suivre les impulsions d'un démon ; et, comme il venait de se conduire en homme ivre, les assistants le croyaient ivre. Mais, Apollonius continuant à fixer sur lui ses regards, le démon poussait des cris de peur et de rage, comme un malheureux qu'on aurait brûlé ou torturé ; il jurait de quitter ce jeune homme et de ne plus entrer chez personne. Mais Apollonius l'apostrophait avec colère, comme eût fait un maître avec un esclave rusé, menteur et impudent ; il lui commandait de partir et de donner quelque signe de son départ. « Je renverserai « telle statue », cria le démon, et il montra une des statues du portique royal, près duquel se passait cette scène. La statue chancela et tomba. Le bruit qui s'éleva, l'admiration et les applaudissements qui éclatèrent alors, je renonce à les décrire. Le jeune homme parut sortir d'un profond sommeil : il se frotta les yeux, les tourna vers le soleil, et fut confus de voir tous les regards fixés sur lui ; il n'y avait plus rien en lui d'immodeste, son regard n'était plus égaré, il était rentré en possession de lui-même, absolument comme s'il venait de prendre quelque remède. »

Non moins merveilleux vous paraîtra cet autre exorcisme qui eut pour effet de délivrer le philosophe Menippe. « Il y avait alors à Corinthe un philosophe nommé Démétrius, qui s'était approprié la mâle vigueur de la doctrine cynique, et dont Favorinus a souvent parlé avec éloge. Démétrius eut pour Apollonius les mêmes sentiments qu'Antishène, dit-on, eut pour Socrate. Il le suivit en élève assidu, et le fit suivre par le meilleur de ses propres disciples. De ce nombre était Ménippe, de Lycie, âgé de vingt-cinq ans, d'un esprit distingué et d'une beauté remarquable : on l'eût pris pour un athlète aussi bien né que bien fait de corps. On croyait généralement que Ménippe était aimé de je ne sais quelle étrangère. On eût dit que cette femme était belle, agréable et riche; mais il n'y avait rien de vrai dans tout cela, ce n'étaient que des apparences. Un jour que Ménippe marchait seul sur la route qui mène à Cenchrées, un fantôme lui apparut sous la figure d'une femme, qui lui prit la main, lui dit qu'elle l'aimait depuis longtemps, qu'elle était Phénicienne et demeurait dans un faubourg de Corinthe qu'elle lui désigna : « Venez me trouver le soir, continua-t-elle, vous m'entendrez chanter, je vous ferai boire du vin comme vous n'en avez pas encore bu, vous n'aurez pas à craindre de rival : belle comme je suis, je serai heureuse de vivre avec un beau jenne homme comme vous. » Le jeune homme fut vaincu par ces paroles; car, bien que philosophe du reste très solide, il ne savait pas résister à l'amour. Il alla donc chez cette femme chaque soir, et pendant longtemps la fréquenta comme sa maîtresse, sans se douter que ce ne fût qu'un fantôme. Apollonius considéra Ménippe avec le regard attentif d'un sculpteur, quand il eut ses traits bien gravés dans la mémoire, il lui dit : « Savez-vous, « beau jeune homme, vous qui êtes courtisé par les « belles dames, que vous réchauffez un serpent et « qu'un serpent vous réchauffe ? » Ménippe fut étonné; Apollonius continua : « Vous êtes lié avec une femme « qui n'est pas votre épouse. Mais croyez-vous qu'elle

« vous aime ? — Oui, certes, toute sa conduite me le « donne à croire. — Et l'épouseriez-vous bien ? — Ce « serait pour moi un grand bonheur que d'épouser « une femme qui m'aime. — A quand la noce ? — A « bientôt, à demain peut-être. « Apollonius attendit le moment du festin, et quand les convives furent arrivés, il entra dans la salle : « Où est, demanda-t- « il, la belle que vous fêtez ? — La voici, dit Ménippe « qui se leva en rougissant. — A qui de vous deux « appartiennent l'or, l'argent et les autres objets pré- « cieux qui ornent cette salle ? — A ma femme. » Car voici tout ce que je possède, et Ménippe montrait son manteau. Apollonius se tournant vers les convives : « Connaissez-vous les jardins de Tantale, qui sont et « ne sont pas ? — Oui, mais seulement par Homère, « car nous ne sommes pas descendus dans le Tartare. « — Eh bien ! tout ce que vous voyez ici est la même « chose : il n'y a ici nulle réalité, tout n'est qu'appa- « rence. Voulez-vous que je me fasse mieux compren- « dre ? La charmante épousée est une de ces *Empuses*, « que le peuple appelle *Lamies* ou *Mormolyces*. Elles « aiment beaucoup l'amour, mais encore plus la chair « humaine : elles allèchent par la volupté ceux qu'elles « veulent dévorer. — « Indigne calomnie ! » s'écria la jeune femme, et elle parut indignée de tout ce qu'elle venait d'entendre, et s'emporta contre les philosophes, qu'elle taxa de cerveaux creux. Tout d'un coup, les coupes d'or et les vases qu'on avait crus d'argent s'évanouirent, tout disparut, on ne vit plus ni échansons, ni cuisiniers, ni aucun des autres serviteurs : les paroles d'Apollonius avaient dissipé le prestige ; alors le fantôme se mit à pleurer et supplia Apollonius de ne pas le mettre à la torture pour lui faire avouer ce qu'il était. Mais, comme Apollonius le pressait et ne voulait pas le lâcher, le fantôme finit par reconnaître qu'il avait voulu gorger Ménippe de plaisirs pour le dévorer ensuite, et qu'il avait coutume de se nourrir ainsi de beaux jeunes gens parce qu'ils ont le sang très-frais. C'est là un des faits les plus célèbres de la vie d'Apollonius : cependant j'ai

cru nécessaire d'y insister. C'est que, s'il est plus connu que les autres, ayant eu lieu au milieu de la Grèce, en général on sait seulement qu'il a dévoilé une lamie à Corinthe. Mais dans quelle circonstance ce fait eut-il lieu? comment intéresse-t-il Ménippe? Voilà ce qu'on ne savait pas encore et ce qui n'est raconté que dans les Mémoires de Damis et dans l'extrait que je viens d'en donner. »

En Crète, Apollonius prédit la naissance d'une île, ce qui est bientôt contrôlé. Plus tard, sur les rives de l'Hélespont, il arrêtera les tremblements de terre. A Rome, sous Néron, nous voyons le préfet du prétoire Tigellin ne plus trouver trace d'écriture sur le parchemin que vient de lui présenter l'accusateur et qui contenait les délations les plus graves contre le philosophe. C'est encore à cette époque qu'on lui attribue un miracle qui rappelle singulièrement celui de Jésus à propos de la fille de Jaïre : « Une jeune fille nubile passait pour morte, son fiancé suivait le lit mortuaire en poussant des cris, comme il arrive quand l'espoir d'un hymen a été trompé, et Rome tout entière pleurait avec lui, car la jeune fille était de famille consulaire. Apollonius, s'étant trouvé témoin de ce deuil, s'écria : « Posez ce lit, je me charge d'arrêter vos larmes. » Et il demanda le nom de la jeune fille. Presque tous les assistants crurent qu'il allait prononcer un discours comme il s'en tient dans les funérailles pour exciter les larmes. Mais Apollonius ne fit que toucher la jeune fille et balbutier quelques mots ; et aussitôt cette personne qu'on avait crue morte parut sortir du sommeil. Elle poussa un cri et revint à la maison paternelle, comme Alceste rendue à la vie par Hercule. Les parents firent présent à Apollonius de cent cinquante mille drachmes, qu'il donna en dot à la jeune fille. Maintenant, trouva-t-il en elle une dernière étincelle de vie, qui avait échappé à ceux qui la soignaient? Car on dit qu'il pleuvait, et que le visage de la jeune personne fumait. Ou bien la vie était-elle en effet éteinte, et fut-elle rallumée par Apollonius? Voilà un pro-

blème difficile à résoudre non-seulement pour moi, mais pour les assistants eux-mêmes. » Le seul fait que Philostrate tente, timidement il est vrai, la critique de ce prodige, montre assez qu'il est de bonne foi dans la plupart de ses récits et que c'est toujours de très près qu'il serre la tradition. Quoi qu'en pense Legrand d'Aussy[1] le silence de Dion, de Suétone, de Tacite, touchant cette histoire, n'infirme en rien le texte de Philostrate : les historiens de l'époque n'ont pas davantage fait allusion au miracle du Christ.

Ainsi que je l'ai dit, déjà, Philostrate reste fortement préoccupé de lever l'accusation de magie qui pèse, évidemment sur le héros de son livre. Les lignes suivantes sont manifestes : « Les magiciens » écrit notre auteur « sont, à mon avis, les plus misérables des hommes : ils se flattent de changer la destinée, les uns en tourmentant des esprits, les autres par des sacrifices barbares, d'autres par des charmes ou des préparations magiques. Plusieurs d'entre eux, mis en jugement, ont reconnu que telle était leur science. Apollonius, au contraire, se conformait aux décrets du destin, il annonçait qu'ils devaient s'accomplir ; et s'ils lui étaient révélés à l'avance, ce n'était point par des enchantements, c'était par des signes où il savait lire la volonté des Dieux. »

(à suivre.)

ALASTER.

[1] *Vie d'Apollonius de Tyane.*

Le livre de Jamblique

SUR

LES MYSTÈRES

Traduit du grec par Pierrr Quillard

(*Suite.*)

---

11. Mais ensuite quand tu penses que l'ignorance et l'erreur sur ces sujets équivalent à l'impiété et à l'impureté, tu nous amènes à la véritable doctrine et cela est hors de doute et est admis par tous également. Qui n'avouerait en effet que la connaissance qui atteint l'être est très proche de la cause divine et que celle au contraire qui est emportée vers le non être, très loin de la cause divine, déchoit des formes véritables. Mais comme tout n'a point été dit suffisamment, j'ajouterai ce qui manque. Et puisque ton raisonnement est établi, plutôt selon le mode philosophique et logique et non point selon l'art effectif des prêtres, je pense à cause de cela qu'il faut parler de ces choses d'une manière plus théurgique.

Que l'ignorance et l'erreur soient une faute et une impiété, cela ne rend point faux les signes propres aux dieux et les actes divins et la connaissance n'unit pas les théurges aux dieux : sans cela qu'est-ce qui empêcherait les philosophes théoriques d'obtenir l'union théurgique avec les dieux ? Mais il n'en est point ainsi. L'accomplissement des actes ineffables, qui dépassent toute connaissance, d'une manière

digne des dieux et la puissance des indicibles symboles compris des dieux seuls produisent l'union théurgique. Ainsi n'est-ce point par l'intelligence que nous accomplissons les choses sacrées : sinon cet acte sera un effet de notre intelligence et dépendra de nous, ce qui est également inexact. Et en effet, sans que nous le comprenions, les symboles eux-mêmes font d'eux-mêmes leur œuvre propre et l'indicible puissance des dieux, vers qui ces symboles s'élèvent, elle-même y reconnaît d'elle-même ses propres images, mais sans avoir besoin d'être éveillée par notre intelligence à nous : car par nature ce qui contient n'est point mis en mouvement par le contenu, ni le parfait par l'imparfait, ni le tout par les parties. Ainsi les principes divins ne sont point sollicités à l'acte par nos intelligences ; mais il faut qu'ils précèdent comme des causes concomitantes celles-ci et toutes les meilleures inclinations de l'âme et notre pureté propre ; et ce sont les symboles divins eux-mêmes qui éveillent spécialement la volonté divine. Ainsi les dieux sont mus eux-mêmes par eux-mêmes et ils ne reçoivent point des êtres inférieurs l'impulsion originelle de leurs propres actes.

J'ai expliqué cela longuement pour que tu ne penses pas que l'entière autorité des actes théurgiques réside en nous ; afin aussi que tu ne croies pas que leur vérité provienne de la vérité qui est en nos intelligences, ni leurs erreurs de notre tromperie. Car nous avons beau connaître les qualités propres qui accompagnent chaque espèce ; nous n'atteignons point nécessairement la vérité dans les actes. Mais aussi sans cette connaissance jamais l'unité effective ne se peut



produire ; et cependant il n'y a pas identité. Ainsi la pureté divine n'est point obtenue par la connaissance exacte, pas plus que la pureté du corps par la santé ; mais selon un mode supérieur à la connaissance elle réalise l'unité et la pureté. Et ni cette connaissance ni rien de ce qui est en nous d'humain ne coopère en rien à l'accomplissement des actes humains.

Prends ceci comme une digression, mais qui satisfait pleinement ton opinion sur l'art théurgique. La même valeur peut être attribuée à ton opinion que la science des choses divines est quelque chose de pieux et d'utile tu compares à juste titre l'ignorance de ces précieuses et belles connaissances aux ténèbres et la science à la lumière ; et tu as raison de poser que les hommes sont comblés de maux par l'ignorance et l'outrecuidance et que la science est la cause de tous les biens. Car tout dans ce que nous avons dit auparavant tend à la même conclusion et a été exprimé avec la méthode qui convenait. Mais il faut maintenant passer outre et en venir à tes demandes sur la mantique, pour y répondre brièvement.

TROISIÈME PARTIE.

1. Tu me demandes d'abord de t'expliquer en détail ce qui se produit dans la prévision de l'avenir. Mais ainsi tu tentes dès l'abord d'apprendre l'impossible. D'après le sens de ton interrogation tu penses que le fait de la prévision est d'être quelque chose de produit et de semblable à ce qui existe dans la nature. Mais

cela n'est rien de ce qui est produit et n'a point lieu à la manière d'un changement physique ; ce n'est même point un art inventé et aménagé pour l'utilité de la vie ni en un mot une œuvre aucunement humaine ; c'est quelque chose de divin et de surnaturel, qui descend des hauteurs ouraniennes et qui préexiste non-engendré et éternel par soi-même.

Le meilleur remède à ces difficultés, c'est de connaître l'origine de la mantique. Celle-ci ne vient point des corps ni des passions corporelles, ni de la nature, ni des puissances naturelles, ni de l'ingéniosité humaine ou des facultés qui s'y rapportent, ni d'un art ajouté du dehors et s'intéressant aux choses de la vie ; toute son autorité remonte aux dieux et est donnée par les dieux et elle est accomplie par des actes et des signes divins et elle comporte des spectacles divins et des visions de science. Tout le reste, à la manière d'instruments, est subordonné au don de la prévision envoyé d'en haut, tout le reste, c'est-à-dire tout ce qui concerne notre âme ou notre corps, tout ce qui a trait à la nature du monde ou aux natures particulières des choses individuelles ; quelques intermédiaires appartiennent même à l'ordre de la matière, par exemple le lieu et toutes les choses telles.

Que si abandonnant les causes premières on ramène la mantique aux actes seconds, mouvements des corps, changements de passions, autres productions ou actes de la vie humaine, raisons animiques ou physiques, et que l'on s'imagine dire quelque chose de clair ou que l'on prétende, en considérant comme causes les concordances de ces faits entre eux, donner une





notion exacte de la mantique, on se trompe du tout au tout. Une seule définition est juste et un seul principe à ce sujet : il ne faut point à aucun degré faire dériver la divination du futur des choses qui n'ont aucune prescience ; mais c'est des dieux qui comprennent en eux les limites de la connaissance universelle ,des choses existantes qu'il faut voir la mantique prendre son origine et se distribuer dans le monde entier et dans toutes les natures particulières qui s'y trouvent. Car c'est là la cause primordiale et éminemment la plus générale ; elle contient d'abord en elle ce qu'elle donne aux êtres qui participent d'elle et surtout elle confère la vérité qu'il faut à la mantique ; elle renferme l'essence et la cause de ce qui est, d'où provient nécessairement l'incessante possession de la prescience.

Que ce soit donc là pour nous l'origine commune de la mantique, d'après laquelle il nous est permis d'en rechercher scientifiquement toutes les formes. Venons en à chacune d'elles en suivant l'ordre des questions posées par toi.

2. Au sujet de la mantique pendant le sommeil, tu dis ceci : souvent en dormant nous avons la connaissance du futur, sans être dans un état d'extase agitée (car le corps gît tranquillement), mais nos perceptions ne sont pas aussi nettes que dans la veille. Ce que tu dis arrive dans les songes humains qui proviennent de l'âme, de nos pensées et de notre raison, ou qui sont provoqués par nos imaginations ou nos occupations divines ; ces songes-là sont tantôt vrais, tantôt faux ; en certains cas ils atteignent la réalité, mais le plus souvent ils s'en écartent. Mais les songes que l'on appelle envoyés

par les dieux ne se présentent pas de la façon que tu dis; quand le sommeil nous quitte et que nous ne faisons que commencer à nous éveiller, il arrive d'entendre une voix brève qui nous prescrit ce que nous allons faire : c'est entre la veille et le sommeil et quelquefois quand nous sommes tout à fait éveillés que les voies sont entendues. Et quelquefois un souffle invisible et corporel nous entoure quand nous sommes couchés et ce n'est point la vue qui nous avertit de sa présence, mais un autre sens et une autre consécution; il gronde à son arrivée et il se répand de toute part sans aucun attouchement; et il a une action merveilleuse pour affranchir des passions de l'âme et du corps. D'autres fois une lumière resplendit, claire et tranquille, qui retient le regard et fait se clore les yeux auparavant ouverts; mais les autres sens demeurent éveillés et perçoivent jusqu'à un certain point que les dieux se manifestent dans la lumière et ils entendent tout ce qu'ils disent et savent comprendre ce qu'ils font.

La contemplation est encore plus parfaite et l'esprit rendu plus ferme comprend ce qui a lieu en même temps que les spectateurs sont agités. Mais tous ces songes si importants et qui diffèrent tant entre eux n'ont rien d'humain: mais le sommeil, la prise de possession des yeux, la catalepsie analogue à un lourd sommeil, l'état intermédiaire entre le sommeil et la veille, le fait d'être à demi ou tout à fait réveillé, tout cela est divin et nécessaire pour recevoir les dieux et envoyé par les dieux eux-mêmes et ainsi une partie de l'épiphanie divine est donnée par avance.

Enlève donc des songes divins, qui ont une

très grande force mantique, tout ce qui est sommeil ou perception de ce qui apparaît moins nette que dans la veille : car l'évidente présence des dieux ne le cède en rien à la perception que nous avons à l'état de veille ; mais à dire vrai elle est forcément plus claire et plus exacte et produit en nous une conscience plus parfaite. Quelques personnes, ne connaissant pas les signes des songes réellemeent mantiques et leur croyant quelque analogie avec ce qui est humain, n'obtiennent d'eux que par hasard et rarement la prévision du futur ; et encore doutent-elles raisonnablement que les songes contiennent la vérité. Cela te trouble toi aussi, à ce qu'il me semble, parce que tu n'en connais pas les véritables signes. Mais il te faut, aprês avoir posé d'abord ces fondements de la connaissance des songes, suivre maintenant toutes les propositions qui ont trait à la mantique dans le sommeil.

3. On dit que l'âme a une double vie, l'une avec le corps, l'autre distincte de tout corps. Dans l'une d'elles, à l'état de veille, nous usons le plus souvent de la vie commune avec le corps, sauf quand par la pensée et la conception à l'aide des raisons pures nous nous éloignons de lui complètement ; mais dans le sommeil nous sommes entièrement délivrés comme de liens qui nous enserraient et nous usons de la vie séparée de la genèse. Alors cette vie intellectuelle et divine, — que ces qualités soient identiques ou aient une existence propre, chacune par elle-même — s'éveille en nous et agit conformément à sa nature. Quand l'intelligence contemple ce qui est et que l'âme contient en elle les raisons de tout ce qui devient, il est naturel que selon

la cause compréhensible elle prévoie les choses futures préordonnées dans les raisons qui les précèdent.

Et elle obtient une mantique plus parfaite quand elle rattache aux êtres universels dont elle a été séparée les parties de la vie et de l'action intellectuelle; elle est remplie de la science totale par les êtres universels, de façon à atteindre par ses pensées ce qui s'accomplit dans le monde. Et même quand elle est unie aux dieux par cette action absolue, elle reçoit d'eux les plus vraies plénitudes des connaissances, d'où elle tire la vraie divination des songes divins; et elle établit en partant de là les principes les plus authentiques. Mais quand l'âme unit ce qu'il y a en elle d'intellectuel et de divin aux espèces supérieures, ses représentations seront plus pures, qu'il s'agisse des dieux ou des essences incorporelles par elles-mêmes ou en un mot de ce qui se rapporte à la vérité intellectuelle. Que si elle joint aux dieux qui en sont la cause les raisons de ce qui devient, elle reçoit d'eux la puissance et la connaissance rationnelle de ce qui a été et sera; elle se donne la contemplation de tout le temps et elle voit les actes de tout ce qui arrive dans le temps et elle participe à leur ordonnance, à leur surveillance et à leur redressement dans la forme qui convient; elle guérit les corps malades, elle dispose bien ce qu'il y a dans les hommes d'exagéré et de désordonné et souvent elle communique les inventions des sciences, la distribution de la justice et l'établissement des lois.

Ainsi dans le temple d'Asklêpios, les maladies sont arrêtées par les songes divins. La médecine a été constituée à l'aide des songes sacrés

par l'observation des épiphanies nocturnes. L'armée entière d'Alexandre, menacée pendant la nuit d'une destruction complète, fut sauvée par l'apparition de Diompsos dans un songe et par l'indication qu'il donna sur la manière de remédier à cette calamité. Aphontis assiégée par le roi Hysaudros fut sauvée par des songes qu'envoya Ammôn ; l'ennemi en effet retira son armée et leva rapidement le siège. Mais à quoi bon rapporter chacun de ces faits? il s'en produit quotidiennement qui dépassent dans l'effet tout ce que l'on peut dire.

4. Il suffit donc d'avoir dit cela au sujet de la mantique divine par le sommeil, et d'avoir indiqué quelle elle est, comment elle se produit et quelle utilité elle a pour les hommes. Tu dis que beaucoup de gens connaissent le futur par une inspiration et un transport divin, quoique tout éveillés au point d'avoir la possession de leurs sens, mais sans être maîtres d'eux-mêmes ou en ne l'étant pas autant qu'auparavant. Je veux en cela aussi t'indiquer à quels signes on reconnaît ceux qui sont vraiment possédés par les dieux ; ou bien ils subordonnent entièrement leur vie aux dieux qui les inspirent comme un véhicule ou un instrument, ou bien ils changent leur vie humaine en vie divine, ou bien ils agissent dans leur vie propre conformément à la volonté du dieu ; car ils n'ont point la possession de leurs sens et ils ne sont pas éveillés à la manière de ceux qui ont l'entière conscience de leur sensibilité ; ils n'atteignent point non plus eux-mêmes le futur et ils ne se meuvent point comme ceux qui agissent volontairement; au contraire ils ne sont pas maîtres d'eux comme auparavant ni à aucun degré et ce

n'est point du tout leur propre intelligence qu'ils ramènent sur eux-mêmes et les connaissances qu'ils montrent ne leur appartiennent pas.

Voici un signe capital : beaucoup d'entre eux ne sont point brûlés par le feu, car le feu ne les peut toucher à cause de l'inspiration divine qui est en eux ; et beaucoup si on les brûle ne le perçoivent pas parce que alors ils ne vivent pas de la vie animale. D'autres traversés par des pointes de fer ne le sentent point ; d'autres reçoivent dans le dos des coups de hache ou se tailladent les bras avec des poignards sans s'en apercevoir. Leurs actions n'ont aucun caractère humain : le transport divin les fait passer où l'on ne peut pas passer, ils se jettent dans le feu, ils marchent dans le feu, ils traversent les fleuves, comme la prêtresse Kastabalienne. Cela montre que les inspirés ne sont plus maîtres d'eux-mêmes et qu'ils ne vivent plus de la vie humaine ni de la vie animale; ni pour la sensation ni pour la volonté, mais qu'ils la changent en une vie plus divine qui les inspire et les possède entièrement.

5. Il y a de nombreuses formes de la possession divine et l'inspiration divine est produite de nombreuses manières, d'où il advient que souvent les signes de celle-ci soient différents. Tantôt les dieux par qui nous sommes inspirés sont différents et produisent une inspiration différente ; tantôt le mode différent des enthousiames rend autre la théophorie. En effet, ou bien le dieu nous possède, ou bien nous devenons tout entiers dépendants de lui, ou bien nous agissons d'une action commune à la sienne ; tantôt nous participons à sa puissance la moins

haute, tantôt à sa puissance moyenne, tantôt à la plus grande ; et la présence divine est une, où la communion se produit, ou même l'union de ces enthousiasmes ; et l'âme seul en jouit, ou elle en fait part au corps, ou l'être entier y participe.

Dans ces différents cas, les signes que présentent les inspirés sont divers : mouvements du corps ou de certains membres, ou tranquillité absolue ; arrangements harmonieux et danses et voix cadencés, ou tout le contraire de cela ; quelquefois le corps semble croître, ou se gonfler, ou être emporté très haut dans les airs ; tantôt on remarque une intensité égale de la voix ; tantôt celle-ci varie beaucoup à cause des silences interposés, parce que tantôt les sons sont musicalement pressés ou ralentis, tantôt il en est autrement.

6. Mais le plus important c'est que le théagogue voit le souffle descendre et entrer en lui et en aperçoit la grandeur et la qualité ; celui qui le reçoit voit auparavant l'image du feu ; quelquefois cette image est visible à tous les assistants, à l'arrivée ou au départ du dieu ; d'après cela on en peut déterminer exactement la véracité, la puissance et surtout le rang et ceux qui connaissent cette science peuvent dire au sujet de quoi il est capable de dire la vérité, quelle puissance il peut déployer et quels actes il peut accomplir. Mais ceux qui, sans ces bienheureux spectacles, évoquent des souffles et ne les voient point, tâtonnent comme dans l'obscurité et ne savent rien de ce qu'ils font ; sauf quelques légers signes qui apparaissent dans le corps du possédé et de quelques autres aperçus clairement, ils ignorent l'ensemble de l'inspiration divine qui demeure

cachée dans l'invisible. Mais j'en reviens à mon sujet. Quand la présence du feu divin et une indicible forme de lumière surmonte au dehors le possédé, l'emplit, s'en empare entièrement et l'enveloppe en soi de tous côtés, de manière à ce que celui-ci ne puisse accomplir aucun acte qui lui soit propre, quelle sensation, quelle perception, quelle attention propre peut subsister en celui qui reçoit le feu divin? ou quel mouvement humain pourrait intervenir, ou quelle réception humaine se produire de passion, ou d'extase, ou de distraction des images apparues, ou de quelque chose de tel, comme on le suppose en général. Que ce soient donc là les signes divins du véritable enthousiasme et celui qui les observera attentivement ne saurait manquer d'atteindre une connaissance exacte à cet égard.

7. Mais ces connaissances seules ne suffisent pas et celui qui ne posséderait qu'elles ne serait point parfait dans la science divine. Il faut savoir encore ce qu'est l'enthousiasme et comment il se produit. C'est à tort que l'on croit que le transport de l'intelligence accompagne l'inspiration daimonienne. Car l'intelligence humaine n'est pas transportée si elle est réellement possédée et l'inspiration ne vient pas des daimones, mais des dieux; cela n'est point à proprement parler une extase, mais un entraînement et une régression vers le mieux, tandis que l'égarement, l'extase signifient évidemment la direction vers le pire. En disant cela, on parle de ce qui arrive par accident aux enthousiastes, mais on n'enseigne pas le fait capital, qui consiste dans la possession totale par le dieu, dont l'extase n'est qu'une conséquence postérieure. On supposerait à tort que l'enthousiame dépend de l'âme ou

de quelqu'une de ses puissances, ou de l'entendement ou de ses actes, ou de la faiblesse du corps ou de sa force ; et il serait inexact d'avoir une telle opinion. Car l'œuvre de la théophorie n'est pas humaine et ne prend pas son point d'appui dans les membres humains ou dans les actes humains ; mais ceux-ci lui sont subordonnés et le dieu s'en sert comme d'instruments. Il accomplit entièrement par lui-même l'œuvre entière de la divination et il agit sans se mélanger indépendamment de tout, sans que l'âme ou le corps aient été mis en mouvement. Aussi les prédictions sont-elles vraies quand elles se produisent dans des circonstances favorables comme je viens de le dire. Mais si l'âme auparavant a été troublée, ou est mise en mouvement pendant l'inspiration, ou intervient dans les fonctions du corps et dérange l'harmonie divine, les prédictions deviennent confuses et mensongères et l'enthousiasme cesse d'être véridique et authentiquement divin.

8. Si la divination véridique n'était qu'un affranchissement de ce qu'il y a de divin dans l'âme des autres éléments psychiques, ou une séparation de l'entendement ou un heureux succès ; si elle n'était qu'une véhémence et une intensité de l'action ou de la passion, ou une acuité et une rapidité de la pensée ou qu'elle provint d'une ardeur de l'esprit, comme tout cela est mis en mouvement par notre âme, on pourrait prétendre raisonnablement que l'enthousiasme vient de l'âme. Mais si le corps en vertu de certains tempéraments, par exemple mélancholiques ou autres, ou plus spécialement d'après le chaud ou le froid, ou l'humide ou quelque chose d'analogue, ou d'après la proportion qu'il y a dans le

mélange et la disposition de ces éléments, ou d'après le souffle, ou le plus ou le moins de tout cela est considéré comme la cause du transport enthousiaste, cet égarement serait une passion corporelle, déterminée par des mouvements naturels. Si l'origine au contraire provient de tous deux, c'est-à-dire de l'âme et du corps en tant que liés l'un à l'autre, ce mouvement est commun à l'être vivant entier; mais l'enthousiasme n'est l'œuvre ni de l'âme, ni du corps, ni de tous deux réunis; car rien de tout cela n'a en soi la cause du changement divin et il n'est pas possible que le pire engendre le meilleur.

Mais il faut chercher les causes de la fureur divine : ce sont les irradiations des dieux et les souffles accordés par eux et leur pleine possession qui enveloppe entièrement tout ce qui est en nous, exclut absolument notre perception et notre mouvement et laisse échapper des paroles incomprises de ceux qui les prononcent en parlant d'une bouche furieuse, tout asservis et obéissant à l'action seule de celui qui les possède. Tel est dans son ensemble l'enthousiasme et telles sont les causes qui le produisent, pour en parler d'une façon sommaire et non dans le détail.

9. Quant à toi tu dis que certains extatiques sont pris d'enthousiasme en entendant des flûtes, ou des cymbales, ou des tambours, ou un chant déterminé comme les Korybantes, les possédés de Sabazios et de la Mère : il faut indiquer aussi les causes de ces faits et comment ils se produisent.

Que la musique occasionne le mouvement et la passion, que le son des flûtes produit ou guérit l'égarement mental, que la musique peut changer le tempérament ou les dispositions du

corps, que le chant détermine le bacchisme chez les uns et le fait cesser chez les autres, comment des mélodies différentes conviennent à chacune des dispositions de l'âme, que le chant instable et agité, incite à l'extase (les poèmes d'Olympos par exemple), ces opinions et toutes celles qui courent à ce sujet me semblent toutes ne point s'appliquer à l'enthousiasme : ce sont là des œuvres physiques et humaines et produites par notre art ; mais le divin ne s'y laisse voir en aucune manière.

Nous dirons plutôt que des sons et des chants particuliers sont consacrés spécialement à chaque dieu et qu'ils ont une affinité éminente avec les rangs et les puissances de chacun et les mouvements du tout et les voix harmonieuses émanant de ces mouvements ; à cause de ces affinités des chants avec les dieux, la présence de ceux-ci se produit (rien en effet ne les écarte) au point d'y faire participer des êtres qui ont avec eux une analogie fortuite et de telle manière qu'une possession parfaite se produit et une pleine réception de l'essence et de la puissance supérieures. Non point que l'âme et le corps soient affectés l'un par l'autre ou par les chants, mais parce que jamais l'inspiration des dieux n'est disjointe de l'harmonie divine et qu'ayant avec elle une affinité originelle, elle y participe dans les proportione convenables ; son excitation et ses pauses dépendent aussi du rang des dieux : mais il ne faut point lui donner le nom d'évacuation, de purgation et de remède. Car elle ne suit pas en nous une maladie ou un excès, ou une superfluité ; mais son principe et son fondement sont entièrement divins.

Il ne faut point dire non plus que l'âme est

primitivement constituée par l'harmonie et le rhythme. Car ainsi l'enthousiasme appartiendrait en propre à l'âme seule : il vaut mieux introduire cette définition négative, que l'âme avant de se donner au corps a entendu l'harmonie divide ; une fois descendue dans le corps, quand elle entend des chants qui observent le mieux la trace divine de l'harmonie, elle s'y plaît et se souvient par eux de l'harmonie divine vers qui elle est alors portée et à qui elle s'identifie et elle participe autant qu'il est en elle d'y participer.

10. Telle est la cause générale que l'on pourrait attribuer à la divination divine : mais il en faut donner les raisons particulières, sans dire que la nature attire chaque chose vers son semblable, (car l'enthousiasme n'est point une œuvre de la nature) ; ni que la composition proportionnelle de l'air et du contenant produisent dans le corps des enthousiastes une composition proportionnelle différente (car les œuvres divines de l'inspiration ne sont point changées par les puissances ou les compositions corporelles ; ni que les inspirés adaptent spécialement aux passions et aux choses engendrées, l'inspiration du dieu ; en effet le don que font les dieux aux hommes de leur action propre est étranger à la passion et supérieur à toute genèse. Aussi comme la puissance des Korybantes est conservatrice et initiatique, comme celle des Sabazios a une propriété de déterminer le bacchisme, de purifier les âmes et d'apaiser les vieilles colères, il s'ensuit que les inspirations sont entièrement différentes.

Tu sembles croire que des mâles seuls peuvent être possédés de la mère des dieux et pour

cela tu les appelles Μητρί Ζοντες ; mais cela est inexact ; ce sont surtout les femmes qui sont possédées par la mère (μητρί Ζουσαι) ; et les mâles de ce genre sont peu nombreux et tous assez efféminés. Cette espèce d'enthousiasme a une puissance vitale et complétive et par là diffère de toute autre frénésie.

Ainsi poursuivant le présent discours, en distinguant les inspirations des nymphes et de Pan et leurs autres différences d'après les puissances propres des dieux, nous indiquerons leurs qualités particulières et nous dirons pourquoi ils errent et vivent dans les bois, pourquoi il y a de ces êtres qui semblent enchaînés et pourquoi on leur offre des sacrifices : nous attribuerons tout cela aux causes divines, en tant qu'ayant en elles-mêmes l'entière suprématie ; mais nous ne dirons point que le concours de certaines surabondances du corps ou de l'âme ont nécessité une purification ni que certaines époques périodiques sont causes de telles passions, ni que la réception du semblable et l'ablation du contraire apporte aucun remède à une exagération de ce genre : car tous les faits de ce genre sont corporels et absolument distincts de la vie divine et intellectuelle.

Chaque être se comporte selon sa nature dans l'accomplissement de ses actes ; et les souffles venus des dieux qui excitent la frénésie bachique des hommes écartent tout autre mouvement humain et physique ; et il ne faut point assimiler leur mode aux actes ordinaires, mais les ramener aux causes divines, entièrement différentes et agissant antérieurement.

(*à suivre*). PIERRE QUILLARD.



GLANES

Voici ce que nous trouvons, dans les *Mémoires de St-Simon*, à propos du duc d'Orléans : « Il avoit tant qu'il avoit pu cherché à voir le diable, sans y avoir pu parvenir, à ce qu'il m'a souvent dit, et à voir des choses extraordinaires, et savoir l'avenir. La Sery avoit une petite fille chez elle de huit ou neuf ans, qui y étoit née et n'en étoit jamais sortie, et qui avoit l'ignorance et la simplicité de cet âge et de cette éducation. Entre autres fripons de curiosités cachées, dont M. le duc d'Orléans avoit beaucoup vu en sa vie, on lui en produisit un, chez sa maîtresse, qui prétendit faire voir dans un verre rempli d'eau tout ce qu'on voudroit savoir. Il demanda quelqu'un de jeune et d'innocent pour y regarder, et cette petite fille s'y trouva propre. Ils s'amusèrent donc à vouloir savoir ce qui se passoit alors même dans des lieux éloignés, et la petite fille voyoit, et rendoit ce qu'elle voyoit à mesure. Cet homme prononçoit tout bas quelque chose sur ce verre rempli d'eau, et aussitôt on y regardoit avec succès.

« Les duperies que M. le duc d'Orléans avoit souvent essuyées l'engagèrent à une épreuve qui pût le rassurer. Il ordonna tout bas à un de ses gens, à l'oreille, d'aller sur-le-champ à quatre pas de là, chez Mme de Nancré, de bien examiner qui y étoit, ce qui s'y faisoit, la position et l'ameublement de la chambre, et la situation de tout ce qui s'y passoit, et, sans perdre un moment ni parler à personne, de lui venir dire à l'oreille. En un tourne-main la commission fut exécutée, sans que personne s'aperçût de ce que c'étoit, et la petite fille toujours dans la chambre. Dès que M. le duc d'Orléans fut instruit, il dit à la petite fille de regarder dans le verre qui étoit chez Mme de Nancré et ce qu'il s'y passoit. Aussitôt elle leur raconta mot pour mot ce qu'il avoit vu celui que M. le duc d'Orléans y avoit envoyé. La description des visages, des figures, des vêtements, des gens qui y

étoient, leur situation dans la chambre, les gens qui jouoient à deux tables différentes, ceux qui regardoient ou qui causoient assis ou debout, la disposition des meubles, en un mot tout. Dans l'instant M. le duc d'Orléans y envoya Nancré, qui rapporta avoir tout trouvé comme la petite fille l'avoit dit, et comme le valet qui y avoit été d'abord l'avoit rapporté à l'oreille de M. le duc d'Orléans.

« Il ne me parloit guère de ces choses-là, parce que je prenois la liberté de lui en faire honte. Je pris celle de le pouiller à ce récit et de lui dire ce que je crus le pouvoir détourner d'ajouter foi et de s'amuser à ces prestiges, dans un temps surtout où il devoit avoir l'esprit occupé de tant de grandes choses. « Ce n'est pas tout, me dit-il ; » et tout de suite me conta que, encouragé par l'exactitude de ce que la petite fille avoit vu de la chambre de Mme de Nancré, il avoit voulu voir quelqne chose de plus important, et ce qui se passeroit à la mort du roi, mais sans en rechercher le temps qui ne se pouvoit voir dans ce verre. Il le demanda donc tout de suite à la petite fille, qui n'avoit jamais ouï parler de Versailles, ni vu personne que lui de la cour. Elle regarda et leur expliqua longuement tout ce qu'elle voyoit. Elle fit avec justesse la description de la chambre du roi à Versailles, et de l'ameublement qui s'y trouva en effet à sa mort. Elle le dépeignit parfaitement dans son lit, et ce qui étoit debout auprès du lit ou dans la chambre, un petit enfant avec l'ordre tenu par Mme de Ventadour, sur laquelle elle s'écria parce qu'elle l'avoit vue chez Mme de Sery. Elle leur fit connoître Mme de Maintenon, la figure singulière de Fagon, Madame, Mme la duchesse d'Orléans, Mme la Duchesse, Mme la princesse de Conti ; elle s'écria sur M. le duc d'Orléans : en un mot, elle leur fit connoître ce qu'elle voyoit là de princes et de domestiques, seigneurs ou valets. Quand elle eut tout dit, M. le duc d'Orléans, surpris qu'elle ne leur eût point fait connoître Monseigneur, Mgr le duc de Bourgogne, Mme la duchesse de Bourgogne, ni M. le duc de Berry, lui demanda si elle ne voyoit point des figures de telle et telle façon. Elle répondit constamment que non, et répéta celles qu'elle voyoit. C'est ce que M. le duc d'Orléans ne pouvoit comprendre et dont il s'étonna fort avec moi, et en

rechercha vainement la raison. L'événement l'expliqua. On était alors en 1706. Tous quatre étoient alors pleins de vie et de santé, et tous quatre étoient morts avant le roi. Ce fut la même chose de M. le Prince, de M. le Duc et de M. le Prince de Conti qu'elle ne vit point, et vit les enfants des deux derniers, M. du Maisne, les siens, et M. le comte de Toulouse. Mais jusqu'à l'événement cela demeura dans l'obscurité.

« Cette curiosité achevée, M. le duc d'Orléans voulut savoir ce qu'il deviendroit. Alors ce ne fut plus dans le verre. L'homme qui étoit là lui offrit de le lui montrer comme peint sur la muraille de la chambre, pourvu qu'il n'eût point de peur de s'y voir ; et au bout d'un quart d'heure de quelques simagrées devant eux tous, la figure de M. le duc d'Orléans, vêtu comme il l'étoit alors et dans sa grandeur naturelle, avec une couronne fermée sur la tête. Elle n'étoit ni de France, ni d'Espagne, ni d'Angleterre, ni impériale. M. le duc d'Orléans, qui la considéra de tous ses yeux, ne put jamais la deviner ; il n'en avoit jamais vu de semblable. Elle n'avoit que quatre cercles, et rien au sommet. Cette couronne lui couvrait la tête.

« De l'obscurité précédente et de celle-ci, je pris occasion de lui remontrer la vanité de ces sortes de curiosités, les justes tromperies du diable que Dieu permet pour punir des curiosités qu'il défend, le néant et les ténèbres qui en résultent au lieu de la lumière et de la satisfaction qu'on y recherche. Il était assurément alors bien éloigné d'être régent du royaume et de l'imaginer. C'étoit peut-être ce que cette couronne singulière lui annonçoit. Tout cela s'étoit passé à Paris chez sa maîtresse, en présence de leur plus étroit intrinsèque, la veille du jour qu'il me le raconta, et je l'ai trouvé si extraordinaire que je lui ai donné place ici, non pour l'approuver, mais pour le rendre. » *Mémoires du duc de St-Simon*, v, p. 209 à 212. Edit. Hachette, Paris, 1856.)

*
* *

Dans le 3e dialogue des courtisanes. de Lucien, nous lisons les lignes suivantes qui ne sont pas sans intérêt pour montrer à quel point la croyance en l'efficacité des incantations magiques était répandue dans le peuple grec au deuxième siècle de notre ère :

MELITTA

« Si tu connais, Bakkhis, une vieille, une de ces Thessaliennes qui connaissent les charmes et savent rendre aimable la femme la plus détestée, puisses-tu en profiter toi-même, mais prends-la et amène-la moi. Mon sang, mon or, je donnerais tout avec joie si seulement je voyais Kharinos revenir à moi et haïr Simiknè.

. . . .

Si je pouvais trouver, Bakkhis, une vieille comme je t'ai dit, rien qu'à se montrer elle me sauverait la vie.

BAKKHIS

Il y a, ma chérie, une magicienne très courue, Syrienne de race, encore verte et vigoureuse. Phanias m'avait quittée sans raison, comme Kharinos, elle l'a réconcilié avec moi après quatre mois entiers, quand je désespérais déjà, et par ses enchantements elle me l'a ramené.

MELITTA

Qu'est-ce qu'elle a fait, cette vieille, si tu te le rappelles encore ?

BAKKHIS

Elle ne prend pas beaucoup, Melitta, pour salaire. Rien qu'une drachme et un pain. Mais il faut apporter encore du sel, sept oboles, du soufre et une torche de résine. La vieille prend tout cela. On verse aussi du vin dans un kratère et c'est elle qui le boit. Enfin il faudra quelque chose de l'homme lui-même, tel que des vêtements ou des chaussures, ou quelques cheveux ou d'autres choses semblables.

MELITTA

J'ai ses chaussures.

BAKKHIS

Elle les suspend à un clou, brûle du soufre dessous et répand du sel sur le feu en disant vos noms, le sien et le tien. Ensuite elle tire une toupie de son sein et elle la fait tourner en récitant le charme avec une

voix rapide — des mots barbares à faire trembler. — Voilà ce qu'elle a fait. Et bientôt Phanias, malgré les reproches de ses camarades, de Phoïbis avec qui il vivait et qui le suppliait, revint à moi : il était poussé par le charme. Et même elle m'a appris le moyen de rendre Phoïbis détestée, c'est d'observer la trace de ses pieds quand elle vient de passer, et de les effacer en posant le pied droit, où elle a mis le pied gauche, et le pied gauche où elle a mis le pied droit en disant : « J'ai marché sur toi, je suis au-dessus de toi. » Et j'ai fait ce qu'elle m'avait dit.

METITTA

Pas de retard, pas de retard, ô Bakkhis, appelle déjà la Syrienne. Et toi, Akis, prépare le pain et le soufre, et tout ce qu'il faut pour l'incantation (1).

* * *

Vient de paraître : *Le Bouddha, sa vie, sa doctrine, sa communauté*, par H. OLDENBERG, professeur à l'Université, avec une préface de M. Sylvain Lévi, chargé de cours à la Sorbonne. (I vol. in-8° de la *Bibliothèque de Philosophie contemporaine*, 7 fr. 50. — Félix Alcan éditeur.)

Le Bouddhisme est à la mode ; tout le monde en parle, presque personne ne le connaît. Les indianistes seraient d'ailleurs mal venus à reprocher au public son ignorance ; on aurait vite fait de leur répondre : « Que ne nous donnez-vous sur le Bouddhisme, un livre *de première main, accessible à tous sans études spéciales*, exempt de toute intention charlatanesque ou polémique, écrit dans un esprit vraiment scientifique, par un homme particulièrement compétent et qui ait du talent par-dessus le marché. »

Or tel est justement le livre que présente aujourd'hui M. P. Foucher au public français, sous le patronage de notre jeune et savant compatriote M. Sylvain Lévi, dans la traduction du BOUDDHA, de M. HERMAN OLDENBERG, l'un des premiers indianistes de ce temps.

En face du Bouddha irréel, volatisé en héros solaire (et d'ailleurs écrit à l'intention des seuls spécialistes)

1 LUCIEN DE SAMOSATE. — *Scènes de la vie des courtisanes*. Trad. par Pierre Louys.) 1 vol. in-16. Librairie de l'Art Indépendant.

de M. Senart, M. Oldenberg, s'aidant de sa prodigieuse connaissance des Écritures sacrées de l'Église Cinghalaise, a ressuscité le Bouddha vivant et agissant, comme Renan a su rendre la vie au Jésus mythique de Strauss.

Mais il n'a pas borné là sa tâche; l'historien et le philosophe trouveront encore dans son livre deux grands chapitres inédits de l'histoire de la pensée humaine : dans l'introduction, le développement de la philosophie brahmanique d'après les anciennes Oupanishads ; dans la IIe partie, un exposé clair, cohérent, nourri de textes, de la doctrine de Bouddha. On lira enfin avec intérêt dans la IIIe partie le tableau des formes si curieuses que la vie monastique a prises en Orient.

Telle est cette œuvre, capable à la fois de satisfaire les esprits critiques (qui trouveront en note toutes les références) et le grand public qu'aucun appareil d'érudition pédantesque ne viendra rebuter dans sa lecture. C'est ce qui explique son succès si considérable en Allemagne et en Angleterre.

La traduction a été faite sur la seconde édition. Qu'il nous suffise de dire que l'auteur l'a lue en épreuves et qu'il en a beaucoup loué la fidélité à rendre les nuances de l'original et aussi le tour, parfois plus libre et plus aisé, du style.

*
* *

En 1529, l'inquisiteur de la foi, Jean Bon, fit brûler au diocèse de Besançon un lycanthrope nommé Pierre, qui avoua son crime à peu près en ces termes : « Il y a environ dix-neuf ans, le jour de la foire de Pouligny, je rassemblois mon troupeau que l'orage avoit dispersé, me trouvant seul en un lieu éloigné des autres. Je rencontrai trois chevaucheurs, tous trois noirs et vestus de vestemens noirs : le dernier desquels me demanda : Mon amy, où vas-tu ? Il semble que tu sois tout fasché et troublé ? Luy ayant raconté ce qui faisait mon désespoir, le chevaucheur rit d'un rire estrange. Il me promit de me rendre mon troupeau, de me donner mesme bien autre chose, si je voulais revenir au même lieu dans cinq jours. Je promis, et au terme convenu je trouvai mon chevau-

cheur. Il m'attendoit : il me demanda tout d'abord si j'avois délibéré de le servir, et moi de lui dire : Qui estes-vous? Je suis serviteur du grand diable d'enfer, mais ne crains pas, ajouta-t-il, en voyant que je tremblois. Je promis d'estre à lui, et de son côté, il me jura de préserver mon bestail et de me faire du bien, puis le diable me commanda de renoncer à Dieu, à la Vierge Marie, aux saints du paradis, au baptême, et il me bailla la main senestre à baiser, qui estoit noire comme morte et froide... Plusieurs années se passèrent, le grand diable ne m'apprenoit rien, seulement il protégeoit mon troupeau. Enfin, sollicité de nouveau par mon chevaucheur, je quitte mon bestail et me rends en un bois, près Chastel-Charlon. Là je vis plusieurs estres inconnus qui dansoient. Ils avoient en leur main une chandelle verte, laquelle jetoit une flâme bleue et perse, puis s'étant tous dépouillés et moi aussi des vestemens, on m'oignit le corps avec un certain onguent. Cela fait je devins loup, et j'eus horreur de moi en voyant mes quatre pieds et le poil dont j'estois recouvert. Nous courions ainsi comme le vent, et d'une telle vitesse que nous trompions la vue. Ainsi transformé je fis mourir une femme qui cueilloit des pois. Je fus chassé par monsieur de Chousnée et ses gens. »

*
* *

« Les magiciens chinois, quoique n'ayant jamais vu la personne qui les consulte, lui disent son nom, et dans quelle position se trouve sa famille : où est située sa maison, le nombre de ses enfants, leur nom et leur âge, et cent autres détails que les démons connaissent sans doute très naturellement, mais qui surprennent étrangement les personnes faibles et crédules. »

« Quelques-uns de ces magiciens, après avoir invoqué les démons, font apparaître dans l'air les images du chef de leur secte et de leurs principales idoles. Ils possèdent des crayons qui écrivent d'eux-mêmes, sans que personne les touche, sur le papier ou sur le sable, les réponses aux questions qu'on leur fait. Ils font passer en revue dans un grand vase plein d'eau tous les gens habitant une maison ; ils vous y mon-

trent aussi les changements qui se produiront dans l'empire, et les dignités imaginaires qu'obtiendront ceux qui embrassent leur secte. » (Astley, *Collection of Voyages*, t. IV, p. 205).

*
* *

« A Matuku se trouve un bosquet consacré au dieu Tokalau, le vent. Le prêtre promet la destruction de toute personne en quatre jours, si ceux qui désirent sa mort lui apportent une mèche de ses cheveux, un morceau de ses habits, ou quelques aliments qu'il a laissés. Ce prêtre entretien un feu toujours allumé et s'en approche en se traînant sur les pieds et sur les mains pour y jeter ces objets. Si la victime se baigne avant le quatrième jour, le charme est rompu. La méthode la plus ordinaire, cependant connue sous le nom de Vakadranikau, consiste à mélanger certaines feuilles qu'on suppose douées d'un pouvoir magique ; on les enveloppe dans une petite boîte de bambou, puis on enterre le paquet dans le jardin de la personne qu'on veut ensorceler, ou bien on le cache dans le toit de sa maison. Les indigènes ont une telle foi en l'efficacité de ces charmes, que des personnes, apprenant qu'elles ont été l'objet de semblables maléfices, se sont couchées et sont mortes de peur. Quiconque a raison de soupçonner que d'autres lui en veulent, évite de manger en leur présence, et a soin de ne laisser aucun fragment de ses aliments ; il s'habille aussi de façon à ce qu'on ne puisse lui enlever aucune partie de ses vêtements. La plupart des indigènes, quand ils se coupent les cheveux, cachent la partie coupée dans le chaume de leur maison. D'autres se bâtissent une petite maison et l'entourent d'un fossé, rempli d'eau, persuadés qu'ils sont, qu'un peu d'eau neutralisera les charmes dirigés contre leurs personnes. » (*Fiji and the Fijians.*)

Le Directeur-Gérant : F. Deschamps.

Saint-Amand (Cher. — (Imprimerie DESTENAY. — BUSSIÈRE frères.

LE RIG-VÊDA

PREMIER MANDALA

Traduit du sanscrit

par Emile Burnouf

1. A AGNI

1. Je prie Agni, le prêtre, le divin célébrant du sacrifice, — l'immolateur, le distributeur des biens.

2. Agni est digne d'être prié par les rishis anciens ou nouveaux; il amène ici les dieux.

3. Par Agni, le rishi a obtenu la fortune, l'aliment de chaque jour, — la gloire avec une nombreuse famille.

4. Agni, le sacrifice interrompu, que de tous côtés tu entoures, — va aux dieux.

5. Agni, sacrificateur à l'œuvre sage, véridique, à la voix très sonore, dieu, est arrivé avec les dieux.

6. Oui, ô Agni, le bien que tu feras à ton serviteur, — te reviendra certainement, ô Angiras.

7. Vers toi, Agni, chaque jour, ô toi qui luis dans les ténèbres, avec la prière, — nous venons portant l'hommage;

8. Vers toi, roi des sacrifices, brillant pasteur de la cérémonie, — qui grandis dans ton propre domaine.

9. Il est pour nous comme un père pour son fils; Agni, sois un bon protecteur; — seconde-nous dans la bénédiction.

Madhoucchandas.

2. A VAYU

1. Vâyu, viens, illustre; ces liqueurs sont préparées; — bois-en; écoute l'invocation.

2. Vâyu, dans des hymnes te chantent ici des chantres — qui ont extrait le sôma, qui savent discerner le jour.

3, Vâyu, ta cavale s'approche et touche (ton serviteur), — elle s'allonge pour boire le sôma.

A INDRA ET VAYU 4. Indra et Vâyu, voici les liqueurs ; venez aux offrandes ; — car les gouttes du Sôma vous désirent.

5. Vàyu et Indra, vous voyez les liqueurs, (dieux) forts, (dieux) brillants — venez en courant.

6. Vâyu et Indra, venez au rendez-vous de celui qui prépare le Sôma ; — oui, (venez), vite à sa prière, ô héros.

A MITRA ET VARUNA 7. J'invoque Mitra à la volonté pure, et Varuna destructeur des ennemis ; — qu'ils aient pour agréable la prière qu'accompagne le beurre (sacré).

8. Par le rite, ô Mitra et Varuna, (vous) qui faites accroître, réussir les rites, — vous avez acquis une force croissante.

9. Que les sages Mitra et Varuna, (dieux) puissants, habitants du ciel, (à la vaste demeure) accueillent l'œuvre du sacrifice.

Madhoucchandas.

3. AUX AÇWINS

1. Açwins, aux coursiers rapides, maîtres de splendeur, aux biens nombreux, ces offrandes du sacrifice, ayez-les pour agréables.

2. Açwins aux nombreux exploits, héros, venez quand la prière *s'élève ?* — brillantes étoiles, écoutez (nos) voix.

3. O secourables, c'est pour vous que sont extraites (ces liqueurs), ô Véridiques, sur le gazon bénit ; — venez, (vous qui suivez) la voie de Rudra.

4. Indra, viens ; (dieu) à l'éclat varié, ces liqueurs sont pour toi — purifiées par les trous déliés (du filtre).

5. Indra, viens, amené par la prière, excité par le

prêtre, qui a extrait la liqueur — attiré par les cérémonies.

6. Indra, viens vite aux cérémonies, (dieu) aux coursiers jaunes; — avec la liqueur accepte nos mets.

7. Bienveillants, soutiens des hommes, Viçwadêvas, venez — vers la liqueur, donnant à celui qui donne.

8. *Viçwadêvas* empressés, venez au Sôma promptement — comme des vaches à leur abreuvoir.

7. Viçwadêvas pacifiques, aux formes variées, exempts de haine, — accueillez le sacrifice, ô lumineux.

10. Que la purifiante Saraswatî, alimentée de nos aliments, — recueille le sacrifice, (elle) trésor de prières.

11. Inspiratrice des rites, attentive aux hymnes, — elle a reçu le sacrifice, Saraswatî.

12. Le flot sacré, Saraswatî le manifeste par un étendard, — elle dirige toutes les prières.

Madhoucchandas.

4. A INDRA

1. Le Créateur des belles formes, pour nous aider, comme la vache pour la traite, — nous l'appelons de jour en jour.

2. Viens à notre liqueur ; buveur de Sôma, bois du Sôma, — (cette) liqueur enivrante (est celle) du (dieu) riche qui donne les vaches.

3. Que nous soyons de tes intimes amis, — ne nous dédaigne pas ; viens à (nous).

4. Va vers l'infatigable, vers l'invincible ; adresse-toi au clairvoyant Indra, qui est de tes amis...

5. Que ceux qui nous raillent disent : « il s'est esquivé de quelque autre côté, » quand nous rendons hommage à Indra.

6. Que nos ennemis nous appellent fortunés, ô Merveilleux ; — puissions-nous être dans la joie d'Indra !

7. Offre donc au rapide ce (flot) rapide, qui achève

le sacrifice, qui enivre l'homme ; — qui fait venir, qui réjouit un ami.

8. Après en avoir bu, ô cent fois vaillant, tu es devenu le meurtrier des Vritras, tu as pourvu d'aliments le cheval.

9. Ce cheval, c'est par toi que d'aliments nous l'alimentons, ô cent fois vaillant; — pour obtenir la richesse, ô Indra.

10. Celui qui est un grand fleuve de richesses, le (dieu) au facile accès, l'ami du sacrificateur, — pour cet Indra, chantez.

Madhoucchandas.

5. A INDRA

1. Venez, asseyez-vous, Indra ; — ami qui apportez des louanges;

2. Le plus riche des riches, le maître des choses désirables, (chantez) Indra en extrayant le sôma.

3. Qu'il soit présent pour l'acte, pour la richesse, pour l'intelligence ; — qu'il vienne (attiré) par nos aliments.

4. (A celui) dont les ennemis ne peuvent, à son approche, arrêter dans les rencontres les (coursiers) jaunâtres — à cet Indra chantez.

5. Au coursier qui boit les liqueurs, vont ces pures liqueurs, — ces sômas mêlés au lait caillé.

6. En buvant la liqueur, aussitôt tu es devenu (assez) vieux, — Indra, pour régner, ô (Dieu) puissant.

7. Que vers toi aillent ces rapides liqueurs, Indra qui te plais à (nos) chants, — qu'elles te soient agréables, ô Sage.

8. Les louanges t'ont fait grandir, les hymnes, ô cent fois vaillant; que nos voix te fassent grandir.

9. Que celui dont l'aide ne faiblit pas accueille ce multiple aliment, — en qui sont toutes les vertus viriles.

10. Que les mortels ne blessent pas nos personnes ; Indra qui te plais à (nos) chants, — écarte le meurtrier.

Madhoucchandas.

6. A INDRA ET AUX MARUTS

1. On attèle le brillant char rougeâtre ; on l'escorte tandis qu'il s'avance ; — des lueurs luisent au ciel.

2. On attèle au char de chaque côté, ses deux aimables (chevaux) jaunâtres, hardis, portant un héros.

3. Faisant la lumière dans (l'espace) sans lumière, la forme, ô mortels, dans (l'espace) sans formes — tu es né avec les aurores.

4. Ensuite, selon leur nature, ils passent à l'état de nouveau-né, — prenant une forme sacramentelle.

5. Avec les Vents (*maruts*) qui brisent même ce qui est fort, ô Indra, dans leur cachette même — tu as découvert les vaches (*les rayons du jour*).

6. Honorant selon son bon plaisir celui qui donne les biens, les voix ont célébré le grand, le renommé.

7. Avec Indra le redoutable on te voit venir, — tous deux réjouissants et d'égale splendeur.

8. Le sacrifice chante à haute voix avec les irréprochables, les célestes — les aimables troupes d'Indra.

9. Ou de là-haut, de la splendeur du ciel, viens, ô voyageur ; — c'est ce que demandent nos voix.

10. Ou d'ici-bas, de la partie terrestre du ciel, qu'Indra nous envoie l'aide que nous demandons ; ou (enfin) du vaste firmament.

Madhoucchandas.

7. A INDRA

1. Indra à haute voix, ô poètes, Indra par des chants, ô chanteurs, — Indra, ô musiciens, célébrez-le.

2. Indra avec ses deux (chevaux) jaunâtres s'attelant par la (seule) parole, se mêle à tout ; — Indra armé de la foudre, brillant d'or.

3. Indra par sa longue clarté atteint le soleil dans les cieux ; avec ses vaches il gravit la montagne.

4. Indra, pour que nous soyons forts, mille fois vainqueurs, aide-nous, — ô redoutable, par de redoutables secours.

5. Indra dans la grande lutte, Indra dans la petite, (c'est lui que) nous invoquons pour allié contre les Vritras, lui le foudroyant.

6. Il est pour nous un taureau; ce vase, ô libéral, découvre-le pour nous, ô irrésistible.

7. Parmi les louanges (adressées) dans les deux derniers sacrifices à Indra foudroyant — je ne trouve pas une louange digne de lui.

8. Comme le taureau fécond parmi les troupeaux il va puissamment parmi les hommes, — maître irrésistible.

9. Celui qui seul commande aux peuples, — aux cinq classes d'hommes, c'est Indra.

10. C'est Indra, ô hommes qui êtes ici tout autour, que pour vous nous invoquons; qu'il soit tout à nous.

Madhoucchandas.

8. A INDRA

1. Indra, de l'or, une opulence victorieuse, toujours puissante, — excellente, avec ton appui apporte-le (nous).

2. Que par là nous repoussions les ennemis ou corps à corps, — ou à cheval, aidés par toi.

3. Indra, par toi aidés, prenons pour arme des massues — vainquons au combat ceux qui nous portent envie.

4. Avec nos héros armés de traits, Indra, unis à toi, nous — vainquons les provocateurs.

5. Car Indra est grand et suprême ; gloire soit au foudroyant! — En étendue sa forme est comme le ciel.

6. Ont atteint (leur but) et les hommes qui dans l'union (conjugale) ont demandé un fils — et les sages attentifs à la prière.

7. Celui dont le ventre est avide de sôma, se remplit comme le samudra ; — comme de grandes bouches (qui absorbent) les eaux.

8. Ainsi son (culte) conforme aux rites, surabondant, riche de lait, grandiose, — est comme un rameau de (fruits) mûrs pour son serviteur.



9. Ainsi la louange et l'hymne qu'il aime doivent être récités — pour qu'Indra vienne boire le sôma.

Madhoucchandas.

9. A INDRA.

1. Indra, viens, enivre-toi de sôma à tous les nœuds de la plante ; — (toi qui es) par ta puissance un grand protecteur.
2. Versez avec ce jus l'enivrante (liqueur) à Indra l'enivrant, la puissante au tout-puissant.
3. Enivre-toi, ô Rayonnant, d'enivrantes louanges ; (dieu) de toutes les classes du peuple, sois favorable à ces sacrifices.
4. J'ai versé pour toi, Indra ; les voix vers toi se sont élevées, — insatiables, vers le taureau, vers le maître.
5. Accumule vite auprès de nous, ô Indra, des présents variés, excellents ; qu'ils soient de ta part riches et brillants.
6. Conduis-nous vite, Indra, à l'opulence ; (que nous soyons) forts, ô très puissant, et honorés.
7. Donne-nous, Indra, une puissance riche en vaches et en aliments, large, vaste, — durant toujours, indestructible.
8. Donne-nous une grande puissance, l'opulence avec mille biens ; — Indra, voici les offrandes sur le char.
9. Chantant dans des chants Indra maître de la richesse, digne de louanges, — appelons-le pour qu'il vienne à notre secours.
10. Tandis que le jus coule, au (dieu) familier, au puissant, le (prêtre) avide chante un hymne puissant pour Indra.

Madhoucchandas.

10. A INDRA

1. Les poètes font l'hymne ; les chantres chantent les chants ; — les prêtres, ô cent fois vaillant, t'ont exalté comme de leur famille.

2. Quand il a gravi le sommet de la montagne, et accompli une œuvre ardue, Indra observe ce qui se passe ; le bélier se rend au troupeau.

3. Attelle tes deux (coursiers) jaunes, chevelus, féconds, dont le ventre remplit la sangle, — ensuite, Indra, buveur de sôma, viens écouter nos voix.

3. Viens vers l'hymne, réponds-y par un son, par une parole, par un murmure, — favorise notre cérémonie, ô Vasu ; Indra, fais grandir notre sacrifice.

5. Cet hymne acceptable et qui fait grandir est pour Indra le généreux. — Qu'ainsi le Puissant résonne parmi nos enfants et nos amis.

6. A lui nous demandons l'amitié, à lui l'opulence, à lui la force des hommes ; que ce Puissant soit donc puissant pour nous, (cet Indra possesseur de la richesse.

7. Immenee, brillante, Indra, est la gloire que tu donnes. — Des vaches dégage le chemin ; fais preuve de bienveillance, toi qui portes les montagnes.

8. Car le ciel et la terre ne peuvent soutenir ta fureur, — subjugue les eaux célestes ; mets pour nous les vaches en mouvement.

9. (Dieu) à l'oreille attentive, écoute l'invocation ; accueille mes chants. — Indra, cette louange que moi ton allié (je t'adresse), reçois-la dans ton cœur.

10. Car nous te savons très fécond et que tu écoutes la prière (qui te demande) des aliments. — Du très fécond nous invoquons le secours qui (procure) mille biens.

11. Viens à nous, Indra, fils de Kucika, bois avec ivresse la liqueur ; prolonge à (ton) chantre une vie nouvelle, fais-le vivre mille ans.

12. Toi qui aimes les chants, que ces chants t'environnent de tous côtés. — Qu'avec le temps croissent les prospérités et les précieuses faveurs.

Madhouccandas.

II. A INDRA

1. Toutes les voix ont exalté Indra grand comme le

réservoir des eaux, — des cochers le plus habile, des aliments le maître excellent.

2. Avec ton amitié, Indra, pourvus d'aliments nous ne saurions avoir peur, ô maître de la force ; — nous te louons, toi vainqueur invincible.

3. Antiques sont les présents d'Indra ; ses secours ne font pas défaut — puisque de l'aliment des troupeaux à ceux qui le louent il fait présent.

4. Il est né ravageur de châteaux, jeune, savant, d'une force immense ; Indra de toute œuvre est le soutien, foudroyant, partout chanté.

5. C'est toi qui de Vala le riche as ouvert la caverne, ô toi, porteur de montagnes ; — sans crainte les dieux excités (contre lui) te secondèrent.

6. C'est à toi, héros, que pour (obtenir tes) dons je suis venu, invoquant le flot sacré ; — ô toi qui aimes les chants, les prêtres se sont assemblés ; ils savent ce que tu peux.

7. Par des artifices, Indra, tu as précipité l'artificieux Çushna. Les intelligents savent ce que tu peux ; exalte leur gloire.

8. Indra maître par la puissance, les louanges l'ont célébré, lui dont les présents sont (au nombre de) mille, ou plus nombreux encore.

Madhoucchandas.

12. A AGNI

1. Nous choisissons pour messager le sacrificateur, le (dieu) qui sait tout — qui fait réussir ce sacrifice.

2. Agni ! que par des invocations on invoque toujours, Agni ! le maître des hommes, — le porteur de l'offrande, le bien-aimé.

3. Agni ! amène ici les dieux ; tu as été enfanté sur le pur gazon ; — tu es pour nous un sacrificateur adorable.

4. Ils le désirent, éveille-les, Agni, puisque tu pars comme messager ; — avec les dieux assieds-toi sur le gazon.

5. Toi à qui l'on offre le beurre, (dieu) brillant,

brûle nos ennemis, — Agni, brûle ces mauvais génies.

6. Par Agni Agni s'allume, sage, maître de maison, jeune, — porteur de l'offrande, dont la bouche est une langue.

7. Célèbre dans le sacrifice Agni, le sage, le véridique, — le dieu qui éloigne le mal.

8. Agni ! le maître de l'offrande qui t'honore comme (son) messager, ô dieu, — deviens son protecteur.

9. Agni ! le sacrificateur qui au banquet divin te fait cortège, — ô Purificateur. sois-lui favorable.

10. O Purificateur, brillant Agni, amène-nous ici les dieux pour le sacrifice et l'offrande.

11. Célébré par un chant nouveau, apporte-nous l'opulence, les hommes et le bien-être.

12. Agni, dans une pure splendeur, tous les dieux étant appelés, — reçois cette louange de nous.

Mêdhâtithi.

13. A AGNI

1. Susamiddha ! amène-nous les dieux, Agni, vers celui qui immole, — ô Immolateur, ô Purificateur, et sacrifie.

2. Tanûnapât, ce sacrifice de suavité que nous (offrons) aux (dieux), — ô sage, fais-le aujourd'hui pour qu'ils viennent.

3. J'appelle ici à ce sacrifice le cher Narâçansa, (le dieu) à la douce langue, l'immolateur.

4. Agni, sur un char bienheureux, amène les dieux, ô Hita ; tu es l'immolateur parmi les hommes.

5. Etendez successivement le gazon arrosé du beurre, (hommes) habiles, — là où doit apparaître l'immortel.

6. Que s'ouvrent, se conformant au rite, les portes divines, sans hésiter, maintenant et toujours pour le sacrifice.

7. J'appelle à ce sacrifice la nuit et l'aurore aux belles formes, — pour qu'elles s'asseoient sur notre gazon.

8. J'appelle les deux (dieux) aux belles langues, im-

molateurs divins, savants; — qu'ils sacrifient donc dans ce sacrifice.

9. Qu'Ilâ, Saraswatî, Mahî, les trois divinités qui donnent la joie, — s'asseyent pacifiques sur le gazon.

10. Ici j'appelle Twashtri, le premier-né qui prend toutes les formes, — qu'il soit tout à nous.

11. Répands, divin Vanaspati, le beurre (sacré) pour les dieux — que celui qui le donne soit remarqué de (toi).

12. Swâhâ! faites le sacrifice pour Indra, ô sacrificateurs, dans le lieu qu'il habite; — ici j'appelle les dieux.

Mêdhâtithi.

14. A TOUS LES DIEUX

1. Agni, pour l'adoration, pour les prières, pour boire le sôma, avec tous — les dieux, viens et sacrifie.

2. Les Kanwas t'ont appelé; pour toi, prêtre, chantent les hymnes; avec les dieux, Agni, viens.

3. J'appelle Indra et Vâyu, Vrihaspati, Mitra, Agni, Pûshan, Bhaga, Aditya, la troupe des Maruts.

4. A vous sont offertes les gouttes enivrantes, les liqueurs joyeuses et douces qui sont dans le Vase.

5. Désireux de ton aide, les Kanwas t'invoquent sur le gazon purifié, — offrant le beurre, prêts à te servir.

6. Ils ont le dos (luisant) de beurre, ils s'attèlent par ta (seule) pensée, les chevaux qui te portent; — amène les dieux boire le sôma.

7. Ces adorables, qui développent les rites, Agni, fais qu'ils aient des épouses; — fais-leur boire la douce liqueur, (dieu) à la belle langue.

8. Que ces adorables, que ces louables (dieux) boivent avec leurs langues — la douce liqueur, ô Agni, quand le prêtre dit *vashat.*

9. Ici de la splendeur du soleil, tous les dieux éveillés par l'aurore, — que le prêtre sacrificateur les amène.

10. Avec tous (les dieux), Agni, (bois) la douce liqueur, avec Indra, Vâyu, — bois avec la troupe de Mitra.

11. Toi, Agni, sacrificateur ami des hommes, tu t'assieds dans les sacrifices ; — sacrifie toi-même pour nous dans cette cérémonie.

12. Attelle à ton char, ô dieu, tes coursiers rouges, jaunâtres, rougeâtres ; —avec eux amène ici les dieux.

Mêdhâtithi.

15. AUX RITUS ET AUTRES

1. Indra, bois le sôma avec Ritu. Que vers toi aillent les gouttes — enivrantes qui sont ici,

2. Maruts, buvez avec Ritu. Avec le vase du purificateur rendez pur le sacrifice ; — car vous êtes généreux.

3. Agrée notre sacrifice, toi qui conduis les femmes, nêshtri, bois avec Ritu ; — car tu es distributeur des biens.

4. Agni, amène ici les dieux ; fais-les asseoir aux trois foyers ; — fais le service, bois avec Ritu.

5. Au vase du brahman, Indra, par bienveillance, bois le sôma comme les Ritus ; — car ton amitié est inaltérable.

6. Mitra et Varuna aux fermes décrets, ces sacrifices à la puissance insaisissable, — prenez-en possession avec Ritu.

7. Au dieu distributeur des biens les prêtres qui manient la pierre (du mortier) — demandent des biens dans la liturgie, dans les sacrifices.

8. Que le distributeur des biens nous donne des trésors renommés ; des dieux nous les demandons.

9. Le distributeur des biens désire boire : faites l'immolation et avancez ; — allez puiser au vase du nêshtri avec les Ritus.

10. Pour la quatrième fois, distributeur des biens, puisque nous t'adorons avec les Ritus, — pour nous donc sois généreux.

11. Açwins, buvez la douce (liqueur), (vous) pour qui brille Agni, vous à la volonté pure ; — (buvez) avec Ritu, (dieux) qui accueillez le sacrifice.

12. Comme maître de maison, ô libéral, avec Ritu,

tu es le directeur du sacrifice, — sacrifie aux dieux pour (un homme) dévoué aux dieux.

Mêdhâtithi.

16. A INDRA

1. Que tes (chevaux) jaunâtres t'amènent, (dieu) taureau, pour boire le sôma ; — Indra, (qu'ils t'amènent) brillants comme le soleil.

2. Ces grains sont arrosés de beurre ; que les deux jaunâtres amènent — Indra sur le char bienheureux.

3. Nous invoquons Indra le matin, Indra à l'office qui se développe, — Indra à boire le sôma.

4. Viens à notre liqueur, Indra, avec tes jaunâtres aux (longs) crins, — car nous t'appelons à la liqueur.

5. Viens vers ces louanges, vers cette liqueur exprimée par nous ; — comme un taureau jaune altéré, bois.

6. Ces liqueurs, ces gouttes sont préparées sur le gazon ; — Indra, pour la vigueur bois-les.

7. Que cette louange qui (marche) la première, qui touche le cœur, te soit propitiatoire ; — ainsi donc ce Sôma exprimé, bois-le.

8. De toute cette liqueur exprimée Indra vient s'enivrer ; — le meurtrier de Vritra (va) boire le sôma.

9. Comble notre désir (en nous donnant) vaches et chevaux, ô cent fois vaillant ; — nous te louons avec de bons sentiments.

Mêdhâtithi.

17. A INDRA ET VARUNA

1. D'Indra et de Varuna, tous deux rois, je désire le secours ; — qu'ils nous soient propices dans cette (cérémonie).

2. Car vous viendrez, pour nous secourir, à l'appel d'un prêtre tel que moi, ô soutiens des hommes.

3. A souhait, Indra et Varuna, rassasiez-nous de richesses ; — c'est elles que nous vous demandons de tout près.

4. Car nous serions de ceux qui récitent pour vous, de ceux qui chantent l'hymne pour vous, — de ceux qui vous présentent des aliments.

5. Indra (est) de ceux qui font mille présents, Varuna de ceux qu'il faut louer ; — leur puissance est digne de louanges.

6. Par leur secours acquérons et mettons en réserve ; qu'il y ait même du superflu.

7. Indra et Varuna, je vous demande une opulence variée — faites-nous victorieux.

8. Indra et Varuna, maintenant, tandis que les prières (vous) adorent, — donnez-nous le bonheur.

9. Que jusqu'à vous, Indra et Varuna, parvienne l'hymne que je chante ; — hymne en commun que tous les deux vous faites réussir.

Mêdhâtithi.

18. A AGNI

1. Rends brillant, ô Brahmanaspati, celui qui offre le sôma, — Kaxîvat, ce fils d'Uçij.

2. Celui qui est riche, qui amortit les blessures, qui découvre les trésors, qui accroît la prospérité, — qu'il nous secoure, lui qui est prompt.

3. Que les propos d'un ennemi, que l'injure d'un mortel ne puisse nous atteindre ; — protège-nous, Brahmanaspati.

4. Car il ne périt pas l'homme mortel qu'Indra, Brahmanaspati, — Soma secourent.

5. Ce mortel, que toi, Brahmanaspati, que Soma et Indra, que Daxinâ le préservent du mal.

6. Au maître de l'assemblée merveilleuse, ami chéri d'Indra, — j'ai demandé présents et forces.

7. Sans lui ne réussit pas le sacrifice, même d'un (prêtre) savant ; — c'est lui qui accélère l'œuvre des prières.

8. Il fait réussir l'œuvre de l'immolation ; il fait avancer la liturgie ; — il va vers les dieux avec le sacrificateur.

9. J'ai vu Narâçansa, le très vaillant, l'immense ; — il semblait éveiller la demeure céleste.

Mêdhâtithi.

19. AUX MARUTS

1. A ce beau sacrifice pour boire le lait on t'appelle : — avec les Maruts, Agni, viens.
2. Car ni dêva, ni mortel n'est au-dessus de ta grande puissance ; — avec les Maruts, Agni, viens.
3. Avec ceux qui connaissent le vaste ciel, Viçwadêvas innocents ; — avec les Maruts, Agni, viens.
4. Avec ceux qui terribles ont chanté leur chant, inattaquables par la force, — avec les Maruts, Agni, viens.
5. Avec ceux qui brillants, d'une forme effrayante, d'un grand pouvoir, sont destructeurs des ennemis ; — avec les Maruts, Agni, viens.
6. Avec ceux qui dans la splendeur du ciel siègent comme dieux au firmament, — avec les Maruts, Agni, viens.
7. Avec ceux qui font mouvoir les montagnes à travers le réservoir des eaux, — Avec les maruts, Agni, viens.
8. Avec ceux qui par leur puissance s'étendent de leurs rayons à travers le réservoir des eaux, — avec les Maruts, Agni, viens.
9. A toi je verse, pour que tu boives le premier, la douce liqueur du sôma ; — avec les Maruts, Agni, viens.

Mêdhâtithi.

20. AUX RIBHUS

1. Par une race divine par la bouche des prêtres cette louange a été faite, très féconde en biens.
2. Ils ont pour Indra fabriqué par leur intelligence deux (chevaux) jaunâtres s'attelant par la parole ; — pour leurs actions, ils ont obtenus les honneurs divins.

3. Ils ont fabriqué pour les Véridiques un char bienheureux qui circule (au ciel) ; ils ont fabriqué une vache d'où se trait du sôma.

4. A la jeunesse ils ont rendu un père et une mère, les véridiques, les justes — Ribhus, (bons) ouvriers.

5. Les liqueurs s'adressent à vous ainsi qu'à Indra avec les Maruts — et aux rois Adityas.

6. Et ce vase nouveau que le divin Twashtri avait fabriqué, vous l'avez partagé en quatre.

7. Donnez-nous des trésors, (donnez-en) trois fois sept à votre serviteur, l'un après l'autre pour ses louanges.

8. Chantres ils ont possédé, ils ont eu en partage pour leurs bonnes actions, — une part d'adoration parmi les dieux.

Mêdhâtithi.

21. A INDRA ET AGNI

1. Ici j'appelle Indra et Agni ; nous désirons leur louange ; eux, (très avides de sôma) c'est le sôma (qu'ils désirent).

2. Dans vos adorations louez-les ; ô hommes, glorifiez Indra et Agni ; — dans vos chants chantez-les.

3. Aux louanges d'un ami, Indra et Agni, nous vous appelons ; — buveurs de sôma, (venez) boire le sôma.

4. Ces deux Redoutables, nous les appelons à cette liqueur exprimée ; — qu'Indra et Agni viennent ici.

5. Grands maîtres de l'assemblée, Indra et Agni, terrassez les raxasas ; — qu'ils soient sans postérité, ces voraces.

6. Par ce véridique (sacrifice) veillez sur ce lieu découvert ; Indra et Agni, procurez-nous la joie.

Mêdhâtithi.

22. A DIVERS DIEUX

1. Eveille ceux qui attèlent dès le matin ; que les Açwins, viennent ici, — pour boire de ce sôma.

2. Deux dieux au beau char, excellents cochers, qui atteignent au ciel, — Açwins, c'est vous que nous appelons.

3. Avec votre fouet mouillé de pluie,... ô Açwins, — faites l'aspersion du sacrifice.

4. Car elle n'est pas loin du lieu où vous cheminez sur votre char, la maison de celui qui prépare le sôma.

5. Le (dieu) à la main d'or, Savitri, je l'appelle à (notre) aide ; — il observe par sa vertu divine le lieu (du sacrifice).

6. L'Enfant des eaux, Savitri, loue-le pour sa protection ; nous désirons que ses volontés (soient faites).

7. Le distributeur de la richesse (et) de l'opulence variée, nous appelons Savitri, qui observe les hommes.

8. Amis, maintenant placez-vous ; nous devons chanter Savitri ; — celui qui donne les richesses resplendit,

9. Agni, amène ici les épouses désireuses des dieux, — et Twashtri pour boire le sôma.

10. Tout jeune Agni, amène ici pour nous protéger les divines épouses Hotrâ, Bharatî, Varutrî, Dhishanâ.

11. Puissent de protection et de grande joie les reines divines, — aux ailes non endommagées, nous accompagner.

12. Ici j'appelle Indrânî, Varumânî à la bénédiction, — Agnâyî à boire le sôma.

13. Que la grande Div et la Terre fassent l'aspersion de ce sacrifice ; qu'elles nous comblent de présents.

14. Leurs flots onctueux, les prêtres les lèchent par leurs prières, — du lieu solide (où siège) le Gandharva.

15. O Terre, sois une habitation heureuse et sans épines ; — procure-nous un bonheur prolongé.

16. Que les dieux viennent nous secourir du point d'où Vishnu s'est élancé par les sept stations de la terre.

17. Vishnu a franchi (cet espace) ; trois fois il a imprimé un pas — (sur un sol) exempt de poussière.

18. Vishnu a fait trois pas, pasteur vigilant, gardant de là-haut les conditions des êtres.

19. De Vishnu voyez les œuvres par lesquelles a accompli ses desseins — le fidèle ami d'Indra.

20. La station supérieure de Vishnu, les (prêtres) savants l'observent toujours ; — leur regard est comme tendu vers le ciel.

21. Les prêtres pleins d'admiration et de vigilance allument (le feu sacré), quand Vishnu est à la station supérieure.

Mêdhâtithi.

23. A DIVERS DIEUX

1. Viens à ces copieuses liqueurs mêlées de lait ; — Vâyu ; elles sont servies, bois-les.

2. Les deux divinités qui vont toucher le ciel, Indra et Vâyu, nous les invitons à boire de ce sôma.

3. Indra et Vâyu rapides comme la pensée, les appellent à leur aide, — (divinités) aux mille yeux, maîtres de la prière.

4. Nous invitons à boire le sôma, Mitra et Varuna, — (dieux) naissants, à la volonté pure.

5. Ceux qui selon l'ordre (sacré) font réussir le rite, les maîtres de la sainte lumière, — j'appelle Mitra et Varuna.

6. Que Varuna nous aide ; que Mitra (vienne) avec tous (ses) secours ; — qu'ils nous fassent opulents.

7. Nous invitons Indra avec les Maruts à boire le sôma ; — qu'uni à sa troupe il se rassasie.

8. Par Indra, commandés, troupe des Maruts, dieux parmi lesquels Pûshan distribue les biens, — tous entendez mon appel.

9. Tuez Vritra, ô généreux, égaux en force à Indra, — que sur nous l'infâme ne règne pas.

10. Nous invitons à boire le sôma les Maruts, les Viçwadêvas ; — car ils sont terribles les enfants de Prisni.

11. Le chant des Maruts s'avance audacieusement, comme un chant de victoire, — quand vous marchez à la gloire, ô guerriers.

12. Que ceux qui naissent du ciel étincelant nous secourent ; — que les Maruts nous soient propices.

13. Pûshan resplendissant, viens vers cet appui du ciel sur le brillant gazon, — comme (un pasteur) vers la brebis égarée.

14. Pûshan resplendissant a découvert le roi tenu caché dans sa retraite, — (ce roi) au brillant gazon.

15. Qu'avec les gouttes (du sôma) il fasse réussir mon attelage à six chevaux, — comme avec ses bœufs, le laboureur sème le blé.

16. Les mères vont leur chemin ; les sœurs ont accompli l'œuvre sainte, — mêlant le sôma et le lait.

17. Que celles qui sont près du soleil ou celles avec qui est le soleil, — accueillent notre cérémonie.

18. J'appelle les eaux divines dont s'abreuvent nos vaches ; — il faut faire l'invocation aux rivières.

19. Dans les eaux (est) l'ambroisie ; dans les eaux le remède ; — pour louer les eaux, ô dévas, soyez forts.

20. Dans les eaux Sôma m'a dit que (sont) tous les remèdes ; — qu'Agni est la substance de toutes choses et que les eaux contiennent tous les remèdes.

21. Eaux, répandez le remède, abri pour mon corps ; — que je voie longtemps le soleil.

22. Eaux, effacez le péché que j'ai pu commettre ; — le mal que j'ai fait (aux autres), le mensonge que j'ai affirmé.

23. Aujourd'hui j'ai suivi la marche des eaux ; nous nous sommes unis à leur essence ; — Agni riche en liqueurs, doue-moi de splendeur.

24. Doue-moi de splendeur, Agni, de postérité, de longue vie ; — que les dieux m'obtiennent cette (faveur) ; qu'Indra me l'obtienne avec les Rishis.

Mêdhâtithi.

24. A DIVERS DIEUX

1. De qui maintenant, duquel des dieux immortels adorerons-nous le nom gracieux ? — qui nous rendra

à la grande Aditi, pour que je voie le père et la mère ?

2. C'est d'Agni, le premier des dieux immortels, que nous adorerons le nom gracieux ; — c'est lui qui nous rendra à la grande Aditi, pour que je voie le père et la mère.

3. De toi, divin Savitri, maître de (tous) biens, — constant protecteur, nous demandons une part (de félicité).

4. Car tout ce qu'il y a ici de bonheur digne d'éloges, à l'abri du blâme et de l'envie, tu le tiens dans tes mains.

5. De toi qui distribues le bonheur, puissions-nous obtenir la protection ; — je m'attache à la richesse.

6. Car ni ton pouvoir, ni ta force, ni ta colère ; ces oiseaux même qui volent là-haut) ne les peuvent atteindre ; — ni ces eaux qui marchent sans repos, ni ceux qui surpassent l'effroyable force du vent.

7. Sans base, le roi Varuna, à la volonté pure, a dressé là-haut un bûcher ; — (ces bois) sont dirigés vers le bas ; leur base est en haut ; qu'au milieu de ce (bûcher) soient déposées des flammes.

8. Car le roi Varuna a fait au soleil une large voie pour qu'il la suive ; — il a fait des pieds pour les mettre à celui qui n'a pas de pieds. Et il éloigne l'ennemi même.

9. O roi, tu as cent, (tu as) mille remèdes ; que large et profonde soit ta bienveillance ; — Repousse loin d'ici Mirriti à l'écart ; délivre-nous même du mal déjà fait.

10. Ces Ourses placées là-haut sont aperçues la nuit, et de jour s'en vont ailleurs ; — les décrets de Varuna ne sont point éludés ; la Lune marche brillante pendant la nuit.

11. Pour cela je vais avec un hymne chantant les louanges ; pour cela t'adresse des vœux celui qui t'offre l'adoration du leurre ; avec bienveillance Varuna, sois ici ; toi qui commandes au loin, ne nous ôte pas la vie.

12. Voilà ce que nuit et jour on m'a dit ; voilà ce

que dit le vœu de mon cœur. — Que celui qu'a invoqué Çunahçêpha enchaîné, que le roi Varuna nous délivre.

13. Car il a invoqué l'Aditya, Çunahçêpha enchaîné, lié aux trois poteaux ; — que le roi Varuna le délivre, que le sage et l'invulnérable dénoue les liens.

14. En nous prosternant, ô Varuna, en t'offrant de saintes libations, nous voulons détourner ta colère,— demeurant parmi nous, ô sage Asura, ô roi, délivre-nous du mal (que nous avons) fait.

15. Délie, ô Varuna, les liens qui nous serrent du haut, du bas et du milieu ; — qu'ensuite, ô Aditya, selon ta volonté, purs de fautes nous paraissions devant Aditi.

Çunahçêpha.

25. A VARUNA

1. Quelque faute, ô divin Varuna, qu'envers toi étant hommes, — nous commettions chaque jour.

2. Ne nous livre pas aux coups d'un maître méprisant — ni à la fureur d'un emporté.

3. Pour que ton cœur soit propice, comme le cocher (mène) un cheval attelé, nous t'attachons par des prières.

4. Car mes pensées s'envolent à la poursuite du bonheur, comme des oiseaux vers les nids.

5. Quand ferons-nous venir le puissant héros-Varuna, pour le rendre propice, lui qui brille au loin.

6. Que les dieux prennent possession de ce sacrifice ; que, le désirant, ils ne dédaignent pas — un serviteur fidèle à la loi.

7. Qui connaît la route des oiseaux volant dans l'air, qui connaît les navires (voguant) sur le bassin des eaux.

8. Qui fidèle à la loi connaît les douze mois s'engendrant l'un l'autre ; — qui connaît celui qui vient après.

9. Qui connaît la révolution du vent, large, élevé,

puissant, — qui connaît ceux qui siègent au-dessus.

10. Ferme en ses décrets, Varuna s'est établi dans son palais, — tout-puissant dans sa souveraineté.

11. De là le sage observe toutes les choses invisibles — faites ou à faire.

12. Que tous les jours ce puissant Aditya nous fasse cheminer heureusement, — qu'il prolonge notre vie.

13. Portant un manteau d'or Varuna a revêtu sa parure ; — autour de lui des serviteurs se sont placés.

14. Le dieu à qui ne peuvent nuire les hommes qui cherchent à nuire, ni ceux qui haïssent, — ni ceux qui attaquent.

15. Qui a fait une faveur sans partage à nos corps humains.

16. Comme des vaches vers les pâturages, mes prières s'avancent, — désirant celui qui brille au loin.

17. Pour que nous conservions encore, maintenant que j'ai apporté le doux aliment, — comme un sacrificateur tu le consommes avec plaisir.

18. Je viens de voir celui que tout le monde peut voir ; j'ai vu le char sur la terre ; — il a aimé mes chants.

19. Varuna, écoute mon invocation ; sois propice aujourd'hui ; — demandant une aide je t'ai désiré.

20. C'est toi, ô Sage, qui de toutes choses au ciel et sur la terre es le maître ; — prête l'oreille à mes pas.

21. Détache le lien qui nous serre du haut ; dénoue celui du milieu ; — (dénoue) ceux du bas, pour que nous vivions.

Çunahçêpha.

26. A AGNI

1. Revêts tes habits, toi qui reçois l'offrande ; maître des mets (sacrés), — officie dans notre liturgie.

2. Sacrificateur excellent, toujours jeune avec nos chants (pieux), Agni, que ta voix monte vers le ciel.

3. Aussi bien un père officie pour un fils, un parent, un ami excellent pour un ami.

4. Que sur notre gazon les destructeurs d'ennemis Varuna, Mitra, Aryaman, s'assoient comme un homme.

5. Antique sacrificateur, réjouis-toi de cette (offrande) et de notre amitié ; — écoute avec bonté nos voix.

6. Car quel que soit le dieu auquel nous offrions nos perpétuels sacrifices, — à toi est sacrifié le beurre.

7. Qu'(Agni) soit pour nous un seigneur ami, un sacrificateur à la voix agréable, excellent ; nous, (soyons) ses amis ; qu'Agni soit propice.

8. Car avec Agni propice les dieux ont eu l'offrande pour agréable. Mentionnons ceux qui ont Agni propice. Avec Agni propice, honorons-les.

9. Ainsi, qu'entre nous, immortels et mortels, — l'action de grâces soit partagée.

10. Par tous tes feux, Agni, aie ce sacrifice, cette prière — pour agréables, ô fils de la force.

Çunahcêpha.

27. A AGNI

1. Tel qu'un cheval aux longs crins, honorons en nous prosternant Agni, — roi des cérémonies.

2. Que par sa force ce (dieu,) notre fils, aux grands pas, au bel organe, — devienne pour nous fécond.

3. De loin et de près préserve-nous du mortel pervers ; puissè-je vivre toujours !

4. Cette offrande que nous te faisons d'un hymne nouveau, — Agni, annonce-la aux dieux.

5. Faisons part des aliments qui sont au loin ou au milieu, — donne-nous les biens qui sont près de nous.

6. Dieu à l'éclat varié, tu es le distributeur (qui se tient) près du courant du fleuve ; — tout de suite tu verses à ton serviteur.

7. Agni, le mortel que tu aides dans les combats,

que tu animes dans les batailles, — celui-là t'apportera de perpétuelles offrandes.

8. Celui-là, quel qu'il soit, (dieu) puissant, nul ne pourra le maîtriser ; sa force est renommée.

9. Que celui-là qui a tous les hommes pour sujets, avec les chevaux gagne la bataille, — avec les prêtres célèbre le sacrifice.

10. Toi qui entends nos voix, entonne pour les hommes pieux ; — un éloge insigne au redoutable (Agni).

11, Que le grand. l'immense, le (dieu), qui a pour drapeau la fumée, le resplendissant, — accueille notre prière (pour prix) des aliments.

12. Que comme un riche seigneur, divine apparition, il prête l'oreille à nos hymnes, cet Agni à la puissante lumière.

13. Génuflexion aux grands (dieux) ! génuflexions aux petits ! génuflexion aux vieux ! — Sacrifions aux Dieux, si nous pouvons ; que jamais je ne refuse l'hommage aux Dieux puissants !

Çunahçêpha.

28. AU MORTIER

1. Là où une pierre à la large base s'élève pour l'expression du jus, — avale, Indra, la liqueur du mortier.

2. Là où, comme deux organes sexuels, les deux pièces du pressoir sont disposées, — Avale, etc.

3. Là où la femme apprend la sortie et l'entrée, — Avale, etc.

4. Là où l'on attache le mandrin, comme des rênes pour maîtriser (un cheval), — Avale, etc.

5. Pour quelque usage, Mortier, que dans chaque maison on t'emploie, là avec beaucoup d'éclat résonne, comme le tambour des vainqueurs.

6. Maître des bois, le vent souffle à ta pointe. — Toi aussi pour donner à boire à Indra, exprime le sôma, Mortier.

7. Car tous deux, servant au sacrifice, gorgés d'ali-

ments, vous montez et descendez — comme des mâchoires qui mangent de l'herbe.

8. Aujourd'hui, sublimes Maîtres des bois, avec les sublimes pressureurs, pressurez-la douce liqueur pour Indra.

9. Porte le marc sur l'assiette pour le filtrer ; verse le sôma sur le filtre ; mets-le sur la peau de vache.

Çunahçêpha.

(A suivre). ÉMILE BURNOUF.

De la Trinité

Par P. F. G. LACURIA (1)

Et Deus erat verbum... in ipso vita erat et vita erat lux.
JOAN. cap. I.

Un grand génie a ouvert une voix sublime et féconde : en faisant de la Trinité le pivot de son ouvrage, il a placé la philosophie sur sa véritable base, car par la Trinité seule la philosophie ou l'explication universelle des choses peut avoir un point de départ, une règle dans sa marche et un centre d'unité. Elle devient alors une vaste analogie, analogie non mesquine et arbitraire, mais fondée sur l'essence même des choses ; et en effet, Dieu a-t-il pu donner à ses créatures des conditions d'être qu'il n'avait pas lui-même, puisqu'il possède l'être dans toute sa plénitude? Donc les conditions d'être qu'il a données à toutes les créatures ne sont que les siennes propres, à des degrés divers, et s'il est prouvé que la Trinité soit la condition essentielle de l'être en Dieu, il est impossible qu'il y ait une seule existence qui ne traduise, représente et manifeste à sa manière la Trinité. La

(1) Ceci est un chapitre (le premier) du livre admirable de P. F. G. Lacuria, *Les Harmonies de l'Etre exprimées par les Nombres*. Dans l'impossibilité où nous sommes de reproduire en son entier ce rarissime ouvrage dont les deux volumes in-8° comptent près de 800 pages, nous avons résolu de lui emprunter quelques chapitres en les présentant, ici, sous forme d'articles, afin d'éviter tout malentendu que pourrait faire naître leur publication sous le titre de l'œuvre de laquelle ils sont détachés.

connaissance des propriétés d'un être sera donc la connaissance de la manière dont il exprime la Trinité, et son excellence ne sera que le degré auquel il la manifeste. Rien ne peut donc être fondamentalement intelligible et explicable que par la Trinité, et M. de Lamennais a pu dire en parlant de l'idée de la Trinité qu'elle était la source du développement intellectuel de toute société et que l'intelligence plus ou moins grande de ce dogme était la mesure de ce même développement.

Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu d'intelligence sans l'idée au moins confuse ou implicite de la Trinité ; car si le plus petit des atomes l'exprime à sa manière, peut-il y avoir une intelligence, une pensée qui ne la suppose et la renferme ? et pourtant dans la clarté de sa connaissance il y a des degrés infinis, et Dieu seul les possède tous. Elle est à la fois la base et le sommet de toute intelligence, c'est par elle qu'on finit ; elle est l'alpha et l'oméga.

Aussi ce soleil de l'intelligence s'est-il levé dès le premier jour du monde, il a paru d'abord comme une brillante aurore, puis obscurci par les nuages qu'avait amoncelés le péché ; il n'a cessé de marcher et c'était encore sa lumière qui éclairait les hommes au milieu de leurs ténèbres, car on le retrouve partout, au fond de toutes les antiques religions, de tous les mystères qu'on se transmettait dans les initiations ; il était plus complet que partout au fond du temple de Jérusalem, à côté de l'Arche sainte, dans les formules mystérieuses qu'employait le grand-prêtre pour bénir le peuple, et que les Rabbins appellent « la parfaite manière de prononcer le nom de Jéhovah. » Mais partout ce n'étaient que les prêtres et les savants qui pou-

vaient contempler les rayons de ce soleil, il n'en arrivait au peuple que les reflets, c'est-à-dire les conséquences. Enfin il a percé le nuage et illuminé le monde par l'Incarnation, et lorsque Jésus-Christ disait à ses apôtres : *Allez, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit*, il leur mettait entre les mains le moyen d'une régénération universelle et le principe de tout le développement de la nouvelle société.

Mais tout était-il dit par ces paroles? Non, car autrement tout progrès ultérieur de l'humanité eût été impossible; aprés cela il restait encore une foule de choses à savoir : Quelle est la nature de cette Paternité, de cette Filiation, de cet Esprit? Comment expliquer leurs différences et leurs rapports? Ces problèmes occuperont les esprits non seulement dans le temps, mais pendant toute l'éternité, il n'en est point de plus élevés et de plus importants pour chacun et pour tous; toute science, toute lumière a là son foyer et c'est là que remonteront toujours les plus hautes intelligences.

Quelque temps après Jésus-Christ l'hérésie commençait à épaissir ses nuages, et il ne restait plus qu'un seul des apôtres; l'Eglise, effrayée, sentant le besoin d'une nouvelle lumière, se rend auprès du disciple bien-aimé et le conjure au nom de Dieu d'unir toutes ses forces aux siennes pour percer les ténèbres qui s'amoncellent. L'apôtre se met en prière, il est ravi dans le sein de Dieu, et en redescendant de sa vision, il écrit cette première page de son évangile qui renferme autant de mystères que de mots, page que tous les grands génies regardent comme la plus sublime qui ait été écrite; page que l'Eglise tient toujours sur son aute

comme un talisman, qu'elle mêle à son saint sacrifice, qu'elle conserve et vénère comme si les destinées du monde y étaient attachées.

Or, qu'a pu voir l'aigle des évangélistes dans le soleil de la nature divine, sinon la Trinité? comment aurait-il répondu à l'attente des fidèles qui lui demandaient la lumière, sinon par la Trinité? et comment l'Eglise attacherait-elle une si grande importance à cette page vénérée si elle ne contenait le Mystère des mystères?

Oui, si on ne trouvait dans cette page la Trinité tout entière, la Trinité pénétrée plus intimement, il y aurait déception, elle ne donnerait pas tout ce qu'elle promet (1). Je pense donc que c'est là qu'on doit trouver sur le sujet qui nous occupe les lumières les plus complètes et les plus pures; au reste, je ne le pense pas seul et je suis heureux de pouvoir m'appuyer sur un des plus profonds philosophes allemands : Frédéric Schlegel s'exprime ainsi dans son livre de la *Philosophie de la vie*, ouvrage où l'on rencontre des aperçus dont la profondeur et la portée étonnent.

« Dans la deuxième révélation qui coïncide avec le commencemeut de notre ère, la notion de la Trinité divine jaillit claire et non équivoque du sommet de la foi arrivée au terme de son accomplissement. Si à l'origine et lorsque la nouvelle Eglise avait encore, pour circonscription, les limites des peuples juifs, on remarque une certaine retenue; une certaine timidité dans l'exposition de cette sublime vérité, qu'on se

Un jeune et profond philosophe me disait on jour; « Ne vous arrive-t-il pas comme à moi; toutes les fois que je commence cet évangile de Saint-Jean, il me semble impossible que je n'y trouve pas la troisième personne de la Trinité, et quand arrivé au bout je n'en ai vu que deux, je suis déçu. »

souvienne que ce ménagement était pris pour ne point heurter trop violemment l'idée de l'unité divine, d'autant plus profondément inculquée dans l'esprit de ce peuple qu'il ne conservait plus de la foi qu'une lettre morte et stérile. »

« Toutefois, le voile léger dont on recouvrait le Saint des saints se déchira, et le mot de l'énigme fut hautement proclamé au commencement du quatrième et dernier évangile. C'est aux paroles de saint Jean, comme les plus appropriées à une exposition scientifique, que j'ai emprunté ce que j'ai dit de la vie suprême... Qu'est-il besoin de supposer des desseins particuliers (à la Providence), si ce n'est peut-être celui-ci : qu'après avoir renfermé dans le monument historique des trois premiers évangiles le dépôt sacré de la foi, il convenait d'y ajouter l'évangile éternel du principe des choses, comme étant l'évangile de la science parlant à l'esprit. »

Puisque l'idée que l'on se forme de la Trinité est de la plus haute importance, que de la justesse et de l'étendue de sa notion dépendent la justesse et la portée de toute œuvre intellectuelle, je n'ai pas cru pouvoir prendre un meilleur guide que Jean le bien-aimé, le confident du Christ, le prophète de la nouvelle loi. Or, je vois dans son évangile trois mots, et trois mots seulement : *vita*, *verbum*, *lux* : vie, verbe, lumière. Approfondissons ces trois mots et voyons quel jour ils pourront jeter sur la question qui nous occupe.

Je m'appuierai encore ici sur Schlegel cherchant à se former une idée de Dieu :

« De pures négations, dit-il, telles que l'idée de l'infini et celle de l'immensité, idées qui peuvent aussi s'appliquer à la nature, ou bien encore celle d'absolu qui se prête à tant de sens

erronés, sont incapables de nous fournir une notion suffisante de la Divinité. Une simple énumération des attributs de Dieu, sans aucun rapport de connexité, n'aboutit pas à un résultat plus complet.

« Mais supposez la possibilité d'acquérir la connaissance, la compréhension de la vie en général, et c'est ce que le bon sens de l'homme ne peut s'empêcher d'admettre en dépit du scepticisme le plus absolu ; dès lors l'idée de la vie suprême cesse d'être inaccessible ; on peut la concevoir au moins jusqu'à un certain point.

« Telle est la voie qu'a toujours suivie la vraie philosophie pour arriver à la notion que nous cherchons à formuler ici ; c'est dans les trois puissances qui se résument en une seule, c'est dans la triple vertu et dans la triple condition de la cause première qu'elle a toujours trouvé la solution de ce sublime mystère. On l'a vue à des époques tout-à-fait différentes, et chez des peuples très éloignés les uns des autres, définir toujours de la même manière, quant au fond du moins, sinon quant aux idées accessoires, l'objet suprême à l'étude duquel nous nous livrons en ce moment.

« Dans tous les temps elle a reconnu qu'il réside dans la vie par excellence, c'est-à-dire dans cette vie qui a son principe en elle-même, et qui est la source de toutes les vies dérivées, une pensée créatrice qui dès le commencement s'est produite comme Verbe Eternel, avec tous les caractères de la puissance et de l'indépendance. Elle a également reconnu que la lumière qui jaillit de ce Verbe Eternel n'est-elle même que la vie première.

« Or, ce qui caractérise cette vie première, c'est moins l'attribut de l'infini que la propriété

d'être la source de toute vie, soit infinie, soit finie, et si c'est une vie lumineuse qui s'éclaire elle-même et éclaire toute chose, on peut dire aussi que la lumière qu'elle produit est une lumière vivante dont la propriété essentielle est le surnaturel et la sainteté.

« Cette vie, ce verbe, cette lumière formant trois puissances, qui se résument en une seule, peuvent être considérées comme le degré le plus élevé de toute existence ; c'est en même temps le point suprême de toute science et le centre de toute foi. »

Ainsi donc, pour Schlegel, la première idée qui s'échappe de la notion de l'être, c'est l'idée de la vie, et il me semble que le profond Allemand a raison. La vie est en effet le fond de l'être et la pensée ne peut remonter plus haut. D'autres philosophes ont voulu mettre la vie dans l'amour, et ils ont raison à leur manière, car l'amour c'est la vie lumineuse, la vie arrivée à son dernier terme, la vie parfaite ; mais la forme aussi renferme et suppose la vie, elle ne peut affecter que la vie, et comme dans Dieu tout est vivant, la forme est vie aussi. Remarquons-le donc une fois pour toutes, afin de n'être plus obligé d'y revenir, toutes les fois qn'on essaie de substituer des propriétés essentielles aux trois noms des personnes de la Trinité, on tombe dans le même piège. Dieu voulant nous apprendre à distinguer les trois personnes, nous a donné des noms purement de relation et qui n'expriment pas la substance, mais la forme. Ces noms n'expriment donc pas ce que sont les trois personnes en elles-mêmes, mais ce que chacune est par rapport aux autres. Père n'exprime aucune substance, tout peut être père, et ce qui est père vis-à-vis de l'un est en

même temps fils vis-à-vis de l'autre, et sous d'autres rapports frère et cousin. Le sens du mot Esprit, dans la Trinité, se rapproche de celui d'émanation ; d'ailleurs, par l'épithète de saint, on lui a donné un sens spécial qui le distingue de tout autre mot, autrement le Père et le Fils aussi sont Esprits ; mais toutes les fois qu'on veut sonder les personnes divines dans leur essence, et leur donner un nom substantiel, on est obligé de voir ce nom convenir aussi à sa manière à chaque personne, et de retomber malgré soi dans l'unité ; il n'en peut être autrement, car chacune des trois personnes ne serait pas infinie s'il lui manquait un attribut essentiel. On a aussi appelé le Père puissance, mais ne sait-on pas que rien n'est plus puissant que l'amour, et que c'est par l'intelligence qu'on domine tout ?

Ainsi donc, quoique le Fils et l'Esprit soient vie aussi, nous appellerons le Père spécialement vie, parce que la vie est l'idée qu'on rencontre au plus profond de l'être, parce que toutes les autres idées la supposent, et qu'elle les engendrent toutes. La vie est le principe de la forme et de l'amour, quoique ceux-ci réagissent ensuite sur elle ; à la vie seule appartient de se donner elle-même, de reproduire la vie, d'engendrer en un mot, et voilà pourquoi la vie est appelée père. Père veut dire source de vie.

Au reste, ceux qui ont appelé le Père puissance et force, ont dit au fond la même chose, car qu'est la puissance, sinon l'expansion de la vie, et la force sinon la puissance active, c'est-à-dire agissant sur un obstacle ? La puissance est toujours en raison directe du développement de la vie physique ; puissance spirituelle en raison du développement de la vie spirituelle.

Mais quel est le caractère dominant et distinctif de la vie ? c'est l'expansion. La vie tend continuellement à dilater. Depuis la dernière des plantes jusqu'à l'homme, la vie se manifeste par le développement, et son propre est de déborder sans cesse. Le corps de l'homme s'accroît tant que la vie augmente, il décroît de même quand la vie décline : la mort arrête tout développement. Enchaînée par le froid, la vie semble s'arrêter dans les plantes parce qu'on n'y voit plus d'accroissement ; redevenue libre au printemps elle s'épanouit dans un débordement incessan de feuilles, de fleurs et de fruits ; une vie infinie ne peut être qu'une expansion infinie, ou l'immensité.

Disons donc que le Père est vie, et par conséquent puissance et force, et que le caractère spécial de cette vie c'est l'expansion.

Que sera le Fils ? Tout le monde le sait ; il est le Verbe ou la parole ? Mais que faut-il entre par le Verbe ou la parole ? Tous les philosophes s'accordent à le dire : c'est la forme.

Lors donc que la vie se dilatant sans limites réalise l'immensité, elle ne serait qu'une immensité confuse et aveugle sans la forme qui la rend intelligible et intelligente.

« La forme, dit M. de Lamennais, n'est en Dieu que l'intelligence sous un autre nom. Qu'est-ce en effet que la forme selon son essence ? Ce qui détermine l'être, et par conséquent une condition indispensable de son existence, car l'indéterminé n'est pas et ne peut pas être. Tout être impliquant donc une forme qui le détermine et sans laquelle il ne serait pas, ne peut dès lors être connu que par sa forme et dans sa forme, en d'autres termes, la forme seule rend l'être intelligible. L'intelligence dans

l'être absolu, est donc la connaissance qu'il a de soi-même en tant que doué de forme ; mais à cause de son unité radicale infinie, ce qu'il connaît en lui est identique avec ce qui est connu ; la forme qui le rend intelligible est la connaissance même qu'il a de soi. La même nécessité intrinsèque le rend à la fois intelligible, sans quoi il ne serait pas intelligent ; intelligent, sans quoi il ne serait pas intelligible. L'intelligence et la forme ne sont donc en lui qu'une seule et même chose considérée sous deux aspects divers par notre esprit. »

Puisque c'est par la forme qu'un être est connu, c'est par la forme qu'il est distinct ; la forme engendre donc la variété et la distinction. Il semble absurde au premier abord de se servir de pareils termes en parlant de l'être simple et sans parties aucunes ; cependant l'idée de distinctio et de variété existe ; elle n'existerait pas si elle n'était pas en Dieu ; or, si la distinction est en Dieu, elle ne peut être que dans la forme, la conclusion est rigoureuse ; et quoique nous ne comprenions pas encore parfaitement comment cela se fait, nous ne pouvons éviter de l'admettre.

Nous avons donc pour la seconde personne de la Trinité, le Verbe ou la forme, et pour son caractère spécial, la distinction ou la variété, comme nous avions pour le Père l'expansion ou l'immensité.

Il nous reste donc, la lumière. Comment le Saint-Esprit sera-t-il la lumière ? Essayons de le comprendre.

La vie ou la substance seule est-elle lumière ? Non. La vie sans l'intelligence est une vie confuse, aveugle, elle n'est que ténèbres. L'intelligence seule, et abstraction faite de la substance

est-elle lumière ? Non. L'intelligence si elle n'a pas l'être qu'elle puisse embrasser reste ténèbres ; comme un miroir qui ne représente rien, si aucun objet n'est devant lui, l'intelligence ne peut ni parler, ni éclairer si elle n'est pas appliquée à l'être. Mais que la substance et l'intelligence s'unissent et s'embrassent, aussitôt la lumière jaillit, et l'être tout entier devient lumineux.

La lumière n'est ni la substance ni l'intelligence, mais elle résulte de leur union ; elle n'est pas un composé des deux, elle n'est pas moitié substance, moitié intelligence, elle est quelque chose de différent de l'un et de l'autre ; qui n'en procède pas par composition, mais qui est simple en soi-même et indivisible, qui n'est ni moindre ni plus grand que l'un et l'autre, car la lumière est partout et seulement où l'intelligence s'unit à la vie, et si la vie et l'intelligence sont infinies, la lumière aussi le sera. Donc la lumière différente de la vie et de l'intelligence, une, indivisible, infinie, sera une troisième personne, elle sera le Saint-Esprit.

Or la lumière n'étant autre que l'unité des deux autres personnes, l'union du Père et du Fils, et l'amour et l'union ayant toujours été regardés comme une seule et même chose, tous ces mots lumière, unité, amour seront identiques par la nature même de l'être et se retrouveront toujours ensemble. Aussi M. de Lamennais a-t-il dit : « Sans unité point de clarté. »

Rendons cette vérité plus sensible par des exemples tirés de la nature.

Qu'est-ce qui fait la clarté d'une forme ? est-ce sa multiplicité ou son unité ? Il est certain que c'est son unité. La forme sans unité échappe à

notre intelligence. Accumulez dans une forme toutes les formes connues, les angles de tous les degrés joints à toutes les courbes, aurez-vous réussi par là à faire une figure claire? Non ; cependant ce n'est pas faute de formes. Mais coordonnez toutes ces formes à une pensée une ; faites-y apparaître l'unité, la figure deviendra claire ou compréhensible : en y introduisant l'unité vous y aurez introduit la lumière. Est-ce en percevant tous les détails d'un paysage qu'on le comprend et qu'on en saisit toute la beauté? Non ; mais en voyant son ensemble. Suffit-il, pour rendre un ouvrage lumineux, d'y multiplier indéfiniment les pensées ou la variété des formes? Non. Un pareil ouvrage peut-être très obscur ; mais si toutes ces pensées y sont ramenées à l'unité d'une seule, alors il sera comme un soleil brillant qui éclairera les intelligences. Tous ordinairement peuvent voir la variété d'un ouvrage, c'est-à-dire comprendre l'un après l'autre chaque mot ou chaque phrase, mais tous ne peuvent pas comprendre son unité ; voilà pourquoi le même ouvrage paraît obscur aux uns et clair aux autres. Là où manque l'unité il y a confusion, par conséquent obscurité ; l'unité est donc lumière, et on comprend que la lumière ait été spécialement attribuée au principe qui unit les deux autres.

Au reste, voyons si le rôle que la foi fait jouer aux trois personnes de la Trinité, soit dans la création, soit dans toute l'économie du salut de l'homme, ne confirme pas ce qui vient d'être dit.

Ordinairement on attribue la création spécialement au Père, et surtout ce premier acte par lequel la vie a débordé du sein de Dieu et a communiqué l'être au néant. Cet acte est ex-

primé par la première ligne de la Genèse : *Au commencement Dieu créa le ciel et la terre, et la terre était sans forme* (mot à mot était *to hou bo hou*). Cette création n'est encore que le chaos, le ciel et la terre, tout y est, on voit déjà l'immensité, mais pas encore de forme ; c'est alors qu'on voit intervenir le Verbe ou la sagesse, et avec lui le nombre ou la forme : *Sans lui (le Verbe), dit saint Jean, rien n'a été fait de ce qui a été fait.* La sagesse qu'on a toujours regardée comme le Verbe divin, fils de Dieu, parle ainsi dans les *Proverbes* : « Quand il préparait les cieux, j'étais là. Quand il donnait aux abîmes une loi et une limite, quand il établissait le firmament et qu'il distribuait avec mesure les sources des eaux ; quand il mettait un frein à la mer et posait une loi aux flots, afin qu'ils ne dépassassent pas leurs limites ; quand il pesait les fondements de la terre : j'étais avec lui, arrangeant toutes choses ; je me délectai chaque jour, me jouant devant lui, en tout temps jouant dans l'univers, et mes délices sont d'être avec les enfants des hommes (1). »

N'est-ce pas là la variété et la distinction des êtres ? Comme cette action de compter, distinguer, aller d'un endroit à un autre est bien rendu par ce mot : *ludens (me jouant)*. Le livre de l'*Ecclésiaste* dit aussi : *Unus est altistissimus creator omnipotens (il y a un seul créateur tout puissant.)* Quand il eut créé la sagesse dont il a dit en commençant : « Elle a toujours été avec

(1) *Quando præparabat cælos aderam ; quando certá lege et gyro vallabat abyssos, quando æthera firmabat sursum et librabat fontes aqnarum, quando circumdabat mari terminum suum et legem parabat aquis, ne transirent fines suos, quando appendebat fondamenta terræ, cum eo eram cuncta componens et delectabar per singulos dies, ludens coram eo omni tempore, ludens in orbe terrarum et deliciæ meæ esse cum filiis hominum.* (Sap., cap. VIII, 27. 31.)

lui, et elle est avant le temps : *cum illâ semper fuit et est ante ævum*. Dors donc que Dieu eut engendré la sagesse, c'est-à-dire son fils, *vidit et demuneravit et mensus est*, il vit, il compta, il mesura. Toute distinction se trouve dans ces trois mots.

Quant à l'Esprit-Saint, lorsqu'il apparaît, c'est pour éclairer ; car c'est lui qui inspire les prophètes, qui dévoile l'avenir et ôte le bandeau d'obscurité de devant les yeux. Lorsque Dieu promet l'effusion de son esprit saint, voici les effets qu'il annonce devoir suivre : « Vos fils et vos filles prophétiseront, vos vieillards auront des songes, et vos jeunes gens des visions. *Et prophetabunt filii vestri et filiæ vestræ, senes vestri somnia somniabunt, et juvenes vestri visiones videbunt* (JOEL).

Dans la nouvelle loi, c'est le fils qui sauve ; le péché avait tout confondu, tout bouleversé, tout mis hors de sa place ; l'homme s'était fait Dieu, il fallait distinguer ce qui avait été confondu, remettre Dieu à sa place dans l'esprit de l'homme, et l'homme à sa place dans l'esprit de Dieu, rétablir de justes rapports entre les êtres, replacer les limites que la terrible puissance de l'homme avait renversées, séparer le bien du mal, recueillir le bon grain, afin d'en former le royaume de Dieu ; cette œuvre de discernement, de justice amoureuse convenait au fils ; c'est encore à lui qu'est réservée une dernière distinction, celle des bons et des méchants au jour du jugement, où les consciences seront sondées jusque dans leurs derniers replis.

Mais quand Jésus-Christ a tout fondé, tout établi, tout formulé, quand il a dit toute vérité à ses apôtres, et qu'il s'agit de jeter la lumière sur son admirable construction, afin d'en faire

sentir l'ensemble, il se récuse et laisse ce soin au Saint-Esprit : Lorsque l'Esprit sera venu, dit-il à ses apôtres, il vous fera tout comprendre, « *Ille vos docebit omnia.* » Les apôtres étaient comme des hommes qu'on a menés pendant la nuit devant un édifice où l'art et la magnificence ont épuisé tous leurs efforts, ils comprennent difficilement tout ce qu'on leur explique ; mais au premier rayon du soleil ils poussent un cri d'admiration. Je vois maintenant, disent-ils. Un seul rayon de lumière leur en a plus appris que toutes les paroles de la nuit, quoiqu'au fond, ils ne voient rien qui ne fût contenu dans ces paroles. Ainsi, l'Esprit-Saint a fait comprendre Jésus-Christ, la lumière a éclairé la forme.

Lorsque l'Esprit de vérité sera venu, disait Jésus-Christ, il vous apprendra toute vérité, car il ne parle pas de lui-même ; il dira tout ce qu'il aura entendu... parce qu'il aura reçu du mien : *Non enim loquetur a semetipso, sed quæcumque audiet loquetur... quia de meo accipiet* (JOAN., cap. XVI). Il n'invente pas, il ne crée pas, il unit, il manifeste, il éclaire. Aussi c'est lui qu'on appelle toutes les fois qu'on a besoin de lumière ; avant l'étude, avant la prière, avant une ordination, avant la décision d'un concile, c'est lui que l'Eglise a pour guide, et c'est pour cela qu'elle voit et qu'elle ne peut se tromper.

Voilà donc la Trinité : le Père, qui est vie ou immensité ; le Fils, qui est verbe ou forme et distinction ou variété ; le Saint-Esprit qui est lumière et amour ou unité. Et ces trois personnes ne sont qu'un seul Dieu, et leur unité est non-seulement dans le fait éternel de leur existence, mais dans l'essence des choses, car elles

sont inséparables dans la pensée ; on ne peut les concevoir l'une sans l'autre.

Que serait-ce en effet que la lumière seule ? Figurez-vous être au milieu d'une lumière infinie, sans aucune forme, que verrez-vous ? rien ; vous serez comme plongé dans une obscurité profonde. La lumière pour éclairer, et par conséquent pour être lumière, suppose donc la forme, et voilà pourquoi la lumière n'est pas appelée intelligence. Mais la forme elle-même est-elle concevable sans la substance ? Non. Elle a donc son principe dans la vie et ne peut subsister que par elle. La vie, de son côté, ne peut se concevoir seule, elle est arrêtée dès son premier pas, elle ne peut se développer et par conséquent être vie, puisque son essence est l'expansion, sans réaliser la forme : elle appelle donc nécessairement la forme, et par-là même l'engendre ; mais dans son premier acte elle ne suppose rien, elle est à elle-même son principe.

Ainsi la vie ne suppose rien, mais elle appelle la forme et l'engendre ; la forme suppose la vie, et conjointement avec elle appelle la lumière produite par toutes deux. La lumière, qui complète l'être en le tirant de l'obscurité, n'appelle plus rien, mais elle suppose et la forme et la vie, et voilà pourquoi, comme l'a dit l'éternelle vérité, il y a un seul Dieu en trois personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Le Père qui engendre le Fils, et le Saint-Esprit qui procède du Père et du Fils.

P. F. G. Lacuria.

LES

GRANDS THAUMATURGES

APOLLONIUS DE TYANE

(*Suite*)

Cette clairvoyance supranaturelle, Apollonius s'en servira auprès de Vespasien, alors en Egypte, pour lui annoncer, à l'heure même de l'événement, l'incendie du temple de Jupiter Capitolin survenu à Rome au cours des luttes soutenues par son fils Domitien contre Vitellius. Elle apparaîtra encore pour soustraire le Tyanéen à l'ordre d'arrestation lancé contre lui, à la suite de paroles imprudentes prononcées à l'adresse de Domitien, devenu empereur, et vers lequel, du reste, il se dirige aussitôt de lui-même pour se justifier.

Bien que l'accusation portée contre Apollonius eût en réalité pour point de départ sa liaison avec Nerva dont la popularité portait ombrage au soupçonneux Domitien, c'est du crime de magie qu'il avait à se défendre, ainsi que le montrent les paroles d'Elien auquel il avait naguère prédit sa haute élévation, et qui lui gardait en secret une sincère affection. « On vous reproche » lui dit le préfet du prétoire « votre cos-
« tume et votre genre de vie. On dit qu'il y a des gens
« qui vous adorent comme un Dieu, que vous avez
« prédit la peste à Ephèse, que vous avez parlé contre
« l'empereur tantôt secrètement, tantôt en public,
« qu'enfin vous avez quelquefois donné vos attaques
« comme inspirées par les Dieux. En dernier lieu
» (chose parfaitement invraisemblable pour moi, car

« je sais que vous n'admettez pas que l'on verse le « sang même dans les sacrifices, mais très vraisem- « blable pour l'empereur), on vous accuse d'être allé « trouver Nerva à la campagne, et comme il offrait un « sacrifice contre l'empereur, d'avoir vous-même « coupé en morceaux un enfant Arcadien, et d'avoir « exalté ses espérances par ce sacrifice, qui eut lieu, « dit on, la nuit, comme la lune commençait à dé- « croître.

Quand, amené en présence du tyran, Apollonius se voit mettre les fers, il lui objecte : « Si vous me « prenez pour un magicien, comment ferez-vous pour « m'enchaîner ? Et si vous m'enchaînez, comment m'accuserez-vous de magie ? » Argumentation qui serait des plus convaincantes pour nous si, quelques pages plus loin, Philostrate ne faisait dire à son héros répondant à Damis qui lui demande s'il sera mis en liberté : « Oui, je le serai aujourd'hui par la volonté du juge ; je le suis dès maintenant par la mienne .» Et en disant cela, il tira sa jambe des fers qui la retenaient, et dit à Damis : « Voici la preuve que je suis libre, ainsi prenez confiance ». Il semble, aussi, que notre thaumaturge était assez sûr de son pouvoir car, de même qu'il s'était affranchi de ses entraves, de même il échappe au ressentiment de Domitien en disparaissant subitement de la salle où il a, une à une, réfuté les accusations portées contre lui. Le réquisitoire de l'empereur et la défense d'Apollonius sont, dans le livre de Philostrate, d'assez piètres morceaux ; on en peut dire autant de l'Apologie, œuvre d'un rhéteur à courte vue et, en somme, pauvre littérateur : je ne m'y arrêterai point davantage. A peine se fut-il échappé du prétoire qu'Apollonius se trouva, en un instant, transporté à une grande distance de Rome, à Dicéarchie, où il avait, avant de comparaître devant Domitien, envoyé Damis rejoindre son ami Démétrius.

Il est assez important de relever que Philostrate s'est gardé de supprimer, dans son livre, certaines anecdotes qui montrent combien était répandue la

croyance qu'Apollonius était un adepte fervent de la magie. Comme il voulait descendre dans l'antre de Trophonius, pour consulter l'oracle, les prêtres s'y opposant « dirent au peuple qu'il ne fallait pas permettre à un magicien de pénétrer les mystères de Trophonius. » Le philosophe, néanmoins, passa outre. « Quand le soir fut venu, il se présenta à l'ouverture de l'antre avec les jeunes gens qui le suivaient, enleva quatre des barreaux qui en fermaient l'entrée, et s'enfonça sous terre avec son manteau, comme s'il se fût préparé à une dispute philosophique. Cette résolution fut si agréable à Trophonius, qu'il apparut lui-même aux prêtres pour leur reprocher d'avoir traité Apollonius comme ils l'avaient fait, et leur ordonna de se rendre à Aulis, leur annonçant qu'il sortirait de l'antre en cet endroit d'une manière plus merveilleuse qu'il n'était arrivé à aucun homme. Apollonius sortit de dessous terre le septième jour, après avoir séjourné bien plus longtemps que n'ont coutume de le faire les autres hommes. Il tenait en main un livre contenant une réponse admirablement appropriée à la question qu'il avait adressée au Dieu. Cette question était : « Quelle est, selon vous, ô Trophonius ! « la plus belle et la plus pure philosophie » ? Et le livre contenait les préceptes de Pythagore. Par là l'oracle ne déclarait-il pas que son suffrage était acquis à la doctrine pythagoricienne » ? Je prie le lecteur de retenir ce passage de Philostrate, car il n'est pas possible de ne point le rapprocher d'un fait analogue qu'on trouvera dans le document dont j'ai parlé au début de cette étude et auquel je vais arriver bientôt.

Dirai-je, encore, qu'étant à Ephèse, Apollonius vit que Domitien succombait, à Rome, sous le fer de l'affranchi Etienne ? Suivant une tradition, c'est dans cette ville d'Ephèse que mourut cet homme extraordinaire ; une autre tradition place sa fin à Linde, une autre en Crète, celle-ci en l'entourant de circonstances merveilleuses. Quoi qu'il en soit, la croyance populaire était, dans toute la Grèce, qu'Apollonius reparut plusieurs fois après sa mort. Je ne rapporterai

que l'apparition qu'il fit à Tyane, sa patrie, en faveur d'un jeune homme incrédule qui l'avait évoqué pour le consulter sur l'immortalité de l'âme. Voici quelle fut la réponse du philosophe. « L'âme est immor-
« telle ; elle n'est pas à vous, elle est à la Provi-
« dence. Quand le corps est épuisé, semblable à un
« coursier rapide qui franchit la barrière, l'âme s'é-
« lance et se précipite au milieu des espaces éthérés,
« pleine de mépris pour le triste et rude esclavage
« qu'elle a souffert. Mais que vous importent ces
« choses ? Vous les connaîtrez quand vous ne serez
« plus. Tant que vous êtes parmi les vivants, pourquoi
« chercher à percer ces mystères ? »

***

Dans tout ce qui précède, nous avons vu. simplement, le thaumaturge que Philostrate lui-même nous montre, encore qu'il n'en veuille point convenir. Mieux que les pâles élucubrations du rhéteur grec, quelqu'écrit du philosophe néo-pythagoricien aiderait notre opinion en ce qui touche sa science tant vantée. On peut s'étonner qu'aucun des ouvrages cités par les historiens d'Apollonius ne nous soit mal parvenu ; sans parler de son *Apologie*, de ses *lettres*, pièces trop évidemment fabriquées après coup, que sont devenus ses quatre livres *sur l'Astrologie*, son livre *sur les sacrifices* (cité par Eusèbe), son *Hymne à la Mémoire*, la *Vie de Pythagore* que lui attribue Suidas, enfin son *Testament* écrit, d'après Philostrate, en dialecte Ionien ?... Nous devons regretter, surtout, la perte de ce dernier, car on sait que, sous ce titre, les sages d'autrefois résumèrent leur doctrine. Aussi, dirai-je tout de suite que c'est au *Testament* d'Apollonius de Tyane que j'ai pensé lorsque me tomba sous les yeux le document mis en lumière par Silvestre de Sacy, document qui motiva, je l'ai dit, mon étude.

Cette pièce curieuse, un manuscrit arabe annoncé par d'Herbelot, puis par le catalogue imprimé des manuscrits du roi comme un abrégé ou un extrait de

l'Histoire naturelle de Pline, est le *Kétab Bélinas — le Livre du secret de la Créature,* — par le sage Bélinous. Comme on va le voir, l'attribution de l'arrière paternité de ce livre au naturaliste latin est des plus fantaisistes : «... Si cet ouvrage est le seul que les Arabes connaissent sous le nom de Pline, » remarque Silvestre de Sacy, « on peut affirmer hardiment que les écrits de ce célèbre historien de la nature ne sont point parvenus jusqu'à eux : au moins est il certain que l'on n'apercevra aucun rapport entre les livres de Pline et ce *Traité des secrets de la créature* ».

« Je suis même très porté à croire » continue le savant orientaliste « que ce n'est point le nom de Pline qui nous est représenté par *Bélinous*, mais celui d'un autre personnage très célèbre dans l'antiquité, je veux parler d'Apollonius de Tyane. Cette conjecture est fondée principalement sur un passage du premier chapitre qui sert d'introduction à tout l'ouvrage, et dans lequel l'auteur fait parler Bélinous ainsi : *J'étais orphelin, du peuple de Tuaya, dans une entière indigence et denué de tout.* Je ne connais point de ville du nom de *Tuaya*, mais il me paraît très vraisemblable qu'il faut lire Tuana au lieu de Tuaya. Cette différence ne consiste que dans les points diacritiques de l'avant-dernière lettre de ce mot : avec deux points dessous c'est un *ye*, avec un seul point dessus c'est un *noun*. Toutes les personnes qui ont tant soit peu fait usage des manuscrits Arabes, savent combien ces erreurs sont fréquentes, surtout dans les noms propres. En admettant ce léger changement, le nom grec de la patrie d'Apollonius ne pourrait pas être mieux représenté en caractères arabes : les autres désignations ne conviennent pas si bien à Apollonius ; on peut cependant lui appliquer celle d'orphelin, puisque suivant Philostrate, il avait déjà perdu, à l'âge de vingt ans, son père et sa mère, et qu'il était encore dans le cas d'avoir besoin d'un tuteur. Il est vrai que loin d'être dans l'indigence il recueillit, de la succession de son père, de grands biens qu'il partagea avec un frère plus âgé que lui ; mais le philosophe employa

ses richesses à gagner à la vertu ceux de ses parents qui étaient dans la pauvreté, et il ne se réserva qu'un bien très modique ; d'ailleurs sa manière de vivre et de voyager a pu faire croire qu'il était né de parents pauvres et indigens (1) ».

« Le titre que notre écrivain arabe donne partout à Bélinous, *savant dans l'art des talismans et des prodiges*, (à la lettre *l'homme aux talismans et aux miracles*,) ne convient nullement à Pline. Cet écrivain sage n'a jamais été regardé comme un homme surnaturel. Apollonius, au contraire, du consentement unanime de ses admirateurs et de ses détracteurs, se rendit célèbre par des actions qui paraissent supérieures aux forces de la nature... »

L'expression d'Aboulfarage, qui appelle Apollonius *l'homme aux talismans*, est parfaitement d'accord avec la tradition. En effet, nombre d'auteurs anciens nous apprennent que ce mystérieux personnage avait érigé, en différentes villes, des talismans contre les débordements des fleuves et contre la fureur des chevaux indomptés, contre le vent du nord et contre les scorpions. « On dit qu'il avait mis à Bizance trois cigognes de pierre, pour empêcher ces oiseaux d'y venir, des cousins de cuivre, des puces, des mouches et d'autres petits animaux pour le même effet, que l'empereur Basile fit ôter, et plusieurs autres figures qui marquaient, disait-on, ce qui devait arriver à cette ville jusqu'à la fin du monde. La *Chronique d'Alexandrie* dit que partout où il allait dans les villes et dans les campagnes, il mettait de ces sortes de figures et de talismans (2). » « Nicétas, auteur du XIIIe siècle, écrit qu'à Constantinople on voyait encore au palais des portes d'airain chargées de caractères magiques par Apollonius, et qu'on les fit fondre, parce qu'elles étaient devenues, pour les chrétiens eux-mêmes, un sujet de superstition. Au VIe siècle, si l'on en croit le

(1) Le fait seul de s'être, dès son jeune âge, voué à la vie pythagoricienne, entraînait, pour Apollonius, l'abandon de tous ses biens ; — en admettant que la richesse de ses parents ne soit pas une des nombreuses imaginations de son biographe (A).

(2) Tillemont, *Histoire des Empereurs*.

patriarche Anastase, cité par Cédrénus, il existait des talismans pareils dans Antioche (1). » De son côté, Selden nous apprend qu'il posséda un manuscrit arabe, sans nom d'auteur, dans lequel il était souvent parlé de nombreux talismans établis dans plusieurs villes d'Orient, et que dans cet ouvrage l'établissement de ces talismans était attribué au sage Folonous, ou plutôt Félinous. Ce nom ne peut être, comme le pense Selden, que celui d'Apollonius de Tyane (2).

« L'on pourrait objecter » poursuit S. de Sacy « que le mot Bélinous exprime mal le nom grec Α'πολλώνιος. Je réponds qu'il ne ressemble pas davantage au nom de Pline. Si les Arabes avaient voulu exprimer en leur langue ce nom latin, ils auraient vraisemblablement écrit *Aflinious*, comme ils écrivent *Aflatoun* pour Platon, à cause du concours de deux consonnes qui commencent ce nom ; au contraire, avec un léger changement dans les points diacritiques on pourrait lire *Bolnious* ou *Bolonious* au lieu de *Bélinous*, ce qui représenterait bien le nom grec d'Apollonius. L'on trouve chez les Arabes des traités d'alchimie qui portent le nom d'Osthane ; n'est-il pas vraisemblable qu'ils auront aussi conservé quelque souvenir du célèbre Apollonius qui voyagea dans une grande partie de l'Orient, et qui, suivant Philostrate, avait appris des Arabes de la Mésopotamie, à entendre le langage des bêtes ? »

Mais il est temps d'en venir au document lui-même. Son premier chapitre est intitulé : *Introduction et commencement de ce livre.* Voici la traduction qu'en donne Silvestre de Sacy.

« C'est ici le livre du sage Bélinous, qui possède l'art des talismans : voici ce que dit Bélinous. Je vais exposer et développer dans ce livre la science qui m'a été donnée, afin que vous l'entendiez, qu'elle pénètre dans vos esprits, et qu'elle s'insinue jusqu'aux principes de votre être. Si mes paroles, en pénétrant dans

(1) Legrand d'Aussy, *Vie d'Apollonius de Tyane.*
(2) Selden, *De diis Syris*, Sintag. 1, *de Theraphim.*

une âme, mettent en action ses facultés et communiquent le mouvement à ses ressorts naturels, l'homme en qui elles produiront cet effet jouit de toute la perfection de son être ; sa nature n'est altérée par aucun accident, son âme est exempte des ténèbres qui pourraient former un voile entre elle et la recherche de la science : elle recueillera le fruit de mes paroles à proportion de son degré de force. Les instructions plus faciles qu'elle aura d'abord reçues, la fortifieront et la rendront capable d'acquérir la science, et de porter les regards sur les variétés infinies de la composition des êtres, et sur les causes de toutes choses. Mais si un homme entendant mes paroles, n'en ressent aucune impression, si elles ne mettent pas en mouvement les principes de son être, c'est une marque que ses yeux sont enveloppés de ténèbres ; alors le chaos immense qui sépare ces premières et plus simples instructions des degrés les plus sublimes de la science, sera pour lui un obstacle insurmontable, tel qu'un nuage épais, qui par son ombre obscure intercepte aux yeux même les plus sains, la vue des astres et l'éclat de leur lumière.

« Je vous ferai connaître quel est mon nom afin que vous soyez épris d'amour pour ma science, que vous méditiez mes paroles, que vous les ayez devant tes yeux le jour et la nuit, et qu'en en faisant une étude absolue, vous parveniez à connaître le secret de la nature.

« Je suis le sage Bélinous, qui possède l'art des talismans et des choses merveilleuses. J'ai reçu du maître de l'univers une science toute particulière, supérieure à la nature, si subtile qu'elle échappe aux accidents de la matière, forte et pénétrante. Par les sens intérieurs qui sont la pensée, la réflexion, l'intelligence, l'esprit et le jugement, j'ai saisi tout ce qui est insensible aux sens extérieurs, et j'ai connu par l'organe des sens extérieurs, tout ce qui tombe sous leur *action*, les couleurs, les saveurs, les odeurs, les sons et les sensations du toucher. Il n'est aucune créature, soit du nombre des substances spirituelles et subtiles,

soit parmi les êtres grossires et corporels, rien de ce qui peut être saisi par l'organe des sens extérieurs ou intérieurs, dont je ne sois parvenu à connaître la nature, la cause et la formation. Ce livre les pénètre toutes, semblable à une lance fine et inflexible, il triomphe de tous les obstacles que lui oppose la matière grossière et corporelle.

« Maintenant prêtez l'oreille aux instructions que je vais vous donner. Toutes choses sont composées de quatre principes élémentaires, le chaud, le froid, l'humide et le sec. Ce sont là les éléments de tout ce qui existe ; c'est par leur combinaison que toutes choses sont formées ; ils sont combinés les uns avec les autres, de telle manière qu'ils sont tous emportés par le même mouvement de rotation et ne forment qu'un seul assemblage. Une seule sphère les entraîne dans son mouvement orbiculaire ; la partie la plus élevée de son orbite est semblable à la partie inférieure, et les extrémités, quoiqu'éloignées, n'ont entre elle aucune différence ; car le tout est d'une même substance, d'une même goutte, et ne forme qu'un même corps sans aucune distinction ou différence, jusqu'à ce que les accidents venant à influer sur cette substance, ils la modifient ; ses parties se séparent, et ils s'en forme des êtres diversifiés entre eux, à raison des différentes combinaisons des principes élémentaires qui concourent à leur formation, et ces êtres prennent des noms différents, suivant la variété de leur substance et de leurs formes.

« De ces différences de combinaisons, il en résulte des rapports de sympathie et d'antipathie entre la substance des différents êtres ; les uns se recherchent, les autres se repoussent réciproquement. Ils se tournent et se portent les uns vers les autres à raison des affinités qui existent entre eux ; il semblent inviter les êtres qui leur sont semblables, à s'unir à eux, et repousser ceux qui leur sont contraires par l'opposition qu'ils leur témoignent. C'est-là le principe fondamental de la science ; c'est en cela que consiste la connaissance de la cause primitive de la variété des êtres.

« J'aï exposé ici cette doctrine des rapports de sympathie et d'antipathie des quatre principes élémentaires, afin que cette instruction serve à former et à exercer l'esprit de ceux qui la liront, qu'ils connaissent comment on peut détourner les êtres de leur nature primitive; et qu'ils saisissent les affinités et les oppositions que ces principes ont entre eux. Par là ils seront en état d'entrer dans la connaissance des causes de toute chose. Cette matière étant ainsi placée à la tête de cet ouvrage, celui qui l'aura une fois bien comprise, connaîtra l'abrégé de toute la science : cette connaissance lui servira de guide pour parvenir à celle de tous les êtres, et il comprendra de quelle manière a été fait tout ce qui existe, et comment la nature a été formée. Je vais maintenant vous apprendre ce qui me concerne en particulier.

« J'étais orphelin du peuple de *Tuaya* (*Tuana*), dans une entière indigence et dénué de tout. Il y avait dans le lieu que j'habitais une statue de pierre, élevée sur une colonne de bois; sur la colonne on lisait ces mots : *Je suis Hermès à qui la science a été donnée; j'ai fait cet ouvrage merveilleux en public, mais ensuite je l'ai caché par les secrets de mon art, en sorte qu'il ne puisse être découvert que par un homme aussi savant que moi.* Sur la poitrine de la statue on lisait pareillement ces mots écrits en ancien langage : *Si quelqu'un désire connaître le secret de la création des êtres, et de quelle manière a été formée la nature, qu'il regarde sous mes pieds.* On venait en foule vers cette statue, et chacun regardait sous ses pieds sans y rien voir. Pour moi, je n'étais encore qu'un faible enfant; mais lorsque je fus devenu plus fort, et que j'eus atteint un âge plus avancé, ayant lu les paroles qui étaient sur la poitrine de la statue, j'en compris le sens, et j'entrepris de creuser la terre sous le pied de la colonne. Je découvris un souterrain où régnait une épaisse obscurité, et dans lequel la lumière du soleil ne pouvait pénétrer. Si l'on voulait y porter la lumière d'un flambeau, il était aussitôt éteint par l'agitation des vents qui y soufflaient

sans interruption. Je ne trouvais aucun moyen de suivre le sentier que j'avais découvert, à cause des ténèbres qui emplissaient ce souterrain ; et la force des vents qui y soufflaient, ne me permettait pas d'y entrer à la lueur d'un flambeau. Ne pouvant donc vaincre ces obstacles je tombai dans la tristesse, et le sommeil s'empara de mes yeux. Tandis que je dormais d'un sommeil inquiet et agité, l'esprit occupé du sujet de ma peine, un vieillard dont la figure ressemblait à la mienne, se présenta devant moi et me dit : Lève-toi, Bélinous, et entre dans cette route souterraine ; elle te conduira à la science des secrets de la créature, et tu parviendras à connaître comment la nature a été formée. Les ténèbres, lui répondis-je, m'empêchent de rien discerner dans ce lieu, et la lumière ne peut résister au souffle des vents qui y règnent. Alors ce vieillard me dit : Bélinous, place ta lumière sous un vase transparent, et elle sera ainsi à l'abri des vents qui ne pourront l'atteindre, et elle t'éclairera dans ce lieu ténébreux. Ces paroles firent renaître la joie dans mon âme, je sentis que j'allais jouir de l'objet de mes vœux, et lui adressant la parole : Qui êtes-vous, lui dis-je, vous à qui je suis redevable d'un si grand bienfait? Je suis, me répondit-il, ton créateur. l'être parfait. En ce moment je me réveillai rempli de joie, et ayant placé une lumière sous un vase transparent, comme il m'avait ordonné de le faire, j'entrai dans ce souterrain. J'y vis un vieillard assis sur un trône d'or, et qui tenait d'une main une tablette d'émeraude sur laquelle était écrit : *C'est ici la formation de la nature ;* devant lui était un livre sur lequel on lisait : *C'est ici le secret de la création des êtres, et la science des causes de toutes choses.* Je pris ce livre hardiment et sans crainte, et je sortis de ce lieu. J'appris ce qui était écrit dans ce livre du *Secret de la création des êtres ;* je compris comment la nature avait été formée, et j'acquis la connaissance des causes de toutes choses. Ma science rendit mon nom célèbre ; je connus l'art des talismans et des choses merveilleuses, et je pénétrai les com-

binaisons des quatre principes élémentaires, leurs différentes compositions, leurs antipathies et leurs affinités. »

(*A suivre.*) ALASTER.

AVIS IMPORTANT

N'ayant pas encore reçu, au moment de la mise sous presse, la copie de notre collaborateur Pierre QUILLARD, *qui habite Constantinople, nous nous voyons contraints de remettre au prochain numéro la suite du* « *LIVRE DE JAMBLIQUE SUR LES MYSTÈRES* ».

Science écrite

De tout l'art hermétique (1),

Qui n'a pas été puisée dans les Livres d'autrui; mais qui a été justifiée et prouvée par l'expérience même.

Mise en lumière, en l'honneur et gloire des ENFANTS DE L'ART' *les Ides de Septembre de l'année 1731, par un Philosophe, connu pour tel.*

I

L'ALCHIMIE est une étude, qui imite la nature, et va beaucoup plus loin que cette servante de la Divinité.

II

Ce n'est pas la lecture des Livres Philosophiques qui constituent le Philosophe ; mais bien plutôt la pratique, précédée des découvertes d'un fidel ami, qui nous démontre l'ART.

III

Notre ART est aisé et difficile, très précieux et vil, selon le sujet qui s'y applique et s'y attache.

IV

Il est aisé, en ce qu'il ne se conduit que selon la voye de la simple nature.

V

Il est difficile, en ce qu'il nous découvre tous les mystères de cette sçavante ouvrière, et nous rend les confidents de ses ressorts cachez.

(1) Nous détachons cette pièce curieuse de la traduction faite par J. B. C. de la Monnerie du *Zodiaque de la vie humaine* de Marcel Palingène dont elle est une des *Notes*.

VI

Il est très précieux, par raport à ceux qui recherchent notre ART, dans les choses précieuses et chères.

VII

Il est vil, en ce qu'il tire son origine d'une chose, sinon vile, du moins très-commune et très-connue.

VIII

La Matière des Philosophes est unique, en essence et en nombre, et ne dépend point de plusieurs sujets.

IX

Ce n'est point dans le règne Astral qu'il faut chercher notre matière, quoiqu'elle renferme toute la vertu des Astres.

X

Ce n'est pas aussi dans les Eléments, quoiqu'elle les ait concentrez en elle.

XI

Le règne Animal ne peut pas non plus nous la donner, quoiqu'elle soit douée d'une âme très-noble.

XII

Le règne Végétal ne peut pas nous fournir notre Matière, quoiqu'elle ait un esprit végétatif et une vertu beaucoup plus multipliante que tous les Végétaux.

XIII

C'est enfin dans la dernière Famille de la nature, je veux dire le règne Minéral, qu'il faut la découvrir, quoiqu'elle ne soit ni or, ni argent, ni Mercure vif, ni aucun des autres Métaux et Minéraux, majeurs et mineurs, à l'exception de ce que les Philosophes apellent leur ELECTRE MINÉRAL, non meur, ou la *Magnésie Philosophique*, qu'ils apellent leur SATURNE, qui n'est nullement leur commun, et qui ne peut être compris par le sens ordinaire des Chimistes vulgaires.

XIV

La Matière des Philosophes doit être crue ; c'est-à-dire, n'avoir jamais passé par le feu.

XV

Notre MAGNÉSIE est la vraye et unique Matière de LA PIERRE PHILOSOPHALE, dans notre voye universelle, qui est humide et sèche.

XVI

La solution de notre Matière est, ou violente, ou douce, ou bénigne.

XVII

Le Feu des Philosophes, en tant que le plus grand et le premier de leurs secrets (puisque c'est la seule connaissance qui distingue le Philosophe des Sophistes) est triple, le naturel, le surnaturel, et l'élémentaire.

XVIII

C'est le Feu naturel, qui fait le Soulphre d'or de la Magnésie.

XIX

Le Feu surnaturel, est le Meustrue dissolvant des Philosophes, qui n'est pas corrosif. C'est un feu igné, une eau non aqueuse, un esprit corporel, et un corps spirituel : en un mot, un feu froid, dont la chaleur l'emporte cependant sur la naturelle et l'artificielle. Il n'est que cette chaleur qui puisse dissoudre l'Or radicalement, sans aucune corrosion, et le rendre fusible et potable, qui est, de toutes les Médecines et de tous les remèdes, le meilleur et le plus agissant.

XX

Le Feu Elémentaire est la clef du naturel et du surnaturel, et cependant les deux derniers engendrent le premier.

XXI

Le Feu surnaturel est la Mère du Mercure des Philosophes ; le naturel en est le Père, et l'Elémentaire en est la Nourrice et la Gouvernante.

XXII

Le Mercure des Philosophes est simple, ou double, ou triple.

XXIII

Le simple, est la Fontaine Aigrelette des



Philosophes, ou leur *Vinaigre Philosophique*, qui est le premier fondement, et l'unique principe de la PIERRE ; c'est lui qui extrait les Soulphres des Métaux, résout et volatilise leurs Sels.

XXIV

Le double, qui est la Terre Feuillée Philosophique. est un Parfun et un Oxicrat très doux, une eau qui ne mouille pas les mains ; enfin il est, ce que les Philosophes apellent leur AZOTE (1).

XXV

Le Mercure triple, est la première Matière des Philosophes, qui renferme leurs trois principes ; sçavoir, Sel, Soulphre, et Mercure Philosophiques, unis inséparablement par le lien de conjonction. C'est enfin ce Mercure, qui se scelle Hermétiquement de lui-même, et cette eau mélée de feu.

XXVI

Nous avons cinq solutions de notre Matière.

1° De la Matière crue, pour en tirer le Feu des Philosophes.

2° Afin que ce feu secret, étant extrait, il fasse paraître le *Feu Vitriolin ;* non commun ; mais Philosophique, qu'on apelle PLOMB DES PHILOSOPHES.

3° Que ce *Feu Vitriolique* passe, par la putréfaction, au Cahos des Philosophes.

(1) Azoth signifie commencement et fin. Ce mot a été composé par les Philosophes, d'Alpha et d'Oméga, première et dernière lettres des Grecs ; du Z, dernière lettre des Latins ; et du Tau dernière lettre des Hébreux, que quelques spéculatifs ont prétendu représenter mystérieusement la Croix de Jesus-Christ.

4° De l'Or Philosophique, par le propre Aimant Mercuriel.

5° De la Terre Philosophique, afin d'en former le double Mercure.

XXVII

Il paroît deux Putréfactions ; celle de notre *Vitriol*, et celle de la *Terre Adamique*, ainsi apellée par les Philosophes, afin d'en préparer la *Terre Feuillée ;* ou le double Mercure.

XXVIII

Les Philosophes n'ont qu'un Aimant et deux Aciers.

XXIX

Le Mercure simple des Philosophes, est l'Aimant de leur Soulphre. C'est par lui qu'on tire l'Or des Philosophes, qui est beaucoup plus précieux que l'Or Vulgaire. Il est aussi l'Aimant du Sel Philosophique. C'est avec lui qu'on lave la Terre Philosophique, et qu'on la rend volatile, afin qu'ils se joignent exactement, et qu'ils fassent, ce qu'on apelle Mercure double.

XXX

L'un et l'autre Acier, tant sulphureux que salin, doit fait Coit onze fois avec l'Aimant Mercuriel, afin qu'il aquierre, par cette cohobation réitérée, une nature régénérée, très-noble.

XXXI

La volatilisation de la Terre Philosophique, par l'Esprit du Mercure, (afin que le Sel des




Métaux, qui est la PIERRE même, soit engendrée) demande un Artiste ingénieux, assidu et patient.

XXXII

Le grand mystère, est de sçavoir volatiliser la Terre Philosophique. Sans cette volatilisation, les autres travaux sont inutiles et vains. Les Philosophes ont été très-réservez sur cet article, Raymond-Lulle, Bazile Valentin, Théophraste, Paracelse, Geberd, Arnauld de Villeneuve, Melchior, Michel Sendivogius, le Comte Trevisan, le Morien, et plusieurs autres, ont été très-obscurs. Ils n'en ont dépeint le procédé qu'avec différents hiéroglyphes et en ont parlé avec des termes très-variez. Eu égard à la diversité des Phénomènes qui paraissent dans cette élaboration ; les uns lui ont donné le nom de NITRE VIERGE, extrait de la TERRE ADAMIQUE, d'autres l'ont nommé GRANDS JOURS DE SALOMON, quelquefois les CHAMPS DE MARS ; ailleurs, BENOITE VERDEUR DE VÉNUS, quelquefois MIROIRS D'OR DE VÉNUS ; en d'autres endroits, TERRE DE PARADIS ; quelquefois MOISSON PORTANT FEUILLES ET FRUITS ; dans des occasions HUILE DE TALC DES PHILOSOPHES ; tantôt MERCURE AMALGAMÉ ; d'autres MASSE DE PERLES, prête à se coaguler, MASSE STYGIENNE, MER GLACIALE ; quelquefois LUNE ENGROSSÉE PAR MERCURE ; quelquefois DIAMANT PHILOSOPHIQUE, TERRE FEUILLÉE, TARTRE DES PHILOSOPHES, MANNE, DRAGON DÉVORANT SA PROPRE QUEUE. On ne finiroit pas à les reporter.

XXXIII

La Terre Feuillée des Pilosophes se compose avec leur or liquide, selon le poids de nature : elle est pour lors première Matière, à laquelle,

si l'on proportionne le *Feu gradué Philosophique* (que les Philosophes apellent *l'Huile de Saturne*, ou le *Cachet d'Hermès*), cette Terre est conduite à l'Elixir blanc et rouge : elle se teint et se parfait par ses propres Eléments, qui sont l'Air et le Feu, et se multiplie à l'infinie.

XXXIV

Il n'y a point de voye particulière qu'elle ne soit émanée de la Source universelle. Il ne faut donc pas ajouter foi aux fables des Sophistes du tems présent, qui sçavent extorquer de l'argent aux sujets trop crédules, et les trompent par l'espoir d'un gain futur, qui n'arrivera jamais.

XXXV

Les Particuliers réels se font par le simple Esprit du Mercure des Philosophes, qui est Solaire et Lunaire, comme la Pierre de Feu de Bazile Valentin, l'augmentation de l'Or et de l'Argent, le Cuivre conduit à des degrez de perfection. La Transmutation de l'Or et de l'Argent, en une teinture *Tingente*, la maturation du Mercure vif, en Argent et en Or, et plusieurs autres.

XXXVI

Le double Mercure des Philosophes rend l'Huile de Talc, que quelques-uns ont apellé leur Gur. Il conserve la fleur de la jeunesse, jusque dans la vieillesse la plus avancée. Il peut dissoudre plusieurs petites perles, pour en faire de très grosses, plus belles de beaucoup, en qualité et en beauté, que les naturelles.

XXXVII

La Teinture parfaite, outre la Transmutation des Métaux, multipliée à l'infini, rétablit et fortifie la santé, elle rend fécondes les femme stériles, elle transmue les Cristaux en Pierres précieuses et en Diamants ; elle exubère les derniers en Escarboucles, et rend le verre Malléable.

XXXVIII

En un mot, les mystères de la Pierre sont si grands, qu'à peine la raison humaine peut-elle les concevoir.

XXXIX

C'est ainsi, dit Hermès, que Dieu créa le monde.

XL

La Pierre renferme en elle, enfin, les secrets, les richesses, les miracles et les forces des trois Règnes.

LE TOUT PROCÈDE D'UNE SEULE CHOSE

Très célèbre Médecin, ou Chymiste, qui que vous soyez, résolvez-moi, si vous le pouvez, et s'il vous plaît, ce *Syllogisme ;* sinon, si vous m'en fournissez l'occasion, je suis prêt à vous le résoudre démonstrativement.

Je dirai, en passant, que ce Programme jettera tous les lecteurs dans les expériences des Minéraux, attendu qu'il désigne cet *Electre Minéral*, non meur, comme la Matière de la Pierre.

Tâchons d'expliquer ce que les Philosophes entendent par leur *Electre Minéral*,

Notre Matière, disent-ils tous ; se trouve sur mer et sur terre. Ils disent vrai.

Mais, dans un autre endroit, ils avertissent qu'on ne la peut trouver en aucun endroit du monde. Ils ne nous trompent pas.

On entend, par des Minéraux, les Sels quelconques ; c'est ce Sel Philosophique, dont parle *Philalèthe*, et qu'il apelle le premier Estre de tous les Sels, qu'il faut rendre tel ; c'est-à-dire, le composer par un Aimant atractif des vertus Célestes, qui est la première Matière de la Pierre, et qui est l'*Electre Minéral*, paraissant sous la forme d'un *Fray de Grenouilles*. Ils n'ont donc pas tort d'exclure tous Métaux et Minéraux ; puisque ce Minéral est formé par l'Artiste d'une chose, tirée d'une Minière, qui n'est rien moins que les Mines ordinaires, et cette chose est l'Aimant des vertus Célestes ; aussi, se récrient-t-ils, notre Matière a ses propres Minières.

Ce qui a trompé encore une infinité d'Artistes, qui ont travaillé sur la vraye Matière sans fruit, c'est qu'ils ont pris le Sceau d'Hermès pour un Vase luté, à la Lampe d'émailleur, ou exactement bouché par un Luth.

Et je crois qu'il faut que notre Matière se fasse un Luth elle-même, c'est-à-dire, que le Ver à Soye le renferme de lui-même en sa Coque.

Je crois en outre qu'aucun des Feux des Chimistes ne doit servir à l'Œuvre.

Sur l'Atestation des Philosophes, j'exclus tous les *Feux de Fourneaux à Vent, de Rétorte, de Réverbère, de Lampe, de Ventre de Cheval*, et m'en tiendrois à leur Feu secret.

J. B. C. DE LA MONNERIE.

GLANES

Le professeur Wagner vient de communiquer à la branche de photographie de la société technique impériale de Saint-Pétersbourg un fait des plus extraordinaires. Voulant photographier un sujet hypnotisé, il dirigea sur lui l'appareil photographique et, à l'aide de la lumière d'une lampe au magnésium Kourdioumoff, fit deux instantanés, en prenant soin de s'entourer de toutes les précautions requises en aussi délicate matière. Or, comme il examinait les plaques, son étonnement fut sans bornes : les murs de la chambre, les meubles, les draperies, les tentures, tout y apparaissait en détail ; seul le sujet ne s'y trouvait pas : au lieu de sa personne, on ne voyait sur l'une des plaques qu'une partie de sa botte et sur l'autre une partie de sa main, tandis que le reste du corps était remplacé par des taches blanches paraissant s'élever en couches concentriques. C'est dans son propre appartement, au milieu d'une chambre fermée à clé dans laquelle personne ne pouvait pénétrer, que le professeur hypnotisa son sujet, après l'avoir étendu sur un sopha et sans qu'aucune étofle le recouvrît. Le savant expérimentatenr ne pouvant donner de ce phénomène une explication satisfaisante, une com mission de trois membres a été élue par les spécialistes de la Société technique pour répéter l'expérienoe du professeur Wagner sur le même sujet hypnotisé, dans le milieu et dans les conditions où s'est produit le phénomène. (Du journal russe *Novoe Vremia*, numéro du 5 mars 1894.)

Le Directeur-Gérant : F. DESCHAMPS.

Saint-Amand (Cher. — (Imprimerie DESTENAY. — BUSSIÈRE frères.

Les
Apocryphes Éthiopiens

Traduits en Français par René Basset

IV

LES LEGENDES DE S. TERTAG ET DE S. SOUSNYOS

Quoique Tërtâg et Sousnyos, dont il est question dans les récits que je traduis plus loin, soient des personnages historiques, les détails qui sont donnés sur eux sont si fabuleux qu'on peut aisément mettre au nombre des apocryphes les légendes qui rapportent leurs aventures. Le texte de la première, après avoir été autographié fort peu élégamment par M. Bachmann (1), a été réimprimé par lui, non sans incorrections (2). Outre le manuscrit de Berlin dont il s'est servi, il en existe un autre dans la collection de M. d'Abbadie (nº 152, 3) et un troisième au British Museum (3). En dehors de la courte introduction placée par M. Bachmann en tête de sa traduction et de la simple notice qu'en a donnée M. Goldschmidt (4), je ne sache pas qu'elle ait été l'objet d'aucune étude.

(1) *Die Philosophie des Neopythagoreers Secundus*, Berlin, 1888, in-8. app. II. avec une traduction latine.

(2) *Aethiopische Lesestücke*. Leipzig, 1893. in-8. Cf. le compte rendu que j'en ai donné, *Revue des traditions populaires*, t. VII, mai 1893, p. 293-294.

(3) Cf. Wright. *Catalogue of the ethiopic mss. in the British Museum*. Londres, 1877 in-4 p. 296-297 nº 390 III, f. 72-80.

(4) *Bibliotheca æthiopica*, Leipzig, 1893 in-8. p. 54, 55.

La légende de Sousnyos a été publiée pour la première fois en caractères latins (!) avec une traduction anglaise par M. Fries dans les *Actes du* VIII[e] *congrès international des Orientalistes* tenu en 1889 à Stockholm et à Christiania (5). L'auteur a utilisé trois manuscrits dont deux appartiennent à la Bibliothèque royale de Berlin. Il n'a pu donner aucun éclaircissement sur l'origine et le sujet de cette légende qu'on rencontre cependant, comme on le verra plus loin dans le Synaxaire arabe et le Synaxaire éthiopien.

La rédaction de la légende de Tërtâg, telle qu'on la trouve ici, ne nous a été conservée qu'en ghëëz, bien qu'elle soit composée d'éléments empruntés à des traditions arméniennes : il est probable, d'ailleurs, que la mise en œuvre de ces dernières n'est pas due à un Ethiopien et que nous avons affaire à la traduction d'une légende rédigée soit en grec, soit plus probablement en copte. Malheureusement, la date des manuscrits qui nous l'ont conservée ne peut nous fournir aucun renseignement sur ce point. Quant à la langue, elle est correcte et n'offre pas trace d'influence arabe. L'on pourrait donc, en s'appuyant sur cet unique témoignage, faire remonter la version éthiopienne, sinon à la première, du moins à la seconde période de la littérature ghëëz. Ce ne fut pas, sans doute, dès le IV[e] ou même le V[e] siècle de notre ère que le fonds historique qu'on y reconnaît s'enrichit de détails légendaires, et des travaux récents ont démontré qu'il fallait rajeunir de plusieurs siècles l'époque d'historiens arméniens sur la foi desquels on acceptait pour authentiques des récits présentés par eux comme des événements presque contemporains (6).

(5) Section sémitique (A). fascicule 2, Leiden, 1893, in-8, p. 53-70.

(6) Cf. Gustschmidt. *Ueber die Glaürdigkeit der armenischen Geschichte des Moses von Khoren*, Leipzig, 1876, ; Lagarde, *Agathangelus und die Akten Gregors von Armenien*. Gœttingen, 1887, in-4°, et surtout les deux mémoires de M. Carrière : *Moïse*

Quant à la composition de l'original grec ou copte, si le texte ghëëz n'est qu'une traduction, nous sommes réduits à des hypothèses. D'un côté, si l'on considère que les sources arméniennes peuvent, comme Moïse de Khoren, descendre jusqu'à la fin du VIIe siècle, d'un autre côté, il y aussi à tenir compte du fait suivant : La légende de la conversion de l'Ibérie du Caucase par Ste Nouné, racontée en premier lieu par Rufin vers 401 ou 402, remaniée par Socrate vers 440, puis par les écrivains arméniens, se retrouve appliquée au Yémen, sous le nom de légende de Ste Théogneste, par la *Chronique* du Copte Jean de Nikiou rédigée à la fin du VIIe siècle (7), à l'époque où Moïse de Khoren compilait son histoire. Comme cette légende a des points de contact avec l'histoire de Tërtag (Tiridate), il ne serait pas impossible que toutes deux fussent passées en Egypte à la même époque.

J'ai parlé plus haut d'éléments différents dont se compose la légende de Tërtâg : on peut distinguer nettement trois récits soudés plus ou moins habilement les uns aux autres.

1) Le père de Tërtâg, roi d'Arménie, est attaqué et tué par les ennemis (les Perses) : son fils, sauvé par sa nourrice est emporté à Rome : devenu grand, il entre au service d'un officier de l'empereur et se distingue dans une guerre contre les Barbares (les Goths) dont il tue le roi : en récompense, il obtient des secours qui lui permettent de venger son père dont le meurtrier est mis à mort, et de recouvrer son royaume.

Tërtâg n'est autre que Tiridate le Grand, sous qui l'Arménie fut convertie au christianisme. D'après les traditions rapportées par le douteux Agathan-

de Khoren et les généalogies patriarcales, Paris 1891, in-12 ; *Nouvelles sources de Moïse, de Khoren* Vienne, 1893, in-12.

(7) Cf. Carrière, *Nouvelles sources de Moïse de Khoren*, p. 42, note 3.

gelos (8), Zénob de Klag (9) Moïse de Khoren, (10), Jean le catholicos (11), Açoghig de Daron (12) etc.; Chosroes, de la famille des Arsacides, roi d'Arménie, fut assassiné par trahison par Anag, à l'instigation d'Ardechir, le fondateur de la dynastie persane des Sassanides, qui aussitôt après ravagea l'Arménie. Un des fils de Chosroes, Dertad (Tiridate), encore en bas âge, fut sauvé par son gouverneur, Artabaze, qui l'emmena à la cour de l'empereur des Grecs, et fut élevé chez un comte appelé Ligianès (Licinius). Le roi des Goths, nommé par quelques-uns Hratché, et que Zénob de Klag donne pour cousin à S. Grégoire l'Illuminateur et pour neveu à Anag, meurtrier de Chosroes, vient attaquer Dioclétien (*Tiouekghiédianous*) et lui propose de régler leur affaire en combat singulier. Licinius indique Tiridate à l'empereur pour lui servir de champion : l'Arménien fait prisonnier le roi ennemi et l'empereur, par reconnaissance, lui donne des troupes avec lesquelles il reconquiert son royaume et massacre les envahisseurs persans. Comme on le voit, les traits généraux s'accordent avec ceux de la légende éthiopienne. Ce qui suit, dans les historiens arméniens, est relatif à l'établissement du christianisme en Arménie, d'abord persécuté, puis triomphant, grâce à S. Grégoire l'Illuminateur, et ne se rapporte pas à notre sujet.

2) Le roi d'Arménie, rentré dans ses états, apprend que le roi de Rome qu'il regarde comme un père, est

(8) Langlois, *Collection des historiens anciens et modernes de l'Arménie*, t. I. Paris, 1867, in-8° : *Histoire du règne de Tiridate*, p. 109-193.

(9) *Histoire de Darôn*, trad. par E. Prudhomme, Paris, 1863, in-8°. p. 25 et suivantes.

(10) Langlois, *Collection des historiens anciens et modernes de l'Arménie* t. II, Paris, 1869 in 8, *Histoire d'Arménie* ch. 81, p. 117 et suiv.

(11) *Histoire d'Arménie*, trad. S. Martin. Paris, 1850, in-8 Ch. VIII, p. 50 et suiv.

(12) *Histoire universelle*, trad. Dulaurier, 1re partie. Paris, 1883, in,8, p. 43-45.

menacé d'une nouvelle invasion de Barbares. Il envoie à son secours Sarkis (Sergius) avec quarante héros. Ce petit nombre excite le mépris des Romains qui les tiennent dédaigneusement à l'écart. Mais ils attaquent l'ennemi et le détruisent complètement. Le roi de Rome, effrayé de la valeur de pareils auxiliaires les fait assassiner dans un banquet. Sarkis seul échappe et rend compte de cette trahison à Tiridate. Il reçoit de lui une armée avec laquelle il ravage le pays de Rome et ne revient dans sa patrie qu'après avoir tué le roi perfide et toutes ses troupes. Mais ces massacres lui causent d'horribles cauchemars : il se voit dans une mer de sang et ne recouvre le calme qu'après l'institution, à son intention, d'un jeûne général dans toute l'Arménie, et la fondation et la dotation de quarante églises.

Aucun historien arménien ne mentionne Sarkis et encore moins la rupture de Tiridate avec l'empereur de Rome (13). Bien plus, ils sont unanimes à rappeler l'amitié qui lia le roi d'Arménie à Constantin, soit qu'ils adoptent la légende qui représente ce dernier comme atteint de la lèpre et s'adressant à Tiridate pour lui demander des devins perses et indiens (14), soit, au contraire, que sa conversion au christianisme soit l'objet des félicitations du roi d'Arménie qui va le visiter accompagné de S. Grégoire l'Illuminateur et une nombreuse escorte, et conclut avec lui un traité « où les deux souverains

(13) Eusèbe, il est vrai, parle (*Histoire ecclésiastique* L. IX, Ch. VIII) d'attaques de Maximin contre les Arméniens chrétiens, mais les détails qu'il donne montrent bien qu'il s'agit d'une persécution contre les sujets de l'empire et non d'une guerre régulière.

(14) Moïse de Khoren, *Histoire d'Arménie*, ch. LXXXIII, p. 123. Sur cette légende empruntée aux Actes apocryphes du pape Silvestre et déjà combattue par Lebeau (*Histoire du Bas Empire*, éd. S. Martin, t. I. Paris, 1824, in-8°, p. 384) cf. A. Frothingham, *L'omelia de Giacomo de Sarûg*, Rome, 1882, in-4 p. 27 ; l'abbé Duchesne, *Le Liber Pontificalis*, Paris. 1886, in-4°, t. I, p. CVIII-CXX, en observant que Moïse de Khoren est loin d'être plus ancien que Jacques de Sarug ; Carrière, *Nouvelles sources de Khoren*, p. 1-7.

mêlent à l'encre le sang du Christ, afin de s'engager à ne pas se tromper l'un l'autre » (15).

Nulle part, il n'est question de Sarkis et de ses remords. Cependant le jeûne qui aurait été institué, selon notre légende, pour lui rendre le calme existe encore chez les Arméniens et les Grecs y rattachent une singulière tradition. « La fête de Saint Serge, soldat, et de son fils, tous deux martyrs, et de leurs quatorze compagnons, est célèbre parmi eux. Ils la solemnisent le samedi de la Septuagésime. Elle est précédée de cinq jours de jeûne, si rigoureusement observés que plusieurs filles et garçons s'abstiennent de presque toute nourriture pendant ces jours-là.... le jeûne qu'ils appellent d'*artzibut* fait le sujet d'une grosse querelle qui est entre les Grecs et les Arméniens, car ceux-là font un crime aux Arméniens de faire un tel jeûne, et voici l'histoire sur laquelle est fondé le reproche que les Grecs leur font. Artzibut, disent-ils, était le chien d'un évêque, qui précédait son maître en tous lieux et annonçait son arrivée : l'évêque fut si affligé de la mort de son chien qu'il ordonna cinq jours de jeûne pour le pleurer. C'est donc pour pleurer ce chien, disent les Grecs aux Arméniens que vous jeûnez cinq jours.... Ce qu'il

(15) Mkhitar d'Airivank. *Histoire chronologique* tr. Brosset. St-Pétersbourg, 1869. in-4°, p. 64. Cf. aussi Agathangelos *Histoire du règne de Tiridate* § CXXVI-CXXXVII (Langlois, I, 187-190). Moïse de Khoren, *Histoire d'Arménie*, ch. LXXXIV (L'anglois, II, p. 124) : Jean le Catholicos, *Histoire d'Arménie* ch. VIII, p. 32. Zénob de Klag, *Histoire de Darôn*, p. 60 ; Stéphane Orbélian, *Histoire de la Siounie*, trad. Brosset. St-Pétersbourg, 1864 2 v. 1866 in-4° t. I. p. 10. Dans son *Histoire de Vartan*, (Venise, 1828, p. 124) Elisée prétendlt avoir retrouvé ce traité dans les registres impériaux au temps de Théodose le Jeune. Le voyage de Tiridate à Rome ne paraît rien avoir d'historique en dépit des efforts de Serpos pour le prouver (*Compendio storico di Memorie cronologiche*, Venise, 1786, 3 v. in-8°, t. I, p. 200-217). Ceux mêmes qui ne le révoquent pas absolument en doute sont obligés de reconnaître que les prétendues lettres d'alliance ont été fort altérées (Neumann, *Mémoire sur les ouvrages de David*, Paris, 1829, in-8° p. 5-6 ; Nève, *Constantin et Théodose devant les églises orientales*, Louvain, 1857 in-8° p. 22.

y a ici de réel, c'est que le mot d'Artzibut désigne un avant-coureur ou un messager, et que le jeûne de S. Serge venant dans la semaine de la Sexagésime annonce que le carême suit de près » (16).

3) La perfidie des Romains amène une séparation dans le domaine spirituel ; les Arméniens rejettent le clergé et l'écriture de leurs ennemis ; ils se choisissent un archevêque qui ordonne des prêtres nationaux. A l'un deux, Thaddœos, le Saint-Esprit révèle douze lettres qui sont gravées sur une pierre dans une église ; après la mort de Thaddœos, l'évêque Mardiros ajoute dix caractères à ceux qui ont été révélés, et avec cet alphabet de vingt deux lettres (l'alphabet arménien se compose de *trente-huit* caractères) on peut écrire les traductions de la Bible, du Nouveau Testament, des Commentaires, des livres pieux que douze prêtres vont chercher en Egypte, en Syrie et jusque chez les Francs.

Cette troisième partie est un mélange de diverses traditions sur l'origine de l'alphabet arménien et sur les premières traductions faites dans cette langue. On est généralement d'accord pour placer en 404 (plus de cent ans après le règne de Tiridate) la date où l'alphabet arménien fut définitivement fixé par S. Mesrob (17). Auparavant, cependant, il semble qu'il exista un alphabet rudimentaire, dont l'usage était peu répandu. D'après Vartan (18), avant d'in-

(16) Le P. Monier. *Missions d'Arménie et de Perse*, ch. VI (*Lettres édifiantes*, éd. Aimé Martin, Orléans et Paris, 1875-77 4. v. in-8°, l. I, p. 324-325).

(17) Cf. les additions de Saint Martin dans son édition de *l'Histoire du Bas Empire* de Lebeau, t. V, p. 317-327. Je rappellerai ici l'opinion de M. Gaster (*Ilchester Lecture on greeko-slavonie Literature*, Londres, 1887. in-8° p. 270) d'après laquelle contrairement à l'opinion reçue, Mesrob aurait emprunté son alphabet non pas au grec, mais au zend et l'aurait complété avec des lettres coptes. Cf. sur cette question F. Muller, *Zur Gaschichte der armenischen Schrift* (*Wiener Zeitscheift für die kunde des Morgenlandes* t. II, 1888, p. 244-248 ; t. IV, et 1890, p. 284-288.

(18) Cité par Langlois, Introduction au second volume des *Historiens d'Arménie*, p. 6-7.

venter les caractères qui portent son nom, Mesrob, encouragé par le patriarche S. Sahag (Isaac) et le roi Vram-Chapouh (Behram-Chahpour) fit rechercher les anciens signes qui existaient au nombre de 22 chez un évêque syrien du nom de Daniel (19). Toutefois ces caractères étant en nombre insuffisant, il invoqua le ciel, et « non pas en songe pendant le sommeil, ni dans une vision pendant une veille...., il vit apparaître, aux yeux de l'esprit, une main qui écrivait sur une pierre, où se traçaient. comme sur la neige. les traits les plus fins ». Mesrob qui se trouvait alors à Samosate fit dessiner ces caractères par le calligraphe Rufin (20). L'alphabet fixé par eux et d'autres collaborateurs se répandit rapidement dans toute l'Arménie et servit pour les traductions de la Bible et d'un grand nombre d'ouvrages religieux (21). On voit qu'il n'est question ni de Thaddéouos ni de Mardiros : il est douteux que le premier nom soit un souvenir de S. Thaddée qui, d'après la légende, aurait prêché l'Evangile à Edesse puis en Arménie où il aurait souffert le martyre. Quant à l'envoi de disciples dans les divers pays pour recueillir des livres et les traduire en arménien, c'est un fait sur lequel s'accordent tous les historiens précédemment cités.

La légende de S. Sousnyos, telle que nous la présente la version éthiopienne, se compose de deux parties : l'aventure avec sa sœur Ouërzëlyâ et la prière magique qui lui est attribuée et qui rentre dans la catégorie des charmes si nombreux en Orient.

(19) Açoghigh de Daron, (*Histoire universelle*, p. 107-108). Langlois a déjà fait remarquer que le chiffre de vingt-deux lettres est celui de l'alphabet syriaque. D'un autre côté, c'est aussi le chiffre des alphabets réunis de Thaddœos et de Mardiros dans la légende éthiopienne.

(20) Lazare de Pharbe, *Histoire d'Arménie* (ap. Langlois, *Historiens d'Arménie*, t. II, p. 265-266) ; Gorioun, *Biographie de Mesrob* (ap. Langlois, t. II, p. 10-11) ; Moïse de Khoren. *Histoire d'Arménie*, L. III, ch. 52-53, (ibid, p. 161-162).

(21) Cf. la note de Saint-Martin (*Travaux littéraires de Sahag et de Mesrob*) dans l'*Histoire du Bas Empire* de Lebeau, t. VI. Paris. 1827, in-8° p. 41-45.

M. Fries a soupçonné qu'il s'agit d'un saint mentionné dans le calendrier éthiopien ; mais là s'est arrêté le résultat de ses recherches. En examinant le Synaxaire, il aurait trouvé, à la date du 26 de myâzyâ la commémoration de S. Sousnyos. Voici la traduction de l'article qui le concerne (22).

« Au nom du Père, du Fils et de l'Esprit Saint, en un seul Dieu : le 26 de myâzyâ, commémoration de S. Sousnyos le martyr, fils de Sosipater (*Sousi-Pét'ros*), Le père de ce saint était ami de Dioclétien. (*Diyoqlët' yânos*), le roi infidèle. L'ange du Seigneur lui apparut et fortifia son cœur pour qu'il fût martyr ; cette parole demeura dans son esprit. Ensuite le roi l'envoya dans la ville de Nicomédie (*Niqomëdyâ*) et adressa aux habitants une lettre pour rétablir le culte des idoles. En voyant cela, le saint fut très affligé. Alors il alla trouver un prêtre de qui il apprit les enseignements de l'Eglise et de qui il reçut le baptême chrétien. Puis il se rendit dans la ville d'Antioche (*Ans'o kiyâ*) et trouva que sa sœur avait mis au monde un fils d'une nature étrange : auparavant elle avait accouché d'une fille, l'avait tuée et avait bu son sang. Satan s'était établi en elle ; par ses enchantements il lui apparaissait sous la forme d'un oiseau et d'un dragon. Quand un enfant naissait parmi les gens de la ville, elle allait à lui, le prenait par maléfice et buvait (son sang). A cette vue, S. Sousnyos prit sa lance dans sa main, tua sa sœur et son fils, car c'était le fils de Satan ; il tua aussi son mari et son père Masaryân. Puis il revint dans la ville de Nicomédie, alla trouver le prêtre qui lui avait administré le baptême des chrétiens et lui raconta tout ce qui lui était arrivé. Quand il fut de retour dans sa ville, son père apprit ce qui s'était passé et voulut le tuer : il l'accusa devant le roi. Alors S. Sousnyos se rendit près de lui dans la demeure des idoles et leur ordonna, par la

(22) Bibliothèque Nationale de Paris, fds éthiopien. n° 128 f. 43. Je dois à l'obligeance de M. Zotenberg la copie des textes inédits du Synaxaire que je traduis ici.



puissance de N.-S. Jésus-Christ — gloire à lui — de descendre dans l'abîme (*Siol*). Alors la terre s'ouvrit et les engloutit. Le bruit se répandit que S. Sousnyos anéantissait les idoles. Son père le dénonça au roi qui fut irrité contre lui et ordonna de lui appliquer une peine sévère. On le battit, on le frappa à coups de masse d'airain, on le fit fouler aux pieds par..... (*Mankuirât?*) on le broya sous des meules (m. à m. des pressoirs) qui l'écrasaient comme du froment. Ensuite on le ramena dans la ville : Dieu le fortifiait et lui faisait supporter patiemment sa peine. L'ange du Seigneur le fortifiait, le guérissait, le rétablissait dans son état de santé sans le moindre dommage. Il y eut beaucoup de gens qui, à cause de lui, crurent en N.-S. Jésus-Christ, — gloire à lui, — et ils furent martyrs, Lorsque le roi fut fatigué, on lui dit : Allons, fais couper sa sainte tête avec une épée. Il reçut la couronne du martyre dans le royaume des cieux et le nombre de ceux qui furent martyrs, lors de la condamnation de ce saint, s'éleva à 1190. Louange à eux ».

L'exécution de S. Sousnyos fut précédée de celle d'un de ses serviteurs, Eusébios, ainsi racontée par le Synaxaire (23).

« Le 18 de miâzyâ, commémoration du saint et glorieux Eusébios (*Aousâbyos*), serviteur de Sousnyos. Lorsque Dioclétien jugeait celui-ci, son père accusa S. Eusébios près du roi et lui dit : Il y a un serviteur de Sousnyos, nommé Eusébios qui sert de tout son cœur le Christ comme son Dieu et qui ne reconnaît pas tes divinités. Le roi ordonna de le faire venir. Quand il fut arrivé, il l'interrogea sur sa foi. En sa présence, le saint fit profession de croire à N.-S. Jésus-Christ — gloire à lui — et à sa divinité. Après beaucoup d'exhortations, le roi le jugea et le blâma de ce qu'il avait abandonné ses Dieux : mais le saint le reprit de ce qu'il négligeait le Seigneur, le vrai Dieu. La colère et la fureur du roi augmentèrent contre lui :

(23) Bibliothèque Nationale de Paris, fds éthiopien n° 128 f. 54.

il ordonna qu'on coupât avec une épée la tête de ce saint devant son maître. On lui trancha la tête et il reçut la couronne du martyre dans le royaume du ciel — que sa bénédiction soit avec....

Salut à Eusébios, serviteur de Sousnyos.

Qui fut traité honorablement comme les hommes libres à cause de sa sagesse et sa prudence :

Lorsque l'impie Dioclétien siégeait sur son trône.

Comme le saint ne s'inclina ni ne se prosterna devant sa grandeur.

Et sa tyrannie, il lui fit trancher la tête. »

Comme on le voit, la rédaction du Synaxaire présente quelques différences avec celle dont il est question ici. Dans la première, la sœur de Sousnyos, qui n'est pas nommée (24), a fait périr une fille et est accouchée d'un fils dont Satan était le père. Après l'avoir tuée, le saint va d'Antioche à Nicomédie, et non pas à Antioche. Ces divergences sont peu importantes au fond et apparaissent comme des altérations de notre texte par rapport à une recension plus ancienne, celle du Synaxaire éthiopien qui provient du Synaxaire arabe jacobite : elle la reproduit presque textuellement (25).

Dans cette version, comme dans celles dont il sera question plus loin, le saint est appelé Sisinnios. La forme Sousnyos provient d'une fausse lecture du texte arabe. Le premier est fréquent en Orient : outre deux saints dont les Synaxaires copte et arabe ont conservé le souvenir, il fut porté au v[e] siècle par un évêque novatien de Constantinople, homme instruit et éloquent, qui succéda à Marcianos, lutta contre S. Jean

(24) L'identification de *Ouërzëlyâ* avec *Ursule*, proposée par M. Fries, est impossible : ce dernier nom étant absolument inconnu en Ethiopie et même en Orient. D'ailleurs nous verrons cette femme appelée Melintia dans une version européenne.

(25) Cf. le résumé donné par M. Amélineau, *Les Actes des Martyrs de l'Eglise copte*, Paris, 1890. in-8°, p. 183-184. La commémoration de Sousnyos a lieu le 26 de Barmudeh. Cf. Ludolf, *Ad suam historicam æthiopicam Commentarius*, Francfort, 1691, in-f°. p. 414 ; Malan, *The Calender of the coptic Church*. Londres 1873, n-12 p. 28.

Chrysostôme et écrivit même un livre contre lui (Socrate, *Histoire ecclésiastique* L. V, ch. 10 ; L. VI, ch. 1, 21, 22 ; Sozomène, *Histoire ecclésiastique* L. VII, ch. 12 ; L. VIII, ch. 1). Dans le même siècle, un patriarche orthodoxe de Constantinople, renommé pour sa sainteté et sa charité, successeur d'Atticos et prédécesseur du célèbre Nestorios, se nommait aussi Sisinnios (Socrate, *Hist. ecclés*, L. VII, ch. 26, 28 ; Jean de Nikiou, *Chronique*, ch. 84, p. 341-342). Un autre successeur, qui portait le même nom et dont fait mention le plus ancien index synodal paléo-slave, datant du XIVe siècle, demandait à ne pas être confondu avec le Sisinnii, héros de la légende répandue par le pope Jérémie le Bogomile, dont il va être question. « Voici comment Jérémie, le pope bulgare, explique les fièvres, cette maladie naturelle. Il raconte, le maudit, que le saint Père Sisinnii, assis sur le mont Sinaï, appela l'archange Sichael ; pour tromper beaucoup de gens, le mauvais homme, il inventa les sept fièvres, filles d'Hérode : aucun des évangélistes ni des saints ne parle de sept filles d'Hérode, mais d'une seule, celle qui demanda la tête de S. Jean le Précurseur, et on sait aussi qu'elle n'était pas fille d'Hérode, mais de Philippe. Or, voici ce que dit dans ses discours le grand Sisinnii, le patriarche de Constantinople : ne me prenez pas pour cet imposteur de Sisinnii dont a parlé le pope Jérémie afin de tromper les pauvres d'esprit » (26).

Comme dans la légende publiée par M. Fries, il n'est plus question du martyre, mais de la vengeance de Sisinnios dans un des plus anciens monuments de la langue slave, antérieur au Xe siècle, et dont on attribue la composition au pope Jérémie, le principal chef du bogomilisme en Bulgarie, contemporain du tsar bulgare Pierre (927-967).

« S. Sisinnii était un brave guerrier. Une fois, l'ange Gabriel lui apparut en songe et lui dit d'aller

(26) Pypin et Spasovic, *Histoire des littératures slaves*, tr. Denis, t. I. Paris, 1881. gd in-8° p. 118-119.

trouver sa sœur Melintia. Elle avait eu cinq enfants qui tous avaient été volés par le diable et était sur le point de donner le jour à un sixième. Sisinnii se mit à la poursuite du démon et se fit rendre l'enfant. Sa sœur s'était fait construire un pilier de marbre et s'y était enfermée. Quand Sisinnii se fut fait connaître, elle lui ouvrit la porte : mais le démon s'était changé en un grain de millet et entra avec lui sous le sabot de son cheval. Il enleva l'enfant et s'enfuit. S. Sisinnii le poursuivit, et comme il passait près d'un saule, il lui demanda s'il n'avait pas vu le démon avec l'enfant. L'arbre le trompa et lui dit : Non. Alors il fut maudit par S. Sisinnii qui le condamna à ne porter que des fleurs et pas de fruits. Il interrogea ensuite un églantier qui le trompa aussi : désormais cet arbuste aura sa tête dans la terre et tous les hommes s'y empêtreront de façon à le maudire. A la fin, il questionna un olivier qui lui dit la vérité et reçut de lui sa bénédiction. En conséquence, le saint dirigea sa route vers la mer, en tira le démon et le frappa de soixante-douze massues ardentes pour lui faire rendre les six enfants. Le démon déclara qu'il ne les restituerait que si S. Sisinnii pouvait rendre tout le lait qu'il avait reçu du sein de sa mère. Il le fit à l'aide d'un miracle : le démon dut lui remettre les six enfants qu'il avait volés et promit de respecter désormais chaque maison où l'on trouverait la prière de S. Sisinnii » (27).

Cette légende a passé en Roumanie, d'après un texte russe, probablement un de ceux qui sont encore en usage chez les raskolniks (28) et différentes versions ont été publiées par M.M. Hasdeu et Gaster (29) : l'une d'elles date du xvie siècle.

(27) Gaster. *Ilchester lectures on Greeko-Slavonic, Literature*, p. 80-81.

(28) Des textes russes où il est question de S. Sisinnii ont été publiés par M. Tikhonravov dans un ouvrage que je n'ai pu consulter : *Pamiatniki otrechennoi rousskoi litteratury*, 2 v. in-8°, S.-Pétersbourg, 1863, t. II, p. 351-353.

(29) Cf. Gaster. *Literatura populara română*, Bucharest, 1883, in-12, *Minunile Sf-lui Sisoe* p, 392-400, et les auteurs cités dans les notes.

La présence de cette légende dans les littératures arabe et éthiopienne, d'une part, slave et roumaine de l'autre, établit d'une manière incontestable qu'elle est empruntée à un original commun qui ne peut être que le grec : en même temps, l'extension de cette tradition chez les populations hérétiques de la Thrace, d'où elle se répandit chez les Slaves orthodoxes et hétérodoxes nous autorise à chercher ailleurs que dans l'obscur Sousnyos ou Sisinnios de Nicomédie, le héros de l'aventure. C'est chez les Manichéens, précisément, dont les Bogomiles de Bulgarie, après les Pauliciens d'Asie Mineure, reproduisaient les doctrines, que nous rencontrons le type de ce personnage, qui occupa une position importante bien que son histoire nous soit mal connue : je veux parler de Sisinnios qui succéda à Manès, comme chef de secte fondée par lui (30), de même que, suivant la doctrine catholique, Jésus-Christ transmit à S. Pierre la direction de l'Eglise (31). Nous n'avons sur ce Sisinnios qu'un petit nombre de renseignements, parfois peu exacts, dus à des adversaires de sa doctrine, mais il est probable que sa légende, conservée à l'état de tradition populaire chez les Manichéens, devait présenter une série d'événements merveilleux, parmi lesquels, sans doute, celui qui fut mis plus tard, par les orthodoxes et grâce à une confusion de nom, au compte de son homonyme, le martyr de Nicomédie. Entre 330 et 340 apparurent les *Actes de la dispute d'Archélaus*, forgés sur des documents plus anciens, probablement par un certain Hégémonios, et attribués à un évêque de Caschar, en Mésopotamie qui, dans deux discussions publiques, aurait confondu Manès, quelque temps

(30) Pierre de Sicile, *Historia Manichæorum* ch. xv, ap. Migne, *Patrologia græca*. t. CIV. Paris, 1890, in-8° col. 1265 ; Ibn el Ouarrâq ap. Flügel, *Mani, seine Lehre und seine Schriften*, Leipzig, 1866, in 8°-p. 66.

(31) Nous savons. par S. Augustin (*De hæresibus*, chap. XLVI) et par Pierre de Sicile (*Hist. Manich.* ch. XVI, col. 1245) que Manès avait choisi un collège de douze maîtres (comme les douze apôtres) présidé par un treizième qui devenait ainsi le chef de la secte.

avant que ce dernier ne fût tué par le roi de Perse (32). L'auteur de ces actes prétend que Sisinnios abandonna son maître, embrassa le christianisme et révéla à Archélaus les enseignements secrets qui lui permirent de triompher de son adversaire. Il y a longtemps que Beausobre (33) et Flügel après lui (34) ont montré l'invraisemblance de cette donnée, d'après laquelle Sisinnios, renégat avoué du manichéisme, aurait été choisi immédiatement après sa trahison pour en devenir le chef.

(*A suivre*) RENÉ BASSET.

(32) Ces *Actes* sont cités pour la première fois par S. Cyrille de Jérusalem (*Catéchèse* VI ch. 26-27. *Patrologia græca* de Migne, t. XXXIII, 1892, in-8 col. 584-589). La version grecque ne nous est parvenue que par fragments. mais il existe une ancienne version latine qui a été publiée plusieurs fois, entre autres dans la *Patrologia græca* de Migne (t. X, Paris, 1857, in 8. col. 129-1528). Une tradition fausse, qui remonte à S. Jérôme (*De viris illustribus*, ch. 72) prétendait que l'original avait été rédigé en syriaque. Cette assertion, reproduite par Zacagn (Migne, *Patrol. græca*, t. X, col. 1405-1407), puis par Tillemont (*Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles*, t. IX. Paris, 1696, in-4. art. XII p. 397) et récemment par Kessler (*Forschungen über die manichäische Religion*, Berlin, 1889, in-8.) est fausse comme l'ont démontré Ralfs, *Gættingische Gelehrte Anzeigen*, 1889. n. 23) et Nöldeke *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, 1889 fasc. III) Cf. sur ces Actes, un article d. E. B. Cowel, dans le *Dictionary of christian Biography*, de Smith, t. I. Londres, 1887, in-8, p. 152-153 ; Harnack. *Die Acta Archelai und das Diatessaron Tatians* (t. I. 3 des *Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur*. Lepzig, 1883, in-8°) ; *Geschichte der altchristlichen Literatur bis Eusebius* 1re partie, Leipzig, 1893, in-8 p. 540-541.

(33) *Histoire critique de Manichée et du Manichéisme* t. I, Amsterdam, 1734, in-4. L. I. ch. 1, p. 17-18.

(34) *Mani, seine Lehre* p. 29 et note 253, p. 316 317.

De la

Distinction et du nombre 2

PAR P. F. G. LACURIA

Nous avons parlé dans le chapitre précédent de la distinction, mais sans pouvoir ni la comprendre, ni l'expliquer. Cependant cette question est fondamentale, elle est la clé d'une infinité d'autres ; tout est distinction dans les êtres, et la raison fondamentale de toutes ces distinctions est la distinction en Dieu. Si donc nous ne la comprenons pas en Dieu, nous ne la comprendrons nulle part, et nous achèverons toute notre course dans l'obscurité ; il faut donc absolument pénétrer le mystère, nous avancerons aussi loin que nos forces nous permettront d'aller.

Qu'est-ce que distinguer un être ? c'est le séparer en esprit de tout ce qui n'est pas lui. Peut-il y avoir connaissance sans distinction ? Il est certain qu'il y a des choses que nous n'aurions jamais comprises sans leur contraire. Aurions-nous jamais eu une idée de la lumière ; aurions-nous jamais cherché un mot pour la nommer, si les ténèbres ne nous l'avaient fait apprécier ? Mais ce n'est point assez dire, cette observation peut se généraliser et s'appliquer à tout ; ce n'est point une observation, c'est une loi. Qu'on réfléchisse bien. N'apprécions-nous pas le plaisir par la douleur, le beau par le laid, le vrai par le faux, le juste par l'injuste, la grandeur par la petitesse, la force par la fai-

blesse, la science par l'ignorance ? Qui, en effet, aurait l'idée de plaisir dans une existence d'une monotonie absolue ; qui aurait fait l'éloge de la justice, qui en aurait parlé, si l'injustice était inouie ? y aurait-il des hommes appelés savants, si tous avaient le même degré de science ? n'est-ce pas au contraste que la beauté doit son succès ? Certes s'il est une idée primitive, une idée nécessaire, une idée qui doive se suffire, c'est bien l'idée du *moi ;* or, les philosophes allemands, qui sont remontés aussi haut que possible dans l'idée du *moi*, dont ils ont fait la base de leur philosophie, sont arrivés à cette conclusion que l'idée du *moi* entraînait celle du *non-moi*. « Pour que je pense le *moi*, dit Fichte, il faut que je le distingue explicitement du *non-moi*. »

Une nécessité qui atteint l'idée du moi, la plus intime de toutes, les atteint toutes, c'est donc une loi absolue qu'il n'y a pas de connaissance sans distinction.

Or, Dieu se connaît ; il est intelligent et intelligible, donc il se distingue de toute éternité. Mais de quoi peut-il se distinguer, lui qui est l'être tout entier, sinon de ce qui n'est pas, c'est-à-dire du néant ou du non-être ? L'intelligence de Dieu implique donc celle du non-être, c'est par le non-être que Dieu peut s'apprécier, et s'il comprend son immensité, c'est parce qu'il voit la différence qu'il y a entre son être sans limites et le non-être absolu.

On me dira peut-être que le néant ne peut être ni une idée, ni l'objet d'une idée ? Ou ceux qui me font cette objection savent ce qu'ils disent en me parlant du néant, ou ils ne le savent pas. S'ils ne le savent pas, comment se fait-il

qu'ils puissent parler d'une chose dont ils n'ont pas même l'idée ? S'ils le savent, refuseront-ils à Dieu d'en savoir autant qu'eux ? Qu'on retourne la question comme on voudra, il est certain que les hommes ont des mots dans toutes les langues pour exprimer le non-être ; ils disent le néant, le rien, le zéro ; dira-t-on qu'ils ont inventé des mots pour exprimer des idées qu'ils n'ont pas ? lorsqu'ils se parlent de néant ou de zéro ne s'entendent-ils pas entre eux ? Qu'on lui donne le nom qu'on voudra, il est certain que nous avons l'idée, l'intelligence, la notion, l'appréciation du non-être, et ce que nous avons, je ne pense pas qu'on veuille le refuser à Dieu.

Nous dirons donc que Dieu possède à un degré infini l'intelligence de l'être et du non-être, et que c'est par cette double intelligence qu'il se conçoit lui-même.

Cependant, comment pourrons-nous introduire la division avec le nombre 2 dans le sein de l'être sans altérer son unité ? Examinons. L'être par lui-même, ou la substance, étant essentiellement infini on devra l'exprimer par le signe ∞ qui, dans le langage mathématique, veut dire l'infini. Soumettons ce signe au calcul, nous verrons $\frac{\infty}{\infty} = 1$, mais on aura également $\frac{\infty}{\infty\,\infty\,\infty} = 1$, de même qu'on aurait $\frac{1}{1 \times 1 \times 1} = 1$ Donc, tant que l'on ne sortira pas de l'être ou de la substance, il est impossible de sortir de l'unité, donc le calcul même démontre que la Trinité en Dieu non seulement est conciliable avec l'unité, mais lui est nécessairement identique. Supposez au contraire la notion du non-être, voilà l'unité rompue, voilà un nouveau terme dans l'être, c'est une idée qui a un autre

objet que Dieu et par laquelle Dieu se distingue de ce qui n'est pas lui, voilà le nombre 2, tous les autres nombres sont possibles maintenant ; cependant il n'y a point de nouvelle substance introduite, car ce qui différencie cette idée c'est ce qui n'est pas.

Comment réaliser à présent tous les nombres par le nombre 2, et puisque, comme nous venons de le voir, l'être ou la substance est essentiellement indivisible, sur quoi portera la division ultérieure ? Elle portera nécessairement sur le non-être, et, en effet, le non-être n'ayant pas d'existence réelle, ne peut s'appeler l'infini ; mais par sa corrélation avec l'infini dans la pensée de Dieu, il exclut toute limite. C'est donc à lui que conviendra en toute rigueur le nom d'indéfini. Or, de même l'infini est indivisible, puisque $\frac{\infty}{1+2+3+4, \text{etc.}}$ = toujours 1 ; de même l'indéfini est essentiellement indéfiniment divisible, et c'est lui seul qui est exprimé par la série indéfinie des nombres.

Comment la limite peut-elle être divisible sans que l'être, son corrélatif, le soit ? Il est difficile d'expliquer cette idée à ceux qui ne la conçoivent pas en elle-même, parce qu'ici tous les points de comparaison manquent, l'être ne pouvant se comparer à rien hors de lui. Essayons toutefois une comparaison, quelqu'imparfaite qu'elle puisse être. Prenez une feuille de papier blanc, et avec un crayon tracez-y un nombre quelconque de figures, les divisions que vous aurez ainsi introduites sur la substance du papier ne seront qu'apparentes, puisque vous pouvez les effacer et les changer à volonté sans que la substance subisse discontinuité ni altération. Le nombre et la division n'étaient

donc pas dans le papier, qui n'a pas cessé d'être une seule feuille de papier, mais dans les figures qui se sont multipliées ou divisées à votre gré. Eh bien, de même la limite peut se promener et s'étendre à volonté sur la surface de l'être, si on peut s'exprimer ainsi, sans atteindre l'être lui-même, qui reste un dans sa substance.

Cette grande distinction de l'être et du non-être est la source de toutes les distinctions et les renferme toutes ; et, en effet, Dieu ne peut concevoir tous les degrés intermédiaires ; la notion du non-être implique donc celle du moindre être. Dieu, après avoir conçu l'être et le non-être comme entièrement opposés et séparés par une distance infinie, les conçoit comme se rencontrant sur tous les points de cette distance infinie, de là la variété infinie dans l'intelligence de Dieu.

Or, ce n'est que par cette notion du moindre être, renfermée dans la grande distinction de l'être et du non-être que la création a été possible, car tout être possible est un moindre être. C'est par la combinaison, si l'on peut parler ainsi, de ces deux notions de l'être et du non-être, qu'ont été formés les types de toutes les créatures possibles, le degré auquel chacune de ces notions est entrée dans la combinaison, constitue l'individualité, la différence, la forme, la limite de chaque créature ; ce degré auquel viennent s'arrêter l'être d'un côté, et le non-être de l'autre, renferme la double notion par laquelle un être quelconque est intelligible soit à Dieu, soit à lui-même, soit aux autres ; car la connaissance d'un être implique toujours une double notion, ce qu'il est et ce qu'il n'est pas,

le côté positif et le côté négatif, la substance et la limite.

Ainsi, Dieu a une double manière de percevoir les êtres, par ce qu'ils sont et par ce qu'ils ne sont pas ; l'intelligence divine a donc une double face, et Dieu, en communiquant son intelligence à l'homme, lui a communiqué cette double face et en même temps deux langages correspondants ; l'un qui exprime le côté positif des êtres, c'est le langage ordinaire ; l'autre qui exprime le côté négatif ou la limite, c'est le langage des nombres.

En effet, les nombres n'expriment aucune idée ; prenez tous les termes des mathématiques, vous n'en ferez jamais rien sortir de positif, j'en excepte l'unité, le premier terme et celui qui les engendre tous.

Qu'est-ce en soi-même que 4, 5, un triangle, une sphère? rien qu'une limite. Lorsque vous cherchez à vous représenter ces différents termes, vous êtes obligé de créer dans votre imagination des substances qui puissent leur donner un être réel. Tout au contraire, homme, montagne, océan, vous présente à l'instant une idée positive ; les termes abstraits, tels que bonté, beauté, sont positifs, car, entendus dans toute leur énergie et portés jusqu'à l'absolu, ils sont Dieu lui-même. Le langage ordinaire et le langage des nombres sont donc l'un vis-à-vis de l'autre, comme la découpure qu'on a faite dans une feuille de papier, et ce qui reste de ce même papier une fois la découpure enlevée, tous deux donnent la même forme : l'un par le plein, l'autre par le vide ; ils sont encore comme un paysage au bord d'un lac, avec l'image qui se reproduit dans l'eau et qui donnent tous

deux la même sensation, mais inverse, parce que tous deux se développent en sens contraire.

Si on considérait attentivement, on verrait que les opérations, dans les nombres et dans les êtres réels, ont des résultats entièrement opposés. Additionnez des chiffres, vous multipliez le nombre ; additionnez au contraire des substance, jetez, par exemple, plusieurs vases d'eau dans un réservoir, au lieu d'augmenter le nombre vous le diminuez et vous vous rapprochez de l'unité. Divisez au contraire un nombre, vous le diminuez ; divisez un corps quelconque, vous sortez de l'unité et vous augmentez le nombre, d'autant plus que vous divisez davantage. Cela ne peut être autrement, car la même opération qui augmente la substance doit diminuer la limite et réciproquement. Ce n'est donc que par une fiction que nous comprenons le langage des nombres ; nous substituons dans notre esprit un sens positif à une expression toute négative, comme celui qui regarde un paysage dans le miroir d'un lac, et qui estime les objets d'autant plus élevés qu'ils s'enfoncent plus profondément dans l'eau.

Aussi Dieu, quand il se considère en lui-même du côté positif, se sert du langage ordinaire et se donne le nom Etre, expression la plus positive, la plus simple, la plus une ; quand il se considère sous un point de vue négatif, il prend le langage des nombres, et se nommant, non par ce qu'il est, mais par ce qu'il exclut, il s'appelle *infini*, expression la plus négative, la plus compliquée qui soit, puisqu'elle consiste à exclure toutes les limites dont le nombre est sans bornes.

Quoique la connaissance des êtres par la notion positive soit plus réelle, la connaissance par la notion négative est, pour nous du moins, plus distincte et plus nette, nous connaissons un corps par la ligne qui le termine, bien plus que par son étendue ; aussi se fait-on mieux comprendre des hommes en appelant Dieu l'infini qu'en l'appelant l'être. Le substantif *unité*, qui est le fondement de tout le langage mathématique, appartient aussi au langage ordinaire ; voilà pourquoi il est le seul terme mathématique qui soit positif et exprime l'être, mais encore il engendre de lui-même et nécessairement tous les nombres ; il est inconcevable sans eux ; il est donc moins l'expression directe de l'être que de cette pensée divine de l'être qui ne peut se concevoir sans l'idée du non-être. Tous les autres nombres expriment ce qu'il y a de négatif dans la pensée divine, par un développement interminable et qu'il est impossible à notre intelligence de suivre.

Le nombre, d'après cela, peut en quelque sorte être appelé la forme de Dieu, car la forme d'un être c'est sa limite ; la limite d'un être infini ne peut être qu'une négation ; la limite substantielle de Dieu n'est pas, puisque le non-être n'est pas ; mais il n'a point de limite substantielle, il a une limite intelligible, puisque le non-être, qui n'est pas, est néanmoins perçu par son intelligence, et c'est par là que Dieu se distingue et voit sa propre forme ; c'est pourquoi l'intelligence est dite la forme de Dieu : mais cette idée du non-être à son état d'intelligibilité, s'exprime par le nombre, le nombre est donc dans son ensemble la forme divine percevable à certain degré, à toute intelligence, et

dans ses détails il est la forme de tout être créé ou possible.

Nous voyons maintenant comment la distinction s'opère dans l'intelligence divine, comment par cette distinction Dieu non-seulement se conçoit lui-même, mais encore tous les êtres finis soit créés, soit possibles. Dieu se distingue par le non-être, il se conçoit par la substance ; il y a donc nécessairement dans l'intelligence divine une double opération, une double face ; et voilà le type éternel et l'origine du nombre *deux*, et par lui de tous les autres.

Remarquons que le nombre 2 est imprimé comme un sceau caractéristique dans tout ce qui appartient spécialement à la seconde personne de la sainte Trinité : et d'abord, la plus grande et la plus frappante de toutes ces dualités, c'est la dualité de nature en Jésus-Christ, du Verbe fait chair, du Verbe Dieu qui est en même temps chair tirée du néant et image du néant.

On regarde l'innocence comme procédant de la sagesse ou du Verbe ; mais il y a deux innocences, l'une positive, l'autre négative ; il y a l'innocence par impuissance, c'est celle de l'enfant, qui n'a ni la science du mal, ni la puissance de le commettre ; il y a l'innocence libre, provenant de la force et de la sagesse, c'est celle de la sainteté qui est innocente, par cela même qu'elle est arrivée au plus haut degré de la science et de la puissance.

Jésus-Christ nous dit lui-même que sa vertu spéciale est l'humilité ; mais il y a aussi deux humilités : l'humilité négative de l'enfant, qui ne connaît ni lui-même, ni Dieu ; et l'humilité positive de celui qui se met à sa place parce

qu'il connaît tout, qui s'oublie lui-même pour se tourner vers Dieu, parce qu'il comprend et lui-même et Dieu.

Dans l'œuvre de la création, on attribue spécialement la substance au Père et la forme au Verbe, mais la forme, dans la création, se présente double et tranchée par une division générale, l'esprit et la matière : l'esprit, qui nous montre en lui toutes les propriétés de l'être, vie, intelligence, amour, liberté, permanence ; la matière qui présente au contraire les propriétés du non-être, inertie, divisibilité, nécessité, inconsistance, la matière ténébreuse, intelligible, n'exprimant positivement aucune idée.

Ainsi, tous les Philosophes, soit anciens, soit modernes, ont-ils regardé l'esprit comme positif et la matière comme négative. Le panthéisme indien nie tout-à-fait la matière, le dualisme persan la maudit, Platon la compare à une ombre, de Lamennais la regarde comme la limite des êtres finis, Blanc Saint-Bonnet comme la limite relative de l'être de Dieu par rapport à nous, plusieurs l'ont niée ; aucun ne l'a comprise, et en effet, elle est incompréhensible, puisqu'elle représente le non-être qui est inintelligible en soi.

L'esprit et la matière sont la double forme la plus générale de toute la création, puisqu'elle la renferme tout entière et comprend le Créateur ; ils représentent donc d'une manière complète la double idée de l'être et du non-être qui se trouve en Dieu ; mais on retrouve encore cette double manifestation avec des caractères spéciaux dans des formes moins générales. La lumière et les ténèbres nous font voir d'une manière frappante de quelle manière l'être et le

non-être contribuent à l'intelligence que nous avons des choses; c'est la lumière, en effet, qui éclaire pour nous les corps ; néanmoins, si la lumière était seule, les corps resteraient pour nous indistincts, inintelligibles. Ce n'est que le mélange d'ombre et de lumière qui nous fait percevoir la forme et distinguer les corps ; ainsi, les ténèbres, tout inintelligibles qu'elles sont en elles-mêmes, sont néanmoins nécessaires à l'intelligence matérielle comme le non-être à l'intelligence proprement dite. Les créatures se montrent encore sous une grande division, celle de mâle et de femelle, et tous les philosophes ont regardé le masculin et le féminin comme relativement positif et négatif; cette grande division manifeste l'être et le non-être sous un nouveau rapport : n'avons-nous pas vu que c'est par la combinaison de l'être et du non-être que Dieu a enfanté les types de toutes les créatures et qu'il les a réalisés ensuite ? Or, c'est pour exprimer la fécondité de cette combinaison que Dieu a attaché la fécondation et la génération à l'union des deux sexes ; et de même que Dieu a puisé la vie dans l'idée de l'être et la forme ou la limite dans l'idée du non-être; de même dans la nature, c'est le père qui donne l'animation et la vie, et c'est dans la mère que l'être prend sa forme et que la vie se limite. Nous ne connaissons cette union des sexes que dans les règnes animal et végétal ; mais elle existe peut-être à notre insu jusque dans les minéraux et elle serait alors la loi universelle des êtres.

Il faut, ici, prévenir une objection qui rendrait tout ce développement inintelligible, la voici : Le non-être peut-il être représenté puis-

qu'il n'est pas ? Il est évident que non ; aussi ce n'est pas le non-être lui-même que je vois représenté par l'innocence, l'humilité, la matière et le féminin ; mais seulement l'idée que Dieu en a. Or, en Dieu, tout est vivant, substantiel, beau et infini, et la notion qu'il a du non-être ne l'est pas moins que celle qu'il a de l'être. Il y a donc une différence totale entre le non-être et l'idée que Dieu en a ; Dieu est infiniment opposé au non-être, il le hait, il le repousse, il ne lui laisse aucune place, parce que son être remplit tout ; il hait le mal comme opposé à son amour, parce que le mal c'est la désunion de l'être, tandis que le bien c'est l'amour qui unit tout : il hait l'injustice comme opposée à la distinction qu'il fait des êtres et par conséquent à leur ordre ; car, l'injustice, c'est le déplacement des êtres, et la justice c'est l'appréciation exacte et respective de chaque être ; mais Dieu ne hait par pour cela l'idée qu'il a du non-être, de l'injuste et du mal, parce que cette idée n'est pas moins belle en lui que celle de l'être, du juste et du bien.

Ne sommes-nous pas ravis d'admiration lorsqu'un profond moraliste sonde à nos yeux jusqu'aux derniers replis du cœur humain ? Qu'est-ce donc qui nous inspire cette admiration ? sont-ce les misères humaines qu'il étale à nos yeux ? Non, certes ; mais la connaissance qu'il en a. Pourquoi aimons-nous dans les poètes une foule de choses que nous haïssons dans la réalité, et quelquefois d'autant plus que la réalité nous choquerait davantage ? si ce n'est que la pensée d'une chose mauvaise et laide peut être bonne et belle. Ainsi, quoique Dieu haïsse le non-être, l'injuste et le mal,

il ne haït pas les symboles de ces mêmes choses, qui, étant des êtres, ne peuvent exprimer le non-être, mais la pensée divine qu'il en a ; il ne hait pas la matière puisqu'il l'a revêtue de beauté et se l'est unie par l'incarnation, ni la femme puisqu'il a voulu naître d'elle et l'appeler du plus doux nom, ni même les ténèbres matérielles, car c'est par leur moyen qu'il fait les ombres et qu'il nous manifeste toutes les beautés de la nature ; ces symboles de l'idée du non-être, ont leur genre de beauté ; on dirait même qu'ils ont une beauté spéciale que leurs corrélatifs positifs ne sauraient atteindre. La lumière et la chaleur sont de belles et bonnes choses, mais n'y a-t-il pas une beauté et une douceur à part, dans la fraîcheur qu'on respire à l'ombre ; le plaisir est notre idole, mais n'y a-t-il pas des larmes qu'on ne changerait pas contre les plus séduisants plaisirs ; la science s'empare de notre admiration, mais ne trouvons-nous pas un charme secret dans la naïve ignorance d'une femme et d'un enfant ? Les femmes savantes sont-elles plus aimées ? Nous estimons la force et la grandeur, mais notre cœur ne se laisse-t-il pas enlever par la petitesse et la faiblesse ? Ne sont-ce pas les armes les plus sûres de la femme et de l'enfant contre l'homme ? N'appelons-nous pas *mon petit* tout ce que nous aimons avec transport ? L'innocense négative de l'enfant a un charme qui est différent du charme de l'innocence positive de la sainteté, et nous ne pouvons craindre de nous tromper en l'aimant, car Dieu même, descendu sur la terre, nous en a donné l'exemple, lorsqu'il embrassait les petits enfants et les proposait pour modèle à ses disciples.

Ainsi donc, l'idée que Dieu a du non-être n'est pas moins belle que celle qu'il a de l'être, elle a même un charme spécial et différent; mais ces deux divines idées, toutes deux éternelles, toutes deux ravissantes de beauté, indispensables l'une à l'autre et éternellement inséparables, s'attirant l'une l'autre et s'unissant d'un amour sans fin, ont tout enchanté et tout créé, elles ont disposé leur divine image dans la beauté mâle et puissante de l'homme, dans la grâce douce et ravissante de la femme, dans l'attrait invincible qui les entraîne l'un vers l'autre et dans la fécondité qui résulte de leur union.

On a calomnié le rire, ce qui précède nous donne les moyens de le justifier. Il y a deux sortes de beautés : les positives, expression de l'être ; les négatives, expression de l'idée du non-être. Les beautés positives excitent en nous l'admiration, l'étonnement, l'enthousiasme, l'extase ; les beautés négatives excitent en nous la tendresse, le sourire et le rire ; ce qu'il y a de positif ou de grand dans le mal excite l'indignation et la haine ; ce qu'il y a de négatif dans le mal excite le mépris et le rire. Le rire revêt donc deux caractères, l'un de joie bienveillante, l'autre de satisfaction maligne, et on a été injuste en ne lui reconnaissant que ce dernier caractère ; les personnes orgueilleuses et malicieuses ont un rire convulsif, mais peu fréquent, les personnes qui rient d'un rien sont généralement simples et bonnes ; deux personnes qui s'aiment passionnément rient facilement de ce qu'elles disent l'une et l'autre, et ce rire loin d'être un retour d'amour-propre et de malignité est un des moyens de s'exprimer

leur sympathie et leur passion mutuelle ; une mère qui voit poindre l'esprit de son fils sent son cœur se fondre de tendresse et d'admiration, elle embrasse son enfant en riant aux larmes.

Il est faux que le rire détruise toujours la beauté et lui donne quelque chose de repoussant ; le rire franc et plein d'une jeune et jolie figure change le caractère de sa beauté sans la rendre moins séduisante. Quand on considère la beauté sous le côté positif, on parle de se mettre à genoux devant elle ; mais ce n'est que lorsqu'on la considère sous le côté négatif qu'on se sert de cette expression proverbiale : elle est à croquer. Le rire de la beauté a peut-être gagné autant de cœurs que son sérieux.

Le rire, c'est l'épanouissement du cœur, qu'il soit bon ou qu'il soit méchant. Qui voudrait consentir à habiter une maison où la famille, si parfaite qu'elle soit d'ailleurs, ne quitterait jamais la draperie tragique, le sérieux pour rire et s'ébattre ? qui pourrait croire à sa parfaite bienveillance ? qui ne craindrait un orgueil et une morgue cachés ? Ce qui empêche bien des gens de comprendre le ciel, c'est qu'on leur a fait croire faussement qu'on n'y riait jamais ; on doit finir par s'y ennuyer, pensent-ils en eux-mêmes, et ils ont raison ; sans l'assaisonnement du rire, le bonheur du ciel serait incomplet, et l'idée même du non-être en Dieu peut être considéré comme un rire infini qui réjouit l'être de toute éternité.

La grande vérité que nous venons de sonder est trop importante, trop fondamentale pour que le monde ait pu subsister sans elle, elle devait être dans cette religion primitive sortie de l'Eden qui a éclairé le monde naissant,

religion si sublime, si profonde qui a malheureusement été défigurée après le déluge ; cependant tout n'a pas été perdu, et il reste de cette vérité des traces profondes et frappantes dans les anciens livres sacrés de l'Orient.

Au commencement, disent les védas sacrés de l'Inde, était Brahm, l'être l'infini, l'unique ; Maya ou l'illusion, qui n'a point d'être réel, qui est à la fois sa fille, sa sœur et son épouse, se présente devant lui avec mille séductions, et de leur union naissent tous les êtres qui comme leur mère ne sont qu'illusion.

Selon les Chinois, l'être premier est Tao ou la raison ; Tao engendre un double être, Yang et Ya, le principe positif et le principe négatif, le oui et le non, leur union produit l'univers.

Selon les Perses, l'Eternel enfante deux prinpes d'abord : Ormuzd, le principe du bien ou du positif ; ensuite, Ahriman, le principe du mal ou du négatif. Ces deux principes, dans une lutte continuelle, travaillent concurremment à la création, l'un produit l'esprit, l'autre la matière ; l'un la lumière, l'autre les ténèbres, et ainsi de suite.

La doctrine secrète et traditionnelle des Juifs renfermée dans la kabbale s'exprime encore d'une manière bien plus frappante et |plus complète. La voici telle qu'elle est exposée par M. Franck :

« Du sein de l'unité absolue, mais distinguée
« de la variété et de toute unité relative, sortent
« parallèlement deux principes opposés en
« apparence, mais en réalité inséparables, l'un
« mâle ou actif s'appelle la Sagesse, l'autre pas-
« sif ou femelle est désigné par un mot qu'on
« a coutume de traduire par celui d'Intelligence

« *Tout ce qui existe*, dit le texte, *tout ce qui a* « *été formé par l'Ancien, dont le nom soit sancti-* « *fié, ne peut subsister que par un mâle et par une* « *femelle*. La sagesse est aussi nommée le père, « car elle a, dit-on, engendré toutes choses ; « l'intelligence c'est la mère, ainsi qu'il est écrit : « *Tu appelleras l'intelligence du nom de mère.* »

Les philosophes modernes, en rapportant ces traditions, disent que Brahm et Maya, Yang et Ya, Ormuzd et Ahriman, représentent l'esprit et la matière, le principe actif et passif dans l'univers, mais il ne faut pas nous arrêter là pour trouver le vrai sens de ces noms. La vérité transformée ainsi dans ces traditions est plus fondamentale et plus primitive, et pour trouver la véritable origine de ces allégories, il faut remonter jusque dans la grande distinction de la pensée divine, vraie source de tous les êtres finis. Cette vérité était difficile à comprendre ; il n'est pas étonnant qu'on l'ait vite défigurée et altérée. L'Indien, au lieu de considérer cette pensée négative du verbe comme identique en substance avec le père comme nous l'enseigne la foi, la regarde comme un pur non-être ; de là, les êtres finis ne sont qu'une illusion pure, qu'un rêve de Brahm, et il se perd dans le panthéisme absolu. Le Perse donne à cette idée négative une substance, mais non identique avec celle du père, autre erreur funeste ; car par là ces deux substances sont ennemies dans un antagonisme sans limites assignables, et le Perse est abandonné à toutes les absurdités du dualisme. La foi nous fait comprendre la vérité en nous enseignant que le verbe distinct par la forme et par la personnalité est un en substance avec le père.

P. F. G. LACURIA.

LE RIG-VÊDA

PREMIER MANDALA

(Suite).

29. A INDRA

1. O Véridique, puisque nous qui buvons le Sôma nous sommes comme désespérés, — A nous, Indra, rends l'espérance avec un millier de vaches et de chevaux brillants, ô généreux.

2. O Rayonnant, maître des aliments, époux de Çatchî, par ta puissance merveilleuse, — A nous, Indra, etc.

3. Endors celles qui paraissent tour à tour ; que dorment celles qui ne sont pas éveillées ; — A nous, Indra, etc.

4. Que dorment les esprits malins ; que s'éveillent, ô héros, les bons génies ; A nous, Indra, etc.

5. Indra, écrase l'âne qui brait si odieusement ; — A nous, Indra, etc.

6. Que par un chemin courbe le vent vole au loin vers le bois ; — A nous, Indra, etc.

7. Frappe tous ceux qui crient autour (de nous) ; détruis celui qui nous attaque ; — A nous, Indra, etc.

Çunahçêpha.

30. A INDRA, AUX AÇWINS, A L'AURORE.

1. Comme ceux qui alimentent une outre, cet Indra aux cent exploits, — ce dieu très grand, je l'asperge pour vous des gouttes (du Sôma) ;

2. Lui qui vers une centaine, vers un millier de pures oblations de lait — va comme (l'eau) vers la vallée.

3. Car avec cette forte liqueur il a donné à son ventre — une ampleur égale au commun bassin des eaux.

4. Elle est pour toi ; tu y viens, comme la colombe à son nid ; — telles quelles, tu écoutes nos paroles.

5. Maître des biens, exalté par les chants, héros de celui dont la louange (s'adresse à toi) — que l'oraison soit puissante.

6. Lève-toi pour notre secours dans ce combat, ô cent fois vaillant pour que nous conversions encore d'autres fois.

7, D'œuvre en œuvre plus fort, de combat en combat nous appelons — comme amis Indra à notre secours.

8. Qu'il entende et qu'il vienne, avec mille secours, — avec des aliments, à notre appel.

9. D'une antique demeure j'invoque le puissant défenseur, le héros, — toi que jadis mon père a invoqué.

10. C'est toi ; ô fortuné, bien des fois invoqué, que nous invoquons, — ô ami, ô Vasu, pour ceux qui te chantent.

11. De nous (prêtres) brillants, clarificateurs de Sôma, celui qui boit le Sôma, ô ami, ô foudroyant, celui-là (est) de nos amis.

12. Qu'il en soit donc, ô buveur de Sôma, ô ami, ô foudroyant, et que tu fasses — comme nous te demandons par nos vœux.

13. Avec Indra pour compagnon d'ivresse, que nous ayons des vaches bien nourries, — plantureuses, qui fassent notre joie.

14. Tel que tu es, et certes capable (comme tu l'es), (Dieu) hardi, venant à ceux qui chantent les louanges, — adapte en quelque sorte un axe aux deux roues du char ;

15. O œuvre sainte, ô cent fois vaillant, au vœu des chanteurs — adapte l'axe par ton assistance (par tes faveurs).

16. Toujours avec ses (chevaux) hennissants, frémissants, haletants, Indra a conquis des trésors ; — il nous (a donné) un char d'or, (ce Dieu) au pouvoir merveilleux ; glorificateur, il nous a donné la gloire pour que nous soyons glorieux.

17. Açwins, venez avec la prospérité qui donne les chevaux et la force ; la possession des vaches, — ô puissants, est pareille à l'or.

18. Un char aux harnais égaux (un char) immortel, ô puissants, — Açwins, vous porte dans l'atmosphère.

19. Vous avez maintenu sur la tête de l'Indomptable une des roues du char ; — l'autre marche autour du ciel.

20. Aurore chérie, immortelle, de quel mortel, et pourquoi jouissais-tu ? Qui fréquentes-tu, ô lumineuse ?

21. Nous t'apercevions d'ici dans le lointain, — comme une cavale brillante, — ô blonde (Aurore).

22. Viens avec les aliments, fille du Ciel ; — apporte-nous l'opulence.

Çunahçêpha.

31. A AGNI

1. Toi, Agni, tu fus le premier Angiras, le richi, le dieu des dieux, l'heureux, l'ami ; — selon ta volonté sont nés ces sages qui connaissent l'œuvre (sainte), les Maruts aux javelots étincelants.

2. Toi, Agni, tu fus le premier et suprême Angiras ; sage, tu exécutes la volonté des dieux ; — maître de tout ce qui existe, intelligent, né de deux mères, reposant en tous lieux dans les êtres vivants.

3. Toi, Agni, le premier tu as apparu à Mâtariçwan, au puissant Vivaswat ; — le ciel et la terre tremblaient pendant l'offertoire du sacrificateur ; tu portais la charge ; tu officiais prestement, ô Vasu.

4. Toi, Agni, tu donnais le ciel à l'homme (Manus) qui criait (vers toi) ; il faisait bien, tu faisais mieux. — Dégagé de tes parents, on te menait en avant, puis en arrière.

5. Toi, Agni, tu es taureau, produisant la prospérité, digne de louanges pour celui qui élève la cuillère

(sacrée); — qui connaît l'invocation où l'on dit *vashat*; seul vivant, Agni, tu habites dans les hommes.

6. Toi, Agni, l'homme qui est dans la voie tortueuse, ô puissant, tu le transportes dans la classe des gens de bien ; — dans les rencontres où, pour un prix qui cause des angoisses périssent les guerriers, c'est toi qui avec peu (d'hommes) en tues un grand nombre.

7. Toi, Agni, tu places le mortel dans le plus haut état d'immortalité, dans un état de force (qui se transmet) de jour en jour ; — c'est toi qui aux deux ordres d'êtres brillants dévorés de soif produis le rafraîchissement et la joie.

8. Toi, Agni, par le don des trésors, rends glorieux notre poète, toi qui es loué ; — développons l'œuvre (sainte) par un acte nouveau ; qu'avec les dieux, le iel et la terre nous secourent.

9. Toi, Agni, sous la protection du père et de la mere, dieu parmi les dieux, respectable, vigilant, — auteur des vivants, sois le protecteur du poète ; c'est toi, (dieu) bon, qui sèmes tous les biens.

10. Toi, Agni, tu es notre protecteur, tu es notre père ; tu es notre souche, nous sommes tes rejetons ; — les biens par centaines et par milliers t'accompagnent, toi qui fais les hommes forts, qui protèges l'acte pieux, qu'on ne peut tromper.

11. Toi, Agni, le premier, toi la vie des vivants, les dêvas te faisaient seigneur de l'homme ; — ils faisaient Ilâ institutrice du fils de l'homme, lorsque naissait le fils de mon père.

12. Toi, Agni, par tes secours, ô Dieu, protége les maîtres du sacrifice et nous, (dieu) louable ; — tu es pour le petit-fils du fils le protecteur des vaches, toujours attentif à (exécuter) ta volonté.

13. Toi, Agni, intime protecteur pour l'homme pieux sans défense, doué de quatre yeux, tu t'enflammes ; — donnant (aux dieux) l'offrande, pour lui obtenir une sûre protection, tu reçois dans ton cœur cette oraison du poète.

14. Toi, Agni, pour le chantre qui hautement te

loue, tu obtiens la suprême opulence qu'il désire ; — du pauvre même tu es appelé le protecteur et le père ; tu instruis l'ignorant, car tu connais bien la méthode.

15. Toi, Agni, l'homme qui donne au prêtre les honoraires, tu le protèges de tous côtés comme une cotte de mailles ; — celui qui dans sa demeure partage le doux aliment, procure la joie et sacrifie une victime vivante, celui-là est tout proche du ciel.

16. Vois avec indulgence, Agni, ce voyage, cette route où nous avons cheminé de loin ; — tu es l'allié, le père, le protecteur, le vif inspirateur des mortels qui offrent le sôma.

17. Comme un Manu, Agni, comme un Yayâti, comme jadis à cette place, (dieu) pur — viens, amène ta divine famille, fais-la asseoir sur le gazon, et offre un sacrifice agréable.

18. Grandis, Agni, par cette offrande que nous t'avons faite selon notre force et notre savoir, — ensuite guide-nous vers nos demeures, unis-nous dans la bienveillance qui fait la force.

Hiranyastoûpa.

32. A INDRA

1. D'Indra je chanterai les exploits, qu'il a accomplis les premiers, le foudroyant ; — il a tué Ahi, il a répandu les eaux, il a percé les flancs des montagnes.

2. Il a tué Ahi, gravissant la montagne ; Twashtri lui a fabriqué une arme étincelante ; — comme des vaches mugissantes, coulant avec rapidité, les eaux sont descendues au bassin commun.

3. Fécondant il absorbait le sôma ; il buvait aux trois vases de liqueur ; — le généreux prit pour arme une flèche ; il frappa le premier-né des Serpents.

4. Quand tu frappais, Indra, le premier né des Serpents, tu anéantissais les artifices de ces magiciens, — et produisant le soleil, le ciel, l'aurore, dès lors tu ne rencontras plus d'ennemis.

5. Vritra plus ténébreux encore, hors d'état de nuire, Indra avec son arme l'a frappé d'un grand coup ; — comme des arbres que la hache a tranchés, Ahi gît renversé à terre.

6. Comme un vil rival aveuglé par l'ivresse, il provoqua Indra le vaillant, aux coups mortels et sûrs ; — il n'évita pas l'atteinte de ses coups ; mis en pièces l'ennemi d'Indra fut réduit en poudre.

7. Sans pieds, sans mains il combattait Indra ; de son arme (Indra) le frappa à la tête : — eunuque qui veut devenir l'égal du taureau, Vritra gisait brisé en morceaux.

8. Gisant là comme un taureau châtré, des eaux qui réjouissent le cœur le submergent ; — toutes celles que Vitra embrassait dans son étendue, Ahi fut gisant à leurs pieds.

9. La mère de Vritra tirait d'en bas sa vigueur ; Indra la perça de son arme ; — au-dessus était la mère, au-dessous le fils ; la Dânu est couchée comme une vache avec son veau.

10. Au milieu des espaces agités sans trêve et sans repos, le corps de Vritra est perdu ; — sur lui passent les eaux ; dans une longue nuit gisait l'ennemi d'Indra.

11. Avec un démon pour maître et un Ahi pour pasteur, les eaux étaient là comme des vaches emprisonnées par le voleur ; — la caverne des eaux qui était fermée, en tuant Vritra, (Indra) l'a ouverte.

12. Tu ressemblais à la queue du cheval, ô Indra, lorsqu'un dieu unique te frappait de son arme ; — tu conquérais les vaches, seigneur, tu conquérais le sôma ; tu versais, tu faisais couler les sept Rivières.

13. Ni l'éclair, ni le tonnerre ne réussit contre lui, ni la pluie qu'il versait, ni le torrent ; — et lorsque Indra et Ahi combattirent, le Généreux demeura vainqueur pour l'avenir.

14. Qui voyais-tu, Indra, qui pût anéantir Ahi, si de lui mort la crainte entrait dans ton cœur ; — et si (franchissant) les quatre-vingt dix-neuf rivières tu as traversé les airs comme un épervier effrayé ?

15. Indra, roi des choses mobiles et immobiles et

du paisible troupeau, lui qui a la foudre en main, — c'est lui certes qui demeure roi des nations ; il les entoure comme la jante les rayons.

Hiranyastoûpa.

33. A INDRA

1. Venez, allons portant nos vœux à Indra ; il augmente notre sécurité ; — n'est-il pas invulnérable? A lui sont les biens, il comble notre suprême désir (de posséder) des vaches.

2. Vers ce (dieu) généreux, invincible, je vole comme le faucon vers son cher nid ; — saluant avec de justes louanges cet Indra qui par les chantres doit être invoqué quand on l'approche.

3. Avec toute son armée il a pris le carquois ; bienveillant, il rassemble les vaches de qui il veut ; — toi qui répands en abondance la richesse, ne sois par pour nous un avare, ô puissant.

4. Tu as frappé d'une massue le riche Dasyou, t'avançant seul avec les Marouts près de toi, Indra ; — devant ton arc ils ont trouvé leur perte ; les Sanakas impies ont trouvé le trépas.

5. Ils te tournèrent le dos, ô Indra, ces impies, qui voulaient égaler les (hommes) pieux, — lorsque du haut des airs, traîné par tes (chevaux) jaunâtres, debout, terrible, d'un souffle tu emportas les impies hors de la terre et du ciel.

6. Ils avaient attaqué l'armée du redoutable ; les neuf nations s'alliaient ; — comme des eunuques exténués combattant un héros, à pas précipités en l'apercevant ils fuirent devant Indra.

7. Pleurants et riants tu les combattais, Indra, aux limites de l'atmosphère ; — tu consumais le Dasyou du haut du ciel ; tu exauçais la prière de celui qui (t'offre) des libations et des louanges.

8. Faisant une enveloppe à la terre, brillants d'or et de perles, tout joyeux, ils ne purent surpasser Indra ; il environna ses adversaires de la splendeur du soleil.

9. Quand tu eus, Indra, pris possession du ciel et de la terre par ta grandeur en tous lieux ; — par nos cérémonies qui s'adressent (à toi), (tu as détruit) ceux qui te négligent, tu as soufflé sur le Dasyou, ô Indra.

10. Du ciel ils n'atteignirent par au bout de la terre, par leurs artifices ils ne vainquirent pas celui qui mettait l'enjeu ; — Indra, taureau fécond, prit une arme propice et par sa splendeur tira les vaches de l'obscurité.

11. En proportion de sa force les eaux coulaient ; il grandissait au milieu des rivières ; — dans la même pensée Indra l'a frappé d'un coup violent pour recouvrer les jours.

12. Indra a ruiné les forteresses d'Ilîbiça ; il a brisé Çushna, le cornu ; — par ton énergie, ô Généreux, par ta vigueur tu as avec ton dard tué un ennemi vigoureux.

13. Sa flèche allait (frapper) ses ennemis ; d'une pointe puissante, il fit brèche à leurs châteaux ; — d'un dard Indra atteignit Vritra ; sa pensée s'exaltait par les coups dont il le frappait.

14. Indra, tu as protégé Koutsa, dont tu étais satisfait ; tu as protégé le puissant Daçadyou combattant ; soulevée par le sabot des chevaux la poussière montait jusqu'au ciel ; le fils de Çwitrâ était debout pour lutter contre des héros.

15. Tu as protégé sur les eaux le paisible, le fécond taureau fils de Çwitrâ dans la conquête de la terre, ò Maghavan. — Quoiqu'ils se tinssent ici depuis longtemps, des ennemis tu as subjugué les habitations.

Hiranyastoûpa.

34. AUX AÇWINS

1. Trois fois aujourd'hui venez à nous, ô intelligents ; puissantes sont votre marche et votre faveur, ô Açwins ; — car le lien qui vous attache est comme la ceinture d'un vêtement ; laissez-vous amener par les sages.

2. Trois jantes sont à votre char qui porte le doux (aliment) ; la bien-aimée de Sôma, tous l'ont reconnue ; — elle saisit les trois poteaux plantés debout ; trois fois la nuit venez, Açwins, et trois fois le jour.

3. Chaque jour trois fois effaçant nos fautes, trois fois aujourd'hui aspergez de douce (liqueur) le sacrifice ; — Trois fois les aliments fortifiants, vous Açwins, au crépuscule et à l'Aurore faites-les déborder pour nous.

4. Trois fois venez chez nous ; trois fois à un homme digne de votre appui, triplement pour ainsi dire soyez secourables ; — trois fois apportez la joie, vous Açwins ; trois fois pour nous faites déborder comme une eau les aliments.

5. Trois fois apportez la richesse, vous Açwins ; trois fois dans la cérémonie, trois fois accueillez nos prières ; — trois fois apportez le bonheur ; trois fois aussi la gloire ; que trois fois la fille du Maître monte sur votre char à trois places.

6. Trois fois, Açwins, donnez-nous les remèdes célestes, trois fois les terrestres. trois fois ceux des eaux ; — apportez à mon fils faveur, bonheur, triple joie, ô maîtres de splendeur.

7. Trois fois pour nous, Açwins adorables, chaque jour entourez triplement la terre ; — les trois étendues, ô véridiques, ô cochers, parcourez-les comme le vent parcourt les corps qu'il anime.

8. Trois fois, Açwins, avec ces fleuves nés de sept mères, trois calices (et) une triple onction de beurre sont préparés ; — au dessus des trois terres planant au ciel vous maintenez ce firmament, occupé par les ours et les nuits.

9. Où sont les trois roues du triple char ? où sont les trois sièges réunis ? — quand attellera-t-on l'âne vigoureux par lequel, ô véridiques, vous êtes amenés au sacrifice ?

10. Véridiques, venez ; l'onction vous appelle ; buvez la douce (liqueur) avec ces bouches qui boivent la douce (liqueur) ; — car avant vous voici Savitri

qui amène à la cérémonie le char de l'aurore brillant du beurre de l'onction.

11. Véridiques, avec les trente-trois dieux ici venez au doux breuvage, Açwins ; — prolongez la vie, pansez les blessures ; éloignez les ennemis, soyez nos compagnons.

12. Açwins, sur votre triple char amenez devant nous l'opulence et des hommes forts ; — vous qui entendez, je vous appelle à notre aide ; et pour notre prospérité soyez généreux.

Hiranyastoûpa.

35. A AGNI ET A D'AUTRES

1. J'appelle Agni le premier pour la bénédiction ; j'appelle Mitra et Varuna à (notre) secours ; — j'appelle la Nuit qui s'étend sur le monde ; j'appelle à (notre) aide le divin Savitri.

2. S'avançant dans l'atmosphère ténébreuse, pénétrant ce qui est immortel et ce qui est mortel, — sur un char d'or marche le divin Savitri, contemplant les êtres.

3. Le dieu descend, il monte ; il va, l'adorable, (traîné) par deux brillants (coursiers) jaunes ; — il vient, le divin Savitri, à travers les espaces, écartant tous les dommages.

4. Sur son char qui approche, tout brillant de perles, à la cheville d'or, (char) solide, l'adorable — Savitri s'est avancé resplendissant vers l'atmosphère ténébreuse, revêtu de puissance.

5. Les (coursiers) sombres aux pieds blancs ont éclairé les hommes, traînant un char au timon d'or ; — toujours, en présence du divin Savitri, les hommes (et) tous les vivants se sont levés.

6. Des trois cieux deux sont le domaine de Savitri, l'autre est dans le monde Yama. . . . . — Ils soutiennent les choses immortelles, comme la clavette d'un char (soutient la roue) ; je donne la parole à qui comprend cela.

7. Il a illuminé les cieux, l'Asura aux belles ailes, qui se meut dans les profondeurs par une voie facile ; — où est maintenant le soleil ? qui le sait ? quel ciel son rayon a-t-il pénétré !

8. Il a illuminé les huit sommets de la terre ; en trois pas il fait couler les Sept fleuves ; — le divin Savitri à l'œil d'or est venu produisant les biens désirables pour son serviteur.

9. Le rapide Savitri à la main d'or s'avance entre le ciel et la terre ; — il frappe le méchant ; il conduit le soleil ; à travers les obscures vapeurs il atteint le ciel.

10. Que l'Asura au bras d'or, à la voie facile, miséricordieux, secourable, vienne à notre rencontre ; — écartant les Raxasas artificieux, le dieu que nous louons s'est levé dans les ténèbres.

11. Savitri, par les voies antiques, sans poussière, bien faites, que (tu suis) dans le ciel, — aujourd'hui par ces voies faciles, ô dieu, (viens) et nous défendre et nous encourager.

Hiranyastoûpa.

36. A AGNI

1. Pour vous, nombreux peuple de fidèles, du grand — Agni nous nous approchons avec des hymnes pieux, de celui que d'autres adorent en ce moment.

2. Les hommes ont installé le puissant Agni ; à toi donnons une part du beurre ; — et toi, (sois) nous aujourd'hui bienveillant ; aide (nous) par des aliments, ô adorable.

3. C'est toi que nous choisissons pour messager, pour sacrificateur omniscient ; — tu es grand et tes flammes s'agitent ; au ciel touchent tes clartés.

4. Les dieux Mitra, Varuna, Aryaman, t'allument comme leur antique messager ; — par toi, Agni, obtient tout le prix du combat le mortel qui t'a servi.

5. Agni, tu es le joyeux sacrificateur, le maître

de maison, le messager des hommes, — par toi existent toutes les lois concordantes et solides que les dieux ont faites.

6. Par toi, Agni, (dieu) fortuné, (dieu) jeune, est immolée toute immolation ; — toi donc, bienveillant aujourd'hui et toujours, offre pour nous aux dieux les sacrifices qui donnent l'énergie.

7. Ici en se prosternant, à ce (dieu) qui brille par lui-même on fait cortége ; — avec des offrandes les hommes allument Agni pour vaincre leurs ennemis.

8. En tuant Vritra le ciel et la terre traversèrent les eaux, elles firent de la place pour l'habitation (des hommes) ; — que le dieu invoqué soit pour Kanwa un taureau puissant ; que l'étalon hennisse à ses amoureuses.

9. Prends ta place ; tu es grand ; brille, ô le bienaimé des dieux ; — Agni, (toi) qui partages l'offrande, émets, ô (dieu) loué, une fumée rougeâtre et belle.

10. Toi que les dieux ont donné à l'homme pour être ici le meilleur sacrificateur, ô porteur de l'offrande, — ce vainqueur du combat, que le Kanwa Mêdhyâtiti, que Vrishan, qu'Upastuta, « Cet Agni que le Kanwa Mêdhyâtithi alluma pour la liturgie, — ses libations reluisent, c'est lui que ces vers (célèbrent), cet Agni que nous développons.

12. Comble-nous de biens, selon ta nature ; car tu as, Agni, amitié avec les dieux ; — tu es le maître de la glorieuse abondance ; sois-nous propice ; tu es grand.

13. Debout pour nous secourir, lève-toi comme le divin Savitri ; — debout, toi qui donnes l'abondance, puisque avec nos prêtres portant l'onction, nous t'invoquons.

14. Debout, sauve nous du mal ; par ta splendeur consume tous les ennemis ; — mets-nous debout pour l'activité, pour la vie ; transmets aux dieux notre offrande.

15. Sauve-nous, Agni, du Raxasa ; sauve-nous du démon avare ; — sauve-nous de qui nous nuit, de qui veut nous perdre, ô resplendissant, ô jeune.

16. Comme d'une massue frappe partout les avares, (dieu) aux dents de feu ; celui qui nous hait, — le mortel qui aiguise (son arme) pendant les nuits, que cet ennemi ne règne pas sur nous.

17. Agni a donné la force, Agni la prospérité à Kanwa ; — Agni a secouru Mêdhyâtithi ; Mitra et Varuna aussi (l'ont secouru) ; Agni dans la bataille (a secouru) Upastuta.

18. Avec Agni, de la région lointaine nous appelons Tourvaça, Yadu, Ugradêva ; — qu'Agni amène Navavâstwa, Brihadratha, Turvîti, Dasyavêsahas.

19. L'homme, Agni, t'a établi pour être la lumière perpétuelle de sa race ; — tu as lui pour Kanwa, (ô dieu) né selon l'ordre des temps, Oint que tous les peuples adorent.

20. Ces flammes d'Agni, éclatantes, tourbillonnantes, terribles à approcher, diaboliques, pleines de magie, que j'aille vers elles. Consume tous les ennemis.

Kanwa.

37. AUX MARUTS

1. La troupe joyeuse des Maruts, exempts de blessure, brillants sur leurs chars, — Kanwas, chantez pour elle.

2. Avec leurs (antilopes) leurs javelots, leurs clameurs, leurs parures, — ils sont nés ensemble, rayonnants par eux-mêmes.

3. J'entends les fouets qui claquent dans leurs mains ; — ils parcoureut une voie lumineuse.

4. A votre troupe impétueuse, d'une force violente, robuste, — chantez l'hymne divin.

5. Louez le taureau parmi les vaches ; car c'est la troupe joyeuse des Marouts ; — elle a grandi en se nourrissant de rosée.

6. Qui de vous est le plus vieux, héros qui mêlez ciel et terre — quand vous les agitez comme la frange (d'un vêtement) ?

7. Devant votre marche, devant votre horrible fureur le fils de l'homme s'est jeté contre terre ; — les montagnes sourcilleuses ont disparu.

8. Dans leurs sorties la terre, comme un vieux roi, — tremble de peur sous leurs pas.

9. Car leur naissance est vigoureuse ; ils sont à la fleur de l'âge au sortir de leur mère ; — car leur vigueur est égale à la sienne.

10. Ces fils, ces chanteurs ont dans leurs marches parcouru les voies du ciel ; — et les vaches en ont jusqu'au genoux.

11. Car ce long, large, infatigable enfant de la nue — ils le répandent sur leur chemin.

12. O Maruts, avec cette force que vous avez, vous avec précipité les hommes, — vous avez précipité les montagnes.

13. Les Maruts, quand ils marchent, parlent entre eux sur le chemin ; — chacun les entend.

14. Venez vite sur vos rapides (coursiers) ; il y a chez les Kanwas des offrandes pour vous ; — là vous (vous enivrerez) à loisir.

15. Car il y a de quoi vous enivrer, et nous sommes des vôtres ; — puissions-nous vivre toujours !

Kanwa.

(*A suivre*). EMILE BURNOUF.

LETTRES D'UN MORT.

Opinions d'un Païen

Sur la Société moderne.

PAR LOUIS MÉNARD, DOCTEUR ÈS-LETTRES.

> Pourquoi dois-je vivre au milieu d'un cinquième âge ? J'aurais dû mourir plus tôt ou naître plus tard, car c'est maintenant l'âge de fer.
>
> HÉSIODE.

DIS MANIBUS.

Vous tous, innombrables, qui avez franchi avant nous les portes de l'inconnu, esprits des ancêtres, âmes des saints, Dieux mânes, ô morts où êtes-vous ? En rendant à la vie universelle les éléments qui composaient vos corps, vous avez légué aux générations survivantes l'héritage de vos pensées, de vos bienfaits ou de vos exemples : qu'avez-vous conservé ? Cette seconde vie à laquelle les plus sceptiques d'entre nous voudraient croire, dont les plus croyants voudraient trouver la preuve, est-elle autre part que dans les œuvres où s'incarnèrent vos idées, ou dans le souvenir de ceux qui vous aimaient ? Si la réponse vous était permise, il en est parmi vous qui ne nous auraient pas laissés si longtemps dans l'attente ; car nos angoisses ne viennent pas d'un égoïste amour de la vie, mais de la crainte des séparations éternelles, et

nous accepterions ce long sommeil, sans le deuil et les derniers adieux.

L'homme en savait-il davantage sur sa destinée, alors que, plus près de sa mystérieuse origine, il vivait encore de la vie de la nature, qui connaît si bien ses lois ? Les saintes traditions des vieux âges peuvent-elles répondre aux questions de la raison indécise ? Soulevons le voile des symboles. Les formes multiples de l'idéal s'y réconcilient dans une paix divine ; mais quand la pensée s'est élevée dans la sphère sereine des Dieux, y trouve-t-elle une place pour l'existence de l'homme ? S'il n'est qu'une incarnation passagère des forces éternelles, que devient-il en sortant du monde changeant des apparences ? Les hiéroglyphes sacrés, si clairs dans les dogmes divins, deviennent obscurs et contradictoires dès qu'on les interroge sur la destinée humaine.

Les patriarches s'endorment à côté de leurs pères : « Tu es poussière et tu retourneras en poussière. » Faut-il fermer le livre juif après ces désolantes paroles ? Mais voici le schéol des prophètes, où sont les arbres d'Eden, où le roi de Babylone est accueilli par les *réphaïm*. N'est-ce pas une vague vision du ténébreux royaume de Persephonè, où les héros d'Homère revivent leur vie passée, et, comme dans le paradis musulman, possèdent l'idéal rêvé pendant la vie ? Il en est qui regrettent la douce lumière du soleil ; cette vie interrompue trop tôt, ils la retrouveront au-delà du fleuve d'oubli.

Mais l'âme ne peut-elle s'élancer plus haut que la terre ? La doctrine orientale des épurations et des métempsycoses, enseignée dans les temples et les grandes écoles de la Grèce,

qui se retrouve chez nos ancêtres les Gaulois, et semble aujourd'hui renaître après tant de siècles, rattache la destinée humaine aux métamorphoses de la nature et aux lois de la vie universelle. Il n'en est pas de plus grandiose pour l'intelligence, mais suffit-elle pour le cœur? Si l'implacable enfer des religions modernes recule devant la grande et clémente pensée du purgatoire mazdéen, ce n'est pas seulement parce qu'il outrageait la sainte pitié; c'est encore et surtout parce qu'il brisait pour l'éternité les liens sacrés formés pendant la vie.

O morts, avant de vous envoler vers les lointains paradis, vous attendrez que tous ceux qui vous pleurent soient allés vous rejoindre; vous les guiderez dans les ascensions lumineuses, d'astre en astre, comme vous les guidiez sur la terre, où vous rattache encore un lien plus fort que la vie, l'indestructible chaîne de l'amour. Jusqu'au jour de la réunion c'est vous qui recueillerez nos prières, Dieux indulgents, qui pardonnez toujours, car vous avez souffert et vous avez lutté. Les Dieux supérieurs sont trop grands pour nous entendre; ils ne changeront pas pour nous l'ordre immuable de la nature; mais vous, ô médiateurs, dans ce grand concert d'hymnes et de plaintes où la voix de l'humanité tout entière n'est qu'une note perdue, vous distinguez des voix amies, et vous savez adoucir, sans les violer, les lois éternelles.

Lares protecteurs des familles, héros protecteurs des cités, votre culte est indestructible dans le cœur de l'homme. Dans les limbes de la pensée, le sauvage connaît la religion des ancêtres, comme dans la plus lumineuse époque de l'histoire les villes avaient leurs demi-Dieux

humains, et les familles leurs pénates domestiques. Le moyen âge, comme l'antique Égypte, attendait la résurrection ; mais bien avant que l'an mil eût menti à ses promesses, le peuple invoquait ses saints, comme si pour eux la résurrection était déjà venue. N'était-ce pas un retour à la belle et consolante croyance du paganisme, la religion de mânes? Au milieu des défaillances de ce siècle, le culte des morts survit. Dans nos âmes inquiètes, ce n'est pas la foi, peut-être, mais c'est toujours l'espérance; et le plus sceptique s'arrête et se découvre devant un cercueil.

Quand l'avenir n'a plus de promesses, la pensée se nourrit de souvenirs. Pour les générations fatiguées, la société des morts vaut mieux que celle des vivants. C'est bien assez peu d'être un homme, sans se condamner à n'être que de son temps et de son pays. L'idéal n'est pas le privilège exclusif d'un siècle ou d'une race, et aux époques stériles, en attendant qu'une société rajeunie l'incarne sous une forme nouvelle, on aime à comparer celles sous lesquelles il s'est révélé au passé. Tel est le but de ce livre : en introduisant un païen dans la société moderne, j'ai cherché, non pas des comparaisons archéologiques, mais des rapprochements ou des différences dans l'ordre intellectuel et moral. J'ai essayé d'expliquer les fluctuations de notre époque en remontant à la source des principes opposés qui luttent dans le sein de l'Europe contemporaine, et dont la conciliation appartient sans doute à l'avenir.

Depuis que les anciens Dieux avaient perdu leurs temples, leurs derniers fidèles, ceux qu'on appelait les païens, descendirent de plus en plus rares vers les demeures d'Hadès, apportant à la foule innombrable des morts qui les attendait sur le rivage de tristes nouvelles du monde des vivants : « Que ceux qui ont laissé des fils sur la terre n'espèrent pas les revoir : nos fils ont renié le culte de leurs pères ; à leur mort, au lieu de passer le fleuve pour venir nous rejoindre, ils s'endormiront dans l'attente d'une résurrection prochaine et du paradis qu'ils disent fermé pour nous. Que ceux qui regrettent la vie se gardent de boire le Léthé : des peuples barbares couvrent la terre, et, au nom du Dieu nouveau, on a détruit tout le divin travail de la pensée des vieux âges. »

Les habitants du pays de la mort restèrent ainsi des siècles sans lien avec la terre. Méditant sur leur vie passée, ils cherchaient à reconstruire dans leur pensée ce magnifique monde dont les vivants effaçaient jusqu'aux derniers vestiges. Par une initiation mutuelle, les plus forts aidant les plus faibles, les uns après les autres s'élevaient, épurés, vers les sphères heureuses.

Quand se leva pour l'humanité cette splendide aurore si justement appelée la Renaissance, il y eut un tressaillement inconnu dans le peuple des mânes. Au delà de leur Élysée ils apercevaient des horizons nouveaux avec un nouveau peuple d'âmes. Etes-vous des hôtes du paradis chrétien, leur disaient-ils ? Mais ceux qui ne sont pas du même ciel ne peuvent se réunir même dans la mort. — Nous venons de

la terre, disaient les âmes nouvelles ; nous avons relevé les autels de l'art et de la beauté. Nous avons recueilli pieusement les débris sacrés de vos marbres qu'avait brisé le marteau de nos pères. Dans quelques pages dispersées de vos livres, nous avons retrouvé la trace des rêves merveilleux de vos poètes et les enseignements de vos sages, et, de ces épaves échappées au naufrage du vieux monde, nous avons fait un phare lumineux pour dissiper les spectres de notre nuit.

Deux siècles s'écoulèrent, et d'autres âmes apparaissaient de plus en plus distinctes et disaient : nous avons marché sur vos traces à la conquête de la justice et de la vérité. Les armes sont prêtes, le dernier combat se prépare, le droit vaincra. L'homme régénéré suivra ses destinées nouvelles ; sa force est sans limites, son but est l'infini, il y marche par un progrès éternel, et le lendemain de sa victoire, quel magnifique monde naîtra !

Alors il y eut dans les demeure d'Hadès un immense désir de revoir la terre. Mais avant de boire le Lethé, les mânes chargèrent l'un deux de les devancer et de les instruire sur la grande lutte qui se préparait. C'était un sculpteur d'Athènes appelé Calliclès. Seul entre tous les morts, par la puissance de Persephonè, il revint sur la terre sans passer le fleuve d'Oubli.

CALLICLÈS A THÉAGORAS.

Toi qui, né des siècles après moi sur la terre, es devenu, dans les demeures d'Hadès, mon maître et mon ami ; toi qui m'as initié à

la sagesse des sanctuaires, et qui, pouvant depuis longtemps t'élever vers les sphères heureuses, as retardé ton ascension jusqu'à l'heure où je pourrai te suivre, Théagoras, le plus sage et le meilleur des morts, c'est à toi que j'adresse le récit des choses que j'ai vues sur la terre des vivants.

Puisque j'ai été choisi par vous tous pour observer l'état du monde moderne à la veille de la transformation qui s'y prépare, j'ai dû me placer au milieu du peuple chez qui vont se livrer les derniers combats. Me voici en France, dans cette ville de Paris qui est aujourd'hui la grande cité de l'intelligence, l'initiatrice des nations, comme le fut jadis ma patrie Athènes, et plus tard la tienne, Alexandrie. Ma première impression a été d'une tristesse lugubre. En entrant dans cette immense ville noire et peuplée comme une fourmilière, où une race sans beauté, pareille aux barbares de Scythie, parlant une langue sèche, froide et rude, s'agite sur une terre bourbeuse, sous un ciel pluvieux, je songeais au ciel de l'Attique, à nos blanches villes de marbres, où la voix humaine était une mélodie, aux belles jeunes filles portant des amphores, aux robustes adolescents luttant dans la palestre. Sculpteur, je songeais à nos belles statues, et je m'étonnais qu'un peuple qui donne si peu de place à l'art dans sa vie pût tenir le sceptre de l'intelligence, car j'étais accoutumé à regarder le beau comme la forme vivante du vrai et du juste, et je ne croyais pas que l'homme s'élevât à la morale et à la science sans être épuré par l'initiation de l'art et de la poésie.

Ma tristesse a redoublé quand j'eus pénétré

dans la vie politique de cette nation. J'entendais dire à ses prêtres que la religion nouvelle avait aboli l'esclavage ; le monde, me disais-je, a donc enfin réalisé ce beau rêve de Platon. Mais au lieu de détruire l'esclavage, j'ai vu qu'on l'avait étendu à tous les hommes. Dans ce peuple innombrable, il n'y a pas un citoyen libre. La France, comme la plupart des pays de l'Europe, est soumise à un prince aussi absolu que le grand roi de Perse. Les rois transmettent les peuples en héritage à leurs enfants, les mariages des princes font passer les royaumes d'une famille dans l'autre, et les guerres continuelles sont entretenues, non par les intérêts opposés des Etats, mais par les querelles de famille des rois. Il n'y a pas de patrie : les peuples regardent leurs personnes et leurs biens comme le patrimoine des princes ; la soumission des sujets à leur maître, une vertu d'esclaves remplace le dévouement de l'homme libre à la patrie et aux lois. Il n'y a pas de loi : la coutume en tient lieu et varie d'une ville à l'autre dans le même état. Les fonctions publiques ne sont pas données par le peuple, mais par la faveur du roi ou de ses courtisans, quelques-unes se vendent. Les grands peuvent faire emprisonner sans jugement ceux qui leur déplaisent, au moyen de lettres qu'ils obtiennent de la faveur des ministres. Il n'y a pas de droits, il n'y a que des privilèges : la nation est divisée en castes comme l'Inde et l'ancienne Egypte. Les castes inférieures, pauvres et laborieuses, paient seules les impôts. Les castes supérieures, oisives et riches, méprisent le peuple qui les nourrit. Les laboureurs, obligés de consacrer une partie de leur temps à travailler pour leurs maîtres, sont

réduits à un état de dégradation, de misère, d'abaissement et d'ignorance qui les place bien au-dessous des esclaves de l'antiquité. Les marchands sont parvenus, par des siècles de luttes continuelles, à une condition meilleure. Il y en a de riches, comme parmi les affranchis de Rome ; ils possèdent, non pas des droits, car les modernes n'ont pas plus de droits qu'ils n'ont de patrie, mais quelques privilèges consacrés par l'usage. Les castes supérieures ne sont guère plus libres que le peuple qu'elles écrasent. Les nobles, c'est-à-dire ceux qui composent la caste militaire, après avoir, pendant des siècles, déchiré le pays par leurs révoltes incessantes contre l'autorité royale, devenus trop faibles pour lui résister, se sont fait une vertu de leur obéissance servile au maître, qui les nourrit de ses aumônes, et leur distribue des fonctions de valets à sa cour. La caste sacerdotale, ou le clergé, soumise à une hiérarchie spéciale et très-despotique, forme un Etat dans l'Etat et partage son obéissance entre le roi de France et le Pape, ou chef des prêtres, qui est prince de Rome et d'une partie de l'Italie, et qui prélève un tribut sur les biens immenses de l'Eglise de France et de tous les États catholiques.

Quoiqu'il puisse sembler étrange qu'une organisation politique aussi contraire à la raison qu'à la morale ait pu durer un jour, la constitution actuelle de la France remonte, dans ses bases principales, à l'invasion des Barbares dans l'empire romain. La Gaule, à qui la conquête a fait perdre jusqu'à son nom, est encore soumise au régime qui a suivi cette conquête. On peut dire de toute conquête ce que les contemporains d'Aristote disaient de l'esclavage :

c'est un fait violent, donc il est injuste. Cependant lorsqu'un peuple policé subjugue un peuple barbare, et qu'au lieu de l'opprimer il lui apporte ses sciences, ses arts et ses lois, la conquête, malgré les maux qui l'accompagnent, peut devenir un bienfait. Telles furent la conquête de l'Asie par les Grecs, celle de la Gaule et de l'Espagne par les Romains. Lorsqu'un peuple barbare soumet un peuple d'une race supérieure ou d'une civilisation plus développée, la conquête n'a d'excuse que si les vainqueurs s'éclairent au contact des vaincus : c'est ainsi que les Romains, après avoir ôté à la Grèce sa liberté, lui empruntèrent sa civilisation pour la répandre dans le reste du monde.

Le caractère des invasions germaniques fut tout différent. Partout, et surtout dans le midi de la Gaule, les vaincus étaient fort supérieurs aux vainqueurs. Ceux-ci restèrent barbares, et détruisirent en moins de trois siècles la civilisation du peuple conquis. C'est là un des plus grands désastres de l'histoire. La race conquérante n'a jamais produit un artiste, ni un savant, ni un philosophe ; à peine quelques écrivains, grâce sans doute à son mélange avec les vaincus, car, tant qu'elle est restée à peu près pure, elle a paru frappée d'une incurable stérilité intellectuelle. Ces croisements ont été de plus en plus nombreux. Lors des invasions, plusieurs riches Romains, se ralliant aux Barbares, conservèrent leurs terres, et leurs descendants se confondirent avec les conquérants. Dans les guerres du moyen âge, bien des paysans, réduits au brigandage par la misère, s'élevèrent par leurs rapines à la condition des chevaliers. Les rois usèrent souvent du privi-

lège de conférer la noblesse à des bourgeois. D'ailleurs le respect des liens du mariage n'a jamais été dans le caractère des peuples modernes ; dans ce siècle surtout l'adultère est devenu presque général dans la noblesse.

C'est donc en tenant compte d'un grand nombre d'exceptions qu'on peut retrouver aujourd'hui, dans la noblesse, la race germanique ; dans les habitants des campagnes, la race gauloise. Quant à la race romaine, c'est dans les villes, et surtout dans le Midi qu'on en trouverait la trace. Ces marchands qui s'enrichissent par le commerce, ces magistrats dont les familles sont successivement anoblies, ces prêtres nés dans le peuple qui honorent leur caste par leur science et leur éloquence, descendent certainement de familles romaines. Les Romains qui s'établissaient en Gaule étaient suivis d'une foule d'affranchis et d'esclaves de toutes nations, Grecs surtout, et qui sait si les ouvriers qui ont relevé peu à peu l'industrie ne retrouveraient pas leurs aïeux à Tyr ou à Carthage, si les artistes qui ont élevé les merveilleuses églises du moyen âge n'avaient pas dans les veines le sang de quelque esclave issu des races divines de la Grèce ?

Presque à chaque siècle les enfants des vaincus tentèrent d'inutiles efforts pour sortir d'esclavage. Les habitants des villes essayèrent de relever sous le nom de communes l'organisation des municipes romains. Mais ces efforts n'eurent jamais l'unité sans laquelle il n'y a pas de victoire. Puisse la lutte qui se prépare être la dernière. Il ne doit pas rester pierre sur pierre de l'édifice fondé par la conquête. Je ne sais ce que l'avenir réserve à la France, mais qu'il soit

d'abord fait place nette, la société qui va finir ne laissera pas un regret.

THÉAGORAS A CALLICLES.

La religion est le principe et la sanction des lois : les formes politiques sont le miroir des idées religieuses. Une révolution ne peut triompher si elle ne transforme les croyances des peuples en même temps que leurs institutions. Crois-le bien, Calliclès, si les descendants des Romains n'ont pu s'affranchir des Barbares, ce n'est pas parce que leurs efforts étaient isolés, c'est parce qu'ils ont conservé la religion des conquérants. Le dogme chrétien t'expliquera les sociétés modernes.

Je ne connais pas le christianisme. Lorsque je vivais à Alexandrie, parmi les mille superstitions étrangères qui inondaient l'empire, quelques sectes se disaient chrétiennes et s'accusaient entre elles de toutes sortes de crimes et d'infamies ; je ne pouvais les juger sur leur témoignage réciproque. Puisque le christianisme a triomphé il doit contenir un principe divin, car l'humanité ne se trompe pas pendant quinze siècles. Mais l'oubli d'une vérité devient une erreur ; puisqu'il n'a pu tirer le monde de la barbarie, le christianisme doit avoir méconnu quelque grande loi morale. Compare la religion chrétienne à la nôtre.

Les Dieux sont la vie des peuples ; ils en répondent devant l'histoire. Tout arbre sera

jugé par ses fruits. Le polythéisme qui a produit la civilisation grecque peut bien être blasphémé par l'ingratitude et l'impiété des races barbares, mais il a révélé au monde le droit et la beauté, la morale et l'art ; il n'a rien à redouter du jugement de l'avenir. La Grèce est morte pour l'avoir abandonné. Que l'humanité fouille dans les ruines de nos temples, elle y retrouvera le principe de vie qui assurera le triomphe de la révolution et le salut du monde.

LOUIS MÉNARD.

(A suivre)

AVIS IMPORTANT

Notre collaborateur PIERRE QUILLARD, *qu'un cas de force majeure a empêché de continuer sa traduction du* « LIVRE DE JAMBLIQUE SUR LES MYSTÈRES », *nous avise qu'il pourra reprendre son travail de façon à nous en donner, pour le numéro de Juin, une forte partie.*

LES

GRANDS THAUMATURGES

APOLLONIUS DE TYANE

(*Suite*)

Tout ce début du livre dont nous nous occupons paraît bien être une simple citation du texte original d'Apollonius. D'autre part, on s'aperçoit, de suite, que le *Poimandrès* ne fut point inconnu à l'auteur du *Secret de la Créature*. Mais avant d'aller plus loin, je dois exposer sous quelle forme nous est parvenu l'ouvrage, ou plutôt les fragments de l'ouvrage du grand thaumaturge grec. Sous ce titre *Traité du secret de la Créature*, Sadjious le Prêtre nous a laissé, en langue syriaque pense Silvestre de Sacy, le livre même d'Apollonius auquel il n'aurait fait qu'ajouter un traité sur la nature de Dieu, sur l'origine du bien et du mal, puis quelques réflexions et commentaires conformes à l'enseignement du christianisme : car ce Sadjious était certainement chrétien ; on le voit, en effet, s'attacher à la réfutation de Bardésane, de Marcion, de Porphyre. Ce qui ne l'empêche pas, semble-t-il, de respecter son modèle : c'est, du moins, l'idée que me suggèrent ces paroles : « C'est moi, Sadjious le prêtre, dont la demeure et le séjour habituel est à Balès, qui ai interprété le livre des Causes qui était placé devant Hermès dans le souterrain obscur, et sur un talisman fait avec les secrets les plus sublimes de l'art. J'ai rendu cette interprétation claire et facile sans y rien mêler ni y rien changer, afin qu'elle soit utile à ceux qui voudront en faire usage. » Plus loin, il dit encore : « C'est ici *dans toute sa pureté* l'ouvrage du sage Bélinous. » Cependant, il ne faut pas perdre de vue que nous ne possédons du *Traité du secret de la Créature*

qu'une version arabe dont l'auteur musulman a dû, dans certains cas, forcer la lettre au cours de son travail de traducteur pour la faire concorder avec les dogmes de sa propre foi. Le titre même de l'ouvrage — qui n'est point, à coup sûr, celui de l'original grec, — serait du scribe arabe, s'il n'est pas de Sadjious lui-même. Quoi qu'il en soit, le document, pour fort intéressant qu'il paraisse, n'est pas exempt d'altérations ; mais pour qui s'est pénétré de l'esprit bien distinct de la race hellénique, il n'est pas difficile de dégager de l'emprise chrétienne, puis musulmane, la pensée même d'Apollonius; et c'est ce que Silvestre de Sacy me paraît avoir fait dans ses extraits pour lesquels il a choisi les premiers chapitres qui traitent de Dieu et de la formation de l'univers, et quelques morceaux relatifs aux trois règnes de la nature. Voyons-les : « Voici ce que dit le sage Bélinous qui possède l'art des merveilles. Je glorifierai celui qui m'a fait, et je dirai : louange soit au Dieu créateur qui étant seul a commencé l'ouvrage de la création, qui a tiré les créatures du néant et les a formées par couples ; car le créateur est seul, mais toute créature est formée par couple. Le créateur est trop grand et trop relevé pour que quelque chose de créé lui soit semblable, ou pour être lui-même semblable à quelqu'une de ses créatures. Il est trop au-dessus des intelligences créés pour pouvoir être saisi par la pensée ou par les yeux, ou entendu par les oreilles ; c'est lui qui a créé tous les êtres et tout ce qui est nécessaire à chacun d'eux. Ils les a tous créés par couple pour faire mieux distinguer son unité et sa souveraineté ; car pour lui il est seul, comme nous l'avons dit.... les créatures au contraire sont toutes par couple : les deux parties qui forment le couple sont d'une même nature, mais elles peuvent être unies ou divisées. Après avoir ainsi rendu hommage à l'unité et à la toute puissance du créateur, je vais faire connaître les causes des choses créées.

(*A suivre.*) ALASTER.

GLANES

. Depuis quelques mois il est fort question, dans le monde spirite, du médium musical Jesse Shepard, et nous ne croyons pas pouvoir nous désintéresser de ce cas psychique qui, pour n'avoir pas été contrôlé par les autorités de la Science que de tels phénomènes préoccupent, n'en sont pas moins dignes d'attention. M. Van Straaten, directeur du *Spiritualistisch Weekblad*, feuille spiritualiste des Pays-Bas, nous fournit les curieux renseignements qui suivent : Jesse Shepard ne peut donner plus de trois séances par semaine. A ses séances ne peuvent assister plus de dix à douze personnes, et celles-ci doivent être en sympathie avec lui ; des personnes animées de sentiments hostiles ou qui se moquent du spiritualisme, des gens de mauvaise vie ne peuvent être admis, le fluide qui émane de tels assistants rendant ce médium malade pour plusieurs jours. Le phénomène se produit dans l'obscurité. Assis au piano, le médium fait entendre des sons rappelant ceux de la guitare ou de la harpe, des flots d'harmonie s'échappent d'un invisible orchestre, et, ceci passe toute vraisemblance, de son gosier sort un *duo* où l'auditeur reconnaît les voix de la Malibran et de Lablache. Une personne de nos connaissances qui assista à Paris aux séances de Jesse Shepard nous a confirmé les paroles du journaliste néerlandais. Le médium à la mode est né en Angleterre de parents écossais et irlandais. Il a visité l'Amérique, Paris où il a donné des concerts mystiques dans des salons particuliers, Naples, Rome, Florence, Nice, Dresde, Bayreuth, Arnheim, etc. ; il compte revenir prochainement à Paris, avant de regagner Londres.

*
* *

W. H. Evans de Toronto (Canada), dans une lettre publiée par « The Globe », de cette ville, dit : Je sais que des objets physiques sont mus sans le contact d'aucun agent visible. J'ai vu une table enlevée tout

à fait au-dessus des têtes de cinq personnes assises autour d'elle, et déposée sur le sol à l'autre bout de la pièce plusieurs pieds plus loin, personne dans la chambre ne l'ayant touchée. Je sais bien que l'électricité et le magnétisme peuvent être mis en avant pour ce qui touche aux mouvements d'une table quand des personnes sont assises autour d'elle, les mains restant légèrement au-dessus : mais quand l'intelligence se joint à ces mouvements, nous devons chercher quelque cause intelligente à leur production, et si l'on peut démontrer que ce n'est pas ceux qui sont assis autour de la table qui déterminent les mouvements, la cause doit en être cherchée en quelqu'intelligence étrangère, laquelle durant plusieurs mois d'investigation que je consacrai à cette branche du sujet, proclama toujours être un esprit. Quelle que fût la cause de ces mouvements, j'ai pleinement démontré que nous n'en étions point les auteurs, et je puis expliquer ici qu'il n'y eut point là de médium de profession engagé pour aider à leur production. Ils eurent lieu en ma propre maison, avec seulement moi, ma femme, la fille et le gendre d'un éminent pasteur de la ville aussi présent. Je vivais alors à environ quarante milles à l'est de Toronto. Nous nous assemblions simplement dans le but de découvrir pour nous-mêmes la réalité de ces choses. Nous ne pouvions les produire à volonté ; quelquefois elles avaient lieu, et d'autrefois rien ne se présentait, et, quand elles venaient, nous ne pouvions pas toujours les en empêcher. Je me suis assis sur la table appuyant de toute ma force, et néanmoins elle se mouvait presqu'aussi aisément que lorsqu'aucune résistance n'était employée pour l'empêcher de se mouvoir. La table a été posée sur le sol et maintenue dans cette position et son poids fut au-dessus de nos forces unies pour l'enlever. Les mouvements furent d'un caractère des plus variés et des plus prononcés. Parfois ils se montraient très légers et doux et puis tout à l'opposé. Ils se produisirent à de certains moments avec une telle vigueur qu'ils furent tout à fait alarmants et nous pensions que la table allait être mise en pièces. (*Religio Philosophical Journal*, 10 mars 1894.)

*
* *

Les mémoires publics des années 1693 et 1694 parlent des Upiers ou Vampires ou revenans, qui se voyent en Pologne et surtout en Russie. Ils paroissent depuis midi jusqu'à minuit et viennent sucer le sang des hommes ou des animaux vivans en si grande abondance, que quelquefois il leur sort par la bouche, par le nez et principalement par les oreilles ; et que quelquefois le cadavre nage dans son sang répandu dans son cercueil. On dit qu'il a une espèce de faim, qui lui fait manger le linge qu'il trouve autour de lui. Ce Redivive ou Upiers sorti de son tombeau, ou un Démon sous sa figure, va la nuit embrasser et serrer violemment ses proches ou ses amis et leur suce le sang, jusqu'à les affoiblir, les exténuer et leur causer enfin la mort. Cette persécution ne s'arrête pas à une seule personne, elle s'étend jusqu'à la dernière personne de la famille à moins qu'on n'en interrompe le cours en coupant la tête ou en ouvrant le cœur du revenant, dont on trouve le cadavre dans son cercueil, mol, flexible, enflé et rubicond, quoiqu'il soit mort depuis longtemps. Il sort de leur corps une grande quantité de sang, que quelques-unes mêlent avec la farine pour faire du pain ; et ce pain mangé à l'ordinaire, les garantit de la vexation de l'Esprit qui ne revient plus. (*Mercure galant de 1693-1694*.

Le Directeur Gérant : F. Deschamps.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie DESTENAY. — BUSSIÈRE frères.

Le Te de Laotseu

TRADUCTION EXACTE

PAR ALBERT DE POUVOURVILLE [MATGIOI]

INTRODUCTION

La traduction du Te, que je présente ici, est conçue dans la même forme, rédigée avec la même précaution que la traduction que j'ai donnée du Tao. Je prie donc de se reporter à la préface de ce premier livre si l'on veut connaître les méthodes de la traduction et les mobiles du traducteur.

Mais il me faut ici répondre à deux objections. Le commentaire philologique de Laotseu ayant été supprimé absolument, il m'a été déclaré qu'il était, de la part d'un inconnu de lettres, bien outrecuidant de s'inscrire ouvertement en faux contre M. S. Julien, qui était de l'Institut ; et que, du moment que je l'accusais d'inexactitudes, il me fallait, au moins, justifier mon accusation. Bien que je répugne à tout étalage de pédantisme, et que je me refuse aux oiseuses discussions terminologiques, je n'ai pu résister, en me faisant de la peine, à faire du plaisir aux personnes qui m'avaient ainsi parlé. J'ai donc inscrit, en suite des pages de Laotseu, quelques notes de philologie, qui indiquent les principales erreurs de M. Julien. Je ne les ai pas relevées toutes : il eût fallu m'arrêter à chaque mot ; je suis bien fâché que la détermination exacte de ces erreurs les montre gigantesques et multipliées : mais ce n'est pas ma faute si M. Julien a sombré dans la mise au jour d'un travail, dont la seule

pensée était louable, et dont l'exécution dépassait infiniment les moyens et les facilités de l'auteur.

Ayant en main la paraphrase française de M. Julien, j'ai eu jadis l'idée de la retraduire littéralement, en chinois vulgaire, au docteur qui m'enseignait. Il se mit d'abord à sourire silencieusement à la mode orientale, puis s'indigna, et me déclara finalement que : « il fallait « que les Français fussent bien ennemis des Asiatiques, « pour que leurs savants s'amusassent à dénaturer « sciemment les œuvres des philosophes chinois, et à « les changer en fabulations grotesques, pour les li- « vrer en risée à la foule française. » Je n'ai pas essayé de faire croire à mon docteur que M. Julien s'était imaginé avoir fait une traduction respectueuse, car il eût alors douté de la valeur de tous nos savants : j'ai préféré le laisser douter de la loyauté du seul M. Julien ; et c'est ainsi que ce dernier a payé posthumement l'imprudence que, vivant, il avait commise, en s'attaquant à des textes dont le sens et la portée devaient lui échapper inévitablement.

En second lieu, le commentaire métaphysique de Laotseu ayant été expressément réservé, il m'a été déclaré que la lecture du texte isolé était impossible, incompréhensible, et inutile. Je n'ignore pas que, aspirant à l'Universelle Synthèse, les philosophes chinois n'émettent que des vues trop générales, pour n'être pas vagues et abstruses, surtout à nos cerveaux ; et j'ai bien pris soin, ailleurs, d'en avertir le lecteur. Je ne crois pourtant pas les textes de Laotseu plus obscurs que ceux de tel de nos psychologues modernes, ou de tel de nos poétes aristocratiques décadents, tant aimés des dames : je suis, d'autre part, assuré que, en prenant de la peine devant les textes chinois, on en retirera un grand fruit ; je n'oserais en dire autant de nos psychologues et de nos poétes.

Toutefois, comme le Livre du Te est conçu d'une sorte aussi abstraite que le Tao, et aussi étonnante pour le lecteur occidental, je veux de suite faire triompher Laotseu des reproches qu'on lui pourrait adresser à ma modeste occasion, et prouver que lors-

qu'il saisit un sujet, en dehors de toute synthèse, il est aussi clair et plus magnifique que m'importe quel assyrien, égyptien, hébreu, et, bien entendu, français.

C'est dans ce but que je transcris ici la traduction de la Troisième Page du « Livre du Revers, » où se trouve, énoncée en quelques lignes, la théorie de l'Androgyne, que reconnaîtront sans peine, et avec admiration, les ésotéristes de toutes les écoles. Le « Livre du Revers » est l'œuvre de Laotseu et de ses dix principaux disciples, dans sa partie ésotérique et mystique ; il demeure secret parmi les premiers docteurs des associations taoïstes ; et nous l'eussions déjà traduit entièrement, n'était la difficulté extrême qu'il y a à s'en procurer le texte entier et intact.

« *Le Livre du Revers.* (PHAN-KHOA-THU).

« TROISIÈME PAGE

« Tu adoreras ta gauche, où est ton cœur.
« Tu détesteras ta droite, où est ton foie et ton courage.
« Mais tu adoreras ta droite, où est la gauche de ton frère.
« Tu adoreras la gauche de ton frère, où est son âme.
« Tu abandonneras l'âme de ton frère, pour l'esprit de sa gauche.
« C'est ainsi qu'à ton sein gauche le Dragon te mordra
« Et par sa morsure entrera Dieu.

« La Voix, sans la parole ; l'Entendement, sans le son :
« La Vue, sans l'objet : La Possession, sans le contact :
« Voilà les gouttes de sang de la morsure.

« Prier avec des lèvres muettes : croire avec des oreilles fermées :
« Commander avec des yeux soumis : prendre avec des mains immobiles :

« Voilà la Morsure du Dragon.

« Le sommeil est le maître des sens et des âmes.
« Ainsi dort la tête sur le cœur de ton frère.
« La gauche de son corps répond à la gauche de ton esprit
« La droite de ton esprit répond à la droite de son corps.
« Que ta gauche pénètre sa gauche ; que ta droite soit pénétrée par sa droite
« Ainsi ta pensée sera sa pensée, et son sang sera ton sang.
« La Morsure du Dragon se cicatrisera : il prendra son vol : et vous serez invisibles dans ses ailes.
« Vous serez unis avec le Ciel.
« Ainsi vous êtes deux, — et un, — et l'Ancien Dieu. »

Je n'ajouterai rien à cette page. Laotseu ne peut mieux être glorifié que par Laotseu.

MATGIOI.

NOTE POUR L'INTELLIGENCE DU TEXTE

Aucun commentaire métaphysique n'accompagne cette traduction. L'explication des TONGSANG est réservée pour un ouvrage en préparation. Ici se trouve uniquement le texte du TE.

Les mots entre parenthèses, en caractères ordinaires, font partie du texte de Laotseu : la tradition les considère comme une glose écrite. Les parenthèses, en caractères italiques, ne sont pas dans le texte : mais elles sont nécessaires, et les explicateurs les ajoutent toujours : c'est la tradition orale. Mais je me suis imposé en règle de n'ajouter ces italiques que lorsqu'elles sont indispensables à la compréhension de la phrase. D'ailleurs, la plupart du temps, le nombre total des substantifs, adjectifs, pronoms, verbes et adverbes d'une phrase est égal au nombre des caractères qui constituent le sens correspondant dans le texte du TE.

PREMIÈRE PAGE

Une grande vertu n'est pas la Vertu : mais [être] ainsi, voilà venir la Vertu.
Une médiocre vertu ne perd pas la Vertu : mais [être] ainsi, voilà partir la Vertu.
Une grande vertu ne se manifeste pas, parce qu'elle ne veut pas se manifester. [*Le sage*] manifeste une grande pitié, mais il ne veut pas s'en rendre compte.
Il manifeste une grande équité : mais il tient à s'en rendre compte.
[L'homme manifeste une grande générosité [*envers le sage*], mais elle ne lui sert pas : toutefois [*le sage*] le cache et le soulage. C'est pourquoi [*le sage*] perd la Voie, mais garde la vertu (1).
La vertu perdue, il garde la pitié : la pitié perdue, il garde l'équité : l'équité perdue, il garde [*l'avantage de*] la générosité.
La générosité est véritablement, même petite, le commencement du mal.
C'est ce que savent dès longtemps les hommes qui connaissent la voie ! ils ont trouvé cela en premier.
Aussi l'homme Saint s'attache partout au grand, et nulle part au petit.
Il reste dans la vérité et s'écarte du mensonge (2).
C'est pourquoi il rejette cette chose-ci et garde celle-là.

(1) Par rapport à ce seul homme. Cette *voie* n'a rien de commun avec le Tao.
(2) La traduction Julien fait ici un symbolisme lointain du Vrai par un fruit, et du mensonge par une fleur.

DEUXIÈME PAGE

Qui garde [*la vertu*], voici qu'il gagne une chose.
Le ciel, pour sa perfection [l'unité], prend la pureté.
La terre, pour sa perfection [l'unité], prend la paix.
L'âme (1), pour sa perfection [l'unité], prend la surnaturelle connaissance.
Le manque [vide] pour sa perfection [l'unité], prend la plénitude.
Les dix mille êtres, pour la perfection [l'unité], prennent la naissance (2).
Les Rois, pour la perfection [l'unité], veulent les hommes droits.
Tout ceci est justement l'unité.
[*Si*] le ciel n'était pas en pureté, il frémirait de sa ruine.
[*Si*] la terre n'était pas en paix, elle frémirait de son écroulement.
[*Si*] les âmes n'étaient pas en surnaturelle connaissance, elles frémiraient de leur disparition.
[*Si*] le vide n'était pas en plénitude, il frémirait de son anéantissement.
[*Si*] les dix mille êtres n'étaient pas en vie, ils frémiraient de leur fin.
[*Si*] les rois et les grands princes n'étaient pas en droiture, ils frémiraient de leur renversement.

(1) Than-Khi : intermédiaire entre le corps et l'association des idées, deuxième et sixième éléments de l'homme.
(2) Entrent dans le courant des formes, suivant la volonté exprimée dans le formulaire tétragrammatique de Wenwang.



C'est pourquoi les grands regardent l'argent comme la racine du mal (1).
Les princes se servent des petits comme aides : et les rois agissent loyalement et sans hypocrisie [similitude].
Bien certainement [*la présence de*] l'argent fait les voleurs. N'est-ce pas vrai ?
Aussi ce qui est juste n'est pas le Juste (2).
Qui donc ne veut pas que le bonheur, semblable au diamant, lui tombe [*du ciel*] comme des cailloux ?

TROISIÈME PAGE

Le cercle, voilà le mouvement de la Voie. Que les [*hommes*] faibles utilisent la Voie.

Les hommes et les choses naissent : nés, ils disparaissent.

QUATRIÈME PAGE

Les vrais docteurs entendent la Voie ; ils font de suite ce qui la concerne.
Les docteurs moyens entendent la Voie : ils y pensent respectueusement [comme à quelqu'un qui est mort].
Les docteurs derniers entendent la Voie ; ils y pensent amicalement [*comme à une chose vivante*]. Ils n'y pensent pas assez pour suivre la

(1) Le caractère qui représente l'argent est tiên, celui de la forme vulgaire de l'argent. M. Julien en paraphrase la signification : « roturier. » (?)

(2) Paraphrase légère : le caractère continue le symbole de l'argent . une valeur juste. Dans ce caractère dzu, M. Julien a paraphrasé : « une voiture. » !

Voie : c'est pourquoi il y en a qui parlent beaucoup [*sans réfléchir*].
Qui connaît clairement la Voie est [*semblable* à] un parfum.
Qui monte à la Voie est [*facile*] comme qui descend.
Qui manque à la voie est pareil au néant.
La grande vertu est comme un abîme. La grande pureté est comme la bouche [*qui commande*].
La vertu parfaite est comme sans terme. La forte vertu est comme l'augmentation indéfinie.
L'homme simple et droit est [*fort*] comme s'il était en grand nombre.
C'est un grand carré qui n'a pas d'angles.
C'est une grande racine qui n'a pas de fin.
C'est une grande voie qui n'a pas de son.
C'est nne immense image qui n'a pas d'ombre.
La Voie éclate par son nom. Celui qui marche avec la Voie marche à la toute-puissance.

CINQUIÈME PAGE

La Voie a créé Un : Un a créé Deux : Deux a créé Trois : Trois a créé les dix mille êtres.
Tous les êtres ont le principe AM enveloppant le principe DVONG (1).
En vérité l'esprit [provenant des deux principes] apporte l'équilibre (2).

(1) Am et Duong, principes actif et passif, symbolisant aussi le mouvement et le repos : le Duong, agile, est maintenu, par l'Am inerte ; mais c'est une spécialisation : pour s'y tenir, M. Julien a dû supprimer le caractère BAO, envelopper, et a traduit le caractère CHAT par le caractère FOU.
(2) C'est le KHI, principe intermédiaire humain.

Les hommes qui haïssent [*cela*] sont sur les frontières [*isolés*] et sans racines (1).
Le roi Cong a approuvé ceci. (2).
Les hommes qui s'emparent [*méchamment*] de quelque chose ont néanmoins un avantage : peut-être, étant avantagés, ils conservent [*ce dont ils se sont emparés*] (3).
Les hommes agissent ainsi : mais nous enseignons ainsi :
Les violents n'ont pas moyen de gagner leur mort [*heureuse*]. Nous voulons faire que les pères enseignent cela [*à leurs enfants*] (4).

SIXIÈME PAGE

Les hommes (5) sont précisément très doux : qui commande [court à travers] les hommes est très fort.
[*Il pénètre là où*] rien ne lui appartient, où il n'a pas de demeure (6.) Nous comprenons que savoir commander, est un grave avantage.
Nous ne parlons pas, et enseignons quand même : ne pas commander est un grand avantage.

(1) Co-racine : le mot « *vertu* » est une paraphrase trop éloignée.
(2) Cong est le nom sigillaire d'un roi légendaire : M. Julien, qui l'ignorait, a passé ce terme. Le terme THAI signifie : « approuver. »
(3) La paraphrase Julien ne contient pas uu seul mot exact de cette phrase.
(4) Le caractère PHU se traduit : « père » et non pas : « base ». En fin de phrase, les caractères GIAO-PHU doivent être syntaxés : PHU-GIAO. L'ignorance de cette règle a fait l'erreur de la traduction Julien.
(5) THIEN-HA. Les êtres animés intelligents : et non pas : les choses.
(6) GIAN-CAN. Littéralement : espace entre deux colonnes d'une maison.

Peu d'hommes sont capables de cela.

SEPTIÈME PAGE

La bonne réputation [*autour de moi*] permet d'approcher [*du bien*].
La connaissance [*en moi*] de la science permet d'augmenter [*le bien*].
Gagner et perdre permettent également le malheur.
C'est pourquoi [*il faut*] assurément quitter ce qu'on aime le plus.
Qui garde beaucoup, [*peut*] assurément perdre beaucoup. Cependant on ne dit jamais avoir assez [*de choses*].
On a assez travaillé : [*on dit partout*] n'avoir jamais assez [*travaillé*].
Ainsi on va loin et longtemps (1).

HUITIÈME PAGE (2)

La grande citadelle manque [*d'un rempart*].
Mais il n'y a pas besoin de fermer [*la brèche*].
[*Le sage*] a un grand avantage, qui semble marqué. Il n'est pas besoin d'implorer. Droit, il y a moyen d'accomplir : de travers, il faut s'abstenir.
Beaucoup diriger sert à l'intérieur (*de la maison*].

(1) Nous nous abstiendrons de tout commentaire : le texte, qui n'est pas parvenu intact, est sujet à des interprétations multiples.

(2) Tout ce chapitre est presque intraduisible. Il se rapporte à la digue d'une citadelle, brisée par les inondations. Quelques-uns le croient apocryphe.



L'agitation triomphe du froid : l'immobilité triomphe de la chaleur.
La pureté et la paix font les hommes droits.

NEUVIÈME PAGE

Quand les hommes ont la Voie, les pieds de la foule des chevaux sont en petit nombre (1).
Quand les hommes n'ont pas la Voie, leur faire des reproches [aux chevaux] engendre leur colère (2).
Le crime n'est pas grand d'avoir des aspirations : le travers n'est pas grand de ne pas connaître assez : l'étrangeté n'est pas grande de désirer acquérir (3). Aussi, qui connaît [*avoir*] assez, a assez.

DIXIÈME PAGE

Sans sortir de sa maison, [*le sage*] connaît tous les hommes ; ils ne sont pas heureux (4).
Il connaît la voie du ciel. Il s'éloigne, mais connaît les plus petites choses.

Ainsi le sage ne marche pas, mais aboutit ; il ne voit pas, mais sait le nom [des choses] ; il ne travaille pas, mais produit.

(1) M. Julien ignore que les « hommes violents » sont comparés couramment à des chevaux : il a intercalé les deux termes : culture : et : rivière.

(2) Même observation : intercalation du terme : frontière. Suppression du terme TA [colère].

(3) Dans ces trois phrases, M. Julien a ajouté un comparatif, ce qui change le sens.

(4) M. Julien traduit KHOAN pour : fenêtre : Seul, KHOAN signifie : *trou*. Mais l'expression KHOAN-KHOAI ne se sépare pas, et forme la seule idée d' « *êtres satisfaits.* »

ONZIÈME PAGE

Qui étudie un jour, augmente : qui suit la Voie un jour, progresse (1). Il progresse et progresse encore ; et ainsi jusqu'à ce qu'il n'agisse plus : [*jusqu'à sa mort*]. Mais alors qu'il n'agit plus [*qu'il est mort*], il n'est pas sans agir (2).
Et alors il soigne les hommes, et les préserve des calamités.
Parfois les calamités sont proches, et il n'est guère moyen de préserver les hommes [*sans agir*] (3).

DOUZIÈME PAGE

L'homme parfait n'a pas d'affection coutumières : les affections des cent familles font ses affections.
Qui est bon, je suis bon [*avec lui*] ; qui n'est pas bon, je suis bon quand même [*avec lui*].
Qui n'est pas sincère, je suis sincère [*avec lui*].
Voilà la vertu sincère.
Le sage vit parmi les hommes ; il pèse les générations des hommes dans la balance de son cœur (4).
Les cent familles le conservent dans leurs yeux et leurs oreilles.

(1) Le caractère TICH signifie progresser : c'est un verbe neutre. M. Julien le traduit par « diminuer », et le fait suivre du régime « *les passions* » qui n'est pas dans le texte.
(2) Mort, il paraît ne pas agir ; mais il agit dans le ciel [Glose].
(3) M. Julien a omis la première partie de la phrase ; cette lacune le force à un non-sens dans la seconde partie.
(4) Quan-Khi-tam « balance du cœur. » M. Julien traduit : des sentiments égaux.

Le sage est le modèle universel (1).

TREIZIÈME PAGE

Pour un enfant, huit morts (2). On pronostique dix naissances, il n'y en a que trois (3)
Les hommes donnent naissance [*à des enfants*] : au moindre contact, les voilà morts à terre,
Ainsi il naît dix, et il reste trois (4).
Pourquoi donc ce mal ?
Aujourd'hui les hommes veulent tout posséder et créer.
Qui écoute assidûment la Voie, peut créer et vivre ; en marchant sur sa route, il ne se détourne pas un instant du tigre.
Qui va en guerre et n'a pas assez d'armes, en un clin d'œil, ne sait où se cacher, meurt, et ne peut être sauvé (5).
Les ongles du tigre ne peuvent se rompre (6).
Le soldat ne peut briser la pointe [*de son glaive*].
Pourquoi tout ce mal ? (7).
En suivant [*la Voie*], il n'y a pas de mort sur la terre [8],

(*A suivre.*) A. DE POUVOURVILLE.

(1) « Hoi » : (litt :) le père c'est-à-dire le premier exemplaire : le terme « regarder « de la traduction Julien est inventé de toutes pièces.
(2) « Bat = huit » caractère omis par Julien.
(3) Les caractères « do » et « heu » sont omis chez Julien : il y a une ignorance complète des règles de construction des adjectifs numéraux ; trois non-sens en résultent.
(4) Caractère « sinh » omis par Julien.
(5) Les six derniers caractères sont omis par Julien.
(6) M. Julien a traduit « se rompre » par : « déchirer ». Et il trouve la « corne d'un rhinocéros » dans le terme DOT, qui signifie « un clin d'œil. »
(7) PHU-HA-CO : interrogation réprobative, ne nécessitant pas de réponse.
(8) GI = suivre, caractère omis par M. Julien.

Les

Apocryphes Ethiopiens

Traduits en Français par René Basset

(*Suite*)

Les écrivains grecs sont muets sur le sort du successeur de Manès : son nom était prononcé dans la formule de renonciation qu'on imposait aux Manichéens convertis, Ibn Ish'aq el Ouarrâq, dans le *Kitâb el Fihrist* dit que l'imâm Sis (abréviation de Sisinnios) maintint jusqu'à sa mort l'intégrité de la religion et sa pureté. Le même auteur lui attribue plusieurs épîtres : l'une à double sens, d'autres sur le Paradis, sur le temps, sur les gages et une dernière, en commun avec Fattaq, sur les images (35)

L'autre personnage de la légende, la sœur de Sousnyos, Ouërzëlyâ ou Melintia, est représentée comme coupable dans les versions orientales, tandis qu'en slavon et en roumain, elle devient une victime du démon. Cependant une version roumaine, de même origine, mais différente pour les détails, met en scène un être féminin envoyé par Satan « Moi, Sisoè, comme je descendais du Mont des Oliviers, je vis l'archange Gabriel qui avait rencontré Avestitza, l'aile de Satan, l'avait saisie par les cheveux et lui demandait où elle allait. Elle répondit qu'elle allait tromper la Sainte Vierge par ses ruses, afin d'enlever l'enfant nouveau-né et boire son sang. L'archange lui demanda comment elle pouvait entrer dans les maisons : elle répondit qu'elle se changeait en mouche, en chat, etc.. mais que si l'on connaissait dix-neuf noms et demi et si on les écrivait, elle ne pourrait réussir. Elle lui dit ces noms qui furent écrits .

(35) Flügel, *Mani* p. 66, 74-97. 103, 375-376.
(36) Gaster, *Literatura popularа romănă*, p. 394-395 ; *Ilchester Lectures*, p. 82.

M. Gaster (*op. laud.*) rapproche cet être malfaisant de Lilith qui est déjà mentionnée dans Isaïe (xxxiv, 14) comme une divinité nocturne redoutée encore de nos jours par les Juifs qui s'efforcent de lui interdire l'entrée de la chambre d'un nouvelle accouchée (37). Dans la version syriaque du *Syntipas*, Lilitha est le nom d'une ogresse qui dévore les jeunes gens (38).

En tenant compte de ces diverses indications, et surtout du fait que certaines hérésies, particulièrement les gnostiques, ont fait des emprunts à la mythologie grecque, on peut se demander si le personnage de la sœur de Sousnyos n'est pas le même que celui de Lamia dont il présente tous les caractères. Différentes traditions avaient cours sur son origine. Suivant l'une (Eudoxia, *Violarium* n. DXCXVI, p. 451 id. Flach), Lamia était une fille de Bélos et de Libye : elle fut aimée de Zeus qui la transporta en Italie où elle donna son nom à la ville de Lamia : mais les relations que Zeus avait avec elle furent connues d'Héra qui, par jalousie, fit périr les enfants qui naissaient de sa rivale. Celle-ci, ne pouvant supporter leur perte, vola ceux des autres et les tua. « C'est pourquoi, ajoute Eudoxia, les nourrices qui veulent effrayer leurs poupons appellent Lamia ». Cette légende, empruntée sans doute à Duris de Samos, dont le texte nous a été conservé par le scholiaste d'Aristophane (*Paix*, v. 758) a été reproduite par Suidas (39). Diodore de Sicile (L. I, ch. XLI) place près d'Automala en Libye, et non en Italie, la grotte où résidait la reine Lamia, mais il supprime les détails mythologiques : suivant lui, sa fierté sauvage lui avait donné l'aspect d'une bête féroce : ses enfants ayant tous péri, elle porta envie aux autres mères, fit arracher de leurs

(37) Cf. Selden, *De diis Syris*, Leipzig, 1672, in-12 p. 249-250. La tentative de Selden pour rapprocher ce nom de l'Ilithye (Εἰλήθυια) des Grecs et de l'Alilat d'Hérodote, n'a aucune valeur.

(38) *Sindbân oder die sieben weisen Meister*, éd. Bœthgen, Leipzig, 1879, in-8, p. 8 du texte.

(39) *Lexicon*, éd Bekker, Berlin, 1854, in-8. p. 647-648.

bras et tua sur le champ leurs enfants. « De nos jours, termine Diodore, son histoire court encore parmi les enfants à qui son nom cause une grande terreur ». De bonne heure on la trouve mentionnée dans le théâtre grec : ainsi dans Aristophane (*Guêpes*, v. 1035, 1177 ; *Paix*, v. 758) ; dans Euripide (fragment 642, éd. Wagner), dans un passage du *Collier* de Ménandre (fragment 2, éd. Longueville), conservé par Aulu-Gelle (*Nuits attiques*, II, 23).

Une autre version place son séjour en Grèce : La fille de Crotopos, roi des Argiens, est séduite par Apollon, de qui elle a un fils dont la naissance est tenue secrète ; mais il est dévoré par les chiens, et, folle de douleur, sa mère révèle tout à Crotopos qui la tue pour punir son déshonneur. Pour la venger, Apollon suscite « un monstre conçu dans la couche exécrable des Erinnyes : sur sa tête se dresse un serpent qui siffle incessamment et partage en deux son front couleur de rouille. Ce monstre, hideux et sinistre, se glisse la nuit au chevet des époux, arrache les nouveaux-nés du sein des nourrices et s'engraisse des larmes des familles ». Enfin cette Lamia est tuée par Corœbos. (Stace, *Thébaïde* I. 555-678) (40).

La Lamia est encore mentionnée par Horace (*Art poétique*, 340) et d'autres auteurs. Philostrate (*Vie d'Apollonius de Tyane*, L. IV, ch. 25) la représente comme une Empuse, sorte de vampire femelle, pendant qu'un écrivain des derniers temps de l'empire byzantin, Nicéphore Grégoras (41) compare son adversaire Palamas à la Lamia qui est privée d'yeux tant qu'elle reste à la maison, mais qui, dès qu'elle sort, a la vue si perspicace qu'elle aperçoit tout. Ce dernier trait, déjà indiqué dans le scholiaste d'Aristophane, nous ramène en pleine littérature populaire et nous retrouvons la Lamia avec son nom et ses attributs d'ogresse

(40) C'est aussi la tradition rapportée par le *Mythographus* I. de l'édition de Bode, *Scriptores rerum mythicarum latini tres*, Cellis 1834, 2 v. in-8. t. I, § 168, p. 52.

(41) *Byzantina historia* éd. Schopen, Bonn, 1830 2 v. in-8. L. XXII, ch. 2, t. II, p. 1109 : cf. aussi la note, t. II, p. 1315-1316.

dans un conte grec moderne d'Arakhoba : « A Doubri, profonde crevasse d'un torrent descendant du Parnasse, habitait une Lamnie (Lamie). A chaque fête religieuse qu'ils chômaient, les habitants devaient lui livrer un des leurs en pâture. Aussi, avant le commencement de la fête, ils avaient soin de tirer au sort et celui sur lequel il tombait était livré en victime à la Lamnie. Un jour, le sort désigna un jeune et magnifique pallicare : le fils du premier personnage du village dit alors : Je partirai et m'offrirai à la Lamnie afin de sauver notre village. On disait que si elle dévorait le fils du chef, elle ne dévorerait plus de victimes. Les parents du jeune homme pleurèrent, s'affligèrent et cherchèrent à le détourner de son dessein, mais il ne voulut pas les écouter. Il partit et pénétra dans le Dobri pour trouver la Lamnie. Dès que celle-ci l'aperçut, elle se jeta sur lui pour le dévorer, mais il lui porta, avant qu'elle n'eût pu le saisir, un violent coup de lance et la tua. Là-dessus, il se rendit à la fête et raconta ce qui s'était passé aux gens étonnés de son salut. Depuis, le village fut en repos » (42).

Après avoir essayé de déterminer la nature exacte des personnages qui figurent dans la légende de S. Sousnyos, il me reste à parler des invocations magiques qu'elle contient. — Dans une version slavonne, les incantations composées, dit-on, par le pope Jérémie sont destinées à chasser les douze fièvres :

(42) Schmidt, *Griechische Sagen und Volkslieder*, Leipzig, 1877, in-8, L. II. ch. x, p. 142 et notes, p. 246-247. Ce conte semble être une modification d'une légende conservée par Antonin Liberalis, d'après Nicandre (*Transformationum congeries* éd. Teucher, Leipzig, 1791, in-8. ch. VIII, p. 43-47). Il place, précisément près de Crissa aux environs du Parnasse, le séjour d'une Lamie qui dévora t les récoltes et les hommes jusqu'au jour où elle fut tuée par Eurybatos, fils d'Euphémos, issu du fleuve Axios. On trouve la Lamie fréquemment mentionnée dans les contes grecs modernes Cf. Hahn, *Griechische und albanasische Märchen*. Leipzig, 1864, 2 vol. pet-in-8, conte III, var. 2 et 3 ; conte IV et variantes, 1 et 2 ; conte et XXXIII variante : conte XLI, conte LII) ; elle a même passé en Albanie (Dozon, *Contes albanais* Paris, 1881, in-18, conte XV) etc.

« Près de la mer Rouge, se dresse une colonne de pierres (le mont Sinaï) ; sur la colonne est assis Sisinnii, le saint grand apôtre, et voilà, — la mer s'est gonflée jusqu'aux nuages, et de son sein sortent douze femmes aux cheveux flottants, apparition diabolique et maudite. — Et ces femmes disent : nous sommes les fièvres, nous, les filles du roi Hérode. — Et saint Sisinnii les interroge : Démons maudits, pourquoi êtes-vous venus ici ? — Elles lui répondent : nous sommes venues pour tourmenter la race des mortels : quiconque nous avale, nous nous attachons à lui et nous commençons à le torturer, et celui qui s'oublie à dormir le matin, ne prie pas le Seigneur, n'observe pas les fêtes, boit et mange de bonne heure en se levant, — voilà notre favori (43). Et saint Sisinnii pria Dieu : Seigneur, délivre la race humaine de ces maudits démons. Christ lui envoya alors deux anges, Sichael et Anos, et quatre évangélistes, et ils commencèrent à frapper les Fièvres avec des massues de fer, leur donnant jusqu'à trois mille coups par jour. Les Fièvres commencèrent à se plaindre et à prier : Grand saint, Apôtre Sisinnii, Sichael, Anos, et vous, les quatre évangélistes, ¿Luc, Marc, Mathieu et Jean, ne nous torturez plus ; lorsque nous entendrons vos noms sacrés, lorsque, dans une famille, vos noms seront glorifiés, nous nous éloignerons de cette famille à trois jours, à trois stades (44). « Telle est la partie historique de la légende : elle continue par la description particulière de chaque fièvre ; l'apôtre leur demande leur nom ; elles répondent en énumérant en même temps leurs caractères distinctifs, que leur nom suffirait d'ailleurs à révéler : l'une se nomme

(43) Variante : » Nous sommes envoyées par le tsar Hérode, dans le monde, au milieu des Chrétiens, pour briser leurs os, refroidir leurs cheveux, faire que les veines se contractent et qu'un fer intérieur les brûle ».

(44) Dans une amulette byzantine représentant le sceau de Salomon, les noms de Sisinnios et de Sisinnarios sont joints à celui de ce prince pour chasser la maladie. Cf. Heim, *Incantamenta magica græca latina.* Leipzig, 1892, in-8. n. 61 (d'après Schlumberger) p. 48.

Triascia (en russe *Triasastia;* trembler ; *triasoutchka* ou *triasca*, fièvre intermittente), l'autre *Ogneia* (*ogn. ogon,* feu, *ognevitcha*, fièvre chaude) ; la troisième *Ledeia* (*led*, froid), etc. Novule se présente comme la danseuse qui a demandé la tête de S. Jean Baptiste. Vient ensuite la formule d'incantation ; on nomme toutes les fièvres et on les menace de l'apôtre Sisinnii et de leurs autres ennemis : Eloignez-vous du serviteur de Dieu (ici le nom), fuyez à trois jours, à trois stades et si vous ne vous éloignez pas de ce serviteur de Dieu, j'appellerai l'apôtre Sisinnii, saint Sichael et saint Anos et les quatre évangélistes, Luc, Marc, Mathieu et Jean, et ils commenceront à vous torturer en vous donnant jusqu'à quatre mille coups par jour » (45).

La version éthiopienne a subi sur ce point des modifications qui en font un texte original : de là, la difficulté d'identifier quelques-unes des maladies qui sont l'objet de l'incantation. Plusieurs des êtres nuisibles mentionnés ici sont propres à l'Ethiopie : outre les forgerons, qui sont d'ailleurs considérés comme sorciers dans d'autres pays, et les Falachas, population qui a conservé sa langue et sa religion particulière et dont j'aurai occasion de parler plus tard, on trouve signalés le Bouda et le Zâr, sur lesquels je donnerai quelques explications.

Le premier terme, qui signifie sorcier, est souvent appliqué aux forgerons qui se recrutent surtout parmi les habitants du Dâmot, du Godjâm et les Falachas. Il désigne les hommes qui ont la faculté de se transformer en hyènes et qui jouent le même rôle que les lycanthropes et les loups-garous de l'Occident. Sous

(45) Pypine et Spasovic, *Histoire des littératures slaves*, tr. Denis, p. 119-120. Les auteurs ajoutent en note (p. 119 note 1) ». Cette légende a été retrouvée jusqu'en Sibérie par Guljaev qui l'a recueillie dans sa forme presque parfaite de la tradition populaire ». Bien qu'un Sisinnius soit mentionné parmi les quarante martyrs de Sébaste (Cf, Ruinart. *Acta primorum martyrum sincera*. Amsterdam, 1713 in-4, p. 521) il m'est impossible d'admettre l'opinion de Pypine et Spasovic (*ibid* p. 119 note 2) qui l'assimilent au Sisinnii de la légende slave.

cette forme, ils attaquent de préférence les femmes qui ont méprisé leur amour, mais leur puissance n'a d'effet que contre les personnes dont ils connaissent le nom de baptême, qu'on dissimule soigneusement en Ethiopie. Leur action s'exerce par la possession : on les reconnaît à leurs yeux sinistres et généralement c'est par le regard qu'ils se rendent maîtres de leurs victimes. On peut arriver à délivrer le possédé ou la possédée par l'emploi de charmes ou d'exorcismes auxquels le Bouda résiste autant qu'il peut. Une légende prétend qu'un saint éthiopien du nom d'Abo, contemporain de Lalibala (XIII[e] siècle) resta en prières pendant sept ans, suspendu en l'air, la tête en bas, pour délivrer le Godjâm des Boudas qui l'infestaient. Dieu lui accorda ce qu'il désirait, mais depuis la mort du saint, ces êtres malfaisants ont repris leur pouvoir (46). Au milieu de ce siècle, les gens soupçonnés d'être Boudas étaient exterminés sans miséricorde. Les cas d'épilepsie ou de convulsions sont souvent attribués à la possession d'un Bouda chez les Ethiopiens comme chez les Gallâs (47).

La plus ancienne mention du Ẓâr est celle qu'on trouve dans une chronique amhariña, d'origine relativement moderne (48), où il est employé avec les sens de démon, qu'il a encore en amhariña et en tigré. D'après les descriptions qui en out été données,

(46) Soleillet. *Voyages en Ethiopie*, Rouen, 1886. in-4. p. 282.

(47) Cf. les détails donnés par Pierce, *The life and adventures*, Londres, 1831, 2 v. in 8. t. II, app. 1. Harris. *The highlands of Ethiopia*, Londres, 1844, 2 v. in-8. t. II, ch. XXXV, p. 294-296. Mansfield Parkyns, *Life in Abyssinia*, Londres, 1853, 2 vol. in-8, t. II, ch. XXXIII, p. 144 162 ; Stern, *Wanderings among the Falashas* Londres, 1862, in-8, ch. XI, p. 152-160, W, Plowden, *Travels in Abyssinia and the Galla Country*. Londres, 1868, in-8. ch. VI, p. 116-124 ; Bianchi, *Alla terra dei Galla*, Milan. 1884, in-4. ch. XII, p. 415-419 ; Borelli, *Ethiopie méridionale*, Paris, 1890, in-4, p. 133 ; Massaja, *Mes trente-cinq années de mission dans la Haute-Ethiopie* t. I. Lille, s. d. in-8, ch. XIV, p. 217 ; Lefebvre, *Voyage en Abyssinie, Relation historique*, t. I, Paris s. d. in-8, Introduction, ch. III p. LXI.

(48) Prætorius, *Die amharische Sprache*, Halle, 1879, in-4, p. 504-506.

les effets du Zâr sont de nature diverse : tantôt des crises d'hystérie dont souffrent principalement les femmes non mariées (49) : tantôt on lui attribue la consomption (50). La croyance au Zâr paraît être venue des Gallâs: du moins on la trouve très développée dans les provinces d'Ethiopie où ils se sont établis. Dans le Choa, par exemple, les Zârotch (pluriel de Zâr) forment deux troupes de quarante-quatre démons chacune ; ayant à leur tête deux *Alaka* (ou chefs) : l'un s'appelle Mama, l'autre Warrer. Chaque Zâr a de même un nom particulier : pour le chasser de la personne dont il s'est emparé on emploie le chant, la musique, la fumée de tabac, sans parler du sacrifice d'une poule ou d'un bouc. Le Zâr était même devenu, au milieu de ce siècle, une divinité dont les fidèles se réunissaient à des dates fixes, pendant trois jours et trois nuits, se livrant à des pratiques qui le faisaient apparaître aux initiés (51). Le culte du Zâr et l'usage de lui sacrifier des victimes a été importé chez les Musulmans de la Mekke et d'Egypte par les esclaves volés en Abyssinie (52).

Les anges invoqués contre les maladies et les démons sont Michel (*Mikâèl*), Gabriel (*Gabreèl*), Raphael (*Roufaèl*), Souryâl, Sadâkyâl, Ananyâl, Fanouèl, dont les trois premiers sont suffisamment connus. Ils correspondent aux sept anges nommés dans l'*Hexæmeron* du Pseudo-Epiphanes : Michel, Gabriel, Raphael, Souryâl, Sadâkyâl Sarâtyâl (à la place de Fa-

(49) Stern, *Wanderings among the Falashas*, p. 160-161.

(50) Plowden, *Abyssinia and the Galla country*, ch. VI p. 114.

(51) Isenberg et Krapf, *Journals*, Londres, 1843, in-8. II, partie p. 116-118 ; Johnston, *Travels in Southern Abyssinia*, Londres, 1844, 2 v. in-8. t. II, ch. XXII, p. 327-329 ; Harris, *The highlands o Ethiopia*, t. II, ch. XXXV, p. 291-292 ; Plowden, *Travel sin Abyssina* ch. XIII, p. 259-260 ; Borelli, *Ethiopie méridionale*, p. 133-134.

(52) Cf. Klunzinger, *Bilder aus ober-Ægypten*, 1878, in-8. p. 388 De Gœje, *Zâr* (d'après Snouck Hurgronje), *Zaitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, t. XLIV, 1890, p. 480 ; Noedeke, *Zâr*, *ibid* p. 701) ; Vollers, *Noch einmal der Zâr* (*ibid*, t. XLV, 1891, p. 343-351).

nouèl), Anânyâl ; (53) et aux six mentionnés dans le *Livre d'Hénok* (ch. xx) : Uriel (*Ourëèl*) Raphaèl, Râgouèl, Michel, Saraqâèl, Gabriel : Ananyâl et Fanouèl sont remplacés par Râgouèl. Ourëèl doit être substitué dans notre texte à Souryâl : cependant on trouve le nom de Sourièl (Σουριηλ = Souryâl) mentionné avec celui de Raphael, par les Pérates, comme portés tous deux par deux des puissances divines représentées par le feu (54). D'un autre côté, dans une amulette byzantine, Uriel Οὐριὴλ) est invoqué avec Emmanuel pour mettre en fuite une maladie (55). De même Sadaqyal est à identifier avec Saraqâèl : ce dernier nom que les commentateurs les plus récents du *Livre d'Hénok* n'ont pu reconnaître, est peut-être le même que Sourakiyâl, mentionné dans la *Prière de Bartos* (56), comme l'ange de l'étoile du soir. Fanouel est cité dans le *Livre d'Hénok*, ch. XLV. 9 ; XLXXI, v. 9. D'après Charles (57), le judaïsme postérieur substitua Arièl à Fanouèl.

HISTOIRE DU ROI D'ARMÉNIE TERTAG

Au nom du Père, du Fils, de l'Esprit Saint en un seul Dieu. Nous commençons avec l'aide du Seigneur et nous écrivons l'histoire de Sarkis d'Arménie (*Armânyâ*), celle de saint Tërtâg, roi d'Arménie et celle du roi de Rome

(53) *Das Hexæmeron des Pseudo-Epiphanicus*, éd. Trumpp. Munich. 1882, in-4. p. 6-8.

(54) *Philosophumena*, éd. Cruice, Paris, 1860, in-8. L. IV, ch. 11 p. 196. Le nom de Souryan (pour Souryal) existe d'ailleurs dans la version éthiopienne du livre d'Hénok (IX), et le texte grec le remplace par Uriel.

(55) Heim, *Incantamenta magica græca latina*, n. 63, (d'après Schlumberger) p. 481.

(56) Bibliothèque Nationale de Paris, fonds éthiopien n. 57 f° 8.

(57) *The book of Enoch*, Oxford, 1893, in-8, p. 118, note.

et la manière dont les Arméniens se séparèrent des Romains et de leur foi, dans la paix de Dieu, le Père, Amen.

Ecoutez mes frères et mes pères. La ville de ce Tërtâg était Tébriz (Taouriz) qui est la capitale de l'Arménie : il était fils du roi de ce pays. Un jour les ennemis vinrent attaquer le roi d'Arménie [le père de] ce Tërtâg. Il leur livra bataille et fut vaincu. Son fils, qui était petit, fut emporté par sa nourrice qui s'enfuit et le conduisit dans la ville de Rome (Rom). Il y resta et y grandit. Quand il fut devenu grand, il s'en alla dans la maison d'un chef et demeura à le servir. Ce jeune homme était fort. Quand son maître vit sa force et sa puissance, il l'aima beaucoup. Peu après, le roi des Barbares vint faire la guerre au roi de Rome. A cette nouvelle, celui-ci rassembla ses troupes et ses officiers avec lesquels partit le maître de Tërtâg : ils s'en allèrent pour combatre. Quand les deux armées se rencontrèrent et se trouvèrent en présence l'une de l'autre, le roi des Barbares (*Barbâr*) envoya dire au roi de Rome : Pourquoi verser le sang des troupes à cause de nous ? — mais plutôt, allons toi et moi combattre seuls l'un contre l'autre : si tu me vaincs, prends mes soldats et mon pays : si c'est moi qui l'emporte, je prendrai tes troupes et ton royaume. Quand le roi de Rome l'eut entendu, il ressentit une grande crainte car il n'était pas aussi fort que lui. Il convoqua ses officiers et leur dit : « Quel est celui qui combattra avec le roi des Barbares ? » Ils répondirent : « Il n'y a personne de nous qui puisse le faire, car il est fort et méchant ». Le maître de Tërtâg, l'officier, dit au roi : « J'ai chez moi un jeune homme fort qui pourra

combattre contre lui ». — « Fais le venir près de moi », dit le roi. — Alors il le manda et l'amena devant le prince qui lui demanda : « Pourras-tu combattre le chef des Barbares ? » — « Oui, je le puis, mais donne-moi ton cheval, ton épée et ton vêtement aux insignes royaux ». Le roi reprit : « Combats et vainc le roi des Barbares, et je te donnerai ma fille pour épouse, je te témoignerai les plus grands honneurs et je te ferai présent de la moitié de mon royaume. On lui donna le cheval, l'épée et le vêtement du roi : il monta à cheval et s'approcha du chef des Barbares. Celui-ci le regarda et marcha contre lui pour le combattre, Tërtâg lui dit par ruse : « Pourquoi as-tu amené tes soldats avec toi ? n'étions-nous pas convenus de nous battre nous seuls ? » En l'entendant, le roi des Barbares se retourna pour voir si ses troupes le suivaient. Dès qu'il eut tourné son visage derrière lui, Tërtâg tira son épée, lui coupa la tête et la porta au roi de Rome. Alors celui-ci poursuivit les troupes des Barbares, les extermina sans en épargner un seul et revint avec les siens dans sa ville en grande joie et réjouissance. Il dit à Tërtâg : « Demande tout ce que tu voudras : je le ferai pour toi ,si la moitié de mon royaume ne te suffit pas ». — « Donne-moi des troupes, répondit Tërtâg, pour reconquérir le royaume de mon père, car je suis fils du roi de la ville de Tébriz, capitale de l'Arménie ». — « Prends autant de soldats que tu voudras ». Il lui donna environ 50.000 vaillants cavaliers, et lui dit ensuite : « Désormais nous ne ferons plus qu'un : si des ennemis se lèvent contre toi, je te secourrai, et toi de même ».

(*A suivre*) René Basset

LE RIG-VÊDA

PREMIER MANDALA

(*Suite.*)

38. AUX MARUTS

1. Quelle chose donc maintenant, quelle (offrande) donc, (ô dieux) amis, comme un père (reçoit) son enfant dans ses mains, — avez-vous reçue, vous qui avez (ici) un pur gazon ?

2. Où maintenant et quelle affaire est la vôtre ? Venez de la terre comme du ciel. — Où sont les vaches qui vous retiennent ?

3. Où vous (retiennent) des hymnes nouveaux, ô Maruts ? Où, des offrandes ? — Où, toutes les félicités ?

4. Quand même, fils de Priçni, vous seriez mortels, — et que votre chantre serait immortel.

5. Que votre chantre ne soit pas mal accueilli, comme l'antilope sur la prairie ; — qu'il ne foule pas le chemin de Yama.

6. Que l'Infortune aux rudes coups ne nous frappe pas de près ou de loin ; — qu'elle s'en aille avec la soif.

7. Vraiment forts et violents, même sur un désert les fils de Rudra — produisent la pluie sans le vent.

8. Comme une vache la foudre mugit ; elle est comme la mère qui suit le veau, — quand d'eux est émanée la pluie.

9. Même en plein jour ils font l'obscurité avec le nuage porteur de l'onde ; — quand ils inondent la terre.

10. Alors au bruit des Maruts, par toute la demeure terrestre ont tremblé les humains.

11. O Maruts, avec vos (coursiers) au sabot vigou-

reux, vers ces brillantes (rivières) aux hautes rives — venez par des voies sans fatigue.

12. Que solides soient vos jantes, vos chars, vos étalons ; — que bien fabriquées soient vos rênes.

13. Elève sans cesse la voix pour chanter le Maître de la prière, — Agni, tel qu'un ami, digne qu'on le regarde.

14. Façonne une stance de ta bouche ; comme un nuage déploie là ; — chante un hymne pieux.

15. Honore des Maruts la troupe brillante, digne de louanges, harmonieuse. — Que ces puissants soient ici.

Kanwa.

39. AUX MARUTS

1. Ainsi quand de loin, comme un éclat de lumière, vous lancez votre vaste corps, — par l'œuvre de qui, ô Maruts, par l'offrande de qui (cela se fait-il) ? Vers qui allez-vous ? Vers qui donc, ô agitateurs ?

2. Que vos armes soient solides pour l'attaque, fermes aussi pour la résistance. — Que votre force mérite les louanges et non celle du mortel artificieux.

3. Quand vous abattez (ce qui est) solide, ô héros, (quand) vous faites tournoyer (ce qui est) lourd, — vous franchissez les arbres de la plaine et les gorges des monts.

4. Car on ne vous connaît de rival ni au ciel, ni sur la terre, ô destructeurs des ennemis ; — que votre force soit durable, ô Rudras, pour toujours oser.

5. Ils font trembler les montagnes ; ils déracinent les rois de la forêt. — Venez, Maruts, comme des (hommes) ivres ; (venez), dieux, avec tout votre (peuple).

6. A vos chars vous avez attelé des antilopes ; un timonier rouge les conduit ; — à votre venue la terre même a prêté l'oreille, les humains ont eu peur.

7. Pour (notre) famille, ô Rudras, nous désirons

votre prompt secours ; — venez-nous donc en aide ; ici, comme autrefois, (secourez un) Kanwa tremblant.

8. Suscité par vous, Maruts, suscité par un mortel; l'ennemi qui nous attaque — éloignez-le par (votre) énergie, par vos secours.

9. Car sans partage, (dieux) adorables et sages, vous avez protégé Kanwa ; — sans partage, ô Maruts, venez à nous avec (vos) secours, comme les éclairs vont à la pluie.

10. Sans partage vous possédez l'énergie, ô généreux, sans partage la puissance, ô agitateurs ; — à l'ennemi du prêtre, ô Maruts, au furieux lancez comme une flèche la haine.

Kanwa.

40. A DIVERS DIEUX

1. Lève-toi, Maître de la prière ; en t'adorant nous allons vers toi ; — Que viennent près de toi les Maruts généreux ; Indra, viens en hâte avec eux.

2. Car c'est à toi, ô fils de la force, qu'un mortel s'adresse pour le prix du combat ; — il peut, ô Maruts, obtenir la beauté des hommes et celle des chevaux, celui qui vous a honorés.

3. Vienne le Maître de la prière ! vienne la divine Liturgie ! — Que vers un héros les dieux conduisent notre sacrifice viril, contenant les cinq offrandes.

4. Celui qui donne au chantre l'opulence avec les hommes vigoureux, celui-là possède une gloire impérissable ; — c'est pour lui que nous adorons Ilâ, qui fait les hommes forts, la stimulante, l'incomparable.

5. Donc le Maître de la prière récite une oraison pieuse — où les dieux Indra, Varuna, Mitra, Aryaman ont trouvé du plaisir.

6. O dieux, prononçons-la donc dans les cérémonies cette oraison pacifiante, incomparable ; — et cette prière, accueillez-la, héros ; que tout notre vœu parvienne jusqu'à vous.

7. Qui atteindrait jusqu'à l'homme qui adore les dieux, qui prépare le gazon sacré ? — Portant l'offrande, il s'est avancé avec sa famille ; il a pris place dans l'enceinte.

8. Il peut accroître son empire ; il marche parmi des rois ; dans le péril même, il conserve son beau domaine ; — nul ne peut le mettre en fuite, ni le vaincre muni de son arme, dans un grand, ni dans un petit combat.

Kanwa.

41. AUX ADITYAS

1. Celui que protègent les sages Varuna, Mitra, Aryaman, — jamais cet homme n'éprouve un dommage.

2. Le mortel qu'ils prennent comme dans leurs bras, ils le défendent de qui l'attaque ; — sans atteinte, tout entier il est heureux.

3. Les obstacles, les ennemis, ces rois les repoussent devant eux ; ils les mènent au-delà des difficultés.

4. Facile et sans épines, ô Adityas, est la voie qui mène au sacrifice ; là vous mangerez avec plaisir.

5. O héros Adityas, le sacrifice que vous conduisez par la bonne voie, — qu'il obtienne votre attention.

6. Vers les trésors, l'opulence et vers une complète famille, ce mortel en réalité — marche sans dommage.

7. Comment avec succès ferons-nous, amis, l'éloge de Mitra et d'Aryaman — et l'aliment favori de Varuna ?

8. Je n'appelle pas près de vous ceiui qui tue ou qui maudit ; — c'est l'homme pieux que par mes hymnes j'accompagne auprès de vous.

9. De celui qui tient les quatre (dés), qu'il ait peur jusqu'au jet ; — qu'il n'aime pas les mauvaises paroles.

Kanwa.

42. A PÛSHAN

1. Pûshan, de cette route fais-nous franchir l'angoisse, enfant de la nue ; — marche devant nous.

2. Le méchant loup, ô Pûshan, qui mal intentionné nous observe, — chasse-le du chemin.

3. Celui qui barre les chemins, le voleur plein de ruses, — écarte-le de la route.

4. De celui, quel qu'il soit, qui ne pense qu'à la duplicité et au mal — d'un pied arrête la (flèche) brûlante.

5. De toi, secourable et sage Pûshan, nous implorons le secours, — par lequel tu encourageais nos pères.

6. Toi qui possèdes tous les biens et les plus belles armes d'or, — fais-nous gagner d'honorables prix.

7. Ceux qui nous poursuivent, écarte-les ; rends bonne notre marche, rends bons nos sentiers ; — Pûshan, ici prends du courage.

8. Conduis-nous à une bonne prairie ; pas de nouvelles misères en chemin ; — Pûshan, ici prends du courage.

7. Allons ! Fort ! Emplis (les coupes), offre (lui) à boire ; excite-le ; remplis son ventre ; — Pûshan, ici prends du courage.

10. Nous n'insultons pas Pûshan ; nous le chantons dans des hymnes ; — nous demandons des biens à ce merveilleux.

Kanwa.

43. A RUDRA ET SOMA

1. Quand donc à Rudra le sage, le généreux, le fort, — chanterons-nous l'hymne qui apaise le cœur ?

2. Afin que Aditi fasse pour nos troupeaux et nos hommes, pour nos vaches, — pour nos enfants un acte digne de Rudra ;

3. Afin que Mitra et Varuna, afin que Rudra fasse

attention à nous — et avec lui tous les dieux satisfaits.

4. Au maître des chants, au maître du sacrifice, à Rudra dont les remèdes adoucissent (nos maux) — nous demandons la faveur de Çamyu.

5. Comme l'éclatant soleil, comme l'or, il brille — le meilleur des dieux, le Vasu.

6. Qu'il donne chez nous la santé au cheval, au bélier, à la chèvre, — aux hommes, aux femmes, à la vache.

7. A nous, Sôma, donne l'heureuse possession de cent hommes, — une grande gloire avec la vaillance.

8. Sôma, que des adversaires, que des ennemis ne nous provoquent pas ; — goutte, distribue nous la force.

9. Ces peuples qui sont à toi, dieu immortel, chef des dieux, (quand tu seras) parvenu à la demeure suprême, à ce centre (du sacrifice), — Sôma, favorise-les ; ceux qui t'honorent, Sôma, reconnais-les.

Kanwa,

44. A AGNI

1. Agni brillant, le beau présent de l'Aurore immortelle — apporte-le à ton serviteur ; Jâtavêdas, (amène) aujourd'hui les dieux que l'Aurore éveille.

2. Car tu es, Agni, le messager chéri, tu portes l'offrande, tu conduis le char des cérémonies ; — uni aux Açwins et à l'Aurore, donne-nous puissance et grande gloire.

3. Aujourd'hui nous honorons le messager, le Vasu, Agni le bien-aimé de tous — dont la fumée est l'étendard, qui rayonne lumineux au lever du jour, qui fait réussir le rite des sacrifices.

4. L'excellent, le jeune, l'hôte, l'invité, le bien-aimé de l'homme qui le sert, — pour parvenir aux dieux j'adore Agni Jâtavêdas aux lueurs du matiu.

5. Je te louerai, toi délice immortel de l'univers, — Agni, protecteur immortel, saint convive, premier pontife, porteur de l'offrande.

6. Sois bien loué par ton chantre, (dieu) jeune à la langue de miel, bien invoqué ; — prolongeant la durée de la vie de Praskanwa, honore-le d'une famille.

7. Les hommes t'allument pour être le sacrificateur omniscient ; — toi que beaucoup appellent, Agni, amène vite ici les dieux prévoyants.

8. Savitri, l'Aurore, les Açwins, Bhaga, Agni, quand le jour sort des ténèbres ; — les Kanwas ayant extrait le Sôma, t'allument pour porter leur offrande, soutien des cérémonies.

9. Car tu es le maître des cérémonies, Agni, tu es le messager des hommes. — Amène aujourd'hui boire du sôma les dieux qu'éveille l'Aurore et qui apparaissent au ciel.

10. Agni, à chaque aurore passée, ô lumineux, tu as brillé visible à tous ; — dans les hameaux tu es le protecteur ; dans les sacrifices tu es l'officiant fils de l'homme.

11. C'est toi, Agni, que pour être l'exécuteur du sacrifice, l'immolateur, le gardien des rites, — nous installons comme (fit) Manu, toi dieu prévoyant, messager rapide, immortel.

12. Lorsque entouré d'amis, pontife bien-aimé, tu remplis le rôle de messager des dieux, — les flammes d'Agni brûlent, tumultueuses comme les vagues de l'Indus.

13. Ecoute, toi qui as des oreilles pour entendre, Agni, avec tes chevaux divins bien nourris, — que sur ce gazon, au sacrifice, s'assoient Mitra et Aryaman, (dieux) matinaux.

14. Qu'ils entendent notre louange, les Maruts généreux dont Agni est la langue, qui développent les rites ; — Qu'il boive le sôma, Varuna à la volonté ferme, accompagné des Açwins et de l'Aurore.

Praskanwa.

45. A AGNI

1. Toi Agni, honore ici par un sacrifice les Vasus, les Rudras et les Adityas,— et l'homme pieux, enfant de Manu, qui verse le beurre sacré.

2. Car les dieux clairvoyants, Agni, distribuent des biens à leur serviteur; — (dieu) aux chevaux rougeâtres, ami des chants, amène les trente-trois dieux.

3. Comme celui de Priyamêdha, d'Atri, ô Jâtavêdas, comme celui de Virûpa — et d'Angiras, ô tout puissant, entends l'appel de Praskanwa.

4. Par des hymnes nombreux les Priyamêdhas ont appelé à leur secours —le roi des cérémonies, Agni à la brillante splendeur.

5. Toi à qui le beurre est immolé, ô généreux, écoute aussi ces chants — par lesquels les fils de Kanwa t'appellent à leur secours.

6. Tout brillant de gloire, les hommes t'appellent parmi les peuples, — ô Agni à la lumineuse chevelure, aimé de beaucoup d'êtres, pour que tu portes l'hostie.

7. C'est toi, pour être l'immolateur, le pontife qui fait trouver la richesse, — qui a l'oreille attentive et la grandeur immense, c'est toi, Agni, que les sages ont installé pour les exercices pieux.

8. Les sages, ayant extrait le sôma, t'ont fait descendre vers la (sainte) liqueur, — apportant, ô Agni, le beurre resplendissant au mortel chargé de l'offrir.

9. O toi que la force a produit, ô généreux, pour que les dieux matinaux boivent le sôma, — ici en ce jour sur le gazon fais asseoir cette divine famille, ô Vasu.

10. La divine famille qui s'avance, Agni, honore-la dans de communes invocations; — voici du sôma, (dieux) généreux; buvez-en; il est d'avant-hiér.

Praskanwa.

46. AUX ACWINS.

1. Voici une aurore nouvelle et chérie qui se lève au ciel; — pour vous, Açwins, je vais chanter le grand-hymne.

2. Secourables, enfants de la rivière, distributeurs des biens, — dieux qui par intuition découvrez les trésors ;

3. On dit que vos sièges sont dans un ciel de flammes — quand votre char vole (traîné) par des oiseaux.

4. Le généreux amant des eaux remplit de beurre les deux héros ; père actif de l'œuvre (sainte).

5. Il attire à lui vos sentiments, ô véridiques qui comprenez (son) langage ; — buvez du sôma hardiment.

6. Açwins, cette liqueur étincelante qui doit nous rassasier, en chassant les ténèbres — donnez-la nous.

7. Venez à nous, (montés) sur le vaisseau des prières, pour passer à l'autre rive ; — Açwins, attelez votre char.

8. Votre navire, c'est l'étendue du ciel ; votre char est au bord des rivières ; c'est par la prière que les gouttes ont été attelées.

9. Du ciel, ô Kanwas, viennent les gouttes ; la richesse est sur le sol des rivières ; — où voulez-vous mettre votre forme ?

10. Mais la lumière est venue au rameau ; le soleil est comme de l'or ; — l'obscur a lancé une langue de feu.

11. Il y a pour aller à l'autre rive un chemin de vérité et de vertu ; — la voie du ciel a été aperçue.

12. Ainsi le chantre prévient le désir des Açwins, — qui pour s'enivrer se remplissent de sôma.

13. O brillants, auprès de celui qui brille et pour boire le sôma, à nos chants — comme des hommes, (dieux) pacifiques, venez.

14. Que l'Aurore heureusement vous accompagne dans votre marche circulaire ; — vous aimez les rites du jour naissant.

15. Tous deux buvez, Açwins ; tous deux apportez-nous le bonheur avec d'invincibles secours.

Praskanwa.

47. AUX AÇWINS

1. Ce sôma délicieux a été extrait pour vous qui développez les rites ; — Açwins, buvez-en ; il est d'avant-hier ; donnez des biens à votre serviteur.

2. Sur votre triple char à trois sièges, à la belle forme, venez, Açwins ; — les Kanwas font pour vous l'office divin selon la liturgie ; écoutez bien leur appel.

3. Açwins, buvez le délicieux sôma, vous qui développez les rites ; — aujourd'hui, ô secourables, apportant la richesse sur votre char venez vers votre serviteur.

4. Sur le triple gazon, (dieux) omniscients, aspergez de liqueur le sacrifice ; — les Kanwas qui ont extrait le sôma crient vers vous jusqu'au ciel, ô Açwins.

5. Par les secours dont vous avez jadis aidé Kanwa, ô Açwins, — aidez-nous nous-mêmes, ô maîtres de splendeur; buvez le sôma, vous qui développez les rites.

6. Au bon serviteur, (dieux) secourables portant la richesse sur votre char, apportez des aliments, ô Açwins ; — de l'atmosphère ou du ciel envoyez-nous l'opulence que beaucoup désirent.

7. O Véridiques, que vous soyez au loin ou près de Turvaça, — de là sur votre beau char venez à nous avec les rayons du soleil.

8. Que vos coursiers faisant réussir la cérémonie vous amènent à la (sainte) liqueur ; — prodiguant les aliments à l'homme pieux et libéral, asseyez-vous sur le gazon, héros.

9. O véridiques, à la peau resplendissante, venez sur ce char — avec lequel vous avez toujours apporté la richesse à votre serviteur ; (venez) boire de doux sôma.

10. Ici par des hymnes et des chants, ô fortunés, nous vous appelons à notre secours ; — car toujours dans la chère assemblée des Kanwas, oui, vous bûtes le sôma, ô Açwins.

Praskanwa.

48. A L'AURORE

1. Avec la richesse lève-toi pour nous, Aurore, fille du ciel, — avec une grande opulence, ô lumineuse, avec les trésors, ô généreuse déesse.

2. Riches de chevaux et de vaches, découvrant tout, elles ont beaucoup fait pour l'opulence ; — exalte mes prières, Aurore ; excite la bienfaisance des généreux.

3. L'Aurore a paru ; elle vient de poindre, cette déesse, poussant les chars — qui à son arrivée se sont mis en mouvement, comme sur le bassin des eaux les (navires) cherchant fortune.

4. Aurore, les seigneurs qui à ta venue tournent leur pensée vers le saint banquet, — ici même le plus Kanwa des Kanwas prononce le nom de ces héros.

5. Comme une jeune épouse vigilante, l'Aurore vient prête à se rendre utile ; — elle vient faisant vieillir les troupeaux des bergeries ; elle fait envoler les oiseaux.

6. Elle qui met en mouvement tous à la fois ceux qui travaillent, elle ouvre pour ainsi dire la marche en s'élevant ; — les oiseaux ailés ne restent pas immobiles à ton lever, ô puissante.

7. Elle a attelé au loin, là d'où le soleil se lève ; — avec cent chariots cette Aurore fortunée vient vers les humains.

8. A sa vue le monde entier s'est prosterné ; la vigilante répand la lumière ; — elle a chassé l'ennemi, la généreuse fille du ciel ; (elle a chassé) ceux qui nous consument.

9. Aurore, brille d'une rayonnante auréole, fille du ciel ; — nous apportant une pleine abondance, apparaissant dans nos dévotions.

10. Car le souffle vital de l'univers est en toi quand tu te lèves, ô vigilante ; — sur ton char immense, ô glorieuse, écoute notre appel, (déesse) aux dons variés.

11. Aurore, accorde-nous cette opulence qui est variée dans la race humaine ; — par là amène à la cérémonie les ministres pieux qui te chantent.

12. Pour boire le sôma amène tous les dieux du haut des airs, Aurore ; — fais-nous une noble opulence riche de vaches, d'hommes et de chevaux.

13. Que celle dont les rayons brillants et heureux viennent d'être aperçus, — que l'Aurore nous donne une richesse enviée de tous, somptueuse, facilement accessible.

14. Ainsi après tant de rishis qui de toi, grande (déesse), ont jadis invoqué l'aide et le secours, — Aurore, réponds à nos louanges par le bienfait, par la splendide opulence.

15. Aurore, puisque aujourd'hui par ta splendeur tu as ouvert les portes du ciel, — assure-nous une demeure paisible et vaste ; (assure-nous), déesse, le bien-être avec les vaches.

16. Répands sur nous une richesse abondante, (répands) les biens de la vie, — une puissance victorieuse, noble Aurore, et des aliments, toi qui les possèdes.

Praskanwa.

49. A L'AURORE

1. Aurore, viens heureusement de la splendeur du ciel même ; — que les rougeâtres t'amènent à la maison de celui qui prépare le sôma.

2. Sur ce char splendide et heureux où tu t'es placée, Aurore, — viens secourir aujourd'hui un homme pieux, fille du ciel.

3. Les oiseaux ailés, le bipède, le quadrupède, ô brillante — Aurore, se sont levés à l'heure accoutumée des extrémités du ciel.

4. Car en te levant tu illumines de tes rayons tout l'espace ; — c'est toi, Aurore, que les Kanwas

avides de biens ont invoquée par leurs chants.

Praskanwa.

50. AU SOLEIL

1. Le dieu qui sait tout monte porté sur des rayons — à la vue de tous ; c'est Sûrya.

2. Comme des voleurs, les constellations se retirent avec les ombres — devant Sûrya qui éclaire toutes choses.

3. Ses clartés, ses rayons ont été vus par les nations tour à tour, — embrasés comme des feux.

4. Tu es le Passant, vu de tous, faisant la lumière, Sûrya ; — tu illumines tout le ciel.

5. A la face du peuple des dieux, à la face des humains tu montes, — à la face de tout le ciel pour être vu.

6. O pur, avec cet œil dont tu regardes celui qui se meut de famille en famille, — ô dieu du ciel étoilé.

7. Tu parcours le ciel, la vaste atmosphère ; tu mesures les jours avec les nuits — regardant les êtres vivants, ô Sûrya.

8. Sept cavales jaunâtres te traînent sur un char, divin Sûrya ; — tu as une chevelure de lumière, ô illuminateur.

9. Sûra a attelé les sept filles pures de ce char, — il va avec ces (cavales) qui s'attellent d'elles-mêmes.

10. Pour nous, voyant la lumière sortir des ténèbres — nous sommes venus vers le dieu des dieux, vers Sûrya, vers la lumière suprême.

11. Te levant aujourd'hui, (dieu) aux nombreux amis, montant vers les hauteurs du ciel, — détruis le mal de mon cœur, Sûrya, et ma pâleur.

12. Ma pâleur, nous la donnons aux perroquets, aux loriots ; — aux curcumas aussi nous donnons ma pâleur.

13. Que l'Aditya s'élève avec toute sa force — soumettant ceux qui me haïssent ; et que moi je ne sois pas soumis à qui me hait.

Praskanwa.

51. A INDRA

1. Ce bélier tant invoqué, digne de nos hymnes, enivrez-le de chants, cet Indra fleuve de richesses ; — lui dont les bienfaits s'étendent comme les cieux, pour en jouir célébrez-le (comme le) plus grand des sages.

2. Les habiles Ribhus servaient celui qui comble les désirs, qui remplit les airs, qui s'entoure de forces, — Indra chancelant d'ivresse ; l'active prière monta jusqu'à Çatakratu.

3. C'est toi qui aux Angiras ouvrais la prison des vaches ; qui d'une citadelle à cent portes montrais l'accès à Atri ; — qui avec les aliments apportais la richesse à Vinada, faisant dans la bataille danser la montagne de celui qui s'y renfermait.

4. C'est toi qui ouvrais les réservoirs des eaux, qui établissais dans la montagne la richesse qui en distille ; — alors, Indra, que tu frappas avec force Vritra le serpent et qu'ainsi tu élevais le soleil au ciel pour qu'on le vît.

5. C'est toi qui par des artifices as emporté d'un souffle les artificieux qui d'eux-mêmes prenaient l'offrande sur le feu, — c'est toi qui plein de cœur brisais les châteaux de Pipru ; qui dans les combats contre les Dasyus as secouru Rijiçwan.

6. C'est toi qui dans les combats contre Çushna as secouru Kutsa ; qui soumettais Çambara à Atithigwa ; — tout grand qu'il était, tu renversas du pied Arbuda ; car tu es né pour toujours frapper les Dasyus.

7. En toi toute force est réunie ; ta bienveillance aime à boire le sôma ; on voit une arme placée entre tes mains ; tranche et fais tomber toute les forces fécondantes de l'ennemi.

8. Distingue les Aryas des Dasyus ; à celui qui étend le gazon sacré soumets les impies en les dominant ; — encourage puissament celui qui sacrifie ; de toi j'ai désiré (obtenir) toutes choses au milieu de ces libations.

9. Au fidèle soumettant les infidèles, par ceux qui pratiquent tuant ceux qui ne pratiquent pas, Indra — loué et glorifié renversa les remparts de celui qui déjà grand grandissait encore et voulait escalader le ciel.

10. Avec la force qu'avec force t'a faite Uçanas, ta vigueur frappe et sépare à la fois le ciel et la terre; — ô, vaillant, que les (coursiers) du Vent, qui s'attellent par la pensée, t'amènent à notre liqueur pour que tu t'en rassasies.

11. Quand Indra s'est enivré avec Uçanas Kâvya, il mène plus de travers ses (deux chevaux) qui allaient de travers ; — terrible il a précipité en torrents les eaux dans leur voie ; il a bouleversé les châteaux-forts de Çushna.

12. Tu es monté sur ton char parmi les fécondes liqueurs ; offertes par Çâryâta, voilà celles que tu aimes : — Indra, quand tu t'es plu parmi ceux qui extraient le sôma, tu commences au ciel un chant que rien n'arrête.

13. Tu as donné au vieux et chancelant Kaxîvat la petite Vrishayâ, à lui, Indra, qui t'offrait le sôma ; — tu fus Mênâ, la fille de Vrishanaçwa, ô vaillant ; tous ces exploits de toi sont à proclamer dans les sacrifices.

14. Indra a toujours honoré les hommes pieux ; chez les Pajras la louange est (solide) comme le poteau d'une porte ; — riche de chevaux, de vaches, de chars, de trésors, Indra possède (tous) les biens ; il (en est) le distributeur.

15. Cette adoration vient d'être adressée au taureau fécond, au roi suprême, à celui qui brille véritablement, au fort ; — Indra, dans cette enceinte, nous et tous nos hommes avec nos seigneurs puissions-nous être ta joie !

Savya.

52. A INDRA

1 Egaie ce bélier qui découvre le ciel, que cent nobles (satellites) accompagnent ; — sur ce char qui descend vers l'offrande, comme un cheval vers sa nourriture, puisssé-je par des louanges faire monter Indra pour qu'il nous secoure !

2. Comme une montagne ferme sur ses fondements, le (dieu) aux mille faveurs, Indra a grandi dans sa force, — quand il a frappé Vritra qui emprisonnait les rivières, quand il a précipité les flots et s'est enivré de sôma.

3. Gardien parmi les gardiens, s'attachant à la mamelle, sur un sol lumineux, il se repaît de liqueur parmi des sages ; — avec une pensée toute à l'œuvre sainte, j'appelle Indra, le généreux ; car c'est lui qui répand le sôma.

4. Celui que au ciel, assis sur le gazon, ses nobles défenseurs remplissent comme le bassin des eaux, — cet Indra, pour frapper Vritra, est suivi de ses aides, forts, invincibles, à la démarche droite.

5. Vers celui qui retient la pluie, les auxiliaires du dieu combattant se sont dans leur ivresse précipités comme des torrents sur un sol incliné ; — lorsque Indra Trita, foudroyant et fortifié par le sôma, brisa en quelque sorte les remparts de Vala.

6. La splendeur l'environne ; sa force a éclaté ; dérobant les eaux il s'est étendu sur la surface de l'atmosphère ; au moment où Vritra glissait insaisissable sur la pente, d'un coup, Indra, tu arrêtas le claquement de ses mâchoires.

7. Car, comme les eaux vont au lac, les prières, Indra, vont à toi et accroissent ta grandeur ; Twashtri a déployé la force qui t'appartient ; il t'a fabriqué une arme invincible.

8. Avec tes (chevaux) jaunâtres, Indra, toi en qui la puissance est concentrée, pour frapper Vritra et ouvrir à l'homme la voie des eaux, — tu as pris en tes

mains ton arme de fer, tu as mis au ciel le soleil pour qu'on le voie.

9. Tel fut l'hymne puissant, brillant, durable, que (les chantres) effrayés s'ouvraient une voie vers le ciel, — lorsque combattant pour les humains, dévoués aux hommes, les Maruts auxiliaires s'enivraient de joie dans le ciel à la suite d'Indra.

10. Le firmament lui-même recula de peur à la voix d'Ahi, quand ton arme, Indra, — dans l'ivresse du sôma fendit violemment la tête de Vritra qui voulait dompter ciel et terre.

11. O Indra, la terre fût-elle décuplée, les hommes durassent-ils toujours, — alors même, ô généreux, ta puissance fameuse étendrait fermement son empire dans le ciel.

12. Aux bords de ce monde des vapeurs, puissant par toi-même, audacieux dans le secours, — tu as fait de la terre la mesure de ta puissance ; tu embrasses les eaux, le ciel et l'éther.

13. Tu es à la mesure de la terre ; tu es le maître de ce vaste (monde) habité par de sublimes héros ; — tu as rempli le ciel de ta grandeur ; vraiment certes nul autre n'est tel que toi.

14. Celui que le ciel et la terre ne peuvent contenir, les fleuves de l'air n'atteignirent pas à ses extrémités, — quand dans son ivresse il combattait celui qui retient la pluie ; seul tu as tout fait tour à tour.

15. Les Maruts chantaient dans cette bataille ; tous les dieux étaient dans l'ivresse après toi, — quand de ton arme aiguë, ô Indra, tu as ôté à Vritra le souffle de la vie.

Savya.

(*A suivre*) EMILE BURNOUF.

LETTRES D'UN MORT.

Opinions d'un Païen

Sur la Société moderne.

PAR LOUIS MÉNARD, DOCTEUR ÈS-LETTRES.

(*Suite.*)

LETTRES DE CALLICLÈS SUR LE CHRISTIANISME

LE DOGME CHRÉTIEN

Le Dieu des chrétiens naquit et vécut en Judée ; des hommes, partis de Judée répandirent son culte parmi les Juifs établis en Grèce et à Rome, et après trois siècles le christianisme remplaça la religion grecque dans tout l'empire. Les barbares d'Occident l'acceptèrent, et il est resté jusqu'aujourd'hui la religion des races européennes. Il semble d'abord étrange que les peuples éclairés de l'empire romain aient sacrifié leurs traditions religieuses à celles d'une petite nation qu'ils regardaient comme barbare ; mais lorsqu'on étudie le christianisme, on reconnaît bientôt que le génie grec a eu la plus large part dans la formation de ses dogmes et de sa morale. Aux jours de sa jeunesse la Grèce enfanta la religion d'Homère et de Phidias ; vaincue par l'âge, épuisée par les efforts surhumains de son génie, avant de s'endormir dans



le Bas-Empire, ce long sommeil peuplé de mauvais rêves, elle légua aux races nouvelles, l'enfant de sa vieillesse, le Verbe, le dernier-né de ses Dieux.

L'introduction du christianisme en Grèce se rattache aux noms de saint Paul et de saint Jean, comme celle du polythéisme au nom d'Orphée. Si les premiers hymnes des Pélasges et des Thraces nous avaient été conservés, ils nous sembleraient aussi différents de la théogonie d'Hésiode que la doctrine de Moïse des dogmes chrétiens. A quinze siècles d'intervalle, un germe divin, sorti de l'Orient, se développa aux rayons fécondants du soleil de la Grèce.

Quelque nom qu'il donne à ses Dieux, l'Orient n'adore que la force. Devant les formidables puissances qui l'étreignent et l'écrasent, l'homme humilié ne peut que supplier et obéir. La loi descend du ciel au milieu des éclairs; les peuples la reçoivent à genoux et l'exécutent en tremblant. Cette loi, c'est la soumission muette; elle a pour unique principe l'autorité, pour sanction la crainte, pour gardien le glaive. Le gouvernement des États, comme celui du monde reproduit toutes les formes du despotisme.

A peine les dogmes de l'Orient ont-ils touché le sol de la Grèce qu'ils sont transformés. L'homme cherche son idéal en lui-même. Cet idéal, c'est l'harmonie, qui se révèle aux sens par les divines proportions du corps humain, à l'esprit par la conscience du droit. Regardant autour de lui, l'homme retrouve l'idéal humain, dans l'ordre universel (κόσμος). Cette révélation de l'Ordre, c'est la loi; dans le monde physique, c'est la beauté; dans le monde moral, c'est la justice. Au lieu de voir dans la nature des

forces aveugles, l'homme y voit des lois vivantes : ces lois sont les Dieux. Il les conçoit à son image : les Dieux d'Homère ressemblent à des héros, et les héros s'élèvent au rang des Dieux. Le polythéisme grec naît de la poésie et la cité s'ordonne comme un poème. La loi ne descend pas d'en haut, elle naît du concours harmonieux des volontés unies, elle est la sauvegarde et le lien vivant des droits individuels. Elle a pour principe la justice, pour but la liberté, pour gardien le devoir, pour sanction la conscience, pour forme la république.

Mais la philosophie détrôna les Dieux du peuple, les Dieux humains nés sur la lyre des poètes. L'Asie, vaincue, répandit ses dogmes sur l'Occident, et des Dieux étrangers envahirent l'Olympe. La Grèce affaiblie, perdit sa liberté en même temps qu'elle renia ses Dieux. Le dogme de l'unité divine s'étendit sur le monde avec la monarchie. Au peuple qui demandait des Dieux humains, les tyrans répondirent par leurs monstrueuses apothéoses ; la domination d'un homme sur les autres est quelque chose de si étrange, que les empereurs pouvaient bien se croire des Dieux.

En même temps que les croyances de l'Orient pénètrent en Grèce, la philosophie grecque envahit l'Orient. De la Judée, placée sur la limite des deux mondes, sort le dogme nouveau, qui doit être la synthèse du passé. Il naît de la philosophie grecque, comme le polythéisme était né de la poésie ; la Parole de Platon, cette lumière qui illumine tout homme venant en ce monde, en qui se confondent la raison divine et la sagesse humaine, c'est l'Homme Dieu, il s'incarne dans le sein d'une vierge ; la pureté de l'âme

engendre la divine vertu. N'est-ce pas le génie de la Grèce, ce souffle créateur, ce Saint-esprit aux ailes de colombe qui la féconde sans la flétrir ?

Le fruit de cet hymen mystique de l'Orient et de l'Occident, né dans une étable, d'une humble famille d'ouvriers qui descendent des rois de l'Asie, représente l'unité fraternelle de la famille humaine. A peine est-il né, les mages de la Perse l'adorent dans son berceau; puis, sa mère, la Vierge d'Orient, le conduit en Égypte. Il reçoit de la Perse le dogme du mauvais principe et des hiérarchies célestes et infernales, de l'Égypte le dogme de la résurrection des morts. Après des années de méditations mystérieuses, il apporte au peuple la bonne nouvelle: haï des riches, béni des pauvres, c'est pour ceux-ci qu'il multiplie le pain mystique de sa parole, l'inépuisable pain de la charité. Toujours suivi d'une troupe de mendiants et de filles perdues, il préfère le repentir à l'orgueilleuse vertu des heureux du monde, et à la vaine sciences des prêtres l'humble simplicité des pauvres d'esprit ; il promet le ciel aux petits enfants. Il guérit les infirmités de la pauvre espèce humaine, il ouvre les yeux des aveugles à la divine lumière, il ressuscite les morts à la vie éternelle.

Le rédempteur du monde nouveau, fils du Saint-esprit des sages, n'est pas un héros dompteur de monstres, c'est un philosophe ennemi des prêtres et entouré de ses disciples. Il révèle au monde le grand mystère de l'âme, la rédemption par la douleur, et, comme Socrate, il consacra sa doctrine par sa mort. Abandonné de tous, vendu par son disciple, renié par son ami, bafoué par le peuple, raillé par les juges, il

meurt sur une croix, entre deux voleurs ; lui, la vertu vivante, il souffre et meurt pour le salut de ses frères ; il lave dans son sang les souillures du monde, il réconcilie la terre et le ciel.

Comme Hèraclès avait délivré le Titan ravisseur du feu des vautours du Caucase, le Christ délivre des chaînes du péché et de l'empire de la mort la race d'Adam, coupable d'avoir volé le fruit de l'arbre de la science. Dans le médiateur nouveau se confondent le dogme oriental de l'incarnation et le dogme grec de l'apothéose ; c'est un Dieu qui se fait homme pour sauver le monde, c'est un homme qui s'élève au ciel par la vertu. Le culte de l'homme, cet anthropomorphisme qui est le caractère spécial des religions grecques, arrive ici à son dernier terme. L'homme ne s'adore plus dans sa force, attribut qu'il partage avec les Dieux, mais dans sa misère et sa faiblesse, dans sa douleur et dans sa mort, et surtout dans sa plus haute expression morale, le dévouement et le sacrifice.

Mais le christianisme greffa le dogme de l'Homme-Dieu sur l'arbre fatal du monothéisme, qui étouffe la vie sous son ombre. La Judée était arrivée à l'idée de l'unité divine par l'exaltation du sentiment national ; l'Occident s'en rapprochait peu à peu par l'affaiblissement du sentiment républicain. Le christianisme en fit la clef de voûte de son dogme. A côté du culte des vertus humaines il plaça le culte de la force : à côté, presque au-dessus du fils de l'homme, du Dieu rédempteur, le Dieu jaloux du désert, le Tout-Puissant, l'Eternel, devant qui l'homme abaissé, écrasé, anéanti, sait bien qu'il est poussière et qu'il retournera en poussière. Ces deux principes contradictoires se fondent dans une unité

mystérieuse avec le Saint-Esprit, dont le caractère mal déterminé est rendu plus indécis encore par une perpétuelle confusion, entre son rôle et celui du Verbe dans la Trinité. Mais devant les énigmes du dogme, que dix-huit siècles de subtiles discussions n'ont pas éclaircies, l'autorité religieuse impose silence à l'inquiète curiosité de l'homme, et la raison, divinisée tout à l'heure, n'a plus qu'à se renier elle-même, devant le livre fermé des hiéroglyphes divins.

Le premier germe du christianisme se manifesta en Judée par le dogme égyptien de la résurrection. Ni l'idée grecque de l'immortalité de l'âme, ni l'idée orientale de la métempsycose ne pouvaient s'établir chez les Juifs, le seul peuple de l'antiquité qui n'ait pas cru à la vie future, mais l'annonce d'une prochaine résurrection y favorisa l'établissement de la nouvelle doctrine. Plus tard, lorsque la fin du monde eut été reculé de siècle en siècle, malgré la promesse des oracles sacrés, la croyance à la vie future se rapprocha chez les peuples chrétiens de la forme spiritualiste que lui avait donnée la Grèce. Mais déjà depuis longtemps le christianisme, mal accueilli dans le pays qui avait été son berceau, s'était développé en Grèce, et ses dogmes principaux avaient été formulés par les Pères platoniciens de l'Eglise grecque. Le peuple voyait dans le Christ le Dieu des faibles et des pauvres, un rédempteur moral, un nouvel Hèraclès, celui qui devait succéder à Zeus, d'après l'oracle de Promètheu ; les philosophes reconnaissaient en lui la Raison de Platon. Chez les platoniciens d'Alexandrie, chrétiens ou païens, la doctrine est la même, la différence n'est que dans la forme dont ils revêtent leurs

idées. Les uns veulent transformer les mythes nationaux, les autres adoptent une tradition étrangère. C'était au monde à prononcer ; mais la Grèce avait perdu le culte de ses traditions en même temps que sa liberté. Alors, au lieu d'entrer dans le panthéon de Rome, assez large pourtant pour accueillir tous les Dieux de l'avenir, le Christ planta sa croix au milieu des débris de nos temples, et dressa son Eglise sur les ruines amoncelées des œuvres les plus merveilleuses du genre humain.

MORALE CHRÉTIENNE

Tous les symboles religieux expriment un ensemble de conceptions générales sur la nature et sur l'homme. Entre ces deux mondes, l'homme et la nature, il existe un antagonisme qui se traduit, dans la légende grecque, par ceux de Pandore et de Promètheus. Mais l'Orient immole la justice à la force, il écrase l'homme sans justifier Dieu. Dans le livre sacré des Juifs, au juste qui se plaint d'être puni comme un coupable, Iahweh répond, dans l'orgueil de la toute-puissance, par un magnique tableau de la création. Job se tait : qu'est-ce que l'homme, pour entrer en jugement avec Dieu ? Un grec aurait répondu : Seigneur, tu es le plus fort ; mais es-tu le plus juste ? Entre la force et la justice, la Grèce n'hésite pas : elle prend parti pour Promètheus contre Zeus ; en face de la nature et de ses lois immuables, elle pose fièrement la loi spéciale de l'homme, la morale, qui est la notion du juste et de l'injuste.

La morale, fruit spontané de la conscience humaine, est la révélation spéciale que la Grèce

a apportée dans le monde. Cette révélation ne pouvait se produire ailleurs, car la morale a le droit pour base, et c'est par le sentiment de sa orce que l'homme arrive à la conscience de son droit. Le monothéisme nie le droit de l'homme : il doit aboutir à l'inertie de la résignation et au fatalisme de la grâce. Devant la toute-puissance divine toute moralité disparaît avec la liberté. Dans le polythéisme grec, la destinée, cet ordre abstrait, produit par le concours des lois multiples de la nature, laisse la volonté indépendante et souveraine. Œdipe, que la fatalité a rendu incestueux et parricide, se proclame innocent devant les lois morales qu'il n'a jamais violées volontairement. En dehors de l'enchaînement inflexible des causes, la Grèce élève dans la conscience humaine le temple de la liberté.

Pour les races agenouillées la vertu n'est que l'obéissance ; celle des païens est le développement libre et harmonieux des nobles facultés de l'homme. L'éducation, qui est une introduction à la morale sociale, fait de l'enfant un homme et de l'homme un citoyen. Elle développe le corps par la gymnastique, l'esprit par la science et l'art, le cœur par la culture des vertus viriles, la force, la tempérance, la prudence et la justice. Née du culte de la beauté, la morale antique assure la santé de l'esprit par celle du corps. C'est la morale active du travail ; la paresse est haïe des Dieux, dit Hésiode ; son nom veut dire lâcheté. La sobre jeunesse prélude par les luttes de la palestre à la défense de la patrie, et par cette gymnastique de l'esprit que les Grecs appellent la musique, à l'exercice du droit, qui est la liberté. Le devoir n'est que le respect du droit ; droit, devoir, mots inséparable, qui n'ont

de sens que l'un par l'autre, telle est la base de la société antique. Sa règle est l'égalité, c'est-à-dire, la justice. Ce n'est pas une règle aveugle et immobile, c'est une loi vivante : la véritable équité, qui est la conscience humaine elle-même, reconnaît plus de droits au faible, plus de devoirs au fort. De là le respect des hôtes, des suppliants, des orphelins et des vieillards (1).

Lorsque la Grèce, affaiblie par des luttes incessantes, inutilement victorieuse de l'Asie, dut céder, moins devant les armes que devant l'astucieuse politique de Rome, elle avait du moins, avant de succomber, lancé un dernier défi à la destinée. Cette solennelle protestation contre le règne de la force, c'est la morale stoïcienne du devoir ; fière encore, mais indifférente et passive, elle remplaça la morale active du droit. A toutes les tyrannies qui l'écrasent, l'homme répond par le mépris du sage, et, dégoûté du présent, il cherche la liberté dans le monde intérieur.

Mais ce sublime orgueil qui brave la nature et les Dieux en niant la douleur, dépassait les forces des âmes fatiguées. Il leur fallait la suprême consolation des larmes. Cette tendresse féminine, cette humilité maladive qui manquait à la morale stoïcienne, le christianisme la lui donna. Déjà Epicure avait fait du devoir un plaisir, le christianisme fit du sacrifice un besoin du cœur ; il remplaça le langage austère de la loi par l'irrésistible mélodie de l'amour. Deux préceptes résument la morale chrétienne : aime Dieu par-dessus toutes choses, aime ton prochain, comme toi-même. L'amour de la patrie, qui avait sauvé les républiques de la Grèce des formidables invasions de l'Orient, pouvait s'é-

1 Hésiode. *Op. et dies*, 325.

tendre, dans la pacifique unité romaine, à ce sentiment moins ardent et plus large que Cicéron appelle la charité du genre humain. Quand les Barbares envahirent l'empire, on sait ce qu'il en coûta au monde pour avoir proscrit le culte viril de la patrie.

Pour le chrétien il n'y a pas d'autre patrie que le royaume de Dieu. Il n'y a pas même de famille. Que sont les liens de la chair et du sang, près des liens sacrés de l'amour divin. Ma mère et mes frères, dit le Christ, sont ceux qui écoutent ma parole et l'accomplissent. Quiconque ne hait pas son père et sa mère à cause de moi, n'entrera pas dans mon royaume. Que chacun prenne sa croix sur ses épaules et me suive. — Seigneur, permets-moi d'abord d'ensevelir mon père. — Laisse les morts ensevelir leurs morts et suis-moi. — Où, Seigneur ? — Au désert ; parmi les épines et les ronces, dans les rudes sentiers du calvaire de la vie, sous l'ardent soleil de la Thébaïde.

Mais tous les rêves du passé, tous les spectres pleurés du bonheur nous attendent, au milieu du recueillement muet des immenses solitudes. L'amour était si doux sous le ciel de la Grèce, sous le calme regard de nos Dieux indulgents. Il n'y a plus d'amour : heureux ceux qui ont châtré leur cœur pour le royaume de Dieu, heureuses les vierges, les lis immaculés du paradis, les blanches fiancées voilées du céleste époux. Et la volupté est maudite, elle, la créatrice, l'irrésistible, l'amante éternelle qui nous souriait sur l'écume des vagues. Elle est maudite, la loi divine, la mère féconde, la sainte nature. Et les Dieux du bonheur et de la vie apparaissent transformés en

Démons irrités pendant les longues nuits du cloître, peuplées de menaçants fantômes et de magnétiques tentations. Redoublez d'austérités et de prières, broyez la chair condamnée sous la macération et le jeûne, déchirez les seins palpitants sous le fouet des disciplines, sous les griffes de fer. Quelques jours encore, la lutte touche à son terme. Une seule défaite après tant de combats serait la damnation éternelle. Courage, aux armes, à la prière! Dieu enverra ses légions d'anges au secours de ses saints. — Ceignez l'auréole d'or, cueillez les palmes immortelles, le ciel va s'ouvrir, le ciel serein de la conscience, et le corps crucifié sera transfiguré dans la gloire, et l'âme victorieuse se reposera dans la paix reconquise, dans l'éternelle contemplation de son Dieu.

C'est ainsi qu'ils faisaient de la vie un combat, ces vaillants athlètes de la solitude. Comme ils ont bien conquis le ciel! Et quand le jour dissipait les visions impures, ils recommençaient leurs éternelles prières, car la vie n'est que la méditation de la mort, et quelle œuvre humaine est possible devant la pensée de la fin prochaine? Marie a choisi la meilleure part. Le travail est condamné; songer à la vie du lendemain c'est douter de la Providence : voyez les oiseaux du ciel, ils ne sèment ni ne moissonnent, et votre père céleste les nourrit. Voyez les lis des champs, ils ne travaillent ni ne filent, et Salomon dans sa gloire n'était pas vêtu comme l'un d'eux. Le travail même de la pensée est coupable. La science est une curiosité impie, c'est par elle que le péché est entré dans le monde; les mystères de la nature sont les secrets de Dieu. Que la raison s'incline devant la foi. Le royaume du ciel ap-

partient aux simples, aux humbles, aux petits enfants. Interroger Dieu, c'est pécher par orgueil : l'orgueil a perdu les anges ; les saints du désert, ces forts lutteurs de l'âme, qui domptaient la toute-puissante nature, seraient damnés par l'orgueil s'ils se glorifiaient dans leur vertu. Il n'y a de sagesse que dans la foi, de grandeur que dans l'obéissance, de force que dans l'humilité. Car toute force vient d'en haut, l'homme n'est sauvé que par la grâce divine, nul n'est pur devant Dieu, pas même l'enfant dans le sein de sa mère. Dieu trouve le mal même dans ses anges, et combien plus dans ceux qui habitent des maisons d'argile, qui sont nés de la poussière et qui seront rongés des vers !

L'Évangile ne contient que des préceptes de morale individuelle, aucun de morale politique. Le Christ a refusé les royaumes de la terre ; il est roi du monde intérieur. La terre est l'empire du Dieu du mal. Que les saints se retirent au désert, pour attendre dans le renoncement et la prière le jour prochain de la fin du monde. La cité de l'Évangile c'est le monastère. On a dit que la république de Platon était un rêve, une *utopie ;* que dire d'une société qui proscrirait le travail et l'industrie, la science et l'art ? Si une telle société pouvait vivre, qui la défendrait contre l'oppression d'un tyran ou l'invasion d'un ennemi ? Les premiers disciples du Christ voulurent, dit-on, une république de frères, égaux dans la pauvreté, sans propriété ni hiérarchie, car le maître avait dit : bienheureux les pauvres ! que le premier d'entre vous soit le serviteur des autres. Mais, sur douze apôtres, n'y eut-il pas un traître ? Que deviendront les saints, si

l'impie peut impunément braver la loi. Loin de résister à l'oppression et à l'injustice, le chrétien offrira à son Dieu ses souffrances en holocauste, il ressemblera à son divin maître qui fut fouetté, crucifié et couronné d'épines. Que les Barbares envahissent ses champs, que les tyrans le torturent, que les impies le dépouillent, qu'importe ! la douleur et la pauvreté sont bénies, bienheureux ceux qui pleurent, bienheureux les pacifiques, bienheureux ceux qui sont persécutés. Si quelqu'un te frappe sur la joue droite, présente-lui l'autre, et à celui qui veut t'enlever la tunique abandonne encore ton manteau.

L'homme ne peut conquérir l'égalité que par la conscience de ses droits ; le christianisme ne lui parle que de ses devoirs. L'Evangile rend à César ce qui est à César : s'il n'établit pas le despotisme, il le consacre et le laisse régner en paix. Devant le dogme de l'unité et de la toute-puissance de Dieu l'homme n'a pas de droits. Tout pouvoir vient de Dieu, l'oppression est une épreuve, et le chrétien l'accepte pour lui et pour ses enfants. Dans la religion de la force, l'homme se soumet à la loi du devoir en courbant la tête et pliant les genoux. Dans la religion de la justice, il conquiert et défend son droit par le glaive ; la Grèce appelait le Dieu de la guerre l'appui et le soutien de la justice (1). Le jour où Constantin fit du christianisme la religion de l'empire, l'empire fut condamné ; sa force était dans ses traditions. Julien le comprit : il voulut arrêter la chute du vieux monde en relevant les temples des Dieux ; mais il mourut sous une arme ro-

(1) Homère. Hymne.

maine ; les chrétiens tendirent la main aux Barbares, et, au lieu d'une république fraternelle, la servitude et l'oppression couvrirent la terre.

SÉLÉNIS A CALLICLÈS

Depuis tes dernières lettres, des pensées confuses m'agitent. Mon ami, mon fiancé, ton absence m'attriste et m'inquiète. Ces mystères de l'âme dont tu parles peuvent aussi troubler la paix des morts. Le monde orageux de la passion s'ouvre pour moi. Tu m'aimais comme un sculpteur aime une forme idéale, et les siècles passaient comme des heures ; mais ces filles du monde nouveau, nourries dans le culte fortifiant de la douleur et du sacrifice, te feront dédaigner notre bonheur calme et ce rêve éternel d'un amour sans combat. Que suis-je auprès d'elles, moi qui n'ai ni lutté ni souffert ? La douleur épure et sanctifie ; si je revenais sur la terre, à tous les Dieux du bonheur et de la vie je préférerais ce Dieu mort qui n'ouvre son ciel qu'à ceux qui ont pleuré.

CALLICLÈS A SÉLÉNIS

Au jour de sa passion et de sa mort, abandonné par ses amis et renié par son apôtre, le Christ vit des femmes en pleurs sur le chemin de son supplice. Quand il sortit du tombeau, des femmes saluèrent sa résurrection. Sur les débris de son dernier temple des femmes viendront prier. Pour prix de leur foi dans son culte,

qu'a-t-il fait pour elles depuis qu'il est Dieu du monde?

Dans l'Olympe antique, des Déesses siégeaient avec les Dieux; dans les temples, les oracles divins étaient rendus par des prêtresses aussi bien que par des prêtres. Chez les chrétiens le Dieu unique s'incarne sous la forme d'un homme; le principe féminin n'entre pas dans la Trinité. En vain, malgré le rôle inférieur qui lui fait la légende, la mère de Dieu est élevée par la conscience populaire au plus haut du ciel et chaque jour plus près de son fils; le culte, plus inflexible que le dogme lui-même, repousse la femme au pied de l'autel. Elle est l'instrument du Démon et la source de la damnation du monde, ses mains ne sont pas assez pures pour offrir le sacrifice, sa bouche ne peut annoncer au peuple les paroles divines. En excluant les femmes du sacerdoce, la plus haute fonction dans l'ordre moral, le christianisme proclame d'une manière éclatante leur infériorité; un de ses fondateurs a dit : l'homme a été créé pour Dieu, la femme a été créée pour l'homme.

La femme s'agenouille devant le prêtre, confesse ses fautes et implore son pardon. L'homme revêtu d'un caractère sacré l'interroge comme un juge, lui impose la pénitence expiatoire, éclaire sa conscienee obscure et la dirige dans tous les actés importants de sa vie. Guide spirituel de ses pensées, lui seul est son véritable époux; un autre est maître de son corps, mais le prêtre gouverne son âme. N'abusât-il jamais de ce terrible ministère, s'élevât-il toujours au-dessus de l'humanité, que devient le lien conjugal devant un si auguste pouvoir, que deviennent même les liens de famille? Le prêtre connaît les

pensées que la femme n'ose avouer à son mari, que la fille n'ose avouer à sa mère.

Aussi la femme n'est-elle pour son mari qu'une étrangère, le mariage qu'une combinaison d'intérêts. Dans ce qu'on appelle la haute société, on rirait d'un homme qui aimerait sa femme. Mais l'amour est un Dieu plus puissant que toutes les lois humaines ; s'il est banni du foyer conjugal, l'homme le cherche au dehors. La séduction est devenue un art ; on lui donne un nom qui peint bien les mœurs : ruiner l'avenir d'une femme s'appelle avoir une bonne fortune. On s'en vante comme d'un mérite, et les femmes même feraient peu de cas d'un homme inhabile à les tromper. Tous les mensonges sont permis à l'homme, la femme seule est déshonorée ; voilà la morale moderne.

Cette servitude des femmes est soigneusement voilée sous un culte apparent qui est une des lois de la chevalerie. A côté de cette hypocrite dévotion qui est le mensonge de la piété, les nations modernes ont la galanterie qui est le mensonge de l'amour. Entourée d'une cour empressée qui la flatte et la méprise, la femme prodigue à tous ses sourires excepté à celui qu'elle a juré d'aimer. Est-ce par allusion à cette royauté dérisoire que j'entends dire ici : le christianisme a affranchi la femme ? J'ai cherché cette femme libre chez les chrétiens, je n'ai trouvé que l'épouse infidèle. Le mariage sans amour est une chaîne trop lourde ; les âmes fortes la subissent comme la plus dure de leurs épreuves terrestres, les autres peuvent s'y soustraire par la trahison, qui est la vengeance des esclaves. Si la femme séduite est déshonorée, le mari trompé est ridicule. La raillerie est l'arme des faibles;

et les deux sexes sont toujours en état de guerre dans cette société qui a proscrit l'amour. La foi conjugale, base de la famille, est l'objet de continuelles moqueries, et l'adultère, si rare dans l'antiquité, que nos poètes l'attribuent toujours à une vengeance de quelque divinité irritée, est devenue le thème inépuisable de la littérature moderne.

Tour à tour maîtresse despotique et esclave dégradée, la femme humilie l'homme devant ses caprices jusqu'au jour où il l'écrase sous son mépris. Où est la liberté promise? Pour la femme comme pour l'homme, la liberté est dans la conscience de sa dignité morale. La femme antique n'étale pas son esprit et ses charmes devant une multitude oisive. Assise au fond du gynécée, ignorée de la foule, nul ne parle d'elle. Elle élève pour l'avenir des générations saines et fortes. L'étranger baisse les yeux devant sa chasteté voilée; celui qui seul peut la connaître l'honore comme le génie tutélaire du foyer domestique, son trône, ou plutôt son sanctuaire; il l'aime d'un amour grave et profond, comme on aime la patrie. Voilà la femme antique, Pénélope ou Andromaque, Lucrèce ou Cornélie; elle est la même dans la poésie et dans l'histoire, et les poètes modernes ne la retrouveront pas plus que les sculpteurs ne retrouveront les formes sacrées de nos Dieux et de nos Déesses.

O Sélénis, tu crains d'être oubliée pour les filles du monde nouveau, toi, ma compagne idéale. Si tu pouvais les connaître, et les comparer à Antigone, à Nausicaa, à tous ces types charmants de simplicité virginale, de pieuse tendresse, de bonté hospitalière que j'ai trouvés

réunis en toi. Je t'aime, dis-tu, comme un sculpteur aime une forme divine ; ajoute : comme un poète aime la création de sa pensée. Quel amour vaut celui-là, et la femme qui réalise ainsi nos rêves, n'occupe-t-elle pas la première place après les Dieux ?

(*A suivre*). LOUIS MÉNARD

LES

GRANDS THAUMATURGES

APOLLONIUS DE TYANE

(*Suite*)

« La première chose que Dieu créa, ce fut cette parole : *Que cela soit ainsi et ainsi,* et cette parole divine fut la cause de toutes les créations suivantes ; ainsi toutes les autres créations ont eu une cause, et c'est là la première de toutes les unions génératrices, celle de la création et de la cause ; mais donnons l'explication de ceci. Il est indubitable que les créatures doivent avoir une cause, car sans cela elles seraient seules comme Dieu, ce que personne n'oserait soutenir. Il y a donc eu nécessairement une cause qui a concouru à la production des créatures, et il a fallu que cette cause fut unie à quelque autre chose, afin que de cette union fut produite la créature ; car si la cause n'avait point été unie à quelque chose, la créature n'aurait point été créée, et la cause n'aurait pas été véritablement une cause. Ce ne peut pas être le créateur qui a été la cause des créatures ; car il faut néccessairement qu'il y ait entre la cause et ce qui est le produit de la cause, des points de ressemblance ou de différences. Or, il ne peut y avoir aucuns rapports, comme on l'a déjà dit, entre le créateur et la créature ; le créateur ne peut donc pas être la cause des créatures, puisqu'on ne peut pas dire de la créature, qu'elle ressemble ou qu'elle diffère du créateur.

« La parole de Dieu est trop excellente pour être saisie par les sens, parce qu'elle n'a, ni aucune qualité élémentaire (*thabiat*), ni aucune substance (*djawher*), qu'elle n'est ni chaude, ni froide, ni humide, ni sèche ; néanmoins tout a été fait par son

moyen, par l'ordre et la volonté de Dieu. Les créatures ne peuvent pas plus saisir la parole de Dieu, qu'elles ne peuvent saisir ce qui n'a jamais été créé et qui n'existe point. Elles ne peuvent saisir que ce qu'il a été donné à leur intelligence de comprendre, toutes les choses qui, comme elles, font partie des êtres créés. Elles existent dans le monde, et elles font partie de son existence, et elles le connaissent à proportion du degré de science et d'intelligence qui leur a été donné.

« La première chose qui parut, ce fut la lumière de la parole de Dieu : elle donna naissance à l'action, l'action au mouvement, et le mouvement à la chaleur. Ce fut-là le principe des êtres créés avec une cause ; ensuite le mouvement ayant cessé, le repos lui succéda. La mesure de chacun de ces deux états fut de soixante-dix mille ans, et tout cela fut un effet de la parole de Dieu. Lorsque Dieu voulut rendre utile cette première création, et y multiplier les créatures, soit animales, soit végétales, le mouvement qui est la même chose que la chaleur, fut encore l'action génératrice dont il se servit pour donner naissance à l'homme, et qui, dirigée par le créateur et passant par différents degrés, produisit tout ce qui pouvait être utile à l'homme. »

Je n'entreprendrai pas de traduire tout ce que notre auteur dit de la formation de l'univers ; cela m'entraînerait trop loin, et je serais obligé de me livrer à de longues discussions à cause de l'obscurité de son texte, qui d'ailleurs me paraît assez souvent altéré par le copiste. Je me contenterai donc de donner une idée de son système autant qu'il me sera possible de le faire.

« Le mouvement ayant donné naissance à la chaleur, la chaleur contribua réciproquement à augmenter l'activité du mouvement. De là naquit une agitation extrême dans toutes les parties de la matière, dont la mesure fut de soixante mille deux cent cinquante ans. Cette opération ne dura que quarante huit heures. Cette agitation donna lieu à une division

de la matière ; elle se sépara en plusieurs portions qui s'élevèrent en raison de leur volatilité et de leur légèreté respective. Douze couches de matière s'étant ainsi élevées, la partie la plus grossière de la matière qui était privée de mouvement et de chaleur, conçut le désir d'en recevoir l'impression fécondante. La chaleur lui fut alors communiquée par les parties supérieures, et cette communication la fit en même temps participer au mouvement, car la chaleur l'ayant couverte et, pour ainsi dire, couvée pendant quelque temps, les parties qui étaient en contact immédiat avec la chaleur s'échauffèrent, entrèrent en mouvement et s'élevèrent, non pas néanmoins à la hauteur des couches précédentes. Il se forma deux nouvelles couches ou divisions, et ces quatorze divisions, forment les sept terres. La mesure de cette partie plus grossière de la matière qui donna naissance à ces deux dernières couches, est de neuf mille sept cent cinquante ans. Toutes les couches ensemble répondent à une mesure de soixante-dix mille ans ; savoir, mille pour chacune des sept terres, autant pour chacun des six cieux inférieurs, et cinquante-sept mille pour le septième ciel.

(*à suivre*).

ALASTER

GLANES

En séance publique du *Comité des Religions comparées*, notre collaborateur, A. de Pouvourville, parlant du Taoïsme, établit qu'il comprend, actuellement, une hiérarchie spéciale en dehors des prêtres de la liturgie extérieure. Les trois points qui différencient le Taoïsme actuel de l'enseignement théorique du dogme de Laotseu sont ensuite traités avec beaucoup de clarté par le conférencier qui, parlant de l'enseignement de la doctrine symbolisée dans le *Tao*, initie son auditoire aux différentes hiérarchies de docteurs libres, appelés Tongsang, qui s'occupent spécialement des problèmes de métaphysique que l'enseignement de Laotseu approfondit.

Les Sociétés secrètes politiques du *Tiendiahoi* (ciel et terre) et la très active société du *Bachlienhue* (Nénuphar blanc), qui contient tout un programme de révolte et de revendications sociales, se sont greffées sur le Taoïsme et y ont poussé d'une telle verdeur qu'elles l'ont englobé, lui, sa doctrine et ses docteurs, dans la vénération des peuples et dans la réprobation des rois. Car, dans cette doctrine ainsi appliquée à de nouveaux buts, l'adepte et le savant trouvent toujours des conceptions spéculatives et des théories métaphysiques de haute portée ; mais le peuple a enfin senti, sous l'abstrus des concepts et sous le voile des symboles, dans l'âme du Prince des Mages, une pitié pour ses douleurs et un encouragement à ses espérances.

Le Directeur Gérant : F. DESCHAMPS.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie DESTENAY. — BUSSIÈRE frères.

Le livre de Jamblique

SUR

LES MYSTÈRES

Traduit du grec par Pierre Quillard

(*Suite de la page 120.*)

---

11. Voilà donc une sorte de théophorie et comment elle se produit ; mais il y a une autre mantie divine, celle des oracles, fameuse, très manifeste, et multiple, au sujet de laquelle tu énumères les personnes qui boivent de l'eau comme l'hiérophante du Klarios près de Kolophôn ; celles qui se tiennent à l'orifice d'une caverne, comme les prophétesses de Delphes et celles qui respirent une vapeur s'élevant des eaux comme les divinatrices des Branchides. Tu rappelles ces trois oracles en les citant par leur nom ; mais ce ne sont pas les seuls et il y en a beaucoup d'omis ; cependant comme ils surpassent tous les autres et qu'ils suffisent à enseigner ce que tu veux connaître, c'est-à-dire le mode selon lequel la faculté prophétique est transmise par les dieux aux hommes, tu t'es contenté de nommer ceux-là. Nous discourrons donc sur les trois oracles, en laissant de côté beaucoup d'autres.

Il est reconnu de tous que l'oracle de Kolophôn donne ses réponses par l'eau : il y a en effet une source dans une construction souterraine et le prophète y vient boire ; certaines nuits, après avoir accompli de nombreuses cérémonies sacrées, il boit et vaticine ensuite, en

cessant d'être visible aux assistants. Il s'ensuit évidemment que cette eau est prophétique ; mais le comment de ce fait n'est point tel que tout homme le puisse connaître, comme dit le proverbe. Il semble en effet qu'un souffle prophétique anime cette eau ; mais de fait il n'en est point ainsi. Car la force divine ne se répand point distinctement et divisément dans les objets qui participent d'elle ; mais elle enveloppe la source extérieurement et resplendit sur elle et la remplit d'une puissance prophétique issue d'elle : cependant l'eau ne communique point l'intégrale inspiration divine ; mais elle nous fournit l'aptitude voulue et purifie en nous le souffle lumineux, de manière que nous devenions capables de recevoir le dieu, et la présence du dieu est autre et antérieure à celle-là et fulgure d'en haut ; et elle ne s'écarte de personne qui soit en état convenable pour la recevoir. Mais elle se produit immédiatement et se sert du prophète, comme d'un instrument qui n'est pas maître de lui et qui n'a conscience ni de ce qu'il dit ni du lieu où il se trouve ; et qui, une fois l'oracle rendu ne reprend qu'avec peine possession de soi-même. Avant de boire, le prophète jeûne un jour et une nuit et il se prépare aux enthousiasmes à l'écart, par des cérémonies sacrées inaccessibles à la foule ; par cette séparation et ce reniement des choses humaines, il se rend pur pour la réception du dieu et aussi sur le siège pur de son âme il reçoit le souffle resplendissant du dieu, il lui offre une possession sans entrave et effectue la présence parfaite et souveraine.

La prophétesse de Delphes rend ses oracles, soit en vertu d'un souffle subtil et igné qui vient

de l'orifice de l'antre, soit assise dans le sanctuaire sur un trépied d'airain, soit sur une chaise à quatre pieds consacrée au dieu ; ainsi elle se livre de tout côté au souffle divin et est illuminée d'un rayon du feu divin ; et quand le feu abondant qui sort de l'orifice l'entoure de tous côtés, elle est remplie de l'éclat divin ; quand elle est assise sur la chaise du dieu, elle se donne à la puissance mantique du dieu d'une façon stable ; mais dans les deux cas elle devient entièrement possédée par le dieu. Le dieu est alors en elle et resplendit séparément, distinct du feu et du souffle et du siège particulier et de tout l'appareil physique et sacré du lieu.

La femme divinatrice des Branchides est remplie de l'éclat divin en tenant une baguette qui lui a été donnée jadis par un dieu, ou chante l'avenir assise sur une roue ; ou bien elle reçoit le dieu en trempant dans l'eau ses pieds ou une frange d'étoffe ou en aspirant la vapeur de l'eau ; ainsi adaptée et préparée à la venue du dieu, elle le reçoit en elle.

Pour la multiplicité des sacrifices le rite du culte et toutes les cérémonies accomplies avant la vaticination, comme les ablutions de la prophétesse, le jeûne de trois jours et sa retraite dans le sanctuaire alors qu'elle est déjà possédée par la lumière et pleine de joie depuis longtemps, tout cela indique un appel au dieu pour qu'il apparaisse et montre que sa présence vient du dehors, que la prêtresse, avant d'arriver au lieu accoutumé déjà miraculeusement inspirée, et que là il y a un dieu indépendant du lieu, antérieur au souffle qui s'élève de l'eau et qui est cause de tous les phénomènes produits dans ce lieu et dans la source et de toute la divination.

12. Il semble donc que la vaticination des oracles concorde avec toutes nos hypothèses précédentes sur la mantique : mais si l'on établit que cette puissance est inséparable de la nature des lieux et des corps qui lui sont soumis, ou si l'on admet qu'elle se développe selon un mouvement déterminé par le nombre, elle ne peut point connaître à l'avance ce qui est partout et toujours ; mais libérée des lieux et des temps mesurés par le nombre (en tant que supérieure à ce qui advient dans le temps et est contenu par l'espace), elle assiste également à ce qui existe partout, elle est contemporaine de tout ce qui arrive dans le temps et elle rassemble la vérité universelle, en vertu de son essence particulière et supérieure.

Si nos paroles sont exactes, la force mantique des dieux n'est contenue séparément par aucun lieu ni aucun corps humain distinct ni aucune âme délimitée par l'une des formes particulières ; elle existe à part, elle est indivisible et partout intégralement présente en ceux qui la peuvent recevoir ; elle resplendit du dehors et remplit tout, elle se répand dans tous les éléments embrassant la terre, l'air, le feu et l'eau ; il n'y a aucun être vivant et aucune nature à qui elle ne se communique ; mais elle donne à tous, plus ou moins, une partie de la connaissance du futur : car préexistant partout, elle est par sa force distincte capable de remplir toutes choses selon que chacune est capable de la recevoir.

13. Considérons maintenant une forme privée et non publique de la mantie, dont tu dis ceci : « ceux qui se tiennent sur des caractères et reçoivent ainsi l'inspiration. » Il n'est point

facile de traiter cette matière sous un seul chef, à cause du mauvais usage que l'on fait de cette divination ; elle est en effet aisée et fâcheusement superficielle et connue de la plupart des hommes et sujette au mensonge et à d'insupportables erreurs. Elle n'a absolument rien de la présence divine ; mais elle produit un certain mouvement de l'âme en dehors des dieux et en retire une certaine représentation obscure et analogique, qui d'ordinaire à cause de sa faiblesse est troublée par de vils souffles daimoniens. Au contraire la vieille apparition des dieux est en tout claire, pure, immuable et véridique, et inaccessible aux souffles contraires qui ne peuvent pas la troubler. De même en effet que l'obscurité ne peut supporter l'éclat du soleil resplendissant, mais aussitôt s'évanouit, disparaît et est anéantie ; ainsi quand la puissance des dieux qui remplit tout de biens resplendit de toutes parts, il n'y a plus de place pour le tumulte des mauvais souffles qui ne peut plus se manifester mais est anéanti comme s'il n'existait pas en réalité, n'ayant aucunement la puissance de se mouvoir en présence de souffles meilleurs et incapable de s'opposer à eux quand ils resplendissent.

14. Ces différences étant données, je ne me servirai pas pour en établir la détermination d'autres arguments que tes propres paroles : « ceux qui se tiennent sur des caractères, » as-tu dit ; tu me sembles ainsi avoir indiqué la cause de tous les malheurs qui adviennent en cette occasion. Il y a des gens qui laissent de côté tout le soin des rites sacrés, aussi bien pour l'invocateur que pour l'épopte et qui sans tenir compte du culte et de la très sainte persévérance

dans les travaux religieux croient suffisant un simple arrangement des caractères et s'imáginent qu'après une heure de cette exercice ils sont capables de recevoir un souffle; mais que peut-il, par de telles gens, se produire rien de bon et de parfait? et comment par l'œuvre d'un jour atteindrait-on, à l'aide de pratiques sacrées, cette éternelle et réelle essenee des dieux? Ainsi donc ces hommes audacieux, sont pleinement dans l'erreur et l'on ne peut les tenir au nombre des devins.

Tu dis ceci d'un autre genre de mantique: « Certains hommes, ayant d'ailleurs conscience, prophétisent d'après une apparition, avec la coopération des ténèbres, de breuvages spéciaux, de chants et de combinaisons harmoniques; ils voient l'apparition les uns dans l'eau, les autres sur un mur, les autres dans l'air libre, ou dans le soleil ou dans d'autres astres. » Toute cette espèce multiforme de mantique est cependant réductible à une seule force que l'on pourrait appeler l'illumination; celle-ci remplit d'une lumière divine le véhicule éthéré et splendide qui entoure l'âme; et les images divines mises en mouvement par la volonté des dieux atteignent la puissance imaginative qui est en nous. Car toute la vie de l'âme et les forces qui sont en elle sont mises en mouvement par les dieux à qui elles sont subordonnées, selon la volonté de leurs souverains.

Cela arrive de deux manières: les dieux sont présents dans l'âme où ils envoient en celle-ci une lumière avant-coureuse, émanée d'eux. Mais dans les deux cas, la présence et l'irradiation des dieux sont distinctes. Car si la réflexion et l'attention suivent ce qui passent, parce que

cette lumière divine ne les touche pas, l'apparition de son côté a un caractère divin, parce qu'elle est éveillée aux modes des images non d'elle-même, mais par les dieux, avec un changement total de la condition humaine.

Comme tout contraire après sa transformation et sans annihilation peut recevoir son contraire, et comme le semblable peut recevoir son semblable à cause de l'affinité, ou bien les illuminés prennent les ténèbres pour collaboratrices ou bien, ils s'aident pour recevoir l'illumination du soleil, de la lune ou en un mot de toute la splendeur de l'éther.

Ils usent d'autres fois de pratiques propres à favoriser l'inspiration des dieux, des chants des mélodies et d'autres moyens qui préparent à la réception des dieux, à leur présence et à leur épiphanie. Parfois ils font passer la lumière à travers l'eau, parce que l'eau étant transparente est heureusement disposée à recevoir la lumière ; parfois ils la dirigent vers un mur préparé par l'inscription de caractères sacrés à recevoir la lumière le mieux possible et ils la circonscrivent dans un endroit déterminé pour qu'elle ne se dissémine pas sur une grande étendue.

Il y aurait beaucoup d'autres modes de l'illumination, mais ils se ramènent tous à un : l'irradiation de la splendeur où et par quelque intermédiaire que les dieux la veuillent émettre. Mais comme cette irradiation vient du dehors et que, seule, elle a en elle tout asservi à la volonté et à la pensée des dieux, et surtout la sainte lumière éclatante qui vient d'en haut, de l'éther, de l'air, de la lune, du soleil ou d'une autre sphère céleste, ce mode de mantique semble de

tous le plus libre, le plus autonome et le plus digne des dieux.

15. Venons-en au genre de divination qui est accompli par la science humaine et qui tient beaucoup de la conjecture et de l'opinion : tu dis de lui : « d'autres ont constitué la science du futur par l'inspection des entrailles, des oiseaux et des astres. » Il y a sans doute beaucoup d'autres sciences analogues ; mais celles-ci suffisent à faire connaître la forme scientifique de la divination. Pour tout dire en un mot : cette science se sert de signes divins donnés par les dieux de manières diverses. D'après ces signes, en tenant compte de leur concordance avec les choses, la sagacité humaine fait des conjectures et tire la divination de raisonnements probables. Les dieux donc manifestent des signes par la nature qui leur est asservie selon la genèse, d'après le caractère commun et particulier de chaque être ou bien à l'aide des daimones qui président à la génération et qui veillant sur les éléments de l'univers, sur les corps particuliers, sur les êtres vivants et sur tout ce qu'il y a dans le monde conduisent les phénomènes avec facilité du côté où il plaît aux dieux.

Ils dévoilent symboliquement la volonté des dieux et la connaissance du futur « ne la disant ni ne la taisant, mais la signifiant, » selon Hévatileitos, comme s'ils indiquaient le plan démuirgique par cette révélation. De même que les dieux créent tout par des idées, ils signifient tout par des symboles et incitent ainsi notre intelligence à plus d'acuité.

16. Voilà donc les définitions générales au sujet de toute cette science humaine de la divi-

nation. Pour ce qui concerne les entrailles en particulier, l'âme des animaux, le daimôn qui les surveille, le mouvement de l'air, l'état de tout ce qui les entoure, les modifient au gré des dieux. La preuve en est qu'on les trouve souvent dénuées de cœur ou d'autres parties capitales, sans lesquelles les animaux n'auraient pu vivre. Les oiseaux sont mis en mouvement par l'élan propre de leur âme, par le daimone qui surveille les animaux, et aussi par l'état de l'air et par la force venue du ciel qui agit sur l'air, toutes influences en conformité avec les volontés des dieux et qui les poussent où l'ont dès le principe prescrit les dieux. En voici une preuve très importante : contrairement à la nature de toutes choses nous voyons des oiseaux se laisser choir et se tuer ; cet acte évidemment est déterminé par autre chose qui agit chez les oiseaux.

Les mouvements des astres se rapprochent des révolutions éternelles du ciel, non-seulement au point de vue du lieu, mais par leurs énergies et leurs émissions de lumière ; ils vont où l'ordonnent les dieux du ciel. Car la partie la plus subtile et la plus élevée de l'air, ayant nécessairement des contacts avec le feu s'enflamme quand les dieux le veulent. Si l'on croit que certaines influences sur l'air émanent des êtres célestes, on ne les jugera pas étrangères à ce qui arrive dans la science divine. L'union et la sympathie de tout l'univers et l'accord qui existe entre toutes ses parties les plus éloignées, comme en un seul et même être vivant font descendre ces signes des dieux aux hommes d'abord à travers le ciel, puis à travers l'air, de la façon la plus éclatante.

Il est donc évident, d'après ce que nous avons dit, que les dieux se servent de beaucoup de choses comme d'instruments pour donner des signes aux hommes. Ils utilisent les services des daimônes, des âmes et de toute la nature, conduisant d'après un seul principe tout ce qui leur obéit dans le monde et transmettant comme ils le veulent, l'impulsion qui vient d'eux. Distincts eux-mêmes de tout, affranchis de la relation et de la composition que l'on trouve dans la création, ils conduisent tout dans la création et dans la nature selon leur propre volonté. Aussi ce raisonnement, sur la mantique, s'accorde-t-il parfaitement avec la démiurgie et la providence des dieux. Car il ne fait pas descendre l'intelligence des êtres supérieurs vers ce qui se passe ici parmi nous ; mais, cette intelligence demeurant en elle-même, il y ramène les signes et toute la mantique.

(*à suivre*). PIERRE QUILLARD

LE RIG-VÊDA

PREMIER MANDALA

(*Suite de la page 298.*)

53. A INDRA

1. Au grand Indra nous offrons la (sainte) parole et les chants dans la demeure d'un brillant (seigneur), — car il vient de trouver un trésor, comme (on surprend celui) d'hommes qui sommeillent : on n'entend pas d'hymnes mauvais chez des (hommes) bienfaisants.

2. Tu es, Indra, le gardien du cheval, le gardien de la vache, le gardien de la prairie, le puissant maître de la richesse, — généreux dès longtemps, favorable aux vœux, ami pour les amis ; tel nous le chantons.

3. Sage Indra, (dieu) aux nombreux exploits, resplendissant, cette richesse que tu possèdes se voit de tous côtés ; — rassemble-la donc, ô victorieux, et apporte-la ; de ton chantre fidèle ne trompe pas le vœu.

4. De jour en jour sois bienveillant par (la vertu de) ces gouttes, écartant la misère et des vaches et du cavalier ; par Indra, par les gouttes, détruisant le Dasyu et délivrés de l'ennemi, puissions-nous conquérir des aliments.

5. Puissions-nous, Indra, conquérir des biens, des aliments, des récoltes brillantes et qui montent jusqu'au ciel ; — puissions-nous jouir d'une brillante opulence où les hommes soient forts, les vaches au premier rang et les chevaux nombreux.

6. Elles t'enivraient ces liqueurs, ces fécondants (breuvages), ces sômas, ô maître des êtres, dans tes luttes contre Vritra, — lorsque pour le prêtre qui étendait le gazon sacré tu ébranlais sans résistance dix mille remparts.

7. Tu vas avec courage de bataille en bataille, tu frappes avec violence de château en château ; — alors, Indra, que avec Namî pour compagnon, tu ébranlais au loin un artificieux nommé Namutchi.

8. Tu as aussi frappé Karanja et Parnaya par la vigueur pénétrante d'Atithigwa ; — tu as sans quartier brisé les cent châteaux de Vangrida, assiégés par Rijiçwan.

9. Et ces vingt rois qui étaient venus attaquer Suçravas privé d'alliés, — et les soixante mille quatre vingt-dix-neuf (châteaux) inaccessibles, glorieux sur ton char roulant tu les as ruinés.

10. Tu as aidé Suçravas de tes secours ; de ton appui, Indra, (tu as aidé) Turvayâna : — tu as soumis Kutsa, Atithigwa, Ayu à ce roi grand et jeune.

11. Dans la suite, Indra, puissions-nous être protégés des dieux, aimés de toi et très heureux ; — puissions-nous te louer, tenant de toi avec de vaillants hommes une existence prolongée.

Savya.

54. A INDRA

1. Ne nous (laisse) pas, ô généreux, dans cette angoisse du combat ; car on ne peut atteindre la limite de ta puissance ; — tu as fait gronder les rivières en faisant mugir les forêts ; comment les peuples ne seraient-ils pas saisis de frayeur ?

2. Chante pour Çakra le puissant, le sage ; réjouis et loue Indra qui entend — qui avec une force vaillante, taureau fécond, embrasse par sa fécondité le ciel et la terre.

3. Chante pour Div l'immense une agréable prière, pour ce vaillant au pouvoir absolu, au cœur vaillant ; — car, Asura à la gloire immense, solidement construit, taureau fécond, il s'avance sur un char à deux chevaux jaunâtres.

4. C'est toi qui du ciel immense as ébranlé la cime ; tu as aussi vaillamment taillé en pièce Çambara. — Lorsque contre les magiciens qui entassent (des mon-

tagnes), exalté par l'enivrante (liqueur), tu brandis comme une lance le timon aigu (de ton char).

5. Quand tu lâches (les eaux) en face même de Çushna soufflant et entassant (les monts) et que tu fais mugir les forêts, — quand, le cœur ferme et tourné vers l'orient, tu agis aujourd'hui même, qui est au-dessus de toi ?

6. C'est toi, ô cent fois vaillant, qui as secouru Narya, Turvaça, Yadu ; toi encore, Turvîti, Vayya ; — c'est toi qui as (secouru) le cheval avec son char dans le pénible combat ; c'est toi qui as ruiné les quatre vingt-dix-neuf châteaux.

7. Certes il a grandi, le prince protecteur des bons qui offre le beurre sacré et favorise la prière, — ou qui donne de la valeur à l'hymne par sa libéralité ; pour lui la rosée coule du haut du ciel.

8. Empire sans égal ; sagesse sans égale. Puissent se distinguer à l'œuvre les buveurs de sôma — qui par des offrandes, ô Indra, exaltent ton empire grand, solide et fécond.

9. Ils sont pour toi ces larges calices contenant l'eau tirée du rocher, posés sur les assiettes et servant pour boire à Indra ; — goûtes-y ; jouis du plaisir qu'elles procurent ; ensuite pense à distribuer tes faveurs.

10. L'obscurité des eaux se tenait abattue sur le firmament, une montagne était sur les flancs de Vritra ; — Indra, poursuivant les fleuves dérobés par ce recéleur, sur les pentes les a tous précipités.

11. O toi, fais pour nous la puissance qui accroît le bonheur ; Indra, soutien des hommes, (donne-nous) un grand et vaste domaine ; — protège nos seigneurs, défends nos maîtres pieux et donne-nous richesse, aliments et beaux enfants.

Savya.

55. A INDRA

1. Son étendue dépasse le ciel même ; en grandeur la terre même n'égale pas Indra ; — terrible, fort, en

faveur des hommes il brûle, il aiguise son arme pour qu'elle pénètre, il est tel qu'un taureau.

2. Comme un bassin agité où se rendent les eaux, il reçoit dans ses profondeurs les rivières qui coulent; — pour boire le sôma Indra s'élance comme un taureau ; toujours, dans le combat, il veut être loué pour sa vigueur.

3. Ce n'est pas toi, Indra, qui tires profit de la montagne ; tu règles les conditions de la grande puissance. — Il dépasse les dieux par sa vigueur ; terrible, dans toute action il est placé le premier.

4. Dans le bois il veut être loué par les gens pieux, racontant aux hommes son aimable puissance. — Il est un taureau fécond et bienfaisant pour celui qui l'adore ; car le généreux a en sa possession la traite des vaches.

5. Il livre avec vigueur de grandes batailles, il combat vaillamment pour les hommes ; — alors on a foi dans le brillant Indra, lançant son arme meurtrière.

6. Car amoureux de la gloire, détruisant les demeures artificielles (de Vritra), grandissant avec force dans l'étendue, — dévoilant pour son serviteur les espaces lumineux, (dieu) puissant il fait couler les eaux.

7. Buveur de sôma, que ta pensée soit à la libéralité ; fais avancer tes deux chevaux jaunes, toi qui écoutes la louange; — avec les habiles cochers que tu as, Indra, les provocations violentes ne te peuvent atteindre.

8. Tu portes dans tes mains un trésor qui ne diminue pas. Illustre, il possède en lui-même une force invincible. — En toi comme dans un puits couvert il y a pour les sacrificateurs, ô Indra, des vertus sans nombre.

Savya.

56. A INDRA

1. Que vers les pleins calices de ce (prêtre), comme l'étalon vers la cavale, il bondisse impétueux. — Il donne à boire au grand (Indra) un (sôma) habilement

préparé, se tournant vers le char d'or attelé de chevaux jaunâtres et qui brille au loin.

2. Les louanges avides d'aliments le remplissent, comme les hommes avides de gain se rencontrent sur le bassin des eaux ; — Vers ce puissant maître du sacrifice habilement accompli va avec ardeur, comme des femmes vont à la montagne.

3. Il est rapide, il est grand dans sa virilité, sa force illumine d'un choc l'atmosphère comme un sommet de montagne ; — armé du fer, dans l'ivresse, impétueux parmi les braves, il a retenu dans un lien l'artificieux Çushna.

4. Si par toi suscitée une force divine vient, pour l'aider, s'unir à Indra comme le soleil à l'aurore, — celui qui par sa force audacieuse frappe l'obscurité, celui-là soulève la poussière, grand et plein d'allégresse.

5. Quand à travers le firmament immuable tu as solidement établi l'atmosphère dans les espaces du ciel, — quand dans ton ivresse qui verse la pluie, dans ta joie, ô Indra, tu as frappé vitra, alors tu as précipité l'océan des eaux.

6. C'est toi, grand Indra, qui par ta puissance établis le firmament du ciel dans les espaces du monde ; — c'est toi qui dans l'ivresse du sôma as répandu les eaux, qui en même temps as fait crouler les remparts de pierre de Vritra.

Savya.

57. A INDRA

1. Au libéral grand, riche, vraiment fort et puissant j'apporte un hymne ; — irrésistible comme les eaux sur une pente, sa prodigalité éternelle se découvre dans sa force.

2. Aussi bien tous sont prêts à t'adorer, les libations du prêtre sont comme les eaux d'un torrent, — quand sur la montagne l'arme d'or lancée par Indra combattant ne s'endort pas.

3. A ce terrible, à cet admirable, ô brillante Au-

rore, apporte les honneurs dans le sacrifice ; — son essence est dans la force ; son nom est là vaillance ; sa lumière, comme les chevaux, est faite pour aller.

4. O Indra tant loué, nous sommes à toi, nous qui allons nous attachant à toi, ô généreux ; — car, ô (dieu) louable, nul plus que toi n'a reçu de louanges ; comme de tes serviteurs, de nous accepte cet hymne.

5. Grande est ta force, Indra ; nous sommes à toi ; de ce chantre, ô généreux, comble le désir ; — le vaste ciel est la mesure de ta force et cette terre s'est courbée sous ta puissance.

6. La grande, la large montagne, c'est toi, Indra foudroyant, qui de ta foudre l'as brisée en morceaux ; — tu as répandu et fais couler les eaux emprisonnées ; par là tu as acquis un empire unique et universel.

Savva.

58. A AGNI

1. Voici que l'immortel né de la force est produit pour être le sacrificateur, le messager du prêtre ; — par des voies très pures il a mesuré l'air ; dans la cérémonie il tient l'offrande du beurre.

2. Tirant à lui son aliment, ce (dieu) qui ne vieillit pas, affamé, se dévorant, se tient dans le buisson ; — comme un cheval, son dos mouillé reluit, son hennissement retentit au sommet du ciel.

3. Officiant, pontife avec les Vasus et les Rudras, sacrificateur installé, maître des biens, immortel, — tel qu'un char, accourant parmi les hommes, dieu, il leur découvre les biens tour à tour.

4. Poussé par le vent, il s'attache aux buissons, sans peine, avec des langues de feu, rapidement, avec grand bruit. — Quand affamé tu t'élances comme un taureau vers les bois, ta route est noire, Agni aux flots brillants, exempt de vieillesse.

5. Avec ses dents brûlantes, poussé par le vent, il règne dans le bois comme un taureau puissant dans un troupeau, — atteignant par sa clarté l'impérissa-

ble firmament ; les choses mobiles et immobiles ont peur de cet (être) ailé.

6. Les Bhrigus t'ont placé parmi les hommes comme un bien précieux, toi qu'invoquent les mortels, — toi, Agni, sacrificateur, hôte distingué, ami secourable, en faveur de la race céleste.

7. (J'honore) le pontife très pieux, que les sept cuillers du prêtre recouvrent dans les cérémonies, — j'honore Agni, distributeur de tous biens ; avec l'offrande (qu'il aime) je vais (lui demander) ses dons.

8. Fils de la force, toi qui as beaucoup d'amis, à nous tes chantres envoie aujourd'hui un bonheur non interrompu ; — Agni, fils de l'offrande, défends ton chantre contre le mal par des citadelles de fer.

9. Sois une armure pour ton chantre, ô resplendissant ; sois, ô généreux, un objet de joie pour des généreux ; — Contre le mal, Agni, défends ton chantre ; que le matin le (dieu) riche de piété arrive promptement.

Nôdhas.

59. A AGNI

1. Les autres feux, Agni, sont tes rameaux ; avec toi tous les immortels sont dans l'ivresse ; — Væçwânara, tu es l'ombilic des nations ; tu maintiens les hommes comme une colonne d'appui.

2. Face du ciel, nombril de la terre, Agni est devenu l'ordonnateur de la terre et du ciel ; — toi dieu, les dieux t'ont engendré, Væçwânara, pour être la lumière de l'Arya.

3. Comme les rayons éternels dans le soleil, dans Agni Væçwânara résidèrent (tous) les biens, — qui sont dans les montagnes, dans les plantes, dans les eaux, dans les hommes : de tout cela tu es le roi.

4. Pour ce fils le ciel et la terre semblent grandir. Des chants ! c'est un pontife adroit comme un homme ; — (des chants) nombreux pour le beau, le resplendissant ! (des chants) continuels pour le très viril Væçwânara !

5. Jusqu'au vaste ciel, ô Jâtavêdas Væçwânara, s'est étendue ta grandeur; — tu es le roi des races humaines; en combattant tu as créé pour les dieux l'adoration.

6. Je veux donc chanter la grandeur du taureau que les hommes adorent comme meurtrier de Vritra; — c'est Agni Væçwânara qui, en tuant le Dasyu, a ébranlé les voies du ciel et brisé Çambara.

7. Dans sa grandeur Væçwânara contient tous les hommes, honoré des Bharadwâjas, resplendissant. — Pour le fils de Çatavani qui conduit le chœur, par ses cent hymnes Agni résonne comme la voix de la prière.

Nôdhas.

60. A AGNI

1. Le pontife glorieux, l'étendard du sacrifice, le désirable, le messager rapide, — l'enfant à double naissance, estimé comme un trésor, Mâtariçwan l'a apporté à Bhrigu.

2. Deux classes de serviteurs suivent ce maître, les prêtres porteurs de l'offrande et les mortels; — même avant le jour il a été installé pontife parmi les hommes, seigneur vénérable, (maître) savant.

3. Que cette louange nouvelle, (sortie) de notre cœur, atteigne ce (dieu) naissant à la langue de miel, — que dans l'enceinte et suivant les rites les hommes apportant l'offrande ont engendré.

4. Le pontife, le purificateur, le riche, le sacrificateur excellent a été installé parmi les enfants des hommes; — que l'hôte de la maison, qu'Agni soit dans la famille le maître des richesses.

5. Comme le maître des richesses, Agni, nous fils de Gôtama nous te célébrons par nos hymnes, — nous te préparons, comme un (cheval) rapide porteur des provisions. Que dès le matin le (dieu) riche de piété arrive promptement.

Nôdhas.

61. A INDRA.

1. Oui, à ce puissant, à ce rapide, à ce grand je présente pour offrande un éloge; — à celui qui aime les hymnes, qu'on ne peut arrêter, à Indra (j'offre) pour hommage de très riches sacrifices.

2. Oui, pour lui voici un mets favori; presse-le; j'apporte un chant, un hymne pour l'exciter; — qu'à Indra l'antique maître, avec le cœur, l'âme et la pensée, on prépare des prières.

3. Oui, à lui ma bouche apporte un chant magnifique, élogieux, — pour exalter un magnanime seigneur par l'expression soignée de mes pensées.

4. Oui, à lui j'amène une louange, comme le charpentier un char à celui qui l'attelle: — les chants, l'hymne pur (sont) pour celui que les chants exaltent; l'(hymne) tout puissant est pour le sage Indra.

5. Oui, comme (on attelle) un cheval par le moyen de l'oreille, j'attelle un chant par le moyen de la langue, — pour célébrer le héros qui se plaît au banquet sacré, le destructeur de châteaux à l'oreille bienveillante.

6. Oui, pour lui Twashtri a fabriqué une arme étincelante, fameuse, pour la bataille, — d'un coup de laquelle, maître tout puissant, il a atteint et frappé le corps même de Vritra.

7. Oui, dans les moments marqués pour le sacrifice par celui qui mesure le temps, aussitôt que avec joie il a bu la liqueur, son cher aliment, — ce dieu qui pénètre tout, dérobant les mets préparés, a percé le sanglier à travers la montagne, habile chasseur.

8. Oui, à cet Indra meurtrier d'Ahi les femmes même, épouses des dêvas, ont tissé un chant; — il embrasse l'étendue du ciel et de la terre; mais eux, ils ne dépassent point sa grandeur.

9. Oui, sa grandeur a dépassé le ciel, la terre, l'atmosphère; roi par lui-même, chez lui, Indra aimé de tous, ennemi impétueux, a répandu l'eau dans la bataille.

10. Oui, par sa force Indra a de son arme mis en pièces Vitra qui desséchait (la terre) ; — comme des vaches prisonnières il a lâché les torrents, attentifs à donner en s'écoulant.

11. Oui, par son impulsion les fleuves se jouent, quand son arme les a précipités ; — agissant en maître, servant celui qui le sert, victorieux, il a fait un gué pour Turvîti.

12. Oui, lance à coups redoublés ton arme contre ce Vritra, ô maître tout-puissant ; dépèce son corps en travers comme celui d'un bœuf ; frappe les torrents pour faire marcher les eaux.

13. Oui, chante les antiques exploits de ce rapide ; il mérite des louanges, — lorsque dans le combat il brandit ses armes et que furieux il met en déroute les ennemis.

14. Oui, de peur les solides montagnes, les cieux et les mondes tremblent à sa naissance ; — célébrant les bienfaits du (dieu) aimé, que promptement Nôdhâs parvienne à la puissance.

15. Oui, à celui-ci entre tous fut accordé ce que demanda ce maître unique de beaucoup(de biens) ; — Indra secourut le pieux Etasa, luttant contre Sûrya fils de Swaswa.

16. Certes, pour toi, Indra que traînent deux chevaux jaunes, les Gôtamas ont composé de belles prières : — donne-leur la pensée avec toutes ses formes. Que le matin le dieu riche en prières arrive promptement.

Nôdhas.

62. A INDRA.

1. Au fort qui se plaît à nos chants nous adressons comme les Angiras une agréable louange ; — à celui que le poète doit honorer par des hymnes soignés, chantons un chant à ce héros fameux.

2. Vous, à un grand offrez un grand salut, un hymne de louange à un puissant, — par qui jadis nos pères

les Angiras ont en le chantant trouvé les vachers dont ils connaissaient la demeure.

3. Envoyée par Indra et les Angiras, Saramâ a trouvé un aliment pour leurs descendants ; — Vrihaspati a fendu le rocher, il a trouvé les vaches, les hommes ont joui de leur possession.

4. Toi, par (la vertu) d'un chant harmonieux, avec les Sept pontifes, (tu as frappé) le rocher, toi digne de louanges, avec les Neuf, dans les nuages, — (comme) une outre, Indra puissant, tu as bruyamment percé Vala, avec les Dix.

5. Loué par les Angiras, ô invincible, tu as avec l'aurore, avec le soleil, avec les vaches, dissipé l'obscurité, — tu as, Indra, dévoilé la cime de la terre, tu as consolidé par dessous le firmament.

6. Mais voici l'œuvre la plus gracieuse, l'acte le plus beau de ce merveilleux : — il a fait couler dans leur bassin les quatre fleuves aux flots de miel.

7. L'infatigable a séparé l'un de l'autre les deux éternels qui habitent ensemble, tandis que des chants le célébraient ; comme un maître qui agit bien il a soutenu dans l'espace les deux femmes primordiales, l'atmosphère et la terre.

8. Toujours, autour du ciel et de la terre les deux vierges, de forme différente et (chaque jour) renaissantes, (vont) par leurs voies habituelles ; — la nuit avec des formes noires, l'aurore avec (un corps) brillant viennent l'une après l'autre.

9. Un fils très actif et laborieux maintient par sa puissance leur antique amitié ; — même dans les génisses noires ou rougeâtres tu fais naître un lait épais et blanc.

10. Toujours des rivières ayant même lit, à l'abri du vent, gardent par leurs propres forces leurs vœux immortels ; — des milliers de sœurs, comme des épouses, servent un (époux) voluptueux.

11. Toujours, (ô toi) qui dois être honoré par le salut et les chants, apportant la richesse, ô merveilleux, les prières ont couru (vers toi), — comme des épouses qui le désirent vers un époux qui les désire ; les prières te caressent, ô vigoureux.

12. Toujours, les richesses (demeurent) entre tes mains sans périr, sans s'amoindrir, ô merveilleux. — Indra, tu es lumineux, puissant, sage ; (dieu) actif, aide-nous par tes actions.

13. Toujours existant Indra, aux chevaux jaunâtres, le fils de Gôtama a composé (pour toi) un hymne nouveau ; — ô robuste, que Nôdhâs (soit) pour nous un bon guide. Que le matin le dieu riche en prières arrive promptement.

Nôdhas.

63. A INDRA.

1. C'est toi qui es grand, Indra, toi qu'(aux jours) de sècheresse as en naissant étonné le ciel et la terre ; — car par peur de toi toutes les montagnes les plus sauvages, les plus solides ont volé comme des grains de poussière.

2. Car sitôt que tu as amené tes dociles saumâtres, le chantre a mis une arme dans tes mains ; — avec elle, (dieu) à la puissance inévitable, tu frappes les ennemis, leurs nombreux châteaux, ô (dieu) très invoqué.

3. C'est toi, Indra véridique et fort, c'est toi, vaillant Ribhuxâs, c'est toi qui les as tués ; — c'est toi qui en champ clos, sur un char rapide, avec le jeune et brillant Kutsa, as tué Çushna.

4. C'est toi, Indra (dieu) ami, qui ai hâté cette (œuvre), quand armé de la foudre et faisant la pluie tu as frappé Vitra, — et quand, maître fécond, tu as au loin et dans le lieu de leur naissance défait et tué sans effort les Dasyns.

5. C'est toi, Indra qui, ne faisant aucun dommage par inimitié, même contre un mortel puissant, — as ouvert la carrière au cheval. Comme d'une massue, (dieu) foudroyant, frappe les ennemis.

6. C'est toi, Indra, que sur le champ de bataille les hommes invoquent dans la mêlée ; — de toi, qui apportes à chacun sa part, il faut dans le choc des batailles implorer le secours.

7. C'est toi, Indra foudroyant, qui combattant (en faveur) de Purukutsa, as détruit les sept châteaux ; — car tu as en quelque sorte purifié pour un homme pieux le gazon sacré ; dans la détresse, ô roi, tu as fait la richesse des hommes.

8. Toi donc, divin Indra, fais pour nous déborder partout comme des eaux ces aliments variés, — par lesquels, ô maître, tu fais circuler en nous la vie comme une sève qui se répand de tous côtés.

9. Indra, les fils de Gôtama t'ont fait des prières ; ils ont fait le salut aux deux (chevaux) jaunâtres. — Apporte-nous des aliments de bonne qualité. Que le matin le dieu riche en prières arrive promptement.

Nôdhas.

(*à suivre*) EMILE BURNOUF.

Les

Apocryphes Ethiopiens

Traduits en Français par René Basset

(*Suite de la page 281*)

Ils se firent mutuellement cette promesse et Tërtâg partit après avoir reçu ses troupes. Quand il fut arrivé en Arménie, il tua le roi qui avait tué son père et régna sur la ville de Tébriz, (capitale du) royaume paternel. Les habitants du pays se soumirent à lui et reconnurent son autorité. Il avait quarante héros forts à la guerre, dont l'un, Sarkis, était le plus puissant de tous.

Longtemps après, il s'éleva une guerre entre le roi de Rome et le roi des Barbares qui avait avec lui des troupes aussi nombreuses que le sable de la mer. A cette nouvelle, le roi de Rome éprouva de la crainte et de l'effroi : il manda à tous ses soldats de se réunir pour combattre et il envoya aussi dire à Tërtâg, roi d'Arménie, son ami : « Mon fils, sache que je suis exposé à une incursion du roi des Barbares : il a avec lui des troupes nombreuses : secours-moi, mon fils, et envoie-moi une armée». Alors il convoqua ses quarante héros, et avec eux Sarkis, les fit paraître devant lui et leur dit : « Sachez qu'une guerre a éclaté contre mon père, le roi de Rome : vous le secourrez, car c'est à lui que je dois de régner dans mon pays. Jurez-moi donc, par la croix et l'évangile, que vous ne reviendrez pas vers moi avant d'avoir tranché

la tête de l'ennemi qui s'est dressé contre mon père, le roi de Rome ».

On dit à celui-ci : « Quarante héros sont arrivés de la part de Tërtâg, roi d'Arménie : il te les a envoyés pour t'aider à la guerre ». A cette nouvelle, il les convoqua en toute hâte et leur dit : « Vous n'êtes venus que quarante, et je pensais qu'il m'enverrait 50.000 soldats ou plus ! Que voulez-vous ? — Vous êtes venus ici, mais je n'ai pas besoin de vous : ne montrez pas vos visages et retournez vers votre maître ». « Seigneur roi, lui dirent-ils, nous pensons exterminer l'ennemi qui marche contre toi ; si nous ne t'apportons pas sa tête, fais-nous périr ». Le prince n'y consentit pas, mais il les fit sortir et les renvoya. Quand ils furent dehors, ils se dirent entre eux : « Que ferons-nous ? Si nous retournons dans notre pays, notre maître nous fera périr comme il nous l'a dit lui-même. Mais plaçons notre confiance en Dieu, marchons contre cet ennemi qui est arrivé et combattons-le avec le roi de Rome ».

Ces quarante héros allèrent à l'endroit où était le roi des Barbares et se jurèrent mutuellement de ne jamais se quitter, à la vie et à la mort. Alors ils se rencontrèrent avec les soldats du roi des Barbares. Quand ceux-ci les virent, ils les raillèrent et dirent : « Sont-ils venus pour nous faire la guerre ou bien pour habiter avec nous dans notre pays ? » Et ils allèrent en informer leur prince. Mais ces héros commencèrent à attaquer les troupes des Barbares et en exterminèrent une grande partie. On dit au roi : « Voici que les guerriers dont nous t'avons parlé ont tué beaucoup de nos soldats ». Il envoya contre eux mille braves cavaliers qu'ils

massacrèrent tous. On apprit au roi que les troupes qu'il avait envoyées avaient péri. Il fit partir de nouveau contre eux de vaillants cavaliers, mais les Arméniens les exterminèrent encore sans en épargner un seul. A cette nouvelle, le roi fut surpris et stupéfait : il envoya alors contre eux 10.000 cavaliers : ceux-là encore furent massacrés sans exception. Alors le roi partit avec ce qui lui restait de troupes et livra bataille aux quarante héros : ceux-ci étaient forts et vaillants : il n'y avait personne qui pût tenir devant eux ; leur attaque était comme le feu du désert qui consume l'herbe : ils tuèrent le roi, ses officiers et tous ses soldats, prirent les têtes de ce prince et de ses officiers et les portèrent au roi de Rome. Ils se tinrent dans son palais et dirent à ses fonctionnaires : « Informez notre seigneur que nous lui apportons la tête du roi des Barbares et celles de ses officiers ». — Quand ils eurent été entendus, les héros entrèrent et racontèrent tout ce qui s'était passé. Le roi s'étonna extrêmement, et bien qu'ils lui montrassent la tête du roi ennemi et celle de 39 de ses officiers, il ne les crut pas. — « Si tu n'as pas confiance en nos paroles, dirent-ils, envoie des gens pour voir les soldats barbares tués, les chevaux, les mulets et les vêtements qui sont en grand nombre : il n'y avait personne à qui nous ayons pu les prendre ». Le roi expédia une armée pour voir s'ils disaient vrai, elle trouva les cadavres des Barbares entassés et formant comme une montagne : les chevaux et les armes étaient épars çà et là sans personne pour les garder. Les soldats revinrent annoncer au roi ce qu'ils avaient vu : à cette nouvelle, il fut saisi d'étonnement et de stupéfaction.

Alors il délibéra avec ses officiers et leur dit : « Si ceux-ci en ont fini avec les Barbares, comment pourrons-nous leur résister si nous avons la guerre avec leur roi, ils nous tueront et troubleront notre pays ; discutez entre vous, ô grands, quel est le meilleur parti à prendre vis-à-vis de ces hommes. Je les amènerai dans mon palais, je leur préparerai un festin et je leur dirai : Donnez-moi trois jours. Au bout de ce temps, prenez-les chacun dans votre maison et tuez-les. » Le roi leur fit faire un festin pendant trois jours : il les habilla de vêtements magnifiques et leur rendit les plus grands honneurs. Après trois jours, les officiers les prirent comme l'avait conseillé le roi et les égorgèrent sans en épargner un seul, à l'exception de Sarkis. Il y avait une jeune fille qui connaissait la langue arménienne ; elle alla se placer à la porte de la maison et lui dit : « J'ai du chagrin à cause de toi et de la beauté de ta jeunesse : il ne te reste qu'une heure ; on te tuera comme on a tué tes compagnons ». Il était alors en train de manger, de boire et de se divertir. Il dit à la jeune fille : « Peux-tu m'amener mon cheval avec son équipement ? fais-le ». — « Oui, je le puis », répondit-elle. Elle amena son cheval et le tint près de la porte de cette maison. Sarkis revêtit ses vêtements, sortit et monta à cheval. On lui demanda : « Où vas-tu ? » — « La nourriture et la boisson me pèsent sur l'estomac, dit-il ; après avoir fait un tour à cheval, je reviendrai ». Il sortit de la ville, fit courir sa monture çà et là, puis il se dirigea vivement vers son pays et s'en alla de ce côté. A cette vue, les gens de Rome le poursuivirent à cheval, mais il se retourna, les tua et ils ne purent rien contre lui : il exter-

mina beaucoup de soldats et arriva dans son pays.

On dit à Tërtâg, roi d'Arménie ; « Sarkis est arrivé de Rome et voudrait être reçu par notre seigneur le prince. » Celui-ci répondit : « Dites à Sarkis que je lui avais fait jurer de ne revenir qu'avec la tête de l'ennemi à la main ». — « Je l'ai tué, dit-il, et j'ai sa tête avec moi ». Quand le roi apprit ces paroles, il fit venir Sarkis qui lui raconta tout ce qui s'était passé depuis le commencement jusqu'à la fin. Tërtâg ressentit un grand chagrin et pleura amèrement en disant : « Malheur à moi ! Malheur à moi ! voici que mes braves, les colonnes de mon pays, mes armes contre mes ennemis, ont été exterminés sans motif ! Qui donc tirera vengeance de l'injuste roi de Rome ? » Sarkis lui dit : « C'est moi qui te vengerai autant que tu le voudras ». Alors il prit toutes ses troupes d'Arménie et marcha contre Rome. A son arrivée, il fit proclamer par un héraut : « Amenez-moi tout Romain qui sera pris, afin que je le tue de ma main ». Voilà ce que dit Sarkis de tout son cœur ; il se mit à parcourir le pays et à exterminer les troupes du roi de Rome. Il alla à l'endroit où était celui-ci qui sortit pour combattre contre lui ; ils livrèrent bataille. Sarkis tua le roi ainsi que tous ses soldats et s'en revint dans son pays avec joie et contentement.

Mais, quand il voulait dormir, il se voyait en songe dans une mer de sang : il s'éveillait plein d'effroi et ne pouvait trouver le sommeil. En voyant cela, le roi fut affligé à cause de Sarkis : il convoqua les évêques, tous les prêtres et tous les moines et leur dit : Je vous demande de m'indiquer un remède, car voici que Sarkis,

mon ami, quand il s'endort, se trouve plongé dans une mer de sang ». — Ils lui répondirent : « Cela vient de ce qu'il a versé beaucoup de sang : mais qu'il bâtisse pour lui quarante églises, que, de ses richesses, il les garnisse de tout ce qui est nécessaire aux prêtres : par là, ses péchés lui seront remis et il sera guéri ; nous autres Arméniens, nous jeûnerons tous à son intention pendant trois jours, chaque année, jusqu'à la venue de Notre-Seigneur ». Quand il eut entendu leurs paroles, il fonda quarante églises, fit ce qui lui avait été prescrit et fut guéri de ce trouble. Les Arméniens jeûnent encore aujourd'hui trois jours par an à son intention. Ensuite, Sarkis continua à jeûner, à prier, à prodiguer ses richesses aux pauvres et aux malheureux, sans rien laisser. Le Seigneur accepta ses prières, ses jeûnes et ses aumônes, puis il mourut en paix.

Revenons à présent à la séparation de l'Arménie d'avec Rome. Lorsque cette lutte éclata entre les deux pays, le roi, les évêques et le peuple délibérèrent et se dirent : « Désormais, nous n'aurons plus rien de commun avec Rome, ni pour les prêtres, ni pour l'écriture. En effet, ils n'avaient pas auparavant d'écriture arménienne, mais ils lisaient l'écriture romaine et recevaient leurs prêtres de Rome. » — « Comment ferons-nous pour les prêtres ? » demandèrent-ils. Ils tinrent conseil ensuite et dirent : « que tout archevêque qui exerce dans notre pays et que les évêques donnent l'ordination (?) » et ils firent ainsi. Un prêtre excellent et juste, du nom de Taddéouos, intercéda pour l'Arménie : il jeûna et pria pendant trois semaines et l'Esprit saint lui enseigna douze lettres.

Par elles l'on ne pouvait encore lire l'écriture : il les écrivit toutes sur les pierres d'une église et il mourut avant d'avoir complété son alphabet.

Ensuite l'évêque Mardiros intercéda : il revêtit un cilice, se prosterna dans la cendre, jeûna, et pria quarante-deux heures, pleurant et gémissant. Ensuite il jeûna trois jours, et Dieu entendit sa demande : un ange du Seigneur descendit vers lui et lui enseigna dix autres lettres en plus des premières. « Va, lui dit-il, et ajoute-les aux caractères que le prêtre Taddéouos a écrits : par là, leur nombre sera complet : tu auras vingt-deux lettres et ce que t'a dit le Seigneur réussira (?) ». Cet évêque fit ce que l'ange de Dieu lui avait ordonné. Ainsi fut complété par lui l'écriture de la langue arménienne. On écrivit en cette langue les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, et on se réjouit extrêmement de la séparation d'avec Rome. On fit venir douze prêtres connaissant les lettres et on les envoya en Syrie (*Soryâ*) chez les Francs, (*Afrâng*) en Egypte (*Gĕbs*) pour rassembler l'explication des livres écrits dans toutes les langues, les enseignements, les vies des justes et des martyrs. Ces martyrs (*sic*) se répandirent dans le pays d'Egypte, des Francs, de Syrie : ils rassemblèrent une quantité innombrable de livres et s'enrichirent beaucoup de la parole des Ecritures et de leurs commentaires. C'est ainsi qu'ils furent dans la vraie foi orthodoxe.

Telle fut la cause de la séparation de l'Arménie d'avec Rome.

Fin de l'histoire d'Arménie et de Rome, du roi de Tĕrtâg et de Ṣarkis, avec le salut de Dieu — Amen,

LEGENDE DE S. SOUSNYOS ET DE OUERZELYA

Au nom du Père, du Fils et de l'Esprit Saint, en un seul Dieu. Au nom du Seigneur le Créateur, le Vivant, l'Intelligent.

Prière de S. Sousnyos pour écarter les maladies des enfants qui sont encore à la mamelle : elle est utile à la femme pour que ses enfants vivent : qu'elle l'écrive et qu'elle la suspende sur elle, et la faveur de Dieu Très Haut et Tout Puissant sera avec elle.

Que la prière et la bénédiction du saint la protègent contre tout ce qui peut lui nuire, contre Bëryâl (1), contre Légion (*Légéouon*) contre les douleurs d'entrailles et la colique, l'apoplexie, les rhumatismes, le mauvais œil, le délire, contre tout accident (2), contre le démon de midi (3), le typhus, l'épilepsie, la pleurésie, le flux de sang, le Zâr, la peste, le choléra, la fièvre, le Bouda (4), le forgeron, la Falâchâ, le mal de dos. — De tous les mauvais génies, des magiciens, des esprits immondes, délivre-la et sauve-la.

Il y avait un homme du nom de Sousnyos, marié à une femme dont il eut un fils. Sa sœur Ouërzëlyâ vint vers son premier-né, le tua et

(1) J'ai lu Bëryâl au lieu de Bâryâ que porte le texte. Légion se trouve dans d'autres prières magiques.

(2) Une formule semblable existe dans l'*Organon Dangel* « Délivre-moi de tout accident qui menace les enfants » cité par Dillmann, *Lexicon æthiopicum* Leipzig, 1865, in-4, col. 1130.

(3) Il s'agit ici d'hallucinations et non d'insolation, comme le croit M. Fries Cf. la même expression, *Psaumes*, xc, 6.

(4) Le texte porte *Boudo*, à lire Bouda.

s'en alla. La mère poussa des cris et pleura amèrement. Quand S. Sousnyos entendit le bruit des lamentations de sa femme, il vint lui dire : « Pourquoi pleures-tu, femme ? » — « C'est quc Ouërzëlyâ est venue et a tué mon fils ». En entendant ces paroles de sa femme, S. Sousnyos se leva, monta sur son cheval, prit sa lance dans sa main et partit à la recherche de Ouërzëlyâ. Il trouva une vieille femme assise sur une pierre et l'interrogea : « Où est allée Ouërzëlyâ, la meurtrière d'enfants ? » Elle lui répondit : « Voici, elle est entrée dans le jardin qui est devant toi ». Quand S. Sousnyos eut entendu ces paroles de la vieille, il entra dans le jardin et trouva Ouërzëlyâ qui était assise sous un buisson, entourée et environnée de nombreux génies. Alors il descendit de cheval, tourna son visage vers l'Orient, se mit à genoux, étendit les mains et pria Dieu en ces termes : « Mon Seigneur Jésus-Christ, Seigneur des Chrétiens, roi (5) d'Israel, fais que Ouërzëlyâ tombe entre mes mains pour que je la tue, afin qu'elle ne fasse plus périr les enfants allaités par leurs mères, qu'elle ne s'approche plus des femmes et de leurs maris, car je suis venu comme témoignage de ton saint nom ».

Tandis qu'il était à prier dans le chemin, il entendit une voix venant du ciel qui lui disait : Saint Sousnyos, j'ai écouté ta prière et ta demande. Dieu t'accorde le pouvoir d'arriver à Ouërzëlyâ, de la tuer et de lui faire tout ce que tu voudras ». Quand S. Sousnyos eut entendu

(5) Dans un des manuscrit, on voit ici une image représentant S. Sousnyos à cheval, l'orteil sur l'étrier enfonçant sa lance dans le côté droit de Ouërzëlyâ qui est étendue sur le sol. Le visage de Sournyos est blanc, celui de Ouërzëlyâ est noir.

ces paroles, il se réjouit beaucoup, remonta sur son cheval, prit sa lance dans sa main droite, marcha contre sa sœur pour la tuer et lui perça le flanc droit. Elle s'écria : « O mon Seigneur saint Sousnyos, je t'en conjure, par les sept degrés, les séries des chefs des anges, Michel (*Mikâèl*), Gabriel (Gabrëèl), Raphael (Roufâèl), Souryâl, Sadâkyâl, Anânyâl, Fanouèl, qui se tiennent devant Dieu, le maître de l'univers, dans le passé comme dans les siècles des siècles. Pour moi, je n'irai pas sur la route où est son nom, ni dans l'église, ni dans aucun endroit où son nom est mentionné, mais on y vivra éternellement. Je ne m'approcherai pas de l'endroit où on lit ton livre, ni de quiconque portant cette prière, homme ou femme, petit enfant, jeune homme ou vieillard, je n'en approcherai jamais ».

Après avoir ainsi parlé, Ouërzëlyâ mourut et saint Sousnyos rendit témoignage en faveur du nom de notre Seigneur Jésus-Christ, gloire, louange et honneur à lui dans les siècles des siècle : amen.

Sa prière et sa bénédiction procurent l'aide et la grâce du Seigneur de S. Sousnyos. — Qu'il préserve et garantisse de la fièvre, de Bëryâl, de Légion, du Zâr, de Tégri (6), de la colique, des douleurs d'entrailles, du délire, du typhus, de la pleurésie, de la dyssenterie et de toutes les maladies, le serviteur de Dieu Zéna-Gabriel.

Puis S. Sousnyos retourna dans son pays d'Ans'âkiyâ (*Antioche*) et retrouva sa femme.

René Basset.

(6) Ce nom se trouve dans le *Pasteur* d'Hermas p. 21 sous la forme *Tégéri* ou *Tégri* en éthiopien et *Thegri* (Θεγρί) en grec (p. 30 de l'édition de Hilgenfeld) comme celui d'une bête qui détruit les peuples.

LES

GRANDS THAUMATURGES

APOLLONIUS DE TYANE

(*Suite de la page 319*)

« Dans la première opération qui donna naissance aux douze premières couches, il n'y eut que division, et point de combinaison, ou d'union génératrice ; dans la seconde au contraire il y eut une combinaison de la chaleur et du froid, une sorte d'accouplement. Chacune de ces opérations fut achevée en quarante-huit heures. Dans cette espèce d'union génératrice qui eut lieu dans la seconde de ces opérations, la chaleur, fit la fonction du mâle, et le froid celle de la femelle. Leur union produisit l'humidité et la sécheresse, et de-là se formèrent de nouvelles combinaisons : le froid uni à la sécheresse, produisit la terre ; uni à l'humidité il produisit [l'eau : la chaleur unie à la sécheresse, donna naissance au feu ; unie à l'humidité, elle produisit] l'air (1). Dans ces alliances, la chaleur fit toujours les fonctions du mâle, le froid au contraire tint toujours la place de la femelle. Au bout de quatre-vingt-seize heures, le mouvement et la chaleur prirent fin, les divisions qui étaient formées demeurèrent, les créatures des trois regnes parurent, et le monde fut entièrement formé. »

Après avoir ainsi exposé son système sur la formation des quatre substances élémentaires, l'auteur entreprend d'expliquer, d'une manière particulière, la formation des sept cieux et des sept astres *qui gouvernent toutes choses*. Il pose d'abord pour principe, que la légèreté est la cause (*illet*) de l'ascension, et la

(1) Ce qui est entre [ ] ne se trouve pas dans le texte, mais suppléé.

pesanteur la cause de la fixite, c'est-à-dire, de cette qualité des corps qui est opposée à la volatilisation ; que la chaleur est l'essence (*djawher*) de la légèreté, et le froid l'essence de la pesanteur ; enfin que le mouvement est le caractère inséparable, la propriété nécessaire et constitutive (*sous*) de la chaleur, et le repos celui du froid.

« Tous les cieux, dit-il ensuite, n'ont pas été formés en même temps. L'action de la chaleur élémentaire s'étant d'abord portée sur le principe aérien, à cause de la ressemblance et des rapports de ces deux éléments, le mouvement de celui-ci se communiqua bientôt aux deux autres éléments, la terre et l'eau. L'eau, étant moins pesante que la terre, fut mise la première en mouvement, et il s'en éleva une vapeur. Cette vapeur en s'élevant, rencontra le principe aérien, le choqua,se mêla avec lui, et par sa légèreté et sa volatilité, s'enfuit à une distance immense ; elle s'arrêta enfin et forma le ciel de Saturne.

« L'action du feu continuait cependant à imprimer le mouvement au principe aqueux ; il s'éleva une fumée moins volatile et moins abondante que la première vapeur, la partie la plus subtile s'étant d'abord dégagée. Cette seconde vapeur, quoique de la même nature que la première, ne parvint pas au même degré d'ascension ; lorsqu'elle eut épuisé toute la force qui la portait en haut, elle se fixa et forma le ciel de Jupiter.

« Le mouvement communiqué à l'élément aqueux par le feu élémentaire, durait toujours, et l'impression de la rotation des cieux déjà formés en augmentait l'activité.

« Il fit élever successivement de la même manière plusieurs autres couches de vapeurs, dont la volatilité allait toujours en diminuant par la perte que les précédentes émanations avaient fait souffrir au principe de l'humidité, et qui faisait dominer de plus en plus le principe de la sécheresse ou l'élément terreux. Ces différentes couches de vapeur, en se fixant au point où leur degré de volatilité les portait, formèrent

le ciel de Mars, le ciel du Soleil, le ciel de Vénus, le ciel de Mercure ; enfin le ciel le plus voisin de la terre qui est celui de la Lnne.

« Il faut maintenant expliquer comment les sept planètes ont été formées, puisqu'il n'y a qu'un seul astre dans chaque ciel, si ce n'est dans le ciel de la Lune, qui est parsemé d'un grand nombre d'étoiles ; pourquoi enfin, les astres sont ronds et non d'une forme carrée ou triangulaire. Après que les cieux eurent été formés, la chaleur, qui est la même chose que le feu, se mêla avec le reste de ce même principe aérien qui avait servi à la formation des cieux, mais dont une partie n'avait pu être entraînée par la vapeur aqueuse, à raison de sa trop grande subtilité qui l'avait soustraite à l'action de cet élément. De ce mélange du feu et de l'air furent formés les astres, le Soleil et la Lune ; tous les astres ne sont donc autre chose qu'une matière lumineuse formée du feu et de l'air : cette matière lumineuse s'éleva et se réunit au sommet de la voûte des cieux ; car les cieux s'étaient formés en voûte, à cause du vent et de la vapeur qui entraient dans leur substance. S'étant donc élevée jusqu'au sommet des cieux, la matière lumineuse se trouva retenue et comprimée par la voûte du ciel, et ne put pas satisfaire son degré de volatilité naturel, qui la portait à s'élever encore plus haut. Alors toutes ses parties étant comprimées les unes par les autres, elle lança des flammes et des étincelles, et commença à descendre du septième ciel, en s'étendant en longueur et en largeur. Une partie cependant resta suspendue au septième ciel. Le mouvement de la chûte de cette matière lumineuse augmentant sa chaleur, le principe humide s'altéra, et le principe sec y domina de plus en plus ; elle continua à s'éclater, et il s'en détacha successivement plusieurs portions. Ces portions ainsi détachées remontèrent vers le septième ciel, et la masse principale continua à descendre. La portion de matière lumineuse, qui était demeurée suspendue à la voûte du septième ciel, devint comme l'âme dont ce ciel était le corps,

et c'est la planète Saturne. La masse de matière lumineuse qui continuait à descendre, éprouvant toujours dans la chûte une augmentation de chaleur et de sécheresse, se divisa en un grand nombre de portions, et chaque ciel qu'elle traversait en retenait une partie. Les portions qui demeurèrent ainsi suspendues à la voûte du sixième et du cinquième ciel, formèrent les planètes de Jupiter et de Mars. Lorsque la masse de la matière lumineuse fut parvenue au quatrième ciel, elle s'y arrêta, ses parties se rapprochèrent, prirent une forme ronde, et formèrent le Soleil. On a déjà dit qu'après la formation de Saturne, il s'était de nouveau élevé vers le septième ciel quelques portions échappées de la masse de la matière lumineuse ; mais ces portions ne purent s'y fixer, parce que le septième ciel avait retenu autant de matière lumineuse que sa nature le comportait, et qu'il en était pour ainsi dire saturé. Ces portions surabondantes furent donc obligées de redescendre vers les cieux inférieurs ; la même chose arriva dans le ciel de Jupiter et dans celui de Mars ; tout cet excès de matière lumineuse étant parvenu au quatrième ciel, y rencontra un grand nombre de portions surabondantes que le Soleil avait laissé échapper. Tous ces éclats de la matière lumineuse se choquèrent, et s'étant réunis, descendirent vers le troisième ciel qui en retint une portion dont se forma l'astre de Vénus. Le reste continuant à descendre, traversa le second ciel ; la portion qui demeura suspendue dans le second ciel, forma l'astre de Mercure, et tout le reste se réunit dans le premier ciel. Ce résidu n'était pas homogène, il participait aux qualités des six astres déjà formés. Les portions émanées du Soleil se réunirent en un seul corps, et formèrent la Lune ; c'est pour cela que la Lune tire sa lumière du Soleil, et efface l'éclat des autres astres : les parties émanées des autres planètes se divisèrent en un grand nombre de portions, et formèrent toutes les étoiles.

« Les portions surabondantes de la matière lumi-

neuse, en descendant du ciel de Saturne, laissèrent dans les cieux deux traces de leur passage : ces traces sont ce qu'on appelle *burdj*, c'est-à-dire *maison* ou *signe* du zodiaque. Les deux traces formées par le passage des émanations de Saturne, sont le Capricorne et le Verseau ; le premier est froid et sec, et le second chaud et humide. Il en fut de même des autres astres ; les émanations de Jupiter sont la Sagittaire et les Poissons ; le premier est chaud et sec, et le second froid et humide. Le Bélier et le Scorpion furent formés par le passage des émanations de Mars ; le Bélier est chaud et sec, et le Scorpion froid et humide. Les émanations du Soleil ne laissèrent qu'une seule trace, c'est le Lion qui est chaud et sec. La Balance et le Taureau furent formés par les émanations de Vénus ; la Balance est chaude et humide, le Taureau est froid et sec. Les deux traces formées par les émanations de Mercure, sont les Gémeaux et la Vierge ; le premier de ces signes est chaud et humide, le second froid et sec. Enfin, l'excès de la matière lumineuse qui avait servi à la formation de la Lune, ayant été séparé de cet astre, laissa pareillement une trace de son passage c'est le Cancer qui est froid et humide (1). Voici maintenant la raison pour laquelle les émanations du soleil ne laissèrent qu'une trace, tandis que celles des autres astres en laissèrent deux ; les émanations de Saturne et des autres planètes, à l'exception du Soleil et de la Lune, étaient de deux natures. Une partie s'était échappée du corps même de l'astre dans le temps de sa formation ; l'autre partie était composée des éclats de la masse lumineuse, qui s'étaient élevés vers ces planètes aprés leur formation, et n'avaient pu s'y fixer, parce que leur ciel en était déjà saturé.

« Le Soleil au contraire ayant absorbé dans sa formation toute la masse de la matière lumineuse,

(1) Cette dernière phrase n'est point dans le texte, mais j'ai cru devoir la suppléer, d'après un autre passage où on dit : la Lune n'a qu'un seul signe du zodiaque, le Cancer qui est froid et humide. (Voyez aussi Macrob *In somnia*).

il ne s'éléva, après qu'il fut formé, aucunes portions surabondantes vers lui, et ses émanations ne consistaient que dans les portions qu'il laissa échapper dans le temps de sa formation. Ainsi les émanations de Saturne et et des autres planètes étaient de deux sortes : celles du Soleil et de la Lune, qui ne fut formée que des émanations du Soleil, étaient absolument homogènes. »

Je crois que cette exposition abrégée du système de notre auteur sur la formation des cieux et des corps célestes, suffit pour donner une idée de ses connaissances en astronomie. Entendons-le parler maintenant de la minéralogie et des substances végétales et animales.

« Tous les corps sublunaires doivent leur existence à l'actlon des corps célestes. Les cieux ne furent pas plutôt formés, qu'ils commencèrent à se mouvoir ; leur rotation produisit un mélange des parties grossières et des parties subtiles de la matière : les éléments se rapprochèrent et s'unirent les uns aux autres par une alliance génératrice. De ces opérations, résultèrent les substances des trois règnes ; les minéraux furent formés les premiers : ces corps morts et sans vie répondent à l'état des sphères célestes au premier instant de leur formation ; elles n'étaient encore que des corps faibles, ténébreux, inanimés, et elles n'avaient qu'une puissance corporelle. Les astres n'étaient point encore formés pour animer les sphères célestes. La partie la plus subtile de la matière qui s'était élevée, et dont les sept cieux avaient été formés, exerçant sur la partie plus grossière qui était demeurée en bas, le même empire que l'âme exerce sur le corps, lui imprima le mouvement ; ce mouvement donna naissance aux substances minérales, divisées en trois cent soixante espèces, nombre qui répond à celui des degrés de la circonférence des cieux.

« Les astres ayant été formés, devinrent les âmes des sphères célestes, et cette nouvelle puissance des cieux agissant concurremment avec la première sur la matière sublunaire, y produisit des corps animés,

mais dont la vie n'était qu'imparfaite, parce que le mouvement des cieux n'avait encore acquis qu'un faible degré d'activité. Les corps produits par le concours de ces deux puissances, sont ceux du règne végétal.

« Lorsque le mouvement des corps célestes eut acquis toute sa force, cette nouvelle puissance unie aux deux premières, produisit les substances animales par l'action qu'elle exerçait sur la matière sublunaire.

« Ainsi les animaux réunissent le corps, l'âme, c'est-à-dire, la vie et le mouvement, parce qu'ils sont le produit de l'action des trois puissances célestes, les cieux, les astres et la rotation des corps célestes. Les végétaux qui n'ont pour principes de leur formation que les cieux et les astres, ne sont que des corps animés, mais privés de mouvement. Les minéraux sont des substances purement corporelles, également dénuées de mouvement et de vie, parce qu'ils ne doivent leur formation qu'aux sphères célestes dans leur état d'inertie, sans le concours d'aucune autre puissance.

(*à suivre*). ALASTER.

Le Te de Laotseu

TRADUCTION EXACTE

PAR ALBERT DE POUVOURVILLE [MATGIOI]

(*Suite de la page 270.*)

QUATORZIÈME PAGE

ICI LA VOIE PRODUIT : LA VERTU UNIT : LES ÊTRES SE FORMENT : ILS DEVIENNENT DES MODES (1).
Aussi les dix mille êtres vénèrent la Voie et respectent la Vertu.
Car la Voie est vénérable : la vertu, respectable.
Personne [*ne les fit*] : ils sont seuls [admirables].
C'est pourquoi la Voie produit, unit, accroît, accorde, forme, normalise, nourrit, protège.
Elle produit les êtres, et ne se les approprie pas : elle agit, mais ne s'intéresse pas ; elle est grande, mais [*ne gagne*] rien de neuf (2).
C'est ainsi qu'est la vertu profonde [*difficile*].

QUINZIÈME PAGE

Le principe initial des hommes, voilà la mère [*le modèle*] des hommes.

(1) Les termes de la traduction de cette phrase sont imposés par les philosophes qui ont expliqué le tétragramme de Wenwang. C'est la « Grande Formule. »

(2) Le caractére MOI ou TAN, signifie « nouveau », et non pas « glorieux. »

Qui connaît la mère [*le principe*] veut aussi connaître les enfants [*les conséquences*]. Qui connaît les enfants est respectueux de la mère. Ainsi les générations ne cessent point ; elles sont comblées et intactes.
Fermer sa porte (1) c'est être stable jusqu'à la mort.
Ouvrir à l'assiduité, s'égaler aux circonstances, c'est n'avoir pas besoin d'aide jusqu'à la mort (2).
Qui comprend le plus subtil, est clair.
Qui observe la bonté, est le plus fort.
Qui aspire à l'éclat [*de la Voie*], se tourne à sa clarté (3).
Ne jamais quitter cette clarté, c'est la recherche continuelle [*de la Voie*] (4).

SEIZIÈME PAGE

[*Quand*] vous commanderez un homme qui connaît et sait la grande Voie, alors nous l'estimons et la grande Voie le chérit [*comme son fils*] (5).
Le peuple le vénère et l'écoute.
Mais vouloir acquérir sans travail, laisser la terre inculte, et le corps en lutte, ignorer les caractères, chercher de continuels avantages, boire,

(1) Le terme « MON » signifie : porte, et non : bouche. Il n'est question ni d'*yeux* ni d'*oreilles*.
(2) M. Julien, oublieux d'une construction elliptique, donne ici un sens contraire.
(3) QUANG = éclat des étoiles. MINH = éclat du jour.
(4) LUNG-TUONG = non pas ; être doublement éclairé, mais c'est la manière coutumière de désigner l'acharnement à un travail continu.
(5) Une erreur de ponctuation induit ici M. Julien en de nombreux contre-sens.

manger, chanter, désirer l'augmentation de ses biens, et alors accomplir le mal et le vol ; ce n'est pas là la voie (1).

DIX-SEPTIÈME PAGE

Qui sait agir fortement n'a pas besoin de secours.

Qui sait conserver ne peut perdre. Ses enfants et les enfants de sa race ne finiront jamais (2).

De qui dirige bien son esprit, la vertu est droite et sincère.

De qui dirige bien sa famille, la vertu est surabondante

De qui dirige bien son village, la vertu est durable

De qui dirige bien sa province, la vertu est éclatante

De qui dirige bien tous les hommes, la vertu est universelle.

C'est pourquoi, me considérant, je connais les autres : considérant ma famille, je connais ma famille : considérant mon village, je connais les villages : considérant ma province, je connais les provinces. Considérant les hommes [*d'un empire*] je connais tous les hommes.

Comment connaissons-nous les hommes? En observant cela.

DIX-HUITIÈME PAGE

Quand on conserve la vertu pour ses enfants

(1) Il y a ici dix termes omis et autant de contresens dans la traduction Julien.

(2) M. Julien traduit : TÈ-THU par : offrir des sacrifices ; cela signifie littéralement « nouer la succession des enfants. »

rouges (1), les bêtes venimeuses ne les piquent point, les quadrupèdes féroces ne les attaquent pas, et ils n'héritent pas de mauvaises choses (2) Leurs os sont grêles : leurs nerfs sont mous : mais ils ont la juste beauté (3).

Ainsi ils seront à la fois puissants et bons : leur intelligence est agile ; par la suite, ils sont parfaits et sans crainte ; ils sont pacifiques (4).
Connaître la paix [*est*] comme la constance.
Connaître la constance [*est*] comme la clarté.
Enfanter [*au dedans*] ensemble, nul ne connaît.
Quand l'esprit [le cœur] commande à l'âme [le souffle], voilà la force.
Les choses très solides peuvent vieillir (5).
Cela n'est pas le Tao : cela n'est pas encore le Tao [ce matin] (6).

DIX-NEUVIÈME PAGE

Qui connaît ne parle pas : qui parle, ne connaît pas.
Il clôt la bouche, il ferme la porte [*les yeux*].
Couché, il pense activement ; il ouvre son cœur.
Il assemble ses lumières [*intérieures*] ; il se mêle aux obscurs [*extérieurs*] (7).
Le voilà donc bien profond.

(1) Sich-tu = enfants rouges, c'est-à-dire petits.
(2) Hoach-ho = littéralement : oiseaux noirs.
(3) Dao-co. M. Julien traduit : « ils saisissent les objets. » [?]
(4) Je renonce à expliquer la façon dont M. Julien a pu voir dans ce passage l'éréthisme organique et des spermatozoaires. La fantaisie de ses interprètes semble ici s'être donné cours d'une sorte bien irrespectueuse.
(5) C'est-à-dire les hommes brutaux [forts] l'emportent sur les subtils [faibles].
(6) Le terme « mourir » de la traduction Julien, n'est pas dans le texte.
(7) Précepte passé en proverbe : hoa Khi quang, dong Khi cau.

Il n'a pas moyen d'amis ; il n'a pas moyen d'ennemis.
Il n'a pas moyen de [nombreux] avantages ; il n'a pas moyens de [grandes] pertes, il n'a pas moyen d'honneurs : il n'a pas moyen de révoltes
C'est pourquoi il fait du bien à tous les hommes.

VINGTIÈME PAGE

La loyauté gouverne l'empire : la fausseté [l'artifice] commande aux armées.
La fin du mal (1) est propice à tous les hommes.
Comment savons-nous qu'il en est ainsi des hommes ? Par tout ceci.
Les hommes font-ils beaucoup le mal ? Les villages sont appauvris ; ils prennent les armes (2).
L'empire est-il troublé ? les gens des villages mendient : toutes choses dépérissent (3).
Un chef intelligent réunit-il [*les hommes mécontents*] ? (4) Il y a beaucoup de voleurs et de rebelles.
C'est pourquoi l'homme parfait dit : Je n'agis pas ainsi, et les gens des villages s'amendent.

Je veux le repos, et les gens des villages se rectifient.
Je ne fais pas [*d'actes violents*], et les gens des villages s'enrichissent.

Je n'ai pas d'ambition, et les gens des villages se simplifient [*se contentent de peu*].

(1) Gia-vo-su = l'absence du mal : Vo-su est toujours pris en mauvaise part.
(2) Loï-Khi = se saisir d'instruments mauvais : une erreur de ponctuation altère, chez M. Julien, les 4 phrases suivantes.
(3) Thu-Khoi = ne peuvent se produire.
(4) Phap-linh. Le terme phap est celui du chef, de l'officier, du prêtre, et non des lois, comme dit M. Julien.

VINGT-ET-UNIÈME PAGE

Si j'enseigne avec circonspection, les gens du peuple deviennent sincères.
Si j'enseigne avec clairvoyance, les gens du peuple se découvrent.
Le bien est toujours gardé : le bien accompli appelle un [*autre*] bien [derrière lui]. La mémoire en demeure jusqu'au bout [1].
Ce qui n'est pas droit est trompeur. Les [*hommes*] droits qui viennent [*à moi*] sont enseignés.
Ceux qui savent venir [*à moi*] sont doux. Ceux qui s'éloignent demeurent longtemps [*sans être enseignés*]. [2].
Voici que l'homme parfait peut [*enseigner*] de suite, mais ne le fait que tard [sur le soir].
Il enseigne perpétuellement, et non pas dans des années [*déterminées*] [3].
Il est droit, mais ne redresse pas [*les hommes*].
Il est éclatant, mais ne les éclaire pas [4].

VINGT-DEUXIÈME PAGE.

Le gouvernement des hommes, l'action du ciel ne sont pas semblables [*la tranquillité de*] la tombe [5].

[1] Le terme « malheur » de la traduction Julien n'est nulle part dans le texte.
[2] Trad : Julien : trois termes ajoutés, et la violation d'une règle de syntaxe.
[3] Nghiém = perpétuité [et non pas : « justice »]. Tà = époque [et non pas : « blessure »].
[4] C'est sur cette page et sur la page 18 que le docteur taoïste, dont il est question dans la préface, a fait sa remarque indignée.
[5] Tang = repos d'une chose enterrée.

Quelle tranquillité ! aussi [*les hommes*] la vénèrent dès longtemps.
Vénérer dès longtemps, voilà qui est accumuler la vertu.
Accumuler la vertu, c'est éviter les inimitiés [1].
Eviter les inimitiés, c'est ne pas connaître les limites [*de la vertu*].
Ne pas connaître les limites [*de la vertu*], c'est le moyen de garder l'empire.
Quand l'empire est [*aimé*] comme une mère, il s'étend loin et longtemps.
Ce sont là des raisons profondes, et de beaux titres [2].
C'est là vivre longtemps, et observer constamment le Tao.

VINGT-TROISIÈME PAGE

Gouverner un grand empire ressemble à la cuisson d'un petit poisson.
[*Le roi*] se sert du Tao pour diriger tous les hommes.
Il y a de mauvais esprits [*des rebelles*] et point de bons [*sujets*].
N'est-il pas vrai qu'il y a de mauvais esprits, et point de bons ?
Les mauvais esprits n'aiment pas les hommes.
N'est-il pas vrai que les mauvais esprits n'aiment pas les hommes [4].
Partout les hommes n'aiment pas les hommes.

[1] Vo-bat-Khac = ne pas disputer en criant.
[2] Chi = papier où le Roi mentionne les services, et non pas : tige d'arbre.
[3] M. Julien a oublié que le terme « phi » au commencement d'une phrase, est une interrogation.
[4] Thuong = aimer, et non pas « blesser. »

Les deux [*mauvais et bons esprits*] ne s'aiment pas. [1].
Mais aussi [*le ciel*] les réconcilie et les pacifie dans sa vertu [2].

VINGT-QUATRIÈME PAGE.

Un grand pays est comme [*l'eau*] qui coule. Il sympathise avec tous les hommes, vraiment avec tous les hommes.
Voilà que cette habitude donne la paix, la prospérité, la force [3].
La paix amène la douceur [4].
C'est pourquoi un grand pays est doux avec les petits pays : il garde [*la sûreté*] des petits pays.
Les petits pays sont respectueux d'un grand pays : ils gardent [*la fidélité*] du grand pays.
C'est pourquoi les petits s'attachent au grand : le grand retient les petits.
Un grand pays réunit beaucoup d'hommes : un petit pays ne réunit que huit hommes [*très-peu*] [5].
Les deux ont ainsi moyen de faire ce qu'ils veulent, et où [*ils veulent*].
Ainsi il convient que les grands deviennent doux.

[1] Phu-tuong = les deux choses dont on vient de parler.
[2] Yên = la paix : terme oublié par M. Julien.
[3] M. Julien voit ici un « mâle », et uue « femelle » !
[4] Au-dessous, c'est-à-dire : être doux. Au-dessus, c'est-à-dire : être ennemi, violenter. Ce symbolisme coutumier était inconnu de M. Julien.
[5] Le terme « Bat-qua » a été traduit par M. Julien : « unique désir ». Ce n'est qu'une formule explétive : il y a deux contresens dans la phrase.

VINGT-CINQUIÈME PAGE

La Voie est la condition de tous les hommes : par elle, on aime les hommes bons ; on se défie des méchants [1].
Les bonnes paroles ont le moyen, la douceur a le moyen d'attirer les hommes [2].
Des méchants, il y en a parfois [3].
C'est pourquoi on a établi un Roi [4] et trois ministres.
Unis ensemble, ils vont plus vite et fort que quatre chevaux [5]. Mais ils ne peuvent pas, [*comme celui qui est*] tranquille, monter à la Voie.
Dès longtemps avant on vénérait la Voie.
Il ne cherche pas, et trouve quand même : par la Voie il guérit les malheureux.
C'est ainsi qu'il fait aimer [*la Voie*] par tous les hommes.

VINGT-SIXIÈME PAGE

Agir [*comme si on*] n'agissait pas :
Travailler [*comme si on*] ne travaillait pas :
Eprouver [*comme si on*] n'éprouvait pas :

[1] So-hao = se méfier craintivement. M. Julien a négligé le terme : « So. ».
[2] Ton-hanh = couler en descendant : c'est-à-dire douceur. Voir les observations antérieures · contresens de M. Julien qui traduit par : « action honorable » [?]
[3] M. Julien dit « repousser avec mépris. » Rien de semblable dans le texte chinois.
[4] Thien-thu = fils de Dieu (littéralement).
[5] Cong-hich = réunion en un seul tout (comme une tablette). Gi-thien = marcher avant. M. Julien a inventé les mots : jade, tenir, monter sur un char ; et il a trouvé ce sens étonnant . « Il est beau de tenir devant [gi-thien] soi une tablette [cong-hich] de jade, et de monter sur un char à quatre chevaux. » !

[*Estimer*] grandes les petites [*choses*] et nombreuses, les rares :
Prendre le méchant pour le vertueux :
[*Penser*] les choses difficiles, aisées :
Penser les grandes choses, petites :
C'est ainsi que les hommes faisaient erreur [1]
Ils pensaient que tout était facile : ils pensaient que les plus grandes choses étaient petites.
C'est pourquoi le sage n'agit pas, et est grand : c'est pourquoi souvent il devient encore plus grand.
Il parle tout bas [2], mais c'est la pure vérité. Les choses difficiles lui sont certainement faciles. Le sage croit qu'il y a encore des difficultés : aussi, plus tard, il n'y a plus de difficultés.

VINGT-SEPTIÈME PAGE

Ce qui est tranquille est facile à maintenir.
Ce qui n'est pas encore soulevé est facile à conserver.
Ce qui est entouré [*observé*] est facile à rompre.
Ce qui est menu est facile à disperser.
[*Il faut*] prendre garde, avant que [*l'événement*] n'arrive.
Il faut apaiser, avant que [*la révolte*] éclate.
Un arbre qu'un homme étreindrait à peine, a pour racine un cheveu fin.

[1] Nan-su = se tromper dans les difficultés ; terme de mauvaise part. L'ignorance où est M. Julien de ce terme le conduit à un contresens dans chaque phrase, où il essaie de voir une bonne action là où Laotsen n'en détermine que de répréhensibles.

[2] Khinh = doucement ; et non pas : « à la légère ». Quang-on = être croyable, et non pas « manquer à sa parole. » La traduction Julien est le contraire du sens exact.

Une tour de neuf étages a commencé par une poignée de terre.
Mille lis commencent par l'espace d'un pas.
Qui travaille peut échouer.
Qui gagne [*une chose*] peut la perdre.
C'est pourquoi le sage ne gagne pas par son travail : de là, il ne peut pas perdre.

Si le peuple gagne, d'habitude il ne peut aboutir qu'à la perte.
Il faut prendre garde au commencement et à la fin [*des choses*]. Ainsi on ne les perdra pas.
C'est pourquoi le sage veut l'indifférence ; il ne tient pas à gagner les choses.
Il sait, sans avoir étudié ; il marche à côté des autres hommes, mais il passe seul [1].
Il est supérieur aux dix mille êtres, mais il s'en détache, et n'ose pas les influencer.

VINGT-HUITIÈME PAGE

Autrefois, ceux qui connaissaient la Voie ne voulaient pas en éclairer le peuple.
Ils trouvaient [*de mauvaises actions*] ; ils faisaient de suite [*la répression*] [2].
Il est difficile de gouverner les hommes, car il y faut de la science.
C'est pourquoi si ceux qui commandent l'empire [*agissent mal*], l'empire entre en révolte [3].

[1] M. Julien dit que les autres hommes sont *fautifs*. Ce n'est pas dans le texte de Laotseu. C'est, du reste, la seule erreur de cette page.
[2] Passage tronqué dans le texte : la glose est tenue de rétablir le sens.
[3] Chi-thac = faire le pirate. La paraphrase Julien est bien lointaine.

Si l'on prend la douceur pour gouverner l'empire [1] l'empire est heureux.
Celui qui connaît ces deux choses peut les expérimenter [2].
Partois il sait les expérimenter ensemble.
Voilà la vertu profonde ; la vertu profonde est secrète et transperce [*les intentions des hommes*] [3].
Toutes choses se tournent à elle. [4]. Ensuite vient une grande félicité.

[1] Bat-gi-chi = pas sérieux [littér :] c'est-à-dire pas violent.
[2] Thi = expérimenter, et non pas : « modèle. »
[3] Dat = traverser de l'autre côté : et non pas : « immense. »
[4] Phan = tourner, et non : « s'opposer. » Phon est le premier titre du célèbre livre du « Revers », et l'un des termes sacrés de la pratique taoïste.

(*à suivre*) A. DE POUVOURVILLE.

ANNIE BESANT

La présence à Paris de celle à qui incomba la lourde succession de Mme Blavatsky a causé, je dois le dire, une émotion inattendue. Non que la valeur personnelle de Mme Annie Besant ne méritât cette effervescence d'intérêt et de curiosité, mais bien plutôt parce qu'il ne semblait point que l'idée qu'elle représente ait poussé, en France, de profondes racines, en dehors d'un cercle assez restreint. Mme Annie Besant est une femme de taille moyenne, à la figure douce et bienveillante, à l'allure un peu orientale ; pendant qu'un sourire erre tristement sur sa lèvre, ses yeux vaguement perdus dans quelque lointain rêve, savent se fixer avec une rare puissance de pénétration. Je ne dirai rien de la vie de cette femme étrange : les journaux, grands et petits, ont amplement épilogué sur ce sujet. J'ai seulement à m'occuper, ici, de la conférence qu'elle fit à l'Institut Rudy où s'écrasèrent, pour l'entendre, de cinq à six cents personnes.

En premier lieu, la conférencière expose — avec une simplicité qui trahit, de sa part, quelque méfiance vis-à-vis la somme d'initiation de son auditoire, — les principes de la philosophie : là, je ne vois rien que ce que nous légua l'école d'Alexandrie. Pour ce qui est de son explication de la Trinité chrétienne par la théorie des modernes Kabbalistes, elle dut bien troubler le jeune ecclésiastique, très attentif, que je remarquai dans la salle. En effet, Mme Annie Besant, que la seule science préoccupe, peut-être, détruit tout mystère ; or. le mystère supprimé n'explique nullement la Trinité chrétienne qui, sans lui, ne saurait exister.

Mais j'arrive au point où la conférencière, s'élevant par le seul essor de sa grande âme, parla ces paroles vraiment belles : « Les actions sont les fruits de la pensée. Comme on pense on devient. Voilà la loi de

la Nature, voilà la loi divine ; ce qu'on pense aujourd'hui on le devient demain. Ce qu'on pense dans une vie on le devient dans la vie prochaine ; et vous et moi, dans cette vie où nous sommes en ce moment-ci, nous créons les vies du futur et nous aurons alors les caractères que nous bâtissons aujourd'hui, et c'est la loi du Karma, c'est-à-dire la loi de l'acquisition. » Sur ce thème profond, Mme Annie Besant brode, avec une poésie qu'on n'attendait point du positivisme de sa foi. Nos pensées sont des êtres que nous proférons dans l'invisible ; bons ou mauvais, suivant le sentiment qui les fit éclore, ils vont, pareils aux poussières végétales qu'emporte la brise, semer l'ivraie en l'âme méchante, réceptacle ouvert à toutes les perversités, ou s'ajouter en bienfait au sein des âmes sereines : « Ainsi, en pensant, on aide ou on détruit. Les Saints et les criminels se rattachent aux pensées d'autrui. »

Au cri de paix et de fraternité, poussé par Mme Annie Besant, je ne puis que m'associer. Oui, que le fort, le puissant, tende à son frère défortuné une main amie et secourable ; que le sachant se fasse le guide de ceux auquels furent fermés les chemins du Savoir. Mais, pardessus tout, que l'esprit de bienveillance et de charité soit dans nos cœurs, car « l'Amour est plus grand que la Philosophie et plus grand que la Science, et l'homme doit être au service de l'Humanité. » Ceci, Madame, redites-le souvent, au cours de vos missions à travers le monde : dites-le aux riches d'ici et de là-bas, aux ducs et aux banquiers, au latin décadent comme à l'orgueilleux Yankee.

Altaïr.

LETTRES D'UN MORT.

Opinions d'un Païen

Sur la Société moderne.

Par Louis MÉNARD, Docteur ès-lettres.

(*Suite de la page 316*)

LETTRES DE CALLICLÈS SUR LA SOCIÉTÉ MODERNE

I. — DE LA THÉOCRATIE

Le polythéisme, ayant pour base la liberté, ne pouvait engendrer une théocratie. En Grèce, le sacerdoce n'est qu'une fonction civile ; le culte y est toujours mêlé à la vie politique dans des fêtes à la fois nationales et religieuses. La religion est la vie du peuple, elle est mobile comme lui ; les dogmes se transforment selon le caractère des races ou le génie des poètes, car la poésie qui formula les dogmes peut aussi les modifier. Jamais les poèmes d'Homère, d'Hésiode ou d Orphée n'eurent l'autorité des livres sacrés chez les peuples théocratiques. D'ailleurs toutes ces altérations ne sont qu'extérieures ; la forme des mythes peut varier, l'esprit reste le même. Le sens primitif des symboles est conservé par les initiations : le dépôt sacré de la tradition est confié à la garde du prêtre dont

l'autorité est renfermée dans le temple comme celle du général dans le camp. La place publique appartient à tous.

La Grèce païenne ne connut jamais les disputes ni les persécutions religieuses. Le polythéisme classe toutes les conceptions particulières dans une unité sans hiérarchie, comme la nature dont l'harmonie résulte du concours des lois et des volontés ; unité républicaine, la seule que la Grèce pût admettre, paree qu'en religion comme en politique c'est la seule qui se concilie avec la liberté. Rome étendit cette unité à tous les cultes comme à tous les peuples de son empire, Tous les cultes prirent place dans le panthéon romain, tous les peuples dans la cité romaine. Les modernes, qui préfèrent la paix aux agitations de la liberté, doivent reconnaître dans le siècle des Antonins l'époque la plus heureuse de l'histoire du monde.

La tolérance des Romains ne pouvait s'étendre à ceux qui menaçaient la paix publique. Les druides gaulois, les prêtres juifs essayaient souvent de réveiller le sentiment national par l'agitation religieuse ; ces mouvements étaient comprimés à cause de leur caractère politique. Les querelles incessantes des chrétiens et des juifs troublèrent le repos de Rome dès le temps des premiers empereurs qui les chassèrent d'Italie les uns et les autres. Le monothéisme exclusif des chrétiens les empêchait de respecter dans les autres la liberté qu'ils réclamaient pour eux-mêmes ; cependant les Romains ne pouvaient leur permettre de briser les statues des Dieux. Le peuple, dont ils troublaient les prières et les sacrifices, et qu'une secte excitait souvent contre une autre secte, demandait la punition

des sacrilèges qui insultaient publiquement la religion de l'empire. Les chrétiens couraient au-devant de cette punition et appelaient le martyre comme un triomphe. Lorsqu'ils devinrent assez nombreux pour former un parti puissant, Dioclétien, qui les avait longtemps favorisés, crut son autorité menacée, et voulut les réprimer. Cette persécution, dont on peut retrouver le caractère politique à travers la légende, eut pour effet de constater leur force et leur nombre, et Constantin s'appuya sur eux pour arriver à l'empire. Dès lors, en même temps qu'on anéantit par un ensemble de violences atroces ce qui restait de polythéisme, les querelles des sectes chrétiennes ne cessèrent d'ensanglanter le monde. La secte qui triomphait prenait le titre d'orthodoxe, et se servait de la puissance séculière pour persécuter ceux qui pensaient autrement qu'elle.

Si la terre eût reconnu dans le Christ le dernier né des Dieux de l'Olympe, sans doute il eût reçu dans le panthéon les plus nombreuses prières, puisqu'il devait succéder à Zeus d'après nos anciens oracles ; mais le droit et la justice n'auraient pas disparu du monde, et, au lieu de se courber sous l'inflexible niveau de l'unité religieuse, la conscience humaine eût gardé sa liberté sous l'abri protecteur du polythéisme. Le sacerdoce fût resté ce qu'il était en Grèce, une fonction civile, et les prêtres chrétiens, renfermés comme tous les autres dans l'enceinte de leurs temples, au lieu de gouverner le monde, auraient eu leur part de la liberté de tous. L'art n'aurait pas été anéanti dans la destruction de nos temples, la poésie et la science n'auraient pas disparu avec les livres de nos philosophes et

de nos poètes. Armé du prestige de ses traditions séculaires, l'empire eût repoussé l'invasion des Barbares, ou bien il les eût admis comme colons sur des terres dépeuplées, pour renouveler le sang épuisé du vieux monde, et les eût élevés à la civilisation au lieu de se plonger dans leur barbarie. Julien avait bien su les contenir en Gaule ; un autre héros, Stilicon, plus que soupçonné de paganisme, arrêta quelque temps la ruine de l'Italie. Mais les chrétiens avaient renversé la statue de la Victoire ; pour eux les Barbares étaient les fléaux de Dieu chargés de punir Rome de sa fidélité au culte des ancêtres. Loin de leur résister, ils les appelaient. Une faible lueur brilla quelques jours encore en Italie : un philosophe païen, Boèce, devenu ministre d'un roi barbare, parvint presque à civiliser les Goths ; mais il mourut martyr, et le monde rentra dans la grande nuit.

Mais les peuples, comme les hommes, ont une âme immortelle. Ils peuvent s'endormir dans le sommeil ou dans la léthargie, leur nom peut être rayé de la terre, leur pensée leur survit et plane encore sur leur tombeau. L'âme virile de Rome ne pouvait mourir avec sa puissance. Les papes recueillirent les traditions politiques de la ville éternelle, et Rome gouverna le monde par sa pensée comme autrefois par ses armes. Pendant tout le Moyen âge, l'Eglise poursuivit le rêve grandiose de l'unité de l'empire. Cette domination mystérieuse est le règne d'une ombre : ni armées, ni villes fortes ; c'est le principe chrétien de l'esprit qui asservit la matière. Les papes ont à peine un coin de terre en Italie : ils gouvernent les peuples et découronnent les rois. Ils ont pour arme unique la

puissance morale de l'idée religieuse, pour légions cette milice merveilleusement disciplinée du clergé catholique. Le sacerdoce ne forme pas chez les chrétiens, comme dans l'Inde et dans l'Egypte, une caste héréditaire : voués au célibat, les prêtres n'ont pas de famille, et leurs richesses toujours croissantes sont le patrimoine de l'Eglise. Ils n'ont pas de patrie : au milieu de la variété des dialectes barbares, ils conservent la langue de l'empire devenue la langue sacrée. A côté de la caste héréditaire des conquérants, ils forment une caste mobile qui se recrute parmi les vainqueurs et les vaincus et semble dans ces temps de violence aveugle, le seul asile de la liberté.

Mais cette puissance tyrannique qu'ils exercent sur les consciences par les sacrements et surtout par la confession, les prêtres y sont soumis eux-mêmes. Le despotisme des conquérants n'asservit que le corps, le despotisme théocratique s'étend à l'âme. La force du clergé catholique est dans son unité : toute pensée libre est une hérésie, toute hérésie est un crime. Contre ce crime l'Eglise a une arme terrible, l'excommunication. Du jour où l'Église gouverne les puissances du monde, celui qui est retranché de la communion des fidèles est bientôt retranché du nombre des vivants. Ces sacrifices humains que le monde avait oubliés se renouvelleront pendant toute la période chrétienne.

Dans l'intervalle de repos entre deux hérésies, on persécutait les Juifs. Ce peuple expia durement pendant tout le Moyen âge le don funeste qu'il avait fait au monde. Car ce n'est pas le Dieu humain que la Grèce revendique comme un de ses fils, le Dieu ennemi des prêtres et crucifié par

eux, qui courba l'humanité sous le joug de la théocratie. Lui qui prêche le mépris des biens terrestres, lui dont le royaume n'est pas de ce monde, aurait-il dit à son Eglise d'usurper le sceptre et le glaive? Non, c'est le Dieu de la théocratie juive, qui promet à son peuple de longs jours sur la terre, et de bonnes villes qu'ils n'ont point bâties, et des oliviers qu'ils n'ont point plantés. Le Christ, qui n'a jamais enseigné un dogme, qui prêchait la foi humble des petits enfants, a-t-il pu demander la proscription des hérétiques et des infidèles? Non, c'est le Dieu solitaire et implacable du Sinaï, qui extermine devant son peuple ceux qui suivent des Dieux étrangers, qui ordonne aux fidèles de lapider leurs fils et leurs frères s'ils adorent d'autres Dieux que lui. Le Christ qui disait : Heureux les pacifiques, et qui ordonnait le pardon et l'oubli, est-ce lui qui boit le sang des hécatombes humaines et qui allume les buchers de l'inquisition? Non, c'est le Dieu jaloux des déserts d'Arabie, celui dont la colere est un feu dévorant, celui qui punit sur les fils jusqu'à la quatrième génération les péchés des pères, celui qui ordonne à son peuple d'exterminer les races vaincues jusqu'aux femmes et aux vieillards et d'écraser sur la pierre la tête des petits enfants, celui qui pour laver l'iniquité du monde a demandé le sang de son fils bien-aimé.

Le monothéisme qui fut pour les Juifs la garantie de l'unité nationale, les conduisit à proscrire sur leur territoire tous les autres cultes, et à exterminer les peuples étrangers, mais leur faiblesse numérique ou leur orgueil national leur interdisait la propagande hors de leur pays, et la simplicité de leur dogme leur permettait

de conserver entre eux une certaine tolérance religieuse. Les chrétiens ôtèrent au monothéisme juif son caractère exclusif et national; ils convièrent toute la race humaine à réaliser leur rêve d'unité religieuse, et leur prosélytisme fut d'autant plus intolérant, qu'il était ardent et sincère. En même temps, la complication de leurs symboles les empêchait de laisser aux sectes chrétiennes la tolérance mutuelle dont jouissaient les sectes juives : telle interprétation du mystère de la Trinité pouvait porter atteinte au monothéisme; à moins de renoncer à leur dogme fondamental, les chrétiens devaient proscrire les hérésies, les doctrines particulières, avec la même ardeur que les cultes étrangers.

Ce rêve impossible de l'unité religieuse, que l'Église avait poursuivi pendant tout le Moyen âge à travers tant de sang et de ruines, reçut il y a deux siècles un coup mortel. La richesse du clergé catholique, la vente publique des grâces célestes furent le prétexte d'une révolte que l'invention de l'imprimerie rendit bientôt générale. L'Église ne pouvant cette fois extirper l'hérésie, à la persécution succédèrent les guerres religieuses qui déchirèrent l'Europe, et dont le résultat fut d'enlever à l'unité romaine les peuples de race germanique.

Pour épurer le christianisme, cette hérésie nouvelle aurait dû détruire le dévorant ulcère de la théocratie et de la persécution. Il fallait pour cela attaquer le mal dans sa racine, rendre l'Ancien Testament au peuple juif auquel il appartient, lui laisser ses traditions locales et reprendre la grande tradition du genre humain; lui abandonner son Dieu national et garder le

Christ, le fils du Saint-Esprit de la Grèce, la Raison de Platon, le rédempteur moral, le Dieu de l'humanité. Il fallait substituer au respect judaïque de la lettre morte la révélation successive et permanente de l'esprit vivant; respecter et développer tout ce qu'avait ajouté au dogme fondamental de l'Homme-Dieu le long travail des siècles : la consolante doctrine du purgatoire que la conscience populaire voulait substituer au dogme impitoyable des peines éternelles, le culte païen des images, qui donne au christianisme un élément divin d'art et de poésie, l'apothéose des saints, cet autre précieux reste du polythéisme, cette pieuse religion des souvenirs. Il fallait accepter franchement l'adoration de la Vierge, réclamée par l'infaillible instinct du peuple, et reconnaître de nouveau la divinité du principe féminin.

Mais la Réforme était née chez des peuples de race barbare qui avaient perdu le souvenir des vagues traditions de leurs ancêtres; elle s'en tint à la tradition juive. En abolissant le culte des images, contraire à l'esprit de la Bible, elle fit de sa religion une véritable philosphie; mais, inconséquente comme toutes les doctrines de transition, à côté des droits souverains de la raison, que la philosophie réclame au nom de la conscience humaine, elle laissa subsister l'autorité, représentée par un texte immobile. Elle nia le purgatoire dont elle ne trouvait pas la trace dans ses livres, et proscrivit le culte de la Vierge et des saints comme un retour au paganisme. Mais tout en prétendant ramener la religion chrétienne à sa pureté originelle, elle lui ôta, par l'abolition des monastères, ce caractère ascétique qui avait donné au christianisme pri-

mitif tant de grandeur. Aussitôt après sa naissance, la Réforme se subdivisa en sectes ennemies dont chacune se prétendait infaillible et persécutait les autres, ce qui est le caractère inévitable des religions monothéistes.

La Réforme fit peu de progrès chez les peuples de race latine : dans l'Italie, immédiatement soumise à la domination de l'Eglise, la Réforme ne pouvait se produire; l'Espagne, à l'occasion des Arabes et des Juifs, avait depuis longtemps régularisé les sacrifices humains. Quant à la France, elle eut à traverser des luttes violentes. Ces luttes, malgré le massacre général des réformés dans la nuit de la Saint-Barthélemy, ne furent assoupies que par un édit de tolérance qui fut révoqué au dernier siècle. Tous les protestants qui restaient en France furent traqués dans les montagnes ou chassés du territoire. Le clergé de France, resté en possession de son autorité et de ses richesses, en jouirait en paix jusqu'à la révolution prochaine, sans les querelles théologiques incessantes qui semblent résulter chez lui d'une maladie incurable ou d'un véritable besoin de son organisation.

(*à suivre*) LOUIS MÉNARD.

GLANES

J'ai, sur ma table de labeur, de nombreux volumes : certains intéressent plus particulièrement *La Haute Science*, j'en parlerai, ici, en suivant l'ordre des dates de réception. C'est, aujourd'hui, « La Vie mystique » de M. Edouard Schuré, le puissant esprit auquel nous devons, déjà, « Les Grands Initiés ». Mieux que tout ce que je pourrais exprimer, les paroles de l'auteur diront ce qu'est ce livre : « Nous avons tous en nous une vie cachée, une conscience secrète, une seconde vue et comme une âme supérieure, parfois inconnue de nos meilleurs amis et souvent méconnue de nous-mêmes, mais qui, en vérité, surveille et dirige nos destinées. Elle souffre, elle vit, elle lutte pour son propre compte, et, si elle parvient à se dégager, c'est presque toujours indépendamment de notre vie extérieure et à l'encontre de l'écrasante réalité. Si nous l'écoutons, — alors, lentement, mais sûrement, elle nous conduit à la lumière à travers l'initiation douloureuse. Si nous la trahissons, — elle ne nous abandonne qu'en pleurant.

« C'est cette âme, dont j'ai entendu la voix toujours grandissante, depuis les mystérieux appels de la jeunesse jusqu'aux solennels commandements de l'âge mûr, qui parle et s'affirme dans ces pages lyriques.

« La vie mystique qu'elles respirent n'est point celle d'un ascète poursuivant l'Au-delà en dehors et audessus de la vie terrestre, mais d'un homme cherchant la Vérité à travers la vie du cœur et de l'esprit. A chaque pas il rencontre la souffrance, l'incertitude, le mystère, jusqu'à ce qu'il saisisse un rayon de cette Vérité qu'on nomme le surnaturel et qui n'est que l'arcane de l'Ame, sa vie intérieure et immortelle luisant au plus profond de l'homme, et qui est aussi quelquefois la vie divine faisant irruption dans l'atmosphère magnétique de la terre. »

Le Directeur Gérant : F. DESCHAMPS.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie DESTENAY. — BUSSIÈRE frères.

Le Te de Laotseu

TRADUCTION EXACTE

PAR ALBERT DE POUVOURVILLE (MATGIOI)

(*Suite de la page 372.*)

VINGT-NEUVIEME PAGE

Les fleuves et les mers font [en coulant] cent abîmes ; [*de même le ciel fit*] des rois (1).
Ces eaux ne savent que descendre : ainsi [*le ciel*] fit cent races de Rois (2).
L'homme parfait veut que le peuple progresse (3) : il parle doucement avec lui. (4). Il veut [*parler*] devant le peuple ; et chacun marche derrière lui (5).
[*Quand l'homme parfait*] a une place supérieure, le peuple ne l'approuve pas (6).
S'il a une place antérieure, le peuple n'en souffre pas.
Aussi tous les hommes sont satisfaits, mais sérieux (7).
Il ne lutte pas : aussi tous les hommes n'ont pas occasion de lutter.

(1) Coc-vuong. Les ellipses de ces phrases ont échappé à M. Julien.
(2) Coc = trou-initial, race. M. Julien a oublié le terme « bach » — cent.
(3) Tuong = monter (verbe n.) et non pas « commander » (v. a.)
(4) Ha = en dessous, c'est-à-dire doucement.
(5) Suivre les enseignements : il n'y a pas là-dessus de priorité.
(6) Bat-chang = léger (littér :)
(7) Bat-Kha = ne chantent pas (littér :)

TRENTIÈME PAGE

Les hommes se croient grands, et semblables à qui ne diminue pas.
S'ils sont vraiment grands, ils ne diminuent pas ; et pourtant ils diminuent, peu à peu et longtemps (1).
Nous possédons trois choses précieuses : nous les gardons précieusement.
La première est l'accroissement [*de la vertu*].
La deuxième est la circonspection (2).
La troisième est que l'on n'ose pas se placer en tête des hommes.
Aussi l'accroissement [*de la vertu*] donne la force.
La circonspection donne la générosité [*du cœur*].
Ne pas oser se mettre en avant des hommes permet de devenir la racine [*le chef*] intacte (3).
Augmenter (4) [*penser à faire, sans faire encore*] donne la force.
Garder la circonspection donne la grandeur.
Garder l'humilité donne le premier rang.
A la mort, cette augmentation suit. Il y a gain.
Si, [*dans la vie*], on garde fermement [*la vertu*], le ciel protège aussi, et apporte un léger accroissement (5).

(1) M. Julien se trompe ici sur le sens des trois choses précieuses, et son ignorance des règles de la ponctuation l'amène à un imbroglio complet.
(2) Tu = augmentation, et non « affection » —. Nghien = approfondissement et non : « économie. »
(3) Khi = racine, origine.
(4) Sa-tu = augmenter (littér :) .
(5) L'ignorance des trois choses précieuses rend ici la traduction incompréhensible, et a causé l'ironique étonnement des Chinois.

TRENTE-ET-UNIÈME PAGE

Le subtil qui connaît la science n'est pas belliqueux (1).
Le subtil qui sait diriger n'est pas violent (2).
Le subtil qui sait prendre adroitement ne lutte pas (3).
Le subtil qui emploie les hommes est doux avec eux. Aussi on ne lutte pas pour la vertu. Ainsi cet emploi des hommes donne la force.
Voilà une union [*semblable à celle du*] ciel (4) c'était là l'ancienne [*perfection*] totale (5).

TRENTE-DEUXIÈME PAGE

Il faut, vis-à-vis des soldats, parler ainsi : Je ne veux pas être le chef, mais l'étranger (6). Je n'ose, ni monter d'un pouce, ni descendre d'un pied (7).
Ainsi : commander sans [*paraître*] commander, [l'action est comme fondue : on n'en voit pas les morceaux] : au contraire, ne pas disputer : prendre sans violence (8).
Il faut commencer [*une chose*] sans éclat, et dou-

(1) Contre-sens chez M. Julien. Khien vi si gia ne signifie pas « commander une armée. »
(2) Tay = conduire, et non : « combattre. »
(3) Tang-Kheu = soutirer, et non pas : « vaincre. » (Sens métaphysique spécial.)
(4) Contre-sens chez M. Julien, par ignorance de Glose.
(5) Khô = anciennement. — Coc = totalité
(6) Khach = étranger : M. Julien invente les termes « signal » et « recevoir. »
(7) M. Julien invente le terme : « aimer mieux. Contre-sens. de M. Julien. Han-vo-hanh ne signifie pas : « Suivre un rang. »
(8) Apophtegmes symboliques, incompris de M. Julien.

cement. Commencer doucement, c'est le mécanisme qui est notre trésor (1).
Aussi celui [*qui agit ainsi*] est plus fort que les armées.
Penser beaucoup donne le succès (2).

TRENTE TROISIÈME PAGE

Nos paroles sont très faciles à comprendre, très faciles à pratiquer.
Les hommes ne les comprennent pas beaucoup, et ne les pratiquent pas beaucoup.
[*Ils disent*] : « la parole est aux grands : l'action est aux rois (3) : nous n'y connaissons rien : en vérité, nous n'y connaissons rien ».
Nous sommes peu qui nous connaissons bien : de cela nous sommes déjà estimés.
C'est pourquoi le sage connaît tout : son cœur est [*clair comme un*] diamant (4).

TRENTE-QUATRIEME PAGE

Savoir, et ne pas prévoir : ne pas savoir, [au moment où on sait] voici le dommage. Vraiment, voici le dommage, le [*grand*] dommage. On cherche à s'en soulager. Le sage n'éprouve pas de dommage : *les* [*hommes qui éprouvent*]

(1) Cò = machine. Le terme « perdre » n'est pas dans Laotseu contre-sens chez Julien.
(2) Sui = penser, et non « compatissant. » Contre-sens chez Julien.
(3) M. Julien traduit : tôn (race noble) par : origine, etquàn : *(Roi)* par : règle !
(4) M. Julien a inventé les « habits grossiers » et traduit : bi-hat connaissance entière) par : cacher. Deux contre-sens.

un grand dommage, voici qu'il les en soulage. (1).

TRENTE-CINQUIÈME PAGE

Si le peuple ne craint pas de perdre, alors la perte complète survient (2), et il n'est plus moyen de rester dans sa terre (3).
[*Le ciel*] lui a donné ce [mauvais] destin (4). Oh! quel [mauvais] destin. Oui celui-là a un [mauvais] destin.
Le sage se connaît lui-même, et ignore son destin ; il aime à ne pas être grand.
Aussi il laisse ceci et adopte cela.

TRENTE SIXIEME PAGE

Celui qui a le courage, et ose, peut tuer (5).
Celui qui a le courage, et n'ose pas, est incapable (6).
De ces deux choses, l'une peut être avantageuse, l'autre nuisible.
Le ciel n'aime pas tout cela, que chacun le sache parfaitement.

(1) M. Julien n'a forcément pas pu comprendre ce chapitre tout mystique, bien qu'il ait connu le sens des caractères, pris isolément.
(2) M. Julien invente la « mort redoutable » pour traduire : yet (fin d'une chose).
(3) Dzap = propriété, biens matériels. M. Julien invente le terme : « étroit. »
(4) Vo-quyet = mauvais sort. — Sinh = donner, et non pas « dégoûter ».
(5) Xât = tuer et non pas : « mourir. »
(6) Contre-sens, chez Julien, sur la place de la négation.— Hô = hésitation, et non : « vie. »

C'est pourquoi le sage trouve tout cela difficile. Telle est la voix du ciel, que [*le sage*] ne lutte pas, mais triomphe : qu'il ne parle pas [*au ciel*], mais qu'il en est protégé (1) : qu'il ne cherche [*rien*], mais que tout vient à lui : qu'il semble inerte, mais a une habile méthode.

Le filet du ciel est bien large ; mais nul ne peut passer à travers.

TRENTE-SEPTIÈME PAGE

Si le peuple ne craint pas la mort, comment le menacer de la mort ?
Ceux qui commandent aux hommes qui craignent la mort (2), doivent être pleins de circonspection. Nous pouvons les prendre, les tuer. Nous pouvons oser cela (3).
Quelquefois on tue en secret [*les hommes*] ; mais on est tué à son tour (4).
La mort [*du coupable*] compense l'assassinat (5).
Telle est la compensation d'une grande faute (6).
Oui je dis que c'est la compensation d'une grande faute.
Mais il y a peu d'hommes qui ne craignent pas le mal aux mains (7).

(1) Rung = exaucer, et non « obéir. »
(2) Nuoc-Dzu = ceux qui commandent : terme omis par M. Julien.
(3) Thuc-cam : il n'y a pas ici d'interrogation.
(4) Thi-xat, dza-xat : apophtegme chinois. M. Julien a inventé le « magistrat. »
(5) Dây = compenser, et non « remplacer. »
(6) Can-lun = (littér :) très lourd c'est-à-dire punition avec l'idée du futur.
(7) Tuong-Thu = avoir mal aux mains : proverbe : se battre avec les mains, c'est-à-dire être violents, mauvais. M. Julien a inventé là une histoire de charpentier et de bois taillé qui est vraiment curieuse.

TRENTE-HUITIÈME PAGE

Le peuple est affamé pendant que les grands prennent et dévorent beaucoup ; oui, il est affamé.
Le peuple est difficile à gouverner quand les grands agissent de la sorte ; oui, il est difficile de le gouverner.
Le peuple méprise la mort, quand il est contraint de chercher [*dans la révolte*] son existence. Oui, il méprise la mort (1).
Il ne s'intéresse pas à vivre : que les hommes fidèles s'intéressent à vivre (2).

TRENTE-NEUVIÈME PAGE

L'homme vivant est doux et souple : mort, il est dur et rigide.
Les plantes vivantes sont douces et tendres ; mortes, elles sont dures et sèches.
[*Les hommes*] forts et rigides [agissent] en pensant à la mort.
Les hommes doux et souples [agissent] en pensant à [*aimant*] la vie.
C'est pourquoi les violents et les forts n'ont pas d'avantages.
Un arbre est fort ; plus fort encore, [*le sol*] qui est au-dessous.
Alors, ce qui est au-dessus devient doux et souple (3).

(1) Contre-sens chez M. Julien par ignorance de la glose.
(2) Contre-sens chez M. Julien par erreur de ponctuation.
(3) Par arbre (moc) il faut entendre les mandarins ; et par le terme hâ, le peuple. L'ignorance de cette glose a conduit M. Julien à une interprétation très inexacte.

QUARANTIÈME PAGE

L'homme qui suit la Voie est semblable à un arc : il suit ceux qui sont au-dessus de lui ; il protège ceux qui sont au-dessous (1).
Il a abondance de biens, et les garde pour les donner (2) à qui n'en a pas assez.
Ainsi l'homme très riche qui suit la Voie garde peu pour lui, et donne à ceux qui manquent.
La Voie des hommes n'est pas de même : celui qui la suit donne à ceux qui ont trop et prend à ceux qui n'ont pas assez.
Celui qui, très riche, donne son superflu au peuple, suit le Tao.
Ainsi, le sage produit et ne s'attribue pas. Il fait de grandes choses, et les fait sans se vanter.
Il ne veut pas laisser voir sa sagesse (3).

QUARANTE-UNIEME PAGE

Les hommes sont doux et faibles comme l'eau ; les hommes qui frappent dur et fort ne peuvent gagner souvent.
Ceci n'est pas facile à comprendre : (4) le faible triomphe du fort : le souple triomphe du rigide.
Les hommes ne connaissent pas cela, et ne peuvent le pratiquer (5).

(1) Nguong = regarder en haut — Cù = soulever, secourir. Deux contre-sens chez Julien.
(2) Bô = (litt :) rapiécer.
(3) Bat-su = ne pas signer (mettre sa signature sur les travaux accomplis).
(4) Ignorance, chez M. Julien, de locutions coutumières ; et contre-sens.
(5) Bat-chi.. M. Julien a oublié la négation « Bat. »

Aussi le Sage dit : celui qui est soumis [*à l'empire*] est maître de lui-même ; certainement il devient le chef (1).
Celui qui est soumis à l'empire ne se vante pas, (2) et [*devient*] ainsi le maître des hommes.
Les paroles vraies ont un sens caché (3).

QUARANTE-DEUXIÈME PAGE.

[*Paraître*] apaiser un grand ressentiment, et avoir véritablement un plus grand ressentiment [*dans son cœur, les hommes pensent*] (4) que voilà la tranquillité et la concorde.
Aussi le saint garde le côté gauche, et ne reproche rien aux hommes (5).
Celui qui a de la Vertu [écrit] concentre peu à peu [*son ressentiment.*]
Celui qui n'a pas de Vertu le disperse peu a peu [*par sa colère*] (6).
[*L'homme qui suit*] la Voie du ciel ne redoute rien : il est uni à tous les hommes droits (7).

QUARANTE-TROISIÈME PAGE

[*Si je commandais*] un petit royaume et des hommes droits, de leurs biens nombreux je

(1) Lui-thua = vieux maître (litt :)
(2) Bat-Khoa = ne se montre pas (en paroles.) C. S. de M. Julien.
(3) Phan = Revers. Encore le mot sacré de la mystique taoïste.
(4) Ignorance de glose, et contre-sens chez M. Julien.
(5) Takhé = (litt :) (caractère de gauche, c'est-à-dire « écrit le ressentiment dans son cœur, » et aussi « demeure froid et paisible. ») La gauche est le côté du principe AM. Bien entendu, M. Julien n'a rien compris à ce passage.
(6) Thi = peu à peu. Than = briser à droite et à gauche : termes omis par M. Julien.
(7) Quan = craindre. Thuong = s'unir, et non « donner » Double c. s. chez M. Julien.

ne prendrais rien. Je leur commanderais de craindre la mort (1) et de ne pas quitter [*leur pays*] : quoiqu'ils eussent des bateaux, ils ne monteraient pas dessus : quoiqu'ils eussent des cuirasses, ils ne les revêtiraient pas (2). Je commanderais aux hommes d'attacher [*les coupables*] avec des cordes, et de les prendre ainsi (3). Ils seraient sucrés, je les mangerais : les habits seraient beaux, je les porterais (4).

Tranquille, je demeurerais : joli, je garderais (5).

Que les hommes conservent ce précepte : et que les chiens et les coqs eux-mêmes écoutent aussi :

JUSQU'A LA VIEILLESSE ET A LA MORT, QU'ILS NE SE RÉUNISSENT POINT EN ROYAUME (6).

QUARANTE-QUATRIEME PAGE (7).

Les paroles que l'on croit ne sont pas les bonnes : les paroles bonnes ne sont pas crues.

(1) Traug = (litt :) lourd, redoutable.
(2) Chan = (litt :) dresser en ligne, comme des soldats.
(3) C'est-à-dire ne pas les tuer. M. Julien, qui a entendu dire qu'on se servait jadis de ficelles nouées en guise d'écriture, s'imagine que Laotseu « veut faire revenir son peuple à cette méthode. »
(4) Kam Khituc, my Khi phuc. Proverbe chinois, appliqué pour la circonstance au coupable : si le coupable est repentant (sucré, beau), je le garderais près de moi (mangerais, porterais). M. Julien a traduit littéralement, ce qui est très curieux.
(5) Hien Khi cu, lac Khi tuc. Deuxième proverbe ; signification et application similaires à celles du premier.
(6) Laotseu a mis là, comme négligemment, la grande formule sociale du taoïsme. La version Julien serait à citer : elle est morale et recommandable. Seulement ce n'est pas du Laotseu, mais du Bernardin de Saint Pierre.
(7) Chapitre terminal à formules générales, où il est oiseux de relever les inexactitudes du premier traducteur.

Ce qui est bien n'est pas retenu ; ou retient ce qui n'est pas bien.
La science ne se transmet pas : on transmet ce qui n'est pas la science.
Le sage ne garde rien [*pour lui*], mais il écrit pour enseigner les hommes ; il les a déjà enseignés.
Il écrit pour enseigner tous les hommes ; il les a déjà beaucoup enseignés.
Ainsi la Voie du ciel sauve les hommes et ne les perd point.
Ainsi le sage qui suit la Voie agit et ne frappe point.

FIN

N. D. L. R. — Nous laissons à M. de Pouvourville l'entière responsabilité de ses attaques qui, de plus, ne sont nullement dans l'esprit de « La Haute Science ».

LE RIG-VÊDA

PREMIER MANDALA

(*Suite de la page 343.*)

64. AUX MARUTS.

1. A la troupe féconde, adorable, intelligente, apporte, Môdhâs, une pure offrande aux Maruts. — Comme un ouvrier ferme en sa pensée et aux mains habiles, je compose pour les sacrifices des chants appropriés.

2. Ils sont nés, les puissants taureaux du ciel, les gens de Rudra, les asuras sans reproche, — purificateurs, brillants comme des Soleils, tels que des géants, dégouttants de pluie, d'aspect redoutable.

3. Les Rudras, jeunes, exempts de vieillesse, destructeurs de l'avare, ont grandi inébranlables, pareils à des montagnes ; — tous les êtres même les plus solides, terrestres ou célesles, ils (les) renversent par (leur) violence.

4. D'ornements divers ils se parent pour la beauté ; sur leurs poitrines ils attachent des (bijoux) d'or pour la splendeur ; — sur leurs épaules sont des lances meurtrières ; ensemble ils sont nés d'eux-mêmes, ces héros du ciel.

5. Agissant en maîtres, ces agitateurs qui dévorent l'ennemi ont fait par leurs forces les vents, les éclairs ; — ils traient les mamelles célestes, ces agitateurs ; ils arrosent de lait la terre en circulant.

6. Ils versent les eaux, ces bienfaisants Maruts ; (ils versent) un lait pareil au beurre usité dans les sacrifices ; — comme on mène uriner un cheval vigoureux, ils font couler la source sonore indéfectible.

7. Grands, puissants, de mille couleurs, comme des montagnes, forts par vous-mêmes, légers et rapides, — tels que des singes, vous morcelez les bois quand à vos

(chars) rougeâtres vous avez attelé de vigoureuses (antilopes).

8. Comme des lions ils rugissent ; visibles de loin ils sont comme des daims bien mouchetés ; ils savent tout ; — la nuit ils se jouent avec leurs antilopes, avec leurs lances, ces redoutables qui dans leur force ont la fureur du serpent.

9. Parlez au ciel et à la terre, vous qui allez en troupe, amis des hommes, héros qui dans votre force avez la fureur du serpent ; — sur vos chars garnis de sièges, ô Maruts brillants comme la lumière, la foudre s'est placée.

10. Sachant tout, habitant avec la richesse, compagnons de la force, exubérants, — archers, ils tiennent une flèche dans leurs mains, guerriers d'une infinie vaillance ; pour colliers de perles ils ont la pluie.

11. Sur des roues d'or, accroissant la pluie, ils heurtent devant eux les montagnes comme des voyageurs ; — alertes, infatigables, mobiles par eux-mêmes, abattant ce qui est solide, agitant (toute chose), les Maruts ont des lances étincelantes.

12. Celui qui broie, qui purifie, le pluvieux, l'actif enfant de Rudra, nous l'appelons par notre invocation ; — celle qui agite l'atmosphère, la troupe vigoureuse des Maruts, impétueuse, féconde, honorez-la pour votre bonheur.

13. Car il surpasse les peuples en puissance, ô Maruts, le mortel que vous protégez de votre protection ; — avec ses chevaux il transporte des aliments, avec ses hommes des trésors ; il acquiert une puissance respectable ; il prospère.

14. O Maruts, donnez dans les combats à vos serviteurs une force honorable, difficile à vaincre, éclatante ; — que nous nourrissions cent hivers un fils de notre race, opulent, digne d'éloges, habile à tout.

15. Donnez-nous donc, ô Maruts, une fortune solide, riche en hommes, soutenant l'assaut, — qui devienne cent fois, mille fois plus grande. Que le matin le (dieu) riche en prières arrive promptement.

Nôdhas.

65. A AGNI.

1. Comme un brigand caché dans une caverne avec du bétail, toi qui attelles le sacrifice, qui portes le sacrifice, — des sages avec une rançon t'ont suivi pas à pas; devant toi ont pris place tous les prêtres.

2. Les dévas sont venus suivant l'ordre de la cérémonie; il y avait une difficulté : la terre était comme le ciel. — Les eaux le font croître; il grossit par l'adoration, quand dans la matrice de la cérémonie il est bien devenu un nouveau-né.

3. Comme une heureuse croissance, comme un vaste domaine, comme une montagne fertile, comme une eau bienfaisante, — comme un coursier lancé qui se précipite, comme un fleuve torrentiel, (tel est Agni) : qui l'arrêterait?

4. Il est pour les rivières comme un frère affectueux pour ses sœurs. Il dévore les bois, comme un roi ses sujets. — Quand, poussé par le vent, il a envahi les bois, Agni détruit la chevelure de la terre.

5. Il souffle sur les eaux, s'y tenant comme un cygne; par l'œuvre des hommes il resplendit et s'éveille avec l'aurore. — Comme Sôma, Agni est né de la cérémonie; c'est comme la brebis avec l'agneau. C'est un maître qui brille au loin.

Parâsara.

66. A AGNI.

1. Comme un trésor brillant, comme un soleil lumineux, comme un souffle vital, comme un fils immortel, — comme un cheval farouche, il cherche les bois comme la vache le lait; (il est) brillant et radieux.

2. Il a fondé pour nous un asile; (il est) comme une maison agréable, comme de l'orge mûre; (il est) le vainqueur des hommes; — comme un poète chantant, loué par les peuples, comme un cheval joyeux, il apporte la nourriture.

3. D'un éclat insoutenable, (il est) comme un agent perpétuel ; comme une femme chez elle, il est au service de tous. — Il luit radieux comme le soleil parmi les hommes, comme un char brillant qui reluit dans les batailles.

4. Comme une armée en marche il répand la terreur, comme la flèche de l'archer à l'aspect étincelant. — Le jumeau est né, le jumeau naîtra, l'amant des filles, le mari des femmes.

5. Vous, vers ce feu allumé pour le service divin, qu'on aille avec l'offrande, comme des vaches à l'étable. — Comme un fleuve impétueux, qu'il pousse en haut ses basses (flammes); que les vaches montent en mugissant vers le ciel pour qu'on les voie.

Parâsara.

67. A AGNI.

1. Né dans les bois, ami des mortels, il aime le prêtre, comme un roi aime (l'homme) qui ne vieillit pas. — Comme une douce sécurité, comme une activité heureuse, qu'il soit pour nous un pontife aux bonnes pensées, porteur de l'holocauste.

2. Tenant dans sa main toutes les puissances, il a livré les dieux à la peur en se tenant dans sa retraite — alors des hommes intelligents le découvrent en récitant des prières que leur cœur a composées.

3. Comme l'Incréé, il a soutenu la vaste terre, il a affermi le ciel par (la vertu) de véridiques prières ; — protége les étables chéries de la vache, éternel Agni, va de caverne en caverne.

4. Celui qui l'a aperçu dans la caverne, qui a marché vers ce soutien du rite, — ceux qui le dégagent en suivant les rites, alors à ceux-là il révèle les trésors.

5. Ce (dieu) qui parmi les branches fécondes croît avec force comme les rejetons (d'une souche), — intelligent, éternel, a sa demeure dans les eaux ; les sages lui ont érigé une sorte d'habitation.

Parâsara.

68. A AGNI.

1. Le cuisant, l'emporté a paru sous le ciel ; le (monde) mobile et immobile a dépouillé les ténèbres ; — dieu il a seul dépassé tous les dieux en grandeur.

2. Alors tous se réjouissent de ton activité, quand dieu vivant tu es né du (bois) sec ; — tous participent en effet de la divinité, en servant l'immortel selon le rite et les usages.

3. Impulsion de la cérémonie, esprit de la cérémonie, éternel. Tous ont accompli les œuvres. — A qui t'a servi, à qui t'a honoré prête attention et donne la richesse.

4. Pontife installé chez les enfants de Manu, il est pour eux le maître des richesses. — Ils demandent mutuellement la semence (de vie) pour leurs corps ; exempts d'erreur, ils sont d'accord dans leurs pensées.

5. Ils se réjouissent de ton activité, comme des fils qui écoutent avec empressement l'ordre de leur père. — Il a ouvert les portes de la richesse ; il a décoré le ciel d'étoiles ; (il est) l'ami de la maison.

Parâsara.

69. A AGNI.

1. Brillant, lumineux, comme l'amant de l'Aurore, il a rempli l'air et la terre comme la lumière du ciel. — (A peine) né, tu l'emportes par ton activité ; tu es le père des dêvas, en étant leur fils.

2. Sage, attentif, Agni reconnaît, comme la mamelle des vaches, la douceur des aliments. — Pour l'homme il doit être imploré comme un bienfaiteur ; réjouissant, il est installé au milieu de la maison.

3. Comme un fils nouveau-né réjouissant la maison, comme un cheval favori, qu'il attire à lui les

hommes. — Quand j'ai convoqué les hommes qui habitent avec (ces) seigneurs, qu'Agni, par sa divinité, devienne tout puissant.

4. Ces seigneurs ne transgressent pas tes ordonnances à toi qui as fait leur bonheur ; — car un de tes exploits, c'est d'avoir frappé, d'avoir, uni à des héros tes pareils, attaqué des (forces) ennemies.

5. Comme l'amant de l'Aurore, brillant, matinal, d'une forme semblable à la sienne, qu'il regarde cè (serviteur) ; — aussi bien les flammes ont ouvert la porte ; que toutes montent au ciel pour qu'on la voie.

Parâsara.

70. A AGNI.

1. Offrons des vœux nombreux et fervents ; Agni radieux est tout puissant ; — il observe les divines ordonnances et la race des enfants des hommes.

2. Embryon des eaux, embryon des bois, embryon des choses immobiles, embryon des choses mobiles, — offrons lui des vœux, même sur cette pierre, dans cette maison ; il est pour les hommes comme un maître immortel et bienveillant.

3. Car Agni est le maître des richesses pour qui l'honore par des hymnes ; — pensant à cela, protège la terre, toi qui connais la race des dieux et les mortels.

4. Celui que développent de nombreuses nuits aux formes variées ; celui que, arrangé selon les rites, (développent) les choses mobiles et immobiles, — celui-là a été réjoui, pontife installé sous le ciel, qui exécute toutes les œuvres saintes.

5. Avec les vaches désirables tu donnes la considération ; que tous les nôtres reçoivent un présent. — Les hommes t'adressent souvent leurs vœux ; qu'ils reçoivent de toi des largesses comme d'un vieux père.

6. Comme un guerrier rapide, comme un héros armé de l'arc, comme un cocher terrible, brillant dans les batailles.....

Parâsara.

71. A AGNI.

1. Pleines de désirs, des femmes de même lit excitent celui qui plein de désirs est comme un époux immortel. — Comme des sœurs, les vaches ont accueilli l'Aurore, sombre, rougeâtre, de couleur éclatante.

2. Tout solide et fort (qu'il était), nos pères les Angiras ont brisé le roc par des hymnes, par un chant ; — ils ont ouvert la voie du vaste ciel ; ils ont découvert le jour, le ciel, la lumière, les aurores.

3. Ils ont institué la cérémonie ; ils en font marcher la célébration ; ensuite des (femmes) désireuses, empressées, (le) portant çà et là, exemptes de violence, se mettent à l'œuvre et développent par l'offrande la famille divine.

4. Quand porté çà et là il a été excité par Mâtariçwan, de maison en maison il devient brillant et généreux ; — alors (le prêtre), comme s'il était avec un roi plus puissant que lui, fait comme Bhrigu et lui demande d'être son messager.

5. Quand il a donné cette sève au maître grand et brillant, le flatteur en l'apercevant s'est retiré ; — l'archer lui a lancé avec force une (flèche) luisante, et dieu il a répandu son éclat sur sa fille.

6. Celui qui allume le (feu) dans ta demeure et qui, chaque jour, t'offre le salut que tu désires, — de lui, Agni, double les aliments ; qu'il acquière des richesses, celui dont tu presses le char.

7. Vers Agni vont tous les aliments, comme les sept rivières qui coulent vers le bassin des eaux. — Ceux de ta famille n'aperçoivent pas notre offrande ; prête aux dieux ton entremise, toi qui la vois.

8. Tandis que par l'offrande la clarté a gagné le roi des hommes, une pure semence a été répandue du ciel ; — qu'Agni engendre et inspire un fils vigoureux, irréprochable, jeune et généreux.

9. Celui qui, comme la pensée, parcourt rapide-

ment les chemins, le soleil est aussi seul maître de la richesse. — Deux rois, Mitra et Varuna aux belles mains, gardent aux vaches la chère ambroisie.

10. Agni, n'oublie pas ton alliance avec nos pères, toi clairvoyant prophète ; — comme un nuage la vieillesse détruit la beauté ; pour empêcher ce malheur, prends souci.

Parâsara.

72. A AGNI.

1. Du sage qui le chante il a dépassé les prophéties en tenant à la main une foule de présents pour les hommes ; — Agni était le maître des richesses ; toutes ses œuvres sont immortelles.

2. Sans (pouvoir) trouver leur petit qui était là, tous les immortels le cherchaient assidûment. — Fatigués les guides attentifs s'arrêtèrent à la belle et suprême demeure d'Agni.

3. Quand trois brillantes libations, ô brillant Agni, t'eurent honoré avec le beurre, — ils prirent eux-mêmes des formes sacramentelles, et bien nés il s'enlevèrent (au ciel).

4. Désireux de trouver le ciel et la terre, les adorables firent des actes de Rudras ; — à l'écart un mortel trouva et aperçut Agni siégeant dans sa demeure suprême.

5. En le voyant ils tombèrent à genoux avec leurs épouses, saluant celui qu'il faut saluer ; — ils lui abandonnèrent leur propre corps, amis protégés par le clin d'œil d'un ami.

6. Trois fois sept fois les adorables ont trouvé les traces cachées de ses pas ; — par elles ils gardent l'immortel avec bonheur. Protège les troupeaux, les (biens) mobiles et immobiles.

7. Agni, toi qui sais ce qu'il faut connaître, donne aux hommes tour à tour ce qui empêche les maux, afin qu'ils vivent ; — connaissant bien les chemins qui vont aux dieux, tu as été (pour eux) un infatigable messager, portant le beurre.

8. Sept fleuves bienfaisants (coulent) du ciel ; ceux qui connaissent le rite ont appris (à connaître) les portes de la richesse. — Saramâ a découvert la solide étable des vaches, dont jouissent maintenant les hommes.

9. Avec ceux qui ont présidé à toutes (les œuvres) qui donnent de beaux enfants, et qui ont ouvert la voie à l'immortalité, — avec les grands (Adityas), la terre s'est présentée avec grandeur ; la mère avec ses fils, Aditi est venue pour l'offrande.

10. (Les prêtres) ont donné à Agni un éclat gracieux pour ce qu'ont fait les deux yeux immortels du ciel. — Maintenant les libations coulent comme des rivières ; on a vu, ô Agni, descendre les (flammes) rougeâtres.

Parâsara.

73. A AGNI.

1. Celui qui est productif comme un héritage paternel, bon guide comme un maître prudent, — qui séjourne avec plaisir comme un hôte satisfait, a pénétré comme pontife dans la demeure de l'homme pieux.

2. Celui qui brillant comme Savitri connaît la vérité, qui par sa puissance garde toutes les enceintes (sacrées), — qui est loué de tous, pur comme la lumière (du jour), agréable comme le souffle de la vie, il faut chercher à le gagner.

3. Celui qui comme un dieu, soutenant tout, habite la terre comme un roi entouré d'amis, — comme, au milieu de ses gens assis devant elle dans sa maison, une femme irréprochable, aimée de son époux.

4. Toi qui brûles toujours dans la maison, les hommes, Agni, t'accompagnent dans de solides demeures ; — ils t'ont donné abondamment ce qui fait ta joie ; sois (pour eux) le perpétuel soutien de (leurs) richesses.

5. Que les généreux, ô Agni, obtiennent des aliments ; que les seigneurs qui offrent ces (sacrifices

obtiennent) une vie éternelle; — que dans les rencontres nous conquérions la nourriture que nous désirons, offrant aux dieux leur part en vue de la gloire.

6. Les vaches du sacrifice, pleines d'amour, la mamelle remplie, débordent (de lait) et partagent l'éclat (du feu); — de loin, désirant sa faveur, les rivières ont en même temps coulé sur le rocher.

7. O Agni, désirant ta faveur, les (dieux) adorables ont donné de la gloire au ciel, — ils ont fait la nuit et l'aurore de forme différentes, ils leur ont donné la couleur noire et la couleur rougeâtre.

8. Nous mortels que tu as, ô Agni, conduits à la richesse, puissions-nous être à toi, (ces) seigneurs et nous. — Comme l'ombre tu as occupé le monde entier, remplissant le ciel, la terre et l'atmosphère.

9. Agni, puissions-nous tuer les chevaux (ennemis) par nos chevaux, les guerriers par nos guerriers, les hommes par nos hommes, avec ton secours; — que maîtres de l'héritage paternel nos seigneurs en jouissent cent hivers.

10. Que ces hymnes, sage Agni, soient agréables à ton esprit et à ton cœur. Puissions-nous par toi charger (sur notre char) des richesses qui soient un léger fardeau, jouissant d'une gloire partagée avec les dieux.

Parâsara

74. A AGNI.

1. Nous approchant du sacrifice, disons une prière à Agni, — qui même de loin nous entend,

2. A l'antique (Agni), qui dans une réunion d'hommes amis — a protégé la maison de son serviteur.

3. Ainsi, que les hommes s'écrient : il est né, Agni, le meurtrier de Vritra, — le victorieux, pour le combat, pour le combat.

4. Celui chez qui tu sers de messager, dont tu transportes le beurre pour le festin, — dont tu embellis le sacrifice,

5. Celui-là, ô Angiras, ô fils de la force, les hommes disent qu'il réussit avec l'holocauste, avec les dieux, — avec le gazon sacré.

6. Tu amènes ici les dieux pour la bénédiction, — le beurre pour le festin, ô brillant.

7. Non, l'on n'entend pas du tout le bruit des chevaux ni du char, — Agni, quand tu pars pour ton message.

8. Par ton aide, (aujourd'hui) riche et opulent, (jadis) soumis à un supérieur, — (tel) s'est élevé ton serviteur, ô Agni.

9. Ainsi tu donnes, ô Agni, une brillante, forte et belle famille, — ô dieu, à celui qui sert les dieux.

Gôtama.

75. A AGNI.

1. Accueille une très longue oraison, très agréable aux dieux, — recevant nos offrandes dans ta bouche.

2. A toi, le plus grand des Angiras, Agni très sage, — adressons une agréable prière pour t'honorer.

3. Qui est le parent des hommes ? Agni, qui pour toi remplit le service divin ? Qui es-tu et où es-tu allé ?

4. C'est toi qui es le parent des hommes, Agni, qui es pour eux un cher ami, — un compagnon respectable pour ses compagnons.

5. Honore pour nous Mitra et Varuna ; honore les dieux par un rite majeur ; — Agni, viens à ta demeure.

Gôtama.

76. A AGNI.

1. Quelle est vers ton âme la route la plus sûre, ô Agni ? Quelle est l'oraison la plus agréable ? — Qui, par des sacrifices, a obtenu ton amitié ? Dans quelle pensée te servirons-nous ?

2. Viens, Agni ; siège ici comme pontife; sois nous un guide sûr. — Que te soient propices le ciel et la terre qui remplissent tout. Sacrifie aux dieux pour (obtenir d'eux) une grande bienveillance.

3. Brûle tous les esprits-malins [raxasas], Agni ; défends de malédiction les sacrifices. — Ensuite amène avec ses deux (chevaux) jaunâtres le maître du Sôma ; nous avons préparé l'hospitalité pour ce généreux.

4. Par une oraison que les miens partagent je t'invoque, (moi) le prêtre; et (toi) tu sièges ici avec les dieux. — Tu fais l'invocation et la purification, pontife ; fais attention (à nous), distributeur et père des richesses.

5. Comme (déjà) par le beurre d'un prêtre, fils de l'homme, tu as officié pour les dieux, sage parmi des sages, — de même aujourd'hui, pontife plein de vérité, Agni, avec la joyeuse cuiller officie.

Gôtama.

77. A AGNI.

1. Comment servirons-nous Agni ? Quel chant aimé des dieux dirons-nous à ce resplendissant ? — Qui, immortel parmi des mortels, modèle de piété, pontife très diligent, officie pour les dieux ?

2. (Ce dieu) qui dans les sacrifice est pontife de paix et modèle de piété, attirez-le par des hommages. — Quand Agni va pour un mortel trouver les dieux, il entend et en esprit il sacrifie.

3. Il est puissant, il est viril, il est bon ; comme un ami il a sur son char des (présents) merveilleux. — C'est lui que dans les sacrifices, en s'adressant aux dieux, les familles âryennes nomment le premier, lui l'étonnant.

4. Que le plus vaillant des vaillants, le destructeur des ennemis, qu'Agni accueille avec plaisir nos voix et notre prière ; — et que toujours ces seigneurs très puissants, qui préparent l'offrande, renouvellent leurs vœux.

5. Aussi bien Agni pieux et omniscient a été loué par les sages enfants de Gôtama. — Il leur a prodigué l'éclat et l'abondance ; le sage grandit pour la joie.

Gôtama.

78. A AGNI.

1. Nous enfants de Gôtama, ô sage et clairvoyant, par notre voix — par des chants joyeux nous te célébrons.

2. Oui, c'est toi que sert par sa voix Gôtama désirant la richesse ; — nous te célébrons par des chants joyeux.

3. Oui, c'est toi, (dieu) très libéral, que, comme Angiras, nous invoquons ; — nous te célébrons par des chants joyeux.

4. Oui, c'est toi, grand meurtrier de Vritra, toi qui précipites les Dasyus ; — nous te célébrons par des chants joyeux.

5. Nous, les Rahuganas, nous avons adressé à Agni une oraison douce comme le miel ; — nous te célébrons par des chants joyeux.

Gôtama.

79. A AGNI

1. Aux cheveux d'or, dans l'étendue des airs, Ahi le murmurant glisse comme le vent. — Au pur éclat, les Aurores clairvoyantes et glorieuses (sont) comme des (femmes) laborieuses et fidèles.

2. Ces (filles) aux belles ailes ont disparu comme toujours ; le noir taureau a mugi à cette vue ; — il est venu vers les (vaches) heureuses et comme souriantes ; la pluie tombe, les nuées résonnent.

3. Lorsque, regorgeant du lait du sacrifice, on l'a mené par les voies les plus droites du sacrifice, — Aryaman, Mitra et Varuna en circulant remplissent la peau (du filtre) sur le creux de la pierre inférieure.

4. Agni, fils de la force, tu es le maître des aliments

et des vaches; donne-nous, ô sage, une grande renommée.

5. Agni enflammé est un Vasu, un sage qu'il faut honorer par des chants; — ô riche, aux aspects variés, resplendis pour nous.

6. Agni, qui brilles au crépuscule et à l'aurore, — (dieu) à la dent acérée, brûle les esprits-malins.

7. Secours-nous, Agni, dans l'exécution du chant sacré, toi qu'il faut louer dans tous les hymnes.

8. A nous, Agni, apporte une richesse toujours puissante, distinguée, invincible à tous les assauts.

9. A nous, Agni, donne par (ta) faveur une fortune toujours prospère (et ta) miséricorde pour que nous vivions.

10. Pour Agni à l'éclat pénétrant, ô Gôtama, toi qui désires ses faveurs, apporte de pures oraisons et des chants.

11. Que celui qui nous hait, Agni, de près, de loin, qu'il périsse; sois pour notre prospérité.

12. Aux mille yeux, clairvoyant, Agni repousse les esprits-malins; il élève la voix, pontife digne de louange.

Gôtama.

80. A INDRA.

1. Ici donc avec le Sôma enivrant le brahmane a développé (le feu); — (dieu) très puissant, foudroyant, tu as par ta force chassé Ahi des cieux; qu'on acclame ta royauté.

2. Il t'a enivré, le jus puissant et enivrant, le sôma apporté par l'épervier, extrait (de la plante), — avec lequel tu as par ta force précipité Vritra (du sein) des eaux, ô foudroyant; qu'on acclame ta royauté.

3. Avance, marche, affronte; ton arme ne manque pas (son coup); — Indra, puisque tu as courage et force, tue Vritra, conquers les eaux; qu'on acclame ta royauté.

4. Indra, de la terre et du ciel tu as précipité Vritra;

— répands ces eaux que les Maruts accompagnent et qui enrichissent les vivants ; qu'on acclame ta royauté.

5. De Vritra l'impétueux, Indra irrité gravit la cîme et le précipite ; il répand et fait couler les eaux ; qu'on acclame sa royauté.

6. Il le frappe à la cîme avec son arme aux cents nœuds ; — ivre de sôma Indra veut ouvrir la voie à ses compagnons ; qu'on acclame sa royauté.

7. Indra porteur de montagnes, foudroyant, ta force est inébranlable ; — car cette bête artificieuse, c'est toi qui l'as tuée par un artifice ; qu'on acclame ta royauté.

8. Tes armes atteignirent les quatre-vingt-dix fleuves ; — ta puissance est grande, Indra ; la force réside dans tes bras ; qu'on acclame ta royauté.

9. Mille (serviteurs) le chantent à la fois ; vingt l'entourent de leurs louanges ; — cent l'ont suivi en le célébrant ; un sacrifice lui est offert ; qu'on acclame sa royauté.

10. Indra a brisé la vigueur de Vritra, la force par la force ; — grande est sa virilité : en frappant Vritra il fit pleuvoir ; qu'on acclame sa royauté.

11. Devant ta colère (le ciel et la terre) tout grands (qu'ils) sont, ont tremblé de peur, — quand, ô Indra foudroyant, tu as avec les Maruts violemment frappé Vritra ; qu'on acclame ta royauté.

12. Ni par le tremblement, ni par le bruit Vritra ne fit peur à Indra ; — l'arme de fer aux mille pointes allait à lui ; qu'on acclame sa royauté.

13. Quand avec la foudre tu fis battre ensemble Vritra et ton arme, — Indra, pour tuer Ahi ta force le frappait dans le ciel ; qu'on acclame ta royauté.

14. Ton bruit, ô porteur de montagnes, ébranle les choses mobiles et immobiles ; — Twashtri même devant ta colère, ô Indra, tremble de peur ; qu'on acclame ta royauté.

15. Notre esprit ne va pas si loin : qui peut en puissance surpasser Indra ? — En lui les dieux ont

réuni la vaillance, la puissance et la force ; qu'on acclame sa royauté.

16. Dans la cérémonie qu'ont développée Atharvan, Manu notre père et Da dhyantch, — offrandes et hymnes furent adressés jadis à cet Indra ; qu'on acclame sa royauté.

Gôtama.

81. A INDRA.

1. Indra, meurtrier de Vritra, a grandi pour l'ivresse, pour la force avec les héros ; — c'est lui que dans les grandes luttes comme dans les petites nous invoquons ; qu'il nous aide dans les combats.

2. Car tu es un chef d'armée, tu es très généreux ; — tu fais grandir le faible même ; tu donnes à qui sacrifie ; pour le pieux tes biens sont abondants.

3. Quand se livrent les combats, aux vaillants sont donnés les prix ; — attelle tes deux jaunâtres enivrés de sôma. Qui vas-tu frapper ? A qui vas-tu donner la richesse ? A nous, Indra, donne la richesse.

4. Avec puissance le grand, le redoutable a de lui-même déployé sa force. — Pour le bonheur, soir et matin le (dieu) sublime, brillant, traîné par des jaunâtres, a pris dans ses mains l'arme de fer.

5. Il a rempli l'atmosphère terrestre ; il a enchaîné les espaces lumineux du ciel. — Nul homme, Indra, né ou à naître n'est tel que toi ; tu as dépassé l'univers.

6. Lui qui bienfaisant donne à (son) serviteur l'aliment des mortels, — qu'Indra nous aide ; fais le partage de ta grande richesse ; que j'aie ma part de tes dons.

7. Dans l'ivresse, dans l'ivresse donne-nous des troupeaux de vaches, ô juste (dieu) ; — prends par centaines, à deux mains, tes nombreux trésors : réjouis-nous ; apporte-nous les richesses.

8. Enivre-toi de sôma, ô maître, pour la force, pour la libéralité ; — car nous te savons très riche. Nous avons exprimé nos vœux ; ainsi viens à notre secours.

9. Ceux-ci, qui sont ta famille, jouissent par toi de tout ce qui est désirable ; fais disparaître, ô bienfaisant, la fortune des hommes impies ; cette fortune, apporte-la nous.

Gôtama.

82. A INDRA.

1. Ecoute bien nos voix, ô généreux ; ne sois pas inattentif ; — quand tu nous as faits capables d'offrir des vœux, alors tu désires la louange. Attelle donc, Indra, tes jaunâtres.

2. On a mangé ; on s'est enivré ; les bien-aimés se sont secoués ; — les prêtres ont loué par un hymne nouveau ceux qui brillent par eux-mêmes. Attelle donc, Indra, tes jaunâtres.

3. Toi le clairvoyant, ô généreux, nous voulons te célébrer ; — maintenant, loué par nous, pars, le char rempli, selon (nos) désirs. Attelle donc, Indra, tes jaunâtres.

4. Oui, il est monté sur un char fécond et qui découvre les vaches, — ô Indra, celui qui prend soin de (tenir) pleine la coupe de Hariyôjana. Attelle donc, Indra, tes jaunâtres.

5. Attelle le cheval de droite et celui de gauche, Çatakratu ; — avec ce (char) approche de ta chère épouse, énivré de sôma. Attelle donc, Indra, tes jaunâtres.

6. J'attelle pour toi par le sacrifice tes (chevaux) à la crinière jaune ; avance ; tu (les) tiens dans tes mains. — Les liqueurs fortes t'ont enivré. O foudroyant, avec Pûshan, avec ton épouse tu t'es enivré.

Gôtama.

(*à suivre.*) EMILE BURNOUF

Opinions d'un Païen

Sur la Société moderne.

PAR LOUIS MÉNARD, DOCTEUR ÈS-LETTRES.

(*Suite de la page 383*)

DE LA CASTE MILITAIRE

Lorsque les tribus germaniques s'établirent sur les terres de l'empire, leurs habitudes de dévouement à la personne de leurs chefs leur firent adopter facilement l'organisation monarchique et aristocratique de la cour des derniers empereurs. Mais cette organisation prit bientôt une forme particulière qui distingua profondément les conquérants germains des Doriens auxquels on les a comparés : au lieu de posséder en commun la terre cultivée par les vaincus, ils se la partagèrent, puis les rois qui avaient la plus large part la distribuèrent entre leurs compagnons les plus fidèles en échange d'un hommage ou engagement de soumission plus directe ; peu à peu tous les propriétaires libres se mirent sous la protection des chefs les plus puissants qui leur confirmèrent à titre de bienfait la terre qu'ils possédaient auparavant d'une manière indépendante, et ainsi s'organisa le système féodal, système matérialiste dans lequel la terre confère à l'homme sa dignité.

De cette dépendance hiérarchique naquirent les interminables guerres du Moyen âge. La soumission du vassal au suzerain, qui devait remplacer chez les peuples modernes le noble dévouement de l'homme libre à la patrie et aux lois, n'a jamais existé de fait. Partout les vassaux puissants ont essayé de s'y soustraire, et la noblesse ne pratique cette vertu de laquais que depuis qu'elle est réduite à l'impuissance. Les conquêtes successives de la monarchie, sa patiente politique ont fini par établir en France l'unité du territoire et ruiner le système féodal. Depuis deux siècles il n'y a plus de grands vassaux. La fidélité de la noblesse est non seulement une nécessité, mais un calcul : oisive et avide, elle ne vit que des aumônes du roi ; les gentilshommes qui mouraient d'ennui dans leurs terres, viennent à la cour mendier les faveurs du maître, attentifs à épier ses sourires et à flatter ses caprices, car ils savent que les commandements et les pensions sont le prix de la servilité.

Dans une société basée sur le privilège, le sentiment dominant devait être la vanité. Humbles devant le prince, insolents envers le peuple, les nobles n'ont qu'un but, celui de soutenir leur rang et de briller à la cour. Leur patrimoine et les pensions royales n'y pourraient suffire, mais le besoin de luxe et de richesses, uni au mépris du travail, leur a donné l'habitude de contracter des dettes qu'ils ne paient pas. Ne pouvant voler à main armée comme leurs ancêtres, ils volent par abus de confiance. Un noble serait ridicule s'ils payait ses dettes comme un marchand.

La noblesse ne connaît de travaux dignes

d'elle que ceux de la guerre; elle remplit seule tous les commandements dans les armées. On ne peut lui refuser le courage, mais les soldats, qui sortent tous des rangs du peuple, n'en ont pas moins que leurs chefs; c'est une vertu commune à toutes les races d'hommes. Seulement je ne puis confondre les héros de Marathon, mourant pour la liberté de la Grèce, c'est-à-dire pour le salut du monde, avec ces chevaliers de la décadence romaine qui se mêlaient aux jeux du cirque et mouraient en braves gladiateurs. La guerre n'est sainte que pour le citoyen qui défend sa patrie. Pour la noblesse moderne, comme pour ses ancêtres les barbares, ce n'est que le jeu sanglant des épées. A défaut du culte de la patrie qui n'existe que chez les peuples libres, ils ont il est vrai celui de l'honneur, mais ils le comprennent souvent d'une étrange manière : on rougirait de tuer son ennemi au coin d'un bois, mais l'honneur permet de provoquer à un combat singulier un adversaire faible et ignorant le maniement des armes. L'honneur lui défend de refuser cette provocation, et l'opinion publique, qu'indignerait un assassinat ordinaire, est satisfaite par ce simulacre de combat. Cet usage remonte aux temps barbares : on croyait alors que Dieu ne pouvait laisser succomber un innocent, et le combat était la forme ordinaire du jugement de Dieu. Aujourd'hui on ne croit plus guère à la justice divine ; mais les modernes, qui ont toujours confondu le droit avec le fait, respectent ce qu'ils appellent dans leur langage impie le droit du plus fort.

L'amusement de la noblesse en temps de paix est la chasse. Elle lui est exclusivement réservée, et on punit comme pour un crime le laboureur

qui protège sa récolte contre les dévastations du gibier destiné aux plaisirs des nobles. Ceux-ci se réunissent par bandes nombreuses, et à grand renfort de chevaux et de chiens poursuivent toute une journée un pauvre cerf. Il y a quelques chiens d'éventrés, puis on finit toujours par triompher de la malheureuse bête dont on jette à la meute les lambeaux sanglants. Voilà ce qu'un des premiers écrivains de ce temps-ci appelle le plus noble des plaisirs. Ce peuple qui reproche à ses voisins les Espagnols leurs combats de taureaux est encore à demi barbare.

Cependant on trouve dans les société barbares des vertus qui ont été souvent méconnues chez les peuples modernes, par exemple le respect de l'autorité paternelle et le culte de la famille. Les Carlovingiens, les Plantagenets et la plupart des familles royales et princières ont multiplié les exemples d'un crime contre lequel Solon n'avait pas fait de loi parce qu'il le jugeait impossible. La famille a pour sanction dans les sociétés modernes non plus l'affection ou le devoir, mais l'héritage et l'intérêt. Les héritiers attendent l'heure de la succession comme une nuée de corbeaux prêts à s'abattre sur un cadavre. Avant de conclure un de ces traités de commerce qu'on nomme contrats de mariage, on s'informe non-seulement de la fortune actuelle des contractants, mais de leurs espérances ; c'est le mot consacré, il exprime bien les sentiments des héritiers pour leur parents. La loi de l'égalité fraternelle n'est pas mieux observée ; dans la noblesse l'aîné des enfants hérite seul du titre et des biens de la famille, les autres deviennent ce qu'ils peuvent ; autrefois ils cherchaient fortune sur les grands che-

mins, aujourd'hui ils entrent dans le clergé dont les membres sont voués au célibat ; de là cette multitude de petits abbés galants qui inondent les salons de la noblesse et servent à distraire les loisirs des grandes dames.

La morale chrétienne met le célibat au-dessus des vertus de la famille. La chasteté tient la première place dans l'idéal des peuples modernes. Ils la nomment par excellence la vertu, et s'attribuent sous ce rapport une grande supériorité sur les anciens. La Grèce, en plaçant son idéal dans la nature humaine, avait dirigé l'essor des facultés de l'homme suivant une loi d'harmonie qui rendait la vertu plus facile et plus douce. Le christianisme chercha le sien au-dessus de la terre : les forces manquèrent à l'homme pour y atteindre, et l'histoire morale de sociétés modernes justifie le mot de l'Évangile : « Beaucoup d'appelés, peu d'élus. » Le polythéisme avait admis le célibat comme une exception, par exemple pour les hiérophantes d'Eleusis, pour les bacchantes et les vestales, l'Église chrétienne en fit une loi générale, non-seulement pour les prêtres, mais pour les communautés religieuses des deux sexes. Mais si le célibat est une loi, la chasteté n'est qu'un devoir souvent éludé. Quels sont les péchés ensevelis dans l'ombre qui forcèrent la Réforme à abolir les couvents et la loi du célibat des prêtres ? Les modernes craignent bien plus le scandale que le vice : ils ont épuisé toutes les formes de l'hypocrisie. Le type de Tartuffe n'existait pas en Grèce ; l'antiquité mettait la même franchise dans le mal que dans le bien.

On affecte de juger les mœurs antiques d'après Suétone, Juvénal, et les satyriques de la déca-

dence du paganisme. Mais la Rome des papes n'a rien à reprocher à la Rome des empereurs. Au moyen âge on vit des courtisanes disposer du trône pontifical ; la famille des Borgia épuisa toutes les formes de l'inceste, et les Césars valent bien Alexandre VI. Les princes laïques ne restèrent pas en arrière des princes de l'Église ; la maison de Charlemagne ne fut pas plus pure que celle d'Auguste, Messaline vaut bien Isabeau de Bavière, Héliogabale vaut bien Henri III. Les orgies de la régence, les turpitudes du Parc-aux-Cerfs sont des souvenirs d'hier. La vie privée du roi actuel est exempte de ces souillures, mais on n'en peut affirmer autant de celle de la reine, si l'on s'en rapporte aux propos des courtisans.

Sans doute la Grèce eut ses erreurs comme tous les peuples ; après avoir blasphémé l'amour pour exalter l'amitié, elle en vint, par une juste punition des Dieux, à souiller l'amitié en la confondant avec l'amour. Mais ce crime, qui se produisit plus tard et plus rarement qu'on ne veut le dire, n'est pas inconnu chez les nations modernes, surtout chez celles où s'est maintenue la beauté de la race ; seulement il n'a plus pour excuse, comme dans l'antiquité, l'excessive chasteté des femmes, toujours retirées dans le gynécée. L'adultère était fort rare en Grèce. Dans Lysistrata, Aristophane suppose une insurrection des femmes contre les hommes ; chacune cherche un moyen de se venger des maris, pas une ne songe à les tromper : c'est la première idée qui se fût présentée à un auteur moderne. On ne peut voir dans la licence du langage d'Aristophane une preuve de la corruption des Athéniens ; l'expression souvent fort libre de la gaieté populaire dans les noces de cam-

pagne ou dans les fêtes publiques ne prouve pas que le peuple soit plus dépravé que ce qu'on appelle les hautes classes, où la chasteté, la grande vertu chrétienne, n'est permise qu'aux femmes et aux prêtres, où un jeune homme chaste est l'objet de la risée générale, tandis que celui qui a déshonoré une jeune fille excite l'envie des hommes et l'admiration des femmes. Un père pleure son fils unique, son héritier. Il a souvent vingt bâtards qu'il ne connaît pas. Après la séduction, ce qu'on honore le le plus dans l'homme, c'est l'adultère ; il est reproduit à satiété sur le théâtre et dans les romans. L'adultère, c'est-à-dire la trahison et le mensonge, la corruption qui se cache, le vice hypocrite et lâche, est devenu le seul asile de l'amour dans une société où le mariage n'a pour base que l'intérêt.

Dans la noblesse, l'intérêt l'emporte même sur les préjugés de caste. Les gentilshommes aiment mieux déroger, s'encanailler, comme ils disent, en épousant des filles de riches bourgeois, que de prendre des filles nobles sans dot. Celles-ci sont réduites à s'enfermer au couvent. Les bourgeoises riches échangent avec joie leur argent contre un titre. Dans ce traité, le mari et la femme ne sont l'un pour l'autre qu'un accessoire peu gênant. La bourgeoisie cherche par tous les moyens à se rapprocher des nobles qui la méprisent, au lieu de les attaquer à la tête du peuple qui la suivrait volontiers ; elle retarde ainsi son affranchissement. Depuis un demi-siècle environ elle initie la noblesse à la vie intellectuelle. C'est ainsi que la civilisation pénétra chez les Romains par cette foule d'artistes, de poètes, de philosophes grecs que les patri-

ciens de Rome réunissaient autour d'eux à titre de clients ou d'esclaves. Les nobles, qui se glorifiaient jadis de ne pas savoir écrire, se piquent aujourd'hui de bel esprit et de philosophie. Presque tous les livres paraissent sous le patronage de quelque grand seigneur. Il est triste de voir la pensée réduite à s'humilier devant la puissance, mais ce n'est qu'à cette condition que la société moderne lui permet de vivre. Cette noblesse éclairée prépare à son insu la révolution qui détruira les castes. Telle est d'ailleurs la puissance de la vérité, que plus d'un noble, sincèrement converti aux principes de la morale et de la justice, abdiquera spontanément ses privilèges le jour où l'humanité revendiquera ses droits.

La bourgeoisie dirigera cette révolution, mais elle ne peut l'achever qu'avec l'aide du peuple. Seulement, comme elle aura pour elle la richesse et les lumières, il est à craindre qu'elle n'en veuille profiter seule. Déjà, la monarchie ayant récompensé par des titres la servilité de la magistrature, il s'est formé une sorte de demi-noblesse, appelée noblesse de robe, assez méprisée de la noblesse d'épée. Si l'aristocratie militaire venait à disparaître, on pourrait redouter une féodalité de fonctionnaires comme celle du Bas-Empire, ou bien encore une aristocratie de banquiers, et on peut soupçonner par les financiers et les fermiers généraux d'aujourd'hui ce que serait une noblesse d'argent. Quant à la noblesse d'intelligence, ce serait la pire de toutes s'il pouvait y avoir des degrés dans l'absurde ; un peuple l'a réalisée, les Chinois : c'est un peuple de momies, condamné à une immobilité éternelle. Que les Dieux préservent la France d'une

caste de pédants! D'ailleurs ce n'est pas telle application du système aristocratique qui est vicieuse, c'est le système qui est faux. La supériorité de force, de richesse, d'instruction, est un avantage assez grand pour satisfaire ceux qui le possèdent. Loin d'aggraver les inégalités naturelles par les inégalités sociales, la conscience impose plus de devoirs aux heureux et aux forts, et la loi doit réparer autant qu'elle le peut l'injustice du destin.

DES ESCLAVES.

De toutes les accusations répétées contre nous par l'ingratitude et la vanité des nations modernes, la plus cruelle est celle-ci : la société antique avait pour base l'esclavage. Quand cette parole est prononcée, les amis de l'antiquité baissent la tête en silence et laissent les défenseurs du temps présent savourer à leur aise un triomphe incontesté. Cependant cette accusation est-elle juste, et les peuples modernes ont-ils sous ce rapport une supériorité qui leur donne le droit d'être si sévères pour les anciens? L'esclavage est, il est vrai, un crime tellement contraire à l'esprit du polythéisme qu'on pourrait s'étonner de voir la Grèce méconnaitre le principe fondamental de la morale païenne, le droit de l'homme, si son état permanent de guerre ne lui servait d'excuse. Mais lorsqu'on lit dans la Bible le récit de ces exterminations de peuples commandées à Moïse et à Josué par le Dieu d'Israël, on est forcé de reconnaître que la pensée de réduire les vaincus en esclavage fut à l'origine une pensée humaine, et qui montre la supériorité des nations païennes sur celle à la-

quelle l'Europe moderne rattache ses traditions religieuses.

L'esclavage s'introduisit fort tard en Grèce, notamment chez les Athéniens, les Locriens et les Phocéens. Les habitants de Chios passent pour l'avoir adopté les premiers ; ils furent condamnés pour ce fait par l'oracle de Delphes. Les pirates phéniciens répandirent peu à peu l'usage des esclaves dans les maisons des grands mais pendant très longtemps les travaux agricoles furent exercés par des hommes libres. Sparte, qui par sa constitution toute militaire fut une exception dans le Grèce, réduisit en esclavage une population vaincue. Bien que la plupart des anecdotes racontées sur la condition des ilotes ne puissent être prises au sérieux, on doit avouer qne cette condition, sauf la fréquence des émancipations, n'était pas meilleure que celle des serfs de la glèbe chez les peuples modernes. Dans tout le reste de la Grèce, surtout à Athènes, les esclaves, protégés par les lois contre la cruauté d'un maître brutal, l'étaient encore davantage par la douceur des mœurs grecques, et la servitude fut toujours bien moins dure que dans les sociétés féodales.

L'esclavage prit une grande extension à l'époque de la décadence du monde antique ; mais comme, pendant cette période, l'âpreté des mœurs romaines s'était tempérée au contact des idées grecques, la condition des esclaves fut bientôt adoucie par plusieurs lois des empereurs, en même temps que la séparation des classes d'hommes libres s'effaçait peu à peu. Les empereurs chrétiens rétablirent l'inégalité devant la loi et aggravèrent la condition des esclaves. Un rescrit d'Antonin les protégeait contre les

mauvais traitements; Constantin permit aux maîtres de les frapper et de les charger de chaînes, dût la mort s'ensuivre. Trajan avait défendu de considérer un enfant abandonné comme esclave de celui qui le trouvait; Constantin le permit. Il ordonna de mettre à la torture un esclave réclamé par deux maîtres, il défendit aux sénateurs de légitimer les enfants qu'ils avaient de femmes esclaves ou de condition inférieure. Honorius et Arcadius ordonnèrent de mettre à mort avant l'audition des témoins et l'examen de la cause les esclaves qui accusaient leurs maîtres, à moins qu'il ne s'agît de l'accusation de lèse-majesté qui touchait personnellement les empereurs (1).

La condition des colons, devenue un véritable esclavage dans les derniers temps de l'empire d'Occident, resta la même après l'invasion des Barbares; mais la plupart des hommes libres de race romaine grossirent le nombre des serfs. Le clergé eut des serfs comme la caste guerrière, et l'esclavage devint bientôt la condition normale de toute la population laborieuse des pays conquis. Ces esclaves étaient attachés au sol; dans le système féodal c'est la terre qui possède tout, titres et privilèges, bêtes et gens. Pour comprendre comment une constitution aussi oppressive que celle des sociétés chrétiennes et féodales a pu durer si longtemps, il faut remarquer que dans ces sociétés, basées sur la violence, de continuels déchirements arrêtent jusqu'au progrès matériel de l'industrie et de l'agriculture et prolongent indéfiniment la barbarie. Le midi de la Gaule avait conservé

(1) Voyez un article de M. Larroque, dans la *Revue de Paris*, du 15 décembre 1856.

quelques vagues souvenirs de l'organisation romaine; à la voix d'un pape une croisade s'organisa contre les Albigeois, et ce germe à peine éclos d'une civilisation nouvelle fut noyé dans le sang. Après l'établissement complet de la féodalité, les progrès de l'esclavage s'arrêtent; pendant les continuelles guerres du moyen âge, on ne voit guère d'hommes libres, c'est-à-dire de chevaliers, réduits en esclavage; la cause en est simple: on ne faisait pas de prisonniers. A l'exception des très grands seigneurs qui pouvaient payer une riche rançon, tout ennemi vaincu était mis à mort. Pour cultiver la terre les barons avaient assez de leurs serfs, dont la condition, ainsi que je l'ai dit, était celle des ilotes de Sparte.

L'excès intolérable du mal entraînait çà et là quelques résistances; il y eut des soulèvements de Bagaudes, des jacqueries. Alors les chevaliers couraient les campagnes, dispersaient les vilains, leur coupaient les pieds et les mains, et on n'en parlait plus. Que pouvaient ces malheureux, isolés, plongés dans la nuit de la servitude sans idée morale, courbés sous le culte abrutissant de la force? Homère avait bien dit que l'esclavage ôte à l'homme la moitié de son âme. L'affranchissement commença dans les villes qui gardaient quelques traditions des municipes romains. On ne pouvait pas toujours détruire; il fallait bien tolérer quelques industries: les évêques avaient besoin d'étoles, les barons d'armes et de vêtements. Ces forgerons et ces tisserands gagnaient quelque argent; ils s'apercevaient qu'ils étaient nécessaires, ils demandaient des franchises. On les leur refusa, ils résistèrent; alors on les leur vendit. Les rois.

qu'ils appelaient à intervenir entre eux et leurs seigneurs ou leurs évêques, firent payer leur intervention fort cher et prirent goût à ces médiations lucratives. Pour augmenter leurs revenus ils vendirent quelquefois la liberté aux serfs de leurs propres domaines. Mais, malgré ces affranchissements isolés, c'est seulement depuis la Renaissance et par suite du mouvement philosophique, que l'esclavage a commencé à disparaître. Les derniers serfs, en faveur desquels Voltaire écrivit un mémoire, viennent d'être affranchis par le roi; ils appartenaient à des moines. Chez la plupart des autres nations chrétiennes l'esclavage dure encore; dans quelques contrées, en Russie, en Hongrie, en Pologne par exemple la classe des serfs comprend presque toute la population.

Si la servitude est abolie de nom en France, elle n'a pas disparu de fait; le vasselage n'en est qu'une forme un peu adoucie; les vassaux sont bien au-dessous des affranchis de l'antiquité. Le sort des cultivateurs s'est amélioré cependant, et on peut espérer que la révolution leur donnera la propriété du sol qu'ils cultivent et les élèvera au rang de citoyens qu'ils n'ont pas encore; mais la profonde nuit intellectuelle dans laquelle ils sont plongés, la misère même des ouvriers des villes les réduit à une condition inférieure à celle de la plupart des esclaves anciens. L'avantage dérisoire d'une liberté nominale ne compense pas toujours la certitude où étaient les esclaves d'être nourris par leur maître qui avait intérêt à ménager leur vie. Le travail auquel sont soumis les ouvriers de plusieurs industries, ceux entre autres qui sont occupés dans les mines, travail au-dessus des forces humaines

et qui ne leur est pas toujours assuré, doit leur faire envier la condition des bêtes de somme.

Si la France a fait disparaître l'esclavage proprement dit de son territoire, elle ne l'a pas effacé de ses lois ; et, comme tous les autres peuples de l'Europe, elle le conserve dans ses possessions d'outre-mer. Après la découverte de l'Amérique, la race qui peuplait cet immense continent fut détruite en quelques années par ce même peuple qui, aujourd'hui encore, dans ses fêtes religieuses, offre à son Dieu des sacrifices humains qu'il appelle actes de foi. Pour convertir les Indiens et les civiliser, les Espagnols les entassaient dans les mines, ou même on les tuait sans but, en les traquant dans leurs forêts à l'aide de chiens dressés à la chasse à l'homme, auxquels on jetait pour curée des lambeaux de petits enfants. Quand on eut ainsi exterminé douze millions d'hommes, légitimes possesseurs de tout un monde, il fallut bien les remplacer, car les Européens ne renoncèrent pas à exploiter les mines d'or. Voilà pourquoi ils vont tous les ans saisir sur la côte d'Afrique des hommes qu'ils entassent dans la cale de leurs vaisseaux et qu'ils transportent dans leurs colonies. Ces esclaves y sont traités avec une dureté qui n'avait eu d'exemple dans aucun temps, même chez les peuples barbares.

Les nations musulmanes, inférieures aux nations chrétiennes en culture intellectuelle, leur sont souvent supérieures en élévation morale. Dans les pays mahométans, des lois humaines, et plus encore des principes religieux qui ont passé dans les mœurs, adoucissent le sort des esclaves. Mais rien ne tempère la rigueur de cette forme nouvelle de l'esclavage qui existe

aux colonies, pas même l'espérance de l'affranchissement. Là, l'opinion justement reprochée à Aristote, que l'esclave est d'une autre espèce que l'homme libre, est regardée comme une vérité triviale. Les esclaves, ceux même chez qui des croisements successifs ont effacé les caractères physiques de la race africaine, ne sont pas regardés comme des hommes. De là vient l'indifférence avec laquelle on sépare, pour les vendre, les maris de leurs femmes et les mères de leurs enfants.

J'ai donc été fort étonné d'entendre dire plusieurs fois que le christianisme avait aboli l'esclavage. Certes, il aurait pu le faire aux jours de sa puissance ; il ne l'a pas même tenté, parce que l'esclavage n'est contraire ni à ses traditions. ni à ses principes. L'âpreté patricienne de Caton, recommandant au père de famille de vendre l'esclave vieux ou maladif, semble dépassée par ces paroles de la Bible : « L'herbe, la verge et le fardeau à l'âne : le pain, la correction et le travail à l'esclave. L'esclave travaille quand on le châtie ; il ne cherche qu'à se reposer : lâche-lui la main, il demandera sa liberté. Le joug et la courroie soumettent le cou le plus dur : un travail assidu assouplit l'esclave. La torture et les chaînes à l'esclave malveillant : envoie-le au travail de peur qu'il ne soit oisif ; car l'oisiveté enseigne une grande malice. Assujettis-le au travail, c'est ce qui lui convient : s'il n'obéit pas, dompte-le avec des chaînes (Ecclésiastique, XXXIII). »

Cette dureté sauvage dut s'adoucir au contact des mœurs grecques ; pourtant il est plusieurs fois question d'esclaves dans l'Évangile sans que jamais l'esclavage y soit condamné ou

même blâmé. Aussi, lorsque saint Paul dit : « Nous avons été baptisés dans le même esprit, pour être un seul corps, soit Juifs, soit gentils, soit esclaves ou libres (I Corinth. XII, 13) : » cette fraternité toute spirituelle ne change rien dans sa pensée aux relations terrestres, car il dit plus haut : « Que chacun demeure dans l'état où il était quand Dieu l'a appelé. Avez-vous été appelés à la foi, étant esclaves, que cela ne vous trouble pas, mais plutôt faites-en un bon usage, quand même vous pourriez devenir libres (I Corinth. VII, 20). » Il renvoie à un de ses amis un esclave fugitif (Épît. à Philémon). Il trace même les prétendus devoirs des esclaves envers leurs maîtres : « Exhortez les esclaves à être soumis à leurs maîtres, à leur complaire en toutes choses, à ne point les contredire (Épît. II, 3). » « Que tous ceux qui sont sous le joug de la servitude regardent leurs maîtres comme dignes de tout honneur (I Timoth. VI, 1). » « Esclaves, obéissez avec crainte et tremblement dans la simplicité de votre cœur à vos maîtres selon la chair, comme au Christ (Ephés. VI, 5). » Ni les Pères ni les conciles ne pouvaient contredire des textes aussi formels. On comprend que les peuples modernes fassent embrasser leur religion par leurs esclaves : ils donnent à la servitude une sanction religieuse.

Loin de nier l'esclavage, le christianisme le consacre comme toutes les formes de l'autorité. Le précepte de l'Evangile : rendez à César ce qui est à César, a été développé par les apôtres : « Soyez soumis pour l'amour de Dieu à toute créature humaine, soit au roi comme au souverain, soit aux gouverneurs comme à ceux qui sont envoyés par lui pour punir les méchants et

récompenser les bons. Esclaves, soyez soumis à vos maîtres en toute crainte, non-seulement à ceux qui sont bons et modérés, mais encore à ceux qui sont difficiles (I[re] épît. de saint Pierre II). » « Que toute âme soit soumise aux puissances supérieures, car il n'y a pas de puissance qui ne soit de Dieu, et toutes les puissances de la terre sont ordonnées de Dieu. Celui donc qui résiste aux puissances, résiste à l'ordre de Dieu, et ceux qui résistent attirent sur eux la condamnation... Il faut être soumis, non-seulement par crainte, mais aussi par principe de conscience (Romains. XIII). »

Cette morale d'esclaves n'était pas la nôtre. Saint Thomas d'Aquin, qui soutient que l'esclavage est conforme à la nature, s'appuie, il est vrai, entre autres arguments, sur l'opinion d'Aristote ; mais c'est en vain qu'on affecte de rendre l'antiquité responsable d'une opinion individuelle. De quel paradoxe ne pourrait-on pas accuser les nations modernes si on leur attribuait toutes les opinions de leurs plus grands docteurs. Jamais Aristote n'eut pour nous l'autorité qu'il a eue au moyen âge, bien moins encore celle que la Bible a eue de tout temps pour les chrétiens. Si, dans son impuissance de s'affranchir des faits, il s'est égaré, il avoue du moins lui-même que son opinion trouvait de son temps un grand nombre d'adversaires : « Selon eux, dit-il, l'esclavage est contre nature ; c'est la loi qui distingue l'homme libre de l'esclave : loi injuste, car elle est violente (Polit. I, 34). » « Nul n'est créé esclave par la nature, dit Philémon. C'est la fortune qui asservit le corps. » Pour les anciens l'esclavage était un malheur qui pouvait frapper l'homme sans le dégrader ;

aussi ne fut-il jamais, comme aujourd'hui, le caractère spécial d'une caste ou d'une race. Esope, Platon, Phèdre, Épictète furent esclaves. Térence le fut aussi et n'en devint pas moins l'ami des Scipions, car le malheur n'est pas une tache. Apollon servit chez Admète, Hèraclès fut l'esclave d'Eurysthée, mais il s'éleva par sa vertu au rang des Dieux.

Dans la morale antique la servitude est un fait, non un droit. Si un esclave s'échappe, les lois humaines peuvent bien le ressaisir et le punir ; mais nul ne lui reprochera d'avoir violé ses devoirs, car il n'y a pas de loi morale qui nous ordonne la soumission à l'injustice par principe de conscience. Qu'il y ait aujourdhui un révolte d'esclaves comme on en vit à Rome, il se trouvera des prêtres pour dire à Spartacus : « Reprends tes fers et courbe la tête, soumets-toi avec crainte et tremblement. Celui qui résiste aux puissances résiste à l'ordre de Dieu même, car toute puissance vient de Dieu.

(*à suivre* LOUIS MÉNARD.

NOTE

SUR LA DOUBLE SÉRIE DES NOMBRES

PAR P. F. G. LACURIA.

Le nombre, comme nous l'avons dit, n'est que l'expression de la limite ; mais la limite peut se considérer sous deux points de vue : comme circonscrivant et comme excluant. Inscrivez dans un carré un triangle de la base soit un des côtés du carré, et dont le sommet atteigne le milieu du côté opposé, le triangle vous produira deux notions : le triangle d'abord, et ce qui reste du carré ; ou si l'on aime mieux, qu'on trace une figure quelconque dans l'espace, la ligne qui circonscrit votre figure la limite d'un côté pour la distinguer de l'espace, et de l'autre elle limite l'espace pour le distinguer de cette figure. Toute limite a donc une double fonction et un double aspect, inverse l'un de l'autre ; de là dans les nombres deux séries correspondantes, dont l'une est négative par rapport à l'autre, et qui sont affectées des signes + et — $\left(\begin{array}{l}1+2+3+4\\1-2-3-4\end{array}\right.$ etc. Cherchons quel peut être le sens de ces deux séries. Pour le comprendre, il faut distinguer avec soin les nombres abstraits et les nombres concrets, car ils ont un sens différent. La limite exprimée par le nombre abstrait est indéterminée, par là même elle affecte l'être tout entier, mais alors elle se perd elle-même et retombe dans l'unité, et s'exprime par l'adjectif *un* qui est la orme de l'Etre divin. Cet adjectif *un* exprime la distinction que Dieu fait de lui-même lorsqu'il considère son être ; mais s'il considère ce dont il se distingue, sa pensée s'exprime alors par — 1. + 1 — 1 sont donc deux termes corrélatifs qui représentent

la forme de Dieu ou sa limite sous ses deux aspects, l'un qui regarde l'être, l'autre qui regarde le non-être.

Que signifieront maintenant ces termes 2, 3, 4, 5, pris abstractivement? Dans l'usage ordinaire, c'est-à-dire dans les nombres appliqués, chacun de ces termes a, sous-entendu, le même facteur 1 qui détermine son sens, et on peut les écrire ainsi: $2 \times 1, 3 \times 1, 4 \times 1, 5 \times 1$, etc.; la question dépend donc du sens de ce 1. Or, ici il s'agit de l'unité abstraite ou indéterminée, ou autrement de l'unité dans son sens le plus étendu. Si l'on veut que l'unité signifie l'être même de Dieu ou l'infini absolu, comme l'infini ne peut ni se multiplier ni se diviser, on aura: 1 étant égal à ∞, $2 \times \infty = \infty = 1$, $3 \times \infty = \infty = 1$ etc., l'unité restera indivisiblement la même sans distinction possible. Regardons donc l'unité comme signifiant la distinction que Dieu fait de lui-même, et que nous avons dit être non pas l'infini, mais l'indéfini; or, il ne peut pas plus y avoir, dans le sens absolu, deux indéfinis que deux infinis, ces deux termes sont corrélatifs: l'indéfini non plus ne peut donc pas se multiplier, mais, comme nous l'avons vu, il peut se diviser; les nombres 2, 3, 4, 5, appliqués à l'indéfini d'une manière indéterminée, ne pouvant le multiplier le fractionnent, ils signifieront donc 2, 3, 4 parties de l'unité distinction, ou de l'indéfini divisé en 2, 3, 4 parties, ou autrement $\frac{2}{2} = 1$, $\frac{3}{3} = 1$, $\frac{4}{4} = 1$, $\frac{5}{5} = 1$. On voit donc par là que de quelque manière qu'on se tourne, l'unité abstraite engendre, enferme en elle-même, et est elle-même tous les nombres; seulement à mesure que l'expression numérique augmente, l'unité apparaît distincte en un plus grand nombre de parties. Si nous considérons maintenant la série $-2 -3 -4$, etc., par les mêmes raisons elle sera renfermée dans le terme -1 ou l'indéfini vu du côté du non-être. -2 sera donc deux parties de l'indéfini divisé en 2 et exclus, c'est-à-dire qu'on aura: $-\frac{2}{2} = -1$, $-\frac{3}{3} = -1$, etc., et la série complète sera:

$$- \frac{5}{5} - \frac{4}{4} - \frac{3}{3} - \frac{2}{2} - \left(- \frac{1}{1} + \frac{1}{1}\right) + \frac{2}{2} + \frac{3}{3} + \frac{4}{4} + \frac{5}{5}$$

Si nous descendons aux nombres concrets ou appliqués, ce sera tout différent. Ici, l'unité au lieu d'étre indéterminée est déterminée par un objet quelconque, au lieu d'exprimer l'infini ou l'indéfini elle exprime le fini qui peut se multiplier et se diviser. Mais qu'est-ce que le fini ? C'est une des fractions de l'indéfini. Supposons donc que l'être fini qui doit déterminer notre unité concrète soit la fraction de l'indéfini $\frac{1}{9}$, le sens complet de cette unité sera d'abord ce qu'elle contient de l'indéfini, savoir : $\frac{1}{9}$, sous-entendu ce qu'elle exclut, c'est-à-dire $\frac{8}{9}$, en réalité $+ \frac{1}{9}$, suppose nécessairement $- \frac{8}{9}$, puisqu'en admettant, en affirmant, en exprimant $\frac{1}{9}$ on rejette, on nie, on exclut les huit autres neuvièmes ; $\frac{1}{9}$ a donc relativement à l'unité un sens plus négatif que positif. Chacun des autres termes de la nouvelle série aura donc pour facteur cette nouvelle unité divisée par 9 et devra s'écrire $2 \times \frac{1}{9}$, $3 \times \frac{1}{9}$ etc. ; pour apprécier la fraction qui correspond à une unité telle que celles-ci : un mètre, une maison, il faudrait connaître l'unité tout entière, et Dieu seul peut en savoir l'indéfinie petitesse ; on voit que cette nouvelle unité, loin d'être infinie, a un sens plus négatif que positif, que le nombre ne la fractionne pas, mais la multiplie réellement, et qu'ici ce n'est plus l'unité qui contient les nombres, mais les nombres qui contiennent l'unité. L'oubli de cette distinction entre le nombre abstrait et le nombre concret, est la cause des disputes entre les philosophes et les mathématiciens sur la définition de l'unité. La même unité prise négativement sera $- \frac{1}{9}$ qui suppose $+ \frac{8}{9}$ qui restent encore de l'unité. Ainsi de même qu'un triangle ou une figure quelconque limite l'espace de deux manières,

d'abord en en circonscrivant une partie entre des lignes, ensuite en excluant tout le reste; de même le nombre concret, qu'il soit affecté du signe + ou —, a toujours deux sens, dont l'un est exprimé, l'autre sous-entendu : l'un de ces sens exprime ce qu'il contient de l'unité abstraite, l'autre ce qu'il en exclut. Les nombres affectés du signe + èxpriment ce qu'ils contiennent et sous-entendent ce qu'ils excluent; ceux affectés du signe — expriment ce qu'ils excluent et sous-entendent ce qu'ils contiennent; ainsi tous les nombres sont renfermés dans l'unité abstraite, et non dans l'unité concrète.

Faisons ici une remarque importante. J'ai dit, quand j'ai parlé des manifestations négatives, qu'elles exprimaient l'idée que Dieu avait du non-être, et non le non-être lui-même, qui ne peut être exprimé parce qu'il n'est pas. Il n'y a aucun substantif dans les langues qui puisse l'exprimer directement, et il ne peut y en avoir aucun, car les langues tout entières tirées du verbe *être* et contenues dans lui répugnent avec le néant; ce n'est qu'indirectement qu'elles en peuvent parler. *Néant* vient de *non-ens*, *non-étant*, *non-être*, mais l'expression *non-être* est impropre à exprimer l'absence de l'être; car pour exprimer l'absence de l'être il ne faut pas le nommer, dès qu'il est nommé il est, et le néant est refoulé et impossible. Ces mots néant, non-être, rien, ne représentent réellement que l'abstraction par laquelle on distingue l'être du néant, et non pas sa non-existence. Pour exprimer directement le non-être il faut se taire; dès qu'on ouvre la bouche, on le détruit à jamais. Un seul signe au monde est l'expression fidèle du néant, et il n'appartenait qu'à la langue toute négative des mathématiques de le trouver; c'est le zéro; j'ai dit un signe, car le mot par lequel on le désigne ne signifie pas directement le non-être, mais le signe même. Quant au signe, il ne représente absolument rien, ni substance, ni idée, ni abstraction, c'est un non-sens absolu; aussi la logique des mathématiques lui fait-elle jouer un rôle absolument nul;

multipliez, divisez, additionnez des zéros, faites-leur subir toutes les opérations imaginables, faites-leur subir toutes les transformations par lesquelles on interroge les nombres, éternellement muets, ils ne vous rendront jamais une seule réponse; il vous viendra toujours au bout de vos opérations le non-sens o. Il n'en est pas de même des nombres négatifs ; l'unité ou l'être y est nommé, ils ont la vie ; aussi, interrogés par le calcul, ils donnent une réponse. — 1 par — 1 donne + 1, de même — oo par — oo donne + oo. On a donc tort de placer dans la série des nombres, o comme intermédiaire entre 1 — 1, ainsi qu'il suit — 2, — 1, o, + 1, + 2. Zéro ne peut faire partie d'aucune série ayant un sens, car il est un non-sens ; le véritable centre de la double série des nombres c'est la double expression des nombres corrélatifs (— 1 + 1) qui représentent la distinction divine sous ses deux faces. — 1 n'est pas moins que o qui n'est rien ; nous avons vu au contraire que l'expression — 1, dans son sens complet, était en réalité plus positive que + 1 à cause de ce qu'elle sous-entend. Il est dit que Dieu a tiré le monde du néant, et non pas qu'il l'a tiré de zéro, parce que Dieu a tiré le monde de la notion qu'il a du non-être, notion exprimée par le mot néant, et non pas du zéro, qui n'a jamais rien produit, et à qui Dieu lui-même ne pourra jamais rien faire produire.

Toutefois, pour être juste, disons que les mathématiques ont eu moins tort de placer o dans la série des nombres, que de le placer sans préciser quelle fonction remplissait ce signe ; o ne manque point de quantités, mais une jointure entre deux quantités. Dans une série, l'étendue de l'unité étant arbitraire, on ne nomme chaque unité qu'au point où se terminant elle est complète ; chaque nombre exprimant une unité se trouve limité par l'endroit où on nomme le précédent. Mais les deux unités positive et négative se développent en sens inverse, il se trouve à leur limite respective un point qui n'a pas de nom et à qui on n'en peut pas donner, parce qu'il n'y a à ce

point aucune quantité nouvelle ; il fallait donc pour nommer ce point un mot qui n'eût pas de sens, et c'est pour cela qu'on l'a appelé zéro. Pour comprendre cela, prenez une échelle numérotée et appuyez-la par la base sur un miroir, l'image de cette échelle dans le miroir représentera la série négative ; or, soit dehors, soit dans le miroir, tous les commencements et fins de degré auront un nom, excepté le point qui appuie sur le miroir ; ce point ne représente aucune quantité, mais seulement le passage de l'une à l'autre, de + 1 à — 1 ; ce point sans quantité entre deux quantités on l'appelle zéro, afin d'éviter la périphrase qui serait son vrai nom : limite des deux unités positive et négative.

P. F. G. Lacuria.

Le livre de Jamblique

SUR

LES MYSTÈRES

Traduit du grec par Pierre Quillard

(*Suite de la page 330.*)

---

17 Tu me demandes enfin au sujet du mode de la mantie ce qu'il est et quel il est ; nous en avons parlé déjà en général et en particulier. Tu cites d'abord l'opinion des devins qui disent tous obtenir la prévision du futur par les dieux et les daimones et que seuls en effet ceux de qui il dépend le peuvent connaître. Puis tu as peine à croire que la divinité se soumette au service des hommes au point de ne se pas opposer à ce qu'il y ait même des alphitomantes (1). Tu as tort d'appeler « service » un acte accompli par les dieux en vertu de la plénitude de leur liberté, de la surabondance de leur bonté, de leur causalité qui embrasse tout, de leur souci de nous et de leur providence. En outre tu ignores le mode de leur énergie : car le dieu n'est point attiré ou tourné vers nous, mais il demeure séparé et prééminent et se donne à ceux qui participent de lui, sans sortir de soi-même ni s'amoindrir, ni devenir le serviteur de ceux qui le reçoivent, mais en usant d'eux tous au contraire comme de ses serviteurs.

L'opinion présente me semble erronée en un autre point : elle mesure les œuvres des dieux

(1) Divinateurs par la farine.

à la norme humaine et doute que de tels faits puissent se produire. Nous-mêmes en effet nous ne nous occupons des choses que tournés vers elles et parfois soumis aux passions qui nous dominent ; mais il est faux d'imaginer que la puissance des dieux soit de même l'esclave des choses qu'elle dirige. Celle-ci, ni dans la création des mondes, ni dans la providence des choses créées, ni dans la mantie à leur sujet n'est attiré vers les êtres qui la reçoivent ; mais elle leur fait part à tous de ses biens et les rapproche tous d'elle ; elle aide libéralement ce qu'elle gouverne et plus elle demeure en elle-même, plus elle est remplie de sa propre perfection. Et elle ne devient pas sujette des êtres qui participent d'elle, mais les fait siens et les conserve entièrement, elle demeure parfaite en elle-même et les comprend en elle, mais n'est dominée ni comprise par aucun d'eux.

Aussi est-ce à tort qu'une telle conjecture embarrasse les hommes. En effet, le dieu n'est pas divisé dans les différents genres de mantie, mais il les produit tous indivisément ; il ne les accomplit pas à des moments séparés, mais il les effectue tous à la fois d'une seule impulsion ; et il n'est point contenu ni divisé dans les apparitions, mais il les comprend en lui, les embrasse dans l'unité et les manifeste hors de lui par une seule volition.

Que s'il nous montre des signes, jusque dans des objets inanimés comme de petits caillous, des baguettes, certains bois et certaines pierres, du blé, de la farine, cela même est le plus merveilleux dans la manifestation de la mantique divine, puisqu'elle donne une âme aux êtres inanimés et le mouvement aux êtres immobiles

et qu'elle rend toutes choses claires, connaissables, raisonnables et place dans les mesures de l'intelligence des êtres dénués par eux-mêmes de toute raison. De même que parfois le dieu fait parler un fou avec sagesse et qu'alors il est bien évident pour tous que cela n'est pas humain, mais divin, de même par des êtres dénués de connaissance il manifeste ce qui surpasse toute connaissance. Ainsi il rend connu ce qui est naturellement inconnu et rend capable de connaissance des êtres qui en étaient incapables ; par leur intermédiaire il place en nous la sagesse et à l'aide de tout ce qu'il y a dans le monde, meut notre esprit vers la vérité, aussi bien à l'aide des choses actuelles que des choses passées et futures.

D'après cela donc je pense évident que le mode de la mantique est tout différent que tu ne le supposes et le conjectures. Il est en effet prééminent et agit de lui-même ; il est autonome, supérieur à tout et embrasse tout en soi, sans être lui-même compris par rien ni aucunement divisé par ceux qui participent de lui ; mais, un et infini, il les domine et les gouverne tous et par sa puissance infinie gouverne et prédit tout en même temps. Ainsi tu résoudras facilement les doutes fréquents qui embarrassent la plupart des hommes et tu reviendras nécessairement toi-même à la prédiction des dieux, intelligente, divine et véridique à l'aide de toutes choses.

Nous avons donc prouvé par ces raisonnements que la divinité n'est point attirée d'en haut vers les apparitions de la mantique ; mais après cette difficulté une autre nous survient, aussi grave que la précédente ; c'est ce que tu

ajoutes aussitôt au sujet des causes de la mantique : un dieu, un ange, un daimôn ou tout autre est-il présent dans les épiphanies, dans les manties ou dans toutes les autres actions sacrées. A cela notre réponse est simple : aucune des œuvres divines ne peut s'accomplir saintement sans la présence d'un être supérieur qui la surveille et l'effectue. Quand l'acte est parfait, existant par soi-même, absolu, les dieux en sont les directeurs ; les actes moyens et à qui il manque quelque chose de suprême, sont accomplis par les anges et manifestés par eux ; les œuvres du dernier ordre sont attribués aux daimones : en un mot toujours la direction des œuvres convenables aux dieux est toujours confiée à l'une des espèces supérieures. Puisque nous ne pouvons même pas balbutier une parole au sujet des dieux sans les dieux, on pourrait encore bien moins sans leur assistance accomplir des œuvres qui les égalent et prévoir tout l'avenir. Car l'espèce humaine est faible et petite, de vue courte, et ne possède par naissance que le néant. Le seul remède de son erreur naturelle, de son trouble et de son instable versatilité, c'est qu'elle reçoive, dans les limites de sa puissance, quelque communication de la lumière divine. Celui qui nie cette communication fait de même que ceux qui voudraient tirer une âme des êtres inanimés ou faire naître la pensée des êtres sans pensée : car il prétend produire sans cause les œuvres divines à l'aide du non-divin.

Il faut donc reconnaître qu'un dieu, un ange ou un daimôn accomplit les œuvres supérieures. Nous n'admettons pas cependant ce que tu regardes comme prouvé, à savoir qu'il les

accomplisse, attiré nécessairement par notre invocation. Car Dieu et tout l'ordre des êtres supérieurs qui en dépend sont plus forts que la nécessité, non-seulement plus forts que la nécessité introduite par les hommes, mais que celle même qui domine le monde : car la nature immatérielle et qui ne saurait recevoir aucun rang en surplus ne peut aucunement être l'esclave d'une nécessité survenue. Enfin l'invocation et les autres actes d'un prêtre instruit vont spontanément au devant des êtres supérieurs et se relient à eux en vertu de leur analogie et de leur parenté, mais accomplissent leur œuvre autrement que par la force.

Ainsi donc il ne faut pas croire, comme tu l'as fait, que ce qui advient aux divinateurs soit pour le prêtre instruit une cause de pâtir ou que la mantie s'accomplisse quand le divinateur a été en proie à une nécessité : ce sont là choses étrangères à l'essence des êtres supérieurs et qui sont en harmonie avec d'autres. Mais la cause des êtres supérieurs n'est même pas comme un instrument intermédiaire et l'invocateur n'agit pas par celui qui prophétise. Il est impie de dire cela. Il est beaucoup plus exact de dire que Dieu est tout, qu'il peut tout et a tout rempli de soi-même et que seul il est digne d'un culte vénérateur et d'un bienheureux respect ; et l'humanité est misérable, sans valeur et ridicule, comparée au divin. Je ris quant à moi quand j'entends dire que Dieu de son propre mouvement est présent pour l'évolution de la genèse ou pour d'autres causes : ainsi l'incréé ne serait plus supérieur si les évolutions de la genèse l'attiraient ; il ne serait plus la cause de tout si par d'autres causes il était

uni à certains êtres. De telles pensées au sujet des dieux sont indignes que nous les recevions et tout à fait étrangères aux faits qui s'accomplissent dans la théurgie. Cette demande d'ailleurs me semble analogue à l'opinion répandue sur la démiurgie et la providence. N'en pouvant comprendre le mode, et ne voulant point donner aux dieux des intentions ou des raisons humaines, il arrive alors qu'on leur dénie entièrement la providence et la démiurgie.

Puis donc que d'ordinaire nous leur répondons que le mode divin de la création et de la sollicitude est tout à fait différent, il ne faut pas par ignorance nier que l'univers soit subordonné à une cause ; de même on soutiendrait contre toi que toute la prescience et l'accomplissement des œuvres éternelles sont des actes divins et ne sont point produits par la nécessité ni aucune autre cause humaine, mais pour des causes telles que seuls les dieux les peuvent connaître.

Cela écarté, voyons l'autre cause que tu assignes à ces faits, à savoir que l'âme parle et les imagine et que ce sont en elle des passions excitées par de petites étincelles. Mais une telle conjecture est opposée à la nature et à la raison. En effet, tout ce qui devient, devient en vertu d'une cause et le semblable est produit par le semblable ; or, l'œuvre divine n'est ni fortuite (car de tels faits n'ont ni cause ni hiérarchie déterminée) ni issue d'une cause humaine : car l'un et l'autre sont différents et inférieurs et le plus parfait ne peut être produit par le moins parfait ; ainsi donc tous les actes qui lui sont analogues naissent d'une cause divine. Car l'âme humaine est comprise sous une seule

forme et enténébrée partout par le corps ; pour celui-ci que l'on parle du fleuve Ameleta ou de l'eau du Léthé ou de l'ignorance ou du lieu des passions ou de la privation de la vie ou de quelque autre mal, on n'en définirait point suffisamment l'infortune. Comment donc l'âme captive de telles chaînes pourrait-elle devenir capable d'une telle énergie : cette supposition n'est point raisonnable.

Si, en effet, nous semblons capable de faire quelque chose par une communication et une illumination des dieux, par cela seulement nous jouissons de l'énergie divine. Aussi l'âme en tant qu'ayant sa vertu et sa sagesse propre ne participe point aux actes divins ; cependant si de tels actes provenaient d'elle, ou bien toute âme les produirait, ou celle-là seule qui aurait une perfection suffisante. Or, aucune des deux n'est apte à les accomplir ; car l'âme, même parfaite, est imparfaite pour l'acte divin : c'est pourquoi l'action théurgique est autre et le succès des actes divins ne dépend que des dieux. Autrement il ne faudrait adresser aucun culte aux dieux et selon ce raisonnement sans aucun culte les biens divins nous seraient départis. Si donc de telles opinions sont folles et insensées, il faut écarter ainsi toute conjecture de ce genre qui semblerait fournir un motif raisonnable contre la plénitude des actes divins.

(*à suivre*). PIERRE QUILLARD

LES

GRANDS THAUMATURGES

APOLLONIUS DE TYANE

(*Suite de la page 360*)

« Parmi les substances du règne minéral, il y a différents degrés de perfection ; les plus parfaites sont les minéraux fusibles, dont le nombre est égal à celui des planètes. Chacun de ces métaux appartient à une des planètes ; le plomb à Saturne, l'étain à Jupiter, le fer à Mars, l'or au Soleil, le cuivre à Vénus, le vif-argent à Mercure, et l'argent à la Lune. Les uns sont mâles, ce sont le plomb, le fer et l'or ; d'autres femelles, et de ce sexe sont le cuivre et l'argent (1) ; le vif argent est tantôt mâle et tantôt femelle. On distingue dans chaque métal le corps et l'esprit, et chacun d'eux participe aux qualités de l'astre sous la domination duquel il est, et à celles des signes du zodiaque assignés à cet astre. Ainsi le plomb participe des qualités du Capricorne et du Verseau, qui sont les deux signes dépendant de Saturne ; le Capricorne est le corps de cet astre, et le Verseau son esprit : le premier est froid et sec, le second chaud et humide : dans l'un de ces deux signes il agit par les qualités de son corps, et dans l'autre par celles de son esprit. »

On trouve de pareils détails sur les autres métaux. Un grand nombre d'autres substances minérales, de pierres, de sels, etc., sont classés de la même manière, avec celui des métaux auquel elles paraissent avoir plus de rapport, sous la domination des sept pla-

(1) L'auteur ne marque pas le sexe de l'étain ; c'est sans doute une omission dans notre manuscrit.

nètes. Voyons comment l'auteur explique la formation de quelques-uns de ces métaux.

« Le vif argent est un corps fusible ; il doit son origine à une portion d'eau renfermée et resserrée dans la mine. Cette portion d'eau, volatilisée d'abord par l'action de la chaleur, s'éleva vers le sommet de la mine, et ne trouvant point d'issue, s'y attacha en forme de vapeur ; elle s'y refroidit insensiblement, ses molécules se rapprochèrent, et repassant à son premier état, elle se convertit en eau, et fut reportée par la pesanteur au fond de la mine. Une nouvelle volatilisation produisit le même effet que la première, et fut suivie d'un second refroidissement qui la réduisit à sa nature primitive. Ces opérations se réitérèrent plusieurs fois, mais à chaque nouvelle volatilisation, la substance aqueuse s'atténuait et devenait plus spiritueuse et plus légère ; elle retenait toujours quelque nouvelle portion de la chaleur qui la réduisait en vapeur, et cette chaleur augmentait celle qu'elle avait reçue dans la première formation ; car l'eau dans son principe avait été combinée avec la lumière, et c'est là la cause de sa fluidité, et ce qui l'empêche d'être un corps solide comme la pierre. Par l'augmentation du principe de la chaleur cette eau acquit la propriété de dissoudre les corps, toute substance chaude et humide étant naturellement dissolvante ; elle s'empara donc du soufre, le fit entrer en dissolution, se l'incorpora, et par une longue digestion et une douce coction, l'esprit du soufre pénétra les parties de l'eau, principe du vif argent, et devint l'esprit du vif argent. La fluidité de l'eau servit de *gluten* pour retenir les molécules sèches du soufre, et la sécheresse du soufre donna à ce corps composé un degré d'adhérence suffisant pour l'empêcher de se diviser comme l'eau et se de mêler avec les fluides.

« Le vif-argent est le principe de tous les métaux ; la variété de leurs couleurs, de leurs saveurs et de leurs odeurs, ne vient que des lieux où ils se sont formés, et de l'action des quatre principes élémen-

taires dans leur formation. Ils ont tous pour base le vif argent et devaient tous être de l'or ; leur substance est la même que celle de ce métal, mais divers accidents survenus pendant leur formation l'ont arrêtée et les ont modifiés sans altérer leur substance primitive.

« Le vif-argent étant ainsi formé, le corps de ce métal était chaud et humide, et son esprit froid et sec : c'est pour cela que le vif-argent est sous la domination de Mercure ; car les deux signes du zodiaque attribués à cet astre, l'un, celui des Gémeaux, qui est son corps est chaud et humide ; l'autre, qui est la Vierge, est froid et sec. Le principe humide occupait donc la surface des molécules du vif-argent, et le principe sec était dans l'intérieur ; le lieu où le vif-argent s'était formé étant d'une température modérée, et exempt de toutes substances salines, amères, acides ou fétides, ce métal entra en fermentation par l'effet de la chaleur unie à l'humidité ; il se volatilisa, l'adhérence de ses molécules fut détruite, et la chaleur de la fermentation, pénétra ces molécules elles-mêmes ; la chaleur s'unit au principe sec qui occupait l'intérieur du vif-argent, et augmente son énergie. Ce principe parvint ainsi à dominer dans ce métal, se porta à sa surface et le coagula également dans toutes ses parties : le froid qui entrait dans la première combinaison du vif-argent disparut, et il ne resta plus dans ce nouveau composé que le principe de la chaleur uni au principe de l'humidité, et ce même principe uni à celui de la sécheresse. Ces deux combinaisons, qui sont l'air et le feu, donnèrent naissance, par leur mélange, à la couleur rouge qui parut à la surface du métal. La saveur de l'or est douce, parce que la douceur tient le milieu entre les saveurs, comme le Soleil entre les planètes. La grande pesanteur de l'or est causée par la densité de ce métal, c'est-à-dire, par le rapprochement extrême de ses molécules ; et la cause de cette densité est la parfaite dissolution du vif-argent. Le principe de la sécheresse occupant la surface des molécules de l'or, comprime et retient le principe

de la fluidité, rapproche les parties de ce métal et augmente sa pesanteur spécifique. »

Telle est, ajoute Silvestre de Sacy, la manière dont notre auteur explique la formation de chaque métal en particulier, et d'un grand nombre de substances minérales qu'il regarde comme des métaux commencés, dont la métallisation a été interceptée par divers accidents.

En lisant les détails dans lesquels il entre sur la production des corps métalliques, dans l'origine du monde, et sur leurs affinités avec les sphères célestes, les astres et les signes du zodiaque, je m'étais attendu à trouver dans la suite de son ouvrage, des instructions sur la manière de procéder à la recherche de la pierre philosophale. Cependant je n'y ai rien trouvé de semblable ; cela me porte à conjecturer que l'auteur avait réservé cette matière pour le second traité qu'il annonce comme la suite de celui-ci, et qu'il dit avoir intitulé : *De la création et de la créature*.

(*à suivre*) ALASTER

GLANES

Des nombreux volumes reçus depuis quelque temps, il nous faut signaler : *Comment on devient Ariste*, œuvre de superbe écriture et de hautaine pensée, l'une des dernières du Sar Péladan ; *Eleusis*, *causerie sur la cité intérieure*, du précieux et délicat poète Camille Mauclair ; *Les Petites Religions de Paris*, un joli volume plein de renseignements curieux et exacts, de faits pris sur le vif, et que recommande, de plus, le nom de son auteur, notre collaborateur Jules Bois ; *La Maison hantée*, de Bulwer-Lytton, ouvrage traduit de l'anglais, pour la première fois en français, par René Philipon ; *Le Messager céleste de la Paix Universelle*, de l'illuminée Jeanne Leade, troduit, aussi pour la première fois, par P. Sédir.

Parmi les périodiques relevons, également : Dans « L'Idée libre », de mai-juin, *Erôs*, *étude sur la Symbolique du Désir*, par notre collaborateur Louis Ménard ; dans les « Annales des sciences psychiques », de mai-juin, *Objectivité des effluves perçus sous forme de lumière dans l'état hypnotique* A. de Rochas ; dans *Le Cœur*, de juillet, *Le Bouddhisme*, par Antoine de la Rochefoucauld.

Le Directeur Gérant : F. DESCHAMPS.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie DESTENAY. — BUSSIÈRE frères.

LA FORCE VITALE
L'AME VITALE

Par le Dr H. Baraduc

Dans l'étude de cette double question, je me propose d'envisager trois points de vue relatifs à la force vitale, force créatrice, instinct universel, inconscient, inférieur d'Hartman, *en dehors de nous*, et à l'âme vitale *en nous.*

1° **Le fait**, c'est-à-dire le phénomène observé sur chaque personne se soumettant à l'expérience ;

2° **Interprétation** du phénomène sujette à critique comme toute théorie, malgré ses sanctions apportées ;

3° **La nature du phénomène**, c'est-à-dire sa différenciation avec les modes de l'énergie comme chaleur , électricité, magnétisme minéral artificiellement produits.

1° Le fait brutal, la découverte que j'ai l'honneur de vous exposer, consiste en ce que l'allure d'une aiguille suspendue par un fil de cocon non tordu, en dehors de toute cause étrangère, à distance et sans contact avec le corps ou la main, présente, à l'approche de cette dernière dans ses mouvements d'attraction et de répulsion, des modifications qui, mathématiquement, chiffrent le sens et l'allure d'un mouvement intime en nous, *mouvement de l'âme*, dirait Aristote.

L'observation répétée m'a permis d'interpréter le sens de ce mouvement de vie, caché dans dix-sept formules types, et, bien plus, *de pouvoir reproduire ces formules en suggérant à des personnes hypnotisées, l'état d'âme correspondant à la formule que j'avais préalablement interprétée.*

Nous voici mis au courant de ces phénomènes étranges, développés non sur le plan matériel organique, mais sur le plan animique, vital, où un appareil réfléchit la physionomie de l'âme, comme un miroir réfléchit les traits matériels,

Je vous rapporte ici un exemple qui sera facile à saisir. Mme G., joyeuse et impatiente de se rendre au Concours hippique, me donne une première formule de grandes oscillations expansives. Dans la conversation, je fais plus tard allusion à une rencontre probable. Aussitôt, sa figure se contracte, la malade se ferme, et la seconde formule biométrique est O/O, c'est-à-dire absence de tout mouvement *animique ;* ses mains, cependant, n'avaient pas sensiblement changé de température, et la puissance électrogénique de sa peau avait dû s'accroître, comme le démontrent les expériences de Tarkanoff avec son galvanomètre cutané, tandis que le biomètre animique était resté absolument muet.

Si l'âme était visible et tangible, à coup sûr toutes les écoles positivistes et matérialistes l'admettraient, alors que seules les études psychiques par les manifestations télépathiques, la philosophie par la logique du raisonnement, ou la religion par la foi, en reconnaissent l'existence.

Je laisse les expériences occultes, les études télépathiques ou spirites absolument de côté, pour m'en tenir simplement au mouvement spontanément produit à distance de notre corps, par l'âme qui l'habite, en démontrant expérimentalement que ces mouvements d'aiguille ne sont dus ni à la chaleur (expérience avec la glace), ni à l'électricité du corps matériel (expérience dans le vide et qu'il suffit de suggérer l'âme d'autrui pour remédier à ses troubles et changer sa formule biométrique (1).

La vie n'est donc ni la fonction chimique d'un organe ni une réunion de fonctions, c'est un principe

1 Voir *La force vitale, notre corps fluidique, sa formule biométrique*, Carré.

intelligent, possesseur de son propre mouvement, qui *en nous constitue des condensations de force vitale en des systèmes organiques matériels, qu'il crée et détient.*

En enregistrant ses mouvements on peut de plus constater l'état d'âme et la force vitale chez une personne bien *équilibrée*, ou *neurasthénique*, *névrosée*, *hystérique*, de telle façon que l'appareil, semblant ne faire qu'un avec la personne, donne une formule différente pour chacune d'elles.

L'ensemble de ces phénomènes scientifiquement constatés et interprétés par dix-sept formules dites biométriques, vous seront ultérieurement exposés.

Cette constatation par l'aiguille fait désormais rentrer la force vitale dans le domaine de la physique.

Ainsi donc se trouve réalisé le desideratum du professeur Lodge lorsqu'il dit : « La vie n'est pas de l'énergie. C'est un principe dirigeant qui n'a pas encore trouvé sa place dans le domaine de la physique ».

La vie cosmique n'est pas de l'énergie, c'est-à-dire ni chaleur, ni électricité, ni lumière, voici le fait capital. Le fait secondaire, c'est qu'elle peut les engendrer.

La force créatrice se présente à nous avec de l'Intelligence cosmique, du mouvement primordial et de la matière radiante, son intelligentiation se manifeste par sa production spontanée, son application si variée dans l'échelle des êtres, son mode particulier de concrétions chimiques suivant la vibration radiante et enfin ses mouvements spontanés en nous allant de l'esprit vers la matière ou de la matière vers l'esprit en des mouvements complets ou arrêtés, représentés par ces dix-sept formules qui constituent le tempérament, l'état d'âme, la nature intime de chacun.

Ame ou corps fluidique vital. — L'ensemble des observations qui se portent actuellement à plus d'un mille, m'a démontré une première loi : *la moitié du corps droit fluidique attire la vie cosmique, tandis que*

la moitié du corps gauche repousse ; la proportion est de 3 à 1. Il reste donc deux unités de force vitale en nous puisque trois entrent et qu'une s'extériore.

C'est cette réserve qui constitue le capital Vie, la somme de force vitale en nous, *notre double fluidique.*

Ce corps fluidique, d'après mes expériences, basées sur sa possibilité d'extérioration à la période dite de rapport magnétique, décrite par M. de Rochas, m'a présenté quatre centres vitaux ou puissances animiques, *archées*-cérébrale- pneumonique-gastrique-génitale, que j'ai dû extériorer et verser d'un sujet *dans un autre sujet.*

Ces quatre vitalités secondaires doivent fonctionner à l'unisson, dans leur ordre hiérarchique sans déficit, ou déséquilibre, ni invasion réciproque, de façon à fournir la note d'ensemble *harmonique*, du concert vital exprimé par la formule biométrique « *attractive droite = répulsive gauche* », formule enregistrée à distance du corps humain où se tient l'orchestre.

La force vitale cosmique entrant en nous s'y *condense*, s'y *spécialise*, s'y *tonalise* ensuite, donnant l'impulsion vitale, c'est-à-dire, *l'intelligence et le mouvement de la croncrétion chimique*, *à cette colonie de cellules, à cette hiérarchie de consciences*, suivant l'expression de Maine de Biran, le tout sous l'œil de l'esprit.

La relation entre la pénétration de la force de vie en nous et l'extérioration de notre force psychique, fournit la notion du mouvement de vie normal ou anormal qui se passe dans notre corps, de l'état de santé ou de maladie de notre âme vitale.

Pour mieux vous figurer ce corps fluidique éthéré, double, exact du corps matériel, vous pouvez admettre que chaque cellule du corps humain matériel contient une particule de force vitale et une lueur de notre esprit. Le savant russe dont j'ai présenté la candidature à la Société d'électrothérapie, est venu ultérieurement confirmer cette donnée par les photogra-

phies de l'étincelle électrique sortie du corps, entraînant une particule de la vitalité sur un aspect de nébuleuse condensée pour les débilités et d'astres brillants pour les gens pleins de vie.

Dissolvez par l'imagination le corps matériel, le corps fluidique, l'*âme* restera devant vous, contenant son esprit.

Vous voyez ainsi le schéma total du corps matériel, fluidique et psychique, c'est-à-dire *du corps*, de *la vie* et *de l'esprit*, trinité humaine correspondant aux trois plans de la matière, de la vie universelle et du divin, qui sont les sources d'aliment et d'entretien de notre corps, de notre âme, de notre esprit.

2° INTERPRÉTATION DES FORMULES. — Lorsque le corps vital est dans un état ou en mouvement, il détermine dans l'appareil un état ou un mouvement analogue de l'aiguille : voilà le critérium.

Je vous rappelle que c'est par l'observation multipliée, la statistique et la reproduction suggestive d'états d'âmes répétant mes formules que je suis arrivé à les interpréter. J'affirme de plus avec Kan et Cyon l'existence des plans animiques. Le côté droit du corps vital attractif est en rapport avec la vie cosmique et exprime la vitalité physique, tandis que le côté gauche est en rapport avec l'esprit et exprime la vitalité psychique.

L'âme entière physico-psychique peut donc être interprétée :

1° Dans ces états par ces trois formules :

Main droite Attraction /A*tt*/ Main gauche [1].
Main droite O/O Main gauche
Répulsion/ Rep.

2° Dans ses mouvements intimes complets.

(1) La formule commence toujours par la main droite qui attire (la barre représente le corps) et se termine par la main gauche qui repousse à l'état normal.

Att/ Rep.
Rep./ *Att*.

3° Dans ses mouvements arrêtés.

Att./O
O/ *Att*.
Rep./O
O/Rep.

Ces neuf formules principales comportant huit autres formules secondaires, l'ensemble confirme le chiffre de 17 préalablement cité (voir *La force vitale*).

ALLURE. — La formule biométrique présente une allure qui est celle même de nos mouvements intimes, dont elle reproduit l'amplitude, la lenteur, la rapidité la fixité ou l'oscillation dans le déplacement de l'aiguille, quel que soit le chiffrage observé.

Cette allure se remarque dans les états de double attraction neurasthénique, de double répulsion, dans les mouvements complets d'attraction et répulsion, ou dans les mouvements arrêtés de névrose.

En nous à l'état normal. l'âme vitale décèle son égalité et sa bonne vitalité par l'équilibre entre l'attraction droite et la répulsion gauche.

Ce type de formule $Att^5 = Rep^5$ est celui du corps équilibré dans ses manifestations morales et matérielles et dans la hiérarchie de ses puissances animiques,

Au cours d'un traitement, c'est elle que par les moyens électrothérapiques j'ai cherché à reproduire et qui annonce le rétablissement prochain et persistant.

La formule Attraction / Attraction indiquant la faiblesse de la vitalité matérielle, c'est-à-dire du sang, de la nutrition, du tube digestif, comme la faiblesse de la vitalité *psychique*, comprenant la neurasthénie cérébro-spinale, avec prédominance de l'une ou de l'autre de ses formes, suivant que la force vitale réparatrice se précipite en plus grande quantité sur le côté droit ou gauche du corps humain.

Rep. / Rep. / indique l'extérioration animique dans les grands mouvements d'âme, comme la joie, la colère ou l'exubérance de vitalité.

Au point de vue moral A*tt.* / A*tt.* veut dire tristesse, crainte, contrition.

Rep.[5] / Rep[5]. veut dire joie expansive.

La formule O/O donne l'équilibre entre la tension de la force vitale en nous et de la force universelle.

Au point de vue moral veut dire calme, froideur, indifférence.

Les formules A*tt.*/ Rep. et Rep. / A*tt.* indiquent les mouvements de la vitalité vers l'esprit ou vers la matière, le double jeu de la vie en nous au point de vue de la fonction psychique à produire (A*tt.*/ Rep.) ou de la reconstitution matérielle comme dans les convalescences (Rep./ A*tt.*).

Avec la formule A*tt.* /O le corps fluidique se charge, condense la force vitale cosmique sur un de ses quatre grands centres. Cette condensation sur la matière organique devra prendre un écoulement, c'est-à-dire s'extériorer par le côté gauche, revenir à la formule A*tt.* / Rep. sinon la névrose et l'hypocondrie seraient établies avec le temps.

Si A*tt.* [5] /O est une formule de réfection matérielle, A*tt.* [30] /O est une formule de névrose et d'hypocondrie réelle.

Le formule O/ Rep. indique une polarisation de la force vitale, du côté du psychisme, tout se porte au cerveau. C'est une prédominance psychique pouvant aller jusqu'à la psycho-névrose, la monomanie, engendrant un éréthisme cérébral.

Tels sont les chiffrages des formules et leur sens, il faut de plus considérer l'allure de l'aiguille qui se meut doucement, pondérément avec les natures régulières, ou rapidement par saccades chez les âmes folles des hystériques.

Les grands névrosés attirent très rapidement de la main droite de 40 à 50°, la main gauche ne donnant rien.

Le type hystérique est à grandes occillations, atti-

rant et repoussant dans la même unité du temps et du même côté. Il semblerait que les échanges entre la vie cosmique et la vitalité d'un des organes de l'hystérique soient tellement grands et faciles qu'à chaque instant, une nouvelle personnalité se produise en elle et qu'elle soit en communication intime avec les forces connues et inconnues qui lui donnent ce caractère prothéique remarquable.

Par antithèse je rappellerai que des personnes m'ont fourni la même formule Att^5 / Rep. ^{5} d'une année à l'autre, malgré de passagères indispositions qui n'ébranlaient pas leur tempérament vital ; ce sont des gens calmes, pondérés.

Dans les états d'âme, plus le corps matériel est dénué de forces, plus le corps vital fait d'appels à la vie cosmique qui l'entoure et avec laquelle il établit un intime et harmonieux échange.

Durant la fatigue, la digestion, la grossesse, la bonne nature, cette grande mère l'*Alma parens*, répond à l'appel de l'âme vitale jusqu'à ce que notre propre force se soit condensée et tonalisée, au point de permettre la manifestation psychique accusée par l'expansion de la main gauche. La formule alors de A*tt.* / A*tt.* est devenue A*tt.* / Rep.

Chez les neurasthéniques dont l'âme a perdu la faculté de se condenser et de se tendre, pour ces tonneaux des Danaïdes qui font eau de toute part, la force vitale réparatrice n'en continue pas moins ses apports jusqu'au moment où le repos des organes matériels, l'électricité ou le grand air ait permis à notre âme de constituer sans défaillance son capital Vie.

Le corps fluidique est-il en hypertension vitale : on observe au contraire un double rayonnement expansif, de la chair heureuse d'exister et de l'esprit heureux de se manifester Rep. ^{6}/ Rep^6.

La nature reçoit à son tour ses manifestations qui semblent peut-être ne pas se perdre.

Ce n'est pas tout : Dans les mouvements évolutifs de l'âme vers l'Esprit A*tt.*/ Rep., ou involutifs vers la

matière Rep. A*tt.*, le corps vital se meut dans un sens précis avec un-but arrêté pour la fonction psychique à produire A*tt.*/ Rep., ou la constitution chimique à réparer Rep./ A*tt.*

Dans le premier cas, il y a usure matérielle, suroxydation urinaire, mais expansion de l'esprit. Dans le second il y a au contraire augmentation de poids, réfection matérielle, pléthore physique comme dans la convalescence.

Ce double jeu de l'âme entre notre matière et notre esprit décèle une prévoyance et une sagesse plus qu'instinctive qui faisait considérer la force vitale qui nous pénètre comme une réelle mère continuant et répétant en nous l'œuvre de notre création.

C'est aussi la bonne nature médicatrice sur laquelle comptait l'expectation de l'école d'Hippocrate, c'est d'elle qu'il attendait le retour à la santé : de son temps l'Enormon, l'âme antique était peut-être plus puissante que l'âme névrosée de la fin de ce siècle.

Je ne peux pas dire pourtant qu'elle ne soit pas susceptible de ressort. J'ai vu en effet, si la maladie animique n'était pas trop ancrée, des modifications spontanées avoir lieu en dehors de toute médication par la seule vertu de l'Esprit de vie, dirait Paracelse ; et j'ai pu observer ainsi toute la gamme du mouvement vital qui de maladif s'est transformé en mouvement vital normal par la progression successive des formules.

A*tt.*/A*tt.* —A*tt.*/O—O/A*tt.*—A./O— A*tt.*O.—A*tt.*/ Rep—A*tt*=Rep.—Rep./Rep.

Toutes ces considérations mettent bien en relief le caractère de but, de mouvement final, en un mot d'*intelligence en mouvement* comme je vous le disais au début de cette conférence, c'est là le *génie de la Vie.*

Il existe donc en nous *une âme*, non pas hypothétique ou créée à dessein par les religions, mais bien *réelle*, double fluidique de notre corps matériel.

L'école positiviste trouvera qu'il n'existe plus

d'abîmes brusques dans les croyances entre le matériel et l'immatériel, le fini et l'infini. Elle verra que tout s'engendre dans la nature, se touche et s'emboite, et qu'après avoir exploré le domaine de la matière dans son étendue, le domaine de la mécanique dans les lois de transformation de l'énergie, l'heure est arrivée pour l'esprit humain d'envisager non plus le mouvement produit, mais le mouvement spontané, c'est-à-dire *de l'Intelligence en mouvement.* Cette donnée appliquée à l'âme humaine nous la montre se connaissant elle-même par l'esprit qu'elle renferme, comme agissant de son propre mouvement et ce mouvement, nous pouvons l'enregistrer. Cicéron affirmait « Tout être est mû par une force intime qui lui est propre ». Porphire ajoutait « l'âme se fait son corps » ; Aristote disait « l'âme est le principe de vie ».

J'ai donc pu mesurer ce qu'Hippocrate appelait l'Enormon du corps humain, ce qui meut en nous, et surprendre par l'allure d'une aiguille la vivacité, la lenteur ou l'amplitude de ses mouvements, les modifications de cette chose que Barthès disait se trouver dans les êtres vivants et de ne plus exister chez les morts, en un mot le mouvement intime de l'âme.

Cette âme de vie se manifeste par ses propres mouvements intimes qui dépassent les limites cutanées de notre corps visible et viennent s'enregistrer d'eux-mêmes.

Retenons donc, qu'entre votre corps matériel *électro calorique* et votre esprit d'essence *divine* pour moi, il existe l'Ame vitale, dynamisme intelligentié et matière subtile dans les mouvements extériorés et les communications avec la vie cosmique, l'Ame du monde, sont saisies au passage, par une aiguille révélatrice et interprétées dans une formule biométrique.

Cette formule démontre le lien existant entre nous, le concret et l'invisible d'où tout sort et où tout rentre.

3° NATURE DU PHÉNOMÈNE — Il reste à définir le 3e point, *la nature* du mouvement de l'aiguille.

Une série d'expériences m'a permis de rejeter la chaleur et l'électricité telles que nos appareils les fournissent et de mettre au jour une force spéciale, *mode intelligentié de l'éther.* Les nouvelles données expérimentales que je rapporte ici viennent préciser encore plus le côté physique de la question, et permettre de la définir ainsi ;

La force vitale est de l'intelligence en mouvement concrétant de la matière ; elle est créatrice et répétatrice spontanément de la forme, au lieu d'être fatale, identique à elle-même et produite artificiellement par la main de l'homme.

J'ai donc différencié la force vitale des modes de l'énergie, par ce qu'on peut appeler *les réactifs physiques* de ces derniers et par l'introduction d'un facteur nouveau et spécial, de l'*intelligence dans le mouvement dit vital*, tandis que la chaleur et l'électrité toujours identiques à eux-mêmes par leur mode vibratoire, une fois produits, sont fatidiques dans leur expression. Une autre preuve est tirée de la forme de ces forces, fournie par l'électrographie, c'est-à-dire par la façon dont elles se présentent à l'œil une fois qu'elles ont impressionné une plaque-lumière au gelatino-bromure.

En effet, tandis que le fluide électro-statique-positif se présente sous la forme d'une série d'aiguilles ou de traits irradiés d'un centre, que le fluide électro-statique-négatif le fait sous la forme d'une nébuleuse, la force vitale se manifeste spontanément par des *boulets ronds* isolés souvent, souvent accouplés deux à deux.

Je dis *boulets vitaux*, parce qu'ils semblent parfois animés de mouvements rapides, et laisser derrière eux une queue pareille à de petites comètes. En réalité ce sont des *âmes cellulaires* analogues, dans la dynamique vitale, à la cellule arrondie du corps matériel. Par leur agglomération et leur fusion, ces prototypes d'âmes vitales se présentent sous la forme d'un nuage fluidique, bien différent de la nébuleuse électrique négative.

Le grand caractère de la force vitale est de répéter des formes et de reproduire spontanément des figures ; c'est ce que j'ai appelé l'*Iconographie*, c'est-à-dire la reproduction sur des plaques sensibles de formes vitales par rapport à l'*Electrographie du professeur Iodko.*

Réactifs physiques de la chaleur *et de* l'électricité.

Dans le vide. — Tandis que la chaleur se propage plus difficilement dans les espaces raréfiés, témoin le froid intense des espaces inter-sidéraux, et la pro duction de glace au contact des vases soumis à une brusque raréfaction, j'ai pu constater comme je l'ai rapporté à la page 75 de mon livre sur la force vitale que l'influence se faisait sentir sur l'appareil, préalablement mis sous une cloche dans laquelle un vide relatif avait été produit par la pompe à eau (Expérience faite chez le professeur Richet).

On sait d'autre part, que M. Raoul Pictet a pu soumettre à 200° de froid des organismes vivants sans que la vie en fut éliminée.

Nouvelles expériences. — L'expérience de la force vitale agissant à travers un bloc de glace de 10 centimètres d'épaisseur, que j'ai rapportée dans le même ouvrage, me semblait être une confirmation de ma théorie, lorsque j'appris par les physiciens actuels que l'on considérait l'alun en solution concentrée comme un agent adiathermique. J'instituai alors l'expérience suivante : la cage en verre fut enveloppée d'une cuirasse d'alun formée de telle façon que de chaque côté d'une toile à voile, dans une dissolution concentrée, il se produisit par dessication une épaisseur d'un 1/2 millimètre d'alun. L'écaillement fut empêché par un revêtement de collodion, qui a aussi la propriété de diffuser l'électricité ; malgré cette carapace adiathermique, et comme si elle n'existait pas, l'aiguille eut les mêmes mouvements d'attraction et de répulsion.

On pouvait donc éliminer la chaleur comme facteur du mouvement de l'aiguille.

Restait l'électricité ; elle pouvait être invoquée,

malgré les nombreuses expériences que j'avais présentées sous le chapitre de « Loi de consommation du mouvement libre par les modes de l'énergie. »

Pour faire une expérience concluante, destinée à éliminer, l'électricité, j'ai enveloppé l'appareil d'une cuirasse de mica, *corps adia-électrique*, et l'aiguille n'a pas cessé d'être influencée par les deux mains en attraction et en répulsion. J'ai définitivement alors constitué le biomètre avec une double cuirasse d'alun collodionné adiathermique qui ne laisse pas passer la chaleur, et avec une cuirasse de mica adiaélectrique qui ne laisse pas passer l'électricité.

Pour bien confirmer le caractère de la force vitale, comme force indépendante de la chaleur et de l'électricité avec l'appareil à double cuirasse, j'ai pris, pendant quatre-vingt-dix jours, ma propre formule biométrique, comparativement avec le magnétisme sidéral, le degré d'électricité cosmique, les phases lunaires, la moyenne d'humidité de la journée, la moyenne de la température, la moyenne biométrique et la direction des vents.

Exemple portant sur huit jours :

Dates	Vents	Pression	Température	Hygrométrie	Électricité	Magn. sid.	Form. biom. matinales
1er juil.	E. 7 k.	761	23.9	39.7	0.4	S.-O. 75 DQ	Att. 15/rep. 5
2 L.	Var.	759.2	24.8	47.3	Var.	S.-O. 60	Att. 10/rep. 5
3 M.	N.-O.	759.8	18.8	54.3	0.5	S.-O. 60 NL	Att. 45/att. 25
4 M.	Var.	759.2	16.7	57.7	0.8	S.-O. 85	A t. 5/att. 5
5 J.	N.-E.	758.5	19.9	44.0	0.7	S.-O. 40	Att. 70/att. 20
6 V.	S.-E.	755.2	23.9	42.7	Orag., éclairs	S.-O. 65	Att. 15/rep. 5
7 S.	N.-O.	757.9	20.3	64.0	Var.	S.-O. 65	Att. 45/att. 10

Cet exemple permet de suivre la variation des vents, la faiblesse de la pression, le degré d'humidité et de chaleur assez élevées, la tension électrique de l'air variable, le magnétisme sidéral tempétueux et la formule biométrique. Elle a été bonne le 1 et 2 juillet, le 3, 4, 5, mauvaise, très fatiguée par mon

ouvrage ; elle reprend par le repos du jeudi à la campagne, mais baisse avec la reprise de mes recherches fatigantes.

Je puis dire que la formule observée n'est pas produite par ces conditions cosmiques climatériques, qu'elle est bien l'expression du degré et de la nature de ma vitalité personnelle ; en effet, ce n'est pas la climatogénie périphérique qui a agi sur l'aiguille, mais bien moi, et suivant les besoins de réfection physique occasionnés par mon travail sur l'iconographie ou suivant les impressions morales dépressives, qui traduisait l'état actuel de mon corps fluidique ; on ne peut, non plus avec logique, invoquer les troubles vaso-moteurs consécutifs aux états-d'âme ou aux influences nerveuses dégageant des phénomènes hygrométriques, caloriques ou électriques, pour la bonne raison que produits ou non, ces phénomènes sont fatalement arrêtés par la triple cuirasse de collodion, d'alun et de mica. Seul le mouvement éthéré de l'âme traverse les obstacles et actionne l'aiguille.

Comme conclusion il ressort nettement de ces expériences que ce ne sont ni des conditions *extrinsèques*, à nous, climatériques, ni des phénomènes *intrinsèques* caloriques, électrogéniques de notre corps matériel qui mouvementent l'aiguille, mais bien nos propres mouvements animiques, ceux de l'*âme* dans ses manifestations physiques et psychiques.

En résumé, cette seconde série d'expériences biométriques suivie pendant trois mois avec un appareil cuirassé, ainsi que je l'ai dit, élimine chaleur et électricité comme cause et nature du phénomène de la force vitale, dont la puissance formatrice d'images sera développée par l'exposé de ma méthode Iconographique.

Dr. H. Baraduc.

LETTRES D'UN MORT.

Opinions d'un Païen

Sur la Société moderne.

PAR LOUIS MÉNARD, DOCTEUR ÈS-LETTRES.

(*Suite de la page 430.*)

LETTRES DE CALLICLÈS SUR LA RÉVOLUTION FRANÇAISE.

I. — LA RENAISSANCE ET LA PHILOSOPHIE.

L'art, aussi bien que la morale, est né du polythéisme grec. L'Orient avait cherché le divin dans la nature, la Grèce le trouva aussi dans l'homme. L'Orient adorait la force, la Grèce révéla la loi. Cette loi d'ordre, de proportion, d'harmonie, qui se révèle à la conscience par le droit, aux sens par le beau, la Grèce lui donna un corps ; active et créatrice, elle incarna sa pensée dans une forme divine : elle formula son idéal moral par la république, son idéal esthétique par l'art. Les autres peuples avaient eu des tailleurs de pierre, la Grèce eut des sculpteurs. Phidias traduisit en marbre la religion d'Homère, il fut comme lui l'apôtre du polythéisme, le prêtre des Dieux de la beauté. La sculpture acheva l'œuvre d'initiation religieuse commencée par la poésie.

Au siècle d'Alexandre, en même temps que

la philosophie sapait la religion nationale et que l'esprit républicain déclinait, l'élément divin s'affaiblit dans l'art. Le siècle de Périclès, de Phidias et de Sophocle avait été dans la vie de la Grèce ce que la période grecque tout entière sera dans la vie du monde, cette heure fugitive et insaisissable de fraîcheur printanière et d'efflorescente puberté qui laisse en nous quittant de si longs regrets. Entre l'art hiératique des premiers âges et l'art plus purement humain des siècles suivants, la statuaire du Parthénon est le baiser d'amour de la terre et du ciel.

Que sont devenues tant de sublimes pensées? Quelques fragments de marbre échappés au marteau des chrétiens et pieusement adorés par leurs descendants; voilà tout ce qui reste de ces statues aussi nombreuses que le peuple qui les admirait. Les empereurs chrétiens détruisirent nos temples avec une fureur de bêtes fauves, en même temps qu'ils persécutaient les païens fidèles par leurs écrits sanguinaires. Il ne resta rien à faire aux Barbares. On fondit le Zeus olympien et toutes les statues d'or ou de bronze, on gratta les vers d'Eschyle et de Sophocle pour remplir les parchemins de subtilités théologiques; aux derniers siècles de l'empire grec, les comédies de Ménandre et de Philémon ont péri avec les chants de Mimnerme et d'Alcée pour faire place aux poésies de saint Grégoire de Naziance.

Comme les Juifs, les premiers chrétiens furent iconoclastes. De tous les préceptes de la Bible, le plus important, celui qui est répété le plus souvent sous toutes les formes, celui dont l'oubli entraîne les malédictions divines, les

fléaux et les servitudes, c'est la défense de sculpter des images. Le caractère dominant du monothéisme est la haine de l'art. La sculpture surtout, qui incarne la pensée dans la matière, l'art qu'enseigna Prométhée, semblait une usurpation de la puissance divine à cette énergique théocratie juive qui fonda l'unité nationale sur le monothéisme. Elle avait bien compris que l'art, fût-il hiératique à son origine, s'affranchit tôt ou tard des bandelettes sacrées, que l'indépendance native du génie artistique l'empêche de s'enfermer dans un type, et que la variété des types divins brise l'unité du dogme. Le seul art qui fut permis aux Juifs est la poésie. Au milieu de sa monotone uniformité, la poésie hébraïque a parfois des élans sublimes, mais l'idée morale, l'idée de la justice, en est complétement absente. C'est une désolante abdication de la liberté, de la raison et de la conscience de l'homme devant la toute-puissance divine, une incurable adoration de la force.

Les Arabes, héritiers directs des Juifs, et dont la religion représente dans les temps modernes le monothéisme sous sa forme la plus exclusive, sont restés fatalistes et iconoclastes. Le christianisme, en raison de sa double origine, est moins absolu dans son dogme ; aussi, quoique en morale il ait ouvert une large porte au fatalisme par le dogme de la grâce, il s'est montré plus conciliant en esthétique. Après sa victoire, il releva peu à peu le culte des images ou idoles, tant reproché aux païens. Une doctrine iconoclaste n'aurait pu prendre racine sur le sol de la Grèce ; le culte des saints, souvenir du polythéisme, produisit les mosaïques bysantines et les fresques de Panselinos. Mais l'art ne

put s'affranchir de la théocratie comme aux beaux jours de la Grèce ; au lieu d'adorer la beauté, la religion nouvelle la chargeait d'anathèmes : la décadence de la peinture byzantine fut rapide et profonde.

Cette école fut l'œuf d'où sortit l'art dans les temps modernes. Ignorant et pudique, l'art chrétien n'arriva à la science que par l'étude minutieuse des détails ; réaliste dans ses formes, il ne cherchait l'idéal que dans l'expression. Pour ramener l'art au sentiment de la beauté, il faut que les anciens Dieux sortent de leurs tombeaux. Ils reparaissent enfin, mutilés et brisés moins par l'injure du temps que par l'impiété des hommes, mais toujours souriants et calmes, et le monde prosterné devant eux s'étonne de leur éternelle jeunesse, de leur inaltérable et sereine beauté. Arrière les spectres décharnés de la mort et de la douleur, voici les Dieux du bonheur et de la vie ; ils s'avancent vêtus des rayons de l'aurore, et chassent devant eux les terreurs de la nuit. Aux pâles et ascétiques figures vêtues d'un cilice ou d'un suaire succèdent les vierges sensuelles de Raphaël, les robustes sibylles de Michel-Ange. Mais c'est trop peu de la forme, le monde rajeuni veut adorer la vie et la lumière : qu'un sang chaud circule dans les veines palpitantes, que l'ardent soleil de Venise vienne dorer les chairs solides et fermes de la Vénus du Titien. Ce n'est plus la pudique Aphroditè anadyomène, le paganisme grec est bien dépassé, c'est l'amante d'Adonis, la molle Astarté de Syrie, c'est la fougueuse Milytta de Babylone qui conviait aux fêtes de la volupté les races ardentes de l'Asie.

Lorsque le nom de la Grèce fut effacé du

monde, son souffle immortel se répandit sur l'Occident pour en réveiller les races assoupies, et devant cette lumineuse renaissance du génie de la Grèce la barbarie recula. La poésie et la science reparurent en même temps que l'art. Les Grecs fugitifs de Byzance trouvèrent en Italie une terre bien préparée à recevoir leurs leçons. Malgré ses guerres continuelles, l'Italie avait subi moins que les autres peuples l'influence des Barbares. Elle avait gardé, comme dans un rêve, de confus souvenirs du monde ancien : on les voit s'agiter comme des ombres dans l'obscure épopée du Dante. Les luttes des républiques italiennes entretenaient ces salutaires agitations de la liberté qui préparent les grands siècles de poésie et d'art. Une famille de marchands de Florence accueillit les exilés de Grèce qui portaient avec eux les livres de nos sages et de nos poètes, la bible du polythéisme. Venise les multiplia par l'imprimerie et l'Italie devint, comme autrefois l'Egypte des Ptolémées, la Rome des Césars et des Antonins, un phare lumineux qui rayonna sur le monde. Ce rôle appartint ensuite à l'Espagne et surtout à la France. Les peuples de langue latine, sur lesquels le mouvement chrétien et iconoclaste de la Réforme avait eu peu de prise, reçurent les premiers l'initiation païenne de la Renaissance.

Par sa position géographique aussi bien que par le caractère du peuple qui l'habite, la France est le cœur de l'Europe, le centre de la circulation intellectuelle. Tous les courants d'idées s'y rencontrent et s'y combinent, et retournent porter une vie commune à tous les membres du monde civilisé. Elle crée moins qu'elle ne transforme ;

son rôle n'est pas de dominer les autres peuples, mais de les unir : elle sert de lien entre la race latine et la race germanique, entre le Midi et le Nord. La France est le principal théâtre du grand mouvement philosophique de ce siècle. La renaissance païenne qui a commencé par l'art s'achève par la philosophie. Aux siècles barbares, quelques lambeaux de la pensée de la Grèce, recueillis par les Arabes, avaient éclairé d'une pâle lueur la longue nuit du moyen âge. Le nom d'Aristote eut presque l'autorité des livres sacrés. Plus tard on lui opposa Platon ; la pensée n'osait marcher seule et se bornait à choisir ses guides. Enfin la philosophie comprit que pour hériter de la Grèce il ne fallait pas l'imiter ni la suivre, mais reprendre et continuer son œuvre. C'est ce qu'avait fait l'art de la Renaissance. Michel-Ange n'imitait ni la sculpture du siècle de Périclès, ni même le Laocoon. Phidias avait fait des Dieux, il fit des Titans. La tragédie française, lors même qu'elle croit copier les anciens, les transforme. La philosophie agit de même. Descartes et Bacon n'imitèrent pas Platon et Aristote ; bien que la philosophie ait reproduit depuis deux siècles tous les systèmes de l'antiquité, elle leur a donné une forme nouvelle appropriée au génie des peuples modernes. Il semble que l'humanité, délivrée d'un mauvais rêve, reprenne ses travaux de la veille au point où elle les avait laissés.

Si, dans la sphère de l'art, où la perfection dépend surtout du génie des individus et de l'aptitude native des races, la Grèce n'a été ni dépassée ni même égalée, il n'en pouvait être de même dans le champ infini de la science où chacun

profite du travail de ses devanciers. L'œuvre de la science est collective ; si le principe est fécond, cette œuvre se poursuivra même entre les mains d'une génération moins puissante. Ce principe est tout ce que l'antiquité réclame dans le travail scientifique des nations modernes. Il suffit à la gloire de la Grèce que l'Europe, en cueillant les fruits défendus de l'arbre de la science, ait renié son moyen âge et salué le principe païen de raison souveraine humilié si longtemps sous l'autorité et la foi. Le monothéisme étouffe et proscrit toute recherche scientifique ; la nature est pour lui un éternel miracle, un impénétrable mystère, un livre fermé. Aux questions indiscrètes de la curiosité humaine il répond : Dieu est grand. L'Église, au nom des textes sacrés, condamna celui qui découvrit le mouvement de la terre et qui démontra par la science la conception cosmique de Pythagore.

En relevant la raison humaine sur les ruines de l'autorité, la philosophie avait bien dépassé l'impuissant compromis de la Réforme. Le principe païen devait triompher dans la morale comme dans la science, la conscience devait revendiquer ses droits comme la raison. La lutte pour la liberté de la conscience fut soutenue avec persévérance et courage, et la résistance de l'autorité religieuse n'eut d'autre effet que de faire discuter les dogmes qu'elle voulait imposer. Voltaire et les autres philosophes français de ce siècle attaquèrent résolument le dogme chrétien, non dans son esprit, mais dans sa forme. C'était là le terrain que leurs adversaires avaient choisi. Enchaînés à la lettre des textes comme leurs prédécesseurs les pharisiens, les prêtres catholiques avaient perdu le sens de leurs sym-

boles. Le christianisme fut donc discuté, non dans son principe et dans sa morale, mais dans sa légende et dans ses actes, et la philosophie lui opposa les armes dont les premiers chrétiens s'étaient servi pour renverser le culte de nos Dieux.

Cette œuvre de négation appelait la reconstruction d'un idéal nouveau. Mais la philosophie qui avait secoué dans les faits le joug de la tradition ne sut pas s'en affranchir dans les idées : elle s'arrêta au monothéisme. Quelques hommes d'un talent bien inférieur cherchèrent dans le panthéisme une formule plus large, mais personne ne s'éleva jusqu'à l'idée républicaine du polythéisme. Il arriva cependant que sans entrevoir le principe on en admit les conséquences. La justice et le droit naturel furent posés comme base de la politique dans les livres de Montesquieu et de Rousseau. Ce dernier, citoyen d'une petite république voisine de la France, eut la gloire de formuler plus nettement qu'aucun autre la morale républicaine du droit. Il reste désormais à réaliser cet idéal ; ce sera l'œuvre de la Révolution. »

II. — DÉBUT DE LA RÉVOLUTION.

Pour qu'une révolution s'accomplisse, il ne suffit pas qu'elle soit nécessaire, il faut surtout qu'elle trouve une génération préparée à la recevoir, assez sage pour la comprendre, assez forte pour la conduire, assez croyante, assez héroïque, assez dévouée pour sacrifier les souvenirs du passé, la paix et le repos du présent au bonheur de l'avenir. La révolution française n'est venue ni des scandales de la monarchie, ni de l'or-

gueil de la noblesse, ni du désordre des finances qui a forcé le roi à réunir les états-généraux. Elle est sortie tout armée du cerveau de ce grand siècle de philosophie et de science, nourri de la sève vivifiante de la sagesse antique. La jeunesse lit Plutarque, les nobles lisent Voltaire et protègent les philosophes, les femmes lisent l'Émile et méditent sur la dignité de leurs fonctions de mères. La bourgeoisie initie le peuple à la vie intellectuelle et morale. Comme du fumier des champs sort la moisson nouvelle, ainsi de la pourriture du vieux monde sortit cette génération saine et vivace, armée pour les luttes prochaines, et prête à marcher dans la conscience de sa force à la conquête de ses droits.

Elle est partout, dans les députés des communes qui prêtent le serment du jeu de paume, dans le peuple de Paris qui assiège et démolit la Bastille, la vieille forteresse du despotisme, dans cette minorité de la noblesse et du clergé qui sacrifie ses privilèges dans la nuit du 4 août, nuit glorieuse, où la noblesse française expie sa vie par l'héroïsme de sa mort. On sent vivre l'esprit des républiques païennes dans cette assemblée qui ouvre l'ère nouvelle par une déclaration des droits de l'homme. L'idée sacrée du droit, oubliée ou méconnue pendant quinze siècles, s'affirme à la face du monde, et met un abîme infranchissable entre la nuit d'hier et l'aurore d'aujourd'hui. Dans son œuvre de destruction de la vieille société, l'assemblée constituante a été sincère et hardie. Elle a renversé tous les privilèges basés sur la naissance excepté l'héritage. Elle a détruit le système des castes, en abolissant les prétendus droits féodaux, les vœux monastiques, les monopoles, les

corporations, les parlements, en mettant à la disposition de la nation les biens ecclésiastiques et en faisant du sacerdoce une fonction civile. Par une nouvelle division du territoire, par l'unité des lois, des monnaies, des poids et mesures, par l'abolition des douanes inférieures, elle a constitué cette œuvre difficile de l'unité nationale si péniblement poursuivie pendant des siècles, et pour laquelle la France avait sacrifié à la monarchie ses libertés communales. Elle a reconnu la liberté de la conscience et des cultes, la liberté de la presse, la liberté de l'industrie et du commerce.

En présence de ce qu'elle a fait on voudrait pouvoir oublier ce qu'elle a laissé à faire. Mais les terribles résistances qui se préparent apprendront bientôt à la France le danger des révolutions incomplètes. L'œuvre de la Constituante contient des germes de luttes qui commencent à porter leurs fruits : la royauté conservée, un clergé salarié par l'État, et une division nouvelle des citoyens en deux classes, l'une active l'autre passive, les riches et les pauvres.

La monarchie est la plus vieille tradition des peuples modernes. La France surtout s'est attachée à ses rois comme une mère à ses enfants, en raison des maux qu'elle a soufferts pour eux. Cet amour est devenu une idolâtrie et a fait dire que les Français étaient un peuple de laquais. La tyrannie de Louis XIV, l'effroyable misère des dernières années de son règne, la honte et l'immoralité du règne suivant auraient dû diminuer cette dévotion royaliste, mais l'amour ne raisonne pas. L'Assemblée a oublié le mot de l'Evangile : on ne coud pas des pièces neuves à

de vieilles loques ; comme clef de voûte d'une société basée sur la justice, elle a mis un privilége. Elle a cru, comme la France, qu'il suffirait de museler la royauté pour l'empêcher de nuire, elle a détruit seulement ce qu'on nommait les abus de l'autorité royale ; elle a aboli les lettres de cachet qui avaient fait exiler ou emprisonner sans jugement cent cinquante mille personnes sous le dernier règne et quatorze mille depuis. Elle a remplacé la royauté absolue par la royauté constitutionnelle, sorte de protestantisme politique, compromis bâtard entre le despotisme et la liberté. Elle s'en est rapportée pour l'exécution des lois nouvelles à la bonne foi de Louis XVI qui a montré souvent une volonté sincère de faire le bien. Mais, à moins d'être un homme de génie, un roi ne peut comprendre une révolution ; à moins d'être un saint, il ne peut regarder comme des amis ceux qui lui ôtent son pouvoir et comme des ennemis ceux qui conspirent pour le lui rendre. Louis XVI est un brave homme, d'un caractère faible et d'un esprit médiocre ; il aidera ceux qui conspirent pour lui. S'il ne peut le faire ouvertement, il usera de subterfuges, et on l'accusera de trahison.

La situation du clergé est la même : après lui avoir enlevé ses richesses, qui en faisaient un corps indépendant de l'État, on le rétribue sur les fonds publics au lieu d'en laisser l'entretien à la charge des communes. On n'a pas su donner l'intérêt pour auxiliaire à la Révolution : les prêtres n'auraient pu soulever en leur faveur ceux qui auraient été obligés de les entretenir à leurs dépens. Ils commencent à agiter les campagnes qui ont déjà oublié la dîme, et, comme la France est toujours catholique, il leur sera facile d'y

exciter une guerre civile en abritant un intérêt de caste sous un prétexte religieux.

Le peuple, surtout celui des campagnes, est encore dans les limbes de la vie morale et intellectuelle ; cependant la bourgeoisie sera obligée de l'appeler à son aide pour défendre la Révolution. La distinction des citoyens en actifs et passifs est contraire aux principes d'égalité contenus dans la déclaration des droits. Lorsque l'Assemblée a laissé debout l'aristocratie de la propriété (1), elle pouvait alléguer l'excuse de l'impuissance, mais en aggravant cette inégalité sociale par une inégalité politique, en refusant aux pauvres les droits de citoyens, elle a préparé une nouvelle révolution. Toute injustice doit s'expier.

LA RÉPUBLIQUE

Dans les grands combats de l'Iliade, au-dessus de la mêlée des héros, Homère aperçoit les Dieux ennemis qui excitent les deux armées, les uns près des vaisseaux des Grecs, les autres sur les remparts de Troie. Dans les terribles discordes civiles de la Révolution, je vois de même, au-dessus de la querelle des intérêts humains, la lutte des principes ennemis ; au-dessus de la mêlée des hommes, les combats des Dieux. Les idées sont en présence, armées pour la dernière bataille, égales en force, irréconciliables : l'autorité et la liberté, le privilège et l'égalité, le fait et le droit.

La première victoire de la Révolution avait tellement dépassé toutes les espérances, qu'un cri universel de délivrance et de bonheur salua

(1) Expression de Barnave.

d'un bout de la France à l'autre l'avénement de la constitution nouvelle. Qui ralluma la discorde, qui déchira la trève scellée par la foi des serments? Les premiers coups vinrent du dehors; ceux qui avaient déserté le champ de bataille, les émigrés qui attendaient sur la terre étrangère l'issue de la lutte, lancèrent de là contre le sein de la patrie l'arme funeste qui devait rompre l'alliance jurée, comme la flèche de Pandaros. La noblesse n'a pas de patrie; abritant le regret de ses privilèges sous les devoirs du vasselage, elle conspire au dehors pour le maître qu'elle n'a pas défendu. Les frères du roi la dirigent; les descendants des barbares germains implorent contre le peuple révolté le secours de l'Allemagne, la reine appelle contre la France, qui l'a adoptée, les armes de son frère l'empereur, et le roi, entraîné par elle dans la trahison, trop faible pour sacrifier l'intérêt au devoir, gémit de rester comme otage dans le camp de la Révolution, victime expiatoire dévouée d'avance aux noires déesses gardiennes des serments.

Les nobles conspirent au dehors, les prêtres conspirent à l'intérieur; ils agitent les campagnes. En vain la Révolution appelle le peuple à son aide, et pour l'intéresser dans sa cause lui livre la propriété du sol que depuis des siècles il cultivait pour d'autres, les terres des émigrés déserteurs et traîtres. Le clergé, que la nation nourrit, refuse le serment de la défendre et maudit au nom de la religion les acquéreurs de biens nationaux. En vain la Révolution confie sa défense à ces bourgeois qu'elle a affranchis la veille: il en est qui déjà craignent plus le peuple que la noblesse et s'apprêtent à passer dans le camp ennemi. Ce sont bien les fils de ces patri-

ciens de Rome qui faisaient du droit commun un privilège et qui, en sortant des luttes du Forum, écrasaient les légions révoltées de Spartacus. En vain la Révolution surveille les conspirateurs et les dénonce : la magistrature, nourrie dans les traditions serviles du passé, refuse de poursuivre les traîtres. En vain la France envoie ses armées à la frontière : ceux qui les commandent tendent la main à ses ennemis. Les généraux appellent le roi dans leur camp et lui promettent l'appui des émigrés et des armées étrangères.

Le roi suit leurs conseils, il quitte furtivement la ville. Que serait devenue la France si ce complot eut réussi ? On le saura peut-être un jour lorsque d'autres peuples en révolution laisseront leurs princes fuir à l'étranger. Mais le roi est arrêté dans sa fuite ; le peuple demande la déchéance. Les chefs de la bourgeoisie massacrent le peuple au champ de Mars, rétablissent le fugitif dans sa prison royale et le condamnent aux inévitables dangers d'une lutte à mort.

Les conspirateurs, en appelant l'étranger, ont confondu la cause de la Révolution avec celle du salut public ; les menaces insolentes de l'ennemi réveillent l'orgueil national. Devant les armées qui envahissent le sol sacré de la France, le peuple, poussé en avant par l'irrésistible instinct de la défense, proclame la patrie en danger, attaque le roi dans son palais, juge et punit dans les prisons les conspirateurs et les traîtres qui attendaient l'heure espérée de la ruine publique ; puis, au son lugubre du tocsin populaire, au bruit du canon d'alarme, tout s'arme pour la lutte suprême, et quatorze armées sortent à la fois du sein maternel de la patrie.

C'est au milieu de cet effort surhumain de tout un peuple, à l'heure la plus solennelle qui ait sonné dans l'histoire depuis les guerres médiques, qu'est née la république française. Le peuple n'est pas plus républicain aujourd'hui qu'hier ; mais, guidé par l'intuition suprême du danger, il s'est réfugié dans le seul port ouvert contre l'inexorable tempête. Devant les monarchies coalisées, la république a surgi tout à coup, spontanée, impérieuse comme l'instinct de la vie, inflexible, inévitable comme la fatalité. Un jour peut-être la France blasphémera cette république qui l'a sauvée, et lui reprochera les sanglantes convulsions de sa naissance ; les fils énervés d'une race héroïque maudiront la toute-puissante énergie de leurs pères, et, reniant la Révolution, n'auront de pitié que pour ses ennemis vaincus ; alors, par une juste punition de leur ingratitude, ils dépasseront ses violences sans avoir l'excuse du danger. Devant les menaces furieuses de l'Europe déchaînée, sous la terreur de l'extermination promise, la vengeance populaire a pu s'égarer, mais nul n'a le droit de se poser en juge, car à l'heure lugubre des dangers de la patrie, pas un bras ne s'est levé pour arrêter le torrent des colères amoncelées.

LA MORT DU ROI.

Le roi est mort ce matin de la main du bourreau. La France croit avoir rompu à jamais avec son passé monarchique. Elle a voulu, dit-elle, répondre au défi des princes coalisés en leur jetant la tête de celui qu'elle nomme son dernier roi. Pourquoi faut-il que les crimes séculaires de la monarchie aient été expiés par la mort de cet

homme faible, inoffensif et nullement méchant? S'il se fut agi de Louis XV, il n'y aurait pas eu tant de regrets dans le cœur des juges et on n'aurait pas à craindre pour l'avenir de la république la réaction de la pitié. Moi-même j'ai essayé après tant d'autres un effort inutile pour épargner cette erreur à la France. Je me suis adressé aux membres de la Convention, sous la figure d'un d'entre eux :

— Quand l'inflexible justice a prononcé son arrêt, leur ai-je dit, il reste place pour la clémence. Fondateurs de la glorieuse république française, la république américaine vous demande la grâce de cet homme, la lui refuserez-vous ? Votre énergie vous a faits des héros, pardonnez et l'avenir vous croira des Dieux. Je sais que la plupart d'entre vous ont gémi de ce qu'ils appellent une nécessité cruelle ; mais ils ont cru qu'il était bon qu'un seul mourût pour le salut de tous, et, par un effort surhumain, ils ont fait le sacrifice de leur mémoire, ils ont offert à la patrie le sang de l'innocent. —

De violents murmures m'interrompirent à ce mot.

— Il n'y a pas crime où il n'y a pas conscience, ai-je répondu. Souvenez-vous de celui qui a dit: Pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font. Louis XVI a trahi, qui en doute, mais a-t-il su ce qu'il faisait? Son aïeul disait: l'Etat c'est moi ; on disait à son grand père : Sire, tout ce peuple est à vous. Si, élevé dans de pareilles idées, il avait pourtant compris la Révolution et voulu la conduire au lieu de la combattre, quel danger pour votre œuvre ! Que de siècles de monarchie réservés à sa race par la folle reconnaissance de l'avenir ! Eh bien, le malheur consacre

comme la vertu. Vos fils ingrats oublieront vos dangers et renieront votre œuvre, et l'odieuse royauté renaîtra, épurée à leurs yeux par ce baptême de sang. —

Ce doute sur l'avenir de la république parut un blasphème au milieu de l'enthousiasme de l'Assemblée; je ne pus achever. Des voix plus puissantes que la mienne avaient parlé en vain. Qu'aurais-je dit de plus ? Je leur avais montré l'avenir que je vois plus clairement qu'eux Hélas! j'y vois aussi que ce sang ne sera pas le dernier versé. Des existences bien plus précieuses seront broyées par la Révolution tournée contre elle-même; mais aucune mort ne sera plus funeste à la sainte cause de la liberté.

LA GIRONDE ET LA MONTAGNE.

La société antique avait pour principe le droit et la justice, la liberté et l'égalité ; sa forme politique était la cité, c'est-à-dire la république. Soldat en temps de guerre, législateur et magistrat en temps de paix, chaque citoyen exerçait directement sa part de royauté sur la place publique, et, comme nul n'était au-dessus des lois, nul n'abdiquait ou ne déléguait le droit de les faire. Chaque ville avait sa constitution particulière; et la seule unité possible en Grèce était l'unité fédérale. La vie circulait librement dans les veines de la nation. Chez les peuples modernes et surtout en France, elle est concentrée sur quelques points d'un vaste territoire. Issues de la conquête, formées par suite d'agglomérations successives, les nations européennes se sont constituées en grandes unités monarchiques en sacrifiant toutes les libertés locales. Celles qui

n'ont pas su faire ce sacrifice ont perdu leur force nationale sans profit pour la liberté. Ce sacrifice, la France l'a fait ; elle a abandonné la liberté politique et la liberté religieuse à la monarchie qui lui garantissait l'unité.

Aujourd'hui la question se pose de nouveau devant la France révolutionnaire. Deux partis se sont formés dans la Convention depuis la naissance de la république ; la Gironde défend la liberté, la Montagne poursuit l'unité.

La liberté individuelle sans autre limite que le droit de tous, la souveraineté populaire exercée directement et sans délégation, l'autonomie des communes, reliées entre elles dans une unité purement fédérative, le gouvernement du peuple par lui-même, l'ordre dans l'anarchie, tel est l'idéal des Girondins. Si tous n'acceptent pas les dernières conséquences, tous proclament le principe. C'est ainsi que, dans le procès du roi, après avoir voté la mort, ils ont demandé l'appel au peuple. Dans leurs querelles avec la Montagne, ils ont réclamé en faveur de la France contre la dictature de Paris ; dans leur projet de constitution, ils ont entouré la liberté d'innombrables garanties qui annulent le gouvernement. Jeunes pour la plupart, éloquents, enthousiastes, nourris des souvenirs de la Grèce, ils rêvent pour la France une résurrection de la glorieuse démocratie d'Athènes. Leur pensée erre tour à tour dans le passé ou dans l'avenir, le présent leur échappe. Perdus dans l'idéal, ils oublient les terribles menaces, les implacables nécessités du réel.

Là est le secret de leur faiblesse et de la force de leurs adversaires. Aux yeux des Montagnards, tous les intérêts, même légitimes, doivent se

taire devant l'unique et suprême question du moment, la question du salut public ; tous les principes s'effacent devant la cause nationale, confondue désormais avec celle de la Révolution. Les Girondins qui aiment tant la Grèce oublient que le défaut d'unité, qui l'avait compromise dans les guerres des Perses, fut plus tard la principale cause de sa ruine ; que dans les grands périls le sénat républicain de Rome concentrait le pouvoir aux mains d'un dictateur. En présence de l'invasion étrangère et d'une insurrection royaliste, dans l'Ouest, la Montagne accepte la dictature révolutionnaire de Paris, non comme un principe, mais comme un expédient. Avant d'organiser la république, il faut sauver la Révolution, c'est-à-dire la France. Demain la liberté de la place publique aujourd'hui la discipline d'un camp. La France n'est plus qu'un champ de bataille ; il lui faut la loi de la guerre, loi terrible, mais qui justifie sa violence par un foudroyant dilemme : la victoire ou la mort.

La lutte des partis réduisait la Révolution à l'impuissance ; une insurrection du peuple de Paris vient d'y mettre un terme en forçant la Convention à proscrire les députés girondins. Ceux qui ont pu s'échapper font appel à la France, et excitent dans les provinces des soulèvements qui tournent partout au profit des royalistes. La Montagne, maîtresse du champ de bataille, fait face à tous les dangers ; elle étouffe la guerre civile par la terreur. Sa victoire a sauvé l'unité nationale, mais en lui sacrifiant le principe même de la république ; la dictature usurpée par la Montagne se concentrera de plus en plus, et la centralisation ramènera la monarchie. Quant au peuple, il doit aussi payer sa

victoire ; la France en haine du fédéralisme, avait repoussé le gouvernement direct et admis le gouvernement représentatif ; l'insurrection de Paris a violé ce pacte fondamental. Sous la pression du danger, la Convention a subi la loi du peuple au nom du salut public, mais le danger passé elle n'acceptera pas une humiliation nouvelle. L'insurrection a demandé une vengeance et l'a obtenue ; que demain elle demande justice, elle sera écrasée.

LA SIBYLLE A CALLICLÈS

Les oracles d'un Dieu étranger m'ont été révélés, à moi, Delphica, par la force des incantations de Thessalie. Un écho lointain est venu jusqu'à moi comme le bruit d'un grand temple qui s'écroule, et j'ai entendu une voix qui disait :

— Prophétie contre Jérusalem, épouse du Christ. Tu as dit dans ton cœur : « je suis éclatante de beauté et assise sur le trône des nations. » Tu ne t'es pas souvenue de ta sœur aînée la Synagogue, que j'avais rejetée pour ses adultères ; tu as dépassé ses abominations. Je t'ai prêché la chasteté et l'abstinence, et j'ai vu dans le palais de Borgia les orgies de Sodome, j'ai vu la fornication dans le lieu saint. Je t'ai prêché la pauvreté, le renoncement et l'aumône, et tes prêtres possèdent la terre, ils ont fait du temple une caverne de voleurs, ils ont pris pour eux jusqu'à la vigne de Naboth, l'héritage du pauvre. Je t'ai prêché la miséricorde et le pardon sept fois répété, et jamais Antiochos ou Néron ni tous les tyrans de tes

légendes n'immolèrent tant de victimes que dans une seule des années de ta puissance n'en ont dévoré tes cachots et tes bûchers. Le sang des justes crie vers moi, dit le Seigneur, depuis le sang d'Hypatia jusqu'au sang des innombrables martyrs de l'inquisition.

Comme les loups sous l'habit des brebis, tes prêtres ont bien pratiqué sur les autres la malédiction portée contre la chair. En baissant les yeux et invoquant mon nom ils multipliaient la torture et ils prolongeaient l'agonie. Pendant des siècles ils ont broyé les os et trituré la chair de Jésus-Christ !

Je t'ai envoyé mes prophètes. N'as-tu pas reconnu mon Christ dans ses incarnations nouvelles, Jean Huss et Jérôme de Prague, Savonarole et Giordano Bruno ? Je t'ai enseigné que le royaume des cieux était le partage des enfants. Qu'as-tu fait de cette race d'enfants qui peuplait en paix le nouveau monde ? Dans l'extermination de tant de peuples, n'as-tu pas reconnu la sueur de sang coulant du corps de Jésus-Christ ? N'as-tu pas reconnu le Calvaire dans les bûchers de Torquemada ? Tu disais : « Tuez, tuez, Jésus reconnaîtra les siens. » Et je les ai reconnus en effet : tes victimes sont avec moi, à la droite du Père.

Ainsi parlait la voix prophétique, menaçante et grave comme un tonnerre lointain. Et une voix faible et triste répondait : — Seigneur, pour dix justes tu aurais épargné Sodome : voici mes saints qui prient pour moi ; des héros comme saint Louis, des ascètes comme François d'Assise, d'humbles bienfaiteurs de l'humanité comme saint Vincent de Paul ; voici les pères de la Rédemption qui délivrent les captifs,

les religieux des Alpes qui recueillent les voyageurs dans la neige ; voici la sœur de charité, fruit tardif de ma vieillesse, fleur de décembre, née des larmes du Christ sur la terre glacée. —

La voix se taisait ; je les ai vus, les saints, réunis en phalange sacrée, et leur lumineuse pureté faisait oublier leur petit nombre. Plaidaient-ils devant leur Dieu la cause de l'Église ? Non, ils plaidaient devant le siècle la cause de leur Dieu. Et le siècle répondait : « Je te pardonne à condition que tu meures. »

— Eh bien, le juste mourra encore une fois pour les crimes de son peuple. Il sera renié par son apôtre et bafoué aux yeux des nations. Ses vêtements seront partagés, les chansons des fils de Bélial souilleront son temple, et il criera en mourant : Seigneur, pourquoi m'as-tu abandonné ! Et le troisième jour il ressuscitera dans sa gloire ; le peuple qu'il avait choisi, ne sera plus son peuple, mais ceux qui étaient assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, renaîtront avec lui à la lumière, et il n'y aura plus qu'un troupeau et qu'un pasteur. —

Voilà les paroles que j'ai entendues. Si l'heure est venue où l'oracle doit s'accomplir, que le Christ, renié sur la terre, vienne parmi nous, dans le monde idéal. Notre panthéon s'ouvrira pour le recevoir. Qu'il vienne s'asseoir au plus profond du sanctuaire, le dernier rejeton des races divines, la plus sainte des incarnations humaines, le meilleur et le plus aimé des enfants des Dieux.

(*à suivre*) LOUIS MÉNARD.

LES

GRANDS THAUMATURGES

APOLLONIUS DE TYANE

(*Suite de la page 447*)

Silvestre de Sacy donne encore quelques extraits du *Traité des Secrets de la Créature*, touchant les substances végétales et animales : ces extraits, en eux-mêmes, me paraissent par trop pareils pour mériter d'être reproduits. Il est regrettable que le savant orientaliste n'ait point jugé ce livre digne d'une étude plus approfondie ; l'intérêt des pages qui précèdent suffisait, cependant, pour motiver une traduction complète de l'ouvrage du sage Bélinous. Quelque jeune arabisant voudra-t-il reprendre la tâche abandonnée par son illustre devancier ?..,. Ce travail, ne dût-il qu'ajouter à ce que M. Louis Ménard nous à fait connaître des livres hermétiques, récompenserait bien de sa peine celui qui l'entreprendrait.

Une très curieuse adjuration termine le manuscrit sur lequel Silvestre de Sacy a fait sa notice. Elle servira aussi à clore cette étude, la voici :

« Nous voilà arrivés à la fin du livre des Causes, auquel Bélinous a donné le nom de *Djamé alaschya*, c'est-à-dire *Recueil universel*. C'est moi Sadjious qui ai traduit le livre des Causes du sage Bélinous, savant dans l'art des talismans et des prodiges. J'ai découvert les secrets qui étaient cachés dans ce livre, en donnant une explication claire de ce que Bélinous avait mis par écrit, et j'ai laissé cela à mes enfants et à mes descendants, aux sages et aux enfants des sages. Je défends à toute personne, entre les mains de qui ce livre tombera, de le communiquer à qui que ce soit, si ce n'est à un sage qui soit digne de le connaître, ou à un homme savant de la race des

sages ; car ce livre contient le secret de la création. C'est ce secret caché par Hermès, qui le plaça devant lui dans le souterrain, et en ferma l'entrée par un talisman, afin qu'il ne tombât point en d'autres mains que dans celles d'un sage, ainsi que je l'ai rapporté au commencement de ce livre. Cachez-le donc, car Hermès notre père dans la science, et notre maître, le chef des sages, l'a caché, lui qui était instruit des plus sublimes sciences. Puisqu'il l'a caché, vous devez aussi le tenir caché en suivant l'exemple de votre père. Ne le montrez donc point à celui qui n'en est pas digne, et ne souffrez point que les insensés participent à votre science. Je vous en ai suffisamment avertis, conservez donc mon livre, demeurez attachés à mes préceptes : en quelque lieu que vous alliez, qu'ils vous servent de chefs. »

FIN

ALASTER.

Le livre de Jamblique

SUR

LES MYSTÈRES

Traduit du grec par Pierre Quillard

(*Suite de la page 443.*)

---

21. Ce que tu dis en troisième lieu est-il plus vrai ? tu avances qu'il se fait une forme mixte d'hypostase, composée de notre âme et du souffle divin venu du dehors. Considère cela avec plus d'attention, pour que nous n'en soyons point trompés, après avoir été embarrassés par la bonne apparence de l'argument. En effet quand un être est produit par deux, il faut que ce composé soit d'une seule espèce, d'une seule nature, d'une seule essence ; ainsi les éléments, quand ils se rencontrent, forment de beaucoup quelque chose d'un et des âmes nombreuses se réunissent en une âme totale. Mais ce qui est de beaucoup supérieur ne deviendra jamais un avec ce qui procède de soi et l'âme non plus ne fera jamais une seule forme d'hypostase avec le souffle divin. Car si le divin est sans mélange, l'âme même ne s'y peut mêler et s'il est immuable, il ne se changera point de simple en commun par le mélange.

Auparavant certains ont pensé aussi que de petites étincelles éveillaient en nous des formes divines : mais ces étincelles, soit naturelles, soit corporelles, d'autre manière ne peuvent aucunement passer de l'ordre fortuit à l'ordre divin. Maintenant on dit que l'âme est

cause concomitante du mélange divin et il est alors évident qu'elle est égale aux dieux en dignité, puisqu'elle leur donne une part d'elle-même et reçoit d'eux en échange une part de leur être ; ainsi elle donnera une mesure aux espèces supérieures et sera limitée par elles. La plus fâcheuse opinion est celle d'après quoi les dieux seraient en guise d'éléments dans tout ce qu'ils produisent et que quelque chose de temporaire et formé d'un mélange selon le temps sera capable de contenir en soi les dieux. Qu'est-ce donc que cette forme mélangée d'hypostase? si elle est à la fois l'un et l'autre, elle ne sera plus une unité, mais un composé et un agrégat des deux; si elle diffère des deux, ce qui est éternel deviendra muable et les choses divines ne différeront plus des choses produites naturellement dans la genèse; et il sera d'une part absurde que ce qui devient soit éternel par la genèse, et d'autre part plus absurde que quelque chose constitué d'éléments éternels puisse se dissoudre. Ainsi une telle opinion sur la mantie est déraisonnable.

22. Examinons encore cette opinion paradoxale, qu'on la donne comme une ou comme double. Tu dis que l'âme par de tels mouvements donne naissance à une force imaginatrice de l'avenir ou bien transforme en daimones les choses nées de la matière à l'aide des forces qui y sont incluses et tu attribues ce pouvoir surtout à l'âme enfermée dans des êtres vivants. Il y a là, me semble-t-il, une terrible transgression de toute la théologie et de toute l'action théurgique. En effet une première absurdité apparaît, si les daimones sont susceptibles de naissance et de corruption; une autre pire serait, qu'étant anté-

rieurs, ils naquissent de ce qui leur est postérieur : les daimones en effet existent avant l'âme et avant les puissances corporelles. En outre comment les actes de l'âme particulière, contenue dans un corps peuvent-ils passer dans la substance et être séparés en eux-mêmes hors de l'âme ? Ou comment les puissances corporelles et qui doivent leur être au corps existeraient-elles en l'absence des corps ? Quel est celui qui les dissout ainsi de la composition corporelle et qui ramène ensuite cette dissolution à un seul agrégat ? le daimôn capable de cela existera donc avant de naître. Mais cette opinion rencontre plusieurs difficultés communes : comment la mantique est-elle produite par des êtres qui ne la possèdent point et l'âme par des corps qui n'ont pas d'âme ? en un mot, comment l'imparfait produit-il le parfait ? ce genre de génération me semble inexplicable : il est impossible de faire naître la substance à l'aide des mouvements de l'âme et des forces qui résident dans les corps : car il n'est pas possible que la substance soit produite par ce qui n'a pas la substance.

D'où donc aussi provient l'imagination du futur ? et d'où prend-elle la divination ? Nous voyons en effet que parmi tout ce qui est produit par la génération rien ne participe à quoi que ce soit de plus que ce qui lui est donné par son générateur premier. Celui-ci semblerait alors recevoir un surcroît supérieur de ce qui n'existe pas, à moins que l'on ne dise que les daimones président à la matière qui vient des êtres vivants et sont mus vers elle sympathiquement une fois qu'elle a été produite. Ainsi d'après cette opinion les daimones ne sont pas produits par des forces cachées dans les corps, mais supérieurs à

elles et existant antérieurement ils se meuvent en conformité avec elles. Mais à supposer une telle sympathie, je ne vois pas malgré cela comment ils connaîtront la vérité au sujet du futur. Car la connaissance et l'annonciation du futur ne vient pas d'une force sympathique ni matérielle et enfermée dans un lieu et dans un corps, mais d'une force au contraire libre de tout cela. Que cette opinion soit donc ainsi réfutée.

23. Les raisonnements introduits ensuite semblent d'abord apporter des doutes au sujet du mode de la mantie, mais dans leur développement ils visent à la détruire complètement. Dirigeons donc notre parole contre ces deux erreurs. Commençons par détruire la première : en effet, dans le sommeil, nous atteignons quelquefois le futur sans rien faire et souvent, avec beaucoup de peine, nous ne l'atteignons pas ; et ce n'est pas cependant que la cause de la mantie soit en nous et hors nous : que l'on place en nous la cause principale de ces choses et hors de nous cause secondaire, elles ont une connexion, les actes sont accomplis selon elles d'une façon déterminée et les choses qui en dépendent obéissent à ce qui leur est supérieur : mais quand la cause existant par elle même est séparée de nous, l'effet ne dépend pas de nous et tout repose sur ce qui est hors de nous. Puis donc que la vérité qu'il y a dans les songes n'est pas obtenue toujours par nos actes, mais souvent brille d'elle-même, cela montre que la mantie vient du dehors et des dieux et qu'étant libre elle nous révèle avec bienveillance le futur quand elle veut et comme elle veut.

24. Voilà la réponse à cette opinion. Dans ce qui suit, tu essaies d'expliquer le mode de la man-

tie et tu la détruis entièrement. Si en effet on lui donne pour cause une passion de l'âme, quel homme doué de raison pourrait accorder une prénotion ordonnée et ferme à une chose instable et stupéfiée ? ou comment l'âme en état de raison et de tranquillité et en possession de ses meilleures forces, les forces intellectuelles et rationnelles, ne peut-elle pas connaître ce qui sera et atteint-elle le futur quand elle pâtit selon des mouvements désordonnés et tumultueux ? En quoi la passion est-elle apte à voir ce qui est ? n'est elle pas plutôt incapable d'une perception exacte ? en outre si les choses dans le monde avaient été établies par les passions, elles auraient avec elles quelque ressemblance et quelque affinité ; mais si elles ont été accomplies par des raisonnements et des idées, leur prénotion est autre et séparée de toute passion. De plus la passion ne perçoit que le présent et ce qui existe déjà et la prénotion connaît à l'avance ce qui n'est pas encore : ainsi donc elle diffère de la passion.

Considérons les arguments qne tu apportes en faveur de ton opinion : le fait que les sens sont possédés tend précisément à l'inverse de ce que tu dis ; c'est une preuve qu'il n'y a alors aucune imagination humaine. Les vapeurs respirées ont une affinité avec le dieu et non avec l'âme du spectateur. Les invocations n'excitent pas les inspirations de la pensée ni les passions corporelles de qui les reçoit : elles sont en effet inconnaissables et ineffables et ne sont prononcées pour être comprises que du dieu seul qu'elles appellent. Tout le monde n'est pas apte à la divination, mais les êtres simples et jeunes surtout y sont propres ; cela montre qu'ils sont

plus disposés que les autres à recevoir le souffle venant du dehors et qui s'empare d'eux. Mais tu conjectures à tort d'après ces signes que l'enthousiasme est une passion : il est en effet évident d'après ces signes qu'il influe du dehors comme l'inspiration.

25. Convenons donc qu'il en est ainsi. Ce qui suit se détourne du transport divin vers une extase de la pensée dans le sens du pire et dit à tort que la folie qui accompagne les maladies est la cause de la divination. A ce qu'il semble, cette opinion compare l'enthousiasme à la surabondance de la bile noire et aux désordres de l'ivresse et à la rage provenant des chiens enragés. Il faut d'abord diviser en deux les formes de l'extase : l'une nous entraîne vers le pire et nous remplit de déraison et de démence ; l'autre nous donne des biens plus grands que la sagesse humaine. En outre la première tombe dans un mouvement désordonné, déréglé et matériel ; l'autre se livre elle-même à la cause suprême qui organise même l'ordre dans le monde ; celle-là privée de toute connaissance déchoit de la raison, celle-ci s'unit à ce qui dépasse toute notre sagesse ; l'une est en mouvement, l'autre stable ; l'une contre la nature, l'autre au-dessus de la nature, l'une élève l'âme, l'autre la rabaisse ; l'une est entièrement à l'écart de toute participation divine, l'autre au contraire s'y attache.

D'où vient-il que ce raisonnement erre à un tel point que parti de prémisses qui sont bonnes il aboutisse aux derniers maux de la folie ? Quel rapport y a-t-il entre l'enthousiasme et la mélancholie ou l'ivresse ou toute autre démence provenant des corps ? quelle mantie pourrait provenir des maladies du corps ? est-ce

qu'une telle perversion n'est pas la ruine complète de l'âme, tandis que la théophorie en est la perfection et le salut ? est-ce que la mauvaise extase ne provient pas de la faiblesse, et la bonne de la plénitude de la force ? à parler bref, celle-ci, tranquille, en possession de sa vie propre et de son intelligence, se met au service d'un être supérieur ; celle-là agissant ses propres actes, les accomplit d'une manière détestable et tumultueuse.

Cette différence est très remarquable, que dans les choses divines les œuvres sont toutes très dissemblables des autres : car de même que les espèces supérieures diffèrent de toutes les autres de même leurs actes ne ressemblent à rien de ce qui existe. Ainsi quand tu parles du transport divin, supprime aussitôt toutes les aberrations humaines ; et si tu accordes aux dieux la sobriété sacrée, ne considère pas la sobriété humaine comme analogue à la leur. Ainsi ne rapproche pas avec les imaginations des dieux les maladies du corps telles que les obscurcissements de la vue et les imaginations éveillées par les maladies. Qu'y a-t-il de commun entre les unes et les autres ? En outre, cet état ambigu de l'homme intermédiaire entre la sobriété et l'extase ne le crois pas semblable aux visions hiératiques des dieux déterminées par un seul acte. Ne rapproche pas les contemplations très claires des dieux des apparitions artificiellement machinées par la magie : car celles-ci ne possèdent ni l'action, ni l'essence, ni la vérité de ce que l'on voit et ne vont que jusqu'à l'apparition de purs phantasmes.

Mais tous ces doutes, étrangers qu'ils sont au sujet et entraînant du contraire au contraire,

n'appartiennent pas, croyons-nous, à la présente étude. Aussi après avoir montré leur erreur, nous jugeons inutile de nous en occuper davantage, vu qu'ils sont introduits plutôt par le désir de discuter qu'en vertu de quelque philosophie.

26. Il y a beaucoup d'autres choses dont on pourrait s'étonner par goût de contredire et d'innover ; par exemple on serait stupéfié à juste titre de la contradiction des opinions. Si l'on osait dire que la vérité appartient aux goètes qui ne la possèdent nullement et aux gens agités par la passion ou la maladie qui se trouvent dans la complète erreur. Quel principe de vérité, quelle tendance, petite ou grande, peut-il y avoir en eux. Il ne faut point considérer une vérité de ce genre comme capable d'être produite jamais par le hasard : car il est écrit qu'elle échoit à ceux qui sont emportés au hasard. Mais ce n'est point non plus la vérité qui existe quand l'agent s'accorde harmonieusement avec le patient : car ce genre de vérité appartient aux sensations et aux représentations des animaux ; il n'a donc rien de divin ou de supérieur à la nature commune. Mais il s'agit de la vérité qui existe également en acte, qui a présente la pleine connaissance de ce qui est et qui est de nature semblable à l'essence des choses ; elle se sert d'une raison infaillible ; elle sait tout parfaitement, solidement et certainement. C'est elle qui appartient à la mantie. Il s'en faut donc de beaucoup qu'elle soit naturelle, comme le pressentiment des tremblements de terre et des pluies qui appartient à quelques animaux. Ce pressentiment sympathique se produit quand certains animaux sont mus en

même temps que certaines parties et certaines forces du tout, ou par une acuité spéciale de sensation qui leur fait percevoir des phénomènes qui ont lieu dans l'air et ne sont point encore proches de la terre.

Si nous disons vrai, il ne faut pas, si nous avons reçu de la nature une tendance à sentir ce qui est ou une sorte de tact du futur, considérer cette qualité comme la prénotion mantique : elle a une analogie avec la mantique, mais elle est dénuée de sûreté et de vérité : ce qui arrive le plus souvent n'arrive pas toujours et en ce cas la vérité est dite en certaines circonstances et non dans toutes. D'où il suit que si dans les sciences, par exemple dans la science nautique ou médicale, il y a quelque connaissance du futur, celle-ci n'a rien de commun avec la prénotion divine : elle présume en effet le futur d'après des probabilités et le conjecture d'après certains signes, mais qui ne sont point toujours vrais ni connexes à ce qu'ils signifient. Au contraire dans la prénotion divine du futur, la science est sûre, la croyance inébranlable provient des causes réelles, la connexion de tout avec tout est indissoluble et l'intelligence de toutes choses comme présentes et définies toujours immuable.

27. Il ne faut point dire non plus que certaines présignifications des choses sont révélées par la nature et l'art et par la sympathie des diverses parties du tout comme si elles appartenaient à un seul être animé ni que les corps sont organisés de façon à ce que des uns aux autres des avertissements du futur soient échangés. Tout cela examiné de près représente plus ou moins une trace de la mantique divine ; il n'est

point possible en effet que quelque chose en soit entièrement dénué; mais de même que dans tout l'image du bien rappelle Dieu, de même en tout elle manifeste, tantôt obscurément, tantôt plus clairement, la ressemblance de la mantique divine. Rien cependant n'est tel que la forme divine de la mantique et il n'en faut point représenter l'aspect un, divin et sans mélange d'après les apparitions diverses issues d'elle dans la création. Et il est encore beaucoup moins juste de rapprocher d'elle des apparences qui s'en éloignent plus que celles-là et qui sont mensongères et trompeuses. Mais il faut définir la forme divine de la mantique par une seule raison, un seul ordre, une seule vérité intelligible et immuable, en rejetant de même la variation qui erre de côté et d'autre comme instable et ne convenant pas aux dieux.

Si la mantique réelle est tellement un acte divin, qui n'aurait honte de l'attribuer à une nature sans pensée et qui n'est même point capable de parfaire ses propres actes, comme si elle mettait en nous quelque disposition à la mantique et donnait à ceux-ci ou à ceux-là plus ou moins d'aptitude à cette faculté ? Sans doute pour les choses à l'accomplissement desquelles les hommes ont reçu de la nature certains penchants, la nature leur a donné diverses aptitudes ; mais pour celles où ne gît rien d'humain, l'accomplissement non plus n'est point de nous, mais quand se produit un bien divin antérieur à notre nature, on ne lui peut donner pour préparatrice une bonne disposition naturelle : ceux à qui appartient la perfection des actes en détiennent aussi la préparation imparfaite. Or ces deux états sont humains : ce qui en tant qu'hommes

ne leur appartient pas, ils n'y auront point non plus de préparation naturelle; ainsi donc il n'y a en nous par nature aucun germe de mantique divine. Mais si par extension, on parlait d'une espèce de mantique humaine, la nature y aurait préparé l'homme; mais pour ce que l'on appelle proprement la mantique, celle qui est digne des dieux, il ne faut point croire que la nature en ait mis le germe en nous. Entre autres choses notre prescience est toujours indéfinie selon le plus et le moins et par là diffère de la mantique divine qui demeure stable.

C'est pourquoi il nous faut repousser vigoureusement l'opinion qui ferait venir de nous la mantique. Tu en apportes des preuves manifestes tirées des faits eux-mêmes. La coutume qu'ont les invocateurs de porter des pierres et des herbes, de lier certains liens sacrés et de les délier, d'ouvrir ce qui est fermé et de changer les intentions de ceux qui reçoivent le dieu en les rendant louables de mauvaises qu'elles étaient, tout cela montre bien que le souffle vient du dehors. Non seulement il faut présumer cela, mais encore déterminer quel est le souffle divin dont la venue accomplit parfaitement la mantique divine; sinon nous ne la connaitrons point, avant que d'en avoir indiqué le signe propre en lui imposant comme un cachet sa marque particulière (1).

(*à suivre*). PIERRE QUILLARD.

(1) La lacune qu'on remarquera entre les paragraphes 17 et 21 n'est nullement une suppression de texte, mais une simple omission de chiffrage des paragraphes 18, 19 et 20.

N. D. L. R.

LE RIG-VÊDA

PREMIER MANDALA

(*Suite de la page 412.*)

83. A INDRA

1. Il est le premier pour les chevaux et il marche au milieu des vaches, le mortel que tu aides bien, ô Indra, de tes secours ; — tu le remplis de nombreux trésors, comme des eaux d'aspect divers vont de tous côtés au fleuve.

2. Les dieux vont comme les eaux célestes vers le calice du hôtri ; ils les regardent d'en haut comme la vaste atmosphère ; — ils marchent devant le pieux ; ils aiment comme des fiancées celui qui se plaît à l'œuvre sainte.

3. Tu as chargé de l'hymne à chanter les dieux qui, tenant la cuiller et formant un couple, font l'adoration. — Celui qui adore et sacrifie demeure sans obstacle à ton service et prospère ; une heureus puissance est à lui.

4. Les Angiras les premiers ont déposé une offrand et allumé le feu pour que la cérémonie fût bien faite — ces héros ont découvert tout ce que possédait Pani (ses) chevaux, (ses) vaches, ses troupeaux.

5. Atharvan le premier a ouvert les voies aux sacri fices ; puis est né le soleil, protecteur des rites, bien aimé ; — Uçanas, fils de Kavi, a amené avec (lui) le vaches ; nous adorons l'immortel né de Yama.

6. Quand pour (obtenir une) belle famille le gazo (sacré) est purifié, ou quand le chanteur entonne u hymne sous le ciel, — quand la pierre (du sôm résonne, le poète est louable, Indra se réjouit chaqu fois qu'il arrive.

Gôtama.

84. A INDRA.

1. Le sôma a été extrait pour toi, Indra ; (dieu) très fort, (dieu) vaillant, viens. — Que la puissance te remplisse, comme le soleil (remplit l'air de ses rayons.

2. Deux jaunâtres transportent Indra, dont la force est insurmontable, — vers les hymnes des chantres et l'adoration des humains.

3. Monte sur ton char, meurtrier de Vritra ; la prière a attelé tes jaunâtres ; — que le chant de la pierre (sacrée) tourne bien ta pensée vers nous.

4. Indra, bois ce jus excellent, immortel, enivrant ; — ses flots limpides ont coulé vers toi au siège du sacrifice.

5. A présent chantez pour Indra ; récitez des hymnes ; — les gouttes du sôma l'ont enivré ; saluez sa force excellente.

6. Nul n'est meilleur écuyer que toi, à ta façon de mener (tes) jaunâtres, ô Indra ; — nul ne t'égale en majesté, nul (même) ayant de bons chevaux.

7. Celui qui seul distribue la richesse au mortel qui le sert, — le maître irrésistible, (c'est) Indra ; oui !

8. Quand aura-t-il écrasé du pied comme une broussaille le mortel impie ? — quand aura-t-il écouté nos voix, (cet) Indra ? Oui !

9. Pour celui qui extrayant le sôma t'honore de nombreux (sacrifices) — Indra possède une force effrayante, oui !

10. Ainsi de tous côtés boivent la douce liqueur les vaches — qui, compagnes du taureau Indra, s'enivrent (avec lui) pour briller, accompagnant sa royauté.

11. Se serrant contre lui, elles versent le sôma, ces (bêtes) mouchetées ; — chères à Indra (ces) vaches lancent la foudre meurtrière, accompagnant sa royauté.

12. Se prosternant elles adorent sa vigueur, ces (bêtes) intelligentes ; — elles suivent ses nombreuses

volontés, afin de les prévenir, accompagnant sa royauté.

13. Avec les os de Dadhyantch, Indra l'irrésistible détruisit quatre-vingt-dix-neuf châteaux.

14. Cherchant la tête du cheval perdue dans les montagnes, il la trouva dans le Çaryanâvan.

15. Alors on se souvint de la vache: la forme mystérieuse de Twashtri était dans l'habitation de Tchandramas.

16. Qui aujourd'hui attelle au char du sacrifice des taureaux vigoureux, brillants, fougueux, — ayant une flèche à la bouche, frappant au cœur, réjouissants? Pour celui qui réussira à les nourrir, vivat!

17. Qui s'enfuit? Qui est provoqué? Qui a eu peur? Qui sent la présence d'Indra? Qui (est) devant (lui)? — Qui pour son enfant, pour sa maison et sa fortune adresse des vœux? Qui, pour lui-même et ses gens?

18. Qui avec le beurre consacré honore Agni, sacrifiant avec la cuiller à des temps marqués? — A qui les dieux apportent-ils promptement l'invocation? Qui est mentionné comme recevant l'offrande, comme aimé des dieux?

19. Toi qui est dieu, oui fais honneur à un mortel, ô tout puissant; nul autre que toi n'est miséricordieux, ô généreux; Indra, je t'adresse ma prière.

20. Que tes dons, que tes secours, ô riche, ne nous abusent jamais. — Distribue tous les biens à nos populations, ô ami des hommes.

Gôtama.

85. AUX MARUTS.

1. Ceux qui brillent en chemin comme des femmes parées pour le sacrifice, ce sont les fils resplendissants de Rudra. — Les Maruts ont déployé le ciel et la terre; héros qui broient (toutes choses), ils s'enivrent dans les sacrifices.

2. Ils ont crû; ils sont devenus grands; dans le ciel les Rudras ont établi leur demeure. — Chantant

un chant, engendrant la force, ils possèdent la beauté, ces fils de Priçni.

3. Les fils de la Vache, brillants de parures, ont mis sur leurs corps des (armes) éclatantes ; ils repoussent tout ennemi ; sur leurs pas coule le beurre sacré.

4. Lorsqu'ils étincellent, munis de forts javelots, ils abattent même ce que (nulle) force n'abat. — Car rapides comme la pensée, à vos chars, ô Maruts, troupe pluvieuse, vous avez attelé des antilopes.

5. Lorsqu'à vos chars vous avez attelé les antilopes, poussant la montagne (pour répandre) l'eau fécondante ; alors ils secouent les gouttes du (nuage) rougeâtre ; ils trempent la terre comme une peau.

6. Puissent vous amener ici vos coursiers à la marche légère, au vol léger ; venez avec vos bras ; — asseyez-vous sur le gazon ; une large place vous est faite ; enivrez-vous, Maruts, de doux sôma.

7. Ils ont crû par leur propre force ; en grandeur ils ont atteint le ciel ; ils se sont fait une large place ; — quand Vishnu a secondé le taureau qui répand la liqueur enivrante, comme des oiseaux ils se placent sur le gazon chéri.

8. Comme des héros, comme des combattants, mobiles, avides de gloire, ils sont allés au combat ; tous les êtres ont peur (en face) des Maruts ; ce sont des guerriers d'un aspect resplendissant, tels que des rois.

9. Depuis que l'habile Twashtri a fait au tour la foudre d'or, bien fabriquée, à mille carreaux, — Indra l'a prise pour accomplir des œuvres viriles ; il a tué Vritra ; il a précipité la masse des eaux.

10. En haut, par force, ils ont enlevé une fontaine ; si solide qu'elle fût, ils ont fendu une montagne ; — soufflant le son, les Maruts généreux dans l'ivresse du sôma ont livré des batailles.

11. Ils ont lancé la fontaine en courbe hors de sa voie ; ils ont fait couler une source pour Gôtama altéré ; — ils lui viennent en aide, brillants de mille couleurs, comblant avec leurs compagnons les vœux du pontife.

12. Les joies que vous réservez à qui vous loue, accordez-les en triple à votre serviteur ; -- accordez-les nous, ô Maruts ; donnez-nous (dieux) féconds, la richesse avec de beaux hommes.

Gôtama.

86. AUX MARUTS.

1. O Maruts, celui dans la demeure duquel vous venez du ciel boire (le sôma), ô puissants, — cet homme a de très bons protecteurs.

2. Dans les sacrifices, ô vous qui accueillez le sacrifice, des prières des prêtres, — ô Maruts, écoutez l'appel.

3. L'homme opulent dont vous aurez aidé le prêtre — trouvera son étable remplie.

4. Sur le gazon sacré de ce seigneur le sôma est préparé dans les solennités ; — on chante l'hymne et la (sainte) liqueur.

5. Qu'ils l'entendent, ces puissants, celui qui surpasse tous les peuples ; — au soleil même (montent) les offrandes liquides.

6. Car par des libations nombreuses nous vous avons servis, ô Maruts, — avec l'aide de nos peuples.

7. Bienheureux soit, ô rapides Maruts, le mortel — dont vous accueillez les offrandes.

8. Voyez la sueur de celui qui vous loue, ô héros vraiment forts ; — (exaucez) le vœu de votre adorateur.

9. Vous (dieux) vraiment forts, montrez-le par votre puissance ; — percez d'un éclair l'esprit-malin.

10. Cachez l'affreuse obscurité ; chassez tout (démon) dévorant ; — faites la lumière que nous désirons.

Gôtama.

87. AUX MARUTS.

1. Actifs, impétueux, débordants, ne pliant, ne chancelant jamais, impétueux, — très aimés, très

virils, ils se sont manifestés, quelques-uns seulement avec leurs ornements, comme les aurores avec les étoiles.

2. Sous les voûtes (du ciel) quand vous avez fixé du regard (votre) route, comme des oiseaux, ô Maruts, quel que soit le chemin, — les tonneaux coulent sous vos chars : envoyez un beurre couleur de miel à votre adorateur.

3. Sous leurs pas, comme effrayée, tremble la terre, quand par les voies (du ciel) ils ont attelé pour le succès ; — joueurs, turbulents, (armés de) javelots étincelants, ils célèbrent leur propre puissance, (ces) agitateurs.

4. Car cette troupe est mobile par elle-même, traînée par des coursiers mouchetés, jeune, ici maîtresse, entourée de forces ; — tu es véridique, libérateur des dettes, irrépréhensible ; (tu es) le protecteur de cette cérémonie ; et (tu formes) une troupe féconde.

5. Nous parlons à la manière (que parlait) notre vieux père ; notre langue se délie à la vue du sôma ; — quand à l'œuvre les chanteurs ont réjoui Indra, c'est alors qu'ils ont pris des formes sacramentelles.

6. Pour le bonheur ils ont bien trouvé des splendeurs, des rayons, des chantres, (ces dieux) aux beaux colliers ; — armés, impétueux, intrépides, ils ont trouvé les demeures chéries du Mâruta.

Gôtama.

88. AUX MARUTS.

1. Sur des chars fulgurants, ô Maruts, venez sur (des chars) lumineux, (hérissés) de dards, volant avec (leurs) chevaux ; — avec un excellent aliment, volez vers nous comme des oiseaux, (dieux) au magique pouvoir.

2. Avec des coursiers rouges ou jaunes, oui, traînant des chars, ils viennent pour le bonheur ; il brille comme de l'or, celui qui tient une hache ; de la jante de leur roue ils ébranlent la terre.

3. Pour la beauté, oui, les armes (brillent) sur vos corps; les pensées s'élèvent (vers nous) comme les bois (du bûcher); — pour vous, oui, nobles et puissants Maruts, on agite la pierre (du mortier).

4. Les jours ont achevé leur révolution pour vous, désireux (de la pluie) et pour cette cérémonie divine accomplie avec de l'eau ; — en faisant l'œuvre sainte les Gôtamas ont pour boire enlevé dans les airs une citerne.

5. Pareille à celle-ci fut la cérémonie que jadis Gôtama produisit pour vous, ô Maruts, — en (vous) voyant avec des roues d'or, des dents de fer, turbulents comme des sangliers.

6. Cet (hymne)-ci qui s'élance vers vous, ô Maruts, vous célèbre, comme le chant de votre serviteur — vous a célébrés librement et spontanément avec (le secours) de ses mains.

Gôtama.

89. A TOUS LES DIEUX.

1. Qu'à nous viennent de tous côtés les pensées bonnes, pures, sans obstacle, pénétrantes, afin que toujours, pour notre prospérité, les dieux soient nos constants protecteurs de chaque jour.

2. Que des dieux la bienveillance soit juste; que des dieux nous obtenions l'amitié; que les dieux protègent notre vie.

3. Nous invoquons selon l'antique usage Bhaga, Mitra, Aditi, Daxa le bienveillant, — Aryaman, Varuna, Sôma, les Açwins. Que la fortunée Saraswati nous donne la joie.

4. Que le Vent nous souffle un bienfaisant salutaire, et aussi (notre) mère la Terre et (notre) père le Ciel, — et les pierres bienfaisantes où l'on exprime le sôma; et vous aussi, Açwins adorables, exaucez-nous.

5. Et le maître souverain du (monde) mobile et immobile, celui qui anime la pensée, nous l'appelons

à notre secours ; — que Pûshan accroisse notre prospérité, (qu'il soit) un défenseur, un protecteur constant pour (notre) salut.

6. Le salut, qu'Indra glorieux nous (le donne) ; le salut, que Pûshan l'omniscient nous (le donne) ; — le salut, que Târxya Arishtanêmi nous (le donne) ; le salut, que Brihaspati nous le donne.

7. Qu'avec leurs coursiers mouchetés les Maruts, enfants de Priçni,, portant le bonheur et fréquentant les sacrifices, — que les Manus qui ont pour langue le feu et pour œil le soleil, que tous les dieux viennent ici à notre secours.

8. Que de nos oreilles nous entendions une (chose) heureuse, ô dieux ; que de nos yeux nous voyons une (chose) heureuse, ô adorables. — Avec des membres et des corps solides, en vous célébrant, puissions-nous jouir du temps que les dieux ont accordé.

9. Puissions-nous voir cent automnes, ô dieux. Quand vous nous avez fait vieillir, — quand nos fils deviennent pères, ne diminuez pas de moitié la durée du voyage.

10. Aditi, c'est le ciel ; Aditi, c'est l'air ; Aditi, c'est la mère, c'est le père et le fils ; — Aditi, c'est tous les dieux et les cinq races d'hommes ; Aditi, c'est ce qui est né ; Aditi, c'est ce qui naîtra.

Gôtama.

90. A TOUS LES DIEUX.

1. Que le bon guide Varuna, que le sage Mitra nous conduise, et Aryaman, partageant la joie des dieux.

2. Car c'est eux qui gardent les trésors, qui sans se troubler maintiennent par leur puissance la loi (du monde) perpétuellement.

3. Qu'ils nous donnent le bonheur, eux immortels à nous mortels, en repoussant ceux qui nous haïssent.

4. Qu'ils nous fraient les chemins vers le bonheur,

Indra, les Maruts, Pûshan, Bhaga, (dieux) dignes de louanges.

5. Nos prières mettent au premier rang les vaches; Pûshan, Vishnu, Êvayâvan, faites-nous heureux.

6. Doucement (soufflent) les vents pour le pieux, doucement coulent les fleuves; douces pour nous soient les plantes.

7. Douces soient la nuit et les aurores ; douce soit l'atmosphère terrestre ; doux soit le ciel notre père.

8. Doux nous soit le maître du bois ; doux soit le soleil ; douces soient les vaches pour nous.

9. Propice nous soit Mitra, propice Varuna, propice Aryaman ; — propices nous (soient) Indra et Brihaspati; propice nous soit Vishnu aux grands pas.

Gôtama.

91. A SÔMA.

1. Toi, Sôma, tu es connu (pour être) l'intelligence, c'est toi qui mènes par le plus droit chemin; — Sous ta conduite, Indu, nos pères intelligents ont eu part au trésor avec les dieux.

2. Toi, Sôma, tu es actif par (ton) activité, habile par (ton) habileté, omniscient ; — tu es fécond par (ta) fécondité, par (ta) majesté, puissant par (ta) puissance, toi qui observes les hommes.

3. Tes lois sont celles du roi Varuna ; ta demeure est grande et profonde, Sôma ; — tu es pur comme l'aimable Mitra ; on doit te complaire comme à Aryaman, Sôma.

4. Quelles que soient tes demeures au ciel, sur la terre, dans les montagnes, les plantes, les eaux, — partout bienveillant et sans dédain, roi Sôma, accepte nos offrandes.

5. Toi, Sôma, tu es le maître des bons ; tu es le roi meurtrier de Vritra ; tu es une heureuse activité.

6. Toi, Sôma, quand tu désires notre vie, nous ne mourons pas ; tu aimes les louanges ; tu es le maître du bois.

7. Toi, Sôma, au vieillard tu donnes le bien-être, au jeune homme pieux l'activité, pour qu'ils vivent.

8. Toi, roi Sôma, défends nous partout du méchant; que l'ami (d'un dieu) tel que toi ne soit pas lésé.

9. Sôma, les bienfaisants secours que tu as pour ton serviteur, avec eux secours nous.

10. Aie pour agréable ce sacrifice, cet hymne; viens-y Sôma; sois pour notre prospérité.

11. Sôma, par des chants nous t'exaltons, nous qui savons parler; viens à nous propice.

12. Augmente notre maison; tue le mal; découvre les trésors; accrois notre prospérité; sois notre bon ami, Sôma.

13. Sôma, plais-toi dans notre cœur comme les vaches dans les prairies, comme un mortel dans sa maison.

14. Dieu Sôma, le mortel qui se plaît dans ton amitié, un homme habile et sage le suit.

15. Garde nous du malheur, Sôma; délivre nous du mal; sois nous un ami bienveillant.

16. Grossis; que de tous côtés se rassemble en toi la fécondité; concentre la force en toi.

17. Grossis, enivrant Sôma, par toutes les tiges; — sois nous un ami qui prête bien l'oreille pour (notre) prospérité.

Qu'en toi se réunissent les sucs, les aliments, les forces fécondantes, (en toi) vainqueur des ennemis; — en grossissant pour l'immortalité, Sôma, reçois au ciel des honneurs suprêmes.

19. Toutes les vertus que l'on adore en toi, tu les as toutes. Qu'il entoure le sacrifice; — accroissant notre maison, (la) développant, entouré de vaillants, destructeur du lâche, marche, Sôma, en avant de nos portes.

20. Sôma donne une vache, Sôma un cheval rapide, Sôma un fils laborieux, — habile à la maison, dans les sacrifices, dans les assemblées, écoutant son père, à celui qui le sert.

12. Invincible au combat, sauveur des armées, parcourant le ciel, procurant les eaux, protecteur des

enceintes, — né dans les cris de joie, ayant un beau domaine, une belle renommée, toi victorieux, nous voulons te féliciter, Sôma.

22. C'est toi, Sôma, qui as engendré toutes ces plantes, toi les eaux, toi les vaches ; — c'est toi qui as déployé la vaste atmosphère ; c'est toi qui de lumière as enveloppé l'obscurité.

23. Par (ta) divine intelligence, dieu Sôma, conquiers nous une part de richesse, ô puissant. — Que (nul) ne t'attaque, tu commandes à la force. Sois (notre) éclaireur dans les deux (sortes de) combats.

Gôtama

92. A L'AURORE ET AUX AÇWINS.

1. Voici les Aurores qui ont fait la lumière ; dans la moitié orientale de l'air, elles étendent un rayonnement— comme des vaillants qui préparent (leurs) armes : rougeâtres les vaches meres s'avancent.

2. Les rouges splendeurs montent sans obstacle ; elles ont attelé leurs vaches dociles et rougeâtres ; — les Aurores ont révélé les objets comme jadis ; les rougeâtres ont marché vers la brillante splendeur.

3. Comme des femmes laborieuses qui chantent en travaillant, elle viennent de loin suivant le même rhythme, — apportant la nourriture à leur pieux serviteur, oui, toutes choses, à celui qui sacrifie et qui extrait le Sôma.

4. Elle entremêle ses couleurs, comme une danseuse ; elle découvre son sein, comme la vache sa mamelle ; — faisant la lumière pour le monde entier, comme les vaches ouvrent l'étable l'Aurore a ouvert l'obscurité.

5. Son éclatante lumière a paru ; elle sort, elle attaque la ténébreuse horreur, — comme, dans les sacrifices, on revêt d'une banderolle le poteau sacré, la fille du ciel a revêtu sa gloire lumineuse.

6. Nous avons atteint l'autre rive de cette obscurité ; l'Aurore par sa lumière a révélé les objets. —

Pour le bonheur, comme un (homme) complaisant, elle sourit brillante ; bien parée elle a pour la joie éveillé (le monde).

7. Lumineuse conductrice des chœurs (sacrés) la fille du ciel est louée par les Gôtamas ; — avec des enfants, des hommes, des chevaux excellents, Aurore, tu distribues des aliments où la vache tient la première place.

8. Aurore, puissé-je jouir de cette opulence riche en hommes, d'une fortune remarquée pour le nombre des serviteurs et des chevaux ; — ô toi qui d'une gloire merveilleuse resplendis, produisant les aliments, (puissé-je jouir) d'une grande (fortune) pour (mon) bonheur.

9. La déesse regarde en face tous les êtres ; sa lumière au loin resplendit ; — elle éveille pour le mouvement tout ce qui vit ; elle a retrouvé la parole pour tout être pensant.

10. Toujours renaissante, antique, brillant des mêmes couleurs, — comme une active chasseresse qui fait disparaître les oiseaux, la déesse vieillit la vie du mortel.

11. Elle a été aperçue ouvrant les limites du ciel ; elle fait disparaître sa sœur....... ; — elle fait disparaître les générations humaines ; jeune femme, elle brille de l'éclat de son amant.

12. Brillante, fortunée, étendant (ses splendeurs) comme des troupeaux, elle se répand au loin comme un fleuve impétueux ; — respectant les lois divines, on l'a aperçue rendue visible par les rayons du soleil.

13. Aurore opulente, apporte nous un trésor — par lequel nous puissions avoir un fils et une postérité.

14. Ici aujourd'hui, Aurore riche de vaches et de chevaux, brillante, — opulente, luis pour nous, riche de prières.

15. Opulente Aurore, attelle donc aujourd'hui tes chevaux rougeâtres, — ensuite apporte nous tout ce qui fait le bonheur.

16. Açwins merveilleux, vers notre maison riche

de vaches et telle que l'or, — vers nous dirigez d'un commun accord votre char.

17. Vous donc qui avez fait monter l'hymne vers le ciel et (donné) la lumière aux hommes, — vous Açwins, apportez nous la nourriture.

18. Ces dieux bienfaisants, merveilleux, montés sur un char d'or, — qu'ici leurs (coursiers) éveillés dès l'aurore les amènent boire le Sôma.

Gôtama.

93. A AGNI ET SÔMA.

1. Agni-Sôma, (dieux) féconds, écoutez bien mon appel ; — accueillez mes hymnes ; soyez propices à un serviteur.

2. Agni-Sôma, à celui qui vous adresse aujourd'hui cette prière — donnez de beaux hommes, l'aliment des vaches, de bons chevaux.

4. Agni-Sôma, celui qui vous offre l'invocation et le beurre, — qu'avec une postérité il jouisse de sa force toute sa vie.

4. Agni-Sôma, on a vu votre force quand vous avez enlevé à l'avare (Pani) son aliment, les vaches, — quand vous avec vaincu la postérité de Brisaya et trouvé un seul luminaire pour beaucoup (d'êtres).

5. C'est vous, Agni et Sôma, qui unissant vos forces avez mis au ciel ces splendeurs. — vous Agni-Sôma, qui avez délivré les fleuves de l'indigne malédiction qui les retenait.

6. L'un (de vous) a été apporté du ciel par Mâtariçwan ; l'épervier (Çyêna) a par le frottement tiré l'autre de la pierre. — Agni-Sôma que le sacrifice développe, vous avez fait une large place pour le sacrifice.

7. Agni-Sôma, à ce beurre qui (vous) est servi venez, acceptez-le ; (dieux) féconds, aimez-le. — Soyez heureux et satisfaits ; ensuite donnez la joie à celui qui à vous sacrifie.

8. Agni-Sôma, celui qui vous honore avec le beurre

de l'onction, avec un cœur dévoué aux dieux, — protégez son sacrifice, préservez le du mal ; donnez à ses gens une grande félicité.

9. Agni-Sôma. qui avez mêmes offrandes, mêmes invocations, agréez nos chants : vous avez votre place ensemble parmi les dieux.

10. Agni-Sôma, pour celui qui vous sert avec ce beurre, brillez largement.

11. Agni-Sôma, nos offrandes que voici, ayez les pour agréables ; venez ensemble auprès de nous.

12. Agni-Sôma, rassasiez nos chevaux ; que les vaches qui donnent le beurre se remplissent. — Mettez des forces en nous qui donnons l'offrande : faites que notre sacrifice soit heureux.

Gôtama.

(*à suivre.*) EMILE BURNOUF

GLANES

« En quelques endroits d'Allemagne, dit le Père Lebrun, on fait un usage fort singulier d'une baguette de coudre ou de frêne, car on s'en sert pour remettre les os disloqués ou rompus, pour guérir les playes et étancher les hémorragies. La plupart préfèrent le frêne à tout autre bois, et ils l'appellent pour ce sujet *das wundholz* bois à guérir les plaies... Telles sont les pratiques que Borel (1) rapporte, après le médecin Laigneau, lequel, dit-il, sans se servir d'autre remède que d'une baguette de coudre préparée, s'était lui-même remis le bras écrasé sous la roue d'un chariot. On ajoute qu'il faisoit une foule de semblables cures, avec de petits bâtons, qu'il conservoit bien munis des influences de la constellation qui les rendoit si bienfaisants. Tout son secret consistait à couper d'un seul coup une verge de coudre, lorsque le Soleil entroit dans le signe du Bélier, et à en sceller les deux bouts avec de la cire d'Espagne, de peur que la vertu ne s'évaporât. Il ne falloit ensuite que frotter la contusion avec une de ces baguettes, pour faire remettre les os dans leur place, comme si on s'étoit servi de quelque enchantement. Le même médecin préparoit ainsi des baguettes de frêne, au temps de la conjonction du Soleil et de la Lune dans le signe du Bélier, et prétendait par leur seul attouchement arrêter toute sorte d'hémorragies (2) ».

(1) Borellus. cent. 3, observ. 77.
(2) *Hist. critique des matières superstitieuses*, t. II, p. 367.

Le Directeur Gérant : F. DESCHAMPS.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie DESTENAY. — BUSSIÈRE frères.

Les

Apocryphes Ethiopiens

Traduits en Français par René Basset

V

LES PRIÈRES DE LA VIERGE A BARTOS ET AU GOLGOTHA

Les deux morceaux connus sous le nom de *Prière de la Vierge à Bartos* et *Prière de la Vierge au Golgotha*, et traduits ici pour la première fois d'après des textes inédits, appartiennent pour l'inspiration au moins autant au gnosticisme qu'au christianisme, bien que les doctrines orthodoxes sur l'unité de Dieu, la Trinité, l'Incarnation, la Rédemption, etc., s'y trouvent fréquemment rappelées. A côté de ces dogmes, l'influence des astres et des puissances célestes dont on se rend maître en les invoquant, les maladies attribuées sans exception aux esprits du mal qu'on peut conjurer par des évocations et des formules magiques, toutes ces croyances se rattachent, d'une manière incontestable, à ce que nous connaissons de l'état d'esprit existant chez les sectateurs de la gnose égyptienne, pour qui le gnosticisme n'avait été, dans ses pratiques et sans doute aussi dans ses dogmes, qu'une évolution de l'ancienne religion égyptienne. Ce mélange d'orthodoxie et d'hétérodoxie n'a rien qui doive nous surprendre. On en a bien d'autres exemples. « Les sacrements furent en grande partie leur création (des gnostiques); leurs onctions, « surtout au lit de mort des malades, produisaient « une grande impression. Le saint Chrême, la confir- « mation (d'abord partie intégrante du baptême), l'at- « tribution d'une force surnaturelle au signe de la

« croix, plusieurs autres éléments de la mystique chré-
« tienne viennent d'eux. Parti jeune et actif, les gnos-
« tiques écrivaient beaucoup, se lançaient hardiment
« dans l'apocryphe. Leurs livres, frappés d'abord de
« discrédit, finissaient par entrer dans la famille or-
« thodoxe. L'Eglise acceptait bientôt ce qu'elle avait
« maudit d'abord. Une foule de croyances, de fêtes,
« de symboles d'origine gnostique devinrent ainsi
« des croyances, des fêtes, des symboles catholiques.
« Marie, mère de Jésus, en particulier, dont l'Eglise
« orthodoxe se préoccupait très peu, dut à ces nova-
« teurs les premiers développements de son culte
« presque divin » (1).

Le premier de ces textes nous est arrivé dans une double version, en arabe et en éthiopien. Toutes deux diffèrent absolument, sauf pour la donnée principale: l'apôtre Mathias est sur le point de périr à Bartos : la Vierge le délivre par une prière qui fait fondre le fer en eau et le miracle convertit les habitants. Mais tandis que la version éthiopienne, se bornant à cet exposé, consacre de longs développements aux prières et aux conjurations magiques, la version arabe, dont on trouvera la traduction à l'appendice, est remplie de détails fantastiques dont quelques-uns sont de véritables traits de contes populaires : l'embarras du gouverneur lorsque dans la ville tous les instruments en fer se sont liquéfiés, ou celui des cuisiniers quand, la Vierge ayant prononcé la formule qui ressuscite les morts, les oiseaux qu'ils préparaient pour son dîner reviennent à la vie et s'envolent des marmites. Cette dernière version n'a pas conservé la longue liste d'anges et de puissances qui font du texte éthiopien une contribution importante à l'étude de l'angelologie et de la démonologie, et le classe dans la catégorie des prières magiques (*Prière du Golgotha*, *prière de Cyprien*, *mystère de Bahaïla-Mikâèl*, etc.)

(1) Renan, *Marc Aurèle*, Paris, 1884, in-8 ch. VIII p. 144-145. Cf. aussi Maury. *La magie et l'astrologie dans l'antiquité et au moyen âge*, Paris, 1877, in-12 ch. VI p. 105-106.

où survivent les formules et parfois la théogonie des religions disparues.

La version éthiopienne a été signalée pour la première fois par Ludolf (2) qui en donna de très courts extraits d'après des manuscrits de Paris, d'Altdorf et de Vienne : il conclut en se ralliant à l'avis de son maître d'éthiopien, Grégoire « Tales libellos olim ex Ægypto (superstitionum scilicet patriâ) allatos et ab imperitâ plebe descriptos et lectos fuisse. »

Ludolf transcrivait le Bartos, théâtre du miracle, par Béryte (aujourd'hui Beyrout) et cette identification fut conservée par MM. Dillmann et Zotenberg dans les catalogues des manuscrits éthiopiens où ils ont signalé cet apocryphe. Mais M. Guidi a montré (3) que c'est une méprise analogue à celle qu'on rencontre dans la version arabe (et aussi dans la version éthiopienne) des actes apocryphes de S. André. La légende place le théâtre du martyre de ce dernier chez les Parthes (Παρθος). Ce mot en passant du grec en arabe (et sans doute aussi du grec en copte) devient Bart'os, en éthiopien Bartos. La suppression d'un point diacritique dans quelques textes arabes a même substitué un *n* au *t*, ce qui a fait lire Barnous ou Barnos par A. Maï et M. de Slane.

Les actes, aussi bien les apocryphes que les authentiques, de S. Mathias (4) ne font aucune mention d'une mission de ce saint dans le pays des Parthes. Nous nous trouvons ici en présence d'une confusion de noms entre Matthieu et Mathias, confusion qui existe déjà dans les Menœa grecs comme l'a reconnu

(2) *Ad suam historiam Commentarius*, Francfort-sur-le-Mein, 1691, in-f°. L. III ch. IV n° XXXV p. 349-351, ces passages ont été traduits dans le *Dictionnaire des apocryphes* de Migne, Paris, 1858, 2 v. in-4, t. II, col. 503-504.

(3) *Gli atti apocrifi degli apostoli in testi copti, arabi ed etiopici*, Rome, 1889, in-8, p. 9 ; *Note miscellanee* (*Giornale della Società asiatica italiana* t. III, 1889) p. 173-176.

(4) Même ceux dont les fragments coptes ont été publiés par le P. Georgi, *De miraculis sancti Coluthi*, Rome, 1793, in-4, p. 102-106.

Lipsius (5). Matthieu, comme dans la version arabe de la *Prière de Bartos* est exposé au danger d'être dévoré par les anthropophages, dans un récit apocryphe intitulé πράξεις Ματθέου καὶ Ἀνδρέου ἐν τῇ χώρᾳ τῶν ἀνθρωποφάνων (6). Il arrive dans la ville des anthropophages qui aveuglent les étrangers, les ravalent au niveau de la bête par un breuvage et les mangent au bout de trente jours. Ces deux derniers traits rappellent un des épisodes des voyages de Sindbad le Marin. Matthieu est délivré par S. André (non par la Vierge) et enlevé sur un nuage. Ces actes apocryphes sont, d'après Gutschmidt (*loco laudato* p. 378), du VIe siècle. Le cadre de la version éthiopienne (dans sa langue primitive) et la version arabe tout entière sont donc postérieurs. Pour le fonds même de la première, comprenant les prières magiques, il semble antérieur, en tenant compte des interpolations possibles. La rédaction primitive paraît avoir été faite en copte ou peut-être en grec ; mais c'est d'un texte copte que dérive la version éthiopienne. Nous en trouvons la preuve dans la transcription d'une phrase latine palindrome qui figure étrangement dans la *Prière de Bartos* et dans la *Prière du Golgotha* et qui manque dans la version arabe de la première. Dans celle-ci, les mots qui composent cette phrase sont donnés comme les noms des clous ; dans la seconde, comme les noms mêmes de Jésus-Christ. C'est la phrase bien connue :

SATOR AREPO TENET OPERA ROTAS

(5) *Die apokryphen Apostelgeschichten und Apostellegenden* t. II, 2e partie, Brunswick, 1884, in-8, p. 135-136. Cf. aussi Gutschmidt, *Die Königsnamen in den apokryphen Apostel geschichten*, (*Kleinere Schriften*, t. II Leipzig, 1890, in-8°) p. 383.

(6) Publié par Thilo : *Acta SS. Apostolorum Andreæ et Matthiæ et commentatio deeorum origine*, Halle, 1846, in-4. Une rédaction syriaque de cette légende a été publiée avec une traduction anglaise par Wright : *Apocryphal Acts of the Apostles*, Londres 1871, 2 v. in-8. Il en existe aussi une version éthiopienne. Au IVe et au Ve siècle, S. Ambroise et S. Paulin de Nole disaient déjà que S. Matthieu mourut chez les Parthes. Sur cette partie de la légende apocryphe de l'évangéliste cf. Lipsius, *Die apokryphen Apostelgeschichten* t. II, 2e partie, p. 124-132.

qu'on peut lire à rebours. Dans le texte éthiopien, elle est ainsi rendue :

SADOR ARADOR DANAT ADERA RODAS

En examinant les erreurs de transcription, on voit que la confusion du D et du P (Arador = Arepo, Adera = Opera n'a pu se faire qu'en éthiopien où les deux lettres ont une forme semblable ; mais aussi que la transcription de T par D (Sador = Sator, Danat = Tenet ; Rodas = Rotas) ne peut s'expliquer que par le copte. C'est sans doute par un intermédiaire grec que la phrase latine a passé dans cette dernière langue. En effet, si des expressions grecques ou orientales se rencontrent en latin (cf. Kyrie eleison, agios o theos, alleluia, Deus Sabaoth etc.) le fait opposé n'est pas rare. Une formule byzantine, publiée par M. Vassiliev (7) nous présente les phrases suivantes : δόμινι τξεσούμ Κρίστε = Domine Jesum Christe ; λίπερα δὲ ἴστομορ βὸρ περμέρτιμπέα ταβέρτους ἐγλυριοῦ ζα — liberate istum morbum per matrem (?) beatam virtuosam (?) e(t) gloriosa(m) etc.. La phrase citée dans les *Prières de Bartos et du Golgotha* fut d'ailleurs très répandue, car on la trouve aujourd'hui encore invoquée contre les maladies d'yeux dans les croyances populaires des Wendes des bords de la Sprée (8). Elle leur est sans doute venue d'Allemagne où elle est encore employée pour faire fuir les sorcières présentes à une réunion. On l'écrit sur un billet de la manière suivante :

SATOR	+	*Kreuz Jesu Christi mild*	Epos
AREPO	+	*Kreuz Jesu Christi mild*	Mesipos
TENET	+	*Kreuz Jesu Christi mild*	Habenepos
OPERA			
ROTAS			

et on met ce billet dans un sachet de cuir avec de la racine de fougère mâle et une demi-once de la plante

(7) *Anecdota græca-byzantina*. I. Moscou, 1893, in-8, p. 336.
(8) W. von Schulenburg. *Wendische Volkssagen und Gebräuche aus dem Spreewald*, Leipzig, 1880, in-12, p. 218, où elle est donnée sous cette forme : SATUR AREP TENET OPERA ROTES.

appelée *moto* (9). L'ignorance de la langue dans lesquelles ces formules cabalistiques sont rédigées ne faisaient qu'accroître la confiance qu'on avait en elles, surtout lorsqu'on pouvait les lire à rebours (10), comme certains vers, œuvres de la décadence latine :

Signa, te signa, temere me tangis et angis.
Roma tibi subito motibus ibit amor
Mitis ero, retine leniter ore sitim (11).

En résumé, pour ce qui concerne la version éthiopienne de la *Prière de Bartos*, il est probable qu'elle se compose de deux éléments : un fonds de conjurations, emprunté au moins autant au gnosticisme qu'au christianisme et encadré par le résumé d'une légende postérieure au VIe siècle, légende devenue d'ailleurs bientôt populaire en Ethiopie, comme le montrent ces vers cités par Ludolf.

Tire-moi des liens de l'erreur, ô mère du Christ,
Des fortes chaînes et des terribles liens,
De même que tu as délivré aujourd'hui ton serviteur Mathias.

Comme on le voit par les citations faites par Ludolf et Dillmann, la *Prière de Bartos* existe dans deux ouvrages inédits que je n'ai pu consulter : le *S'alota Réqèt* et le *Mash'afa qèdr*. Ce dernier est un « service qu'on lit pour un renégat qui rentre dans l'église chrétienne, ou après des relations sexuelles entre un

(9) Tuchman. *La Fascination* ap. *Mélusine*, t. IV. n° 11, novembre 1888, col. 252-253 et les auteurs cités en note. Cf. sur l'interprétation invraisemblable de cette formule par un soi-disant chant solennel romain, Heim, *Incantamenta magica græca latina*, Leipzig, 1892, in-8°, § 177, p. 530. Il rappelle cette recommandation dans une règle monastique.

SAT ORARE POTEN*ter*
ET OPERA*re* RatiO T*u*A *Sit*

(10) Cf. Kopp. *Beitræge zur griechischen Excerptenliteratur* et Schwartz, *Die Zauber des rückwärts Singens und Sprechens* cités par Heim, *op. laud.* p. 530, note.

(11) Il en existe du reste en français, témoin celui-ci.

L'ame des uns iamais n'use de mal.

chrétien ou un musulman... Ce service est accompagné d'une aspersion d'eau et d'huile » (12).

Quant à la version arabe, elle ne comprend que le cadre très développé : elle a sans doute été faite en Egypte comme l'avance M. Guidi dans la notice qu'il lui a consacrée d'après le manuscrit 170, f. 211 de la Bibliothèque Vaticane.

Pour l'éthiopien, je me suis servi de deux manuscrits de la Bibliothèque Nationale de Paris, cotés n° 56 et 57 (13). Quoique le premier soit du xve siècle et antérieur au second, son texte est de beaucoup le moins correct : de plus il présente une lacune d'un feuillet après le f° 2 : j'ai donc suivi principalement le n° 57 que j'ai complété à la fin avec le n° 56. Sans parler de ceux qu'indique Ludolf, il existe d'autres manuscrits de la *Prière de Bartos* : à la Bibliothèque Nationale (Zotenberg n° 95,3) au British Museum (Dillmann, 78,6 — Wright, n° 148) dans la collection de M. d'Abbadie (n° 153), à la Bibliothèque royale de Berlin (Dillmann n° 73,2 et 74,1) et à Tubingen (*Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, t. V, p. 183).

La version arabe donne S. Cyrille de Jérusalem pour auteur de la *Prière de Bartos*, mention que je n'ai trouvée nulle part (14); rien dans les œuvres de cet évêque ne justifie cette attribution. Il est peu probable en effet que celle-ci repose sur ce passage des *Catèchèses* (xvi, 19) « Souvent le démon que des chaînes de fer ne peuvent retenir est dompté par la force de la prière et la vertu du S.-Esprit ». Je ne puis l'expliquer, sinon par ce fait que dans plusieurs manuscrits arabes, la Prière de *Bartos* suit un *Panégyrique de la*

(12) D'Abbadie, *Catalogue raisonné de manuscrits éthiopiens* Paris, 1859, in-4, n° CIII. p. 113; Dillmann, *Lexicon linguæ æthiopicæ*, Leipzig, 1865, in-4° col. VIII et 465.

(13) Cf. la description dans Zotenberg. *Catalogue des manuscrits éthiopiens de la Bibliothèque Nationale.* Paris, 1877, in-4°, p. 60-61.

(14) Il n'en est pas question dans le chapitre que M. l'abbé Delacroix a consacré aux ouvrages attribués à ce saint (S .*Cyrille de Jérusalem*, Paris, 1865, in-8.)

Vierge attribué à S. Cyrille : les deux ouvrages auront été, par une confusion assez explicable, mis sous le nom d'un seul auteur. J'ai traduit le texte d'après le n° 73, supplément arabe de la Bibliothèque Nationale. M. J. Perruchon a bien voulu copier et collationner pour moi ce manuscrit d'une lecture assez difficile et d'un style très incorrect et je suis heureux de lui adresser ici mes remercîments. La Bibliothèque Nationale possède deux autres manuscrits de ce texte (ancien fonds arabe 143 ; Supplément arabe 74.)

La *Prière du Golgotha* dont il n'existe pas à ma connaissance de version dans les autres littératures orientales, paraît avoir passé en Ethiopie à la même époque que celle de Bartos, c'est-à-dire entre le VIIIe et le XIVe siècle, plus près de la première date que de la seconde, si elle a été faite, ce qui est probable sur un original copte. Elle aurait été prononcée, d'après notre texte, le 21 de sané (variantes : le 20, le 24, le 25). Mais le Synaxaire éthiopien ne fait mention de cet événement à aucune de ces dates, non plus que le synaxaire copte (mois de Baounah). Pour la composition, cette prière se rapproche beaucoup de ce qui fait le fonds de celle de Bartos, c'est-à-dire qu'elle contient une série de formules contre toutes sortes de maux, formules dont l'efficacité est garantie par Jésus-Christ en personne. La scène se passe sur le Golgotha, comme dans d'autres apocryphes relatifs à Marie que je compte traduire plus tard d'après des textes éthiopiens inédits : la *Transmigration de la Vierge* (15) et la *Vision de Marie* datée soit du 16, soit du 27 de magâbit. D'après quelques manuscrits, la *Prière du Golgotha* aurait pour auteur Prochore, l'un des sept diacres de la primitive église (16), le même qui aurait écrit les Actes apocryphes de S. Jean l'Evangéliste.

(15) Le texte arabe a été publié avec une traduction latine par Enger : *De transitu beatæ Mariæ Virginis liber*, Elberfeld, 1854, in-8° et traduit en français (sur la version latine) : Migne, *Dictionnaire des Apocryphes*, t. II, p. 503-532.

(16) Cf. sur Prochore, Lipsius, *Die apokryphen Apostelgeschichten*, t. I, p. 355-408.

Comme la *Transmigration de la Vierge* et la *Vision de Marie* sont attribuées à ce dernier, on voit le rapport qui existe entre ces diverses compositions.

Ma traduction a été faite d'après les n°s 58 et 68, fonds éthiopien de la Bibliothèque Nationale : ils présentent entre eux quelques variantes dont je n'ai indiqué que les plus importantes. Outre ces manuscrits, il en existe à la Bibliothèque Nationale (Zotenberg n° 59), au British Museum (Dillman, n° 53 et 59 ; Wright, n°s 85, 136, 165), dans la collection de M. d'Abbadie (n°s 26, 142, 171, 214) et à la Bibliothèque royale de Berlin (Dillmann, n° 72).

(*à suivre*) RENÉ BASSET.

Le livre de Jamblique

SUR

LES MYSTÈRES

Traduit du grec par PIERRE QUILLARD

(*Suite de la page 497.*)

28. C'est ce que nous avons fait avec soin un peu auparavant. Mais il ne faut point, dis-tu, rejeter avec mépris le fait que certaines gens font apparaître des images agissantes. Je m'étonnerais si quelqu'un des théurges qui voient les vraies images des dieux tenait compte de celles-là. Comment en effet échangerait-il pour elles les images des êtres réels et descendrait-il du plus sublime au plus bas ? Ne savons-nous point en effet que ces formes dont tu parles se présentent obscurément esquissées et ne sont point les vraies phantasmes de la vérité et qu'elles paraissent être bonnes, mais ne le sont nullement. En outre, quand elles se produisent, elles disparaissent aussitôt qu'aperçues, mais n'ont rien d'authentique, de parfait, ni de clair. Le mode même de leur production en est une preuve : car ce n'est point un dieu mais un homme qui les produit et elles ne proviennent point des essences uniformes et intelligibles, mais de la matière employée. Que peut-il germer de bon issu de la matière et des puissances matérielles et corporelles qui se trouvent en elle et dans les corps ? Ce qui doit son existence à un artifice humain n'est-il pas inférieur aux hommes mêmes qui lui ont conféré l'être ? Et cette image, par quel artifice est-elle formée ? Par la puissance démiurgique, dit-on : mais celle-ci ne

produit que de vraies essences et point de telles images ; aussi l'artifice par lequel elles apparaissent n'est qu'une très infime partie de la démiurgie qui produit les vraies images et même n'a aucune analogie avec la production divine : ce n'est point en effet à l'aide des mouvements physiques des corps célestes, ni à l'aide de la matière divisée ou des puissances qui sont ainsi réparties que Dieu accomplit toutes choses, mais bien par des intelligences, des volontés et des images immatérielles, à l'aide de l'âme éternelle hypercosmique et encosmique qu'il produit les mondes : quant à l'homme qui produit des images, il le fait, dis-tu, à l'aide des astres qui errent dans le ciel.

Mais, à ce qu'il semble, il n'en est point ainsi en vérité. Il y a en effet dans les dieux célestes certaines puissances infinies et le genre physique est parmi elles celui qui se trouve au dernier rang. Une partie de cette puissance physique précède la genèse et consiste dans les raisons séminales et dans les choses immobiles qui viennent avant elles ; l'autre partie se montrant dans les mouvements et les puissances sensibles et visibles, dans les influences et les qualités qui viennent du ciel préside à tout l'arrangement visible du monde : ainsi cette puissance dernière régit, dans les espaces terrestres, toute la genèse visible autour de la terre. Cette domination sur la genèse visible et sur les qualités perceptibles aux sens des influx venant du ciel est mise en usage par beaucoup d'autres arts, tels que la médecine et la gymnastique, mais aussi par tous ceux qui dans leur exécution communiquent avec la nature : et l'art aussi de faire apparaître des images tire des influx

célestes une certaine partie génératrice très faible.

Il faut dire, comme il est vrai, que ce n'est point des évolutions célestes elles-mêmes ni des puissances qui y sont contenues ou qui les environnent naturellement que le producteur d'images se sert, car il n'est à aucun degré capable de les atteindre ; mais il profite des forces ultimes découlant d'elles dans le monde visible en la dernière partie du tout et cela artificiellement, non théurgiquement. Celles-ci, je pense, mélangées à la matière divisée, peuvent la changer, la transformer, la transfigurer ; bien plus elles reçoivent mutuellement un échange des puissances qui résident dans les choses particulières. Une telle variété des actes et un tel mélange de nombreuses puissances matérielles sont tout à fait distincts, non-seulement de la démiurgie divine mais encore de l'exécution naturelle : en effet, la nature fait ses œuvres propres simultanément et accomplit tout par des actes simples et non composés. En résumé, cette production d'images est un mélange artificiel obtenu dans l'influx ultime et sensible des corps célestes et des choses qui proviennent, en s'en éloignant, de la nature céleste.

29. Pourquoi donc le faiseur d'images qui accomplit ces pratiques s'abandonne-t-il à elles, bien que leur étant supérieur et issu d'êtres supérieurs, et semble-t-il avoir pleine confiance à des images sans âme, qui ne respirent que l'apparence de la vie, ne subsistent que par une harmonie artificielle et multiforme, et sont tout à fait fugaces ? Est-ce donc qu'il y aurait en elles quelque chose d'authentique et de vrai ? Mais rien de ce qui est produit par l'art humain

n'est clair et pur. Mais la simplicité et l'uniformité de l'action et de toute la composition dominent en elles ? il s'en faut de tout : en effet, elles consistent dans la composition apparente de qualités variées et contradictoires. Mais on peut voir en elles une puissance pure et parfaite ? aucunement. Car une telle multitude d'influx, faible et débile, forme un ramas adventice provenant de partout. Mais au moins les images dont ils parlent possèdent la stabilité ? il s'en faut encore de beaucoup, attendu qu'elles s'effacent beaucoup plus vite que celles qu'on voit dans les miroirs. Quand une fumée est produite par les vapeurs rassemblées, elles se produisent aussitôt ; mais dès que cette fumée se mêle en se dissolvant à l'air environnant elles s'évanouissent aussi et il ne leur est point donné par leur nature de subsister un instant.

Comment cette thaumaturgie vaine pourra-t-elle intéresser un homme épris de la vérité ? Pour moi je n'en fais aucun cas. Si leurs auteurs, connaissant quels sont les mirages dont ils s'occupent et auxquels ils s'intéressent, aiment ces formations de la matière sujette à toutes les passions, le mal est simple : il advient qu'ils soient semblables aux images auxquelles ils accordent créance. Mais s'ils les adorent en outre comme des dieux, cette absurdité ne sera ni exprimable, ni supportable. Car jamais la splendeur divine n'illuminera une telle âme : elle n'a point coutume en effet de se donner à ceux qui lui ont une fois résisté et des êtres possédés par des phantasmes obscurs n'ont point de place où la recevoir. Ainsi donc une telle thaumaturgie des phantasmes sera composée d'ombres très éloignées de la vérité.

30. Mais ces gens, dis-tu, observent l'évolution des corps célestes et disent de quel corps céleste en conjonction avec un ou plusieurs autres les présages seront mensongers ou vrais et quels phénomènes y sont sans importance ou annonciateurs et efficaces ; mais ce n'est point là une raison pour que les phantasmes aient le caractère divin : en effet, les plus infimes degrés de la genèse sont mus par les courses célestes et subissent les influences qui en découlent. Si l'on considère cela avec attention, la conclusion est toute différente. En effet, comment les choses faciles à changer et qui sont transformées de toute manière par les mouvements extérieurs de façon à être tantôt vaines, tantôt utiles ou annonciatrices, ou efficaces, ou quoique ce soit de tel, ne peuveut pas avoir la moindre participation à la puissance divine. Quoi donc ? serait-ce que les puissances innées aux matières servent d'éléments à la production des daimones ? point du tout ; car aucun des corps particuliers et sensibles n'engendre de daimones et c'est bien plutôt eux au contraire qui sont engendrés et protégés par les daimones.

Aucun homme ne peut, comme avec une machine, produire certaines formes des daimones ; c'est lui par contre qui est produit et effectué par les daimones en tant qu'il participe d'un corps sensible. Une multitude d'éléments sensibles qui se rencontrent ne produit pas non plus la nature de daimôn ; mais celle-ci plutôt est simple et agit uniformément sur les composés. Par suite les êtres sensibles ne lui seront pas antérieurs ni plus durables qu'elle ; mais celle-ci l'emportant sur eux en ancienneté et en puissance leur confère la stabilité qu'ils

peuvent recevoir. A moins que tu n'appelles les images des daimones, en te servant mal de ce terme.

En effet, la nature des daimones est autre que celle des images et l'ordre des uns et des autres diffère beaucoup. Et le chorège des images est dissemblable du grand chef des daimones. Sans doute, toi aussi tu reconnais qu'aucun dieu ni aucun daimôn n'est attiré par les images. Et quelle valeur peut avoir une opération sacrée ou une prénotion du futur où manquerait entièrement de participer un dieu ou un daimôn ? de telle manière qu'il faut savoir quelle est la nature de cette thaumaturgie, mais ne s'en point servir et n'y accorder aucune créance.

31. Une explication encore pire des opérations sacrées donne pour cause à la mantie une espèce de nature trompeuse omniforme et polytrope qui y contrefait les dieux, les daimones et les âmes des morts. Je te citerai ici en réponse les paroles que j'ai ouï-dire jadis aux prophètes Chaldéens.

Tous les dieux de la vérité ne sont dispensateurs que des biens, n'ont de commerce qu'avec les hommes de bien, ne se communiquent qu'à ceux qui ont été purifiés selon la science sacrée et retranchent en ceux-ci toute faute et toute passion. Quand ils resplendissent, tout ce qu'il y a de mauvais et de daimonien disparaît devant leur supériorité, comme les ténèbres en présence de la lumière, et ne peut plus troubler les théurges ; ceux-ci dès lors reçoivent toute vertu, sont parachevés en excellence et en belle ordonnance des mœurs, en même temps qu'affranchis de tout mouvement irrégulier et purifiés de toute inclination athée et impie. Tous les cou-

pables insensés au contraire, qui font irruptior dans les choses sacrées contrairement au rite e à l'ordre, ne peuvent, à cause de la faiblesse d leur action propre et de l'indigence de la force eux dévolue, atteindre les dieux ; leurs souillure les éloignent de la communion avec les esprit purs et les rapprochent des esprits mauvais remplis par eux de leur souffle abominable, ils deviennent criminels et impies, comblés de plaisirs licencieux, gorgés de vice, adonnés à des inclinations contraires aux dieux, en un mot, semblables aux mauvais daimones avec lesquels ils ont commerce.

Remplis de passions, soumis au vice, ils attirent à eux par affinité les esprits mauvais et sont sollicités par eux à tous les vices ; et ils se donnent une assistance réciproque, comme un cercle où l'origine se relie au terme final et se réfléchit sur lui par un échange mutuel. Mais les erreurs sacrilèges de l'impiété qui violent contre l'ordre les actes sacrés et sont tentées contre l'ordre par ceux qui les accomplissent, et qui font intervenir, semble-t-il, un dieu au lieu d'un autre et même introduisent à la place des dieux des daimones malfaisants que l'on appelle *antithées*, ne doivent point être introduites par toi dans un discours au sujet de la véritable mantie. Car le bien est plus opposé au mal qu'au non-bien.

De même que les voleurs d'objets sacrés combattent très dangereusement le culte des dieux, de même ceux qui ont commerce avec les daimones trompeurs et conseillers de débauche sont les ennemis des théurges. Car tout esprit mauvais s'écarte et s'enfuit aussitôt loin de ceux-ci ; tout vice et toute passion en sont en-

tièrement retranchés ; et une pure communion des biens est accordée aux purs et ils sont d'en haut remplis par le feu de la vérité. Aucun empêchement ne leur vient des esprits mauvais ni aucun obstacle vers les biens de l'âme ; ni les fumées de l'orgueil, ni la flatterie, ni la délectation des vapeurs, ni la violence de la force ne les égarent, mais comme frappées d'un coup de foudre se dissipent et s'écartent, sans pouvoir même s'approcher d'eux. Seul donc ce genre de mantie est pur, sacré et véritablement divin ; et il n'a pas besoin, comme tu le dis, de moi ou d'un autre pour garant, ni que je le préfère entre beaucoup d'autres ; il se sépare lui-même de tous, étant surnaturel, éternel, préexistant, ne recevant aucun surcroît étranger, ni aucune supériorité provenant d'être le premier parmi beaucoup ; il est en soi affranchi et par son uniformité précède tous les autres. C'est à lui que toi et tout amant véritable des dieux se doit adonner tout entier : car par sa pratique on atteint l'immuable vérité dans les manties et dans les âmes la parfaite vertu ; et par elles deux la route ascendante est ouverte aux théurges vers le feu intelligible et c'est la Fin que l'on se doit proposer de toute prénotion et de toute pratique théurgique.

Tu introduis donc inutilement l'opinion des athées qui pensent que toute mantie est accomplie par le mauvais daimôn ; car ils n'ont pas le droit qu'on se souvienne d'eux dans les discussions au sujet des dieux ; et en outre ils sont incapables de discerner le vrai et le faux, pour avoir été d'abord nourris dans les ténèbres et ne pouvoir point comprendre les principes sur lesquels sont établies ces notions. Que ce

soit ici le terme de nos définitions au sujet du mode de la mantie.

QUATRIÈME PARTIE

1. Venons-en maintenant aux objections que tu opposes et examinons quelles elles sont et quel fondement elles ont. Que s'il nous arrive en certains points de discourir avec un peu trop d'abondance en homme qui parle à son gré et à loisir, il te faut persévérer dans ton zèle et prendre patience. Dans les très grandes sciences, il faut apporter une grande attention et qui soit confirmée par un long temps, si l'on veut les connaître parfaitement. Toi donc, d'après le sujet présent et comme tu as commencé à le faire, présente moi les doutes qui t'embarrassent; moi de mon côté, je te répondrai. — Dis-moi donc, ce qui me tourmente beaucoup, comment les supérieurs, quand on les invoque obéissent aux inférieurs. — Je te ferai connaître toute l'importante distinction au sujet des dieux invoqués et grâce à elle il y aura pour toi une limite fixe entre le possible et l'impossible, touchant la question que tu as faite.

Les dieux, et tous ceux qui sont supérieurs à nous, par la volonté de ce qui est beau et l'abondante plénitude des biens, font avec bienveillance largesse à ceux qui le méritent des récompenses convenables; ils prennent en pitié les peines des hommes voués aux choses sacrées et ils aiment leur progéniture et ceux qu'ils nourrissent et instruisent. Les êtres intermédiaires veillent sur le jugement: ils indiquent par leurs conseils

ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter ; ils aident aux bonnes actions et empêchent les mauvaises et beaucoup de ceux qui tentent d'enlever contre la justice quelque chose du bien d'autrui ou de nuire méchamment à quelqu'un ou de causer sa perte souffrent par leur intervention le mal qu'ils avaient dans l'esprit de faire à autrui.

Il y a aussi une troisième espèce auprès de nous ; elle est dénuée de raison et de jugement ; elle n'a reçu qu'une puissance unique d'après la désignation de chacun à chaque acte spécial. De même que l'acte du coutelas est de couper et de ne faire rien d'autre que cela ; de même parmi les esprits disséminés dans le tout, selon la nécessité particulière de leur nature, les uns ne font que séparer, les autres que réunir les choses qui naissent. Cela est rendu évident par les phénomènes : en effet les Kharonées [1], exhalent d'elles un souffle qui peut corrompre indistinctement tout ce qui y tombe ; de même certains esprits invisibles ayant reçu du sort les uns une puissance, les autres une autre, ne font chacun que ce à quoi ils sont destinés par leur rang. Si quelqu'un donc reçoit ces souffles qui d'après la hiérarchie ont une importance pour le tout, les détourne de leur but et en mésuse contrairement à la loi, la faute alors en reviendra en propre à l'auteur de cette infraction.

2. Mais notre discours s'égare. Voici ce qu'il s'agit de considérer maintenant, un fait que nous voyons quelquefois se produire. Les ordres sont adressés aux esprits qui n'ont point une raison

1 Caverne, d'où s'exhalaient des vapeurs et que l'on croyait en communication avec le monde des dieux souterrains.

propre ni la faculté de discerner. Et cela n'est pas déraisonnable. Car notre pensée est par nature capable de raisonner et de discerner le pourquoi des événements et elle renferme en elle de nombreuses puissances de vie : elle peut donc commander aux esprits dénués de raison et qui n'ont qu'un mode d'action unique. Elle invoque donc ces esprits comme supérieurs par ce que du monde qui nous entoure elle essaie d'attirer vers les parties qu'il contient ce qui est utile à l'ensemble des choses. Elle leur commande comme inférieurs, par ce que souvent certaines parties de ce que contient le monde sont plus pures et plus parfaites que les êtres diffus dans l'ensemble du monde : par exemple si l'on trouve d'une part une pensée, d'autre part un ensemble sans âme et purement naturel, alors ce qui a le moins d'étendue l'emporte sur ce qui en a le plus, quelle que puisse être d'ailleurs en ce dernier la grandeur et l'abondance de la domination.

Il y a de cela encore une autre raison. Dans toute théurgie, il y a un double appareil, l'un purement humain qui observe l'ordre de notre nature dans le tout, l'autre rendu plus fort par les signes divins, soutenu par eux se rattache aux êtres supérieurs et évolue harmonieusement selon leur ordre parfait : celui-ci peut justement s'adapter le rôle des dieux. D'après cette différence l'homme invoque comme supérieures les puissances du tout, en tant qu'il est homme et ensuite, il leur commande en tant que par des symboles ineffables il représente l'appareil hiératique des dieux.

3. Mais afin de résoudre plus exactement ces difficultés, nous jugeons bon d'écarter les sup-

plications qui peuvent sembler être de l'homme, quand on invoque, et les ordres donnés avec une grande ardeur pour l'achèvement des actes. Si en effet la communion d'une amitié concordante et une sorte de connexion indissoluble de l'unité constituent l'exécution de l'acte hiératique, pour qu'elle soit réellement divine et dépasse toute pratique connue et commune aux hommes, rien de ce que l'on peut dire des actes humains n'est en harmonie avec elle ; l'invocation n'est point analogue au fait humain d'attirer ce qui est éloigné et l'ordre n'est point le même que s'il s'adressait à des êtres séparés, comme quand nous tentons d'obtenir autre chose des autres : c'est là un acte irradiant spontanément du feu divin, acte qui resplendit sans avoir été appelé et qui sans avoir reçu d'impulsion agit sur toutes choses, tant sur celles qui lui donnent que sur celles qui sont capables de participer de lui.

Ce que nous disons maintenant est donc de beaucoup préférable, à savoir que les actes des dieux ne s'accomplissent pas par la contradiction et la différence, comme il arrive pour les actes des êtres soumis à la génération, mais c'est par l'identité, par l'unité, par l'accord que tout l'acte en eux a un heureux succès. Si donc nous distinguons l'invoquant et l'invoqué, celui qui commande et celui qui obéit, le meilleur et le pire, nous transportons la contradiction des êtres générés aux biens non engendrés des dieux ; si au contraire comme il est juste nous méprisons tout cela comme né de la terre, si nous donnons comme plus précieux tout ce qui est commun et simple aux êtres qui dépassent la variété terrestre, le premier sujet de ces

questions cessera d'exister et il n'y aura plus à leur égard de raison de douter.

4. Que dirons-nous au sujet de la question qui vient ensuite? Pourquoi les êtres invoqués jugent-ils bon que leur serviteur soit juste, et supportent-ils pour leur part de commettre les injustices qui leur sont ordonnées? A ceci je répondrai que j'ai lieu d'hésiter sur ce qu'est agir justement, vu que la définition du juste ne semble point la même pour nous et pour les dieux. Pour nous qui avons la vue très courte, nous ne considérons que les choses présentes et quelle est et comment se comporte la vie actuelle; mais les êtres qui nous sont supérieurs voient la vie entière de l'âme et ses existences antérieures et s'ils infligent une peine, à la suite d'une invocation, ils ne l'appliquent point en dehors de la justice, mais en atteignant alors les fautes commises dans les existences antérieures par l'âme de ceux qui sont châtiés. Les hommes ne considérant point cela pensent qu'ils tombent injustement dans les malheurs qu'ils subissent.

Et l'on doute de même souvente fois de la providence quand malgré leur mérite certains hommes souffrent, bien que n'ayant auparavant commis aucune faute. Ceux-ci ne sont point capables de se rendre compte alors de ce qui est leur âme, quel est l'ensemble de sa vie, combien de fois elle s'est trouvée coupable dans des existences antérieures et si elle ne souffre pas précisément ce qu'elle a fait auparavant. En outre beaucoup d'injustices échappent à la connaissance des hommes et ne sont connues que des dieux, par ce qu'ils n'ont point sur la justice les mêmes vues que les hommes. Les hommes dé-

finissent la justice comme la propre liberté d'agir de l'âme et la distribution à chacun de ce qu'il mérite d'après les lois existantes et le gouvernement en vigueur; mais les dieux embrassant d'un regard l'arrangement total du monde et l'accomplissement entier de la vie des âmes en tirent leur appréciation de ce qui est juste. C'est pourquoi l'estimation [des actes justes n'est pas la même chez les dieux et chez nous; et je ne serais pas étonné que dans la plupart des cas nous n'atteignions pas au sublime et très parfait jugement des dieux.

Qu'est-ce qui empêche que les dieux apprécient surtout la justice pour chaque acte pris à part et en même temps la parenté entière des âmes. Si en effet la communauté de nature qui existe entre les âmes qui sont dans des corps et celles qui sont sans corps produit une même connexité commune par rapport à la vie et à l'ordre de l'univers, il faudra demander à toutes l'expiation de la justice, surtout quand la grandeur des crimes commis par une seule d'entre elles dépasse le châtiment que pour les transgressions de la loi on pourrait infliger à une seule. Si l'on voulait ajouter d'autres définitions montrant que chez les dieux et chez nous la justice s'évalue différemment, cela ne serait pas sans intérêt pour notre propos; mais les règles posées plus haut par moi suffisent à montrer la méthode générale et convenant à tous les cas pour remédier aux doutes touchant la justice.

6. Mais pour combattre surabondamment la présente objection, accordons si tu le veux que le contraire de notre raisonnement soit vrai, c'est à dire que certaines injustices sont commises dans les pratiques qui accompagnent les

invocations. Il n'en est alors pas moins évident que ce n'est point les dieux qu'il en faut accuser : les bons sont causes de bien, et nullement causes de quelque mal que ce soit ; et les dieux par essence possèdent le bon : ils ne font donc aucune injustice. Il faut donc chercher d'autres causes aux transgressions de la loi. Si nous ne sommes point capables de les trouver il ne faut point pour cela rejeter notre sentiment, véritable sur les dieux ni pour le doute où nous sommes sur l'existence et la nature de tels faits abandonner l'opinion réellement évidente au sujet des dieux. Il vaut beaucoup mieux reconnaître et avouer l'insuffisance de nos forces à savoir comment se produit le mal que d'accorder au sujet des dieux un impossible mensonge à l'égard duquel tous les Hellènes et tous les barbares professent à juste titre la même aversion.

7. Il en est ainsi véritablement. Cependant il faut assigner les causes des maux qui adviennent, dire quel est leur nombre et leur nature : car leur forme n'est point simple ; mais la cause de maux multiples est multiple. Si nous avons discouru selon la vérité au sujet des images et des mauvais daimones qui simulent la présence des dieux et des bons daimones, nous voyons aussitôt affluer la race maléfique, par laquelle se produit une telle perturbation. Elle veut que le prêtre soit juste parce quelle se prétend être de l'espèce divine ; mais elle sert à des actes injustes, parce que la méchanceté lui est naturelle. On peut dire du bien et du mal la même chose que du faux et du vrai, de même que dans les manties nous attribuons aux dieux seulement ce qui est vrai et nous méprisons ce qui s'y trouve dit de faux, le rapportant à un autre

genre de causes, à l'ordre des daimones, de même pour le juste et l'injuste il ne faut assigner aux dieux et aux bons daimones que le bien et le juste et les daimones malfaisants par nature produisent l'injuste et le mal. Enfin ce qui est toujours constant, concorde avec soi même et reste semblable à soi-même convient aux meilleurs ; la contradiction, le désaccord, le perpétuel changement est le propre du tumulte daimonien ; si donc il s'y produit des luttes, il n'y a rien de surprenant.

8. Partant maintenant d'un autre argument, nous disons que les parties corporelles de l'univers ne sont point inactives ni dénuées de puissance ; mais autant elles dépassent nos corps en perfection, en beauté et en grandeur autant nous leur reconnaissons une plus grande puissance. Chacune d'elles donc a une puissance spéciale et fait des actes différents ; elles peuvent même par une action mutuelle produire des phénomènes beaucoup plus nombreux. Et même une façon multiforme vient de l'ensemble aux parties, soit par une sympathie qui résulte de l'analogie des puissances, soit par l'affinité de l'agent et du patient. Ainsi par les nécessités corporelles, certains maux et certaines catastrophes surviennent aux parties, qui sont salutaires et utiles pour l'ensemble et pour l'harmonie du tout, tout en amenant dans les parties un mal nécessaire soit que celles-ci ne puissent supporter les actions de l'ensemble, soit pour un autre mélange et un autre tempérament de leur propre faiblesse, soit enfin à cause de l'asymétrie des parties entre elles.

9. En dehors du corps du tout, la nature même du monde peut produire beaucoup de

choses ; l'harmonie des semblables et l'opposition des contraires n'est point sans produire nombre de conséquences. En outre le concours des multiples en un seul animal universel et toutes les puissances qu'il y a dans le monde avec leurs qualités propres agissent, pour tout dire en un mot, d'une façon sur l'ensemble et d'une autre sur la faiblesse divisée des parties : ainsi l'amitié pour le tout et l'amour et le culte sont dans le tout selon le mode de l'action, et deviennent des passions chez les êtres particuliers qui y participent. Ainsi ce qui dans les idées et les raisons pures est au premier rang dans la nature du tout, prend dans les parties quelque chose de l'indigence et de la laideur matérielles. Ce qui est un dans l'ensemble se divise dans les parties et ainsi les choses particulières qui participent à l'ensemble de la matière déchoient en tout du beau, du parfait et de l'universel : certaines parties même sont réunies pour conserver au tout sa constitution naturelle ; et les parties parfois sont écrasées et opprimées et d'un tel tourment naît un ensemble qui ne pâtit point.

10. Concluons donc quelles sont les conséquences de ces principes. Si quelques-uns des invocateurs se servent des puissances physiques ou corporelles du tout, il leur est fait un don libre et sans mal de l'action ; celui qui use de ce don le dénature seul et le tourne vers un objet contraire et vers le mal. Ce don par une sympathie provenant de la similitude est mu en sens contraire des passions, mais c'est volontairement que l'opérateur le détourne vers le mal contrairement à la justice. En outre ce don, en vertu de l'harmonie une du monde met en

action les choses les plus éloignées. Si quelqu'un sachant cela s'efforce d'attirer certaines parties du tout à nuire à d'autres, ces parties ne sont point causes de cela, mais la faute en est à l'audace des hommes et à leur transgression de l'ordre du monde qui détourne vers le mal ce qui est bien et régulier. Ainsi ne ce sont point les dieux qui font ce qui semble mauvais, mais les natures issues d'eux et les corps ; mais ceux-ci même ne produisent point d'eux-mêmes, comme on le croit, un trouble de l'harmonie ; ils envoient au contraire sur la terre leurs influx propres pour la conservation du tout : mais ceux qui les reçoivent les pervertissent par leur mélange personnel et leur détournement et les appliquent à d'autres usages que ceux auxquels ils étaient destinés. Par tout cela nous avons entièrement démontré que les dieux ne sont causes ni des maux ni des injustices.

11. Tu me demandes ensuite, étant embarrassé à ce sujet, pourquoi ils n'écouteraient point un invocateur qui ne serait pas pur des choses de l'amour, bien qu'ils ne craignent pas eux-mêmes de pousser les hommes à des voluptés défendues. La solution de cette difficulté est claire d'après ce que l'on a dit auparavant, soit que ces actes aient lieu en dehors des lois, mais en vertu d'une cause et d'un ordre supérieurs aux lois, soit que conformes à l'harmonie et à l'amitié dans le monde, ils correspondent à un mélange discordant dans les parties, soit que le don des biens accordé pour le bien soit détourné vers le contraire par ceux qui le reçoivent.

12. Cependant il faut examiner chaque cas en particulier, comment il se produit et quelle en est la raison. Il faut remarquer que le monde

est un seul être vivant ; ses parties sont distinctes dans le lieu, mais l'unité de nature fait qu'elles tendent mutuellement au même but. Mais ce qui concilie le tout, et cause le mélange universel, attire selon sa propre nature les parties à se mêler entre elles. Or ce mélange peut être artificiellement provoqué et sollicité plus qu'il ne faudrait. Cette force conciliatrice et tout ce qui en découle dans le monde entier est bonne ; elle est cause de plénitude, de communion et de concours et organise harmonieusement la symétrie ; elle donne à l'unité l'indissoluble origine de l'amour qui domine tout ce qui est et tout ce qui devient ; mais dans les parties, à cause de leur éloignement réciproque et de leur éloignement de l'ensemble, et aussi parce que d'après leur propre nature elles sont imparfaites, indigentes et faibles, l'union se fait avec passion ; par suite le désir et l'appétit sont innés à la plupart d'entre elles.

Quand elle a vu ainsi cette force inhérente à la nature et dispersée en elle, une science qui connaît beaucoup et se disperse elle-même autour de la nature l'attire de différentes façons et la dérive ; elle fait passer au désordre ce qui y était ordonné et remplit la beauté des formes et leur symétrie de disproportion et de laideur ; l'accomplissement vénérable qui provenait en elles de l'unité est changé ainsi en une plénitude inconvenante et commune, produite selon la passion, par des causes contradictoires. C'est d'elle-même qu'elle fournit la matière utile à l'universelle production du beau, mais soit qu'elle ne reçoive pas entièrement la beauté soit qu'elle détourne cette matière de son but, elle mêle plusieurs puissances naturelles diffé-

rentes et en dirige à son gré les mélanges vers la génération. Nous avons donc montré de toutes les manières que cette inclination à s'unir d'amour provient plutôt d'une science humaine que d'une nécessité divine ou daimonienne.

13. Tourne les yeux aussi vers un autre genre de causes : les pierres et les plantes sont souvent capables par nature de dissoudre ou de rapprocher les choses générées. Non seulement pour celles-ci, mais pour d'autres plus grandes et pour des natures plus fortes existe cette autorité naturelle et ceux qui ne peuvent pas s'en rendre compte attribueraient peut-être aux causes supérieures les actes des natures. Nous sommes déjà d'accord pour reconnaître que l'espèce des daimones malfaisants peut dominer tout ce qui est dans la genèse ou a rapport aux choses humaines et terrestres. Qu'y a-t-il donc d'étonnant qu'ils accomplissent de tels actes ? Tout homme ne pourrait pas discerner quelle est parmi eux la race bienfaisante et la race mauvaise ou à quels signes on les peut distinguer l'une de l'autre ; faute de pouvoir atteindre cette connaissance, il arrive que l'on raisonne d'une façon erronée en recherchant la cause de ces faits et qu'on l'attribue aux espèces qui sont supérieures à la nature et à l'ordre des daimones. Que si certaines forces de l'âme particulière contribuent à leur exécution (soit que l'âme soit contenue dans le corps, soit qu'elle ait abandonné toute le corps terrestre et semblable à une coquille, pour errer en bas, sur la terre, dans l'espace de la genèse, à l'état de souffle confus et humide, cette opinion resterait vraie et laisserait tout à fait en dehors une cause provenant des êtres supérieurs. Ainsi donc les

dieux et tous les bons daimones ne serv point les transports illicites des hommes l'amour, puisqu'il en existe un grand nom d'autres causes.

CINQUIÈME PARTIE.

1. Vient ensuite une question qui inqu tous les hommes aussi bien ceux qui pass leur vie dans l'étude que ceux qui sont p inexpérimentés dans le raisonnement. Tu te mandes en effet, au sujet des sacrifices, qu en est l'utilité et la puissance dans l'univers auprès des dieux et pour quelle raison ils s accomplis avec convenance à l'égard de c qu'on y trouve et avec profit pour ceux qui portent des présents. Il s'y ajoute encore c objection que les interprètes des dieux se d vent abstenir des êtres vivants afin que les peurs exhalées des animaux ne souillent po les dieux ; et cependant les dieux sont très ch més par les vapeurs des animaux.

2. On vaincrait facilement le doute p sent, en montrant la supériorité du tout sur parties, en rappelant de combien les dieux s supérieurs aux hommes. Je dis cela parce c l'âme universelle préside au corps cosmique tal, parce que les dieux célestes gouvernen céleste et qu'ils n'y rencontrent point d'attei en recevant des passions, ni d'obstacle à l intelligence, au lieu que pour notre âme pa culière le corps est pernicieux dans ces d sens. Si ne se satisfaisant point de cela on aj tait une autre difficulté à savoir que si no

corps est un lien pour notre âme, celui du tout en sera un pour l'âme du tout et que si l'âme particulière est tournée vers le corps la puissance des dieux aussi est tournée vers la genèse, n'importe qui y répondrait en disant que le contradicteur ne sait pas quelle est la supériorité des meilleurs, si on les compare aux hommes, et celle du tout à l'égard des parties. Ainsi donc les objections opposées de part et d'autre ne laissent aucun doute.

3. Et ici la même raison suffit : sans doute la jouissance des corps unis à l'âme nous est pesante et cause de souillure ; elle produit les sensations de volupté et entraîne pour l'âme beaucoup de maux. Mais l'exhalaison produite conformément aux rites sacrés en l'honneur des dieux encosmiques et des causes universelles, étant contenue par eux et ne les contenant point, s'adaptant au tout et n'adaptant point à sa guise l'universel et le divin, se met elle-même en harmonie avec les êtres supérieurs et les causes universelles, mais ne les contient pas et ne les met point en harmonie avec soi.

4. Et quant à ce qui te tourmente, comme si tu combattais pour l'abstinence de la chair des animaux, cela ne présente pas de difficulté, si l'on s'en rend compte exactement. Ce n'est point en effet pour ne point souiller les dieux par les vapeurs des animaux que les prêtres s'abstiennent des êtres vivants. En effet quelle exhalaison de cette espèce pourrait s'approcher des dieux ? Ceux-ci avant même que quelque chose de matériel puisse atteindre leur puissance suppriment la matière sans y toucher ; et leur puissance n'est point seule à détruire et à anéantir tous les corps sans s'approcher d'eux ; mais le

corps céleste ne se peut mêler aux éléments matériels, et ne peut rien admettre de ce qui est en dehors de lui, non plus qu'il ne donne aucune partie de soi-même aux êtres qui lui sont étrangers. Comment donc une vapeur terrestre, qui s'élève à cinq stades de la terre et retombe ensuite sur la terre peut-elle s'approcher du ciel et nourrir ce corps évoluant en cercle et immatériel ou produire en lui une souillure ou une autre passion ?

Il est en effet reconnu que le corps aithéréen est en dehors de toute contradiction, qu'il est éloigné de tout changement, pur de toute possibilité de se muer en quoi que ce soit, entièrement libre de l'impulsion centripète ou centrifuge, parce qu'il est immobile où se meut en cercle. Ainsi donc entre les corps composés de différentes puissances et de différents mouvements, qui se transforment de toutes les manières et sont emportés vers en haut et vers en bas et les corps qui sont dans le ciel, il ne peut y avoir aucune communauté de nature, de puissance ou d'exhalaison qui les unisse ; et les premiers ne peuvent rien faire à l'égard des autres dont ils sont entièrement séparés. Et ceux qui ne sont point engendrés n'ont pas puissance de recevoir un changement de ceux qui le sont. Comment donc les dieux peuvent-ils être souillés par de telles vapeurs, eux qui suppriment subitement d'un seul coup toute la matière et tous les corps matériels.

Il n'est donc point convenable de présumer cela des dieux. Il vaut mieux penser que ces choses sont nuisibles pour nous et pour notre nature. Car toutes les choses divisées peuvent avoir les relations réciproques d'agir et de pâ-

tir avec les choses divisées, les choses matérielles avec les choses matérielles, en un mot les semblables avec les semblables. Mais toutes celles qui appartiennent à un autre genre d'essence, qui ont une précellence absolue et diffèrent de puissances et de natures ne peuvent point agir réciproquement les unes sur les autres, ni rien recevoir les unes des autres. Et les souillures matérielles retombent sur ceux qui sont contenus dans un corps matériel et la nécessité de s'en purifier échoit à tous ceux qui peuvent être souillés par la matière : mais comment ce qui n'a aucunement une nature divisée et ne possède point la puissance de recevoir les passions qui proviennent de la matière pourrait-il être souillé par les choses matérielles ? Comment le divin peut-il être troublé par nos passions ou quoi que ce soit qui vienne de l'homme, le divin qui n'a rien de commun avec l'humaine faiblesse et lui est infiniment supérieur ?

Aussi dans aucun des deux cas l'évènement n'importe aux dieux, soit que nous soyons saturés des corps matériels (car cela n'a rien à faire avec eux et ils ne sont point souillés par notre impureté, étant incapables de souillure et de mélange) soit que certaines vapeurs se répandent autour de la terre. Car ces vapeurs sont extrêmement éloignées de l'essence et de la puissance des dieux.

Ainsi se trouve supprimée toute supposition de contradiction, si dans aucun des deux cas supposés les dieux ne se trouvent atteints. En effet comment ce qui n'existe point du tout pourrait-il avoir en soi un motif de lutte ? C'est donc à tort que tu soupçonnes là quelque dis-

sonnance et que tu introduis des doutes indignes des dieux que l'on ne pourrait point mettre en avant s'il s'agissait même d'hommes raisonnablement bons. Jouir de l'exhalaison des vapeurs, voilà ce qu'un homme de sens et sans passion n'admettrait pas de lui-même et à plus forte raison des espèces supérieures ; mais nous en discourrons un peu plus tard ; et maintenant que la contradiction est supprimée par plusieurs solutions, cessons ici notre raisonnement au sujet du premier doute.

5. Cette question est plus importante et tu t'enquiers là de choses plus importantes ; je ne pourrais y répondre d'une façon brève et suffisante et cela demande une explication d'accès difficile et longue. Je te la donnerai cependant et sans faillir en rien à la bonne volonté. J'essaie de suivre ce que tu as laissé entendre sommairement et ce que tu as exprimé d'une façon significative. Je te dis donc mon sentiment au sujet des sacrifices. Il ne faut point en faire seulement pour honorer les dieux, comme on honore ses bienfaiteurs, ni pour leur rendre grâce des biens qu'ils nous donnent, ni comme prémices et présents réciproques en échange des présents plus vénérables qu'ils nous accordent ; ce sont là des actes communs et d'ordre humain, pris dans la société commune, mais qui ne conviennent point à l'absolue supériorité ni au rang des dieux pris en tant que causes suprêmes.

(*à suivre*). PIERRE QUILLARD.

LE RIG-VÊDA

PREMIER MANDALA

(*Suite de la page 511.*)

94. A AGNI.

1. Cette louange (est) pour l'omniscient qui la mérite ; comme un char, façonnons (la) par notre intelligence ; — car sa protection nous est bonne dans (cette) assemblée.

Agni, dans ton amitié ne soyons pas trompés.

2. Celui avec qui tu sacrifies réussit ; il demeure sans inquiétude ; il possède la puissance ; — il est fort ; l'angoisse ne l'atteint pas.

Agni, dans ton amitié, etc.

3. Puissions nous t'enflammer ; fais réussir les prières ; par toi les Dieux consomment le beurre qui leur est offert ; — amène les Adityas ; car nous les désirons.

Agni, etc.

4. Nous apportons du bois : nous faisons pour toi des libations de beurre, t'avertissant à chaque époque de la lune ; — pour prolonger (notre) vie fais réussir (nos) prières.

Agni, etc.

5. Les chefs des peuples, les hommes, le bipède et le quadrupède marchent à sa lumière. Tu es brillant, tu pressents l'aurore, tu es grand.

Agni, etc.

6. Tu es l'officiant, l'invoquant primordial ; l'acolythe, le purificateur ; (tu es) naturellement le prêtre de famille. — Connaissant toutes les fonctions sacerdotales, ô sage, tu réussis (toujours).

Agni, etc.

7. Toi qui es beau et pareil de tous côtés, tu res-

plendis de loin comme de près. — De la nuit même, ô Dieu, ton regard perce l'obscurité.

Agni, etc.

8. Dieux, que le char de celui qui sacrifie soit le premier ; que notre malédiction soit sur le méchant ; — écoutez ma prière et faites la réussir.

Agni, etc.

9. Frappe et repousse les (Esprits) dévorants qui de loin ou de près souhaitent et pensent le mal. — Ensuite fais la route facile au sacrifice (et) au chantre.

Agni, etc.

10. Quand tu as attelé à (ton) char tes (chevaux) jaunâtres et rouges, rapides comme le vent, tes mugissements sont ceux du taureau, — tu couvres les bois d'un étendard de fumée.

Agni, etc.

11. Alors aussi l'on a peur du bruit de tes ailes, quand tes étincelles s'élancent dévorant l'herbe (sèche) ; — la voie dès lors est facile à ton char.

Agni, etc.

12. C'est lui qui calme Mitra et Varuna, qui apaise les Maruts, (dont) la colère est surprenante ; — sois nous miséricordieux et que leur pensée revienne à elle-même.

Agni, etc.

13. Tu es le dieu des dieux, un merveilleux ami ; tu es le trésor des trésors, gracieux dans le sacrifice ; — ô heureux, que nous soyons à toi qui es immense,

Agni, etc.

14. Ton bonheur est de flamboyer dans ta demeure, appelé par le sôma, et de fumer, (toi qui es) miséricordieux ; — tu donnes trésor et richesse à ton serviteur,

Agni, etc.

15. A celui, ô (dieu) très généreux, à qui tu as donné l'impeccabilité, ô (toi) infini dans tous les sens ; — à celui que tu animes par une heureuse force, par le don d'une postérité. Puissions nous être à toi !

16. Toi, Agni, qui sais (où est) le bonheur, prolonge ici notre vie, ô dieu. — Qu'ainsi nous soient propices Mitra, Varuna, Aditi, l'Eau, la Terre et le Ciel.

Koutsa

95. A AGNI.

1. Deux (femmes) de forme diverse marchent diligentes; l'une et l'autre allaite un enfant. — Dans l'une nait le Jaune [Hari] selon sa nature; dans l'autre on a aperçu le Brillant [Çukra] à la belle clarté.

2. Dix jeunes (femmes) infatigables font naître cet enfant du Charpentier porté çà et là, — aux pointes aiguës, glorieux par lui même parmi les hommes; resplendissant on le porte en cercle.

3. On célèbre de lui trois nativités, une dans le *samudra*, une au ciel, une dans les eaux. — Partant de la région orientale des (espaces) terrestres, il a ordonné et distribué les saisons par sa présence.

4. Qui de vous l'a vu dans sa cachette? Le petit a engendré les mères spontanément. — Le nouveau né (mis au jour) par les nombreuses ouvrières, sort du sein maternel, grand, sage et n'obéissant qu'à soi.

5. Visible il grandit gracieux parmi elles, debout, glorieux par lui même sur le sein de celles qui sont couchées. Toutes deux ont eu peur du jeune Charpentier; s'approchant, elles caressent le lion.

6. Heureuses, toutes deux le caressent comme des lionnes; comme des vaches, elles le suivent pas à pas — Lui, en adresse, il est devenu le maître des adroits; on va sur la droite l'oindre de beurre sacré.

7. Il étend les bras comme Savitri; redoutable, il s'efforce de saisir (les) deux vêtements; — il dépouille aussitôt la robe éclatante et jette aux mères des vêtements nouveaux.

8. Quand il prend une forme brillante et plus haute, s'unissant sur son siège aux vaches, aux eaux, — une

sage pensée nettoye le sol tout autour ; les dieux assistent à cette assemblée.

9. Ta vaste étendue entoure le sol (sacré), la brillante demeure du taureau. — Agni, flamboyant de toutes tes clartés, protège nous avec des forces inaltérables.

10. Au désert il fait qu'un fleuve roule son flot ; de ses flots limpides il atteint la terre. — Il contient dans son sein tous les aliments ; il pénètre dans les bourgeons nouveaux.

11. Ainsi, te développant par notre foyer, Agni riche et pénétrant, brille pour la gloire. — Qu'ainsi nous soient propices Mitra, Varuna, Aditi, l'Eau, la Terre et le ciel.

Koutsa.

96. A AGNI.

1. Dès que selon l'usage il a été enfanté par la force, il possède assurément toutes les connaissances ; — les eaux et le calice ont complété (cet) ami.

Que les dieux conservent Agni le bienfaisant.

2. C'est lui qui, selon l'ordre antique (étant) la sagesse d'Ayou, a engendré ces générations des hommes ; — par sa pénétrante clarté (il a engendré) le ciel et les eaux.

Que les Dieux, etc.

3. Louez le le premier, nations âryennes, celui qui fait le sacrifice accompli, qui est invoqué et qui s'efforce (de venir), — le fils de la force, conservé (par nous), toujours prodigue.

Que les dieux, etc.

4. Qu'il ouvre la voie à (sa postérité, ce Mâtariçwan qui donne trésors et bien-être, qui connait le paradis, — pasteur des hommes, père du ciel et de la terre.

Que les dieux, etc.

5. La Nuit et l'Aurore, qui s'effacent mutuellement leur couleur, allaitent ensemble un seul nourrisson ;

— entre le ciel et la terre, brillant, il resplendit.
Que les dieux, etc.

6. Fondement de la richesse, réunion des trésors, étendard du sacrifice, comblant (nos) vœux, qu'il vienne. — Gardiens de son immortalité,
Que les dieux, etc.

7. Maintenant et jadis siège des richesses, base de ce qui est né et de ce qui naît, — pasteur de tout ce qui est et de tout ce qui sera,
Que les dieux, etc.

8. Que le bienfaisant nous accorde de puissantes richesses ; que le bienfaisant (nous en accorde) de glorieuses ; que le bienfaisant (nous donne) le bien-être avec des hommes ; que le bienfaisant nous donne une longue vie.

9. Ainsi te développant par notre foyer, Agni riche et purifiant, brille pour la gloire. — Qu'ainsi nous soient propices Mitra, Varuna, Aditi, l'Eau la Terre et le Ciel.

Koutsa.

97. A AGNI.

1. Que de nous s'efface la tache du mal. Agni, fais reluire notre fortune.
Que de nous s'efface le mal.

2. Pour avoir de bonnes terres, un bon chemin, la richesse, nous sacrifions.
Que de nous s'efface le mal.

3. Que le plus pieux de ces (serviteurs), que ces chefs de notre sacrifice,
Que de nous s'efface le mal.

4. Que par toi, Agni, ces seigneurs, que nous mêmes ayons une postérité.
Que de nous s'efface le mal.

5. Puisque du puissant Agni s'élancent de toute part les clartés,
Que de nous s'efface le mal.

6. Puisque ta face est de tous côtés et que de tous côtés tu circules,

Que de nous s'efface le mal.

7. Toi dont la face est de tous côtés, fais nous traverser comme sur un navire ceux qui (nous haïssent

Que de nous s'efface le mal.

8. Comme (on passe) un fleuve avec un navire, fais nous passer au bonheur.

Que de nous s'efface le mal.

Koutsa.

98. A AGNI.

1. Soyons au bienveillant Væcwânara ; car il est bien le roi (et) l'ordonnateur des mondes. — (Une fois) né, il voit d'ici tout cet univers ; Væçwanâra s'unit au soleil.

2. Tenant au ciel, tenant à la terre, Agni pénètre toutes les plantes et y tient. — Que par sa force Væçwânara qui tient (à notre être) nous défend du mal le jour et la nuit.

3. Væçwânara, fais cet acte de vérité : que les richesses nous accompagnent dans la prospérité. — Qu'ainsi nous soient propices Mitra, Varuna, Aditi, l'Eau, la Terre et le Ciel.

Koutsa.

99. A. AGNI.

1. Pour l'omniscient, extrayons le sôma ; il consume la richesse du malfaisant. — Qu'il nous fasse traverser tous les mauvais chemins ; qu'Agni (nous fasse traverser), comme un fleuve avec un navire, les adversités.

Kaçyapa.

100. A. INDRA.

1. Que le taureau fécond qui habite avec les forces fécondantes,

Que le Souverain du vaste ciel et de la terre, —

que celui qui prodigue les dons et qu'il faut invoquer dans les combats,

Qu'avec les Maruts, Indra nous soit en aide.

2. Que celui qu'on ne peut atteindre dans sa marche, comme le soleil, dont la force a dans maint combat frappé Vritra, — qui avec ses compagnons montra constamment sa fécondité,

Qu'avec les Maruts, etc.

3. Que celui dont les voies, comme ruisselantes de la semence du ciel, vont puissamment et sans obstacle, — le vainqueur des ennemis, fort par des vertus viriles,

Qu'avec les Maruts, etc.

4. Il a été le premier Angiras parmi les Angiras, fécond parmi les féconds, ami parmi les amis, — poète parmi les poètes, des chantres le meilleur,

Qu'avec les Maruts, etc.

5. Audacieux avec les Rudras comme avec des fils, vainquant les ennemis dans la bataille, — avec ses compagnons triomphant de forces fameuses,

Qu'avec les Maruts, etc.

6. Que celui qui abat l'orgueil, qui fait vivre dans la joie, donne à nos hommes le soleil, — qu'aujourd'hui le bon maître que beaucoup invoquent,

Qu'avec les Maruts, etc.

7. Les offrandes l'encouragent dans la lutte contre des héros ; c'est lui dont les hommes ont fait le garant de leur sécurité ; — il est le maître de toute œuvre (sainte).

Qu'avec les Maruts, etc.

8. C'est lui que pour sa force les hommes désirent dans leurs entreprises ; c'est à ce héros qu'ils demandent secours et récompense ; — même dans une nuit obscure il a trouvé la lumière,

Qu'avec les Maruts, etc.

9. De sa gauche même il contient les ennemis ; de sa droite, il saisira les enjeux — même pour une mention, il donnera des récompenses.

Qu'avec les Maruts, etc.

10. Avec ses troupes, avec ses chars, il donnera ;

aujourd'hui, il est connu de tous les hommes. — Par ses exploits, il triomphe des impies.

Qu'avec les Maruts, etc.

11. Puisqu'il marche toujours au combat avec ses compagnons ou sans ses compagnons, ce (dieu) que beaucoup invoquent — pour que nous ayons des eaux et une postérité,

Qu'avec les Maruts, etc.

12. Celui qui porte la foudre, qui tue le Dasyu, ce (dieu) terrible, épouvantable, aux mille aspects, aux cent ruses, audacieux, — comme à la tête d'un escadron, protégeant les cinq classes,

Qu'avec les Maruts, etc.

13. Sa foudre mugit avec force donnant la pluie; au ciel son effrayant murmure résonne violemment; — les dons, les prix l'accompagnent.

Qu'avec les Maruts, etc.

14. Celui dont la forme continue, dont la gloire embrasse puissamment de tous côtés le ciel et la terre, — qu'il nous comble en s'enivrant de joie.

Qu'avec les Maruts, etc.

15. Ni les dieux, quoique dieux, ni les mortels, ni les eaux même n'atteignent à la limite de sa force; — celui qui dépasse par son activité la terre et le ciel,

Qu'avec les Maruts, etc.

16. Rouge et noire, brillante par elle-même, la tache blanche au front, la cavale céleste a paru pour le bonheur de Rijrâçwa; — traînant par le timon le char pluvieux, joyeuse elle a paru parmi les peuples voisins.

17. Cet hymne qui donne la joie, ô fécond Indra, ils te l'adressent, les fils de Vrishâgir : — Rijrâçwa avec ses compagnons, Ambarîsha, Sahadêva, Bhayamâna, Surâdhâs.

18. Que le (dieu) que beaucoup invoquent, frappant comme toujours les Dasyus et les Çimyus, les terrasse de sa foudre; — qu'il donne un domaine aux blancs (ses) amis; qu'il leur donne le soleil; qu'il leur donne les eaux, lui qui sait manier la foudre.

19. Que tous les jours Indra soit notre consolateur.

Que hors du péril nous obtenions des aliments. — Qu'ainsi nous protègent Mitra, Varuna, Aditi, l'Eau, la Terre et le Ciel.

Les cinq Rishis.

101. A. INDRA.

1. Au joyeux (Indra) chantons un hymne avec l'offrande, à celui qui avec Rijiçwan a précipité les filles du Noir. — Cherchant secours (nous invoquons) le (taureau) fécond dont la droite porte la foudre.

Nous l'appelons avec les Maruts pour (son) amitié.

2. Celui qui dans une furieuse colère a brisé les épaules de Çambara et de Pipru l'impie, — cet Indra qui a balayé Çushna le dévorant,

Nous l'appelons, etc.

3. Celui dont le ciel et la terre (montrent) la grande virilité, sous la loi de qui (sont) Varuna et le Soleil, — cet Indra dont les eaux suivent la loi,

Nous l'appelons, etc.

4. Celui qui est le maître souverain des chevaux et des vaches, qui célébré (se montre) ferme dans toutes ses œuvres, — cet Indra qui frappe l'impie malgré sa force,

Nous l'appelons, etc.

5. Celui qui est le maître de tout le monde animé, qui le premier pour un prêtre a trouvé les vaches, — cet Indra qui a précipité en bas les Dasyus,

Nous l'appelons, etc.

6. Celui que doivent invoquer les vaillants et les timides, qu'invoquent les fuyards et les victorieux, — cet Indra que tous les vivants confessent,

Nous l'appelons, etc.

7. A la façon des Rudras il marche visible ; avec les Rudras la jeune femme étend largement l'espace ; — l'hymne célèbre Indra le fameux.

Nous l'appelons, etc.

8. Que tu sois avec les Maruts dans ta demeure d'en

haut ou que tu t'enivres dans une enceinte inférieure, — de là viens ici à notre sacrifice : pour toi nous avons fait du beurre, ô vraiment bienfaisant.

9. Pour toi, Indra très actif, nous avons extrait le soma ; pour toi nous avons fait du beurre, toi à qu l'on offre la prière. — Ainsi donc avec les équipages, avec la troupe des Maruts viens à notre sacrifice t'enivrer sur le gazon.

10. Enivre-toi avec tes Jaunâtres, Indra ; lâche les mors ; dételle les deux cavales ; — (dieu) brillant, que tes Jaunâtres t'amènent ; désirant des offrandes, accepte les nôtres.

11. Gardiens de l'enceinte où les Maruts sont loués, puissions-nous obtenir d'Indra les aliments. — Qu'ainsi nous protègent Mitra, Varuna, Aditi, l'Eau, la Terre et le Ciel.

Koutsa.

102. A. INDRA.

1. J'offre cette grande prière à toi (qui es) grand ; car dans la louange de ce (poète) le calice a été glorifié pour toi. — Cet Indra, fort pour entreprendre et pour commencer (l'œuvre), les dieux avec force l'ont acclamé.

2. Les sept fleuves exaltent sa gloire ; le ciel, la terre et l'air (exaltent) sa forme admirable. — Le soleil et la lune pour que l'on voie et que l'on croie, oui, Indra, viennent passer tour à tour.

3. Ce char, ô généreux, excite-le pour qu'il prodigue (ses trésors), (lui) que nous acclamons victorieux dans la bataille. — Dans le combat, Indra tant loué, à nous qui sommes les tiens donne de (tout ton) cœur le succès, ô généreux.

4. Qu'avec toi nous conquérions l'objet de nos désirs ; procure-nous notre part dans tous les combats. — Indra, fais que le bien nous arrive aisément ; brise, ô généreux, les forces de (nos) ennemis.

5. Puisque tous ces gens t'invoquent, toi qui mets les enjeux, et se vantent de ton appui, — pour notre

satisfaction monte sur (ton) char ; car ta pensée, Indra, est victorieuse et va droit au but.

6. Ses bras ont conquis les vaches ; il a une immense énergie ; il est toujours le même ; dans l'action il vaut cent aides ; il fait la mêlée (des batailles) ; — Indra n'a point d'égal pour la force. Voilà pourquoi l'invoquent les hommes qui désirent la victoire.

7. Sur cent peuples, ô généreux, sur mille, sur plus encore ta gloire s'est étendue. — Un grand calice t'a excité, toi immense ; alors tu abats les forces ennemies, ô destructeur de châteaux.

8. Ta puissance, ô maître des hommes, égale le triple ciel des dieux, les trois terres, les trois empyrées. — Tu as dépassé tout ce monde ; tu es sans ennemis, Indra, naturellement et toujours.

9. Nous t'invoquons comme le premier entre les dieux ; tu es vainqueur dans les combats. — Qu'Indra rendre notre char efficace, plein d'ardeur, fendant (les rangs), et que dans l'action il le pousse en avant.

10. C'est toi qui as vaincu et tu n'as pas retenu (pour toi) les prix dans les petits ni dans les grands combats, ô généreux. — Toi redoutable, nous t'invitons à nous secourir; à notre appel, Indra, hâte-toi donc.

11. Que tous les jours Indra soit notre consolateur ; que hors du péril nous obtenions des aliments. — Qu'ainsi nous protègent Mitra, Varuna, Aditi, l'Eau, la Terre et le Ciel.

Koutsa.

103. A INDRA.

1. Cette puissance suprême que tu (possèdes) à part, des Sages la possédaient jadis ; — elle est d'une part sur la terre, de l'autre au ciel ; la clarté s'unit à elle et semble l'égaler.

2. C'est lui qui a soutenu et étendu la terre ; frappant de (son) arme il a fait couler les eaux ; — il a frappé Ahi ; il a transpercé Râuhina ; le généreux a frappé de ses coups (le démon) aux épaules brisées.

3. Soutien des êtres, confiant dans sa force, il a marché saccageant les châteaux des barbares. — Sage, foudroyant, lance un dard au Dasyu : augmente, Indra, la force et la gloire de l'Arya.

4. A celui qui dit sa louange, durant ces générations humaines, le généreux donne un nom illustre, — lorsque, s'avançant la foudre en main pour frapper le Dasyu, le vainqueur a pris un nom glorieux.

5. Voyez son vaste domaine ; ayez foi en la force d'Indra ; — c'est lui qui a trouvé les vaches, lui qui a trouvé les chevaux, lui les plantes, lui les eaux, lui les bois.

6. A (l'être) actif, au taureau fécond et fort, au (dieu) vraiment puissant, préparons le Sôma, — au héros qui, tel qu'un voleur de grand chemin, a ouvert et va distribuant le trésor de l'impie.

7. Voici, Indra, ton plus bel acte de puissance : tu as avec la foudre réveillé Ahi qui dormait ; — à ta suite les épouses se réjouissaient et aussi ceux qui ont des ailes ; tous les dieux t'acclamaient.

8. O Indra, puisque tu as détruit Çushna, Pipru, Kuyava, Vritra et les châteaux de Çambara, — qu'ainsi nous protègent Mitra, Varuna, Aditi, l'Eau, la Terre et le Ciel.

Koutsa.

104. A INDRA.

1. Une place, Indra, a été faite pour t'asseoir ; viens t'y mettre, comme un cheval hennissant ; — dételle, pour qu'ils mangent, les chevaux ailés qui (te) traînent la nuit, le jour, à l'aurore.

2. Ces hommes sont venus (appeler) Indra à leur aide, qu'il se mette promptement en route vers eux. — Que les dieux dissipent la fureur du barbare ; qu'ils amènent pour notre salut le protecteur.

3. Déjà le cupide s'empare, déjà il s'empare de l'écume et de l'eau ; — dans (ce) lait se baignent les deux femmes de Kuyava ; qu'elles soient tuées par toi au fond de la rivière.

4. La demeure d'Ayu, située au dessous, a disparu ; le héros avance, traverse, resplendit. — L'Anjasî, la Kuliçî, la Vîrapatnî, lançant le lait, précipitent leurs eaux.

5. Puisque cette voie du Dasyu a été découverte (et que), connaissant (notre) demeure, elle y est allée comme à son habitation, — alors donc, ô généreux, pense à nous, ne nous livre pas, comme un libertin (livre sa) fortune.

6. Fais nous, Indra, participants du soleil, des eaux, de l'innocence, de l'autorité sur les vivants ; — ne nuis pas à nos profits domestiques ; on a foi en ta grande puissance.

7. Oui, je le pense, on a foi en toi ; (dieu) fécond, fais nous obtenir un grand prix. — O Indra que beaucoup invoquent, ne nous (mets) pas dans une pauvre maison ; à nous qui avons faim donne la nourriture (pour) encouragement.

8. Ne nous frappe pas, Indra ; ne nous livre pas ; ne nous ôte pas nos chers aliments ; — ô généreux, ô puissant, ne détruis pas nos œufs, ne détruis pas nos nids avec la couvée.

9. Viens à nous ; toi qui aimes le sôma, on t'appelle ; il est extrait ; bois jusqu'à l'ivresse. — Toi qui as une vaste capacité, verse dans ton ventre ; comme un père, entends nos (voix qui) t'appellent.

Koutsa.

105. A TOUS LES DIEUX.

1. La Lune aux belles ailes court dans le ciel au milieu des eaux ; — ô rayons à la jante d'or, on n'aperçoit pas votre siège.

Voyez où j'en suis, Ciel et Terre.

2. Mais on trouve, quand on a besoin. La femme attire à elle l'époux ; — elle fait jaillir un lait fécondant ; s'étendant, elle trait la liqueur.

Voyez, etc.

3. Dieux, que cette lueur ne disparaisse pas du ciel.

— Ne soyons pas (réduits) à la privation de ce consolateur digne du Sôma.

Voyez, etc.

4. J'interroge le dernier sacrifice ; voici ce que déclare ce messager : — « où l'ancienne justice est-elle allée ? qui la soutient aujourd'hui ?

Voyez, etc.

5. Vous, dieux, qui occupez trois stations dans la sphère lumineuse du ciel, — où est pour vous le juste et l'injuste ?, où est pour vous l'ancienne invocation ?

Voyez, etc.

6. Qu'est pour vous l'apparition durable de Rita et de Varuna ? — Comment, sur la voie du grand Aryaman, triompherons-nous du méchant ? »

Voyez, etc.

7. C'est moi qui depuis longtemps avec la libation vous adresse tant de prières ; — et c'est moi qu'attaquent les douleurs, comme le loup la biche altérée.

Voyez, etc.

8. Elles m'usent de tous côtés, comme une margelle de puits entourée de femmes ; — comme les rats se mangent la queue, les douleurs me (dévorent), moi ton chantre, ô Çatakratu.

Voyez, etc.

9. Là où sont les sept rayons, là regarde le point où je (nais). — Trita Aptya le sait ; il applaudit à (cette) parenté.

Voyez, etc.

10. Les cinq taureaux qui se tiennent au milieu du vaste ciel, — après être honorablement venus avec les dieux, s'en sont retournés.

Voyez, etc.

11. Ces (êtres) aux belles ailes siégent au milieu du palais du ciel ; — ils écartent du chemin le loup qui traverse les grandes eaux.

Voyez, etc.

12. Cette nouvelle et louable invocation, ô dieux (vous est) adressée : — les fleuves roulent la justice, le soleil a rayonné la vérité.

Voyez, etc.

13. Agni, tu as une honorable parenté avec les dieux ; — siégeant avec nous comme un homme, sers les dieux, toi le plus sage.

Voyez, etc.

14. Siégeant comme pontife, ainsi qu'un homme, qu'il amène ici les dieux, lui le plus sage. — Agni veut goûter les offrandes, dieu prudent parmi les dieux.

Voyez, etc.

15. Le protecteur fait la prière ; lui qui connait la voie, nous allons à lui. — Il découvre dans le cœur la pensée ; que de nouveau naisse la justice.

Voyez, etc.

16. Cette voie de l'Aditya qui au ciel a été faite glorieusement, — ô dieux, elle ne dépasse pas (encore l'horizon) ; mortels, vous ne l'apercevez pas.

Voyez, etc.

17. Trita déposé dans une fosse appele les dieux à (son) secours ; — le maître de la piété l'a entendu et le tire d'angoisse.

Voyez, etc.

18. Une fois, le loup rougeâtre m'a vu allant sur le chemin ; — il se lève en me voyant, comme un charpentier qui a mal au dos.

Voyez, etc.

19. Par cette prière, amis d'Indra, puissions-nous dans la bataille vaincre avec tous (nos) hommes. — Qu'ainsi nous protègent Mitra, Varuna, Aditi, l'Eau, la Terre et le Ciel.

Koutsa.

106. A TOUS LES DIEUX.

1. Indra, Mitra, Varuna, Agni, la troupe des Maruts, Aditi, nous (les) appelons à (notre) secours.

Comme un char d'un mauvais pas, ô riches et généreux, de tout mal préservez-nous.

2. Vous, Adityas, venez où sont tous les dieux ; ô dieux, dans les luttes contre l'ennemi, soyez (nous) bienfaisants.

36

Comme un char, etc.

3. Que nous secourent les Pères, qu'il est bon de mentionner, et les deux déesses, mères de dieux, développant la cérémonie.

Comme un char, etc.

4. Fortifiant le fort Narâçansa, nous allons avec des hymmes à Pûshan maître des hommes.

Comme un char, etc.

5. Brihaspati, fais-nous toujours le chemin facile; nous te demandons le bonheur réservé à l'homme.

Comme un char, etc.

6. Kutsa, le poète, plongé dans une fosse, a appelé à son secours Indra meurtrier de Vritra, maître d'éloquence.

Comme un char, etc.

7. Qu'avec les dieux la divine Aditi nous protège, que le dieu-gardien (nous) garde, (lui) l'infatigable. — Qu'ainsi nous protègent Mitra, Varuna, Aditi, l'Eau, la terre et le Ciel.

Koutsa.

107. A TOUS LES DIEUX.

1. Le sacrifice s'adresse à la bonté des dieux; Adityas, soyez miséricordieux; — que votre bienveillance se tourne vers nous; qu'à l'indigent même elle procure plus de biens.

2. Que les dieux viennent à notre secours, loués par les hymnes des Angiras; — qu'Indra avec (ses) forces, que Marut avec les Vents, qu'Aditi avec les Adityas nous procure la joie.

3. Qu'Indra, Varuna, Agni, Aryaman, Savitri mettent en nous leur complaisance. — Qu'ainsi nous protègent Mitra, Varuna, Aditi, l'Eau, la Terre et le Ciel.

Koutsa.

108. A INDRA ET AGNI.

1. Indra-Agni, le char très brillant où vous êtes aperçoit tous les mondes; — sur lui venez, compa-

gnons de voyage, ensuite buvez du Sôma préparé.

2. Comme ce monde entier est profond dans sa vaste étendue, — qu'ainsi, en le buvant, le Sôma satisfasse votre cœur, Indra-Agni.

3. Vous vous êtes fait ensemble un nom glorieux; ensemble venez, meurtriers de Vritra. — Vous, Indra-Agni, siégeant ensemble, (dieux) féconds, arrosez-vous de Sôma fécond.

4. Recevant l'onction sur les feux allumés, la cuiller étant prête, le gazon étendu, — l'aspersion étant faite avec d'abondantes (libations de Sôma, venez à nous, Indra-Agni ; pour la félicité venez.

5. Indra-Agni, avec ces actes virils que vous avez faits, avec vos formes puissantes, — avec vos anciens et heureux (sentiments) d'amitié, buvez du Sôma préparé.

6. Ce que j'ai dit d'abord pour vous réjouir, ce Sôma doit être offert par nous à des asuras. — Vers cet acte de foi sincère venez ; ensuite buvez du Sôma préparé.

7. Indra-Agni, que vous vous enivriez dans votre demeure, (ou bien) qu'on vous sacrifie chez un brahmane ou chez un roi, — de là, (dieux) féconds, venez chez nous ; ensuite buvez du Sôma préparé.

8. Indra-Agni, que vous soyez chez les Yadus, les Turvasas, le Druhyus, les Anus, (ou) les Purus, — de là, (dieux) féconds, venez chez nous ; ensuite buvez le Sôma préparé.

9. Indra-Agni, que vous soyez dans l'espace inférieur, dans le moyen ou dans le supérieur, de là (dieux) féconds, venez chez nous, ensuite buvez le Sôma préparé.

10. Indra-Agni, que vous soyez dans l'espace supérieur, dans le moyen ou dans l'inférieur, — de là (dieux) féconds, venez chez nous ; ensuite buvez le Sôma préparé.

11. Indra-Agni, que vous soyez au ciel, sur la terre, sur les montagnes, dans les plantes ou dans les eaux, de là, (dieux) féconds, venez chez nous, ensuite buvez le Sôma préparé.

12. Indra-Agni, qu'au lever du soleil ou au milieu

du jour vous vous enivriez selon votre coutume, — de là, (dieux) féconds, venez chez nous, ensuite buvez le Sôma préparé.

13. Ainsi, Indra-Agni, après avoir bu du Sôma, conquérez-nous tous les prix (de la lutte). — Qu'ainsi nous protègent Mitra, Varuna, Aditi, l'Eau, la Terre et le Ciel.

Koutsa.

109. A INDRA ET AGNI.

1. Désirant la richesse, Indra-Agni, je vous ai regardés dans ma pensée comme des proches ou des parents. — Je n'ai pas d'autre soutien que vous ; pour vous j'ai fait une prière qui demande des aliments.

2. Car j'ai appris que vous êtes plus généreux qu'un gendre ou qu'un beau-frère ; aussi, avec l'offrande du Sôma, Indra-Agni, je produis un hymne nouveau.

3. « Ne brisons pas les rênes » : ainsi priant et voulant se conformer aux vertus viriles des pères, — les féconds s'enivrent avec Indra et Agni ; car ce sont les deux pierres qui sont auprès du vase sacré.

4. Pour vous, pour l'ivresse, Indra-Agni, le vase divin prépare volontiers le Sôma. — Avec vos chevaux, vos bras forts, vos belles mains, accourez au doux (breuvage) rassasiez-vous de liqueurs.

5. J'ai appris, Indra-Agni, que dans la distribution des richesses et le meurtre de Vritra vous êtes très forts : — Asseyez-vous sur le gazon à notre sacrifice ; (dieux) sages, enivrez-vous de sôma.

6. Dans les combats vous avez dépassé les nations, vous avez dépassé la terre et le ciel ; — vous avez dépassé les fleuves et les montagnes par votre grandeur, vous avez, Indra-Agni, dépassé tous les êtres.

7. Apportez, donnez, vous dont la main (tient) la foudre ; aidez-nous par vos œuvres, Indra-Agni. — Voici maintenant les rayons du soleil par lesquels nos pères ont obtenu leur part.

8. Destructeurs de châteaux, donnez, vous dont la main (tient) la foudre : Indra-Agni, secourez nous dans les combats. — Qu'ainsi nous protègent Mitra, Varuna, Aditi, l'Eau, la Terre et le Ciel.

Koutsa.

(*A suivre.*) Emile Burnouf

LETTRES D'UN MORT.

Opinions d'un Païen

Sur la Société moderne.

PAR LOUIS MÉNARD, DOCTEUR ÈS-LETTRES.

(*Suite de la page 484.*)

SUITE DES LETTRES DE CALLICLES SUR LA RÉVOLUTION.

LE CULTE DE LA RAISON.

L'oracle s'est accompli. La Révolution est arrivée à son dernier terme. Après avoir détruit les formes sociales du passé, elle a renversé le dogme qui en avait été la vie et l'âme. Cette dernière victoire a été remportée sans combat. Les chefs des prêtres sont venus l'un après l'autre à la tribune de la Convention renier leurs croyances et déposer les insignes du sacerdoce. Un seul a refusé de s'associer à cette abjuration solennelle, et son refus n'a soulevé aucun murmure. Le monde a pu constater ainsi le respect de la Révolution pour la liberté des cultes. En entendant tous ces prêtres déclarer qu'éclairés par la raison, ils renonçaient à leurs erreurs et ne reconnaissaient plus d'autre religion que celle de la Liberté et de l'Egalité, en les voyant s'accuser d'avoir trompé le peuple et faire amende honorable de leur passé, la haine qui animait

hier encore les philosophes contre la religion morte, fit place à un sentiment de pitié dédaigneuse pour un ennemi tombé si bas.

Pour que rien ne manquât à cette nouvelle passion du Christ, après qu'il eut été renié par son apôtre, il fut encore bafoué par la multitude. Les vases sacrés et les ornements sacerdotaux furent traînés dans les rues au milieu des sarcasmes et des chants obscènes de l'orgie. Pas une voix ne s'est élevée dans tout ce peuple contre cette profanation de ce qu'il avait adoré. La Révolution n'a pas renouvelé contre le Christianisme les violences par lesquelles il avait détruit la religion de la Grèce; elle ne l'a pas tué, elle l'a laissé mourir; elle l'a vu tomber sans colère et l'a couvert du linceul de l'indifférence et de l'oubli.

Pour moi, tout en songeant aux édits sanguinaires des empereurs chrétiens contre le paganisme, à la destruction de nos temples et de nos statues, à l'extermination des derniers fidèles, je n'ai pu cependant assister sans douleur à la mort d'un Dieu. Peut-être le Christ aura-t-il été le dernier Dieu du monde. Mais non, les Dieux ne peuvent mourir; l'oracle n'a pas menti, le Christ devait triompher de la mort. Il s'appelle aujourd'hui la fraternité humaine. Si les prêtres qui l'ont blasphémé pendant des siècles ne sont plus son peuple, la Révolution lui amène un peuple nouveau, innombrable, la grande et fraternelle famille de l'humanité. En même temps, l'un de ceux qui ont provoqué la chute du Christianisme, croyant le remplacer par une religion nouvelle, a proclamé dans les églises chrétiennes le culte de la Raison, que l'humanité adorait depuis quinze siècles sous le

nom de Verbe. Le sens des mythes est si oublié, que ni les chrétiens ni les révolutionnaires n'ont reconnu dans la Raison de Chaumette, le Verbe de Platon et de saint Jean.

Est-ce donc sous ces formes abstraites que le Christ devait sortir du tombeau après trois jours ? Je sais que, pour les Dieux comme pour les hommes, c'est l'âme seule qui est immortelle ; la forme sous laquelle les idées divines se révèlent au monde est l'enveloppe mortelle des Dieux : ils ne la prennent plus lorsqu'ils l'ont quittée. Les sages des temps nouveaux répètent chaque jour que l'homme est assez fort pour remplacer la religion par la science et pour arracher à la vérité le voile du symbole. Si cette transformation de l'esprit humain est nécessaire, je ne puis cependant la saluer comme un progrès. Les formules scientifiques ne s'adressent qu'à la raison, les mythes religieux parlent en même temps au sentiment et à l'imagination par la légende. Mais ce caractère concret des religions est précisément ce qui offusque les philosophes. Pour éviter ce qu'ils appellent une idolâtrie, ceux qui veulent instituer le culte de la Raison, la représentent non par une statue ou une image, mais par une jeune fille. Ils organisent des cérémonies dont le peuple s'amuse sans leur attribuer un caractère religieux. La France n'est pas encore, comme l'ont cru ses chefs, une nation de philosophes ; elle ne s'enthousiasme pas pour une abstraction métaphysique, et ne voit dans le dogme nouveau qu'une négation du passé. On fond les cloches pour faire des canons, on change les vases sacrés en monnaie dont la France a grand besoin, et on se venge, par la dérision des cérémonies chré-

tiennes, de la résistance que le clergé a opposée à la Révolution, et de la part qu'il prend aux guerres civiles de la Bretagne et de la Vendée.

La Convention a fait cesser ces parodies contraires à la liberté religieuse ; elle ne s'intéresse d'ailleurs pas plus que le peuple au culte abstrait de la Raison, elle s'en tient à la liberté de conscience qu'elle a proclamée. Cette solution négative est un aveu d'impuissance. Victorieuse dans l'ordre politique, la Révolution sera vaincue dans l'ordre religieux. Aux souvenirs de la France monarchique et féodale elle a opposé les souvenirs républicains de Rome et de la Grèce ; elle n'ose pas opposer aux traditions juives les traditions de l'antiquité païenne, sa mère. L'Eglise reprendra sa place faute d'adversaire, et la République périra pour n'avoir pas su fonder une religion républicaine.

Placée entre les races primitives qui cherchaient le divin dans la nature, et les peuples modernes qui ne l'ont vu que dans l'humanité, la Grèce avait réuni cette double conception de l'idéal dans la forme harmonieuse du polythéisme. Elle avait deviné ce que démontrera la science, l'identité des lois de la nature et de l'esprit. Quand l'humanité, qui depuis si longtemps vit seule avec elle-même, reviendra s'asseoir aux agapes de la communion des êtres, quand elle jettera un regard fraternel à la nature, et s'abreuvera à la fontaine de Jouvence de la vie universelle, alors elle verra descendre en langues de feu le Saint-Esprit des symboles, et reliant ses traditions éparses dans une large synthèse, elle s'elèvera de nouveau à la conception républicaine de l'ordre et de l'harmonie des lois vivantes.

LES PARTIS RÉVOLUTIONNAIRES

Trois factions divisent la Convention et la France républicaine, depuis la mort des Girondins : l'une croit la Révolution terminée ; l'autre voudrait la pousser à des conséquences qu'elle croit plus conformes à ses principes ; la troisième, qui dirige les affaires publiques, penche tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Danton, Camille Desmoulins et tous ceux qu'on nomme aujourd'hui les modérés ont été, au jour du danger, l'élément enthousiaste et héroïque de la Révolution. Par leur audace et leur énergie, ils ont préparé et soutenu la lutte de la France contre l'Europe ; les plus dures nécessités de cette lutte gigantesque, ils les ont acceptées sans pâlir, et ont pris pour devise : « Périsse notre mémoire, et que la République soit sauvée ! » Aujourd'hui, épuisés par leurs efforts, sûrs de la victoire qui doit assurer le salut de la France et du monde, ils voudraient couronner la République triomphante d'une auréole de bénédictions, et désarmer les dernières résistances par le pardon, la clémence et l'oubli.

Dans le parti qui leur est directement opposé se trouvent des démagogues prévoyants et sincères, que leurs fonctions mettent en contact immédiat avec le peuple, et qui ont compris les besoins nouveaux de la société issue de la Révolution. Depuis l'abolition de la noblesse, ils craignent de voir la nation se diviser en deux classes, les riches et les pauvres, et voudraient, par des institutions populaires, éviter les luttes à venir. Malheureusement ce parti est souillé par l'alliance de quelques individus à idées

fort étroites, qui voient dans la Révolution moins des lois à faire que des ennemis à supprimer, et qui réduiraient volontiers le gouvernement de la France à deux fonctionnaires, le juge et le bourreau.

Les hommes qui occupent en ce moment le pouvoir, et à leur tête Robespierre et Saint-Just, ne pouvant concilier le parti de la terreur et celui de la clémence, se sont décidés à les faire disparaître en même temps. C'est trancher la question sans la résoudre, et le comité de salut public donne un funeste exemple à tous les despotismes à venir. La dictature de Robespierre justifie les craintes prophétiques des Girondins. L'homme qui par sa patiente énergie est arrivé à dominer la Convention et la France avait, dès l'origine, posé la doctrine du salut public comme la suprême loi. Profondément convaincu de la vérité de ses principes, il est fatalement conduit à croire que la Révolution s'incarne en lui, et qu'en deçà comme au delà il n'y a qu'erreur, mensonge ou trahison. Ce système de juste-milieu est le lit de Procuste de la politique.

On s'étonne qu'une révolution entreprise au nom de la liberté aboutisse au despotisme. Mais les idées ont une logique impérieuse : devant la coalition étrangère et la guerre civile, la France a immolé la liberté individuelle et l'autonomie communale à l'unité et à la centralisation du pouvoir; si la majorité du pays peut déléguer ses dtoits à une assemblée, cette assemblée peut à son tour les déléguer à un comité ou à un homme. La dictature est la conséquence fatale du système des majorités souveraines et de la représentation élective. Elle n'a qu'un

moyen d'action, la terreur ; après l'avoir acceptée comme expédient elle en fera un système. Mais on ne viole pas impunément les lois éternelles : la Révolution a demandé son salut à la dictature, la dictature tuera la République.

LA TERREUR

Lorsque Moïse apporta aux fils d'Israël la loi qu'il avait reçue au milieu des éclairs du Sinaï, il les menaça de la dispersion et de la servitude si jamais ils renonçaient à l'alliance de Jéhova. Cette pensée de la Bible est justifiée par l'histoire de toutes les nations comme par celle des Hébreux. Lorsqu'un peuple abandonne ses Dieux, lorsqu'il renie les principes qui faisaient sa vie et sa force, il est livré sans défense à des Dieux ennemis. Quel rêve fut plus beau que celui de la Grèce, et quel peuple réalisa mieux son rêve ? Une seule fois elle oublia sa mission divine : elle admit l'esclavage qui était la négation de la morale païenne basée sur le droit et l'égalité, et le monde ancien mourut dans la servitude de l'empire. Le christianisme avait prêché le renoncement et la charité, il fut tué par la théocratie et la persécution religieuse. La révolution française proclame la liberté et la justice, elle périra par la terreur.

La Grèce aurait pu dire : « J'étais engagée dans des guerres sans trêve ; ma vie était le salut du monde ; quand mes enfants s'armaient tous pour la défendre, qui donc aurait cultivé leurs champs ? » L'Eglise aussi eût pu répondre : « En moi seule était l'unité des races modernes ; sans le catholicisme, elles s'extermi-

naient entre elles comme les soldats de Cadmus. » A son tour la Révolution pourra dire : « J'etais entourée d'ennemis ; ils conspiraient à l'intérieur, ils m'attaquaient aux frontières : jusqu'au jour de la victoire j'ai voilé la statue de la liberté. » Mais l'implacable lendemain oublie les dangers de la veille ; la sécurité du présent rejette les excuses du passé. Pour les modernes, le monde antique c'est l'esclavage ; pour les philosophes, le christianisme c'est l'inquisition ; pour la génération qui va naître, la Révolution s'appellera la guillotine.

Dans la vie des peuples comme dans la vie des hommes il y a une heure où il leur est donné d'achever leur œuvre. S'ils la laissent passer, toujours un remords se mêle à leurs regrets. Pour une seule faute, Psyché perdit l'amour d'Eros ; quand le bonheur s'envole, ce sont nos erreurs qui justifient les Dieux. Ils répondent à la Grèce : « Nous t'avions sauvée à Salamine; pourquoi ces guerres civiles qui creusèrent le tombeau des républiques ? » Le Christ répond à l'Église : « J'admets l'excuse pour Grégoire VII, mais non pour Innocent III. Derrière le massacre des Albigeois j'aperçois la guerre des Hussites, les bûchers de l'Espagne et des Indes et la nuit de la Saint-Barthélemy. » Et l'Humanité dira à la révolution française : « J'oublie la colère de septembre, mais non les tribunaux révolutionnaires ; après la loi des suspects, voici la loi sanglante de prairial. Toi, si grande dans le combat, tu ne t'es pas crue assez forte pour pardonner après la victoire. Lorsqu'un de tes apôtres t'a prêché la clémence, tu n'as pas reconnu ma voix. L'expiation sera longue ; comme Moïse au désert tu as douté

une fois : tu n'entreras pas dans la terre promise. Ils sont morts, ceux qui devaient t'y conduire, les saints, les purs, les forts, Vergniaud, et Camille, et Condorcet, les précurseurs de la République, madame Roland, éloquente et chaste comme Hypatie, Hérault de Séchelles qui fit la constitution, Clootz qui rêvait la république universelle, et Danton, dont la voix tonnait comme le canon d'alarme aux jours des dangers de la patrie, et tant d'autres en qui battait le cœur de la France. Qu'en as-tu fait ? Tu as versé le plus pur sang de tes veines. »

Un d'eux avait dit : la Révolution est comme Saturne, elle dévore ses enfants. Les uns après les autres ils descendent dans la nuit, par groupes fraternels, se tenant par la main. Vous, habitants des demeures d'Hadès, peuple des mânes, qui les attendez sur la rive, recevez-les comme des frères, saluez-les comme des héros et des martyrs, tous, ceux qui se sont combattus sur la terre et qui vont se réconcilier dans la mort. S'il restait quelque souillure, que leur sang l'efface, qu'ils soient pour vous ce qu'ils seront pour l'avenir, les saints de la Révolution, ceux qui ont donné leur sang pour la rédemption du monde, *plebeiæ Deciorum auimæ !* Ceux qui les ont sacrifiés iront bientôt les rejoindre, et trouveront des bras ouverts, car il y a un comité de clémence chez les morts.

Ce n'est pas sur eux que je pleure, moi qui les reverrai tous dans le monde serein des souvenirs et des rêves, c'est sur le monde qui les perd, c'est sur la Révolution qui meurt en chacun d'eux. Car ils en étaient les formes multiples, les faces mobiles, les voix vivantes ; et,

comme les sept rayons se fondent dans la lumière, comme les notes dispersées s'embrassent dans l'harmonie, entre les camps rivaux brillait le prisme éternel de la justice et de la vérité.

(*à suivre.*) LOUIS MÉNARD.

GLANES

La Science des Religions, que vient de publier M. F. Réthoré, est un travail de vaste érudition en même temps que de haute conception philosophique. « L'étude des religions, y est-il dit, a non seulement ses principes et sa méthode, mais, plus complète que beaucoup d'autres sciences, elle a des faits à constater, des lois à établir et des problèmes à résoudre. Par conséquent, elle passe par trois phases successives : *histoire*, *science* et *philosophie*. La première, à l'aide de l'*observation*, constate, décrit et coordonne les phénomènes religieux ; la seconde, à l'aide de la *critique historique*, remonte à l'origine de ces phénomènes, recherche les lois auxquelles ils sont soumis, les compare et les juge ; la troisième, à l'aide de la méthode *psychologique* et *rationnelle*, sépare et recueille les éléments irréductibles de la pensée religieuse, les étudie dans leur génération et leur développement logique, mais surtout les apprécie au point de vue de leur certitude tant *objective* que *subjective*, ou, en d'autres termes, elle remonte au principe du *savoir*, du *croire* et du *douter*, en matière de religion. » Partisan très convaincu de la méthode voltairienne, l'auteur, faisant bonne besogne de démolisseur à outrance, pourchasse l'erreur et le mensonge des sacerdoces séculaires. — Mais, à côté de la Raison, n'y a-t-il point l'Ame humaine, de laquelle M. F. Réthoré, peu poète, j'imagine, semble faire assez bon marché ?

Le Directeur Gérant : F. Deschamps.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie DESTENAY. — BUSSIÈRE frères.

Le livre de Jamblique

SUR

LES MYSTÈRES

Traduit du grec par Pierre Quillard

(*Suite de la page 546.*)

---

6. Mais le plus important des sacrifices, leur efficacité, et la raison pour quoi ils accomplissent de si grandes choses, au point que sans eux on ne peut faire cesser la peste ni la famine ni la misère, ni demander des pluies ou, ce qui est plus précieux, c'est-à-dire tout ce qui concourt à la purification de l'âme, à sa perfection, à son affranchissement de la genèse, voilà ce que ne font point connaître les modes des sacrifices dont tu parles. Aussi ne les saurait-on accepter à juste titre pour ce qu'ils ne donnent point une cause convenable de leur action ; et si même on les admettait, ce ne serait qu'en second lieu et comme se rattachant secondairement aux causes premières et très antiques.

7. Notre discours veut donc que nous disions comment les sacrifices ont une efficacité pratique et comment ils se rattachent aux dieux, causes primordiales de ce qui a lieu. Si nous disons que dans le tout comme en un seul animal qui a partout une seule et même vie, la communion des puissances semblables et la discorde des contraires ou une certaine affinité de l'agent et du patient meuvent au même moment les parties semblables et en affinité entre elles, comme répandues en toutes par une même sympathie. Aussi bien dans les plus lointaines que dans les plus proches, nous disons quelque chose de vrai

et qui nécessairement a trait aux sacrifices : mais nous n'y faisons point connaître le véritable mode des sacrifices. Ce n'est point en effet dans la nature et dans les nécessités physiques que gît l'essence des dieux, de manière à être mise en éveil par les passions physiques ou par les forces éparses à travers toute la nature ; mais en dehors d'elles elle est limitée par elle-même, sans avoir avec elles rien de commun ici dans l'essence ni dans la puissance ni en quoi que ce soit d'autre.

8. Les mêmes absurdités s'ensuivront si quelques-uns font des nombres, comme nous les concevons, une application à d'autres objets, ainsi de prendre du crocodile le nombre soixante comme propre au Soleil ; (1) ou s'ils attribuent l'action sacrée à des raisons physiques telles que les forces et les actes des animaux, du chien par exemple, ou du cynocéphale ou de la musaraigne qui communieraient avec la lune, ou à des images matérielles (par exemple les couleurs et les formes du corps que l'on remarque chez les animaux sacrés) ou à quelque chose d'autre qui concerne le corps des animaux et que l'on introduit dans les sacrifices ; ou si l'on considère comme cause des sacrifices un membre, par exemple le cœur du coq, ou n'importe quoi de tel que l'on voit dans la nature. Tout cela, en effet, ne montre point une cause surnaturelle, la cause divine, ni comme étant telle elle est mise en mouvement par les sacrifices : mais on y assigne une cause physique, contenue par la nature, circonscrite dans les corps et qui naturel-

(1) Le crocodile des fleuves pond beaucoup d'œufs, dit Aristote, le plus souvent soixante, de couleur blanche et les couve pendant soixante jours.

lement est mise en mouvement et s'arrête en même temps qu'eux et cela à la manière de tout ce qui existe dans la nature. Que si quelque chose de tel accompagne les sacrifices, il le faut considérer comme cause concomitante parmi celles sans qui l'effet ne se produit pas.

9. Il vaut beaucoup mieux donner pour cause la bonté et la bienveillance, le rapport qui relie les démiurges à leurs œuvres et les générateurs à ce qui est né d'eux. Quand donc ayant pour guide ce principe commun nous prenons un animal ou l'une des productions terrestres qui conserve inaltérée et pure la volonté de son créateur, alors nous mettons proprement en mouvement par là la cause démiurgique qui s'y surajoute sans souillure. Mais ces causes sont nombreuses, les unes immédiatement contiguës, comme les causes daimoniennes, les autres placées plus haut qu'elles, comme les causes divines. Et il y a en outre une cause unique très antique qui les précède ; et toutes sont mises en mouvement par le sacrifice parfait ; et elles s'y accommodent selon le rang qui est échu à chacune d'elles ; mais si le sacrifice est imparfait, il n'atteint qu'un certain degré et n'est point capable de s'avancer plus loin.

Aussi beaucoup de gens croient que les sacrifices sont adressés seulement aux bons daimones, d'autres aux dernières puissances des dieux, d'autres aux puissances divines et daimoniennes péricosmiques et circaterrestres. Une partie de ce qu'ils pensent est exacte ; mais ils ignorent cette force dans son ensemble et tous les biens qui en résultent et qui se rapportent à tout le divin.

10. Nous, au contraire, nous acceptons tout

les faits physiques et qui sont déterminés comme en un seul animal par l'affinité, la sympathie ou l'antipathie, en tant d'ailleurs que subordonnés, subséquents et soumis à la cause active des sacrifices ; ceux qui proviennent des daimones et des puissances circaterrestres et péricosmiques des dieux, comme primordiaux et accommodés à notre rang ; mais les causes les plus parfaites et suprêmes des sacrifices efficaces, nous disons qu'il les faut rattacher aux puissances démiurgiques et très parfaites. Puisque celles-ci contiennent en elles toutes les causes qui existent, nous disons qu'avec elles sont mises aussi en mouvement d'un seul coup toutes les causes actives et que de toutes une commune utilité descend dans la genèse universelle, quelquefois vers des villes, des peuples ou diverses nations ou sur des circonscriptions plus grandes ou plus petites ; quelquefois sur des maisons ou sur chaque homme, pour y donner les biens avec une libérale volonté ; ce n'est point par passion que ce partage est fait à ceux qui en reçoivent la grâce, mais c'est d'un esprit impassible au jugement de ses auteurs qu'il faut donner en vertu de l'affinité et de la parenté ; et un seul amour qui embrasse tout produit cette universelle liaison par une communion ineffable.

Cela, en effet, est beaucoup plus vrai et atteint mieux l'essence et la puissance des dieux que la supposition, qu'ils soient séduits par les vapeurs des sacrifices, surtout par celles qui s'exhalent des animaux. Si, en effet, un corps revêt les daimones, corps que quelques-uns pensent se nourrir des sacrifices, il est immuable et impassible, resplendissant et sans besoins, de telle sorte que rien n'en découle et qu'il ne reçoit du dehors

aucun influx. Que si même on admettait un influx, comme l'univers et l'air qui l'entoure renferme une inépuisable exhalaison de tout ce qui est sur la terre et comme un effluve s'en répand également de toutes parts, quelle utilité les daimones pourraient-ils retirer des sacrifices ? Mais de même si leurs corps affluent, ce qui leur en surviendra ne suffirait point à une compensation égale de manière que jamais il n'y aurait en eux excès et défaillance et que de toute manière l'égalité et l'uniformité des corps daimoniens subsistera telle qu'elle est.

D'ailleurs, le démiurge n'a point fourni à tous les êtres vivants sur la terre et dans la mer une nourriture abondante et facile, pour en priver les espèces qui nous sont supérieures. Elle n'a point donné aux autres animaux la facilité naturelle de se procurer ce qui leur est quotidiennement nécessaire et aux daimones une nourriture étrangère et fournit par nous les hommes ; alors, à ce qu'il semble, si par paresse ou quelque autre motif nous négligeons de la leur apporter, les corps des daimones seront dans le besoin et participeront à l'asymétrie et au désordre.

Pourquoi donc ceux qui disent de telles choses ne bouleversent-ils pas toute la hiérarchie et ne nous mettent-ils pas à un plus beau rang en nous déclarant plus puissants. Si c'est nous qui nourrissons et complétons les daimones, nous serons aussi causes des daimones. Car chaque être reçoit de celui qui l'a engendré la nourriture et l'achèvement. Cela se voit dans les genêses sensibles, mais aussi dans les genèses cosmiques : en effet, les choses terrestres sont nourries par les choses célestes ; mais cela est encore beaucoup plus évident pour les causes

invisibles. Car l'âme est parfaite par l'intelligence, la nature par l'âme, et tout de même est nourri par ses causes. S'il est impossible que nous soyons premiers auteurs des daimones, pour la même raison, nous ne pouvons être causes de leur nourriture.

11. Il y a à mon sens une autre erreur dans la présente question. Elle ne tient point compte de l'oblation des sacrifices par le feu qui en dévore et en supprime la matière et se l'assimile sans lui être assimilé : car cettte oblation conduit vers le feu divin, céleste et immatérielle, mais n'est point entraînée par son poids vers en bas, dans le sens de la matière et de la genèse. S'il y avait quelque volupté ou quelque jouissance provenant des vapeurs de la matière qui charmât les daimones, la matière demeurerait dans son intégrité ; car l'afflux venant d'elle serait alors plus abondant pour ceux à qui il est destiné ; au lieu qu'elle est entièrement consumée et détruite et se transforme en un feu pur et subtil. Cela prouve d'une façon évidente le contraire de ce que tu dis. Car les espèces supérieures sont impassibles ; elles aiment que le feu fasse disparaître la matière et elles nous rendent impassibles. Tout ce qui est en nous devient semblable aux dieux, de même que le feu assimile aux corps lumineux et subtils tous les objets durs et solides ; et il nous emporte aussi par le sacrifice et le feu des autels vers le feu divin, de même que le feu monte vers le feu et cette assomption attire vers les êtres divins et célestes ce qui est lourd et solide.

12. En un mot, ce n'est point de la matière, ni des éléments, ni d'aucun des corps connus de nous, qu'est constitué le véhicule corporel des

daimones. Comment, en effet, le complément d'une essence pourrait-il venir d'une autre essence? ou quelle jouissance peut être procurée par des êtres étrangers à des êtres étrangers? Aucune; mais bien plutôt de même que les dieux par le feu froudroyant suppriment la matière et sépare d'elle ce qui est immatériel par essence et se trouve dominé et enchaîné par elle, et qu'ils rendent impassibles les êtres sujets à la passion, de même notre feu à nous qui imite l'action du feu divin, supprime tout le matériel dans les sacrifices; il purifie ce qu'on approche de lui, le délivre des chaînes de la matière, le rend par la pureté de sa nature apte à la communion des dieux et, de la même manière, nous délivre des liens de la genèse, nous assimile aux dieux, nous rend aptes à leur amour et emporte notre nature matérielle vers la nature immatérielle.

13. En détruisant d'une manière générale les suppositions erronées au sujet des sacrifices, nous avons mis à leur place les vraies pensées; au sujet de chaque espèce de sacrifices en particulier (comme l'étude particulière des sacrifices demande une explication détaillée et n'est point de notre sujet présent), d'après ce que nous avons dit déjà, tout homme bien doué et capable de passer par le raisonnement de l'unité à la pluralité, connaîtra facilement ce que nous avons omis. Je pensais, quant à moi, avoir donné des explications suffisantes, surtout parce qu'elles s'appuyaient comme il le faut sur la pureté des dieux; mais puisque à d'autres personnes peut-être elles inspireraient l'incrédulité, pour n'être pas évidentes, et le soupçon d'inexactitude, pour ne pas assez frapper l'intelligence et ne

pas mettre fin aux doutes de l'âme, je ve
ajouter encore quelques arguments et, auta
qu'il est en moi, apporter des preuves enco
plus décisives que les précédentes.

14. Le meilleur point de départ est de montr
que le rite des sacrifices est en relation avec
rang des dieux. Posons d'abord que parmi l
dieux les uns sont matériels, les autres immat
riels ; j'appelle matériels ceux qui, en eux, co
prennent et organisent la matière et immatériel
ceux qui sont entièrement séparés de la matiè
et lui sont transcendants. D'après la science s
crée c'est par les dieux matériels que doive
commencer les hiérurgies ; autrement, on
pourrait pas s'élever jusqu'aux dieux immat
riels. Les dieux matériels ont donc une affini
avec la matière en tant qu'ils la surveillent ; i
président donc aussi à ce qui advient dans
matière, par exemple aux divisions, au choc
à la résistance, au changement, à la genèse et
la destruction de tous les corps matériels.

Si l'on veut les adorer théurgiquement, il le
faut rendre un culte en rapport avec leur natu
et le pouvoir qui leur est échu, c'est-à-di
qu'étant matériels il leur faut adresser un cu
matériel. En effet, nous concilierons ainsi le
amitié et nous leur rendrions un culte approp
à leur nature. Aussi, pour leurs sacrifices, l
corps morts et privés de la vie, l'égorgement d
animaux et leur absorption, toutes les transf
mations des corps et leur destruction, et en
mot l'élan vers eux de la matière antérieure c
viennent à ces dieux, non point en vertu de le
essence, mais à cause de la matière à laquelle
président. Si. en effet, ils en sont aussi distin
que possible, du moins ils lui sont présents ;

s'ils la comprennent dans une puissance immatérielle, ils subsistent avec elle ; et les êtres dominés ne sont point sans harmonie avec ceux qui les dominent, non plus que les êtres organisés avec leurs organisateurs, ni ceux qui servent d'instruments avec ceux qui les utilisent. Aussi est-il incompatible avec les dieux immatériels de leur offrir de la matière dans les sacrifices, au lieu que le même acte est tout à fait approprié aux dieux matériels.

15. Considérons aussi notre double manière d'être qui n'est point sans rapport avec ce que nous avons dit jusqu'ici. Tantôt nous devenons tout âme et nous sommes hors du corps, et emportés par l'intelligence, nous nous tenons sur les hauteurs avec tous les dieux immatériels; tantôt nous sommes enchaînés dans le corps comme dans une coquille et prisonniers de la matière et corporels. En retour, le mode du culte est double : l'un sera simple, incorporel, pur de toute genèse, et réservé aux âmes sans souillures; l'autre, plein de corps et de pratiques matérielles convient aux âmes qui ne sont point pures et délivrées de toute genèse. J'établis donc deux sortes de sacrifices : les uns appartenant aux hommes tout à fait purifiés qui se produisent rarement pour une seule personne, comme dit Hérakleitos, ou pour un petit nombre d'hommes faciles à compter ; les autres matériels, corporels, qui consistent dans le changement tel qu'il convient à ceux qui sont encore prisonniers du corps. C'est pourquoi pour les cités et pour les dêmes qui ne sont point affranchis de la nécessité inhérente à la genèse et de la communauté attachée aux corps, si personne ne leur donne ce premier mode de culte, l'un

et l'autre leur feront défaut et, ni les biens maté-riels, ni les biens immatériels, ne leur seront ac-cordés : car les uns ne leur sont point accessi-bles et ce qu'il faut pour obtenir les autres es omis. En outre chaque homme accomplit u sacrifice, en tant qu'il est lui-même et non e tant qu'il n'est pas lui-même : il ne faut don point qu'il dépasse sa propre mesure d'ado ration.

Mon discours est le même au sujet de la con nexion qui met en harmonie les serviteurs (les puissances qu'ils servent ; et, en effet, je pens que celle-ci choisit le mode de culte qui lui es approprié ; la connexion immatérielle, un cult constitué immatériellemenl et relie aux être purement incorporels par de pures puissance incorporelles ; la connexion corporelle, un cult corporel et relié avec les corps, mêlé au essences qui président aux corps.

16. Ne négligeons point non plus de dire cec souvent en vue des besoins nécessaires d corps nous faisons quelque chose pour les dieu gardiens du corps et les bons daimones; pa exemple, parce qu'ils purifient le corps d plaies anciennes ou qui le délivrent des mala dies et le remplissent de santé ou en supprimen la pesanteur et la lenteur en lui donnant la lég reté et l'agilité, ou quelque autre bien. Ce n'es point, je pense, intellectuellement et incorporell ment que nous soignerons le corps ; car il n'e point naturel que le corps participe à de te modes ; mais, participant à ce qui lui est p rent, le corps est soigné et purifié par les corp Aussi le rite des sacrifices sera-t-il en de to besoins nécessairement corporel ; il supprime ce qui est en nous superflu et complétera ce q

nous fait défaut et ramènera à la symétrie et à l'ordre ce qui est confondu et bouleversé. Et même il nous arrive d'avoir recours aux hiérurgies pour obtenir des êtres supérieurs ce qui est nécessaire à la vie humaine, par exemple les objets utiles au soin du corps ou ceux qui entretiennent ce que nons possédons en vue du corps.

17. Que pourrons-nous obtenir des dieux absolument séparés de toute genèse humaine pour la stérilité, la disette ou l'abondance ou toute autre chose relative à la vie humaine? rien du tout : ceux, en effet, qui sont abstraits de toutes choses ne peuvent faire de tels dons. Mais si l'on dit que les dieux entièrement immatériels enveloppent en eux aussi les dieux matériels, et que les enveloppant, ils comprennent aussi leurs dons sous l'espèce de la cause unique et première, on dira ainsi qu'il descend d'eux une surabondance de la libéralité divine. Mais qu'ils fassent cela comme étant en relation immédiate avec les pratiques de la vie humaine, voilà ce qu'on ne peut laisser dire à personne. Car toute direction de ces événements est particulière et ne s'accomplit point sans quelque vigilance; elle n'est point tout à fait distincte des corps et ne peut point prendre une autorité pure et sans mélange. Ainsi donc dans ces cas-là le mode de la hiérurgie en rapport avec les corps et la genèse est celui qui convient, et non le mode tout à fait immatériel et incorporel. L'un, en effet, qui est pur est tout à fait transcendant et disproportionné; l'autre, qui se sert des corps et des forces corporels y est tout à fait approprié; il peut avoir pour la vie des effets bienfaisants et détourner des calamités imminentes, en donnant à la race mortelle la mesure et la proportion.

18. D'après une autre division, le troupeau des hommes en son plus grand nombre est asservi à la nature, dominé par les forces physiques et regarde en bas vers les œuvres de la nature ; il accomplit les ordres de la destinée et appartient au rang des êtres qui existent selon la destinée; et il ne fait de raisonnements pratiques qu'à propos des choses naturelles. Quelques-uns seulement, doués d'une force d'esprit surnaturelle, s'éloignent de la nature et sont entraînés vers l'intelligence absolue et sans mélange : ceux-là deviennent supérieurs aux forces physiques. D'autres, qui sont intermédiaires, sont portés vers ce qui est entre la nature et l'intelligence pure; parmi ces derniers, les uns poursuivent les deux études, les autres participent à une vie mélangée de l'une et de l'autre; les autres ,enfin, sont délivrés des choses inférieures et se transportent vers le mieux.

D'après cette division, ce qui s'ensuit est évident : ceux qui sont sujets de la nature universelle et qui vivent selon leur propre nature, en se servant des forces physiques, adressent aux dieux un culte adapté à leur nature et convenable aux corps mus par la nature et ils se servent de l'espace, de l'air, de la matière et de ses puissances, des corps, de leurs manières d'être et de leurs qualités, des mouvements appropriés et des changements qui se produisent dans les êtres engendrés et de tout ce qui s'en rapproche, aussi bien dans les autres parties du culte que dans celle qui a trait aux sacrifices.

Quant à ceux qui ne vivent que selon l'intelligence et la vie de l'intelligence, délivrés des liens de la nature, ils ne s'occupent dans toutes les parties de la théurgie que du culte hiérati-

que, intellectuel et incorporel. Les hommes intermédiares, selon la différence des vies intermédiares qu'ils mènent, s'engagent dans des routes différentes du culte : ou bien ils participent aux deux modes ; ou bien ils négligent l'un deux, ou ils se servent de l'inférieur pour gagner le plus précieux (car on n'atteint point autrement ce qui est supérieur) ; ou ils accomplissent les sacrifices d'une autre manière convenable.

19. Mais cette division peut être tournée aussi de la manière suivante. Parmi les essences et les puissances divines, les unes ont une âme et une nature qui leur est soumise et qui leur sert dans leurs œuvres, selon leur volonté. Les autres sont tout à fait distinctes de l'âme et de la nature, je veux dire de l'âme et de la nature divine, mais non pas seulement de la nature cosmique et créatrice. D'autres intermédiaires établissent entre celles-là une communion, soit à cause de l'unique et indivisible connexion des êtres, soit par le libéral don que les plus grands font d'eux-mêmes, soit par la libre réception de ceux-ci par les plus petits, soit par l'union et la concorde des uns et des autres. Quand donc nous trouvons les dieux qui règnent sur l'âme et la nature, il ne leur est point étranger que nous leur offrions des puissances physiques, il ne faut pas dédaigner de leur consacrer des corps gouvernés par la nature : car toutes les œuvres de la nature leur obéissent et leur sont de quelque usage pour l'organisation harmonieuse des choses. Mais quand nous tentons d'honorer les dieux uniformes eux-mêmes par eux-mêmes, il nous faut leur rendre des honneurs affranchis de la matière : les dons intellectuels leur conviennent ainsi que ceux de la vie incorporelle,

par exemple ceux que confèrent la vertu et l sagesse et tous les biens parfaits et entiers d l'âme. Pour les dieux intermédiaires qui prési dent aux biens intermédiaires, deux sortes d présents leur seraient appropriés, quelquefoi un mélange des deux espèces, ou bien des don qui se séparent de l'ordre inférieur et aspiren vers les hauteurs, ou bien qui en l'un, de se modes, complètent la nature intermédiaire.

20. Partant d'un autre principe, c'est-à-dir du monde et des dieux cosmiques, de la divisio du monde en quatre éléments, du partage qu s'est fait des éléments selon certaines propor tions et du mouvement circulaire autour de centres, nous avons une route facile vers la vé rité touchant le culte par les sacrifices. Car s nous sommes dans le monde, enveloppés comm des parties dans le tout universel, si c'est pa lui d'abord que nous sommes produits, si nou sommes parfaits par les puissances universelle qui y résident, composés par ses éléments e débiteurs envers lui d'une part de vie et de na ture, nous ne devons point, à cause de cela négliger le monde et les ordres cosmiques.

Posons donc que, pour chaque partie du monde, il y a le corps que nous voyons et, e outre, les puissances incorporelles divisées au- tour du corps : et la loi du culte assigne évi- demment les semblables aux semblables et s répand partout du plus haut au plus bas e donnant les incorporels aux incorporels, le corps aux corps, d'une manière proportionnée chacune des deux natures. Mais si quelqu'un de théurges participe aux dieux cosmiques (ce qu est tout à fait rare), il est pour le culte des dieu au dessus des corps de la matière et uni au

dieux par une puissance hypercosmique. Mais ce qui arrive à un seul, parvenu tardivement au terme de la science hiératique, ne peut être déclaré commun à tous les hommes, ni même à ceux qui débutent dans la théurgie ou qui sont à mi-chemin de cette étude; car ceux-ci d'une manière quelconque pratiquent la piété corporellement.

21. Cela, je pense, est reconnu de tous ceux qui se soucient de la vérité théurgique: il ne faut point rendre aux dieux le culte qui leur convient d'une manière incomplète ou imparfaite. Puis donc que avant l'apparition des dieux toutes les puissances qui leur sont inférieures sont mises en mouvement et quand ils doivent venir sur la terre les précèdent et leur font cortège, celui qui ne distribue pas à chacun ce qui lui convient et qui ne leur fait point hommage de l'honneur réservé à chacun d'eux s'en va infructueusement et sans avoir communié avec les dieux; celui, au contraire, qui s'est rendu tout propice et qui a donné à chacun les présents qui lui sont agréables et autant que possible semblables, demeure sûr et ne fait point de faux pas, parce qu'il a bien accompli la réception parfaite et entière de la divinité. Comme il en est ainsi, faut-il que le mode du culte soit simple et composé d'un petit nombre de pratiques, ou multiforme et d'une harmonie où entrent pour ainsi dire tous les éléments qui composent le monde.

Evidemment, si un être simple et d'un seul ordre était invoqué et mis en mouvement dans les cérémonies sacrées, le mode des sacrifices serait nécessairement simple; mais s'il n'est donné à personne de présumer quelle multitude

de puissances est éveillée, quand les dieux de
cendent et se meuvent, seuls les théurges q
ont acquis une expérience exacte par les fai
mêmes, peuvent aussi connaître quel est le pa
fait accomplissement des choses sacrées; i
savent qu'une omission même minime détru
toute l'œuvre du culte, comme dans une ha
monie la rupture d'une corde rend le to
inharmonique et dissonnant. De même do
que dans les descentes visibles des dieux
dommage devient sensible pour ceux qui o
laissé sans l'honorer l'un des êtres supérieu
de même, lors de leur présence invisible da
les sacrifices, il ne faut point honorer l'un
négliger l'autre, mais les honorer tous selon le
rang. Si on laisse l'un d'eux sans offrande
bouleverse tout et on détruit le seul et to
arrangement convenable: et l'on ne reçoit p
ainsi, comme on le croirait peut-être, une pa
ticipation incomplète, mais on anéantit en enti
la cérémonie sacrée.

22. Quoi donc? est-ce que la plus haute héri
tique n'est point dirigée vers l'être uniq
prééminent à toute la multitude, et n'est-ce poi
en lui qu'elle révère à la fois toutes les essenc
et tous les principes? je l'accorderais absol
ment; mais cela n'advient que très tardiveme
et pour un très petit nombre d'hommes, et
nous faut estimer heureux si une telle grâ
nous est donnée à l'occident de la vie. Mais no
discours présent ne pose point de règles po
un tel homme, qui est supérieur à toute loi;
n'indique de loi qu'à ceux à qui une règle
nécessaire. Il dit donc que, de même que
monde est réuni en un seul ordre formé
plusieurs, de même dans les sacrifices il fa

que l'accomplissement ne néglige rien et sois intégral et approprié à l'arrangement parfait det espèces supérieures. Mais si ce monde est multiple, entier et formé d'ordres nombreux, il faut que la hiérurgie en imite la variété, en faisant intervenir toutes les puissances. De même les êtres variés qui nous entourent ne doivent point être appropriés en une seule de leurs parties aux causes divines qui leur commandent, ni monter imparfaitement vers leurs auteurs premiers.

23. Le mode divers du culte dans les hiérurgies, parmi les choses qui sont en nous et autour de nous, purifie les unes, parfait les autres, donne aux autres la proportion et le rang voulus, délivre les autres de la confusion mortelle et les rend toutes amies des êtres supérieurs à nous. Quand les causes divines et les pratiques humaines qui leur sont analogues se réunissent, l'accomplissement du sacrifice produit tous les biens parfaits et considérables.

Il n'est point mauvais d'ajouter ceci pour que la compréhension de ces idées soit complète. La surabondance de la force est toujours innée aux êtres les plus élevés et elle dépasse toutes choses en ceci qu'elle est également au même instant présente à tout sans aucune difficulté ; c'est pour cette raison que les êtres primordiaux resplendissent sur les dernières et qu'immatériellement les êtres immatériels sont présents aux êtres matériels. Que l'on ne s'étonne point, si nous disons qu'il existe une matière pure et divine : née elle aussi du père et démiurge de toutes choses elle a reçu une perfection capable de recevoir les dieux. Et en même temps rien ne s'oppose à ce que les êtres

supérieurs resplendissent sur ceux qui sont au-dessous ; rien n'interdit à la matière de participer aux êtres meilleurs ; car toute matière parfaite, pure et bonne, n'est point inappropriée à la réception des dieux. Puisqu'il fallait en effet que les choses terrestres ne fussent pas privées de la communion divine, la terre aussi a reçu sa part de divin, qui suffit à contenir les dieux.

En considération de cela, la science théurgique ayant ainsi d'une façon générale et aussi selon la nature particulière des dieux découvert les récepteurs convenables, entremêle souvent des pierres, des plantes, des animaux, des parfums, et d'autres objets sacrés, parfaits et divins, et de tout cela fait un récepteur parfait et pur.

Il ne faut point en effet repousser toute matière, mais celle-là seule qui est étrangère aux dieux, et choisir celle qui leur est propre, comme capable de convenir à leurs édifices et à leurs statues et aux hiérurgies des sacrifices. Car aucune participation au don des êtres supérieurs ne peut être accordée aux divers lieux de la terre et aux hommes qui les habitent, si l'on n'a point établi pour cela un tel fondement préalable; il faut se fier aux paroles ineffables selon qui, dans les visions bienheureuses, une certaine matière est donnée par les dieux : cette matière est en affinité avec ceux qui la donnent ; ainsi donc le sacrifice de cette manière sollicite les dieux à l'apparition ; elle les attire pour les recevoir et quand ils viennent elle les contient et les manifeste parfaitement.

24. On pourrait l'apprendre par la division des lieux et de la surveillance particulière attribuée à chacun d'eux, qui a été répartie par le sort d'après des ordres différents, plus grands

ou plus petits. Il est donc évident que, pour les dieux protecteurs de certains endroits, les productions qui y naissent sont appropriées au sacrifice et que les choses dirigées sont très appropriées à ceux qui les dirigent. En effet, leurs propres œuvres sont toujours très agréables à ceux qui les ont faites et les premiers auteurs d'un être ont pour lui une affection antérieure à toute autre. Si donc certains animaux, certaines plantes, ou d'autres objets terrestres sont gouvernés par les êtres supérieurs, de même que cette surveillance est échue à ces objets, ainsi ils nous procurent une communion indivisible avec les dieux. Quelques-uns de ces objets en tant qu'ils sont conservés et gardés augmentent l'affinité de ceux qui les détiennent avec les dieux, tant que, demeurant intacts, ils conservent la puissance d'unir les dieux et les hommes. Tels sont certains animaux en Égypte et partout l'homme consacré. D'autres sacrifiés rendent plus brillante l'affinité ; car ils apparentent aux causes supérieures la résolution des éléments dans le premier principe et la rendent plus apte aux choses sacrées ; et son accomplissement rend plus parfaits les biens qui proviennent d'elle.

25 Si ces pratiques n'étaient que des coutumes humaines, sanctionnées par nos lois, on aurait le droit de dire que les honneurs rendus aux dieux sont des inventions de notre pensée. Mais maintenant, c'est Dieu même à qui les invocations sont adressées qui les a établies et il y a autour de lui des dieux et des anges innombrables ; à chaque peuple de la terre il a été assigné un surveillant commun et à chaque temple un protecteur particulier ; un dieu surveille les

sacrifices aux dieux, un ange les sacrifices aux anges, un daimôn les sacrifices aux daimones et pour tous les autres sacrifices de même il y a un surveillant du genre approprié. Quand donc nous offrons un sacrifice aux dieux, sous l'œil des dieux qui accomplissent la cérémonie sacrée, nous devons révérer la loi du culte divin et pieux dans les sacrifices. En même temps, il nous faut avoir confiance en eux, puisque nous faisons des hiérurgies sous l'autorité des dieux, et apporter les précautions légitimes, pour ne point offrir aux dieux un présent indigne ou qui leur soit étranger ; pour finir, nous recommandons de considérer parfaitement tout ce qui est autour de nous et tout ce qui est dans l'univers, les dieux, les anges et les daimones distribués par ordre et de faire ainsi hommage à tous du sacrifice qui leur est agréable : seulement ainsi, en effet, le sacrifice sera digne des dieux qui y assistent.

26. Comme les prières ne sont point la partie la moins importante des sacrifices mais y contribuent beaucoup, et que toute l'œuvre sacrée reçoit d'elles sa force et son accomplissement en même temps qu'elles ont pour le culte une utilité générale et établissent l'indissoluble communion hiératique avec les dieux, il n'est pas mauvais d'en dire quelque chose. Car ce sujet en soi-même vaut qu'on l'étudie et rend plus parfaite notre science touchant les dieux. Je dis donc que la première espèce des prières nous rapproche des dieux et nous conduit à la connaissance du divin : la seconde établit un lien de communion et de sentiments conformes et attire vers nous les dons envoyés d'en haut par les dieux avant que nous ayons parlé et ac-

complissent toutes les œuvres avant que nous ayons pensé ; mais la plus parfaite porte le sceau de l'ineffable unité ; elle met dans les dieux toute la force des prières et elle fait que notre âme repose en eux parfaitement.

Dans ces trois termes qui mesurent toutes les choses divines, la prière qui nous inspire l'amour des dieux nous donne le triple profit hiératique qui vient des dieux : l'un tend à l'illumination, l'autre à l'accomplissement des œuvres en commun, le troisième à la parfaite plénitude par le feu. Quelquefois la prière précède les sacrifices, quelquefois elle s'y entremêle, quelquefois elle les termine et les achève.

Aucune opération hiératique ne peut se faire sans les supplications des prières ; leur fréquence nourrit notre esprit et fait plus large la réception des dieux par l'âme : elles ouvrent aux hommes les choses des dieux, les habituent aux splendeurs de la lumière et bientôt parfont ce qui est en nous pour le contact des dieux, jusqu'à ce qu'elles nous emportent au suprême sommet, nous donnent le divin, fassent naître la persuasion, la communion et l'amitié indissolubles, augmentent l'amour divin, enflamment la partie divine de l'âme et purifient l'âme de tous les éléments contraires, détruisent par le souffle aéthéréen et éclatant tout ce qui la porte à la genèse, parfont en elle la bonne espérance et la foi dans la lumière et, en un mot, fassent, pour ainsi dire, de ceux qui ont recours à elles les familiers des dieux.

Si donc la prière est ce que l'on a dit et produit en nous de tels biens, elle a quelque chose de commun avec les sacrifices, comme nous l'avons affirmé, et il devient évident qu'elle doit

terminer les sacrifices, comme participant à l'union démiurgique, puisque, par les œuvres, elle est appropriée aux dieux. Aussi le bien qui en résulte est aussi grand que le peuvent envoyer d'en haut les causes démiurgiques. Et par là aussi on voit manifestement que les prières nous élèvent et nous donnent l'accomplissement et la plénitude. Comment sont-elles efficaces; comment nous unissent-elles aux dieux, comment s'établit le lien commun accordé par les dieux? Ce troisième point est facile à comprendre d'après ce que l'on a dit: le sacrifice et la prière se prêtent un mutuel appui et se donnent mutuellement la force qui provient de la perfection hiératique du culte.

Ainsi donc tout fait voir la concordance et l'action simultanée de la science hiératique dont les parties sont plus d'accord que celles de n'importe quel animal: il ne faut point dédaigner cette concordance et admettre certaines parties pour écarter les autres; mais, si l'on veut purement s'unir aux dieux, on doit s'exercer dans toutes et se perfectionner par toutes.

(*à suivre*). PIERRE QUILLARD.

L'ENFER ÉTERNEL (1)

Un ome a comis un crime cète nuit, sous le regard des étoiles. Èles sont si loin q'èles ne l'ont pas vu encore ; mais dans un siècle, dans deus siècles, dans trois siècles, leurs rayons, échelonés dans l'infini du ciel, éclaireront le meurtre. Ce qi est passé sera toujours présent qelqe part ; s'il i a là-haut, n'importe où, dans une planète inconue, un œil ouvert, un télescope braqé (et pourqoi pas ?), il i aura là une vois, qi sera la vois de la conscience éternèle, et qi dira : « Oh ! l'assassin ! » A toute eure, à jamais, l'éco de cète vois sera répercuté dans l'espace. Il i a des astres dont la lumière met trois mile ans à nous parvenir : pour eus, l'eure du crime sera dans trois mile ans l'eure présente. Le meurtrier s'est corigé, il est devenu un saint ; mais qand ces juges lointains doneront leurs sufrages, il ne sera pour eus q'un meurtrier.

Le sang répandu ne rentre pas dans les vènes et aucun Dieu ne peut faire qe ce qi est arrivé ne soit pas arrivé. Toute axion coupable, injustice, violence, lâcheté ou trahison, une fame séduite, un enfant abandoné, un mauvais conseil, un mauvais exemple, entraîne dans la voie du mal des âmes qi sans cela, auraient pu tourner au bien. Eles en corompront d'autres à leur tour, et indéfiniment se prolongera la chaîne maudite : maleur donc au premier aneau. Si le criminel se repent, sa conversion s'étendra-t-èle à tous ceus q'il a perdus ? Qe leur répondra-t-il, qand ils l'acuseront devant l'inflexible Justice ? Contre les arêts de la loi morale, il n'y a pas de prescription : *œterna auctoritas esto*, come dit la loi des douze tables, la revendication est éternèle.

LOUIS MÉNARD
Docteur ès-lettres.

(1) Fragment d'une des leçons professées à l'Hôtel-de-Ville sur la *Symboliqe des religions*.

Les

Apocryphes Ethiopiens

Traduits en Français par René Basset

(*Suite de la page 521*)

PRIÈRE DE BARTOS

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, un seul Dieu, ceci est la prière de Notre Dame Marie : elle la prononça dans la ville de Bartos : elle délia tous les liens et délivra Mathias (*Mâtyâs*) le disciple : tous les habitants devinrent croyants. Que sa bénédiction et sa prière soient avec nous. Amen.

Notre Seigneur. notre Dieu, notre Sauveur, Jésus-Christ — gloire à lui — dit à ses apôtres purs (1), à ses disciples saints et élus au sujet de cette prière : « Il n'y a personne qui la connaisse parmi les anges du ciel, leurs chefs, les Chérubins, (*Kiroubèl*), les Séraphins (*Sourâfèl*), ni qui que ce soit d'entre les milices célestes : elle ne l'est que du Père, du Fils, de l'Esprit saint, un seul Dieu (2) : Mon nom est Alpha (*alfâ*) la première des lettres ; celui de mon père Ala, qui en est le complément (3) ; celui de l'Esprit saint est

(1) Ludolf : à ses anges.

(2) Tout ce passage, depuis le commencement est cité par Ludolf. *Commentarius ad historiam æthiopicam* p. 349 : il paraît exister dans le *Mash'afa Qèdr* comme on le voit par une citation de Dillmann, *Lexicon æthiopicum*.

(3) Ms. 57 : Alâa = Eloha (?). S'agit-il ici des deux lettres E pour (A) et L dont la réunion forme le mot *El*. Dieu (?)

Arâdyâl (4). Nous ne formons qu'une seule divinité, une seule volonté, une seule essence. Je t'apprendrai [(5), Marie, ma mère, à posséder cette chose importante et à implorer par cette prière. » Quand Notre Dame Marie eut entendu ces paroles de son Fils bien-aimé, elle se dressa sur ses pieds et supplia N.-S. Jésus-Christ de sauver l'apôtre Mathias de la captivité et de délier à ce moment tous les fers de la ville. Elle se tourna vers l'Orient, regarda en haut, vers les cieux, du côté de son Fils bien aimé et commença à réciter cette prière : « C'est ainsi que je t'implore, mon Seigneur, mon Dieu, mon Fils, mon Bien Aimé, mon Roi, Jésus-Christ : je suis ta mère Marie, je suis Mârihâm, je suis la mère de la vie pour le monde entier; je t'implore aujourd'hui et je te demande d'écouter ma prière et de m'envoyer l'armée des anges, des Séraphins, des Chérubins, toute la milice céleste pour accomplir mon projet, mon vœu et toutes les bonnes actions que je désire : car tu es mon aide et mon espoir] ; c'est en toi que je mets ma confiance, ô mon Fils bien aimé (6) pour qu'aujourd'hui les pierres soient brisées et les chaînes fondues, pour que les portes closes s'ouvrent rapidement, pour que les puissances des ténèbres se retirent et que tout leur pouvoir disparaisse de tout endroit où l'on récitera cette prière. J'ouvre la bouche et je dis : Salut au Père excellent qui m'a saluée par l'intermédiaire du chef des anges Gabriel (*Gabrëél*) le pur ; salut

(4) D'après le f° 14 du mss. 57, c'est aussi le nom d'un des anges qui abritèrent Jésus-Christ dans la grotte de Bethléem.

(5) Tout le passage entre crochets manque dans le mss. 57 qui offre une lacune d'un feuillet.

(6) Le mss. 57 ajoute : Adonâi, Adonâi. Cf. pour ce qui suit *Ecclésiastique*, XLIII, 16.

au *trône des chérubins sur lequel siège l'ancien des jours* (Daniel, VII, 11); salut à la lumière éternelle qui est sur sa tête. Salut aux noms puissants, les soixante noms du Père excellent : Ce sont : Alfâ (var.-Alfâèl), Alfâ, Alfâ, Alfâ, Alfâ, Alfâ, Alfâ (7). Iyâèl, Iyâèl, Iyâèl, Iyâèl, Iyâèl, Iyâèl, Iyâèl Iyâèl. Hidâèl, Hidâèl, Hidâèl, Hidâèl, Hidâèl, Hidâèl, Hidâèl, Yodâèl, Yodâèl, Yodâèl, Yodâèl, Yodâèl, Yodâèl, Ournâèl, Ournâèl, Ournâèl, Ournâèl, Ournâèl, Ournâèl, Ournâèl. Hernâèl, Hernâèl, Hernâèl, Hernâèl, Hernâèl, Hernâèl, Hernâèl, Hernâèl, Omis, Omis, Omis, Omis, Omis, Omis, Omis, Omis. Dëhdi. Nëldikani. Hëhdoudi (8). Salut à la retraite auguste. Salut au voile qui recouvre le sanctuaire. Salut aux anges qui siégeaient continuellement avant que l'œuvre ne sortît du Père par l'intermédiaire d'une Vierge à qui il envoya dire par Gabriel : Le Fils du Seigneur viendra sur toi. Salut à toi, mère du Christ qui règne en paix. Salut à la virginité qui ne fut pas ravie. Salut à la salutation que le Père adressa à son Fils. Salut au trône glorieux sur lequel il siègera à la droite du Père. Salut à celui qui inclina vers moi sa tête quand il était sur le bois de la croix glorieuse : alors il me dit : Ma mère, va en paix. Salut aux yeux qui firent un signe à Jésus (*Yoh'annaës*) : Jean, dit-il, prends ma mère dans ta demeure. Salut à

(7) Un peu plus haut Alfâ est donné comme le nom de Jésus-Christ. On remarquera que ces noms sont répétés à la façon des invocations gnostiques. L'une de celles-ci, d'ailleurs, commence par une formule identique : « Ecoute-moi, mon Père, j'invoque tes noms incorruptibles qui sont dans l'æon du Trésor, etc. Cf. Amélineau, *Notice sur le papyrus gnostique Bruce*, Paris, 1891 in-4° p. 187.

(8) A la place de ces deux noms, le mss. 56 ne donne que Hahdoudi. Il est à observer que nous n'avons ici que 56 noms au lieu de 60.

la bouche qui suça le lait de mes mamelles. Salut aux mains qui formèrent Adam. Salut aux pieds qui allèrent dans le Paradis. Salut au Verbe du Père qui est avec la paix, Jésus-Christ. Salut à celui qui m'a dit : Demande ce que tu veux, ô ma mère, souhaite ce qui te plaît par cette prière : c'est par elle que sera guéri de la maladie et de la fièvre dangereuse quiconque y aura une foi robuste, que les égarés et les pécheurs seront ramenés et guidés dans la route de la vie : c'est par elle que seront affranchis ceux qui sont prisonniers et captifs dans les liens de Satan ; c'est par elle que les affligés seront soulagés ainsi que tous ceux qui sont dans les chaînes et dans l'infortune et les opprimés : ils seront délivrés au moment où cette prière sera récitée sur eux. »

Après avoir ainsi parlé, la Vierge sans tache se tourna à droite et à gauche et vit l'ange Gabriel debout avec la puissance de la race des anges. Alors elle fut très effrayée, mais il lui dit : « Ne crains pas, Marie, je suis Gabriel, l'ange qui t'a porté un message de la part du Père, avant que tu n'enfantes ton fils chéri. Voici que je suis venu à toi pour accomplir ta demande. » La Vierge reprit : « Mon seigneur, quel est celui qui tient à la main un bâton d'or? » Il répondit : « C'est le chef des anges, Michel (*Mikâèl*). » Elle lui dit d'une voix douce : « Je t'en conjure, Michel, par ton fils chéri qui t'a accordé le pouvoir sur tous ses anges, qui t'a donné le sceptre du commandement des êtres célestes, qui l'a enlevé à Satan le malfaisant, qui t'en a fait présent et t'a commandé de le dépouiller de la gloire, de la dignité et du pouvoir, qui l'a précipité au fond de l'abîme, lui et toutes ses troupes, qui a transféré chez toi le trésor de clémence et de miséri-

corde pour que tu intercèdes en faveur de toute créature, qui a rendu ton nom illustre et célèbre dans les cieux et sur la terre, accomplis tout ce que je t'ai indiqué par ma bouche. Et toi aussi, Gabriel, qui m'as apporté le message relatif à la naissance de mon Fils bien-aimé, quand je t'ai vu, j'ai eu peur et j'ai dit : *Comment cela m'arrivera-t-il car je ne connais point d'homme* (Luc. I. 34). Après avoir entendu mes paroles, tu as reconnu que j'étais effrayée, tu as recommencé, puis tu m'as dit : *Ne crains pas, Marie : voici qu'Élisabeth* (Elsabèt) *qui est de ta parenté, est enceinte dans sa vieillesse : c'est le sixième mois, alors qu'on la disait stérile, car il n'y a rien d'impossible à Dieu* (Luc, I. 36-37). Alors je me levai et j'allai dans une vigne : quand je vis Élisabeth enceinte, je crus à ta parole. Aujourd'hui je te prie et je te demande que tu accomplisses pour moi tout ce que j'ai désiré. Je t'en supplie, ô mon Fils bien-aimé, par ta naissance miraculeuse, par les paroles que tu as prononcées quand je t'ai enfanté à Béthléem (9) et qui sont : Le nom du Père béni est Félëlmyo ; celui du Fils unique T'ino T'iqânos, celui de l'Esprit saint vivifiant : Kuërkuëryanos : Je te demande par les cinq clous qu'on a enfoncés dans ton corps sur la croix glorieuse : ce sont : *Sator*, *Arepo*, *Tenet*, *Opera*, *Rotas* (10). Je t'en supplie, par les quatre animaux symboliques qui portent le trône de ta grandeur (11) et dont voici les

(9) Var. 56, « que tu as prononcées dans ma demeure ». Les noms magiques des trois personnes ne sont donnés que par 57. Dans Fëlëlemyo, on pourrait peut-être voir le grec φιλςμου (?)

(10) Le texte éthiopien porte Sâdor (57, Sador), Arâdor (57 Arador), Dânât (57, Danât) Adérâ, Rodâs (57 Rodas).

(11) Cf. *Apocalypse* XIV, 17. Il existe en éthiopien un traité sur ces quatre animaux, attribué à S.-Jean Chrysostôme. Cf. D'Abbadie, *Catalogue*, n. 92, p. 103.

noms : Alfâ (le bœuf), Léouon (le lion), Quanâ et Ayâr ; envoie-moi douze armées d'anges qui se tiendront avec moi jusqu'à ce qu'ils aient accompli ce qui est dans mon cœur et sur mes lèvres. Je te supplie, ô Tëryâl (var. 56, Tëryon) par les trois noms secrets qui sont Danâs Diki(du grec δίκη ? 56. Dikâ) Marâfâ), (56 Ouarâfâ) je ne vous laisserai pas aller jusqu'à ce que vous ayez accompli ce qui est dans mon cœur. Je vous adjure, étoiles ; toi Bèz (*Lucifer*) étoile du matin, par ton nom puissant et secret qui est Soufâr (12), par la puissance des êtres supérieurs qui marchent avec vous et qui ont pour noms : Aksâr, Mardyâl, Madaryâl (13), Afëâl, Asëâl, Aftiâl. Je vous supplie et je vous adjure, ne partez pas avant d'avoir accompli ce qui est dans mon cœur et mon esprit. Je t'en conjure, ô mystérieuse étoile du soir, par le nom certain et puissant que tu portes et qui est Sourâkiyâl, par les puissances qui marchent avec toi et qui ont pour noms : Aryâmyâl (var. 56 Ar'âmyâl) Aqtâal, Arsaâl (var. 56 Asâal), je vous adjure de ne pas me quitter jusqu'à ce que vous ayez accompli ce qui est dans mon cœur et ce que je vous demande. Je te conjure, ô Soleil, par ton nom certain, par la puissance qui t'appartient, par tout le pouvoir que t'a donné le Seigneur qui t'a créé, par cette grande lumière, par les puissances élues dont voici les noms : Sousaryâl, Fardyâl, Arayâl (14)

(12) Var. Sofër = Saphir (?) le nom se retrouve sous la forme Sofar (Σοφάρ) dans un charme salomonien publié par Politis : παλαιογραφιπη Σταχυολογια, *Byzantinische Zeitschrift*, t. I, 1892, p. 561, vol. 1. « Sofar, nom sacré, puissant et redoutable ».

(13) Ces deux noms sont remplacés par Madâryal dans le mss. 56 qui supprime les deux suivants.

(14) Arâdyâl dans le mss. 56 qui supprime les deux noms suivants.

Marâdyâl, Mardyâl, je t'en conjure et je t'en supplie, ne pars pas jusqu'à ce que tu aies terminé l'affaire que je désire. Je te supplie, ô Lune qui brille dans la nuit, je t'implore et je te conjure par tes noms et par tes puissances, à qui tu as été confiée par le Seigneur, par les ordres auxquels tu obéis, par tes orbes, par tes cercles, je t'en conjure, par le nom puissant qui est écrit, ne me laissez pas, toi et tes puissances, ne partez pas avant d'avoir accompli le désir que je forme. Je vous adjure, Soleil, Lune, ainsi que toutes les puissances qui marchent avec vous, que le soleil s'arrête au milieu du jour, la lune au milieu de la nuit jusqu'à ce que mon souhait soit réalisé ainsi que tout ce qui est à cette heure dans ma pensée : que ton serviteur N*** vive à l'abri de toute peine et de toute maladie extérieure ou intérieure et que la faveur de l'Esprit saint repose sur lui. Quand vous monterez vers le Père, quand il vous interrogera en ces termes : Pourquoi avez-vous tardé aujourd'hui et ne vous êtes-vous pas hâtés de venir à la tâche qui vous est assignée, dites-lui : c'est la reine, la mère du Seigneur, du Créateur, qui nous a retenus en nous conjurant par ton nom auguste, terrible et redoutable qu'on n'affronte pas impunément ; elle nous a retenus jusqu'à ce que nous eussions accompli son vœu et exécuté son désir. Je t'adjure, ô premier Ciel, créé par le Fils unique dans sa sagesse, joins tes efforts aux miens avec tous les anges qui se tiennent en toi pour que ce je désire soit accompli aujourd'hui. Je t'implore, ô second Ciel, par le sage Adonâï, mon Fils chéri, qui t'a créé par sa parole, joins tes efforts aux miens pour l'accomplissement de ma demande. Je t'adjure, ô troi-

sième Ciel, par la Vérité qui t'a formé, qui a établi en toi le trône de sa gloire sur lequel elle siège, je t'en conjure, par son nom auguste, par son trône glorieux, accomplis mon désir. »

La Vierge parla ainsi, puis elle leva les yeux et vit le ciel s'ouvrir : elle aperçut son fils bien-aimé, assis au plus haut des cieux, à la droite du Père : elle se détourna et vit devant elle les pierres se fendre : toutes les troupes célestes lui apparurent l'une après l'autre, au-dessous du trône de son Fils bien-aimé. A cette vue, elle implora son Fils unique. Au même instant, le fer se fondit et devint comme de l'eau ; les portes fermées s'ouvrirent ainsi que les royaumes de la mort et les tombes : les morts sortirent, les démons furent frappés de terreur et s'enfuirent ; la terre trembla trois fois à droite et à gauche, douze troupes d'anges descendirent du ciel ; leurs armées suivaient leurs chefs. La Vierge dit alors : Adonâi, Adonâi, Adonâi, Emmanuel (*Amânouel*), Messie, mon Dieu, viens vite à moi pour accomplir ce que j'ai dans l'esprit. Que quiconque portera cette prière soit délivré de la maladie, de la souffrance, de la fièvre et des tourments de la guerre d'un ennemi qui soit hostile à ton serviteur N*** ; rétablis son corps et son âme et remets-lui ses péchés ; qu'il soit comme au jour de sa naissance. Que tous les esprits du mal s'éloignent de lui et qu'ils s'en retournent tous à leur place par la vertu de cette prière : *Saint, saint, saint est le Seigneur, Dieu des armées* (Egziahbĕh'ĕr S'abâot), parfait, *qui remplit* le ciel et *la terre* (Isaïe VI, 3 ; Apocalypse, IV, 8). Sainte est sa gloire. A sa droite est Michel, à sa gauche Gabriel ; Rafaël est devant lui, Souryâl derrière lui ; Sadâkyâl (15) porte au-

dessus de lui une couronne; Sarâtyâl (16) présente au Seigneur la glorification et la louange; avec lui est Anânyâl. Moi, Marie, je vous implore (17), ainsi que vos armées de lumière et Sadâkiyâl, l'ange de la compassion : joignez vos efforts aux miens pour que ton serviteur N*** (18) soit guéri par le Seigneur de toute maladie externe et interne, qu'il soit rétabli dans sa force, et que ses péchés que tu connais, ô Seigneur, lui soient remis. Si tu veux que pour son avantage et son châtiment, cette maladie demeure sur lui, envoie des cieux à son aide les anges spirituels pour qu'ils le portent vers toi sans tourment : qu'il éprouve ta clémence céleste en ce monde et dans celui à venir, car tu possèdes la puissance et la gloire ; tu es adoré et obéi dans tous les siècles des siècles, Amen.

Je vous adjure aujourd'hui, ô vous les vingt quatre vieillards célestes, chacun par votre nom. Akiyâl, Fanouèl, Qartiyâl, Dartiyâl, Ilyâl, Zartiyâl, Titâal, Youlyâl, Kartiyâl, Lëbtiyâl, Mitâal, Mirâal, Aksifâal, Aouktiyâl, B'itâal, Râouâl, Sarouâl, Sakarouâl, Aniouâl, Filâlëal, Akerstiyâl, Aksifâal, Aounouâal (19) ; par les vingt-quatre couronnes qui sont sur vos têtes (Cf. Apocalypse, IV,4), je vous prie de venir et

(15) Dans la *Prière du Golgotha*, Sadaqiyal est donné comme « le consolateur des affligés, l'ange de la compassion ».

(16) Peut-être le même que Salatyâl, cité dans la *Prière du Golgotha*.

(17) Le mss. 56 ajoute : « Aujourd'hui, moi, Marihâm, je vous supplie ». Ce nom de Mariham pour Mariam paraît se retrouver dans la version arabe. « Sic inepti putant Mariam hebraicè vocari » (Ludolf).

(18) Ms. 56 : Ant'ons et... son copiste — Ms. 57 Safonyâs.

(19) Cette liste est celle du ms. 56. Le ms. 57 donne Akiyâl, Fanouèl, Qartiyâl, Dartiyâl, Elyâl, Titâal, Didâal, Elyâl (2e fois), Kartiyâl, Labtiyâl, Mitaâl, Miraâl, Aksifaâl, Akërtiyâl, Bityâl, Râal ouâl, Sarouâl, Saourouâl, Aniouâl, Filâlaâl, Aberstiyâl, Aksifaâl,

de faire avec vos mains de lumières le signe de la croix sur cette eau et sur cette huile : ne partez pas avant que ce que je demande au Seigneur et à vous ne soit accompli. Pour cette bonne œuvre, je vous supplie encore par le nom de celui qui est avec la paix, mon Fils bien-aimé, par les sept voiles qui cachent le Père invisible, je vous adjure, ô vous les sept anges qui vous tenez auprès des sept voiles et dont voici les noms : Bardâmiyâl, Ouasidënyâl, Armyâl, Aryâmi, Arnâmyal, Aldyal, Aouyâl (20), il ne vous est pas permis de partir avant d'avoir accompli ce qui est dans mon cœur et mon esprit et ce que je vous demande. Je vous adjure, ô vous les quatre animaux symboliques qui portez le trône glorieux du Seigneur, *dont les six ailes sont remplies d'yeux ; dont deux ailes voilent le visage, deux les pieds, et qui volez avec les deux dernières, proclamant la gloire de Dieu jour et nuit sans cesser un seul instant* (Isaïe, VI, 2 ; Apocalypse, IV, 8). J'adjure les trois anges qui m'abritèrent de leur ombre quand mon fils était dans mon sein et dont voici les noms : Yâab, Fâamâ, Fâyâm (21). J'implore les trois anges qui protégèrent mon Fils bien-aimé quand il était dans l'étable où

(2e fois), Aounouâl : en tout vingt-trois noms. Cf. *Apocalypse*, IV, 4, 10. Ces noms diffèrent complètement de ceux qui sont donnés dans une formule grecque destinée à faire apprendre les lettres aux enfants : « Silouanos, Iôdimélaos, Koryphlovépôn, Didaktikos, Domaxiléos, Synippos, Synadolitis, Mikhadôn, Kyvokômatos, Simakénéos, Sidékénéos, Késapolitos, Hidymos, Ekhimôn, Mêtrios-Sophôtatos, Psallymatikos et Kosmianos. Cette liste ne renferme que dix-huit noms au lieu de vingt-quatre (Vassiliev, *Anecdota græco-byzantina*, t. I, p. 342).

(20) Ms. 57 : Bardamiyân, Masidënyâl, Armëdyâl, Armâmyal, Aldyâl, Aouyâl (six noms au lieu de sept).

(21) Ms. 57 : Yoab, Fonamâ, Fayâm.

je l'avais déposé à Béthléem (*BétâLéh'èm*) et dont voici les noms : Sardour, Matouadâi, Arâdyâl. J'implore les trois anges qui gardèrent le corps de mon fils, l'unique de son père, alors qu'il était couché dans le tombeau et qui se nomment Râoul, Fâroul, Fârtëkâ (22) ; je vous invoque et je vous adjure, par la grandeur sans égale du Père, par la gloire inconcevable du Fils, par la grâce de l'Esprit saint qui procède du Père et qui provient du Fils, il ne vous est pas permis de rester à vos places jusqu'à ce que vous soyez tous venus vers moi et que vous ayez accompli mon désir de bonnes œuvres. Je t'implore, ô Kâryoun (23), étoile qui se leva lorsque je mis au monde mon Fils bien-aimé ; je t'ordonne de briller devant la face de celui qui portera cette prière : si on la récite en quelque endroit ou sur quelqu'un, que tous les mauvais esprits qui y sont établis s'enfuient aussitôt qu'ils verront ta grande lumière. Si quelqu'un s'oint de cet onguent, ou boit de cette eau et de cette huile, ou s'en lave, protège sa route et que les ténèbres s'écartent de lui.

(*à suivre*) RENÉ BASSET.

(22) Ms. 57 : Râour, Fâroul, Fârtëk.

(23) Ms. 57 : Këryoun. Cf. *Nativité de Marie*, XIII. « Et une grande étoile brille sur la caverne, depuis le soir jusqu'au matin, et jamais on n'en avait vu de pareille grandeur depuis le commencement du monde ». Dans l'apocryphe syriaque de la *Caverne des Trésors*, l'étoile apparaît aux Mages deux ans avant la naissance du Christ : on y apercevait une jeune fille qui portait un enfant ; sur sa tête était placée une couronne Cf. Bezold, *Die Schatzhöhle*, Leipzig, 1883, in-8°, p. 56. Une autre légende prétend qu'au moment même où Jésus-Christ vint au monde, l'étoile apparut au roi Korech qui envoya trois messagers porteurs d'un sac d'encens, d'un sac de myrrhe et d'un sac d'or » (Mas'oudi, *Prairies d'or*, éd. et trad. Barbier de Meynard, t. IV, Paris 1865, in-8°, ch. LXVIII, p. 79-80).

LE RIG-VÊDA

(*Suite de la page* 565.)

110. AUX RIBHUS.

1. L'œuvre accomplie par moi (jadis), je l'accomplis de nouveau ; une très douce prière est chantée pour la louange. — Ce vase-ci (est) pour tous les dieux ; ce (Sôma) offert avec l'invocation, jouissez-en, Ribhus.

2. Lorsque cherchant un aliment vous allâtes au loin autrefois, vous mes parents, — fils de Sudhanwan, après une longue marche vous arrivâtes à la demeure du pieux Savitri.

3. Alors Savitri vous donna l'immortalité, parce que vous étiez allés avertir celui qui ne peut être caché. — Ce vase à l'usage de l'Asura, quoique unique, vous l'avez fait quadruple.

4. L'œuvre du prêtre s'accomplit avec célérité ; mortels qu'ils étaient, ils jouissent de l'immortalité. — Fils de Sudhanwan, les Ribhus semblables au soleil reçoivent chaque année des prières.

5. Comme (on partage) un champ avec (une perche) de roseau, les Ribhus ont partagé le vase béant qui était) unique, — loués, implorant et obtenant parmi les immortels une suprême renommée.

6. Aux héros de l'air nous offrons un hymne avec (notre) intelligence, comme (on offre) le beurre avec la cuiller. — Ces Ribhus, qui avec célérité ont obtenu l'aliment de ce Père, sont montés dans la sphère du ciel.

7. Le Ribhu par sa puissance est pour nous un nouvel Indra ; par les aliments, par les richesses (qu'il donne) le Ribhu est un riche généreux ; — dieux, que par votre secours nous triomphions au jour voulu de l'attaque des impies.

8. O Ribhus, de sa peau vous avez dépouillé une

vache ; de nouveau vous avez uni la mère à (son) veau ; — héros, fils de Sudhanwan, par votre habileté vous avez rendu jeunes les deux vieux parents.

9. Avec des aliments, viens à nous pour (nous) donner des aliments ; avec les Ribhus, Indra, montre nous une éclatante bienveillance. — Qu'ainsi nous protègent Mitra, Varuna, Aditi, l'Eau, la Terre et le Ciel.

Koutsa.

III. AUX RIBHUS

1. Ils ont fabriqué un char aux bonnes roues, les savants ouvriers ; ils ont fabriqué les deux Jaunâtres qui traînent Indra (et) qui répandent les trésors. — Ils ont fabriqué pour les deux parents une jeunesse nouvelle ; ils ont fabriqué pour le veau une mère qui l'accompagne.

2. Fabriquez-nous pour le sacrifice une jeunesse habile, et pour les bonnes pensées le bien être (au milieu) d'une belle famille, — afin que nous habitions avec un peuple d'hommes (vigoureux) ; à notre troupe donnez cette vigueur.

3. Fabriquez-nous l'abondance, Ribhus, abondance de chars, abondance de chevaux, ô héros ; — pour nous chaque jour faites grandir une opulence victorieuse, qui avec ou sans compagnons triomphe dans les combats.

4. J'appelle à mon secours Ribhuxas, Indra ; (j'invite) à boire le Sôma les Ribhus, les Vâjas et les Maruts. — que Mitra et Varuṇa tous deux, que les Açwins aussi nous aident pour l'abondance, l'intelligence, la victoire.

5. Que Ribhu accroisse (notre) opulence pour le combat ; que le victorieux Vâja nous secoure. — Qu'ainsi nous protègent Mitra, Varuna, Aditi, l'Eau, la Terre et le Ciel.

Koutsa.

112. AUX AÇWINS.

1. Je prie le Ciel et la Terre avant tous, (puis) Agni brulant et lumineux, m'approchant pour l'inviter. — Les secours par lesquels dans la bataille vous faites pousser le cri de guerre pour le prix du combat,

Avec eux, Açwins, venez.

2. Pour vos dons, des (hommes) avec de belles offrandes et sans hésiter sont montés sur (votre) char comme pour que vous entendiez leurs paroles. — Les secours par lesquels vous aidez la prière, quand on fait l'invitation,

Avec eux, Açwins, venez.

3. Vous régnez en maîtres sur ces peuples par la vertu de la céleste ambroisie. — Les secours par lesquels vous remplissez (de lait) une vache stérile, ô héros,

Avec eux, Açwins, venez.

4. Les secours par lesquels celui qui circule et qui a deux mères est, par la vertu du Fils, rapide entre les rapides, — par lesquels cet intelligent a une triple volonté,

Avec eux, Açwins, venez.

5. Les secours par lesquels vous avez ramené à la lumière du jour Rêbha plongé et lié sous les eaux, et Vandana, — par lesquels vous avez aidé Kanwa dans son désir,

Avec eux, Açwins, venez.

6. Les secours constants, par lesquels vous avez soulagé dans le gouffre Antaka épuisé, et Bujyu; — par lesquels vous avez soulagé Karkandhu et Vayya,

Avec ces secours, Açwins, venez.

7. Les secours par lesquels, ô puissants, vous avez fait voir et marcher Parâvrij aveugle et boiteux; — par lesquels vous avez délivré la caille près d'être mangée,

Avec eux, Açwins, venez.

8. Les secours par lesquels vous avez (rendu) Çutchanti riche, bien logé, et la fournaise brulante tolérable à Atri ; — par lesquels vous avez aidé Priçnigu et Purukutsa,

Avec eux, Açwins, venez.

9. Les secours par lesquels vous atteint le fleuve doux (à boire), par lesquels vous, qui ne vieillissez pas, vous avez favorisé Vasishtha, — par lesquels vous avez aidé Kutsa, Çrutarya, Narya,

Avec eux, Açwins, venez.

10. Les secours par lesquels vous avez favorisé dans un multiple combat la riche Viçpalâ percée d'une lance, — par lesquels vous avez aidé le bienfaisant Vaça, fils d'Açwa,

Avec eux, Açvins, venez.

11, Les secours par lesquels, ô généreux, pour le marchand Dîrghaçravas, fils d'Uçij, un char a répandu la douce liqueur ; — par lesquels vous avez aidé le chantre Kaxîvat,

Avec eux, Açwins, venez.

12. Les secours par lesquels vous avez rempli la Rasâ d'une onde rapide ; par lesquels vous avez donné la victoire à un char sans chevaux ; — par lesquels vous avez ramené les vaches à Triçôka,

Avec eux, Açwins, venez.

13. Les secours par lesquels vous faites au loin circuler le soleil et avez aidé Mandhâtri dans ses domaines ; — par lesquels vous avez aidé le sage Bharadwâja,

Avec eux, Açvins, venez.

14. Les secours par lesquels vous avez aidé dans le meurtre de Çambara le grand Atithigwa Divôdasa submergé ; — par lesquels dans la destruction d'un château vous avez aidé Trasadasyu,

Avec eux, Açwins, venez.

15. Les secours par lesquels vous avez assisté Vamra altéré, Upastuta, Kali qui avait trouvé une femme ; — par lesquels vous avez aidé Prithi privé de son cheval,

Avec eux, Açwins, venez.

16. Les secours par lesquels, ô héros, vous avez donné jadis une voie à Çayu, à Atri, à Manu ; — par lesquels vous avez lancé des flèches pour Syûmaraçmi,

Avec eux, Açwins, venez.

17. Les secours par lesquels Patharvan, avec l'ampleur de son ventre, a brillé comme le feu ardent d'un bûcher, — par lesquels vous avez aidé Çaryâta dans un grand combat,

Avec eux, Açwins, venez.

18. Les secours par lesquels vous acquiescez aux vœux de l'Angiras et marchez en avant à la découverte des vaches ; par lesquels vous donnez le bien-être au seigneur Manu,

Avec eux, Açwins, venez.

19. Les secours par lesquels vous avez amené des épouses à Vimada, ou par lesquels vous avez prodigué les (vaches) rougeâtres ; — par lesquels vous avez apporté à Sudâs un prix magnifique,

Avec eux, Açwins, venez.

20. Les secours par lesquels vous donnez le bonheur à celui qui vous a servis, par lesquels vous avez aidé Bujyu, Adhrigu, — l'heureuse et bien récompensée Ritastubh,

Avec eux, Açwins, venez.

21. Les secours par lesquels vous avez assisté Kriçânu dans (son) élan, par lesquels vous avez aidé dans (sa) vitesse le cheval du jeune (héros) — et donné à des abeilles un miel agréable,

Avec eux, Açwins, venez.

22. Les secours par lesquels vous avez assisté un héros combattant parmi les vaches dans une lutte de héros, pour qu'il eût domaine et postérité ; — par lesquels vous avez aidé les chars, aidé les chevaux,

Avec eux, Açwins, venez.

23. Les secours par lesquels, (dieux) au cent énergies, vous avez aidé Kutsa, fils d'Arjuna, Turvîti, Dabhîti, — par lesquels vous avez aidé Dhwasanti et Purushanti,

Avec eux, Açwins, venez.

24. Açwins, rendez efficace notre parole, notre prière, (dieux) merveilleux et forts ; — dans un jeu malheureux, je vous appelle à notre secours ; faites nous prospérer, vous qui donnez les aliments.

25. Les jours et les nuits, défendez nous par des succès qui ne soient (jamais) amoindris. — Qu'ainsi nous protègent Mitra, Varuna, Aditi, l'Eau, la Terre et le ciel.

Koutsa.

113. A L'AURORE.

1. Elle est arrivée cette lumière, la meilleure des lumières ; une brillante apparition est née et s'étend. — Comme la fille du Soleil fait place au Soleil, ainsi la Nuit a fait place à l'Aurore.

2. La (mère) du veau blanc, la blanche, la brillante est arrivée ; la noire lui a laissé ses pâturages. — Parentes l'une de l'autre, immortelles, se succédant, elles parcourent le ciel et la terre, s'effaçant leur couleur.

3. Même route sans fin pour les deux sœurs ; l'une et l'autre y marchent dirigées par les dieux. — Elles ne se heurtent ni ne s'arrêtent, (couvertes) d'une belle rosée ; la Nuit et l'Aurore ont même pensée et formes différentes.

4. Brillante conductrice des cérémonies, on l'a vue ; bien parée elle a ouvert les portes (du jour). — Mouvant le monde elle nous (en) a fait voir les biens ; l'Aurore a éveillé tous les êtres.

5. Il était gisant : pour qu'il marche, qu'il cherche sa vie, le bien-être, la richesse, ô généreuse, te voilà. — A peine on y voyait ; pour qu'on distingue au loin, l'Aurore a éveillé tous les êtres.

6. Pour la puissance, te voilà ; pour la gloire, te voilà ; pour la joie, le bien-être, pour qu'on aille au but, te voilà ; — pour qu'on aperçoive les êtres vivants, l'Aurore éveille tous les êtres.

7. Cette fille du Ciel vient de paraître, lumineuse, jeune, brillamment vêtue; — maîtresse de tous les trésors de la terre, Aurore fortunée, luis aujourd'hui pour nous.

8. Des aurores passées elle occupe la place; elle est la première de celles qui viennent, qui viendront toujours. — Par sa lumière l'Aurore fait marcher le vivant; elle réveille même le mort.

9. Aurore, quand tu as fait que le feu s'allumât, quand tu as couvert le monde de la clarté du soleil, — quand tu as éveillé les hommes pour le sacrifice, c'est une richesse excellente que tu as faite parmi les dieux.

10. Depuis quand vient-elle au temps voulu? De Celles qui ont lui et qui sans doute luiront, — elle soupire après les anciennes, elle les désire beaucoup; elle les observe et marche au gré des autres.

11. Ils sont partis les mortels qui voyaient luire la plus ancienne aurore; — en voici une qui se montre à nous; ils arrivent ceux qui dans l'avenir la verront.

12. Repoussant les ennemis, protégeant le sacrifice, née au sacrifice, suscitant l'hymne, accélérant les prières, — présageant le bonheur, apportant le banquet divin, luis ici en ce jour, ô la meilleure des aurores.

13. Toujours jusqu'ici l'Aurore divine a brillé; aujourd'hui encore elle a dévoilé le monde, la généreuse; — elle luira encore dans les jours à venir; sans vieillir, immortelle, elle marche selon ses lois.

14. De ses couleurs elle a enluminé les tableaux du ciel; la divine (en) a ôté l'ornement noir. — Eveillant (les êtres) avec ses rougeâtres chevaux, l'Aurore vient sur un char bien attelé.

15. Apportant de copieuses richesses, elle forme une gloire de lumière en se montrant. — Pareille à celles qui ont passé sans interruption, la première de celles qui luiront, l'Aurore a grandi.

16. Levez-vous; l'esprit de vie est venu vers nous; l'obscurité s'est enfuie; la lumière arrive; — elle ou-

vre la voie où va marcher le soleil ; nous voici venus où l'on prolonge la vie.

17. Le prêtre élève des paroles rythmées, louant à haute voix les Aurores resplendissantes. — Ainsi, en ce jour, luis pour le chantre, ô généreuse, fais luire pour nous la vie avec une postérité.

18. Ces aurores, riches de vaches et d'hommes vigoureux, qui luisent pour le mortel pieux, — quand le chant des prêtres s'élève comme celui du vent, que l'(homme) extrayant le Sôma les obtienne, donnant (encore) des chevaux.

19. Mère des dieux, face d'Aditi, avant-courrière du sacrifice, grande (Aurore), resplendis. — Toi qui fais la renommée, luis sur notre cérémonie: fais nous renaître dans une famille pourvue de tout.

20. La brillante, l'heureuse opulence que les Aurores apportent à celui qui les adore et les loue, — Qu'ainsi nous la donnent Mitra, Varuna, Aditi, l'Eau, la Terre et le Ciel.

Koutsa.

114. A RUDRA.

1. Pour Rudra, le fort, aux cheveux en coque, chef de vaillants, nous apportons ces prières — pour que le salut soit au bipède et au quadrupède et que tout ce qu'on possède dans notre village soit sain et sauf.

2. Aie pitié de nous, Rudra ; fais-nous du bien ; et que nous te rendions hommage, à toi chef de vaillants. — Le bien être que s'est acquis Manu (notre) père, que nous en jouissions, Rudra, sous ta conduite.

3. Que par le sacrifice aux dieux nous jouissions de ta bienveillance, ô toi chef de vaillants, Rudra pluvieux. — Pour faire son bonheur viens vers notre peuple ; qu'avec nos hommes sains et saufs nous t'offrions le beurre.

4. L'impétueux Rudra, qui achève les sacrifices, le Sinueux, le Sage, nous l'appelons à notre aide. — Qu'il éloigne de nous la colère des dieux ; nous implorons sa bienveillance.

5. Le sanglier du ciel, rougeâtre, aux cheveux ne coque, à la figure impétueuse, nous l'invoquons en nous prosternant. — Tenant en main remèdes et richesses, qu'il nous donne joie, protection, asile.

6. Pour le père des Maruts est récité cet hymne plus doux que la douceur, exaltation de Rudra. — Donne-nous, immortel, l'aliment des mortels ; pour moi et mes enfants sois miséricordieux.

7. Ne frappe chez nous ni le grand, ni le petit, ni l'adolescent, ni l'adulte ; — ne frappe chez nous ni le père ni la mère ; ne nuis pas, Rudra, aux personnes qui nous sont chères.

8. Ne nuis ni à notre fils, ni à notre petit-fils, ni à nos vaches, ni à nos chevaux. — Rudra, ne frappe pas nos hommes dans ta colère ; nous t'offrons toujours le beurre et l'invocation.

9. Comme un pasteur (à son maître) je t'apporte des hommages ; père des Maruts, donne-nous la joie ; — car heureuse est ta bonté miséricordieuse ; c'est pourquoi nous réclamons ton secours.

10. Loin (de nous) ta (colère) qui tue les vaches, qui tue les hommes ; chef de vaillants, que de toi nous vienne la joie. — Aie pitié de nous et console-nous, ô dieu ; et ainsi envoie-nous le bonheur, ô très puissant.

21. Nous lui avons récité l'adoration en l'implorant ; que Rudra avec les Maruts entende notre appel ; — qu'ainsi nous protègent Mitra, Varuna, Aditi, l'Eau, la Terre et le Ciel.

Koutsa.

115. AU SOLEIL.

1. Elle s'est élevée la brillante face des dieux, l'œil de Mitra, de Varuna, d'Agni. — Il a rempli le ciel, la terre et l'air, (ce) Soleil, âme du (monde) mobile et immobile.

2. Le Soleil suit l'Aurore lumineuse, comme un mari suit sa femme par derrière ; — là où des héros dé-

voués aux dieux mettent le joug au fortuné (char) du fortuné.

3. Les chevaux du Soleil, fortunés, jaunâtres, brillants, mouchetés, dignes d'être acclamés, — saluant (de la tête), montent sur les hauteurs du ciel ; ils font rapidement le tour du ciel et de la terre,

4. Telle est la divinité, la majesté du Soleil : au milieu de (son) œuvre il rassemble ce qu'il avait déployé ; — et quand il a dételé ses (chevaux), jaunâtres, aussitôt la Nuit étend un voile sur le (monde) entier.

5. Ainsi, pour que l'on voie Mitra et Varuna, le Soleil produit sa forme au milieu du ciel ; — tantôt c'est une clarté infinie et brillante, tantôt ses chevaux l'emportent dans l'obscurité.

6. En ce jour, ô dieux, au lever du Soleil, préservez-nous du mal et du blâme. — Qu'ainsi nous protègent Mitra, Varuna, Aditi, l'Eau, la Terre et le Ciel.

Koutsa.

116. AUX AÇWINS.

1. Pour les Véridiques je purifie le gazon ; je lance les louanges, comme le vent les nuées pluvieuses ; — (C'est eux) qui au jeune Vimada ont amené une épouse sur un char repoussant les armées.

2. Soit avec (vos) coursiers aux ailes puissantes, à l'élan rapide, soit par les impulsions divines, vous massacrez (les ennemis). — Ainsi l'âne, ô Véridiques, (en) a vaincu mille dans la bataille pour le prix du Jumeau (Yama).

3. O Açwins, Tugra, comme un mourant, laissa Bujyu, comme un trésor, à une ondée ; — vous l'avez porté sur vos navires flottant dans l'air et qui ne font pas eau.

4. Trois nuits, trois jours, ô Véridiques, sur des (véhicules) rapides, ailés, vous avez porté Bujyu — vers la rive du bassin-des-eaux, au bord de l'onde, sur trois chars à cent ailes, à six chevaux.

5. Vous avez exercé votre force sur l'onde insai-

sissable, instable, imprenable, — ô Açwins, quand vous avez porté chez lui Bujyu assis sur le navire à cent rames.

6. Sur ce cheval blanc que vous avez donné, ô Açwins, est aujourd'hui et toujours la bénédiction ; — ce fut de votre part un grand, un illustre présent ; il faut toujours invoquer et chérir le cheval de Pêdu.

7. Vous, héros, au fils de Pajra, à Kaxîvat qui (vous) louait, vous avez donné la sagesse. — Du sabot d'un cheval entier vous avez fait couler, comme d'un filtre, cent coupes de liqueur.

8. Vous avez couvert de neige le feu brûlant, et vous lui avez fourni un aliment nourrissant. — O Açwins, Atri descendu dans un gouffre en a été ramené par vous (pour la) bénédiction de toute sa troupe.

9. Véridiques, vous avez déplacé une citerne ; vous l'avez mise le fond en haut et l'ouverture en bas ; — les eaux ont coulé comme pour faire boire et enrichir les mille (hommes) altérés de Gôtama.

10. Véridiques, au vieux Tchyavâna vous avez ôté son enveloppe comme un manteau ; — de ce délaissé vous avez prolongé la vie, ô secourables, et vous l'avez fait époux de jeunes femmes.

11. Voici de vous, héros véridiques, un (genre de) faveur qu'il faut louer, acquérir, et qui est avantageuse : — vous qui le connaissiez, vous avez pour Vandana fait paraître un trésor dérobé à la vue.

12. Voici de vous, héros, un miracle étonnant ; pour (gagner) votre faveur je vais le révéler, comme le tonnerre révèle la pluie : — Dadhyantch, fils d'Atharwan, vous annonça la douce (liqueur) avec une tête de cheval.

13. (Dieux) véridiques, zélés, aux biens nombreux, une femme sage vous a invoqués pour son bonheur en chemin ; — vous avez entendu, comme (la voix) d'un maître, (la voix) de cette (femme) mariée à un eunuque et vous lui avez donné, ô Açwins, Hiranyahasta.

14. De la gueule du loup, héros véridiques, vous avez délivré une caille. — Ainsi, (dieux) aux biens

nombreux, un Sage qui soupirait (après vous), vous l'avez rendu à la lumière.

17. Le pied de Khêla avait été brisé, comme l'aile d'un oiseau, dans une bataille pendant la nuit; — aussitôt vous avez donné à Viçpalâ une jambe de fer pour qu'elle allât (chercher) le prix proposé.

16. Rijrâçwa découpait cent béliers à une louve; son père le rendit aveugle; (dieux) véridiques, secourables, médecins, vous lui donnèrent deux yeux pour y voir et la sécurité.

17. Sur votre char la fille du Soleil monta et atteignit pour ainsi dire le but avec votre cheval; — tous les dieux l'approuvaient dans leur cœur; avec l'abondance, ô Véridiques, vous l'accompagnez.

18. Quand vous allâtes dans la demeure de Divôdâsa le Bharadwâja, ô Açwins, lui faisant honneur, — votre char lui apporta richesse et plaisir, le taureau et le crocodile y étaient attelés.

19. Véridiques, qui apportez richesse, pouvoir, postérité, longue vie et beaux hommes, — vous êtes venus bienveillants avec des aliments chez la fille de Jahnu qui trois fois par jour (vous) servait (votre) part.

20. Jâhusha enveloppé de tous côtés, vous l'avez emporté la nuit par les chemins faciles des cieux. — ô Véridiques exempts de vieillesse, sur (votre) char qui traverse (les airs) vous avez franchi les montagnes.

21. Pour le plaisir d'une nuit, Açwins, vous avez donné à Vaça un secours de mille présents; — dieux puissants, avec Indra, vous avez détruit les esprits malfaisants de Prithuçravas.

21. En faveur même de Çara fils de Ritchatka, du fond d'une citerne vous avez soulevé l'eau pour qu'il bût. — Pour Çayu fatigué, ô Véridiques, vous avez même, par (vos) forces, rempli la mamelle d'une vache stérile.

23. A celui qui (vous) implorait et vous louait, au pieux fils de Krishna, (dieux) véridiques, par vos forces — à Viçwaka vous avez donné de revoir Vishnâpwa comme une brebis perdue.

24. Dix jours et neuf nuits misérablement enchaîné, blessé, au milieu des eaux, — ballotté, tourmenté par les flots, vous avez retiré Rêbha comme (on puise) le Sôma avec la cuiller.

25. Açwins, j'ai proclamé vos miracles ; que je sois le maître de ce (domaine) avec belles vaches et beaux hommes ; que voyant et goûtant une longue vie j'arrive à la vieillesse comme à une maison.

Kaxîvân.

117. AUX AÇWINS.

1. Pour vous enivrer de doux Sôma, Açwins, le vieux chantre vous le prodigue. — Avec le gazon (voici) l'offrande ; le chant se développe ; venez, ô véridiques, avec le bien être et les aliments.

2. Açwins, sur votre char plus rapide que la pensée, (attelé de) bons chevaux, et qui vient parmi les hommes, — avec lequel vous visitez la demeure de (l'homme) pieux, venez, héros, à notre maison.

3. Héros, avec (votre) troupe vous avez retiré de l'angoisse et du gouffre Atri, rishi entouré des cinq classes d'hommes ; — vous avez détruit les prestiges du Dasyu malfaisant, ô féconds, en vous hâtant de plus en plus.

4. Le rishi Rêbha, plongé comme un cheval dans des eaux affreuses, Açwins héros féconds, — ballotté (par les flots) vous l'avez rétabli par des miracles ; vos antiques exploits ne vieillissent pas.

5. Tel qu'un homme dormant dans le sein de Nirriti, comme le soleil perdu dans l'obscurité, ô secourables, — comme de l'or fait pour briller, mais enfoui, ô Açwins, voilà ce que vous avez donné à Vandana.

6. Voici, héros véridiques, un acte de vous que le fils de Pajra, Kaxîvat, doit célébrer en tous lieux : — du sabot d'un cheval entier, pour un homme vous avez fait couler cent coupes de liqueur.

7. Héros, au fils de Krishna qui vous louait, à Viçwaka, vous avez donné Vishnâpwa; — à Gôshâ même vieillissant dans la maison paternelle vous avez donné un époux.

8. Vous avez donné une blanche à un noir, ô Açwins, et le plaisir de la lyre à Kanwa. — Voici de vous, ô féconds, une (autre) action glorieuse : au fils de Nrishada vous avez rendu l'ouïe.

9. Revêtant beaucoup de formes, Açwins, vous avez amené à Pêdu un rapide cheval, un étalon — qui fait mille présents, irrésistible, tuant les serpents, ami de la gloire, libérateur.

10. Ces (actes) de vous sont glorieux, ô bienfaisants ; l'œuvre sainte, la prière (est) le siège du Ciel et de la Terre ; — puisque les Pajras vous appellent, ô Açwins, venez avec le bien être et (apportez) au sage l'aliment.

11. Invoqués par Mâna, ô Açwins actifs, vous avez apporté au sage la nourriture de son fils ; — exaltés par le sacrifice d'Agastya, vous avez rétabli Viçpalâ, ô Véridiques.

12. Où êtes vous allés entendre l'hymne du fils de Kavi, ô enfants du Ciel, (dieux) féconds, sauveurs de Çayu, — lorsque, comme un vase d'or enfoui, vous avez, ô Açwins, retiré (de l'eau Rêbha) le dixième jour ?

13. C'est vous, Açwins, qui par vos propres forces avez rendu jeune le vieux Tchyavâna. — C'est votre char, ô Véridiques, que la fille du Soleil couvrit d'abondance.

14. C'est vous qui à l'ancienne manière vous êtes souvenus de Tougra, ô (dieux) jeunes. — C'est vous qui des flots agités avez enlevé Bhujyu avec des chevaux ailés et rougeâtres.

15. Il vous avait invoqués, ô Açwins, le fils de Tugra, quand enlevé dans les airs il traversait en sûreté le bassin-des-eaux ; — vous l'emportiez, ô féconds, sur un char bien attelé, rapide comme la pensée, heusement.

16. La caille vous avait invoqués, ô Açwins, quand

vous la sauviez de la gueule du loup. — Sur un (cha)r de victoire vous avez franchi le sommet de la montagne ; le fils de celui qui va partout, vous l'avez tué par le poison.

17. Rijrâçwa découpait cent béliers à une louve ; son père cruel le mit dans l'obscurité ; — Açwins, vous rendîtes les yeux à Rijrâçwa ; vous fîtes la lumière à l'aveugle pour qu'il y vît.

18. Heureusement pour l'aveugle cette louve fit une invocation : « Açwins, héros féconds, dit-elle, — comme un jeune amant, Rijrâçwa m'a découpé cent-un béliers ».

19. Grand et bienfaisant est votre secours, Açwins ; purs esprits, vous relevez (l'homme) fatigué : — ainsi Purandhi vous invoqua et vous, dieux féconds, vintes le secourir.

20. Une vache sans lait, stérile, maigre, ô merveilleux Açwins, pour Çayu vous avez rempli (sa mamelle). — C'est vous qui par votre force avez amené à Vimada une épouse, la fille de Purumitra.

21. Açwins merveilleux, en semant l'orge avec la charrue, en tirant (de terre) la nourriture pour le fils de l'homme, — en domptant le Dasyu avec une arme étincelante, vous avez fait une grande lumière pour l'Arya.

22. Au fils d'Atharvan, ô Açwins, à Dadhyantch vous remîtes une tête de cheval ; — lui homme pieux vous fit connaître la douce (liqueur) de Twashtri, qui se trouve, ô merveilleux, sur un buisson.

23. Toujours j'ai désiré votre bienveillance ; Açwins, secondez toutes mes pensées. — Donnez nous, ô Véridiques, une fortune grande, fameuse et accompagnée d'enfants.

24. Açwins, généreux héros, vous avez donné Hiranyahasta pour fils à la femme d'un eunuque. — Au noir déchiré en trois morceaux, Açwins bienfaisants, vous avez rendu la vie.

25. Ces antiques exploits de vous, ô Açwins, les hommes les ont chantés. — Faisant pour vous l'œu-

vre sainte, ô féconds, qu'avec de beaux hommes nous récitions la prière.

Kaxîvân.

118. AUX AÇWINS.

1. Açwins, que votre char aux ailes d'épervier, miséricordieux et riche, vienne vers nous, — (ce char) plus agile que la pensée de l'homme, garni de trois siéges, rapide comme le vent, ô féconds.

2. Sur le char à trois siéges, triple, à trois roues, bien construit, venez vers nous. — Remplissez (la mamelle de) nos vaches, animez nos chevaux, fortifiez nos hommes, ô Açwins.

3. Sur le char rapide, bien construit, ô merveilleux, écoutez cet air du rocher. — Les anciens sages ne vous ont-ils pas dits très empressés pour le malheur, ô Açwins ?

4. Açwins, qu'ils vous amènent, les éperviers attelés à votre char, rapides oiseaux, — qui, impétueux comme des vautours du ciel, vous amènent, ô Véridiques, au mets favori.

5. Sur votre char une vierge est montée, ô héros, l'aimable fille du Soleil. — Que vos chevaux, beaux, ailés, volants, rougeâtres, vous amènent près de nous.

6. Vous avez sauvé Vandana par des miracles, Rêbha par (vos) forces, (dieux) merveilleux et féconds. — Au fils de Tugra vous avez fait franchir les eaux; à Tchyavâna vous avez rendu la jeunesse.

7. C'est vous qui pour Atri englouti avez rendu agréable un aliment brulant. — C'est vous qui à Kanwa aveugle avez rendu la vue, en agréant ses louanges.

8. C'est vous qui pour Çayu affligé avez jadis, ô Açwins, rempli (la mamelle) d'une vache ; — qui avez tiré d'angoisse une caille, remis une jambe à Viçpalâ.

9. C'est vous, Açwins, qui avez à Pêdu donné un cheval blanc que pousse Indra, qui tue les serpents,

— hennissant, vainquant l'ennemi, effrayant, prodigue de biens, étalon aux membres solides.

10. C'est vous, nobles héros, Açwins, que nous appelons à notre secours en vous implorant. — Vers nous, sur le char fortuné, accueillant nos prières, à l'offrande venez.

11. Par la soudaine rapidité de l'épervier, ô Véridiques, venez à nous avec même plaisir. — Car je vous appelle, Açwins, l'offrande en main, au lever de l'éternelle Aurore.

Kaxîvân.

119. AUX AÇWINS.

1. Votre char merveilleux, rapide comme la pensée, aux chevaux agiles, adorable, je l'appelle pour la vie — (ce char) aux mille drapeaux, pluvieux, opulent, fortuné, répandant les biens, (je l'appelle) au mets favori.

2. La pensée monte à son approche ; la louange est prête ; on s'assemble de tous côtés. — J'adoucis la brulante (liqueur) ; les désirs vont à (sa) rencontre ; sur votre char, Açwins, Urjânî est montée.

3. Quand, pleins d'émulation entre eux, se sont assemblés pour la gloire d'innombrables amis, désireux de vaincre dans la lutte, — Oui, sur la pente on a aperçu le char qui vous porte, Açwins, vers un Seigneur excellent.

4. Bhujyu, épuisé d'efforts, vous l'avez, avec vos (chevaux) ailés s'attelant eux-mêmes, ramené à ses parents. — Vous êtes allés, ô féconds, à une demeure lointaine : grande s'est montrée votre assistance pour Divôdâsa.

5. Pour l'honneur, Açwins, vos deux louables (coursiers) soutinrent le char attelé pour vous jusqu'au terme (fixé) ; — acceptant votre autorité et votre amitié une noble fille vous choisit pour époux.

6. Vous avez sauvé Rêbha de son affliction ; vous avez couvert de neige le feu qui flamblait autour

d'Atri. — Vous avez rempli de lait la vache de Çayu; Vandana a vu ses jours prolongés.

7. Vandana (était) usé de vieillesse; merveilleux et actifs vous l'avez réparé comme un char. — D'un champ vous avez fait naître un sage par un miracle; que votre puissance merveilleuse soit ici pour (votre) prêtre.

8. Vous êtes venus de loin vers un suppliant, frappé par la violence de son père; — alors donc vos brillants secours, votre éclatante assistance vinrent à propos.

9. L'abeille elle-même vous a doucement murmurés; à l'ivresse du Sôma un (homme) empressé vous appelle. — Vous avez agréé la pensée de Dadhyantch; et la tête de cheval vous a célébrés.

10. Vous avez, Açwins, donné à Pêdu un cheval aux crins abondants, blanc, traversant les ennemis, — céleste, invincible dans les chocs, dans les combats, admirable comme Indra, soutien des nations.

Kaxîvân.

120. AUX AÇWINS.

1. Quelle invocation peut vous plaire, Acwins? Qui peut vous charmer tous deux? — Comment un ignorant peut-il faire son service?

2. Qu'à ceux qui savent l'ignorant demande les portes (et dise): un autre n'en saura pas davantage; — (les Açwins sont) toujours prêts pour le mortel.

3. Vous qui savez, nous vous invoquons; vous qui savez, exprimez notre pensée aujourd'hui; — un serviteur dévoué vient de préluder.

4. J'interroge dans (ma) simplicité les dieux, ô vous qui faites des miracles quand le prêtre a dit *vashat*; — gardez nous et forts et robustes.

5. Qu'il réussisse, le chant qui résonne chez Ghôsha comme chez Bhrigu, par lequel le fils de Pajra vous honore; — qu'il réussisse, le sage désirant le bien être.

6. Ecoutez le chant de l'aveugle; car moi aussi j'ai

murmuré votre nom, Açwins, — en recouvrant la vue, ô maîtres du bonheur.

7. Car c'est vous qui donnez la puissance; c'est vous qui l'ôtez; — soyez nous de riches protecteurs; défendez nous du loup malfaisant.

8. Ne nous livrez à aucun ennemi; que nulle part loin de nos maisons — ne s'en aillent nos vaches à lait sans petits.

9. Que pour se faire des amis votre dévoué (serviteur) ait à traire; et distribuez nous la richesse, avec les aliments; — distribuez nous la, avec le bien-être et les vaches laitières.

10. J'ai vu le char sans chevaux des Açwins opulents; — je m'en suis beaucoup réjoui.

11. Char fortuné, fais moi grandir; qu'il se porte de peuple en peuple pour boire le Sôma, le bienheureux char.

12. Aussi bien je ne fais cas ni du sommeil ni du riche avare: — tous deux passent promptement.

Kaxîvân.

121. A INDRA.

1. Quand donc le protecteur des hommes se hâtera-t-il d'écouter les voix des pieux Angiras? — Quand il s'avance vers des hommes d'une riche demeure, l'adorable arrive à grands pas au sacrifice.

2. Qu'il consolide le ciel; qu'il arrose la terre; que ce (dieu) habile (envoie) aux hommes la richesse et l'aliment de la vache; — Que le taureau regarde vers la nuit née d'elle-même, vers la jument du cheval, vers la mère de la vache.

3. Que le rouge vienne à l'invocation; que, avant tout, le (dieu) puissant règne de jour en jour sur le peuple des Angiras; — qu'il prépare une armée solide; qu'il affermisse le ciel pour le quadrupède et pour l'homme.

4. Dans l'ivresse du (Sôma) tu as rendu au juste l'admirable troupeau dérobé des vaches; — car

lorsque l'arme à trois pointes vient à se précipiter, elle ouvre les portes de l'homme malfaisant.

5. Quand le père et la mère empressés t'ont apporté la boisson, à toi impétueux le présent qui donne la fécondité ; — quand ils t'ont sacrifié le pur trésor, le lait de la vache d'abondance.

6. Maintenant il est né ; que le voyageur s'enivre ; qu'il brille, comme le soleil de cette aurore, — pour nous qui avons fourni l'offrande, par qui il a joui du Soma et qui, versant (le beurre) avec la cuiller, récitons la prière (à haute voix).

7. Quand une provision de bois bien brûlant s'est mise à l'œuvre, le soleil au sacrifice paraît dans le parc de la vache ; — car tu éclaires chaque jour les hommes de labeur pour celui qui monte le char, possède les troupeaux et (se montre), actif.

8. Amène ici tes jaunâtres, qui ont occupé le vaste ciel, pour lutter contre la source qui donne la force ; — on a, pour t'exalter, tiré des pierres un (autre) jaunâtre enivrant, fortifié par le lait et plein d'esprit.

9. C'est toi qui tournas contre la vache la balle de fer (de la fronde) apportée du ciel par Ribhu, — quand en faveur de Kutsa, ô toi que beaucoup invoquent, tu frappas Çushna d'innombrables coups.

10. (Dieu) Soleil, avant que l'obscurité se soit amoncelée, ô porteur de montagnes, contre cette outre lance un dard ; — quand la force compacte de Çushna même enveloppait le ciel, tu l'as mise en pièces.

11. Les deux grands et brillants (chars qui vont) sans roues, le ciel et la terre, ô Indra, applaudissaient à (ton) œuvre ; — c'est toi qui avec ta grande arme endormais (dans la mort) Vritra couché sur les nues, le sanglier,

12. Toi, Indra, (dieu) héroïque, amène ces héros, (fils) du vent, que tu aimes, bien attelés, vigoureux ; — (l'arme) joyeuse, que le fils de Kavi, Uçanas, t'a donnée, qui va au but, prépare ta foudre.

13. Toi (qui es le) soleil, arrête ces héros jaunâtres ; qu'il amène sa roue comme Étaça, ô Indra ; — frap-

pant les impies sur le bord des quatre-vingt-dix-neuf rivières, tu les as de plus renversés dans l'abîme.

14. Toi, Indra foudroyant, protège nous contre cette infortune, contre (tout) dommage ; — envoie nous des aliments à plein char, avec de beaux chevaux, pour le bien-être, pour la gloire, pour la piété.

15. Que cette bienveillance de toi ne nous fasse pas défaut ; ô (toi) qui prodigues les aliments, que les ressources nous environnent ; — distribue, ô généreux, des vaches à nous qui en désirons ; que par toi nous soyons très riches et dans l'allégresse.

Kaxîvân.

122. AUX VIÇWAS.

1. Prompts et zélés, apportez la liqueur du Sôma et l'offrande à Rudra le pluvieux. — J'ai fait comme une supplication une louange pour les héros du Ciel-vivant, de Marut, du Ciel et de la Terre.

2. Comme deux épouses, pour faire prospérer la prière du matin, (voici) l'Aurore et la Nuit, se distinguant de tant de manières ; — comme uue femme revêtant une robe brodée (les voici, parées) de la beauté du soleil, belles de parures d'or.

3. Qu'il nous réjouisse, celui qui circule et qui tue l'aurore ; qu'il nous réjouisse, le Vent qui verse les eaux ; — animez nous, vous, Indra et Parvata ; que tous les dieux nous accordent cette faveur.

4. Ainsi, avec joie, à la blanche (déesse) par moi sont présentées ces liqueurs ; je m'empresse à l'invoquer. — Vous, rendez propice l'Enfant des eaux et les deux mères du Fils, ivre (de Sôma).

5. A vous, empressé à vous invoquer, (j'offre) une plaintive prière, comme Ghôshâ pour la guérison de (sa) lèpre. — Pour vous, pour Pûshan, pour (ses) présents, je veux invoquer l'opulence d'Agni.

6. Entendez, Mitra et Varuna, mes invocations ; oui, entendez-les, dans quelque lieu que vous séjourniez. — Qu'elle nous entende dans ses eaux, la

Sindhu disposée à entendre, qui entend bien et qui a de belles campagnes.

7. Voici un présent qui vous honore, Mitra et Varuna : cent vaches avec leurs bouviers à Pajra, — avec des chars fameux, de beaux chars, lui assurant bientôt la propérité, protégeant son troupeau.

8. Je loue la libéralité de ce généreux (que voici) : puissions-nous jouir de compagnons vaillants ; — l'homme qui pour les Pajras est prodigue d'aliments est le seigneur qui me donne des chevaux et des chars.

9. L'homme, ô Mitra-Varuna, qui hostile et malveillant ne vous offre pas l'œnvre (sainte), — porte dans son cœur sa propre perdition ; car le pieux vous l'offre avec des invocations.

10. Devant l'ennemi il est d'une vitesse étonnante ; il a une meilleure troupe (que les autres) ; on aime à parler de lui ; — comblé de présents ; il va s'élançant avec force dans tous les combats ; il est toujours le maître.

11. Ainsi, hommes (du clan), venez à l'appel du seigneur ; entendez-le, rois qui jouissez de l'ambroisie : — car de celui qui pousse les nuages sans bruit, la faveur est pour la louange que la grandeur et un char accompagnent.

12. « Formons le cortège de ce Seigneur », voilà ce qu'ils ont dit pour obtenir (l'objet) dont on fait dix parts ; — que tous les dieux chez qui les forces et les trésors abondent (lui) donnent l'aliment pour prix des offrandes.

13. Enivrons nous de la liqueur dont on fait dix parts, tandis que deux fois cinq (prêtres) vont portant les mets (sacrés). — Que veut celui-ci, qui a de bons chevaux, celui-la qui a de bons harnais ? Possédant la supériorité, veulent-ils des hommes ?

14. Des pendants d'oreille en or, des colliers de perles, que tous les dieux nous en accordent. — Que venant promptement à nos voix suppliantes, les vaches se plaisent avec nous deux.

15. Que les quatre fils de Maçarçâra, que les trois

(fils) du roi victorieux Ayavasa ne (triomphent pas). — Mitra-Varuna, votre char au long avant-train, au timon de lumière, a brillé, comme le soleil.

Kaxîvân.

123. A L'AURORE.

1. Le large char de l'habile (déesse) est attelé ; les dieux immortels s'y sont placés ; — des ténèbres la bienfaisante s'est élevée dans les airs, pour se montrer à la demeure des hommes.

2. Avant tout le monde elle s'est éveillée, conquérant les aliments, grande, libérale ; — en haut a brillé la Vierge à son retour ; l'Aurore est arrivée la première à la prière du matin.

3. Quand aujourd'hui tu distribues aux hommes leur part, Aurore, noble déesse parmi les mortels, — alors notre dieu domestique, Savitri, appelle les justes à (voir) le soleil.

4. La matinale va de maison en maison, revêtant chaque jour une forme (nouvelle) ; — libérale, brillante, toujours elle est venue ; elle va partageant les meilleurs des biens.

5. Sœur de Bhaga, parente de Varuna, Aurore, approche la première du sacrifice ; — Qu'il reste en arrière celui qui fait le mal ; que nous le vainquions avec (ton) char fortuné.

6. Que les prières, que les pensées s'élèvent ; les feux montent pour resplendir ; — les trésors désirables cachés dans les ténèbres, les aurores lumineuses les mettent au jour.

7. L'un s'en va, l'autre arrive : prenant toutes les formes, la Nuit et l'Aurore vont ensemble ; — du ciel et de la terre l'une d'elles a chassé les ténèbres, l'Aurore a lui sur un char resplendissant.

8. Pareilles aujourd'hui, pareilles encore demain, elles parcourent la longue demeure de Varuna ; — irréprochables, l'une et l'autre durant trente étapes elles accomplissent en un instant leur révolution.

9. Connaissant le signe distinctif du jour naissant, brillante elle est née des ténèbres pour resplendir; — épouse du sacrifice, elle n'en altère pas la loi; chaque jour elle vient au rendez-vous.

10. Comme une jeune fille qui dévoile son corps. tu vas, ô déesse, vers le Dieu qui (te) désire; — Souriante devant lui, tu découvres (ton) sein, Vierge lumineuse.

11. Comme une jeune fille brillante que sa mère a parée, tu te montres sans doute pour qu'on te voie; — Aurore fortunée, brille victorieusement; que les autres aurores ne l'emportent pas sur toi.

12. Riches en chevaux, riches en vaches, possédant tous les biens, s'unissant aux rayons du soleil, — les aurores s'en vont et reviennent, heureusement amenées.

13. Dirigeant les rênes du sacrifice, mets en nous une heureuse, une heureuse activité; — Aurore, en ce jour bien invoquée par nous, reluis; qu'il y ait des richesses chez nous et chez (nos) seigneurs.

Kaxîvân.

(*à suivre.*) EMILE BURNOUF.

LETTRES D'UN MORT.

Opinions d'un Païen

Sur la Société moderne.

Par Louis MÉNARD, Docteur ès-lettres.

(*Suite de la page* (575)

LE CULTE DE L'ÊTRE SUPRÊME.

La Révolution a conclu à la dictature. Elle a relevé l'autorité qu'elle devait combattre ; elle veut lui donner une sanction religieuse. Le culte abstrait de la Raison n'était pas né viable. Celui qu'on veut proclamer aujourd'hui est bien plus dangereux : c'est le déisme de Jean-Jacques Rousseau, élaboré à Genève, la ville des pendules, une religion d'horlogers, bien digne du génie analytique des peuples modernes. Jamais ils n'ont pu s'élever à cette belle conception du polythéisme qui voyait partout des êtres vivants et libres, et dans l'univers un grand corps social qui se meut et se nourrit, qui respire et qui pense. Pour étudier la nature, ils commencent par la tuer ; puis ils dissèquent le cadavre, séparent les fibres, comptent les rouages, et déclarent que le monde est une machine inerte, fabriquée et dirigée par un habile ouvrier. Mécanique artificielle, qui ne peut créer que des automates, physique stérile qui met le mouvement en dehors et au-dessus du monde, quand la nature sent bien qu'elle est vivante, et que ses

formes multiples ne sont pas des pantins à ressort; métaphysique impuissante, qui veut tout expliquer par une cause unique, comme si tout effet n'était pas une résultante et ne supposait pas au moins deux principes.

Cette ennuyeuse doctrine du déisme ne fait que reproduire sous une forme sèche et abstraite le dogme judaïque du moyen âge. Elle ne peut se traduire en politique que par l'autorité. Contre ce danger de mort de la Révolution j'ai protesté seul. Voici ma réponse devant la Convention au discours de Robespierre sur l'Être suprême :

« Citoyens, les dogmes se révèlent spontanément dans la pensée des peuples, ils ne se fabriquent pas par un décret. Celui qu'on vous propose est contraire aux principes de la Révolution : le peuple vous a chargés de l'affranchir, non de l'enchaîner. En proclamant la liberté des cultes, vous avez répondu aux vœux de la nation. Aujourd'hui on vous invite à lui imposer un dogme, non parce qu'il est vrai, mais parce qu'il est utile ; on vous dit de voter en législateurs, non en philosophes ou en théologiens. C'est vous engager à tromper le peuple pour son bien, à diriger la conscience publique sans que cet acte de despotisme ait l'excuse de la conviction. Ce qui est injuste ne peut être utile. Si vous usurpez ce droit, vos successeurs en useront à leur tour. Ils imposeront aussi une religion au peuple, et, croyez-le, ce sera celle du passé. Elle a pour elle la tradition et l'habitude, bien autrement fortes que vos décrets. Ceux qui croient la remplacer travaillent pour elle : ils lui préparent la voie du retour. Ils en changent la forme, mais qu'importe la forme qui renaîtra demain, ils conservent l'esprit du dogme. Quelque nom

qu'on lui donne, le culte de l'Être suprême est toujours le culte de la force. En l'imposant au peuple, vous n'aurez pas seulement violé la liberté des consciences, vous aurez renié la cause du droit et condamné la Révolution.

« Que le passé serve de leçon au présent : dans l'antiquité, le polythéisme a établi les républiques ; chez les peuples modernes, chrétiens ou musulmans, l'unité de Dieu a produit la monarchie. Le polythéisme est la religion des hommes libres, le monothéisme est celle des esclaves. Jugez l'arbre par ses fruits, ne mettez pas de vin nouveau dans des vieilles outres ; vous ne pourrez maintenir la république sur la terre si vous rétablissez la monarchie dans le ciel. Les prêtres du Dieu unique diront encore aux nations : « Tout pouvoir vient de Dieu ; les rois sont ses ministres. Si leur joug est léger, c'est un bienfait du Ciel ; s'il est pesant, c'est une épreuve. La vertu, c'est l'obéissance, la loi c'est la volonté divine. Il n'y a pas de droit de l'homme ; le vase dira-t-il au potier : pourquoi m'as-tu fait ainsi ? Comme Dieu est parfait, son œuvre est parfaite ; tout rêve du mieux est une folie impie, toute plainte est un blasphème, toute révolution est un crime. Courbez la tête et adorez. »

« Les Grecs n'ont pas commis cette impiété de dire que tout pouvoir vient du Ciel. En présence du mal, ils aimaient mieux douter de la toute-puissance divine que de la justice éternelle. Au delà du fait ils concevaient le droit, au delà du réel ils cherchaient l'idéal. Et ils marchaient, dans le saint orgueil de la jeunesse, à la conquête de la justice et de la liberté. Pour eux, le devoir n'était pas l'obéissance à la force, mais le respect du droit. Leurs Dieux étaient ces lois éternelles

qui sont la vie de tous les êtres, la sauvegarde du droit, la sanction du devoir, et qu'il appartient à la conscience humaine de connaître et de nommer. Ces Dieux leur apparaissaient, non comme des maîtres sévères, mais comme des protecteurs et des amis. Ils se sentaient si grands, qu'ils les rêvaient à leur image. Le peuple qui révélait au monde l'idée de la justice et donnait le droit pour base à la morale, pouvait bien sans orgueil traiter les Dieux en égaux. Ils les abaissait au rang de l'homme, dites-vous? Mais il élevait l'homme au rang des Dieux. Il savait bien que ses grands héros, qui escaladaient le ciel par leur courage, étaient reçus en frères dans le sénat des immottels, et qu'après leur glorieuse apothéose, ils veillaient encore sur leurs cités natales, du haut de l'Olympe étoilé conquis par leur vertu.

« La religion des morts n'a jamais eu d'athées. Basée sur la reconnaissance, elle est indestructible dans le cœur de l'homme. Ne proclamez pas l'immortalité de l'âme; le peuple n'en a jamais douté. Honorez avec lui la mémoire des héros morts pour la patrie. Il saura bien sans vos décrets les invoquer le matin des batailles. Quant à ces lois mystérieuses que nous sentons vivre dans la nature et dans l'humanité, laissez le peuple leur donner des noms et les rêver à sa manière, sous des formes appropriées à son génie. Lorsque épuré par une éducation républicaine, il aura rendu aux races agenouillées l'Être suprême et tout le cortège servile des humbles obéissances, il ne concevra plus le monde comme une machine inerte dirigée par la main d'un maître absolu; mais, du concours harmonieux des lois vivantes, il verra naître l'ordre univer-

sel dans la grande république de la nature. »

C'est ainsi que j'essayais de montrer la religion du droit comme l'unique sanction de la République. Ai-je besoin d'ajouter que je n'ai pas été compris des hommes qui avaient relevé en politique le culte de la force? Je suis en ce moment traduit devant le tribunal révolutionnaire comme complice de Chaumette et d'Anacharsis Clootz. Les accusés, aujourd'hui, n'attendent pas longtemps leur jugement, et j'espère monter bientôt sur l'échafaud de Vergniaud, de Camille et de Danton. Ce qui me reste à voir de la Révolution est si triste, qu'il me tarde de rentrer dans le monde idéal.

La faction énergique qui gouverne en ce moment la France a soulevé trop de haines pour garder longtemps le pouvoir, mais son esprit lui survivra. Elle a donné à l'autorité une base nouvelle, le despotisme des majorités. Tous les pouvoirs s'appuieront désormais sur la volonté des masses et écraseront les minorités vaincues sous l'inexorable doctrine du salut public. En Grèce, la domination du plus grand nombre s'appelait la démocratie ; mais, en France, où les droits du peuple se délèguent, ils ne s'exerceront que dans le choix de ses maîtres, et la révolution française, comme la longue lutte des plébéiens de Rome, se terminera par la monarchie.

Sans doute cette révolution ne périra pas tout entière, mais son œuvre, reprise en détail par les générations à venir, disputée par lambeaux aux envahissements des réactions successives, n'aura pas cette unité puissante que les hommes de 92 avaient rêvée. Deux classes, de plus en plus divisées, se partageront la tâche : la bourgeoisie poursuivra la Révolution dans la liberté ; le

peuple, dans l'égalité. Ce sera une marche lente et alternée, au lieu de ces bonds audacieux qui devaient franchir l'abîme. La France est trop vieille ; elle ne peut secouer le poids de ses traditions séculaires. Si elle doit, comme l'empire romain, enfanter un nouveau monde, elle mourra comme lui dans les douleurs de l'enfantement.

(*à suivre*) LOUIS MÉNARD.

Le Directeur Gérant ; F. DESCHAMPS.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie DESTENAY

LETTRES D'UN MORT.

Opinions d'un Païen

Sur la Société moderne.

Par Louis MÉNARD, Docteur ès-lettres.

(*Suite de la page 640*)

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

Je vous écris pour la dernière fois; demain je serai parmi vous. Pourtant ma tâche n'est pas finie. Il me reste à prévoir, si je le puis, le caractère de la société nouvelle qui sortira de la Révolution.

Les philosophes de ce siècle et les révolutionnaires qui ont essayé de réaliser leur pensée, ont opposé au dogme chrétien de la chute originelle la croyance au perfectionnement indéfini du genre humain. Ils ont placé l'Éden dans l'avenir, et fait de l'âge d'or, non plus un souvenir, mais une espérance. Cette idée a imprimé à leur œuvre ce caractère de foi et d'énergie qui assure la victoire. Mais, de même que la croyance à la fin du monde, la seule partie de son dogme que le christianisme n'eût pas empruntée au passé, fut pour lui une arme puissante dans le tombat et inutile après le triomphe, ainsi la croyance au progrès fatal, qui appartient en propre aux révolutionnaires de ce siècle, devra être abandonnée le jour où, cessant d'être un auxiliaire, elle deviendra un danger.

Un jour viendra où les fils dégénérés de la Révolution renieront son œuvre, blasphémeront sa victoire et céderont aux vaincus les précieuses conquêtes achetées par le sang de leurs pères. Que deviendront alors le droit, la liberté et la justice, si leurs derniers défenseurs, s'endormant dans l'inertie de la foi et dans l'aveugle résignation de l'espérance, célèbrent leurs défaites comme des victoires, et saluent chaque réaction comme un pas nouveau vers le progrès ? Une génération impuissante et satisfaite, abritant sa lâcheté sous le fatalisme de l'histoire, osera glorifier le fait et perdra la conscience du droit. Les pères auront en vain arrosé de leur sang le champ fécond de la justice ; quand la moisson sera mûre, les fils n'oseront pas la cueillir. En vain le passé leur criera qu'il n'y a pas de victoire sans combat. Qu'importe, diront-ils, l'humanité marche toujours ! Mais les siècles passent, les peuples vieillissent, les races accroupies sont rayées du livre de vie, l'avenir les pèse dans son implacable balance, et le vent de l'oubli disperse leurs tombeaux.

La loi de l'histoire n'est pas dans cette théorie du progrès continu qui placerait le siècle de Pépin le Bref au-dessus du siècle de Périclès, ni dans une monotone série d'évolutions circulaires qui condamnerait l'humanité au supplice de Sisyphe. Elle n'est pas davantage dans la spirale conique infinie, abstraction géométrique qui ne répond à rien dans la nature. L'homme ne vit pas en dehors du monde, et si l'on veut découvrir la loi du développement de l'humanité, c'est dans la vie minérale et dans la vie organique qu'on doit chercher des analogies.

Tout être collectif est homologue à ses par-

tues constituantes. Un cristal est formé par l'agglomération symétrique de cristaux de même forme, et, si on le réduit en poudre, les parcelles de cette poudre reproduisent la forme du cristal primitif. Les êtres organisés sont aussi des aggrégations d'êtres similaires. De même, les phases de la vie humaine individuelle, enfance, jeunesse, maturité, vieillesse, se reproduisent dans la vie collective de chaque société, et les sociétés humaines à leur tour forment les éléments de la vie collective de l'humanité.

Telle est la loi du mouvement de l'humanité dans le temps. Quant à son développement dans l'espace, ou a remarqué que la civilisation avait marché comme le soleil, d'Orient en Occident, et avait eu successivement pour centre l'Asie, la Grèce, l'Italie et l'Europe occidentale; on en a conclu qu'elle aurait dans l'avenir son point culminant en Amérique. Mais ces vues sont loin d'avoir le même caractère de précision scientifique que l'analogie qu'on peut reconnaître entre l'humanité collective et les sociétés humaines, et entre celles-ci et l'homme individuel. Il n'y a là ni progrès ni décadence, mais un développement logique et normal, qui dans la vie des peuples et de l'humanité, comme dans celle de l'homme, fait la part des lois fatales et la part de la liberté. L'homme ne peut changer son âge, mais il peut diriger sa destinée. Il peut, par l'action énergique d'une volonté soutenue, corriger le présent et assurer l'avenir. Le principe stoïcien : « Conforme ta vie à l'ordre universel, » est la base de la loi morale pour les sociétés comme pour les individus. L'ordre universel se révèle sous les formes multiples de l'idéal. Chaque homme, chaque race, chaque époque a le sien et

doit le réaliser dans ses mœurs, dans ses institutions et dans ses lois. Quand la vieillesse arrive, heureux les peuples et les hommes qui ont accompli leur œuvre ! Ceux-là seuls sont justifiés devant leur conscience et devant l'histoire.

L'humanité traverse dans son évolution intégrale les mêmes phases ascendantes que nous suivons dans les civilisations déjà écoulées. Cette analogie du tout avec la partie permet de déterminer, non pas quel est l'âge de l'humanité, mais à quelle période de la vie correspond la phase présente de son histoire. Supposer que l'humanité ne vieillira pas et ne mourra pas, du moins sous sa forme actuelle, c'est admettre un fait sans exemple dans la nature, où tout ce qui a commencé doit finir.

Quelque hypothèse qu'on admette sur l'origine de l'homme, son existence, avant le temps où nous reportent les plus vieilles traditions humaines, ne représente qu'un état embryonnaire. Les vieilles civilisations de l'Orient et de l'Égypte sont l'enfance de l'humanité, la période grecque sa jeunesse, l'ère moderne son âge mûr.

La famille est la base de l'organisation des sociétés orientales. Pour l'enfant le monde est concentré dans la famille où il trouve la protection que sa faiblesse réclame. L'autorité unique du père de famille, du patriarche, est absolue et incontestée parce qu'elle est nécessaire. La femme et les enfants lui obéissent, il les protège ; il n'y a là ni droit ni devoir, mais un lien naturel d'affection et de reconnaissance qui n'est jamais discuté. La famille en se multipliant devient la tribu, et l'Orient qui, même dans les périodes les plus avancées de sa civilisation, conserve le caractère de l'enfance, ne

conçoit d'autre forme sociale que la monarchie. La nature lui présente partout le modèle de cette société primitive, soit qu'il retrouve le père, la mère et les enfants dans le soleil, la lune et les étoiles, soit que le ciel et la terre lui représentent le couple divin qui engendre et nourrit tous les êtres. Le fond commun de tous les dogmes orientaux est le culte de la force, la religion naturelle de la faiblesse et de l'enfance.

La société grecque représente la puberté de l'homme. Il est sorti de l'enfance, il a essayé ses forces, il affirme son droit et réclame sa part de vie et de soleil. La monarchie ne fait qu'apparaître en Grèce. Déjà, dans l'âge héroïque, Agamemnon dans le camp, comme Zeus sur l'Olympe, préside seulement aux délibérations du peuple assemblé. Après la guerre de Troie, quand toute la race des demi-Dieux a disparu, la Grèce se constitue selon son tempérament et réalise son idéal : partout des républiques, et l'idée, si nouvelle dans le monde, de la souveraineté de la loi ; partout les luttes fortifiantes de la palestre : la Grèce n'est qu'un gymnase avec son peuple de robustes adolescents. Tous ces petits peuples sortis d'une souche commune, sont comme des frères à peu près égaux en force, assez querelleurs, c'est le caractère de la jeunesse, mais sachant au besoin se réunir contre un ennemi commun. Chaque petite ville entretient ses légitimes prétentions à une vie politique indépendante par une foule de traditions locales et par le culte patriotique des Dieux nationaux et des héros protecteurs des cités. C'est dans la cité qu'est l'unité politique de cette société basée sur le droit de l'homme.

Chaque homme est à la fois magistrat et citoyen, législateur et soldat.

La Grèce est la Gironde de l'antiquité, Rome en est la Montagne. Là, le fédéralisme, la liberté et l'anarchie ; ici, la sévère discipline sénatoriale, la politique du salut public et la plus puissante unité qui fut jamais. L'empire sert de transition entre le paganisme et le christianisme. C'est à la fois la décadence de l'ancien monde et l'incubation du nouveau. Partie de la république, du polythéisme, du culte multiple de la lumière et de la vie, l'antiquité s'endort dans le monothéisme, dans l'esclavage et dans le rêve de la mort. Le monde moderne suit une marche inverse : né dans l'esclavage il aspire à la liberté, sorti de la nuit il marche vers la lumière. Cette société qui dans son ensemble représentera l'âge viril de l'humanité, apporte en naissant les caractères de l'âge mûr. Son dogme naît dans les écoles de philosophie ; au lieu des chants des poètes, elle n'entend près de son berceau que les aigres disputes de la théologie. La prose remplace la poésie, la légende affecte les allures de l'histoire. Pendant la sérieuse et maladive enfance du moyen âge, sous le joug de tous les despotismes, les peuples grandissent dans l'humilité ; enfants rachitiques qui s'allongent sans se développer sous l'impitoyable férule, le dos voûté, la tête basse, marchant sur les genoux. Leur jeunesse même est sans gaieté; la trop courte fête de la Renaissance est troublée par les guerres de religion.

Après cette rapide et magnifique explosion de l'art, voici déjà la science austère, absorbante, silencieuse, qui creuse les rides précoces et fait tomber les cheveux. L'art n'aurait pas

suffi pour délivrer le monde; les esclaves n'ont pas le temps de chanter. Le fruit défendu de la science, c'est la négation du moyen âge, c'est la clef mystérieuse qui ouvre le vieux donjon, c'est le don précieux du serpent d'Éden qui rendra l'homme semblable à l'un des Dieux. Après la science abstraite, la science pratique; la politique après la philosophie. Le monde est prêt : où est la liberté, la fiancée promise? La Révolution va-t-elle venir, depuis si longtemps qu'on l'appelle? La voici : il était temps!

La Révolution française s'est posée comme une réaction contre les principes religieux et les formes sociales du moyen âge. Elle a remplacé le dogme chrétien de l'autorité par le dogme païen de la liberté, la foi par la raison, la grâce arbitraire par la justice, l'obéissance par le droit, la résignation par la lutte, la hiérarchie par la légalité. Soit que la France, marchant dans la voie que la Révolution lui a ouverte, reste le centre intellectuel et moral du monde, soit qu'elle abandonne son œuvre inachevée et laisse quelque race plus forte conduire le chœur des peuples affranchis, on peut prévoir le caractère de la civilisation nouvelle. Pendant l'âge viril de l'humanité, la science sera reine de la terre. L'industrie domptera la matière, et la nature sera l'esclave de l'homme. L'imprimerie rend désormais impossible la destruction des œuvres de la pensée et elle préservera le monde d'un nouveau moyen âge. La diffusion des races européennes les met à l'abri d'une invasion de barbares. Si l'esprit humain a des traces d'engourdissemeut et de défaillance, son patrimoine intellectuel ne se perdra plus. La science peut rester stationnaire, elle ne peut reculer. C'est

pour elle seule que le champ du progrès est indéfini.

Puisse l'avenir éviter quelques-uns des dangers qui le menacent ! On voudrait n'y pas croire, on escalade le ciel en espérance, et chaque siècle, fier de ses conquêtes, oublie la part qui en revient à ceux qui l'ont précédé. Mais ni la joie de l'heure présente ni même la foi dans l'avenir ne donne le droit de blasphémer le passé, et c'est mauvais signe quand les enfants insultent la cendre de leurs pères. Si un siècle voulait, dans l'enivrement du présent, dater de son avénement le progrès du genre humain, il sentirait, par une réaction inévitable, la force écrasante de la tradition, et combien les morts pèsent de plus en plus sur les vivants. Dans les lettres, l'étude des langues endort l'imagination, et la force créatrice est remplacée par la critique. Dans la science, l'étude des faits ôte à l'esprit la liberté et l'audace nécessaire à l'intuition des lois générales. Le patrimoine commun de la science est si vaste, que nul ne peut l'embrasser d'un regard. Chacun en cultive un coin ; c'est l'âge des spécialités et des travaux d'analyse, la synthèse devient de plus en plus difficile.

Par l'industrie, l'homme devient roi de la nature. Puisse-t-il n'en pas violer les lois éternelles ! S'il abusait de sa puissance, s'il dissipait ses richesses par l'extermination des espèces animales ou la destruction des vieilles forêts, les fléaux de l'inondation, de la stérilité, de la famine et de la peste vengeraient bientôt les Dieux de la nature. Puisse surtout l'industrie ne pas sacrifier le bien-être de tous au luxe d'un petit nombre, et ne pas prodiguer la vie et le travail de l'homme ! Puisse-t-elle éviter cette

activité fiévreuse qui, pour asservir la matière à l'esprit, commencerait par écraser l'homme sous la matière !

Quelle place peut occuper l'art dans une société qui n'a pas trop de tout son temps pour exploiter le champ indéfini de la science et de l'industrie ? Que peut devenir la poésie quand les langues sont de plus en plus analytiques, de moins en moins musicales ? Cette forme rhythmée qui fixait l'idée dans la mémoire, qu'en a-t-on besoin avec l'imprimerie ? D'ailleurs, à quoi bon ces formes qui ne servent qu'à voiler les idées? Peut-être en viendra-t-on à dire : A quoi bon les idées, ces abstractions qui ne servent qu'à travestir les faits ?

L'art et la science ont bien de la peine à vivre ensemble. La raison fait peu de cas de l'imagination, qu'elle appelle la menteuse. Même en Grèce, les philosophes voulaient bannir les poètes de leur république. Les symboles religieux, ces suprêmes œuvres d'art, dans lesquelles l'imagination donne une forme vivante aux intuitions de l'intelligence, semblent déjà à ce siècle des entraves dont la philosophie doit débarrasser la vérité. Une religion sans légendes ni symboles, ne fournissant aucun type à l'art, celui-ci descendra à la traduction exacte des réalités individuelles, jusqu'à ce qu'on se demande à quoi bon ces copies quand on a l'original ?

La science elle-même, à force de s'interdire toute recherche sur l'essence des choses, réduit son rôle au classement des phénomènes. Mais comme ces classifications varient à mesure que les faits se multiplient, qu'elles sont mobiles comme toutes les conceptions humaines, que

l'antique Isis ne lèvera jamais son voile, on finira par proscrire ces formules arbitraires qui entravent la science positive, et le fait, qui triomphe en morale par la croyance aux lois fatales, en art par l'absence d'idéal, régnera en philosophie sur la ruine des théories. Comme je n'admets en morale que les principes, en métaphysique que les idées, en art que les types, je ne puis partager l'enthousiasme que la société nouvelle pourra éprouver pour elle-même.

Dans l'art, pendant la Renaissance, dans la morale, pendant la révolution française, les races européennes ont eu une nouvelle et splendide révélation des grandes idées de l'antiquité. Elles se développent désormais dans la voie de la science, la seule où la Grèce puisse être dépassée, parce que le but est à l'infini. Sans méconnaître la grandeur d'une œuvre qui a déjà produit de si magnifiques conceptions du système du monde, s'il faut renoncer à l'art pour voir la vérité sans voile, j'aime mieux rester dans le monde idéal. J'ai vécu en Grèce, dans cette ère de force et de liberté qui fut aussi courte dans la vie de l'humanité que la jeunesse et l'amour dans la vie de l'homme. Quelles que soient les joies de l'âge mûr, elles ne peuvent qu'adoucir l'éternel regret de la jeunesse, et toutes les promesses de l'avenir ne valent pas pour moi les souvenirs du passé.

FIN

Louis Ménard

LE RIG-VÊDA

(*Suite de la page 634.*)

124. A L'AURORE.

1. L'Aurore se lève quand le feu s'allume ; le soleil monte ; au loin la clarté s'étend ; — voici le divin Savitri qui vient chez nous ; il a réveillé pour le mouvement le bipède et le quadrupède.

2. Respectant les lois célestes, détruisant les générations humaines, — la dernière de celles qui passent depuis l'éternité, la première de celles qui viennent, l'Aurore à lui.

3. Cette fille du Ciel a été aperçue, vêtue de lumière, belle et décente en face (de nous) ; — elle suit décemment le chemin de la vertu ; comme si elle les connaissait, elle respecte les points de l'horizon.

4. On a vu son sein ; (il est) comme du feu ; comme Nôdhas, elle a dévoilé des biens précieux ; — comme un hôte, éveillant ceux qui dorment, la plus récente des aurores passées est revenue.

5. Dans la moitié orientale de l'atmosphère aqueuse, la mère des vaches a produit une auréole ; — elle s'étend de plus en plus loin, remplissant le sein des deux parents.

6. Revenant souvent pour qu'on la voie, elle ne rejette ni qui n'a pas d'alliés, ni qui en a ; — paraissant avec un corps immaculé, elle ne refuse de briller ni pour le petit ni pour le grand.

7. Comme une fille sans frère, elle poursuit les hommes, comme montée sur un char pour distribuer des trésors ; — l'Aurore est comme une femme amoureuse, bien vêtue, qui souriante découvre sa joue à son mari.

8. La sœur a fait place à sa sœur aînée ; elle se retire comme après une (courte) visite ; — brillante

des rayons du soleil, elle peint son visage, comme (font) des femmes à la démarche décente.

9. De ces sœurs d'autrefois, dans (la suite) des jours, la plus jeune marche derrière (son) ainée; — que les aurores nouvelles, comme les anciennes, se lèvent donc brillantes et fortunées pour nous.

10. Eveille les libéraux, généreuse Aurore; que les avares dorment sans s'éveiller; luis heureusement pour les généreux, ô généreuse, heureusement pour le chantre pieux, ô toi qui (nous) fais vieillir.

11. La Vierge a grandi en face de (nous); elle attelle la troupe des vaches rougeâtres; — oui, elle resplendit, elle projette l'auréole; de maison en maison se présente Agni.

12. Devant toi les oiseaux même se sont envolés de leur retraite et les hommes vont prendre leur nourriture à ton lever; — tu apportes une riche abondance, Aurore divine, chez le mortel qui (te) sert.

13. Dignes de louanges, vous avez été louées par ma prière; vous avez été exaltées, brillantes Aurores; — que par votre secours, ô déesses, nous obtenions par centaines et par mille les aliments.

Kaxîvân.

125. ACTION DE GRACES

1. Le matin il va, le matin il offre un présent; quand il l'a aperçu, il le prend et le garde; — par cette acquisition voyant croître sa race et sa vie, il obtient des richesses avec de beaux hommes.

2. Il peut avoir belles vaches, bon or, bons chevaux; Indra lui donne une grande abondance, — à celui qui, à ton arrivée, venant dès le matin, t'attache par un présent, comme avec un lacet (on prend) un oiseau.

3. Je suis venu aujourd'hui vers le fils bienfaisant du sacrifice, le cherchant dès le matin avec un char plein de présents; — fais boire l'enfant du rameau

joyeux ; fais croître par des offrandes le défenseur des hommes.

4. De bienfaisants ruisseaux de lait coulent pour celui qui sacrifie et pour celui qui sacrifiera : — les glorieuses libations de beurre sacré vont de tous côtés à celui qui donne et à celui qui donnera.

5. Celui qui donne va se placer dans les hauteurs du ciel, il va parmi les dieux ; — pour lui les eaux courantes répandent le beurre sacré ; pour lui ce vase se remplit toujours.

6. Des pieux, voici les splendeurs ; des pieux, au ciel (sont) les soleils ; — les pieux partagent l'ambroisie ; les pieux prolongent leur existence.

7. Que ceux qui donnent n'aillent pas au malheur ; que les maîtres vertueux ne vieillissent pas ; — qu'ils aient toujours quelque rempart nouveau ; que le chagrin s'en aille chez l'avare.

Kaxîvân.

126. ACTION DE GRACES

1. J'apporte avec la prière les vives louanges de l'habitant du fleuve, qu'il faut honorer, — qui m'a donné mille mesures de sôma, roi incomparable, amoureux de la gloire.

2. De ce roi qui demandait secours, j'ai aussitôt reçu en présent cent colliers d'or et cent chevaux ; — de ce (dieu) Vivant, moi Kaxîvat (j'ai reçu) une centaines de vaches ; j'ai fait monter jusqu'au ciel une gloire impérissable.

3. En ma possession, donnés par le (dieu) retentissant, sont venus dix chars sombres portant des femmes ; — Kaxîvat escortait toujours un troupeau de soixante mille vaches à la chûte du jour.

4. Les quarante (chevaux) rouges de celui qui a dix chars marchent en tête de la file des mille vaches ; — ces marcheurs impétueux, ornés de perles, (bien) sanglés, ce sont les Pajras qui les ont brossés.

5. Jadis j'ai reçu de vous en présent trois (chevaux)

attelés, huit vaches faciles à traire ; — comme des femmes du peuple, les Pajras, bons parents, montés sur des chars, convoitaient (cette) gloire.

6. (Je suis) comme une belette, qui, suspendue, entortillée, se débat (avec son mâle) ; — le baiser me donne cent plaisirs.

7. Par dessous, prends moi bien ; ne fais pas attention à mon poil ; — je suis toute velue, comme la brebis des Gandhâras.

Kaxîvân.

127. A AGNI.

1. Je chante Agni le sacrificateur, le généreux, le riche, le fils de la force, le Sage, sage comme un pontife ; — ce dieu qui fait les bons sacrifices, avec une flamme qui monte et va aux dieux, — accueille par son éclat le flot brillant du beurre à l'invocation.

2. Pontifes nous t'invoquons, toi le Pontife suprême, le meilleur des Angiras, ô Sage, avec des vœux, ô brillant, avec de sages vœux ; — pareil au jour qui nous environne, sacrificateur des nations ; — à la chevelure de lumière, taureau fécond que ces peuples, que dans ton énergie doivent aider ces peuples.

3. Car, même en foule, brillant comme une force éclatante, il détruit le malin ; comme une hache, il détruit le malin ; — même forte et solide, toute chose à sa venue coulerait comme de l'eau ; soutenant l'attaque, il garde son poste, il ne cède pas ; tel qu'un archer, il ne cède pas.

4. Les choses les plus dures ont cédé devant lui tel qu'il est ; avec les ardentes aranî, (le prêtre) le sert pour son appui ; il sert Agni pour son appui. — Il s'introduit dans beaucoup de corps, (les) taillant de sa flamme comme des pièces de bois. — Les plus durs aliments, il les broie par sa force ; il broie les plus durs par sa force.

5. Mettons ici près le rapide (cheval) de ce (dieu) qui la nuit est plus visible que le jour, pour

(l'homme) diligent, plus que le jour. — Sa force vitale est pour le pieux comme un solide bouclier qui a sa poignée. — Partagé ou non partagé, les immortels accueillent (notre) vœu ; les feux immortels l'accueillent.

6. Car bruyant comme la troupe des Maruts, mugissant dans les champs fertiles, mugissant dans les déserts, — il a dévoré les offrandes, les saisissant selon son droit, lui gloire du sacrifice ; ainsi, de celui qui réjouit et qui se réjouit, que tous aiment la voie ; que les hommes (aiment) sa voie pour (leur) bonheur.

7. Aussi bien, quand les chantres, regardant le ciel, l'invoquent prosternés, quand les Bhrigus, quand l'allument les pieux Bhrigus, — Agni est le maître des biens, lui qui est pur et fort ; ces précieux trésors, qu'il les distribue, le Sage ; qu'il les distribue, le Sage.

8. Toi, Seigneur de tous les hommes, également le maître de tous, nous t'invoquons pour la prospérité ; (toi) exalté par nos chants pieux, pour la prospérité ; — l'hôte des humains, devant qui (l'on est) comme devant un père ; — que tous les immortels reçoivent cet aliment ; des dieux ces offrandes sont l'aliment.

9. Toi, Agni, très fort par (ta) force, très lumineux, tu nais parmi les dieux ; comme un riche parmi les dieux ; — car tu as une ivresse très lumineuse, une activité très puissante ; — c'est pourquoi l'on s'empresse autour de toi, (dieu) toujours jeune ; comme des serviteurs, (dieu) toujours jeune.

10. Et vous, au grand, à celui qui est fort de sa force, qui s'éveille à l'aurore, qui procure des troupeaux, à Agni, qu'une louange soit offerte à Agni ; — pendant qu'un (prêtre) portant le beurre le célèbre dans toutes les demeures, — comme un invoquant, il se fait entendre en avant des brasiers ; comme un prêtre chantant (en avant) des brasiers,

11. Toi que nous voyons de tout près, Agni, accompagné des dieux apporte nous avec (ta faveur, de grands biens avec ta faveur ; — grandement, ô

très puissant, fais-nous part de cette admirable prospérité ; — grandement, ô généreux, développe pour ceux qui te louent ta virilité, avec force tel qu'un géant.

Pâroucchêpa.

128. A AGNI.

1. Qu'il naisse à la volonté de l'homme, le sacrificateur, le Pontife suprême selon la loi des Uçijs; qu'Agni (naisse) selon sa loi ; — (il est) comme un trésor de tous les biens pour celui qui désire son amitié et la gloire. — Que l'inviolable pontife prenne place à l'autel, paré de rameaux (qu'il prenne place) à l'autel.

2. Cet exécuteur du sacrifice, nous l'éventons suivant la voie du rite, avec la génuflexion et le beurre; parmi les dieux avec le beurre ; — il emporte nos offrandes et par là dans sa beauté il ne vieillit pas ; — lui que Mâtariçwan apporta de loin à l'homme, lui dieu, qu'il apporta de loin.

3. Dans sa marche aussitôt il enveloppe le flot terrestre (de la libation) et tout à coup l'absorbe, taureau mugissant ; il absorbe le flot en mugissant ; — regardant avec cent yeux, dieu impétueux, dans les bois s'établissant sur les basses cimes ; Agni, sur les hautes cimes.

4. Pontife diligent, de maison en maison Agni prend soin du saint sacrifice ; par son activité il prend soin du sacrifice ; — par sa force, pour celui qui le prie, ce sage embrasse tous les êtres, — dès que nourri de beurre, hôte de la maison, il est né ; dès que, prêtre sage, il est né.

5. Quand, par (son) activité passionnée, aux élans d'Agni (pareils à) ceux des Maruts, s'ajoutent des aliments ; comme pour un vigoureux, des aliments, — car il a le don de tous les trésors à la fois, — il nous délivre du mal et du dommage, de la malédiction et du dommage,

6. Universel, immense, ordonnateur, riche, il tient

(des trésors) dans sa main droite ; comme en passant, qu'il les donne ; comme par vanité, qu'il les donne ; — A quiconque le désire parmi les dieux, tu apportes l'offrande ; — à tout homme pieux il ouvre un trésor ; Agni (en) ouvre les deux portes.

7. Etabli dans la demeure humaine, très bienfaisant, Agni (est) dans les sacrifices comme un noble seigneur ; dans les sacrifices un bien aimé seigneur ; — les offrandes des humains présentées avec la prière, il en est le maître ; — c'est lui qui nous défend de la maligne influence de Varuna ; de la maligne influence du grand dieu.

8. Ils prient Agni sacrificateur, trésor des richesses ; ils ont installé l'ami, le resplendissant, l'ordonnateur ; ils ont installé le porteur de l'offrande ; — l'éternel, l'omniscient, le sacrificateur, le saint, le sage, — le joyeux, les (prêtres) divins l'ont installé pour son secours (et) désirant la richesse ; avec des chants (ils ont installé) le joyeux, désirant la richesse.

Paroucchêpa.

129. A INDRA.

1. Le char que de loin pour l'offrande, ô rapide Indra, tu amènes ; ô irréprochable, que tu amènes, — à présent même fais qu'il (nous) soit profitable et accueille notre coursier ; — dieu irréprochable et prompt, de nous qui sommes sages (accueille-le) ; comme cet hymne des sages.

2. Ecoute, Indra, toi qui dans tous les combats aides les hommes à pousser le cri de guerre, (qui aides) les hommes à se précipiter ; — qui donnes la gloire aux seigneurs, qui dispenses aux prêtres les aliments ; les princes cherchent à posséder ce (dieu) vigoureux, comme un cheval bien nourri et vigoureux.

3. O admirable, tu remplis le filtre pluvieux ; tu peux écarter, seigneur, tout mortel malfaisant ; tu fais fuir (ce) mortel ; — c'est pourquoi, Indra, à toi, au

Ciel, à Rudra glorieux par lui-même, à Mitra, à Varuna je veux adresser de loin la parole ; de loin au miséricordieux.

4. O vous, pour le succès de nos vœux nous désirons Indra comme un ami éternel, comme une force auxiliaire ; dans les combats comme une force auxiliaire ; — accueille notre sacrifice pour nous aider dans toutes les luttes ; car il ne te renverse pas, l'ennemi que tu renverses ; tout ennemi que tu renverses.

5. Courbe bien l'arrogance de tous avec tes secours, comme avec de brulantes aranis, ô géant avec tes gigantesques secours ; — tu nous mènes comme jadis ; tu passes pour être sans défauts, seigneur ; — tu enlèves tout ce qui vient de l'homme en l'emportant ; sous les yeux, comme un cheval (venant) à nous.

6. Je veux aussi m'adresser à Indu présent (ici), qui, digne d'invocation et puissant, ébranle l'intelligence ; (qui) destructeur des Esprits malins, ébranle l'intelligence ; — qu'il atteigne de ses coups ceux qui nous raillent, celui qui pense au mal ; — Que le malveillant, s'en aille plus loin, qn'il s'en aille comme de la poussière.

7. Par une invocation remarquable demandons la richesse, ô riche, avec de beaux hommes ; de beaux hommes qui fassent notre joie ; — rassasions par de bonnes pensées et par l'offrande celui dont le cœur est mal disposé ; — (rassasions) Indra par des chants sincères et qui exaltent, l'adorable par des chants qui exaltent.

8. Voici Indra (qui vient) à vous avec de glorieux secours pour écarter les malveillants ; (lui), la ruine des malveillants ; — celle qui pour nous détruire nous attaque avec les dents, — qu'elle soit tuée, qu'elle ne croisse pas ; comme un brandon rejeté, qu'elle ne croisse plus.

9. Toi, Indra, avec une richesse abondante viens à nous par un chemin sans obstacles ; viens ici par un (chemin) sans ennemis ; — accompagne nous de loin et de près ; — protège nous de plus loin encore

par ton assistance ; protège nous toujours par ton assistance.

10. Toi, Indra, (viens) à nous avec une richesse salutaire ; quoique formidable, que la magnificence t'accompagne pour (notre) bien ; comme un ami, pour (notre) grand bien ; — très puissant sauveur, auxiliaire immortel, tout char — autre que le nôtre, attaque-le, porteur de montagnes ; s'il veut nous attaquer, porteur de montagnes.

11. Indra bien loué, protège nous contre l'ennemi, détourne toujours les malveillants ; toi qui es dieu, les malveillants : toi le destructeur de l'Esprit du mal, le sauveur d'un sage tel que moi ; (ton) père en effet t'a engendré, ô bon ; il t'a engendré pour détruire les Esprits, ô bon.

Pâroucchêpa.

130. A INDRA.

1. Indra, viens (de près) comme de loin vers nos sacrifices, comme un bon maître ; comme un bon roi vers (sa) demeure ; — nous t'invoquons, apportant l'offrande avec le sôma, — comme des fils un père, pour que tu nous donnes des aliments ; toi généreux, pour que tu nous donnes des aliments.

2. Indra, bois le sôma extrait avec les pierres, répandu avec le calice, comme un taureau boit (l'eau de) la fontaine ; comme un taureau altéré ; — pour te rassasier de la liqueur délicieuse et très forte, — que les Jaunes t'amènent comme le soleil ; comme tous les jours ils amènent le soleil.

3. Il a trouvé le trésor du ciel déposé dans une caverne comme la couvée d'un oiseau cachée dans un rocher ; dans un immense rocher ; — armé de la foudre, le pontife suprême voulant en quelque sorte donner l'étable des vaches, Indra a découvert les liqueurs cachées ; les portes cachées de la liqueur.

4. Serrant l'arme dans ses mains comme un couteau tranchant, Indra pour la lancer l'aiguisait ; pour frapper Ahi il l'aiguisait ; — attaquant d'ensemble

puissamment avec tes forces, – comme un charpentier (taille) un arbre, tu tailles en pièces les habitants des eaux ; comme avec une hache tu les tailles.

5. C'est toi, Indra, qui, pour faire couler les rivières vers le bassin des eaux, les as lancées comme des chars ; comme des chars chargés d'aliments ; — puis elles ont uni leurs efforts vers un même but invariable, — comme des vaches donnant toujours leur lait à l'homme ; donnant toujours leur lait au peuple.

6. Les fils de l'homme avides de biens t'ont fabriqué cet hymne, comme un ouvrier habile (fabrique un char ; pour ta bienveillance ils te l'ont fabriqué : — te célébrant, ô sage, comme dans les prairies un noble et vigoureux — coursier, pour (obtenir) la force et le don des prix ; pour le don de tous les prix.

7. Tu as brisé quatre-vingt-dix châteaux, Indra, pour Divôdâsa qui sacrifiait beaucoup, ô agile ; avec ta foudre pour celui qui sacrifiait, ô agile ; — pour Atithigwa, le géant a enlevé Çambara de (sa) montagne ; — (lui) donnant volontiers les prix par sa puissance ; tous les prix par sa puissance.

8. Indra a protégé l'Arya pieux dans toutes les rencontres, lui qui dispose de cent secours dans la lice ; dans la lice aux brillants combats ; — pour l'homme, il a puni les impies, il a subjugué la peau noire ; — comme s'il le brûlait, il consume celui qui a soif ; il consume le malfaisant.

9. Le soleil en naissant a élevé sa roue avec force ; au point du jour le Jaunâtre prend la parole ; comme un maître il prend la parole ; — car avec ardeur, de loin, pour porter secours, tu es venu, ô sage, — à tous les sacrifices, comme victorieux avec (l'aide de) l'homme ; comme tous les jours victorieux.

10. Par nos hymnes nouveaux, (dieu) aux œuvres fécondes, destructeur des châteaux, protège-nous de ta puissante protection ; — loué par les Divôdâsas, Indra, développe-toi comme le ciel durant le jour.

Pâroucchêpa.

131. A INDRA.

1. Oui, devant Indra s'est incliné le Ciel-vivant, devant Indra la grande Terre pour ses grandeurs ; pour sa puissance et ses grandeurs ; — c'est Indra que dans leur joie commune tous les dieux ont mis à leur tête ; — que pour Indra soient tous les sacrifices des hommes ; tous les présents des hommes.

2. Oui, c'est toi que dans tous les sacrifices invoquent également et uniquement ceux qui désirent chacun pour soi la pluie ; ceux qui désirent chacun pour soi la gloire ; — c'est toi, comme un navire faisant la traversée, que nous chargeons de (notre) bonheur ; — c'est d'Indra que par des sacrifices les hommes appellent l'attention ; à Indra les hommes (adressent) leur louange,

3. Ils t'ont ébranlé, les jumeaux cherchant secours ; par le don du troupeau des vaches tu as délivré, Indra ; tu as délivré ceux qui (les) cherchaient ; — car tu réunis deux hommes qui désirent le combat et la gloire, — et tu fais voir cette vigoureuse qui t'accompagne ; cette arme, Indra, qui t'accompagne.

4. Les hommes ont connu ta vaillance, Indra, quand tu as bouleversé les châteaux d'automne ; quand tu les as vaincus et bouleversés ; — tu as subjugué le mortel impie, ô Indra maître de la force ; — tu t'es emparé de la grande terre, de ces eaux ; dans ton ivresse, de ces eaux.

5. Aussi ont-ils glorifié avec empressement ta vaillance parmi d'enivrantes libations, ô puissant, car tu (les) as secourus ; tu as secouru ceux qui cherchaient ton amitié ; — tu as combattu dans les batailles pour leur prééminence ; — par toi ils ont obtenu tous les biens tour à tour ; avides de gloire ils les ont obtenus.

6. Ainsi donc, que durant cette aurore il nous accueille ; remarque (ce) chant et (ce) beurre vec les invocations ; avec la gloire qu'elles donnent, avec les

invocations ; — car, Indra fécond et armé de la foudre, tu observes les ennemis pour les tuer, ; — d'un sage qui (se présente) de nouveau, entends la prière de celui qui (se présente) de nouveau.

7. Toi donc, Indra puissant, te developpant au milieu de nous, frappe de ta foudre le mortel haineux ; seigneur, frappe ce mortel ; — frappe celui qui nous veut du mal ; écoute, toi qui entends fort bien ; — que la malveillance s'en aille comme par le chemin du malheur ; que toute malveillance s'en aille.

Pâroucchêpa.

132. A INDRA.

1. Aidés par ta puissance, ô Généreux, triomphons pour le prochain prix que nous disputerons ; obtenons ce que nous demandons. — Au prochain jour sois favorable à celui qui t'offre le somâ. — Dans ce sacrifice remportons le prix du combat.

2. De celui qui marche ardemment au glorieux combat, qui éveille l'aurore avec son onction, qui sacrifie avec son onction. — Indra digne de louanges a frappé comme il convenait, à la tête, à la tête (les ennemis). — Puissent être à la fois pour nous tes présents ; les heureux présents d'un heureux.

3. Cette offrande qui reluit est pour toi selon l'antique usage ; au sacrifice dont on a paré l'enceinte, tu prends place dans l'enceinte de la cérémonie. — Proclame-le d'ailleurs ; on (t')entrevoit par (tes) rayons. — Aussi bien Indra est-il appelé le (dieu) jaloux ; par ses amis le (dieu) jaloux.

4. C'est aussi une de tes louables actions d'autrefois, Indra, d'avoir aux Angiras découvert le troupeau ; le troupeau que tu leur as donné. — De la même manière pour nous tu triomphes et tu combats. — Pour ceux qui extraient le sôma subjugue tout impie ; l'impie même en fureur.

5. Quand le Seigneur fait voir aux hommes sa puissance, du prix proposé ils s'emparent avides de gloi-

re ; ils s'y précipitent avides de gloire. — C'est à lui que de leur vie et de leur postérité ils rendent graces avec force pour l'encourager. — Que les prières cherchent à gagner la faveur d'Indra ; que les prière-(aillent) vers les dieux.

6. Vous, Indra-Parvata, combattez devant nous ; celui qui nous ferait la guerre, frappez-le, frappez-le ; avec la foudre frappez-le, frappez-le ; — qu'au loin chassé, il se retire de lui-même dans un lieu inaccessible. — Les ennemis, Seigneur, qui nous entourent de tous côtés, les écrasant écrase-les de tous côtés.

Pâroucchêpa.

133. A INDRA.

1. Je purifie le ciel et la terre avec le feu sacré ; je brule les Esprits malins, les troupes qui nient Indra, — partout ou fuyant vers (leur) caverne ces ennemies frappées gisent brisées en morceaux.

2. Même dans leur fuite, ô Porteur-de-montagnes, (brise) les têtes des sorcières ; — brise (les) de ton pied étendu ; de ton grand pied étendu.

3. Repousse, ô Généreux, la bande de ces sorcières — dans leur repaire caverneux ; dans leur repaire aux grandes cavernes.

4. Tu en as dispersé trois fois cinquante dans leur fuite ; — cela te fait honneur ; cela te fait honneur.

5. Tue, Indra, l'effroyable Piçâtchî à la dent rouge ; — terrasse tous les Raxas.

6. Par dessous, vivement, Indra, perce-les ; entends-nous ; car le ciel a brillé, — (nos) demeures aussi avec terreur, ô Porteur-de-montagnes ; par (ton) éclat avec terreur, ô Porteur-de-montagnes. — Car très fort de (tes) forces, avec des coups gigantesques, tu vas — tuant (ces êtres) sans virilité, Seigneur invincible, avec tes vaillants ; Seigneur, avec tes vingt et un vaillants.

7. Car le pieux obtient une habitation avec l'abondance ; le pieux chasse par le sacrifice ceux qui

haïssent les dieux ; — le pieux obtient des milliers de biens sans obstacle ; — au pieux, Indra donne une réelle ; il donne une fortune réelle.

Pâroucchêpa.

134. A VAYU.

1. Que tes rapides et impétueux (coursiers), Vâyu, t'amènent ici à l'offrande pour la libation matinale ; pour la libation matinale du Sôma ; — que la prière, qui te connaît, s'élève jusqu'à ton cœur ; — sur un char à plusieurs chevaux viens à l'offrande ; Vâyu, à l'offrande du prêtre.

2. Qu'elles t'enivrent, Vâyu, ces enivrantes liqueurs faites par nous, bien faites, élevées vers le ciel ; faites avec le lait, élevées vers le ciel, — tandis que, faits pour te servir, les rafraîchissements s'avancent vers la droite — et que ensemble les prières, s'alignant pour l'offrande, les prières s'adressent à toi.

3. Vâyu attelle deux rouges, Vâyu deux jaunes, Vâyu deux rapides au timon de son char pour le traîner ; deux vigoureux au timon pour le traîner. — Eveille la pensée, comme un amant son endormie ; — fais briller le ciel et la terre, revêts les aurores ; pour la gloire revêts les aurores.

4. Pour toi les aurores lumineuses déploient au loin leurs beaux vêtements avec de merveilleux rayons ; brillants de rayons nouveaux ; — pour toi la vache qui fournit l'ambroisie donne (de sa mamelle) tous les biens. — Tu as engendré les Maruts dans les entrailles ; dans les entrailles du ciel.

5. Pour toi, brillants, lumineux, impétueux, formidables dans leur ivresse, ils se sont élancés dans le torrent ; ils se sont élancés dans le torrent des eaux. — C'est toi que (l'homme) affaibli,) languissant, implore comme son seigneur pour (obtenir) une marche plus rapide ; — toi, sur le monde entier tu veilles avec la loi ; sur les vivants tu veilles avec la loi.

6. Toi, Vâyu, avant tous, le premier daigne boire

de nos sômas ; daigne boire de ces liqueurs ; — aussi bien, de ces peuples qui t'invoquent et qui ont fait la purification — toutes les vaches ont donné pour toi le lait ; ont donné le beurre onctueux.

Pâroucchêpa.

135. A VAYU ET INDRA.

1. Le gazon est étendu ; viens à notre banquet avec ton attelage de mille (chevaux) ; avec tes centaines de chevaux ; — car pour toi, Dieu, les dieux se sont rendus à la libation du matin ; — des liqueurs douces comme le miel te sont servies ; pour l'ivresse et pour l'énergie elles te sont servies.

2. Pour toi ce sôma clarifié avec les pierres, revêtant de charmantes (couleurs), déborde autour du vase ; revêtant de brillantes couleurs il déborde ; — voici la part de Sôma qui t'est offerte parmi les dieux vivants ; — amène tes attelages, Vâyu, viens avec nous ; joyeux viens avec nous.

3. A notre sacrifice, avec tes centaines ; tes milliers d'attelages, viens pour le banquet, Vâyu ; (viens) à l'offrande pour le banquet ; — (c'est à toi cette part (offerte) en temps voulu qui rayonne avec le soleil ; — apportées par les officiants, (les liqueurs) sont servies, Vâyu ; les brillantes (liqueurs) sont servies.

4. Que le char à plusieurs (chevaux) vous amène pour le plaisir vers les mets bien servis au banquet, Vâyu ; vers les offrandes au banquet ; — buvez la douce liqueur ; car c'est votre libation du matin qui est servie ; — Vâyu, avec un brillant cadeau venez ; toi aussi, Indra, avec un cadeau venez.

5. C'est pour vous que les prières se sont jointes aux cérémonies, qu'on a clarifié cette liqueur forte ; forte comme un rapide coursier ; — buvez avec nous ; vers nous venez ici vous réjouir ; — Indra-Vâyu, (buvez) de ces liqueurs exprimées par les pierres ; jusqu'à l'ivresse, vous qui donnez la force.

6. C'est pour vous que ces Sômas, exprimés ici par

nos soins et portés par les officiants, ont été servis, Vâyu ; que les brillants (sômas) ont été servis ; — pour vous ils ont été versés à travers le filtre, rapides, à vous destinés, sur la laine de la brebis ; ces sômas (l'ont été) sur (la laine de) la brebis.

7. Vâyu, passe toujours à côté de ceux qui dorment ; là où la pierre résonne, allez-y ; allez, Indra, dans cette maison. — L'offrande s'est montrée, le beurre coule ; avec un attelage complet, venez au sacrifice ; Indra aussi, venez au sacrifice.

8. Faites-vous donc amener à l'offrande du doux (breuvage) ; que (les prêtres) abordent victorieux l'açwattha ; qu'ils soient victorieux ; — voici qu'on trait les vaches ; l'orge cuit ; Vâyu, les vaches ne font pas défaut ; les vaches ne font pas défaut.

9. Voici, ô Vâyu, tes taureaux aux membres robustes qui accourent en mugissant ; tes vigoureux taureaux ; — en chemin, si lents (ou) si rapides qu'ils soient, aucune voix ne les arrête ; comme les rayons du soleil ils sont difficiles à retenir ; difficiles à retenir avec les deux mains.

Pâroucchêpa.

136. A MITRA ET VARUNA.

1. Aux deux vigilants apportez une excellente, une profonde génuflexion, une offrande, une prière aux miséricordieux ; ce qu'il y a de plus doux aux miséricordieux. — Ce sont deux souverains à qui l'on offre le beurre et qui sont loués dans tous les sacrifices. — Leur empire ne reçoit d'atteinte d'aucun côté ; leur divinité ne reçoit nulle atteinte.

2. Pour marcher dans le vaste (ciel) a paru la vaste (lumière) ; la voie sacrée s'est remplie de rayons ; de rayons aussi l'œil du Seigneur, — (et) la céleste demeure de Mitra, d'Aryaman et de Varuna. — C'est pourquoi ils reçoivent tous deux une grande, une louable offrande ; une honorable, une grande offrande.

3. La lumineuse Aditi, soutien de la terre, glorieuse, ils la suivent chaque jour; vigilants (ils la suivent) chaque jour. — Ils jouissent d'un lumineux empire (ces) deux âdityas, maîtres de l'élément liquide; — Mitra et Varuna réunissent les hommes; Aryaman réunit les hommes.

4. Que, très agréable à Mitra et à Varuna, ce sôma prenne part aux banquets; que Dieu il prenne place parmi les dieux. — Que les dieux le trouvent aimable et que tous en ce jour se plaisent avec lui. — Ensuite, rois, faites ce que nous demandons: (rois) justes, ce que nous demandons.

5. L'homme qui a honoré Mitra et Varuna, ils le mettent en sûreté et le protègent contre le mal; contre le mal, le mortel qui les sert. — Aryaman garde celui qui se conduit bien selon la règle, — qui avec des hymnes suit leurs commandements; qui avec des louanges suit leurs commandements.

6. Je veux chanter l'adoration au grand Div, au Ciel et à la Terre, à Mitra, à Varuna le généreux; miséricordieux, généreux. — Célèbre Indra, Agni, le céleste Aryaman, Bhaga. — Vivant longtemps, que nous jouissions d'une postérité; que nous jouissions du secours du sôma.

7. Avec l'aide des dieux soyons regardés comme les amis d'Indra et glorieux avec les Maruts. — Qu'Agni, Mitra, Varuna nous donnent la joie; goûtons-la, ces seigneurs et nous.

Pâroucchêpa.

137. A MITRA ET VARUNA.

1. La liqueur est faite; venez tous deux; sur les pierres le lait s'est mêlé à ce jus enivrant; à ces sômas enivrants. — Rois, habitants du ciel, parmi nous venez à nous. — C'est pour vous, Mitra-Varuna, que le lait s'est mêlé; que le lait s'est mêlé aux brillants sômas.

2. Venez à ces gouttes, à ces sômas mêlés au caillé; à ces liqueurs mêlées au caillé. — C'est pour vous

qu'au réveil de l'Aurore, aux premiers rayons du soleil — a été extrait (ce) jus; c'est pour que Mitra, pour que Varuna le boivent; (ce jus) délicieux, pour qu'un juste le boive.

3. Voici la part que pour vous, comme une traite abondante, on tire de la pierre; le sôma qu'on tire de la pierre; — parmi nous venez à nous directement boire le sôma; — c'est pour vous, Mitra-Varuna, que les hommes l'ont extrait; ils ont extrait le sôma pour que vous buviez.

Pâroucchêpa.

138. A PUSHAN.

1. Je chante, je chante la grandeur du puissant Pûshan; son activité ne faiblit pas; sa gloire ne faiblit pas. — J'honore par un hymne le (dieu) prêt à secourir, le bienfaisant, — le joyeux qui a gagné le cœur de tous; le dieu joyeux qui l'a gagné.

2. Pûshan, je te lance en avant par mes louanges, comme un (cheval) rapide en sa marche; car tu es allé à l'ennemi; comme un buffle, tu as vaincu l'ennemi. — C'est pourquoi, moi mortel, j'implore, dieu bienfaisant, ton amitié. — Encourage-nous dans nos chants; par des aliments encourage-nous.

3. Ceux-là, Pûshan, qui se sont glorifiés de ton amitié ont joui de force et de satisfaction; ils ont joui de force par ton amitié. — Voilà la nouvelle série de biens que nous te demandons. — Sans haine, ô glorieux, viens à nous; (pour nous donner) toujours l'aliment viens à nous.

4. Pour nous faire ce présent viens à nous sans haine, (dieu) généreux, qui as des chèvres pour chevaux; (à nous) qui désirons la gloire, ô toi qui as des chèvres pour chevaux. — Puissions-nous bien te tourner vers nous, ô merveilleux, par des louanges qui te plaisent. — Car je ne te méprise pas, ardent Pûshan; je ne refuse pas ton amitié.

Pâroucchêpa.

139. AUX VIÇWADÊVAS.

1. Faisons le *çraoshat*. D'abord j'adresse ma prière à Agni; puis nous choisissons pour nous cette troupe divine (des Maruts); nous choisissons Indra-Vâyu. — Quand, faite au lumineux ombilic (du sacrifice) est offerte une prière nouvelle, — qu'alors parviennent bien nos pensées; droit aux dieux (nos) pensées.

2. Mitra-Varuna, lorsque loin de la vérité vous avez eu en présent une erreur, comme expression de notre pensée, — de vous cependant nous avons revu dans ces demeures la (forme) d'or, — par la pensée, par le cœur, par les yeux même; par les yeux même (la forme d'or) de Sôma.

3. Vous honorant par des louanges, ô Açwins, les hommes vous font entendre leur voix; à vous qu'il faut invoquer, les hommes (font entendre leur voix). — De vous (viennent) tous les biens et les aliments, ô omniscients. — Elles éclaboussent, les roues de votre char d'or; de votre char d'or, ô merveilleux.

4. On l a vu, ô merveilleux : vous ouvrez le ciel; on attelle vos attelages aux heures de fête; vos immaculés aux heures de fête. — Montons sur le siège de votre char d'or, ô merveilleux qui allez comme par un chemin gouvernant le ciel; selon la ligne droite gouvernant le ciel.

5. Par vos forces, (dieux) riches en force, secourez-nous jour et nuit. — Que votre munificence ne manque jamais; à nous (votre) munificence, jamais.

6. Indra, taureau fécond, ces gouttes de liqueur féconde, ces sucs victorieux ont été tirés du rocher; pour toi sont ces sucs victorieux. — Qu'ils t'enivrent pour que tu donnes, pour (que tu montres) une grande et brillante générosité. — Exalté par nos voix, loué par nous, viens; miséricordieux, viens à nous.

7. Agni, entends-nous, toi que nous prions; dis aux dieux adorables, aux rois adorables : quand aux Angiras les dieux donnèrent la vache, — un cama-

rade la tira avec celui qui l'avait faite ; — lui et moi la connaissons.

8. Que ces forces viriles que vous avez ne se séparent jamais de nous et ne vieillissent pas ; non, qu'elles ne vieillissent pas avant nous. — Une gloire toujours nouvelle, immortelle, qui proclame (votre nom) — parmi nous, ô Maruts, (cette gloire) invincible, maintenez-la invincible.

9. Dadhyantch, l'antique Angiras, Priyamêdha, Kanwa, Atri, Manu, connaissaient mon origine ; ces anciens et Manu la connaissaient ; — leur filiation (remonte) aux dieux ; nous sommes de leur sang. — Sur leur trace j'adore à haute voix ; j'adore à (haute voix) Indra-Agni.

10. Que le prêtre officie ; que les suppliants demandent un bien précieux ; le bien-aimé maître de la cérémonie officie avec les taureaux ; avec les taureaux aux beaux crins. — Nous venons d'entendre la chanson du rocher retentissant au loin. — Un bon ouvrier a établi les ustensiles ; beaucoup de sièges, le bon ouvrier.

11. Dieux qui êtes onze au ciel, qui êtes onze sur la terre, qui avec grandeur habitez onze dans les eaux, vous, dieux, agréez ce sacrifice.

Pâroucchêpa.

140. A AGNI.

1. A celui qui siège sur l'autel, qui se plaît au saint lieu, qui brille d'une belle clarté, à Agni apporte comme breuvage (la liqueur) où il s'engendre. — Comme d'un vêtement, revêts d'une prière le (dieu) au pur éclat, au char de lumière, aux brillantes couleurs, qui tue l'obscurité.

2. (Dieu) à double naissance il consomme un triple aliment et, après une révolution, l'(aliment) consommé a repris sa force. — A côté de l'un, avec sa langue, au moyen d'un autre, le noble taureau s'est emparé des bois en les couvrant.

3. Marchant dans l'ombre, tremblantes, ses deux compagnes, ses deux mères, approchent du petit enfant, — qui tire la langue, étincelle, se précipite, va de travers, ondoie, fait grandir son père.

4. Pour l'homme qui veut agir en homme, des (chevaux) avides de liberté, à la course rapide, à la trace noire, lestes, — fougueux, agiles, impétueux, poussés par le vent, de rapides (chevaux) sont attelés.

5. Puis étincelants ils marchent librement, développant une forme noire, énorme, — quand, pour occuper une large voie, soufflant et sonore, il va mugissant.

6. Comme empressé, il se penche vers les brunes; comme un taureau, il court à ses dames en grondant; — dans ses efforts il s'illumine; effrayant, insaisissable, il semble agiter des cornes menaçantes.

7. Se concentrant, se déployant, il les embrasse, comme un intime ses intimes (amies); familier, il s'installe ; — de nouveau les flammes grandissent, acquièrent une vertu divine et prennent une forme nouvelle avec les deux parents.

8. Car les nymphes à la longue chevelure ont murmuré autour de lui ; mourantes, elles se sont redressées pour reprendre vie ; — leur ôtant la vieillesse, (Agni) vient en mugissant et fait naître (en elles) un esprit de vie supérieur, indestructible.

9. Léchant tout autour le manteau de sa mère, il traverse la plaine avec des êtres forts et dévorants ; — donnant des aliments au monstre qui court, léchant toujours, l'épervier le suit en chemin.

10. Agni, brille chez nos seigneurs, en soufflant aussi, taureau, (dieu) familier ; — lance des (flammes) naissantes, brille (et), comme une armure, étincelle autour de nous dans les combats.

11. Agni, que cet hymne offert à propos te soit plus agréable qu'un hymne inopportun, quelque agréable qu'il soit ; avec cette pure clarté qui reluit en toi tu peux nous accorder une faveur.

12. A notre char, à notre maison tu peux, Agni,

ajouter encore un navire garni de rames et naviguant de lui-même, — qui transporte nos guerriers, nos seigneurs et nos gens et qui (les transporte au bonheur.

13. Accueille notre hymne, Agni ; que le Ciel, la Terre et les Eaux l'accueillent aussi ; — que les Aurores nous fassent obtenir des vaches, de l'orge, de longs jours et une belle prospérité.

Dîrghatamas.

141. A AGNI.

1. Oui, vraiment, sur le corps du dieu s'est produite une admirable clarté, depuis que par la force il a été enfanté; — car la prière l'accompagne avec succès, les vaches du sacrifice lui ont fait cortège.

2. Le pain avec la liqueur forme son propre corps ; sa seconde (demeure) est dans les mères aux sept vertus ; — la troisième (demeure) de ce taureau est dans le lait ; dix jeunes filles ont fait naître le Sauveur.

3. Quand du fond de la forme du taureau les seigneurs, maîtres du sacrifice, l'ont fait sortir par force. — quand, comme autrefois, sous le flot de la douce iqueur, Mâtariçwan l'agite ;

4. Quand, par le père suprême la ronde est exécutée pour lui, affamé il grimpe merveilleusement dans les branches. — Quand les deux (mères) se hâtaient de l'enfanter, il n'y avait alors de clarté qu'une très jeune lueur.

5. Alors, il a pénétré parmi les mères, par lesquelles son éclat immaculé au loin s'est étendu ; — après être monté aux premières sans cesse agitées, il va plus bas en enlacer de nouvelles.

6. Alors, pour pontife on le choisit aux heures de fête ; comme un seigneur; par des présents on cherche à le gagner ; — quand, avec puissance, loué par beaucoup (d'hommes), il amène les dieux ensemble jouir de la louange des mortels.

7. Quand il s'est levé, l'adorable, poussé par le vent, se courbant, se roulant avec des mugissements,

insaisissable, — brûlant, laissant une trace noire, né lumineux, partageant ses voies, son vol (va) jusqu'au ciel.

8. Comme un char en mouvement garni de ses longes, de ses membres rougeâtres il atteint le ciel; — alors tu embrases tes voies obscures; ainsi les oiseaux s'envolent à l'arrivée subite d'un héros (armé).

9. Par toi, Agni, Varuna qui vit du beurre sacré, Mitra et le généreux Aryaman ont apparu; car, par ton activité, brillant de toute part, tu es né enveloppant (toute chose), comme la jante les rayons.

10. Agni, pour celui qui t'offre la louange et la libation (dieu) très jeune, tu possèdes un présent, l'œuvre sainte; — ainsi, jeune (dieu) louable, fils de la force, nous voulons dans (notre) hymne te nommer comme (notre) sauveur, (dieu) aux grands dons.

11. Tu nous prodigues comme un trésor heureux, domestique, ainsi qu'un sauveur habile et puissant, — qui maintient comme des rênes les deux générations (des êtres) et les louanges des dieux dans l'ordre des cérémonies, (dieu) bienfaisant.

12. Qu'il nous entende donc, le sacrificateur aux belles clartés, aux chevaux rapides, joyeux, au char brillant. — Qu'Agni, qui ne trompe pas, nous mène par les meilleurs chemins à la prospérité, au bonheur, aux richesses.

13. Par des hymnes puissants vient d'être loué Agni, déployant sa souveraineté. — Ceux qui sont ici, ces seigneurs et nous, percent comme le soleil à travers le nuage.

Dîrghatamas.

142. AUX APRIS.

1. Agni Enflammé amène les dieux en ce jour vers celui qui tient la cuiller. — Développe la trame ancienne pour le serviteur qui a extrait le sôma.

2. Partage, Fils-de-toi-même, (le sacrifice) accom-

pagné du beurre et de la douce liqueur, — le sacrifice d'un sage comme moi qui te loue et te sert.

3. Le Purificateur brillant, merveilleux, arrose de douce liqueur le sacrifice. — Le Désiré-des-hommes (l'arrose) trois fois par jour, dieu adorable parmi les dieux.

4. Agni Adoré, amène ici Indra brillant et bien-aimé; car c'est à toi, (dieu) à la belle langue, que ma pensée s'adresse.

5. (Les prêtres) tenant la cuiller, ont étendu le gazon pour un sacrifice parfait; — il offre à Indra un pur séjour où les dieux trouvent une sûre hospitalité.

6. Ouvrez-vous selon le rite, pour laisser passer les dieux, grandes, — pures et désirées de tous, (ouvrez-vous), Portes divines et éternelles.

7. Saluées ensemble, Nuit et Aurore aux belles formes, — fécondes mères de l'œuvre sainte, asseyez-vous sur l'heureux gazon.

8. Prêtres au doux langage, chantres habiles, divins sages, officiez tous deux aujourd'hui à notre sacrifice fortuné qui monte vers le ciel.

9. Que la brillante Hôtrâ emportée parmi les dieux et Bhâratî parmi les Maruts, — qu'Ilâ et la grande Saraswatî s'assoient adorables sur le gazon.

10. Que Twashtri répande en nous une virilité merveilleuse, abondante ou du moins suffisante — pour la prospérité, pour l'opulence, uni à nous comme par une parenté.

11. Répandant (le beurre), officie toi-même pour les dieux, ô Maître-des-bois; — Agni, accélère les offrandes, dieu sage parmi les dieux.

12. A Vâyu le viçwadéva, suivi de Pûshan et des Maruts, — dans une *swâhâ* qui encourage le chant, à Indra aussi faites une offrande.

13. Vers les offrandes accompagnées de la *swâhâ* viens au banquet, — Indra, viens, entends l'appel; on t'appelle au sacrifice.

Dîrghatamas.

143. A AGNI.

1. J'apporte un puissant et nouvel hymne à Agni, des paroles et une pensée au Fils de la force ; — c'est le cher Enfant-des-eaux qui, avec des trésors, vient comme pontife s'asseoir à terre au temps voulu.

2. Engendré au plus haut des cieux, Agni s'est dévoilé à Mâtariçwan ; — par son énergie, tandis qu'il s'allumait, sa lumière a pénétré à la fois le ciel et la terre.

3. Les clartés, les splendeurs admirables de ce (dieu) au bel aspect, à la belle lumière, — les rayons puissamment lumineux d'Agni ondoient comme les fleuves à travers la nuit, sans dormir, sans vieillir.

4. Cet omniscient que les Bhrigus ont apporté au (lieu qui est) à la fois l'ombilic de la terre et du monde, — cet Agni, excite-le par des chants dans ta propre demeure, lui qui, seul comme un gardien, règne sur la richesse.

5. Il n'a point de supérieur; (il est) comme le bruit des Maruts, comme une armée qui s'avance, comme la foudre du ciel ; — de ses dents aiguës il mange, il broie ; il s'empare du bois, comme un combattant de ses ennemis.

6. Agni sera-t-il favorable à notre louange ? Riche, comblera-t-il de richesses notre désir ? — Pour donner, viendra-t-il animer et accélérer nos pensées ? Avec cette pensée j'interroge ce (dieu) au brillant aspect.

7. Cet Agni, luisant de beurre, placé au timon de votre cérémonie, celui qui allume le feu le désire comme un ami ; — flamboyant, impétueux, rayonnant dans les sacrifices, il maintient notre pensée pure et brillante.

8. Agni, qui ne lâches pas prise, avec des secours heureux, bienfaisants et qui ne lâchent pas prise, secours-nous. — De secours non illusoires ou à dédaigner, (mais) vigilants, (dieu) sauveur, entoure ceux qui sont nés de nous.

Dîrghatamas.

144. A AGNI.

1. Le pontife procède au service divin avec une énergie merveilleuse, élevant en haut la pensée aux belles formes ; — il s'approche des cuillers tournées vers la droite, qui saluent d'abord sa demeure.

2. Les bergers sont venus l'acclamer, entourant le lieu de naissance du dieu de vérité. — Quand, transporté près des eaux, il y a mis sa demeure, alors il a bu les liqueurs qui lui sont présentées.

3. Deux (hommes) de même âge s'efforcent de soutenir ce corps, travaillant tour à tour à la même œuvre ; — alors celui que nous devons invoquer comme un sauveur a saisi, tel qu'un cocher, les rênes du char.

4. Celui que les deux (hommes) de même âge servent dans un même berceau, jumeaux et demeurant ensemble, — la nuit comme le jour, vieux (et) jeune il est né, parcourant sans vieillir beaucoup de générations humaines.

5. Dix hommes habiles l'excitent : mortels, c'est un dieu que nous appelons à notre aide ; — du haut de la montagne il arrive ; aux objets qui se présentaient il en a ajouté de nouveaux.

6. Toi, Agni, tu règnes au ciel et sur la terre, comme un pasteur. — Que ces deux (êtres) grands, unis l'un et l'autre, pareils à l'or, et qui roulent, jouissent de (notre) gazon.

7. Agni, accueille, agrée ce discours, (dieu) joyeux, porteur de l'offrande, né selon le rite et d'une heureuse activité ; — (toi) qui fais face et qui es visible de tous côtés, aimable et admirable, comme un domaine où règne l'abondance.

Dîrghatamas.

145. A AGNI

1. Parlez-lui : il est en route, il sait, il a remarqué, il vient, le voici qui vient ; — pour lui sont les or-

donnances et les encouragements ; il est le maître de l'abondance et de la force robuste.

2, On lui parle ; nul ne le questionne lorsque sage il a saisi la chose dans sa pensée ; — il n'oublie ni une première, ni une seconde demande ; par son activité, il y accède sans la négliger.

3. A lui vont les langues, à lui les cavales ; seul il peut entendre toutes mes paroles ; encourageant, faisant marcher et réussir le sacrifice, aidant incessamment, le petit enfant a pris de la force.

4. Il vient à la séance quand vous êtes réunis ; à peine né, il se glisse parmi les associés. Il saisit son serviteur de plaisir et d'allégresse quand les hymnes vont vers lui au foyer où il est placé.

5. C'est un animal des eaux et des bois ; il est caché sous la peau (du filtre) et sous le charbon (du bûcher). — Il a expliqué aux mortels les choses utiles ; cet Agni est sage, il distingue la vérité, il est véridique.

Dîrghatamas.

146. A AGNI.

1. Je chante celui qui a trois faces et sept rayons, le tout puissant Agni, auprès des deux parents, — siégeant dans le monde mobile et immobile, remplissant tous les espaces lumineux du ciel.

2. Fécond (et) grand, il a jailli vers ces deux (mondes) ; exempt de vieillesse, durant toujours, s'élevant en haut. — Il pose ses pieds sur le point saillant de la vaste (terre) ; ses langues rougeâtres lèchent la mamelle.

3. Deux vaches à la fois approchent du veau ; (vaches) au lait abondant, elles s'empressent de tous côtés ; — parcourant des chemins sans retour, donnant vite tout ce qu'on désire.

4. Des sages intelligents le mènent à sa place, veillant en tous sens par la pensée sur celui qui ne vieillit pas ; pleins de désir, ils ont observé le fleuve (des airs) ; le soleil s'est montré à leurs yeux.



5. (Il est) charmant à voir sur les chemins (de l'air); (il est) noble, adorable (et) grand pour le faible (qui demande) à vivre; — car, bien des fois, certes, a été engendré dans ces matrices le Seigneur vers qui vont tous les regards.

Dîrghatamas.

147. A AGNI.

1. Comment, Agni, tes (feux) qui font briller les deux vivants ont-ils donné des aliments à ceux qui respirent? — C'est que, recevant les deux saintes filles, les dieux se sont plu au chant du sacrifice.

2. Ecoute le discours magnifique que je te présente, (dieu) très jeune, porteur de l'offrande. — L'un raille, l'autre répond par des louanges; avec respect je te salue, Agni.

3. Les secourables, ô Agni, qui m'ayant vu aveugle m'ont tiré du malheur, moi, fils de Mamatâ, — ces bienfaisants, l'Omniscient les a protégés; non, de malfaisants ennemis n'ont pu faire de mal.

4. Agni, le démon, le pécheur, l'ennemi nous met en péril par (sa) duplicité. — Que (sa) malédiction se retourne contre lui; qu'il soit pris par ses propres calomnies.

5. Ou même, si, présumant trop de sa force, un mortel met en péril un mortel par (sa) duplicité, — alors, (dieu) loué, défends celui qui te loue; Agni, ne nous livre pas au malheur.

Dîrghatamas.

148. A AGNI.

1. Quand Mâtariçwan fut venu et eut mis en mouvement ce pontife qui prend toute forme et possède toute divinité, — on le déposa au milieu des hommes, brillant comme le ciel, doué d'un corps lumineux.

2. On ne saurait abattre celui qui lui offre ses vœux; Agni est mon refuge; qu'il se plaise avec moi. —

Puissent lui plaire toutes les œuvres du chantre que voici, qui lui apporte la louange.

3. Après l'avoir pris dans leur propre demeure, les hommes pieux se sont mis encore à le célébrer ; — ils le faisaient avancer, le maintenant dans (son) élan, tel que des chevaux d'attelage impétueux.

4. Le merveilleux broie beaucoup d'aliments avec ses mâchoires ; il reluit étincelant dans le bois ; — alors le vent anime sa clarté, (qui monte) vers les cieux, comme la flèche de roseau d'un archer.

5, Celui que, dans la matrice où il est, ni les ennemis, ni les trompeurs ne peuvent blesser d'aucune blessure, — les aveugles, ceux qui n'y voient pas, ne sauraient le tromper sous ses yeux ; des amis à lui l'ont mis en sûreté.

Dîrghatamas.

149. A AGNI.

1. Ce maître possesseur d'une grande opulence, arrive puissant sur la place du puissant trésor ; — à sa venue, les rochers lui ont rendu hommage.

2. C'est lui qui féconde le ciel et la terre, ainsi que les hommes ; dans sa gloire, ce qu'il émet est absorbé par les vivants ; — que, l'ayant émis, il le fasse mûrir dans la matrice.

3. C'est lui qui a éclairé la cité joyeuse, tel qu'un coursier intelligent, qu'un cheval impétueux ; lumineux comme le soleil (et) âme de tous les êtres.

4. (Agni) à la double naissance a illuminé les trois cieux et toutes les atmosphères, — pontife très diligent, il a pris place au confluent des eaux.

5. Le voici, le pontife à la double naissance, qui possède tous les biens avec la gloire ; — le mortel qui l'a servi a de beaux enfants.

Dîrghatamas.

150. A AGNI.

1. A haute voix, Agni, moi ton serviteur qui te désire, je t'appelle — comme un guide suprême pour (me conduire) en chemin.

2. Loin, le riche qui ne veut point de maître, mal intentionné même dans l'invocation, — qui jamais ne s'approche (du sacrifice) et n'a point de dieux.

3. (L'autre), ô sage, est un mortel glorieux, grand et qui s'élève jusqu'au ciel. — Soyons, Agni, soyons distingués parmi tes serviteurs.

Dîrghatamas.

(*à suivre.*) EMILE BURNOUF

Le livre de Jamblique

SUR

LES MYSTÈRES

Traduit du grec par PIERRE QUILLARD

(*Suite de la page 598.*)

SIXIÈME PARTIE.

1. Il en est donc ainsi de cela. Pour ce qui reste, le moment est venu de passer à la difficulté que tu proposes. Pourquoi, dis-tu, faut-il que l'épopte s'abstienne de toucher un cadavre, tandis que, dans les théagogies, on fait beaucoup de choses à l'aide d'animaux morts. Tournons-nous à notre tour vers cette apparente contradiction pour la détruire ; il n'y a point là en effet de contradiction, mais seulement l'apparence. Si, en effet, c'étaient les mêmes corps morts que les époptes touchaient, bien que s'abstenant de les toucher, il y aurait là une contradiction ; mais les lois des sacrifices leur ordonnent de s'abstenir des corps non consacrés, et leur permettent de toucher tous ceux qui sont consacrés : la contradiction n'existe donc pas. En outre, il n'est pas permis de toucher les corps humains quand la vie les a abandonnés ; car la mort efface dans notre corps la trace, l'image, la représentation de la vie divine ; quant aux corps des autres animaux, il n'est point défendu par la religion d'y toucher quand ils sont morts, parce que auparavant non plus ils n'avaient pas part à la vie

divine. Cette abstention du toucher est appropriée à certains dieux comme les dieux purs de matière; l'invocation par les animaux au contraire est attribuée à d'autres dieux, à ceux qui surveillent les animaux et s'occupent d'eux continuellement : il n'y a donc point en cela de contradiction.

2. On résoudrait autrement la difficulté. Les corps privés de la vie apportent une macule aux hommes contenus dans la matière, parce que le non vivant souille le vivant comme la saleté souille ce qui est pure et comme la privation nuit à la possession et parce que, pour un être qui est sujet à la mort, cette infirmité lui cause une souillure en vertu de sa tendance naturelle vers cela. Quant au daimôn qui est incorporel et qui ne peut aucunement être corrompu, le corps ne lui cause aucune souillure: mais, nécessairement, il est au-dessus du corps corrompu et ne peut recevoir de lui aucune apparence de corruption.

3. Voilà ce que j'avais à dire au sujet de cette difficulté. Si nous recherchons maintenant comment se produit la mantique par les animaux sacrés, par exemple les éperviers, nous dirons que les dieux eux-mêmes ne sont jamais présents à l'usage des corps ainsi ensevelis. Ils ne président point en effet particulièrement, ni continuellement ni immédiatement, ni matériellement, ni d'une autre manière aux animaux pris en particulier. Mais c'est aux daimones, à ceux d'entre eux qui sont tout à fait à part et qui ont obtenu la direction des animaux divers, qui s'occupent immédiatement de cette surveillance et n'ont point obtenu un pouvoir propre entièrement indépendant et immatériel, c'est aux dai-

mones qu'il faut accorder le contact avec les organes de la divination. Ou, si l'on préfère, qu'on leur accorde une résidence d'où ils puissent fréquenter les hommes et user d'eux. Il faut penser que cette résidence est pure de corps : il ne peut en effet y avoir rien de commun entre ce qui est pur et son contraire ; mais il y a quelque raison à ce que cette résidence soit reliée aux hommes par l'âme des animaux. Celle-ci, en effet, a une certaine affinité avec les hommes, à cause du même genre de vie, et avec les daimones parce que, affranchie du corps, elle a en quelque sorte une existence à part. Intermédiaire entre les uns et les autres, elle est soumise au daimone qui veille sur elle et annonce à ceux qui sont encore contenus dans un corps ce que leur surveillant ordonne et établit ainsi entre eux un lien commun.

4. Mais il faut penser que l'âme qui se sert de telles divinations ne fait point qu'entendre la mantie, mais contribue aussi à son accomplissement dans la partie non sans importance qui a trait aux actes ; en effet, elle est tournée vers le même but, agit simultanément et simultanément prévoit l'avenir par une sympathie nécessaire. Mais ce mode de mantie est tout à fait distinct du mode divin et véritable ; il ne peut prédire que des choses minimes et éphémères, à propos de ce qui existe dans la nature particulière, qui, attardé autour de la genèse, communique ses mouvements aux êtres qui les peuvent recevoir, et qui fait naître des passions variées dans ceux qui sont par nature soumis à la sympathie ; or, jamais par la passion il ne peut y avoir de prévision parfaite. Seul, en effet, l'immuable, l'immatériel et le pur peut atteindre le futur, et

ce qui est mêlé à la brutalité et aux ténèbres du corporel et du matériel est rempli de beaucoup d'ignorance. Ainsi donc on ne peut légitimement recevoir parmi les manties cet appareil artificiel de prédiction. Il n'en faut point non plus faire usage avec beaucoup d'application, ni se fier à une autre personne qui en use comme capable d'avoir une preuve claire et évidente de la verité. Voilà ce que nous avons à dire de cette mantie.

5. Discourons maintenant au sujet d'un autre genre de difficultés dont la cause est cachée; considérons, par exemple, ces violentes menaces dont tu parles et dont la multiplicité est grande : menaces de briser le ciel, de divulguer les mystères d'Isis, de mettre au jour le secret d'Abydos, d'arrêter la barque, de partager à Typhôn les membres d'Osiris ou de faire quelque chose d'analogue. Ces imprécations ne sont point, comme tu le penses, dirigées par les hommes contre le soleil ou la lune ou l'un des êtres célestes (car il arriverait alors des erreurs bien plus graves que celles dont tu te plains), mais, comme je l'ai dit auparavant, contre une espèce de puissances répandues dans le monde, espèce sans jugement et sans raison, qui reçoit la raison d'autrui et obéit à autrui, mais par sa propre constitution ne sait rien utiliser et ne distingue pas le vrai et le faux, le possible et l'impossible. Cette espèce est mis een mouvement et frappée par les menaces éparses toutes à la fois, comme née, à ce que je pense, pour être menée par les paroles emphatiques et entraîner les autres par son imagination stupéfiée et instable.

6. Il y a une autre raison de cela. Le théurge, par la puissance des choses ineffables, ne com-

mande plus aux êtres cosmiques comme un homme usant d'une âme humaine, mais en tant que prééminent dans le rang des dieux, il use de menaces supérieures à son essence propre; non point qu'il doive exécuter ce dont il se fait fort, mais en usant de telles paroles, il fait connaître dans son étendue, dans sa qualité et dans sa manière d'être, la puissance que lui donne l'union avec les dieux qui lui a été procurée par la connaissance des symboles ineffables. On peut dire aussi que les daimones particuliers, qui gardent les parties du tout, ont un tel soin et un tel souci de la partie assignée à chacun d'eux qu'ils ne peuvent même point supporter une parole contraire à celle-ci et conservent immuable l'éternelle permanence de ce qui existe dans le monde : ils la considèrent donc comme inébranlable, parce que l'ordre des dieux demeure toujours immobile, ainsi donc les daimones aériens et terrestres ne peuvent même pas supporter d'entendre des menaces à l'égard de ce par quoi ils ont l'être.

7. On pourrait encore raisonner ainsi. Les daimones gardent les mystères ineffables avec tant de sollicitude, parce qu'en eux est contenu l'arrangement harmonieux du tout. Les parties du tout restent en ordre, parce que la bienfaisante puissance d'Osiris demeure pure et incorruptible et ne se mêle point à la confusion et au trouble contradictoire, et à cause de cela la vie du tout demeure pure et incorruptible, tant que les belles raisons des choses cachées en Isis ne descendent point dans le corps apparent et visible. Tout demeure immuable et éternel parce que la course du soleil n'est jamais arrêtée; tout subsiste parfait et intact parce que les ineffables

choses d'Abydos ne sont jamais dévoilées. Ceux donc de qui dépend la conservation de l'univers (et je dis que celle-ci consiste dans le fait que les secrets ineffables ne soient jamais dévoilés et que l'indicible essence des dieux ne participe jamais à rien qui lui soit contraire), les daimones terrestres ne peuvent pas supporter d'entendre même prononcer quelque chose d'autre ou de profanateur ; et c'est la raison pourquoi ce genre de discours a une certaine action sur eux ; mais personne ne menace les dieux et il n'y a point pour eux un tel mode de prière. Aussi chez les Khaldéens chez qui le culte pur ne s'adresse qu'aux dieux seuls, jamais on ne prononce de menaces. Mais les Égyptiens qui mêlent les symboles divins et les rites darmoniens en viennent aussi parfois à se servir de menaces. Tu as donc à ce sujet une réponse brève sans doute, mais, à ce que je pense, suffisamment claire.

SEPTIÈME PARTIE

1. C'est de la Muse même qui détient la science des choses divines que les présentes difficultés ont besoin pour être résolues ! Je veux d'abord interpréter pour toi la théologie des Egyptiens : ceux-ci, en effet, imitent la nature du tout et la démiurgie des dieux et révèlent par des symboles certaines images des notions mystiques, cachées et invisibles, de même que la nature, dans les formes sensibles, a exprimé jusqu'à un certain point par des symboles les raisons invisibles des choses et que la démiurgie a esquissé par les images

apparentes la vérité des idées. Sachant donc que les supérieurs se plaisent à voir les inférieurs se rendre semblables à eux et voulant remplir ceux-ci de bien par une imitation aussi exacte que possible, les Égyptiens ont trouvé le mode de la mystagogie cachée dans les symboles, approprié aux dieux.

2. Ecoute donc maintenant, selon l'esprit même des Egyptiens, l'interprétation intellectuelle des symboles; écarte la représentation des symboles qui pourrait te venir de l'imagination ou de ce que tu as ouï dire et ne t'attache qu'à la vérité intellectuelle. Considère donc le limon comme représentant tout ce qui est corporel, matériel, nutritif, génital, toute forme matérielle de la nature emportée avec les courants instables de la matière ou qui reçoit le fleuve de la Genèse et se dépose avec lui, ou bien la cause première, préexistante dans une raison fondamentale, des éléments et toutes les puissances élémentaires. Le limon étant tel, comme le dieu cause de la genèse et de toute la nature et de toutes les puissances qui résident dans les éléments, étant supérieur à elles; immatériel, incorporel, hyperphysique, incréé, indivisible, tout entier de soi et invisible en soi, précède tout cela et renferme en lui l'ensemble des choses; et comme il réunit tout et se communique à tout ce qui est dans le monde, il se manifeste par les choses cosmiques; mais parce qu'il les dépasse toutes et se répand sur elles, il apparaît comme séparé, existant à part et au-dessus de tout et se répandant par lui-même sur les puissances et les éléments cosmiques.

3. Le symbole suivant en est également une

preuve : le dieu est assis sur un lotos, ce qui exprime énigmatiquement qu'il est au-dessus du limon et ne le touche aucunement et signifie son hégémonie intellectuelle et ignée ; tout, en effet, est circulaire dans le lotos, aussi bien la forme des feuilles que celle des fruits et l'action de l'âme est analogue à son mouvement uniquement circulaire ; car celle-ci se manifeste de la même manière, identiquement, dans un même ordre et selon une même raison. Et le dieu lui-même réside en lui-même, supérieur à cette hégémonie et à cette action, vénérable et saint dans sa plénitude et demeurant en soi-même ; c'est ce que veut signifier sa position assise. Celui qui navigue sur une barque représente la puissance qui gouverne le monde. De même que le pilote séparé du navire se tient à la barre, de même le soleil se tient au gouvernail du monde entier. Et de même que du haut de la poupe le pilote dirige tout, donnant rapidement pour la route l'impulsion première qui vient de lui, de même, supérieur de beaucoup plus, le dieu, d'en haut, du sein des premiers principes de la nature, donne indivisément les premières causes actives des mouvements. Cela et beaucoup d'autres choses sont signifiées par sa navigation sur une barque.

Puisque donc toutes les parties du ciel, tout le zodiaque, tout le mouvement du ciel et tout le temps, sous la forme duquel le monde se meut, et tout ce qui est contenu dans l'ensemble reçoitles forces qui descendent du soleil, les unes se mélangeant au tout, les autres supérieures au mélange, celles-ci sont représentées aussi par le mode symbolique de signifier les choses qui indique que le soleil est figuré dans le

zodiaque et que les formes correspondent à une heure; ce mode fait voir aussi qu'il se donne à l'univers entier d'une manière immuable, stable, perpétuelle, totale et continue. Mais comme les êtres qui reçoivent ces dons indivisibles se comportent à leur égard de diverses façons, ils reçoivent aussi du soleil leurs forces variées selon leurs propres manières d'être; c'est pourquoi la doctrine symbolique manifeste le dieu un par la multitude de ses dons et représente sa puissance une par des puissances multiformes; c'est pourquoi aussi elle dit qu'il est un et identique, mais qu'il suppose dans ceux qui le reçoivent des changements de formes et des transfigurations. C'est pourquoi elle dit encore qu'il change avec le zodiaque et les heures, quand ce sont les heures et le zodiaque qui varient autour du dieu en vertu des multiples manières dont il est reçu par eux. Les Égyptiens se servent de telles prières, non seulement dans les intuitions personnelles, mais aussi dans les invocations communes qui ayant toutes ce même sens, peuvent aussi s'adapter au dieu par une telle mystagogie symbolique. Aussi, n'y aurait-il aucune raison à en introduire ici la justification.

4. Les questions qui suivent ont besoin d'un enseignement plus étendu, si l'on en veut donner une explication convenable; il faut cependant dans la réponse dire brièvement toute la vérité à ce sujet. Tu demandes à quoi servent les noms qui n'ont pas de sens; ils ne sont point comme tu le crois, dénués de sens. Mais qu'ils nous soient inconnus ou que quelques uns soient connus parce que les dieux nous en ont révélé le secret, tous ont un sens

pour les dieux, non point selon le mode convenu qui sert aux hommes à signifier et à indiquer à l'aide des images, mais intellectuellement, selon la pensée divine, même résidant dans l'homme, ineffablement, supérieurement, simplement, en communion avec la pensée des dieux. Il faut donc supprimer tous les raisonnements et toutes les déductions logiques pour ce qui touche aux noms divins, et aussi les assimilations physiques aux choses de la nature issues de la parole. C'est le caractère intellectuel, divin et symbolique de la similitude divine qu'il faut supposer dans les noms. Et s'il nous est inconnu, c'est là ce qu'il y a en lui de plus vénérable : car il est supérieur à la division par la connaissance. Quant à ceux dont la science nous a été révélée, nous avons en eux, dans le nom même, la connaissance de l'essence de la puissance et de la hiérarchie divine tout entière.

Nous conservons aussi dans l'âme intégralement l'image mystique et ineffable des dieux; c'est par elle que nous élevons notre âme vers les dieux et, qu'après l'avoir élevée, nous l'unissons à eux en proportion de nos forces. Mais pourquoi, parmi les noms qui désignent les dieux, préférons-nous les noms barbares à ceux qui nous sont propres? La raison de cela aussi est une raison mystique. Toute la langue de certains peuples sacrés, comme les Égyptiens et les Assyriens, a été tenue par les dieux pour convenable aux choses sacrées, aussi pensons-nous qu'il nous faut entretenir avec les dieux dans un langage qui leur est comme naturel; et, puisque cette forme de la parole est primitive et antique et que ceux qui ont appris

d'abord les noms des dieux nous les ont transmis en les mêlant à leur propre langue, comme y étant appropriée et convenable, nous conservons immuable la règle de cette tradition. S'il y a, en effet, d'autres attributs qui conviennent aux dieux, il est évident que l'éternité et l'immuabilité leur appartiennent.

5. Mais celui qui entend les noms, dis-tu, les rapporte aux choses signifiées et il suffit que le sens demeure le même quel que soit le nom. Mais il n'en est point ainsi que tu le penses. Si, en effet, les noms étaient établis par une convention, il n'y aurait point d'importance à les employer les uns pour les autres; mais s'ils sont en connexité avec la nature des choses, ceux qui s'y accommoderont le mieux seront aussi évidemment plus agréables aux dieux. Il est donc manifeste que l'on préfère avec raison la langue des peuples sacrés à celle des autres hommes; en effet, les noms traduits ne conservent pas tout à fait le même sens, mais il y a pour chaque peuple certains idiotismes qui ne se peuvent exprimer dans la langue d'un autre peuple. Même, s'il était possible de les traduire, ils ne conservent pas la même puissance; les noms barbares ont beaucoup de sonorité et de brièveté; ils ne sont point aussi sujets à l'amphibologie, à la variété, à la multiplicité des prononciations. Pour toutes ces raisons. ils sont en harmonie avec les espèces supérieures.

6. Abandonne donc tes suppositions qui s'écartent de la vérité, par exemple que celui qu'on invoque est Égyptien ou se sert de la langue Egyptienne. Suppose plutôt que la communication des dieux est échue d'abord aux Égyp-



tiens et que, pour cela, les dieux se réjouissent d'être invoqués selon les rites Egyptiens. Mais si tout cela n'est qu'artifices des goètes, comment ce qui est le plus uni aux dieux et nous unit à eux et qui a presque leur puissance même, pourrait-il être fiction fantasmagorique, alors que sans cela aucun des actes sacrés ne peut s'accomplir? Mais ces secrets ne peuvent pas non plus provenir de nos passions que l'on attribue aux dieux. Ce n'est point, en effet, de nos passions, mais de ce qui, au contraire, est propre aux dieux, que nous partons pour adresser à ceux-ci les mots qui conviennent à leur nature, et nous ne faisons point au sujet du divin des idées contraires à ce qui est réel; mais selon sa nature et la vérité qu'ont atteinte à son sujet ceux qui ont établi les lois du culte sacré, nous demeurons fidèles à ces traditions. Si, en effet, parmi les loi hiératiques il y en a d'autres qui leur conviennent, l'immuabilité aussi est en harmonie avec eux. Il faut conserver les formes des prières antiques, comme des asiles sacrés, toujours semblables et identiques, n'en rien enlever, n'y rien ajouter jamais. Une des causes pourquoi maintenant les noms et les prières sont devenus inefficaces provient peut-être des innovations profanatrices des Hellènes qui n'ont cessé de les bouleverser. Car les Grecs aiment le nouveau; ils sont mobiles et se laissent emporter de tous les côtés; ils n'ont point de lest et ne peuvent conserver ce qu'on leur donne, mais le dédaignent bientôt et le changent au gré de leur instable bavardage; les barbares, au contraire, sont fidèles à leurs habitudes et demeurent fermes dans leurs paroles; aussi sont-ils aimés des dieux et

leur adressent-ils des paroles qui leur plaisent; mais il n'est permis à personne d'y apporter des changements. Voici ce que nous avons à te répondre au sujet des noms que l'on appelle indicibles et barbares et qui conviennent aux choses sacrées.

(*à suivre*). PIERRE QUILLARD.

Les

Apocryphes Ethiopiens

Traduits en Français par René Basset

(*Suite de la page 610*)

Quand Marie, la Vierge immaculée, eut ainsi parlé, la terre trembla trois fois : elle eut peur, mais les anges spirituels vinrent à elle et lui dirent : Amen, Amen, Amen. Le Seigneur envoya Michel, le chef des anges, pour accomplir son désir et l'interpella du haut des cieux d'une voix douce : « O ma mère, dit-il, cela te suffit, car la terre tremble et ta prière est arrivée jusqu'à moi, jusqu'au trône de mon Père, l'auteur de tout ; ce que tu lui as demandé, il l'accomplira bien et avec joie, à cause de toi ». Lorsque Marie eut entendu ces mots, elle rentra en elle-même pendant trois heures ; elle fut stupéfaite, se tut et ne prononça aucune parole. Ensuite elle revint à elle et dit à haute voix : « Souhâl, Souhâl, (24) brille sur moi aujourd'hui et jusqu'à ce que mon désir soit accompli. »

Au même moment vinrent à elle toutes les puissances célestes : Michel, Gabriel, Raphael, Souryâl, Sadâkyâl, Sarâtyâl, et Anânyâl, les sept grands chefs des anges. « Salut, lui dirent-ils, reine de toutes les femmes qui sont dans le monde entier ; tout ce que tu as demandé, nous te l'accomplirons, car ta prière est puissante,

(24) Le *Mash'afa Qèdr* donne la variante Souhâl (Chouhâl) que Dillmann a assimilée à Zoh'al nom de Saturne chez les Arabes.

agréable et efficace ». Elle leur répondit : « Je veux que vous soyez constamment au dessous de moi jusqu'à ce que j'aie récité la prière suivante : Salut à toi Gabriel, le messager. du roi du monde. Salut à toi Michel, l'ange du salut et de la miséricorde. Salut à toi, Raphael. qui réjouis les cœurs, doux et bon. Salut à toi, Souryâl, le maître de la grande troupe, aimable parmi les anges. Salut à toi, Sadâkiyâl, consolateur des affligés. Salut à toi, Ananyâl, qui présentes les prières des saints devant le Seigneur avec les vingt quatre prêtres célestes spirituels. Salut à toi Sarâtyâl qui préserves les âmes des saints et des justes contre les tentations des démons qui effraient l'âme. Salut à toi, Ahërâtyâl, et à toi Hërmâsyâl. Salut à toi, Aqmâyëyâl. Salut à toi, Afdâmyal. Salut à toi, Adsëmyâl, et à toi Zidââl. Salut à toi, Sourouk et à toi Mansouk. Salut à toi, Hébryânos le puissant Chérubin. Salut à toi, Afnânyâl. Salut à toi : Tououâl (25). Salut à toi, mon Fils bien aimé ; salut à toi, mon Roi et mon Dieu, ô Messie qui es demeuré neuf mois et cinq jours dans mon sein, qui as sucé le lait de mes mamelles pour que l'incarnation fût complète : [c'est lui qui nourrit par sa clémence tout ce qui a un corps]. Salut à tous les anges qui viennent à moi en grande joie. »

Alors toutes les puissances célestes, tous les anges spirituels, tous ceux qui entourent le trône vinrent à elle. Ils se tinrent avec elle jusqu'à ce que sa prière fût accomplie, ainsi que tout ce

(25) Le ms. 57 donne les noms suivants : Ahërâtyâl, Hërmâsyâl, Armyâl, Aqmâyëyâl, Asrâm, Zidâal, Sourouk, Mansouk, Khëbryânos, Afnânyâl, Tëouâl, Barstâl. Afnânyâl paraît être le même que Fanânyâl qui est donné plus loin comme l'un des quatre anges qui se tiennent aux quatre coins du monde.



qu'elle demandait et désirait. La Vierge leur dit : « Par la puissance de mon Fils bien-aimé, allez en tout lieu où l'on récitera cette prière et faites le signe de la croix sur l'eau et l'huile sur lesquelles on priera dans toutes les parties de la terre ». Tous répondirent : « Qu'il en soit ainsi, ô gloire de toutes les femmes qui sont dans le monde, par la puissance de ton Fils bien-aimé Jésus-Christ, notre Seigneur et notre Dieu ». La Vierge leur dit : « Par le pouvoir de mon Fils, en ce jour et à cette heure, jusqu'à la consommation des siècles, lorsque l'on répandra sur le corps de ton serviteur N*** cet onguent et lorsqu'on l'en oindra, tirez vos épées de feu et chassez les mauvais esprits et les maladies graves du corps et des membres de quiconque s'en lavera, en tout lieu et en tout temps (26) : chassez-les et qu'ils soient comme la poussière devant le vent, par la puissance d'Abyâr, d'Abrâq, de Râq (57 Râg), de Râdâ. Je vous implore aujourd'hui, vous tous dont les noms sont cachés, qui êtes près du voile du Père, venez à moi, en tout endroit où je suis et accomplissez le bien que je désire. Il ne vous est pas permis de négliger ma demande, mais donnez cette satisfaction à quiconque prononcera cette prière, de l'Orient à l'Occident, en toute terre, en toute contrée. Anges qui vous tenez dans l'éther, venez à moi aujourd'hui et guérissez le porteur de cette prière, N*** (27), quiconque sur qui on la récitera et quiconque s'oindra avec grande foi, de

(26) Le ms. 56 ajoute cette phrase qui paraît intercalée : « Qu'ils (les démons) se retirent du corps de ton serviteur Isaïe et de tout endroit où l'on récitera cette prière.

(27) Ms. 56 en surcharge : Ant'ons et le copiste Isayyâs — Ms, 57 : Safonyâs.

cette eau et de cette huile. Je vous adjure, ô Firmament des anges qui en ont la garde pour être redoutés de toute face, que les anges viennent du plus haut des cieux, qu'ils arrivent à cette prière, qu'ils fassent tout le bien que je demande (28). Venez à moi, Chérubins qui êtes au plus haut des cieux, guérissez quiconque se lave avec cette eau et s'enduit de cet onguent. Venez, vous, *les quatre anges qui vous tenez aux quatre coins du monde* (Apocalypse VII, 1) et qui vous nommez Fêrtiyâl, Fërfâi, Fâmouâl, Fanânyâl. Je vous appelle aujourd'hui pour que vous veniez tous et que vous accomplissiez ma demande. Je vous adjure, vous, les quatre anges qui vous tenez aux réceptacles des vents, et qui vous nommez Didyâl, Afdâyâl, Dânâdyâl, Marâdëkiyâl (29), demeurez avec moi jusqu'à ce que vous ayez accompli entièrement ma demande et que Y'aqob (57, Safonyâs) soit guéri de toutes ses maladies externes et internes. Je t'adjure, ô Chérubin qui garde la source de l'eau de la vie dans le Paradis pour que personne n'en boive, viens à moi à cette prière et guéris ton serviteur N*** (30), viens-lui en aide pour faire le bien, renouvelle son âme et son corps, remets-lui ses fautes et ses péchés : qu'il soit comme le jour où il est venu au monde ».

Quand la bouche de la Vierge immaculée eut prononcé ces mots. Notre Seigneur Jésus-Christ vint à elle avec des milliers de myriades d'anges et les chefs des anges dans une grande gloire telle qu'on ne peut l'exprimer. En le voyant, elle lui dit : « Béni soit celui qui vient en ton

(28) Ms. 57 : Qu'ils guérissent Safonyâs.
(29) Ms. 57 : Didyâl, Afdyâl, Danâdyâl, Marâdëkyâl.
(30) Ms. 56 : Gabra-Mikâél et Fëré-Kâhèn. — Ms. 57 : Radëa-Krëstos.

nom ! Qu'elle est belle ta venue d'aujourd'hui, ô mon Roi, mon Dieu, mon Fils qui es resté neuf mois dans mon sein. » — Le Seigneur lui répondit : « Salut, Marie, ma mère ; en vérité, je te le dis, tout ce que tu auras demandé sur la terre, je l'accomplirai pour toi au ciel et sur la terre ; quiconque m'adressera une demande en mon nom et au tien, je la lui accorderai ; tout ce qu'il aura désiré sur la terre, sera accompli pour lui dans les cieux. Que la méchanceté des démons souterrains soit calmée et qu'ils fuient loin de lui quand ils entendront les mots de cette prière ; qu'ils soient dispersés comme la fumée devant le vent ; que toutes les puissances des ténèbres fondent comme la cire dans le feu partout où l'on récitera cette prière. Partout où seront le nom de mon Père, le tien et le mien, j'y habiterai chaque semaine ; mes anges y viendront chaque jour et se prosterneront devant le Père, devant mon image et devant la tienne. Je t'écoute, Marie, ma mère ; tout ce qui te plaît, je le ferai. De même que je t'ai choisie, que je t'en ai jugée digne et que j'ai habité en toi, de même j'accomplirai toutes tes demandes. Partout où sera cette prière, que ma bénédiction, ma grâce, ma paix et mon amour s'y trouvent également. Que là soient aussi à jamais la fertilité, l'abondance et le plaisir. — Que mes anges le protègent partout où il sera. Quand on récitera cette prière en quelque endroit, que l'esprit du mal n'en puisse approcher et qu'il n'y puisse jamais résister, car mon nom, celui de mon Père, celui de l'Esprit saint et le tien s'y trouveront et y resteront d'une manière stable. Qu'ils demeurent sur celui qui écrit cette prière, sur celui qui la

possède, sur celui qui la reçoit avec confiance et un cœur bon. J'enverrai Michel et Gabriel pour qu'ils se rendent à l'endroit où sera cette prière, puisque ta bouche, ô Marie, ma mère, l'a prononcée. Je l'ai confirmée par ma main puissante, par ma croix vivifiante, par mon bras auguste. Je t'écoute, Marie, ma mère, car quiconque croira en cette prière, je l'exaucerai et j'accorderai sa demande, quand il criera vers moi avec une foi robuste : Quiconque sera malade et m'implorera par cette prière, je le guérirai ; les voyageurs, je les accompagnerai et je les dirigerai en paix vers leur demeure ; ceux qui sont captifs en prison, je les délivrerai quand on récitera pour eux cette prière. Si on la prononce sur de l'eau et de l'huile et qu'on en asperge un possédé du mauvais esprit, les fils d'Adam, comme les enfants des animaux seront délivrés ; si quelqu'un la porte, que les maléfices soient impuissants contre lui, que le mauvais œil ne puisse lui nuire. Quand on récitera cette prière sur un malade, s'il doit vivre, je le relèverai rapidement ; s'il doit mourir, je ferai transporter son âme par les anges de lumière jusqu'au lieu de lumière. Tous ceux qui la réciteront sincèrement et avec un cœur humble, je bénirai leurs habitations, leurs champs et leurs récoltes ; je multiplierai leurs moissons, car il n'y a personne qui te ressemble, ô Marie, ni dans les cieux, ni sur la terre. Je te le dis : Quiconque sera malade, je le guérirai ; si les mauvais esprits lui tendent des pièges, je l'en tirerai par la vertu de cette prière, et je le rétablirai tel qu'il était au jour de sa naissance. Tous ceux qui m'imploreront et m'invoqueront par ta prière et ta demande, je les exaucerai. »

Ainsi parla Notre Seigneur et notre Sauveur [Jésus Christ; louange à lui et à la Vierge sa mère. Puis il la salua et remonta au ciel en grande gloire. Qu'il soit loué et célébré dans les siècles des siècles. Amen.] (31)

PRIÈRE DU GOLGOTHA

Au nom du Père, du Fils, et de l'Esprit saint, un seul Dieu. Ceci est la prière de Notre-Dame Marie, mère de Notre Seigneur, *la sainte Vierge* (1), mère de la Lumière. Que sa prière, sa demande, son intercession et sa bénédiction soient avec nous (2) Amen. Elle la prononça le 21 de sané sur la montagne du Golgotha (*Golgotâ*), qui est le tombeau de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Mon seigneur et mon Dieu, mon Fils et mon Roi, Jésus-Christ, qui es né de moi par ta volonté, qui as sucé le lait de mes mamelles, que le ciel ne peut contenir, que les extrémités du monde ne peuvent enfermer, que la terre ne peut porter, dont l'intérieur de l'abîme, la profondeur des mers, *les flots de la pluie* ne peuvent remplir la main ; que ne peuvent approcher les anges et les puissances, *mon Fils et mon Roi*, je te prie et je t'implore, moi, Marie ta mère, moi ta servante. Je t'ai porté dans mon sein, pendant neuf mois et cinq jours ; tu es demeuré dans

(31) Le passage entre crochets manque dans le manuscrit 56 qui est incomplet de la fin.

(1) Les passages en italiques n'existent que dans le ms. 58. Ceux entre crochets ne se trouvent que dans le ms. 68.

(2) Le ms. 68 ajoute ces mots étrangers au texte : « Et avec ton serviteur Oualda-Mikâèl dans les siècles des siècles ».

mon ventre, *tu as sucé le lait* de mes mamelles, tu t'es nourri de mon lait pendant trois ans (68 : quatre ans) ; je t'ai porté sur mon dos pendant cinq ans. *Souviens-toi, Seigneur, que* j'ai erré avec toi pendant trente ans ; j'ai fui avec toi de pays en pays lorsque Hérode (*Hérodès*) voulut te tuer. Mon Seignenr, écoute ma prière et ma demande, ô mon Seigneur, mon Dieu. Souviens-toi, Seigneur, que je t'ai porté dans mon sein pendant neuf mois et cinq jours; *souviens-toi, Seigneur, que tu es resté dans mon ventre* ; souviens-toi, Seigneur, que je t'ai mis au monde à Bethléem, au temps du froid et de la glace ; souviens-toi, Seigneur, que je me suis exilée *et que je suis allée* avec toi de pays en pays ; souviens-toi, Seigneur, de mon exil sur la terre étrangère, comment j'ai éprouvé la faim, la soif et la misère. N'y a-t-il pas lieu de t'implorer au sujet des justes seuls, et des pécheurs qui feront ma commémoration ? Mon Seigneur, écoute la prière et la demande que je t'adresse, pour que tu entendes mes paroles suppliantes et que tu accomplisses tout ce qui est aujourd'hui dans mon cœur ; pour que tu m'envoies en ce moment douze anges de miséricorde qui se tiendront avec moi, qui accompliront ce qui est dans mon cœur et les demandes des biens que mes lèvres t'adressent. Je t'implore, ô mon Fils et mon Bien-Aimé, par le Seigneur, ton Père qui était avec toi avant la création du monde. Je t'implore (3) par Christ, ton nom qui était avec toi avant la création des cieux et de la terre, avant celle des anges et des hommes, avant celle du soleil et de la lune (68, et des étoiles), avant la sé

(3) Le ms. 68 fait suivre chaque invocation de l'exclamation « mon Fils et mon Bien-Aimé ».

paration de la nuit et du jour. Je t'implore par le Paraclet (*P'araqlit'os)*, l'Esprit saint, qui est sorti du Père, qui procède de toi, qui était avec le Père et le Fils avant l'apparition de l'étoile du soir et de l'étoile du matin. Je t'implore par le ventre où je t'ai porté neuf mois et cinq jours; je te supplie, mon Fils et mon Bien-Aimé, par le sein que tu as habité. Je t'implore, mon Fils et mon Bien-Aimé par les mamelles que tu as sucées *pendant trois ans* ; je te supplie par mon dos qui t'a porté pendant cinq ans. Je t'en supplie, mon Fils et mon Bien-Aimé, par la faim et la soif que j'ai éprouvées à cause de toi, quand nous fuyions loin d'Hérode et que nous allions jusqu'au pays d'Egypte (*Gĕb's*) : je t'implore par les larmes qui sortirent de mes yeux et descendirent sur ta chair glorieuse — par la bouche qui t'a embrassé par — la langue qui a parlé avec toi — par mes oreilles qui ont entendu tes douces paroles — par mes pieds qui ont marché avec toi pendant trente-quatre ans — par la crèche sur laquelle tu as dormi — par les langes dont tu as été enveloppé, flamme de la divinité — par Michel, l'ange de ta sagesse; par Gabriel, le messager de ta naissance, qui m'a glorieusement annoncé la bonne nouvelle que je t'enfanterais — par Raphael qui est l'ange de la miséricorde — par Ourëèl, l'ange de la conservation et du salut — par Sadâkiyâl, le consolateur des affligés — par Salâtyâl, le juste et le vertueux — par Anânyâl l'ange de la clémence — par les quatre animaux, doués de sept ailes et d'yeux nombreux, qui supportent ton trône — par les vingt-quatre vieillards célestes (Apocalypse, IV, 4, 10) qui encensent ton trône et glorifient ensemble ton essence — par les quatre

vingt dix-neuf classes d'anges qui te servent — par les dix mille qui se tiennent à ta droite — par les dix mille qui se tiennent à ta gauche — par les dix mille qui se tiennent devant toi — par les dix mille qui se tiennent derrière toi — par les dix mille milliers et les myriades qui t'entourent — par l'étendue des cieux — par la largeur de la terre — par les anges qui s'avancent *dans les nuages — par ceux qui s'avancent* dans le soleil et dans la lune, — *par ceux qui habitent et qui existaient avant la création des montagnes et des collines* — par les anges qui s'avancent dans le feu — par le ciel, ton trône, par la terre qui est l'escabeau de tes pieds — par Jérusalem (*Iyarousâlèm*) ta ville, par le mont Thabor (*Tâbor*) ta retraite, sur lequel ont été transfigurées ton image et ta ressemblance — par la montagne de Sion (*S'yon*) — par celle des Oliviers, entrée de ton royaume — par Jean (*Yoh'annës*) qui t'a baptisé — *par ton saint Esprit* — par ta sainte croix — par les clous de tes mains et de tes pieds — par ton saint corps et ton glorieux sang — par ta passion et par ta mort — par ton séjour dans les entrailles de la terre pendant trois jours et trois nuits, — par ta venue d'entre les morts — par ta descente aux Enfers (*Siol*), — par ta résurrection d'entre les morts le troisième jour — par ton ascension au ciel dans une grande gloire — par ta seconde venue (4) — par la flamme de ton trône — par les hauteurs de ta résidence — par tes années qui ne passeront pas *et qui ne cesseront pas* — par Iyouèl (68 : Iyâel) ton nom vainqueur de l'ennemi, — par Tâdâèl, ton nom in-

(4) Cette phrase est remplacée dans le ms. 68 par la suivante qui a été effacée dans le ms. 58 : « Par la flamme de ton voile ».

vincible à l'ennemi — par Séqâ et S'éqâ, ton nom — par Dieu (*Egziabèh'èr*) ton nom avant la création du monde, — par ton nom caché qui n'est pas prononcé, — par ton nom révélé qui n'est pas exposé, — par Sâdor, par Adéra, par Yonâr, par Alâdor, ton nom (5) *et aussi par Sidâèl, ton nom.* Je te demande aussi en grâce, mon Fils et mon bien-aimé, que tu demeures avec moi, que s'ouvrent les portes des prisons, que la puissance des esprits du mal soit écartée de tout lieu, *que les puissances des ténèbres soient chassées*, que toute demeure d'idoles soit comme de l'eau, que tous les temples des faux dieux soient détruits, que toutes leurs images soient brisées, que toutes les idoles soient anéanties, que toute la puissance des ténèbres soit abolie. Moi aussi je délierai les liens du péché : ceux qui auront eu foi en cette prière seront *délivrés du péché et* libres à la voix de ton Père céleste, à ta voix salutaire, à la voix du Paraclet, l'Esprit saint, exempt de tout péché, dont la bouche est plus tranchante qu'un rasoir séparant les racines des racines, lui qui sépare l'âme du corps. O mon Fils et mon Bien-aimé, je te demande et je te supplie que tu écoutes la voix de ma prière, *que tu viennes avec moi* (et que tu accomplisses tout ce qui est dans mon cœur). (6) »

(5) Le ms. 68 donne : Sador, Alâdor, Dânât, Adérâ, Rodâs. Ce sont les mots latins altérés dont il a déjà été question dans la *Prière de Bartos* : « Sator arepo tenet opera rotas ».

(6) Le ms. 58 remplace cette phrase par : « ce qui est dans le cœur de ton serviteur Fgalé » ; l'un des propriétaires du manuscrit

(*à suivre*) RENÉ BASSET.

Le Directeur Gérant ; F. DESCHAMPS.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie DESTENAY

Le livre de Jamblique

SUR

LES MYSTÈRES

Traduit du grec par Pierre Quillard

(*Suite de la page 693.*)

HUITIÈME PARTIE

1. Laissant cela de côté, tu veux, dis-tu, que l'on t'apprenne quelle est, selon les Égyptiens, la première cause, si c'est l'intelligence ou quelque chose de supérieur à l'intelligence, si elle est une ou si elle coexiste avec une autre ou plusieurs autres, si elle est incorporelle ou corporelle, si elle se confond avec le démiurge ou lui est antérieure, si tout est né de l'unité ou de la multiplicité, s'ils considèrent comme primitive la nature ou la formation des corps et la matière comme non créée ou créée.

Je te dirai d'abord pour quelle cause, dans les écrits des anciens hiérogrammates, il y a sur ces questions des opinions variées et pourquoi, parmi les sages qui vivent encore maintenant, n'enseigne-t-on point une seule doctrine. Je dis donc qu'il y a dans l'univers des essences multiples et extrêmement diverses et que, par suite, leurs principes multiples et d'ordres divers ont été transmis différemment aux divers écrivains sacrés d'autrefois. Hermès a révélé entiè-

rement les principes universels en vingt mille volumes, selon ce qu'écrit Sélenkos, en trente-six mille cinq vingt-cinq, à ce que raconte Manethôs; quant aux principes particuliers des essences, les anciens ont adopté, celui-ci l'un d'eux, celui-là l'autre et donnent des explications différentes. Mais il faut pour les uns et les autres rechercher la vérité et te la faire connaître brièvement autant qu'il est possible. Et écoute d'abord la première réponse au sujet de ta première question.

2. Avant les choses qui existent réellement et les principes universels, il y a un dieu unique, antérieur même au dieu premier et roi, demeurant immobile dans la solitude de son unité. Rien d'intelligible, ni d'autre ne lui est entremêlé; il est le type du dieu, père de soi-même, né de soi-même, père unique, et réellement bon. Il est, en effet, quelque chose de plus grand et de premier, source de tout, fondement des premières idées et entités intelligibles. De cet Un a irradié le dieu existant par soi-même, parce qu'il est le père de soi et existant par soi-même. Car il est le principe et le dieu des dieux, l'unité née de l'un, l'être antérieur à l'essence et le principe de l'essence; de lui vient l'essentialité et l'essence; c'est pourquoi on l'appelle père de l'essence; il est ce qui est avant l'être, le principe des intelligibles ; c'est pourquoi on l'appelle *noêtarque* (principe de l'intelligence). Ce sont là les principes les plus antiques des choses que Hermès place au-dessus des dieux aithéréens et ignés et des dieux célestes. Il a laissé cent ouvrages sur l'histoire des dieux ignés, autant sur celle des dieux aithéréens et mille sur les dieux célestes.

3. Dans un autre ordre, il met le dieu Emeph à la tête des dieux célestes, il dit qu'il est l'intelligence qui se pense elle-même et qui tourne vers soi les autres pensées ; il met avant lui l'un indivisible, qu'il nomme aussi le premier enfanté et Eiktôn ; en lui est le premier intelligent et le premier intelligible, que l'on adore par le silence seul. En outre, il y a d'autres chefs de la démiurgie des êtres visibles ; car l'intelligence est démiurgique, gardienne de la vérité et de la sagesse ; descendant dans la genèse et mettant au jour la puissance cachée des discours secrets, on l'appelle Amonn, dans la langue des Egyptiens ; accomplissant tout sans mensonge et artistement, véridiquement, on l'appelle Phta (les Hellènes changent Phta en Héphaisos, ne s'attachant qu'à son art) ; comme créant le bien, on l'appelle Osiris et elle prend, selon ses diverses puissances, des noms différents.

Mais il y a chez eux une autre hégémonie de tous les éléments diffus dans la genèse et des forces qui résident en ceux-ci, quatre forces femelles et quatre forces mâles : cette hégémonie appartient au soleil. Et il y a un autre principe de la nature universelle existant dans la genèse que l'on attribue à la lune. Divisant le ciel en deux, quatre, douze, trente-six parties ou le double, ou en un autre nombre quelconque de parties, on met à la tête de celle-ci des hégémonies plus ou moins nombreuses ; mais au-dessus de toutes on établit l'un qui leur est supérieur. Et ainsi chez les Ègyptiens, l'on procède en partant d'en haut, depuis les principes jusqu'aux êtres derniers en donnant à tous l'Un pour origine et tout aboutit à une multitude

d'êtres régis par l'Un et toute nature indéterminée y est gouvernée par une mesure déterminée qui est l'unité suprême, cause de toutes choses. Dieu a fait naître la matière en séparant la matérialité de l'essentialité : le démiurge a reçu cette matière vitale et en a fait les sphères simples et impassibles, et il en a organisé l'ultime partie dans les corps engendrés et corruptibles.

4. Ces distinctions faites, il est facile de résoudre les difficultés que tu dis avoir rencontrées dans les ouvrages. En effet, ceux qui sont donnés sous le nom de Hermès renferment les opinions Hermaïques, quoi qu'ils usent souvent de la langue des philosophes ; car ils ont été transcrits de la langue égyptienne par des hommes qui n'étaient point ignorants de la philosophie. Khairémôn et tous les autres qui touchent aux causes premières du monde ne traitent que les principes derniers ; tous ceux qui s'occupent des planètes, du Zodiaque, des décans, des horoscopes et des étoilés appelées dominatrices et puissantes font connaître les divisions particulières des principes. Ce que l'on trouve dans les Salmeskhiniaques contient une très faible partie des instructions Hermaïques. Ce qui concerne le lever et le coucher des astres, les croissances et les décroissances de la lune trouve chez les égyptiens sa raison en dernier lieu. Mais ils séparent de la nature la vie animale et intellectuelle de l'âme, non seulement dans le tout, mais en nous aussi. Ils pensent que l'intelligence et la raison existent par elles-mêmes et disent que tout est produit ainsi ; ils mettent le démiurge à la tête de ce qui est dans la genèse et reconnaissent la puis-

sance vitale au-dessus du ciel et dans le ciel. Ils placent l'intelligence pure au-dessus du monde et l'intelligence nue, indivisible, dans tout le monde et une autre intelligence divisée dans toutes les sphères. Ils ne considèrent pas cela par la seule raison, mais ils invitent à monter, à l'aide de la théurgie hiératique, vers les êtres plus élevés et plus parfaits, supérieurs à la fatalité, vers Dieu et le démiurge qui ne mettent en œuvre la matière et n'accomplissent rien que selon la seule exigence du mouvement opportun.

5. Hermès a enseigné cette voie ; et le prophète Bitys l'a fait connaître au roi Ammôn, l'ayant trouvée écrite dans les sanctuaires, dans les inscriptions hiéroglyphiques de Saïs en Égypte ; il a fait connaître que le nom de Dieu veut dire ce qui est répandu dans le monde entier. Mais il y a chez lui beaucoup d'autres combinaisons sur les mêmes sujets, en sorte que tu ne me sembles pas avoir raison quand tu ramènes tout chez les Egyptiens à des causes physiques. Il y a, chez eux, des principes plus nombreux et touchant des essences plus nombreuses, et des puissances hypercosmiques qu'ils adoraient par le culte hiératique. Et cela, me semble-t-il, fournit un point de départ commun pour la solution de tout ce qui suit. Mais puisqu'il ne faut rien laisser sans l'avoir traité, ajoutons cela aux problèmes présents, puis nous rechercherons de tous côtés, pour voir si quelqu'une de nos opinions se trouve caduque.

6. Tu dis donc que la plupart des Egyptiens font dépendre notre libre arbitre du mouvement des astres. Il faut t'expliquer ce qu'il en est d'après les plus nombreuses opinions Her-

maïques. L'homme, en effet, disent ces ouvrages, a deux âmes. L'une, issue du premier intelligible, participe aussi à la puissance du démiurge ; l'autre est produite par l'évolution des corps célestes vers laquelle se tourne l'âme qui voit les dieux ; ainsi l'âme qui nous vient des mondes suit les évolutions des mondes ; mais celle qui nous est présente intelligiblement, issue de l'intelligible est supérieure au cycle de la genèse ; c'est elle qui nous libère de la fatalité et nous élève vers les dieux intelligibles, et c'est par sa vie particulière que toute la théurgie est emportée vers l'incréé.

7. Ainsi donc, tout n'est pas, comme tu en es embarrassé, soumis aux chaînes infrangibles de la fatalité que nous appelons Ειμαρμένη. L'âme a en elle un principe propre de son assomption vers l'intelligible, de sa séparation des choses engendrées et elle se relie à l'Etre et au divin. Nous ne soumettons point les dieux à la fatalité, nous qui les adorons dans les temples et dans les statues de bois comme les libérateurs de la fatalité. Les dieux rompent la fatalité ; mais les dernières natures issues d'eux et impliquées dans la genèse du monde et dans le corps accomplissent la fatalité.

Mais tout, dans la nature, n'est point enchaîné par la fatalité ; il y a un autre principe de l'âme, supérieur à toute nature et à toute genèse, grâce auquel nous pouvons nous unir aux dieux, dominer l'ordre cosmique et participer à la vie éternelle et à l'action des dieux supra-célestes. D'après ce principe, nous sommes capables de nous délivrer nous-mêmes. Quand, en effet, la meilleure partie de nous-même agit, l'âme est élevée vers les êtres qui lui sont supérieurs ;

alors elle se sépare absolument de ce qui l'entraîne vers la genèse, elle s'éloigne du mal, change de vie et entre d'elle-même dans un autre ordre, délaissant entièrement son état premier.

8. Quoi donc? quoi donc, quelqu'un peut-il se délivrer à l'aide des dieux qui errent autour de nous et les considérer comme les maîtres du destin, qui lient nos vies de chaînes infrangibles? rien, peut-être, n'empêche qu'il en soit ainsi si, dans les dieux qui renferment des essences et des puissances nombreuses, il y a des différences et des oppositions infinies. Cependant, on peut dire que dans chacun des dieux, même visibles, il y a certains principes essentiels et intelligibles d'où naît, pour les âmes, la fuite hors de la genèse des mondes. Mais si l'on ne laisse subsister que deux ordres de dieux, les dieux péricosmiques et les dieux encosmiques, c'est des dieux hypercosmiques que viendra pour les âmes la délivrance. Cela est dit avec plus de détails dans les ouvrages sur les dieux, où l'on indique quels sont ceux qui nous élèvent vers les espèces supérieures et en vertu de quelles puissances ils le font, et comment ils brisent la fatalité, et par quelles voies hiératiques, ainsi que la hiérarchie de la nature cosmique, et comment la très parfaite action intellectuelle la domine. Ainsi, la parole que tu cites des œuvres homériques, « que les dieux sont sujets à changement » est une parole impie. Il y a longtemps, en effet, que des lois pures et intellectuelles ont déterminé les actes du culte divin ; et toujours les inférieurs sont délivrés par un ordre et une puissance supérieurs et aussitôt que nous avons gagné le mieux, nous nous éloignons de l'infé-

rieur. Et cela ne se fait point en violation d'une loie posée dès le principe, en sorte que les dieux changent après l'accomplissement de la hiérurgie ; mais Dieu, d'abord, a fait descendre les âmes pour que derechef elles revinssent à lui. Il n'y a point de changement dans ce retour, et la descente des âmes n'est point contradictoire de leur ascension ; mais, de même que dans l'univers la genèse et le tout que nous voyons dépendent de l'essence intellectuelle, ainsi dans l'ordre des âmes leur délibération de la genèse est en harmonie avec leur inclination vers elle.

NEUVIÈME PARTIE

1. Essayons maintenant de résoudre la question touchant le daimôn propre, question complexe et qui prête lieu à beaucoup d'objections. Il y a, à parler simplement, deux manières d'agir à l'égard du daimôn propre l'une hiérurgique, l'autre artificielle ; l'une l'invoque en le faisant venir des causes supérieures, l'autre des évolutions visibles dans la genèse ; l'une ne se sert aucunement de l'horoscope, l'autre touche à ces méthodes ; celle-là le révère plus universellement et au-dessus de la nature, celle-là particulièrement et dans la nature. Tu me sembles donc avoir transporté à tort la hiérurgie plus au culte humain et avoir fait tes questions en vue de celle-ci.

2. En outre, tu me sembles n'avoir distingué qu'une très minime partie de ce sujet. En effet, ceux qui mettent en œuvre les choses de la na-

ture ont coutume d'évoquer le daimôn successivement des décans, des animaux liturgiques du zodiaque et des astres, du soleil, de la lune et des pôles et de tous les éléments et de l'univers : tu as donc eu tort de ne prendre de tout cela qu'une très faible part, celle de l'astre qui influe sur une maison et de faire à ce propos tes questions, puis ensuite de partir de cette supposition unique pour demander comment l'astre peut donner le daimôn et selon quelle influence, quelle vie et quelle puissance il descend de lui à nous ; tu parles de l'horoscope, t'informant s'il est ou non fondé en substance, et de la recherche de l'astre domestique, pour savoir si elle est possible ou non. Mais quel rapport cela a-t-il avec la domination du daimôn ? Car, évidemment, il n'y a rien de ce qui concerne son essence et sa cause dont nous puissions savoir la raison substantielle. En effet, pour les choses de la nature, bien que nous n'atteignions pas la science, ce qui existe dans le tout est produit ; et chacune d'elles conserve la propre fixité de son essence. Nous avons donc répondu à tes incertitudes d'une façon générale ; considérant maintenant en particulier ce que tu demandes, essayons de t'en donner les solutions.

3. Tu dis, en effet, que celui-là est heureux qui, ayant pu connaître le dessin astral de sa naissance et son daimôn personnel, apaise les destins par des sacrifices. Mais ce que tu dis ne me semble d'accord ni avec soi-même ni avec la vérité. Si, en effet, le dessin horoscopique nous donne le daimôn et si c'est par là que nous le découvrons, comment serons-nous affranchis des destins par la connaissance, puisque c'est la fatalité même qui nous a donné le daimôn, et

si nous faisons comme tu le dis, les sacrifices nécessaires à l'aide du daimôn, comment est-ce la fatalité qui nous aura attribué celui-ci ?

Ces propositions sont donc contradictoires et contraires à la vérité. En effet, ce n'est point le seul dessin horoscopique de la naissance qui donne à chacun son daimôn propre ; mais cette naissance même avait une origine plus ancienne que nous expliquons dans la suite. Et si le daimôn qui descend vers nous était connu par là seulement, il n'y aurait point de bonheur à connaître le daimôn natal. Qui donc, en effet, le prendrait pour guide dans les sacrifices qui détournent les destins, s'il nous est donné précisément pour accomplir les décrets de la fatalité ?

Il me semble que c'est là une partie seulement, et la moins importante, de l'étude du daimôn et que par une telle méthode on laisse de côté tout ce qui concerne son essence. Mais ces propositions bien qu'erronées ne sont point absolument étrangères au sujet ; et ce que tu dis ensuite que le nombre des canons et la science de l'horoscope sont intelligibles n'introduit dans le cas présent aucune cause de controverse : que ces arts soient intelligibles ou non, de toute manière l'influx des astres nous attribue le daimôn, que nous le connaissions ou non. Mais la mantique divine nous peut révéler la pure vérité au sujet des astres et nous n'avons pas besoin pour cela du nombre des canons et de l'art des devins.

4. Mais si laissant cela, il m'est permis d'ajouter autre chose, je te dirai que tu me sembles raisonner mal en déclarant impossible la connaissance d'une telle mathématique, parce qu'il

y a beaucoup de divergences à son endroit et que Khairêmôn ou quelque autre l'a combattue Avec ce raisonnement, tout sera inconnaissable : toutes les sciences suscitent des milliers de controverses et les difficultés y sont innombrables. De même donc que nous avons coutume de répondre aux amateurs de discussion que les opinions contraires sont naturellement opposées à la vérité et que les erreurs ne sont point seules à se combattre, nous dirons au sujet de la mathématique qu'elle est vraie et que ceux qui s'en écartent et ne savent rien à son sujet lui sont opposés. Cela se produit non seulement pour elle, mais pour toutes les sciences que les dieux ont communiquées aux hommes ; le progrès continu du temps fait qu'elles se mêlent souvent d'éléments humains et le caractère divin de la connaissance s'efface en elles.

Il y a là cependant, bien que très minime, une trace de la vérité qu'il faut conserver. En effet, les signes de la mensuration des cycles divins sont évidents et sensibles, puisqu'elle prédit les éclipses du soleil et de la lune et les conjonctions de la lune avec les étoiles fixes et l'expérience visuelle est d'accord avec les faits prédits. D'ailleurs, les observations des corps célestes, recueillies de tout temps chez les Khaldéens et chez nous, sont un double témoignage de la vérité de cette science. On en pourrait apporter des preuves encore plus significatives, si c'était là l'objet principal de notre étude ; mais comme elles sont superflues et ne servent en rien à la connaissance du daimôn, je les laisse naturellement de côté ; et j'en viens à des choses plus en rapport avec le sujet présent.

5. Tu dis en effet, d'après la teneur de ta

lettre, que la détermination de l'astre domestique à la naissance ou des astres domestiques, s'il y en a plus d'un, est d'après les astrologues mêmes presque inconnaissable et que c'est par là cependant qu'il faut connaître le daimôn propre. Mais comment diraient-ils que la connaissance du daimôn domestique est inconnaissable eux qui ont donné des méthodes claires pour la découvrir, et qui dans les cas douteux indiquent les principes qui servent à discerner la vérité, cinq principes selon les uns, plus ou moins que cinq selon les autres. Mais laissons cela aussi de côté et considérons ce qui est plus important, ce qui arrivera dans les deux cas : en effet, s'il est possible de découvrir l'astre domestique de la naissance, le daimôn qui est donné par lui est aussi connaissable; s'il est inintelligible, nous ne pouvons le connaître, d'après cette hypothèse. Il n'en existe pas moins un astre domestique et un daimôn donné par lui. Qu'est-ce qui empêche qu'il soit difficile à connaître par l'horoscope, mais que la mantie sacrée et la théurgie en ménagent une connaissance facile ? Pour résumer, il n'est point donné par l'astre domestique seul, mais il a des origines beaucoup plus universelles que ne l'est l'astre domestique. En outre, cette méthode introduit au sujet du daimôn une pratique artificielle et humaine ; il n'y a donc rien de légitime dans tes doutes à ce sujet.

6. S'il te faut révéler la véritable doctrine sur le daimôn propre, ce n'est point par une seule partie des êtres célestes, ni par l'un des éléments visibles qu'il nous est donné, mais par le monde entier, par la vie multiforme qui est en lui et par son corps multiforme, à travers les-

quels l'âme descend vers la genèse et cette partie de l'univers est distribuée en nous et y dirige tout ce qui est nous. Le daimôn donc existait en modèle avant que les âmes descendissent vers la genèse ; dès que l'âme l'a pris pour guide, il se tient aussitôt auprès d'elle pour en compléter les existences ; c'est lui qui la lie à un corps quand elle descend, qui prend soin de l'être double ainsi formé, qui dirige la vie propre de l'âme et tous nos raisonnements, dont il nous donne les principes, viennent de lui et nous faisons ce qu'il nous inspire et il gouverne les hommes jusqu'à ce que, par la théurgie sacrée, nous gagnions un dieu comme surveillant et guide de l'âme ; alors le daimôn se retire en présence d'un être supérieur et lui transmet l'autorité, ou se subordonne à lui, pour agir en conformité avec lui, ou de quelque autre manière le sert comme un maître.

7. D'après cela, je réponds facilement à ta question suivante. Ce n'est point une seule partie de notre être, mais toutes qu'il gouverne simultanément et simplement, et il préside à la direction totale de notre vie, de même qu'il nous a été donné par chacune des divisions du tout. Mais comme tu sembles proposer qu'un daimôn soit attaché à chacune des parties de notre corps, un à la santé, un autre à la beauté et à la manière d'être des éléments qui s'y rencontrent et qu'au-dessus de tous il y en ait un qui leur commande, cela même est une preuve que la direction de tout ce qui est en nous se résume en un seul daimôn ; ne sépare donc poimt le daimôn du corps, celui de l'âme, celui de l'intelligence. Il est en effet absurde que, l'être vivant étant un, le daimôn qui lui commande

soit multiple. D'ailleurs, partout le dirigeant est plus simple que le dirigé. Il est encore plus absurde de supposer non homogènes mais divisées les unes des autres les parties directrices des daimôns multiples. Tu établis entre eux une opposition, comme si les uns étaient bons, les autres mauvais, alors que les mauvais n'ont aucune autorité et ne sont point séparés des bons en nombre égal.

8. Quittant cela, tu te laisses aller à une considération philosophique et tu bouleverses toutes les notions acquises au sujet du daimôn propre. S'il est, en effet, une partie de l'âme, l'intelligence, par exemple et si celui-là a un heureux daimôn qui possède une intelligence sage, il n'y a encore point d'ordre qui sera supérieur à l'ordre daimonien, qui dirige et domine l'âme humaine. Mais alors certaines parties de l'âme ou une de ses puissances prise à part auront plus de force que toutes les diverses idées vitales qui sont en nous, et cela alors que tout en nous est connexe et que par nature rien pris isolément ne domine l'ensemble.

9. Tu rappelles ensuite une autre manière d'agir à l'égard du daimôn propre, l'une adressant le culte à deux, l'autre à trois daimones. Mais c'est là une pratique tout à fait fautive. Diviser au lieu de les ramener à l'unité les causes qui nous dominent est une erreur qui nous empêche d'atteindre l'unité directrice de tout. Et l'opinion qui assigne le daimôn au corps et au gouvernement du corps en réduit l'hégémonie à une très infime partie. Aussi à quoi bon donner notre attention aux hiérurgies qui procèdent de cette opinion, puisque l'origine première en est caduque ? Il n'y a donc pour chacun de nous

qu'un daimôn propre qui nous gouverne, mais il ne faut point supposer que le même daimôn soit commun à tous les hommes, ni qu'il y ait un daimôn commun, mais existant en chacun d'une façon particulière, car la distinction de la forme et la différence de la matière ne peuvent point recevoir la communauté et l'identité de ce qui est incorporel. Pourquoi donc alors le daimôn est-il appelé par une invocation commune? Parce que c'est selon le dieu un maître des daimones, que se fait l'invocation ; ce dieu, dès le principe, a attribué à chacun son daimôn propre et c'est lui qui, dans les hiérurgies par sa propre volonté révèle à chacun son daimôn propre. En effet, toujours dans l'ordre théurgique, on invoque l'inférieur par l'intermédiaire du supérieur. Et pour les daimones, il y a un seul chef commun à tous les princes du monde épars dans la genèse et qui envoie à chacun des hommes son daimôn propre. Et quand chacun a son daimôn propre, celui-ci indique le culte qui lui convient et le nom dont on l'appelle en même temps qu'il fait connaître le mode propre de son invocation propre.

10. Cet ordre est donc celui qui convient aux daimones : il est en affinité avec les êtres invoqués, il descend de causes plus antiques, enfin il accomplit parfaitement l'œuvre qui dépend à la fois de celles-ci et de ceux-là. N'assimile donc point les invocations divines aux invocations humaines, les invocations indicibles à celles qu'on peut exprimer et ne compare pas celles qui sont avant toute détermination ou toute indétermination aux commandements humains déterminés ou indéterminés. Car il n'y a rien de commun entre les uns et les autres

et les invocations divines nous surpassent dans tout leur ordre et commandent à toute notre essence et à notre nature. Mais il advient de là les plus graves erreurs pour les hommes quand, par faiblesse humaine, ils se hasardent à raisonner sur les autorités daimoniennes et quand, d'après des êtres infimes, méprisables et fragmentaires, ils conjecturent les espèces sublimes, respectables et parfaites. Voilà ce que nous avons à te répondre au sujet du daimone propre en sus de ce qui a été dit auparavant.

(*à suivre*). PIERRE QUILLARD.

LE RIG-VÊDA

(*Suite de la page* 680.)

151. A MITRA ET VARUNA

1. Celui que, comme un ami, des sages désirant des vaches ont par la force fait naître au milieu des vaches, du sacrifice et des eaux, — le ciel et la terre ont tremblé de son ardeur et de sa voix, devant le cher, l'adorable soutien des êtres.

2. Puisque, de Purumîlha qui extrait le Sôma, des (prêtres) habiles, tels que des amis, vous ont présenté (l'offrande), — eh bien ! regardez l'œuvre de celui qui est attentif au chant, et puis, ô (dieux) féconds, écoutez (la voix) d'un riche seigneur.

3. Les demeures du ciel et de la terre honorent votre naissance, qu'il faut invoquer, ô féconds, pour le succès et pour la joie ; — quand vous les soutenez pour l'œuvre sainte, pour le cheval, et quand avec une force adorable vous venez au sacrifice.

4. Voici, (dieux) vivants, la demeure qui (vous) est très chère ; (dieux) saints, vous proclamez au loin la vérité sainte ; — du vaste ciel, vous attelez (à votre char), comme un cheval au timon, l'œuvre intelligente (et) active.

5. Grands et puissants, vous (nous) ouvrez un trésor, des vaches sans poussière allant à l'étable ; — elles brillent dans le voisinage du soleil, au coucher de l'aurore, comme des oiseaux.

6. Des (filles) à la belle chevelure ont chanté vos louanges jusqu'au sacrifice, ô Mitra et Varuna, là où vous prêtez attention au chant (du prêtre) ; — versez donc, répandez abondamment les pensées ; vous dirigez l'intelligence du prêtre.

7. Celui qui, par des sacrifices, vous honore et vous sert, qui, sage pontife, sacrifie en attirant votre at-

tention, — vous allez vers lui, vous vous rendez à l'office; (venez donc) aux chants, à l'hymne; venez avec nous.

8. A vous les premiers on fait l'onction du beurre sacramentel, (dieux) saints, comme dans les élans de l'âme; — d'un cœur soumis on vous apporte des chants; d'une âme recueillie vous jouissez d'un bien précieux.

9. C'est un précieux aliment que vous possédez; vous jouissez, ô héros, d'un bien précieux qui, par vos vertus merveilleuses, dure toujours et réjouit. — Ni les cieux avec les jours, ni les eaux non plus, ni les (démons) avares n'ont atteint à votre divinité, à votre apanage.

Dîrghatamas.

152. A MITRA ET VARUNA

1. Vous revêtez des vêtements magnifiques; vos desseins sont des sources sans interruption; — vous avez triomphé de tous les mensonges; c'est par la vérité que vous atteignez le but, Mitra-Varuna.

2. Quelqu'un de ceux-ci peut-il comprendre ceci même: une parole vraie et approuvée des sages est irrésistible; — un diable à quatre cornes tue un diable à trois cornes; les ennemis des dieux vieillissent les premiers.

3. Celle qui est sans pieds va la première de celles qui ont des pieds. Qui peut comprendre cela de vous, Mitra-Varuna? — Un petit enfant porte le poids même de ce (monde); il soutient la vérité, il triomphe du mensonge.

4. Nous voyons l'amant des filles quand il s'avance, non quand il se couche auprès d'elles, — voilant d'invisibles étendues, demeure chérie de Mitra et de Varuna.

5. Ce n'était pas un cheval à sa naissance; coursier sans rênes, hennissant, il s'élance en dressant la tête; — les jeunes (hommes) ont aimé l'incompréhensible

œuvre-sainte, en chantant un hymne à Mitra et à Varuna.

6. Que les vaches, venant en aide au fils de Mamatâ, remplissent pour lui leur mamelle chère au sacrifice ; — qu'il demande à boire, celui qui connaît les choses ; et que, paraissant à la vue , il s'échappe (du sein) d'Aditi.

7. Mitra-Varuna, puissé-je avec la pensée et le désir faire arriver l'oblation jusqu'à vous, ô dieux. — Que notre prière ait de la force dans les combats ; que la pluie du ciel ait pour nous une heureuse fin.

Dîrghatamas.

153. A MITRA ET VARUNA

1. Nous vous adorons dans une grande et commune joie avec des invocations et des saluts, ô Mitra-Varuna, — tandis que vous nagez dans l'onction du beurre et que les officiants semblent vous soutenir par des prières.

2. La louange et l'activité (pieuse) sont comme votre demeure ; je viens, ô Mitra-Varuna, après la purification, — tandis que, au sacrifice, l'invoquant vous fait l'onction et que le maître implore votre bonté, (dieux) féconds.

3. La vache Aditi donne son lait à l'homme juste qui offre le beurre, ô Mitra-Varuna, — tandis que vous invite, en vous servant dans le sacrifice, celui qui fait l'offrande comme pontife humain.

4. Qu'au milieu de ce peuple, le Sôma, le lait, les divines liqueurs débordent pour vous ; — voici l'antique maître de ce (lieu) où nous sommes ; ainsi venez et buvez du lait de nos vaches.

Dîrghatamas.

154. A VISHNU

1. De Vishnu je vais chanter les exploits, (de celui) qui a mesuré les espaces terrestres, — qui a affermi

la demeure d'en haut, en avançant trois fois, (dieu) aux larges pas.

2. C'est pour cet exploit qu'est célébré Vishnu, tel qu'une bête redoutable parcourant la montagne où elle se tient; — sous ses trois larges pas s'étendent tous les mondes.

3. Que (ma) prière aille réjouir Vishnu, montagnards aux larges pas, taureau fécond; — cette longue et large demeure, seul il l'a mesurée en trois pas.

4. Ses trois places immortelles, pleines de Sôma, s'enivrent de l'offrande; — seul il a consolidé le triple univers, la terre, le ciel et tous les mondes.

5. Puissé-je donc atteindre à la demeure chérie de ce (dieu), où vivent dans l'ivresse les hommes dévoués aux dieux; — car c'est là le cortège du (dieu) aux larges pas; dans le séjour suprême de Vishnu est une source de nectar.

6. Nous désirons aller dans ces domaines de vous, où sont des vaches infatigables aux belles cornes; — là aussi brille avec éclat la demeure suprême du taureau aux larges pas.

Dîrghatamas.

155. A INDRA ET VISHNU

1. Offrez la liqueur du Sôma au grand Seigneur qui (vous) regarde et à Vishnu; — qui, au sommet des monts, hors d'atteinte, puissamment se sont placés, comme avec un coursier excellent.

2. Indra-Vishnu, un homme pieux échappe à votre redoutable compagnon, (dieux) forts — qui détournez la flèche de l'archer Kriçânu, lancée contre un mortel.

3. Celles-ci développent grandement son énergie virile; il amène les deux mères à recevoir la semence; — le Fils fait descendre près (de nous) la suprême essence du Père; la troisième (personne) est dans la splendeur du ciel.

4. Ainsi nous célébrons l'énergie virile de ce

maître, sauveur infaillible (et) généreux ; — qui, en trois pas, a franchi les (espaces) terrestres pour propager au loin la vie.

5. Vers deux des pas de cet (être) céleste on voit le mortel s'agiter ; — quant au troisième, nul ne s'y hasarde, pas même les oiseaux ailés dans leur vol.

6. Sous quatre-vingt-quatorze aspects, il met en mouvement les êtres ; comme une roue qui tourne ; — vaste corps, soumis à la mesure par les poètes, jeune, adolescent, il vient à (notre) appel.

Dîrghatamas.

156. A VISHNU

1. Sois favorable comme un ami, toi pour qui es le beurre, qui as une force merveilleuse, qui circules (au ciel) et qui es immense ; — aussi bien, Vishnu, pour toi le sage même avec l'offrande doit composer un hymne et accomplir le sacrifice.

2. Celui qui sert Vishnu, l'antique, le sage, le jeune (dieu) à l'heureuse épouse ; — celui qui redit à haute voix la naissance de ce grand (dieu), celui là surpasse en gloire même la juste (mesure).

3. Chantres, ce (dieu) antique, enfant de l'œuvre sainte, rassasiez-le à sa naissance, comme il convient ; — vous qui la connaissez, redites son essence ; puissions-nous promptement, ô Vishnu, partager ta faveur.

4. Que le roi Varuna, que les Açwins secondent l'énergie de ce sage Mâruta ; — il maintient l'activité suprême qui produit les jours ; et c'est Vishnu qui, avec ses amis, ouvre le pâturage.

5. Il est venu pour accompagner le bienfaisant Indra, le divin Vishnu plus bienfaisant (encore); — le sage qui a trois stations a exaucé l'Arya ; il a donné au prêtre une part de la vérité sainte.

Dîrghatamas.



157. AUX AÇWINS.

1. Agni s'est éveillé ; de terre s'élève le Soleil; l'Aurore a paru, grande, brillante de lumière ; — les Açwins ont attelé leur char pour partir ; le dieu Savitri a fait naître le monde distinctement.

2. Puisque vous attelez votre char fécond, ô Açwins, arrosez de beurre et de lait notre domaine ; — exaucez notre prière dans les combats ; que nous ayons en partage les prix donnés aux seigneurs.

3. Qu'en avant, avec ses trois roues, portant la douce liqueur et (traîné par) des chevaux rapides, marche le char béni des Açwins ; — à trois bancs, riche et rempli de tous les biens, qu'il apporte le bonheur à nos bipèdes et à nos quadrupèdes.

4. Apportez-nous l'aliment, Açwins ; avec votre fouet mouillé de lait, arrosez-nous ; — prolongez notre vie ; écartez les dommages ; repoussez les haineux ; soyez avec nous.

5. C'est vous qui mettez l'embryon chez les mères; vous êtes dans tous les vivants ; — c'est vous, féconds Açwins, qui avez procuré et Agni, et les eaux, et les arbres.

6. Vous êtes médecins avec des remèdes ; vous êtes aussi écuyers avec des chars. — De plus, ô redoutables, vous donnez un domaine à l'homme pieux qui vous sert dans son cœur.

Dîrghatamas.

158. AUX AÇWINS.

1. Riches, redoutables, pleins d'intelligence, réjouissants, aidez-nous, ô féconds, de votre assistance, — ô Merveilleux, si le fils d'Uchathya a du prix pour vous, et si vous vous êtes avancés avec de salutaires secours.

2. Qui vous offrira pour cette bienveillance même,

ô Riches, le culte que avec la salutation vous recevez sur le sol de la-vache ? — Eveillez pour nous les (vaches) fécondes, les bonnes pensées, et venez comme avec un cœur prêt à combler nos vœux.

3. Puisque votre char, pour faire passer le fils de Tugra, a été disposé (comme un point) solide au milieu des flots ; — je veux me réfugier dans votre protection, comme un prince (va) vers sa troupe à pas précipités.

4. Que la louange s'échappe (de la bouche) du fils d'Uchathya ; que ces deux (êtres) ailés n'épuisent pas (ma vie) ; — que le bûcher de dix morceaux ne me consume pas, tandis que votre dévoué ronge sa propre terre.

5. Que les rivières, mères excellentes, ne m'engloutissent pas, puisque des êtres malfaisants ont mis (votre dévoué) dans cette prison ; — puisque Traitana lui a tranché la tête, puisqu'un être malfaisant lui a frappé la poitrine et les épaules.

6. Dîrghatamas, fils de Mamatâ, devenu vieux, dans la dixième génération, — pour obtenir des eaux courantes, se fait prêtre (encore) et monte sur le char

Dîrghatamas.

159. AU CIEL ET A LA TERRE.

1. J'honore par des offrandes dans les sacrifices le Ciel et la Terre, pieux, grands et prévoyants ; — qui, avec les dieux, eux-mêmes enfants des dieux, (nous) procurent des (biens) excellents par leur merveilleuse intelligence.

2. Je mentionne aussi dans les invocations la pensée du Père bienveillant, de la Mère très puissante ; parents à la bonne semence, ils ont fait la terre large, immortelle, par l'étendue de leur progéniture.

3. Ces fils habiles et merveilleux ont engendré avant tout les deux grands parents ; — vous maintenez dans la loi du monde mobile et immobile la vraie place de (votre) fils constant.



4. Adroits et très prévoyants, ils ont formé deux (sœurs) jumelles, nées du même sein et qui ont même demeure ; — Sages et très intelligents, ils étendent une trame toujours nouvelle dans le ciel au milieu du réservoir des eaux.

5. En ce jour nous demandons dans l'assistance (qu'il nous donnera) une marque distinguée de bienveillance du dieu Savitri. — Que le Ciel et la Terre nous donnent avec faveur une richesse opulente et centuplée.

Dîrghatamas.

160. AU CIEL ET A LA TERRE

1. Entre le Ciel et la Terre auteurs de tout bien, réguliers, soutenant sagement les sphères aériennes, — nobles et divins, entre (ces) deux vases marche le divin Soleil, brillant et selon la loi du monde.

2. Vastes, grands, indéfectibles, le Père et la Mère gardent les êtres ; — ils sont très bien visibles et comme doués d'un corps, quand le Père les a revêtus de figures.

3. Prêtre clarificateur, le Fils des deux parents, le Sage purifie les êtres par une vertu surnaturelle ; — d'une vache tachetée et d'un taureau à la bonne semence tous les jours on tire son brillant aliment.

4. Il est le meilleur ouvrier des ouvriers divins : il a enfanté le Ciel et la Terre auteurs de tout bien ; — il a formé les deux atmosphères par son habileté et les a établies sur des fondements qui ne vieillissent pas.

5. Loués par nous, Ciel et Terre (qui êtes) grands, donnez nous une grande gloire, un vaste domaine, — où nous puissions chaque jour étendre notre peuple ; donnez-nous une force surprenante.

Dîrghatamas.

161. AUX RIBHUS.

1. Pourquoi l'excellent, pourquoi le très jeune (dieu) est-il venu à nous ? Quel message apporte-t-il ? Qu'avons-nous dit ? Nous n'avons pas blâmé le Vase, qui (est) d'une noble race ; Agni, frère, nous avons parlé de la qualité du bois.

2. « De cet unique Vase faites-en quatre » ; voilà ce que vous disent les dieux, voilà pourquoi je suis venu à vous ; — fils de Sudhanwan, si vous faites cela, vous serez adorés avec les dieux.

3. Quand vous eûtes répondu au messager Agni, « Il faut, (dit-il), faire un cheval ; il faut de plus ici faire un char ; — il faut faire une vache ; il faut rajeunir deux (vieillards) » ; « frère, nous allons faire selon votre (conseil) » ;

4. Ayant fait (cela), Ribhus, vous fîtes cette question : « où est le messager qui était venu vers nous ? » — Quand Twashtri vit les quatre Vases faits, il se glissa au milieu des femmes.

5. « Tuons-les, disait Twashtri, ceux qui ont blâmé le Vase où boivent les dieux ; — ils font des espèces nouvelles avec le Sôma ; la jeune fille devra les satisfaire par de nouvelles espèces (de sôma) ».

6. Indra a attelé deux jaunâtres, les Açwins un char, Brihaspati a reçu une (vache) qui prend toutes les formes ; — Ribhu, Vibhwat, Vâja, vous êtes allés vers les dieux ; bons ouvriers, vous avez eu votre part au sacrifice.

7. De sa peau vous avez dépouillé une vache par votre habileté ; vous avez rajeuni les deux vieillards ; — fils de Sudhanwan, d'un cheval vous avez fabriqué un cheval ; ayant attelé un char, vous êtes allés vers les dieux.

8. « Buvez cette eau, (leur) avez vous dit ; oui, buvez cette liqueur clarifiée avec le muñja ». — « Fils de Sudhanwan, si vous n'aimez pas cela en ce moment, enivrez-vous au troisième sacrifice ».

9. « Les liqueurs sont très abondantes », a dit l'un. « Le feu est très abondant », a dit un autre ; — un autre a indiqué à plusieurs celle qui doit être immolée ; avec les paroles d'usage on a partagé les Vases.

10. Un emporte la farine, l'eau, le lait ; un dépèce avec le couperet la viande que l'on a apportée ; — vers le soir, un (autre) a emporté l'ordure. Pourquoi donc les deux parents ont-ils caressé leurs fils ?

11. Par votre habileté, ô héros, vous avez fait pour nous le gazon sur les hauteurs, les eaux dans les lieux bas ; — si vous dormez dans la demeure de celui qui ne peut être caché, aujourd'hui, Ribhus, vous ne sauriez atteindre ce (but).

12. Quand, les yeux fermés, vous avez parcouru les mondes, où donc vos deux paternels parents se sont-ils trouvés ? — Vous avez maudit celui qui a saisi votre bras ; celui qui vous a glorifié, vous l'avez glorifié.

13. En dormant, Ribhus, vous avez fait cette question : « ô toi qui ne peux être caché, qui donc nous a ainsi réveillés ? » — Le bouc a dit que c'est le chien qui réveille. La révolution achevée, vous avez éclairé ce monde.

14. Dans le ciel vont les Maruts ; sur la terre Agni ; le Vent que voici va dans l'air ; — Varuna va dans les eaux du commun réservoir. Tous vous recherchent, enfants de la force.

Dîrghatamas.

162. LE SACRIFICE DU CHEVAL.

1. Que Mitra, Varuna, Aryaman, le Vent, Indra, Ribhuxas, les Maruts, ne nous dédaignent pas, — tandis que du vigoureux cheval, né des dieux, nous proclamerons les vertus au sacrifice.

2. Quand du (cheval) couvert d'un parure magnifique, on amène devant (l'autel) l'offrande tenue (entre les mains), en avant un bouc, beuglant (et) de couleurs

variées, marche vers la place aimée d'Indra et de Pûshan.

3. Ce bouc, en avant du cheval vigoureux, est mené pour être la part de Pûshan, digne de tous les dieux; — car c'est une agréable offrande que, avec le coursier, Twashtri envoie au glorieux.

4. Quand, pour être immolé selon le rite, les enfants des hommes ont trois fois mené en cercle le cheval consacré aux dieux, — alors le premier, comme part de Pûshan, marche le bouc annonçant aux dieux le sacrifice.

5. Voici venir l'invoquant, l'officiant, l'allumeur du feu, celui qui tient le mortier, et le récitant intelligent ; — par ce sacrifice magnifique, pourvu d'une belle offrande, remplissez vos ventres.

6. De ceux qui ont taillé le poteau, de ceux qui l'ont apporté, de ceux qui fabriquent la virole pour le poteau du cheval, — de ceux qui apportent ce qu'il faut pour le cuire, que l'éloge nous encourage.

7. Il s'est approché — ma pensée a été heureusement dirigée — le (cheval) au dos couvert (s'est approché) des demeures des dieux ; — de sages pontifes l'acclament ; pour le bonheur des dieux, nous (en) avons fait un bon parent.

8. La sangle qui lie le vigoureux coursier, le licol de sa tête, sa corde, — l'herbe aussi, présentée à sa bouche, que tout cela soit pour les dieux.

9. Ce que la mouche a mangé de la chair du cheval, ce qu'il s'en est attaché au râcloir, à la hache, — aux mains, aux ongles du découpeur, que tout cela soit pour les dieux.

10. Quand le contenu de ses entrailles exhale sa vapeur, quand vient l'odeur de la chair fraîche, — que les découpeurs fassent bien leur office et qu'ils fassent cuire le bouillon.

11. Quand d'un de tes membres, cuit au feu, la broche sort dégouttante, — que rien ne tombe à terre ni sur l'herbe ; que cela soit donné aux dieux qui le désirent.

12. Ceux qui voient le cheval cuit et qui ont dit « il sent bon, ôte-le (du feu) » — et qui ont pris place pour manger de la viande du cheval, que leurs éloges aussi nous encouragent.

13. La cuiller du pot où l'on cuit la viande, les plats où l'on recueille le jus, — les couvercles fumants des marmites, les crocs, les couperets entourent le cheval.

14. L'allure, la pose, la manière de partir, l'entrave du cheval, — sa façon de boire, de manger sa pâture, que tout cela soit pour les dieux.

15. Que le feu ne t'enveloppe pas d'une odeur de fumée ; que le pot qui cuit ne vacille pas en débordant ; — quand le cheval est consacré, paré, et qu'on a fait sur lui la louange et le *vashat*, les dieux l'agréent.

16. Quand on étend sur le cheval une étoffe, une couverture et ses ornements d'or, — le licol, l'entrave dont on attache le coursier sont agréables aux dieux.

17. Quand au repos (le cavalier) t'a piqué fortement et frappé avec le talon ou le fouet — je t'ôte toutes ces (impuretés) par une prière, comme avec la cuiller (on ôte) celles du beurre dans les sacrifices.

18. La hache entre dans les trente quatre côtes du vigoureux cheval, parent des dieux. — Laissez réellement les membres entiers ; détachez une à une les articulations en les nommant à haute voix.

19. Un seul découpe le cheval de Twashtri ; deux le maintiennent ; tel est le rite ; — ceux de tes membres que selon le rite j'offre en sacrifice, ce sont celles des boulettes que j'immole d'abord dans le feu.

20. Que ta chère vie ne te fasse pas souffrir, quand tu pars (pour l'autre monde) ; que la hache ne s'arrête pas sur ton corps ; — qu'un violent et mauvais découpeur, frappant à plusieurs reprises, ne taillade pas de travers tes membres avec le couperet.

21. Ce n'est pas ainsi que tu meurs ; tu ne dois pas souffrir ; tu vas aux dieux par des chemins faciles ; —

pour toi sont attelés les deux jaunâtres, les deux mouchetés ; un vigoureux (coursier) est placé au timon de l'âne.

22. Que le vigoureux nous donne de belles vaches, de bons chevaux, des enfants mâles et une richesse pouvant (les) nourrir tous ; — Qu'Aditi nous donne l'innocence ; que le cheval honoré par le beurre nous accorde l'autorité.

Dîrghatamas.

163. AU CHEVAL DU SACRIFICE.

1. Tu as henni aussitôt né, en sortant du bassin des eaux et des vapeurs ; — (tes) jambes de devant, ô jaunâtre, sont deux ailes d'épervier ; aussi ta naissance est grandement digne de louanges, ô cheval.

2. Donné par Yama, Trita l'a attelé ; Indra le premier l'a mené ; — le Gandharva a saisi la bride ; avec le Soleil, ô Vasus, vous l'aviez fabriqué.

3. Tu es Yama, tu es Aditya, ô cheval, tu es Trita par une loi mystérieuse ; — tu es en même temps arrosé de Sôma ; trois liens, dit-on, t'attachent au ciel.

4. Trois liens, dit-on, t'attachent au ciel, trois aux eaux, trois au bassin commun ; — aussi bien tu me sembles être Varuna, ô cheval, là où est, dit-on, le lieu suprême de ta naissance.

5. Voilà, ô cheval, tes relais ; voilà, ô bienfaisant, les traces de tes sabots ; — là j'ai vu tes rênes fortunées. que gardent les pasteurs de l'œuvre sainte.

6. De loin par la pensée je t'ai reconnu, oiseau volant du haut du ciel ; — j'ai vu une tête ailée (qui venait, soufflant par des chemins faciles et sans poussière.

7. Puis j'ai vu ta forme suprême prenant son aliment sur le terrain de la vache ; — quand un mortel est parvenu à te satisfaire, tu as avidement dévoré les herbes.

8. Après toi, le char ; après toi, l'époux, ô cheval ; après toi, les vaches ; après toi, l'amour des jeunes filles ; — tous ensemble ils recherchent ton amitié ; les dieux n'ont pas égalé ta puissance.

9. (Il a) des cornes d'or ; ses pieds sont de l'airain ; rapide comme la pensée, Indra est resté au dessous (de lui) ; les dieux sont venus manger le beurre de celui qui le premier a monté le cheval.

10. Aux membres élancés, au ventre ramassé, coursiers héroïques, célestes ; — comme des cygnes, des chevaux se rangent en file sur la voie céleste qu'ils ont occupée.

11. Ton corps vole, ô cheval ; ta pensée est comme un vent qui glisse ; — tes cornes s'écartent de tous côtés (et) vont s'agitant dans les bois.

12. Il est parvenu au lieu de l'immolation, le vigoureux cheval, pensif, l'âme tournée vers les dieux ; — devant lui est mené le bouc, son ami ; par derrière viennent les sages récitateurs.

13. Le rapide cheval est parvenu à la demeure suprême ; en face du Père et de la mère ; — en ce jour va, bien-aimé, vers les dieux ; ensuite (le prêtre) demande pour l'homme pieux des biens excellents.

Dîrghatamas.

164. AUX VIÇWADÊVAS.

1. Le petit vieux pontife que voici a un frère moyen qui dévore ; — le troisième frère a le dos arrosé de beurre ; ici j'ai vu le seigneur aux sept fils.

2. Sept attèlent un char à une roue ; un seul cheval à sept noms (le) traîne ; — c'est une roue à trois moyeux, qui ne vieillit pas, qui n'a pas de retard et sur qui portent tous ces mondes.

3. Les sept qui sont montés sur ce char à sept roues sont traînés par sept chevaux ; — sept sœurs applaudissent ensemble (ce char) où sont en effet déposées sept vaches.

4. Qui a vu à sa naissance le vertébré qui porte les invertébrés? — La vie de la terre, son sang, son âme, où donc (les prendre)? Qui pourrait aller au savant (lui) faire cette question?

5. Chétif, ne distinguant rien par la pensée, j'interroge les traces des pieds des dieux ici imprimées; — pour le veau nouveau-né les sages ont tendu sept trames à remplir.

6. Ignorant, j'interroge ici même les sages instruits, pour savoir, ne sachant pas : — celui qui a consolidé ces six atmosphères, comment donc, sous la forme d'incréé, (est-il) unique?

7. Qu'ici parle celui qui connaît bien l'empreinte laissée par ce nain ailé. — Ses vaches donnent leur lait par la tête; se revêtant d'une enveloppe elles ont bu l'eau par le pied.

8. La mère a aidé le père dans l'œuvre de vérité; car d'abord sa pensée s'est unie (à lui) dans son cœur; — malgré elle elle reçoit la liqueur fécondante, elle en est pénétrée; et les adorateurs en sont à la louange.

9. La mère a été attelée sous le joug de la (vache) féconde; le nouveau-né a pris place dans l'intérieur de la crèche; — le veau a mugi auprès de la vache, il a reconnu celui qui revêt toutes les formes dans (ses) trois stations.

10. Soutenant trois mères et trois pères à lui seul, il s'est élevé; ils ne le contrarient pas; — ils prononcent à la partie supérieure de ce ciel une parole qui contient toute la science, (mais) qui n'arrive point partout.

11. La roue de vérité, qui a douze rayons, tourne toujours et sans s'user autour du ciel; — ô Agni, ici se placent sept cent-vingt fils jumeaux.

12. Le père, qui a cinq pieds et douze parties constituantes, dans la moitié éloignée du ciel on l'appelle le Brumeux; — mais dans l'autre qui est la plus voisine, où il paraît avec sept roues à six rayons, on l'a nommé le Stationnaire.

13. Sur cette roue à cinq rayons, qui va circulant,

reposent tous les êtres ; — Son axe, malgré le lourd fardeau, ne s'échauffe pas ; jamais il ne se brise dans son moyeu.

14. Garnie d'une jante, la roue tourne sans vieillir; un attelage de dix l'entraîne vers le haut ; — le regard du Soleil va couvert de vapeur ; à lui sont attachés tous les êtres.

15. Six (frères) nés ensemble en ont un septième né seul ; il y a six rishis jumeaux et divins ; voilà ce qu'on dit ; — les biens qu'on désire d'eux, disposés chacun à sa place et distingués selon leurs espèces, s'agitent pour se réaliser.

16. On appelle aussi femmes vertueuses ceux que je mets au masculin ; l'homme qui a des yeux peut voir, l'aveugle ne peut distinguer ; — un enfant instruit peut comprendre cela ; s'il fait la distinction, il sera le père de son père.

17. De bas en haut, de haut en bas, soutenant du pied son veau, la vache s'est levée ; — où va-t-elle ? pourquoi d'une moitié s'est-elle échappée ? Où (va-t-elle avec le petit et non dans le troupeau ?

18. De bas en haut, de haut en bas : celui qui a reconnu le Père de ce (monde) — peut-il, faisant le savant, proclamer d'où l'âme humaine a pris naissance ?

19. Ceux qui viennent, on dit qu'ils s'en vont ; ceux qui s'en vont, on dit qu'ils viennent. — O Sôma, les choses que Indra (et toi) vous avez faites, ils les apportent du haut des airs, comme attelés à un timon.

20. Deux (êtres) aux belles ailes, bien unis (et) amis, ont embrassé le même arbre ; — l'un deux *(en)* mange la figue douce, l'autre la regarde sans en manger.

21. Là où les (êtres) aux belles ailes vont attentifs recevoir avec la science une part d'ambroisie , — là le sage maître, le Pasteur du monde est entré en moi, chétif (que je suis).

22. Cet arbre, dans tout lequel, mangeant le doux aliment, les (êtres) aux belles ailes pénètrent et enfantent, — on l'a nommé d'abord le figuier doux.

Ne peut l'atteindre celui qui ne connaît pas le Père.

23. Que le (mètre) gâyatra a été mis dans la gâyatrî, que du traishtubha on a composé la trishtubh, — et que le jagat est dans le jagat, ceux qui savent cela ont goûté à l'ambroisie.

24. Par le gâyatra se mesure l'arka ; par l'arka le Sâma ; par le traishtubha le vâka ; — le vâka par le vâka à deux ou à quatre pieds ; par la syllabe se mesurent les sept rhythmes.

25. Par le jagat il a consolidé les eaux ; dans le rathantara il a aperçu le Soleil ; — les trois bois sont attribués au gâyatra; pour cela celui-ci l'a emporté en grandeur et en puissance.

26. J'invoque cette Vache bonne à traire ; que celui qui doit la traire ait la main heureuse ; — que celui qui extrait la liqueur nous extraie un extrait excellent. Le feu flambe ; que je le proclame.

27. En mugissant, la reine des trésors, désirant le veau, est allée vers lui par la pensée ; — que cette vache donne son lait pour les Açwins ; qu'elle croisse pour la plus grande prospérité.

28. La vache mugit après le veau qui ouvre à peine les yeux ; elle beugle pour lui façonner la tête ; — lui offrant la mamelle chaude qui déborde, elle pousse un mugissement ; son lait surabonde.

29. Lui, il gronde ; par lui couverte, la vache pousse un mugissement en arrivant à celui qui étincelle ; — par ses sifflements elle a humilié le mortel ; devenant éclair, elle ôte son enveloppe.

30. Respirant, l'être vivant à la marche rapide gît, mouvant et durable, au milieu de (nos) demeures ; — le vivant se meut par la puissance du mort ; l'immortel naît du même sein que le mortel.

31. J'ai vu le Pasteur qui ne se repose pas, venant et allant par les chemins ; — séjournant tant que durent celles qui vont ensemble, qui vont partout, il est présent au milieu des êtres.

32. Celui qui l'a fait n'y connaît rien ; celui qui l'a vu (naître), par cela même était séparé de lui ; —

enveloppé dans le sein de sa mère, (père) de beaucoup d'enfants, il est entré dans la décomposition.

33. Le Ciel est le père qui m'a engendré; là est ma parenté. Ma propre mère, c'est cette grande Terre. — Dans les deux vases renversés est une matrice : là le Père a déposé l'enfant de la Fille.

34. Je te demande le point où aboutit la terre ; je demande où est l'ombilic du monde ; je te demande où est la semence du cheval fécond ; je demande quel est le suprême organe de la parole.

35. Cet autel est le point où aboutit la terre ; ce sacrifice est l'ombilic du monde ; — ce sôma est la semence du cheval fécond ; ce prêtre est le suprême organe de la parole.

36. Occupant la moitié de la matrice, sept (frères), semence du monde, sont debout sous la conduite de Vishnu, pour maintenir l'ordre ; — par leurs pensées et leur intelligence ces sages entourent (le monde) de tous côtés.

37. Je ne distingue pas bien ce que je suis ; je vais, intérieurement enchaîné par la pensée ; — quand le premier né du sacrifice est venu à moi, alors je jouis d'une part de cette Parole (sainte).

38. Au couchant, à l'orient, il marche emporté selon sa loi ; l'immortel nait du même sein que le mortel ; — les deux éternels vont, partout répandus et distincts ; on a remarqué l'un, on n'a pas remarqué l'autre.

39. Au premier mot de (cet) hymne (est) un titre où sont nommés les Viçwadêvas ; — celui qui ne sait pas cela, que fera-t-il de l'hymne ? ceux qui le savent sont ceux-là même qui sont à cette séance.

40. Avec ce bon fourrage sois bienheureuse et qu'ainsi nous soyons bienheureux nous-mêmes ; — mange, vache, l'herbe de toute la prairie ; viens boire de (cette) eau limpide.

41. La vache mugit en remuant les eaux ; elle a un pied, deux pieds, quatre pieds, — huit pieds, neuf pieds ; elle rend mille sons dans son expression suprême.

42. Par elle coulent les réservoirs des eaux, par elle vivent les quatre régions ; —par elle coule l'eau et vit tout ce monde.

43. J'ai vu de loin une vapeur boueuse allant partout de bas en haut ; — les hommes faisaient cuire le taureau marqueté ; c'était là les premiers devoirs.

44. Selon le rite, on distingue trois (êtres) chevelus : l'un d'eux dans son développement échauffe ; — un autre a les yeux sur le monde entier par sa puissance ; du troisième on voit la trace et non la forme.

45. Les quatre pieds mesurés par la parole, les prêtres instruits les connaissent ; — il en est trois qui sont couverts de mystère et qu'on ne remue pas ; le quatrième est le langage que parlent les humains.

46. On a dit : Indra, Mitra, Varuna, Agni, mais c'est là celui qui vole au ciel avec de belles ailes ; — l'Être unique, les sages le nomment de plusieurs façons ; on l'appelle Agni, Yama, Mâtariçwan.

47. Par une voie sombre les chevaux jaunes, aux belles ailes, revêtus d'eau, s'élancent au ciel ; — ils sont venus du séjour de vérité ; c'est pourquoi de beurre sacré la terre est arrosée.

48. Les douze pièces de la jante, la roue unique, les trois moyeux, qui a compris cela ?— Là sont fixés ensemble environ trois cent soixante pointes immobiles.

49. Ce sein que tu possèdes, (sein) bienfaisant, dont tu nourris tout ce qui est précieux, — (sein) généreux, plein de trésors et de présents, tu en as donné le lait, Saraswatî.

50. Par le sacrifice les dieux ont accompli le sacrifice : c'était là les premiers devoirs ; — que ces puissants gagnent le ciel, où sont les dieux Saints qui les ont dévancés.

51. Cette même eau monte et descend de jour en jour ; — les nuages encouragent la terre, les feux encouragent le ciel.

52. L'(Etre) céleste aux belles ailes, rapide, grand, l'admirable enfant des Eaux et des Plantes, — qui au

temps propice distribue les pluies (et) fait couler les eaux, je l'appelle à (notre) secours.

Dîrghatamas.

165. AUX MARUTS

1. De quelle splendeur égale se sont entourés les Maruts, qui ont même âge, même demeure ? — Dans quelle pensée et d'où viennent-ils ces féconds, chantant (leur) force en vue de la richesse ?

2. De qui (ces) jeunes ont-ils agréé la prière ? Qui à son sacrifice a attiré les Maruts ? — (Eux) qui glissent dans l'air comme des éperviers, par quelle grande pensée les charmerons-nous ?

3. [Les Maruts parlent] : D'où vient, Indra, joyeux comme tu es, que tu vas seul ? Seigneur, qu'as-tu donc ? — Tu nous parles quand tu nous rencontres, (nous) brillants (Maruts) ; dis-nous, (dieu) aux chevaux jaunes, ce que tu as contre nous.

4. [Indra] : Prières, pensées, liqueurs sont (là) pour me plaire ; elle part forte, la pierre que je lance ; — des hymnes m'appellent et soupirent après moi ; ces deux jaunâtres que voici m'y amènent.

5. [Les Maruts] : Nous aussi, réunis à nos amis puissants et parant nos corps, — avec force nous attelons maintenant nos) antilopes ; car, Indra, selon la coutume tu as été avec nous.

6. [Indra] : Où était, Maruts, cette coutume (que) vous (dites) que vous vous soyiez joints à moi qui étais seul pour frapper Ahi ? — car je suis terrible, fort et puissant ; j'ai échappé aux coups de tout ennemi.

7. [Les Maruts] : Tu as beaucoup fait avec nos vertus guerrières pour auxiliaires, ô taureau ; — faisons beaucoup encore, ô tout puisant Indra, comme dans notre dessein nous, Maruts, le désirons.

8. [Indra] : J'ai tué Vitra, Maruts, par ma force souveraine, croissant en force dans ma colère ; — c'est moi qui pour l'homme ai fait couler facilement ces eaux étincelantes, (moi) qui ai la foudre en main.

9. [Les Maruts] : Seigneur, il n'est certes pour toi rien d'invincible ; nul entre les dieux n'est fameux comme toi ; — nul, ni naissant, ni né, ne t'égalerait; fais ce que tu as à faire, ô puissant.

10. [Indra] : Même seul, je dois avoir une force toute puissante, quoi que je fasse dans l'audace de ma pensée ; — car je suis connu comme terrible, ô Maruts ; quoi que j'aie à renverser, moi Indra, j'en suis le maître.

11. Il m'a réjoui, ô Maruts, cet éloge, cet hymne glorieux que vous avez fait pour moi, ô héros, — pour Indra fécond, pour moi l'impétueux, amis pour un ami, vous-mêmes par vous-mêmes.

12. Ainsi donc, brillant devant moi, prenant une gloire irréprochable et de la vigueur,—tout considéré, Maruts, vous m'avez apparu resplendissants ; apparaissez encore aujourd'hui.

13. [Le poète] ; Qui vous a ici glorifiés, Maruts ? venez, amis vers des amis ; — brillants, envoyant à (nos) prières un souffle propice, soyez attentifs à mes cérémonies.

14. Puisque par un chant sacramentel la science du fils de Mâna vous a évoqués, comme un poète (évoque les dieux) au sacrifice, — ô Maruts, tournez vous vers un sage ; ces prières, c'est pour vous qu'un chantre les a récitées.

15. Cet éloge de vous, ô Maruts, est du poète Mândârya, fils de Mâna ; — venez avec le bien-être ; nous-mêmes, que nous trouvions une postérité, le bien-être (et) un enclos avec de l'eau courante.

Agastya.

166. AUX MARUTS.

1. Maintenant chantons son antique grandeur à l'impétueuse famille, à l'avant coureur du (dieu) taureau ; — comme avec une flamme, ô Maruts sonores, comme avec une arme, ô puissants, faites en chemin des actes de vaillance.

2. Comme leur propre enfant apportant la douce (liqueur), ils jouent (leurs) jeux dans les sacrifices, ces broyeurs ; — les Rudras viennent en aide à (leur) adorateur ; forts par eux-mêmes, ils ne blessent pas celui qui offre le beurre.

3. Pour celui à qui (ces) immortels compagnons ont donné opulence et aliments (et) qui (leur) avait offert le beurre, — pour lui les bienfaisants (Maruts), comme de bons amis, arrosent les airs d'un lait abondant.

4. Vous qui par (vos) forces avez agité les airs, vos coursiers se guidant eux-mêmes se sont élancés en avant ; — dans les maisons tous les êtres ont peur ; votre voie étincelle des javelots que vous brandissez.

5. Quand ces (dieux) à la marche impétueuse font retentir les montagnes ou que virils ils ont ébranlé la voûte du ciel, — sur leur route tout roi de la forêt a peur ; comme sur un chariot, le foin s'en va.

6. Vous, terribles Maruts, troupe invincible, par (votre) faveur comblez (nos) vœux ; — lorsque, mordant l'outre (de la nue) votre javelot la perce, il tue les animaux comme une flèche bien lancée.

7. (Dieux) aux solides présents, aux faveurs constantes, qui ne reprennent jamais, glorifiés dans les sacrifices, — ils chantent (leurs) chants pour boire la liqueur enivrante ; ils savent les premiers actes virils du héros.

8. Avec vos châteaux aux cent côtés préservez, ô Maruts, de chute et de mal celui que vous avez protégé, — cet homme, ô (dieux) terribles, puissants, dispensateurs de la pluie, que vous défendez du blâme dans la prospérité de ses enfants.

9. Tous les biens, ô Maruts, sont sur vos chars ; comme à l'envi, les forces y ont été placées ; — sur vos épaules en chemin sont des colliers ; les roues de votre char tournent d'un mouvement égal.

10. Beaucoup de biens sont dans leurs bras virils ; sur leurs poitrines de bruyants ornements d'or ; — sur leurs épaules, à leurs flèches sont des tranchants bleuâtres ; comme des oiseaux (étalent) leurs ailes, ils ont étalé leurs splendeurs.

11. Grands par la grandeur, puissants par la puissance ; visibles de loin comme les cieux avec (les) étoiles ; — chanteurs à la voix grave, au beau langage, unis à Indra, préludant autour (de nous).

12. Telle est, ô nobles Maruts, votre grandeur ; grande est votre faux, comme la prairie d'Aditi ; — Indra jamais n'abaisse en l'abandonnant l'homme à qui pour ses bonnes actions vous avez été favorables.

13. Telle est, ô Maruts, votre alliance des anciens âges ; c'est l'hymne que souvent, ô immortels, vous avez entendu ; par cette prière, ayant prêté l'oreille à l'homme, ces héros se sont fait connaître par leurs miracles.

14. Ainsi, ô Maruts, que longtemps nous puissions grandir de votre plénitude, ô rapides ; — puisque (nos) gens se sont étendus dans cet enclos, puissé-je par ces sacrifices atteindre à (mon) désir.

15. Cet éloge de vous, ô Maruts, ce chant est du poète Mândârya, fils de Mâna ; — venez avec le bien-être ; nous-mêmes, que nous trouvions une postérité, le bien-être, un enclos avec de l'eau courante.

Agastya.

167. A INDRA ET AUX MARUTS.

1. Que tes mille secours, Indra aux chevaux jaunes, que mille biens très agréables, — mille trésors et des aliments par milliers viennent pour nous réjouir,

2. Que vers nous viennent les Maruts à la magique puissance, avec des secours excellents et descendus des cieux ; — et puis, que leurs attelages merveilleux s'élancent de l'autre bord du réservoir même des eaux.

3. A eux s'est unie, bien présentée, luisante de beurre, ornée d'or, comme la poignée d'un glaive, — comme une femme qui court les hommes en cachette, (à eux s'est unie) en se manifestant la Parole sacrée.

4. Brillants, infatigables, les Maruts se sont unis à l'amoureuse comme à une épouse. — Qu'ils ne tour-

mentent pas Rôdasî, ces dieux terribles; qu'ils se plaisent à jouir d'elle pour l'amitié.

5. Quand pour obtenir la vie divine elle s'est abandonnée à eux, les cheveux épars, (cette) Rôdasî amoureuse, — comme la fille du Soleil, elle a monté sur le char du vent, resplendissante comme la marche du nuage.

6. Les jeunes (héros) y ont placé la jeune fille qui se livre à eux pour la gloire et paraît avec prestance aux sacrifices, — quand le chantre, ô Maruts, muni du beurre, vous a récité l'hymne, ayant extrait le sôma et offrant le service divin.

7. Je loue cette louable et réelle grandeur qu'ont les Maruts, — quand avec eux est portée (sur le char) la femme amoureuse, si fière et si ferme, qui distribue de beaux présents.

8. Mitra-Varuna (nous) protègent de la honte; Aryaman déteste les insoumis. — Ils ébranlent les choses inébranlables et solides, quand, ô Maruts, un généreux (serviteur) les a réjouis.

9. Car certes, ô Maruts, ni de près ni même de loin, on n'a pu atteindre la limite de votre force; — par leur force énergique, grossissant comme une vague, ils ont énergiquement subjugué (leurs) ennemis.

10. Soyons en ce jour les bien-aimés d'Indra; demain appelons-le à notre secours; — (appelons-le) à haute voix maintenant et toujours; et qu'ainsi Ribhuxas soit avec nous, ses hommes (dévoués).

11. Cet éloge de vous, ô Maruts, ce chant est du poète Mândârya, fils de Mâna; — venez avec le bien-être; nous-mêmes, que nous trouvions une postérité, le bien-être, un enclos avec de l'eau courante.

Agastya.

168. AUX MARUTS.

1. A tous les sacrifices, ô vous troupe empressée, amis des dieux, vous avez toujours prêté votre atten-

tion ; — puissé-je par des hymnes vous attirer vers nous pour le bonheur du ciel et de la terre, pour la joie, pour le secours.

2. Comme nés d'eux-mêmes, forts par eux-mêmes, ils naissent pour le bien-être et l'éclat, (ces) agitateurs, — par milliers comme les vagues des eaux, tels devant (nous) que de superbes taureaux.

3. Comme les liqueurs du sôma à la tige articulée, quand on les a bues au service divin, ils résident dans les cœurs ; — sur leurs épaules, comme une liane, est attaché un collier ; à leurs mains ils tiennent le glaive.

4. Unis entre eux, du ciel librement ils sont descendus. Immortels, vous avez claqué du fouet. — Sans poussière, les puissants Maruts aux glaives étincelants ont ébranlé les plus solides (objets).

5. Qui parmi vous, Maruts au glaive fulminant, (les) fait trembler comme les deux mâchoires avec la langue, — secouant le sol comme sur le chemin des eaux (célestes), très invoqués comme l'immortel pommelé ?

6. De cette grande atmosphère où donc est le haut, où est le bas, ô Maruts, quand vous (y) êtes arrivés, — quand vous la secouez toute entière comme de frêles (objets) et que, armés d'une pierre, vous fendez l'onde impétueuse ?

7. Votre libéralité est constante, céleste, impétueuse, mûre, ô Maruts, et surabondante ; — votre fortunée largesse est, comme l'offrande d'un généreux, immense, vivifiante, éblouissante.

8. Les eaux bruissent contre leurs roues, quand ils font entendre la voix de la nue ; — les éclairs sourient à la terre, quand les Maruts versent le beurre.

9. Priçni a enfanté pour la plus grande joie la file impétueuse des infatigables Maruts ; — convives, ils ont fait naître l'horreur des ténèbres, puis ils ont fixé du regard leur portion succulente.

10. Cet éloge de vous, Maruts, ce chant est du poète Mândârya, fils de Mâna ; — venez avec le bien-être ;

nous-mêmes puissions-nous trouver une postérité, le bien-être, un enclos avec de l'eau courante.

Agastya.

169. A INDRA.

1. Indra, puisque tu es pour ceux-ci un protecteur qui les défend contre une grande, même contre une grande aversion, — toi qui es sage et prudent, accorde nous les faveurs des Maruts : car se sont les plus chères que tu possèdes.

2. Ils se sont unis à toi, Indra, (ces héros adorés) de tous les peuples et qui distribuent des dons parmi les hommes ; — l'attaque des Maruts est riante dans la conquête du glorieux prix du combat.

3. Ton glaive, Indra, est solidement attaché ; les Maruts dissipent l'horreur prolongée des ténèbres ; — cependant Agni brille au bûcher ; on dépose les offrandes, comme les eaux déposent un banc de sable.

4. Indra, donne-nous donc cette richesse, comme le présent d'une très puissante magnificence ; — que les chantres qui te plaisent, à toi (dieu) rapide, débordent d'aliments, comme une mamelle (déborde) de lait.

5. A toi, Indra, sont des biens très abondants qui font avancer tout (homme) pieux ; — que pour nous les Maruts soient miséricordieux, ces dieux qui déjà semblent vouloir se mettre en route.

6. Dirige vers (nous), Indra, (ces) généreux héros; viens promptement au terrestre séjour ; — puisque, (marchant) sur un vaste sol, leurs antilopes sont debout, comme les forces d'un ennemi au passage d'un fleuve.

7. Des redoutables et infatigables antilopes des Maruts qui arrivent on entend la rumeur ; — ils vont, avec leurs alliés et par leurs assauts, mettre en fuite, comme un homme endetté, le mortel (notre) agresseur.

8. Toi, Indra, avec les Maruts, donne aux enfants de Mâna et à toute sa race des présents où la vache soit au premier rang. — Dieu, tu es loué avec les dieux, loués (comme toi). Puissions-nous trouver le bien-être et un enclos avec de l'eau courante.

Agastya.

170. A INDRA

1. Ni à présent, ni demain : qui peut connaître celui qui échappe à la pensée ? — De tout autre la volonté est chancelante et le dessein s'évanouit.

2. Pourquoi, Indra, veux-tu nous tuer, nous Maruts tes frères ? — Sois bon pour nous ; ne nous frappe pas dans la bataille.

3. Pourquoi, frère Agastya, toi notre ami, nous dédaignes-tu ? — Nous savons tes intentions : tu n'as pas envie de nous rien donner.

4. Qu'on prépare le lieu-saint ; que d'abord on allume le feu ; — maintenant développons tous deux pour toi le sacrifice, où paraissent les immortels.

5. Maître de la richesse, tu règnes sur les richesses ; maître de l'amitié, tu es le plus généreux des amis ; — Indra, dis un mot aux Maruts, puis selon l'usage mange le beurre.

Agastya.

171. AUX MARUTS.

1. Je viens ici vers vous par la pensée ; avec un hymne j'implore la faveur des rapides ; — agréez (nos) offrandes, ô Maruts ; retenez (votre) colère ; laissez partir (vos) chevaux.

2. Cet humble éloge, ô dieux Maruts, composé avec le cœur, vous est offert par la pensée ; — venez à lui, heureux en pensée ; car vous vous réjouissez de la salutation.

3. Que, loués par nous, les Maruts soient miséri-

cordieux ; que, loué aussi, le seigneur nous donne le bonheur ; — que les bois de nos (bûchers) s'élèvent agréables tous les jours, ô Maruts, dans le désir de vaincre.

4. Loin de ce puissant Indra je m'enfuis, ô Maruts, tremblant de peur ; — c'est pour vous que ces offrandes étaient préparées ; nous les avons éloignées ; (de lui) ; ayez pitié de nous.

5. Avec la puissance par laquelle (aux yeux) des fils de Mâna apparaissent les vaches (du jour) au lever des éternelles (aurores), — avec les Maruts, ô taureau, donne-nous la gloire, redoutable avec les redoutables, solide, donnant la vigueur.

6. Soutiens, ô Indra, (ces) puissants héros ; avec les Maruts, calme ta colère ; — avec (ces) intelligents, sois victorieux ; puissions-nous trouver le bien-être (et) un enclos avec de l'eau courante.

Agastya.

172. AUX MARUTS.

1. Brillante soit votre marche ; brillant (soit) votre secours, (dieux) à la belle pluie, — Maruts qui reluisez comme des serpents.

2. Au loin, Maruts à la belle pluie, atteint cette flèche que vous avez ; — au loin (atteint) la pierre que vous lancez.

3. Les hommes de celui qui flétrit l'herbe, balayez-les, (dieux) à la belle pluie ; — relevez-nous pour la vie.

Agastya.

173. A INDRA.

1. Qu'un hymne s'élance et retentisse selon ta pensée ; chantons cet (hymne) qui monte vers le ciel, — puisque sur le gazon les vaches fécondes et pures ont pris place au céleste séjour.

2. Que le taureau mugisse avec les taureaux désireux de l'offrande, comme la bête affamée quand elle pousse un cri ; — Que le joyeux sacrificateur montre sa reconnaissance : l'époux qui vient au sacrifice amène les deux jumeaux.

3. Que le sacrificateur vienne faisant le tour des places préparées ; qu'il apporte sur la terre le nouveau-né de....... — Que le cheval qui mène le char hennisse ; que mugisse la vache ; que la parole, comme un messager, aille entre le ciel et la terre.

4. C'est à lui qu'avec piété on présente ces offrandes acceptables et encourageantes ; — qu'il les agrée, (cet) Indra à l'aspect merveilleux, facilement accessible comme les Véridiques (et) monté sur un char.

5. Loue cet Indra gigantesque, ce maître et seigneur monté sur un char, — plus belliqueux que celui même qui l'attaque de front, pareil au taureau, destructeur des plus obscures ténèbres.

6. Tandis que ainsi il s'élève puissamment au-dessus des hommes, le ciel et la terre s'ajustent à lui comme deux ceintures ; — Indra est entré dans le monde comme dans son domaine ; il porte à son gré le ciel comme une boucle de cheveux.

7. Toi, maître, qui dans les batailles couvres les braves, qui viens de très loin pour secouer le monde, — partageant ta joie et ton ivresse, Indra, (voici tes) gens qui avec des aliments t'acclament même comme leur seigneur.

8. Aussi bien les liqueurs (qui sont) dans le réservoir sont ta joie, quand les eaux divines t'enivrent au milieu d'eux ; — la troupe entière des vaches qui donnent la joie t'accompagne, quand tu viens avec intention vers ces seigneurs mêmes (et leurs) gens.

9. Par là puissions-nous être très bons amis et ainsi être favorisés de l'estime des hommes ; — qu'Indra soit l'objet de nos louanges et qu'ainsi avec l'hymne il conduise promptement l'œuvre (sainte).

10. Qu'il soit chez nous l'objet d'émulation pour les éloges des hommes, (cet) Indra qui a la foudre en

main; — comme ceux qui cherchent l'amitié du maître du château (l'honorent) dans les ordres excellents (qu'il donne), ceux qui désirent un médiateur honorent (Indra) par des sacrifices.

11. Car un sacrifice quelconque charme Indra; celui qui l'a seulement invoqué l'atteint par la pensée; — ainsi une halte agréable au bord d'un gué amène l'homme altéré; ainsi une longue route amène celui qui cherche un but.

12. Indra, ici avec les dieux ne nous (abandonne) pas dans les combats; car tu as, ô puissant, ta part dans les sacrifices, — toi, (dieu) fort, ami du beurre sacré, dont la voix même du Marut en troupe célèbre la majesté.

13. Cet éloge de nous, Indra, est pour toi; par lui, (dieu) aux chevaux jaunes, trouve une voie pour nous; — dirige-nous vers le bonheur; que nous trouvions le bien-être et un enclos avec des eaux courantes.

Agastya.

174. A INDRA.

1. Toi, roi Indra, et les (autres) dieux, garde les hommes; toi, (dieu) vivant, protège-nous; — tu (es) le maître des bons, notre seigneur, notre sauveur; tu es véridique, tu possèdes les trésors, tu donnes la victoire.

2. Tu as, Indra, vaincu des peuples aux paroles hostiles, quand (ton) secours a détruit les sept châteaux d'automne; — tu as, ô irréprochable, fait marcher les eaux courantes; pour le jeune Purukutsa tu as subjugué Vritra.

3. Amène à présent, avec ceux qui t'entourent, les épouses des héros et le ciel, ô toi invoqué par tous; — garde le feu dévorant et vainqueur; comme un lion dans son domaine, (garde) les œuvres de l'habitation.

4. Qu'ils frappent puissamment, ô Indra, dans leur

propre demeure, sous la conduite de celui qui porte la foudre ; — qu'il lâche les flots ; qu'il se précipite en combattant vers les vaches ; qu'il monte vaillamment les deux jaunâtres ; qu'il ranime les prairies.

5. Amène à Kutsa, ô Indra, ces chevaux du vent en qui tu t'es complu, (chevaux) infatigables et rougeâtres ; — ensuite que le soleil élève son disque, et que celui qui a la foudre en main marche contre (ses) rivaux.

6. Indra aux chevaux jaunâtres, exalté par le sôma, tu as frappé les faux amis, les impies, — ceux qui (t') ont vu devant eux comme compagnon de l'homme, ont été épargnés par toi et reçoivent (de toi) une postérité.

7. Indra, que le sage parle bas quand il compose un hymne ; qu' (Indra) fasse de la terre un coussin pour le méchant ; que le seigneur fasse les trois mondes brillants de pluie, et que dans (sa) demeure il détruise Kuyavâch dans la bataille.

8. Elles sont venues pour toi, Indra, ces (offrandes) toujours nouvelles et nombreuses, qui doivent faire durer ta force et ta colère ; — détruis comme leurs châteaux les destructeurs impies ; échappe aux coups de l'impie calomniateur.

9. Toi, mugissant Indra, précipite les eaux mugissantes, coulant comme des rivières ; — maître, puisque tu traverses le réservoir des eaux, donne une heureuse traversée à Tourvâça et à Yadou.

10. Sois pour nous, Indra, en tout temps, le plus sincère défenseur des hommes ; — donne-nous la victoire sur tous les ennemis ; que nous trouvions le bien-être et un enclos avec de l'eau courante.

Agastya.

175. A INDRA.

1. Enivre-toi ; pour toi, (dieu) aux chevaux jaunâtres, a débordé comme d'un grand vase l'enivrante liqueur ; — à toi fécond la goutte féconde, vigoureuse, cause de mille (plaisirs).

2. Qu'à toi parvienne notre liqueur enivrante, féconde, choisie, — puissante, ô Indra, vermeille, victorieuse, immortelle.

3. Car c'est toi, maître généreux, qui fais avancer le char de l'homme ; — puissant, tu as par ta splendeur brûlé le Dasyu impie comme un vase (de bois).

4. Sage seigneur, dérobe par ta force une roue au soleil ; — pour frapper Çushna amène Kutsa sur les chevaux du vent.

5. Car ton ivresse est très puissante, et ton activité est souveraine ; — (ces deux vertus) qui ont tué Vritra et découvert des trésors, souviens-t'en, toi qui procures beaucoup de chevaux.

6. Puisque pour les anciens chantres, Indra, tu as été agréable, comme les eaux pour un (homme) altéré ; — je récite pour toi ce capitule ; puissions-nous trouver le bien-être et un enclos avec de l'eau courante.

Agastya.

176. A INDRA.

1. Enivre-toi ; pour la satisfaction de notre vœu ; jus fécond. pénètre Indra ; — tu t'élances frémissant; tu ne trouves pas d'ennemi devant toi.

2. Fais pénétrer nos voix jusqu'à celui qui est actif entre tous ; — que (ce) fécond ne laboure pas l'orge avec laquelle il sème sa nourriture.

3. Tout est dans ses mains ; (il est) le trésor des cinq classes d'hommes. — Saisis celui qui nous hait ; comme l'arme céleste, tue-le.

4. Tue également celui qui ne fait pas de Sôma — et (l'être) difficile à détruire qui ne t'est pas agréable.

5. Tu as aidé cet impétueux auquel les chants faisaient cortège ; dans la bataille, Indu, tu as aidé par des forces (nouvelles) le fort cheval d'Indra.

6. Puisque pour les anciens chantres, Indra, tu as été agréable, comme les eaux pour un (homme)

altéré, — je récite pour toi ce capitule ; puissions-nous trouver le bien-être et un enclos avec de l'eau courante.

Agastya.

177. A INDRA.

1. Vienne celui qui commande aux peuples, le taureau des hommes, le roi des nations, Indra, beaucoup invoqué ; — loué, prêtant l'oreille, qu'il (vienne) à mon secours ; ayant attelé les deux jaunâtres vigoureux, viens vers (nous).

2. Ces taureaux vigoureux, Indra, ces chevaux que la prière attelle et qui traînent un char fécond, — monte-les ; avec eux viens vers nous ; nous t'appelons, ô Indra, au sôma préparé.

3. Monte sur ton char fécond, fécond (toi même) ; pour toi les sômas sont extraits ; (pour toi) on a fait les aspersions de beurre ; — après avoir attelé les deux vigoureux jaunâtres, taureau des nations, descends vers moi.

4. Voici le sacrifice destiné aux dieux ; voici l'offrande, les prières, Indra ; voici le sôma ; — sur ce gazon étendu viens, ô puissant ; assieds-toi et bois ; dételle ici tes deux jaunâtres.

5. Indra bien loué, viens vers les prières d'un poète, fils de Mâna ; — puissions-nous en t'invoquant trouver une demeure par ton secours ; puissions-nous trouver le bien-être et un enclos avec de l'eau courante.

Agastya.

178. A INDRA.

1. Puisque tu as, Indra, ce mérite d'avoir été un appui pour tes chantres, ne fais pas échouer un vœu qui fait notre joie ; que je jouisse de tous tes (présents) ; protège (ma) vie.

48

2. Certes le roi Indra ne saurait nous faire tort des œuvres que les sœurs accomplissent dans leur demeure ; — pour lui ont même coulé les liqueurs fortifiantes ; qu'Indra vienne participer à nos marques d'amitié et à l'offrande.

3. Qu'Indra, (notre) maître, triomphe avec (ses) hommes dans les batailles ; qu'il écoute l'appel d'un poète suppliant ; qu'il amène (son) char près de (son) serviteur ; puisque aussi bien il a suscité (ces) chants.

4. Ainsi, avec ses hommes, qu'Indra, par désir de la gloire, consumant les aliments, visite (ses) amis ; — dans une rencontre où l'on échange des paroles, le discours explicatif du sacrificateur fait l'éloge des offrandes.

5. Que par toi, seigneur Indra, nous vainquions des ennemis qui se croient grands ; — sois notre sauveur ; sois pour notre prospérité ; que nous trouvions le bien-être et un enclos avec de l'eau courante.

Agastya.

179. LOPAMUDRA ET AGASTYA.

1. [Lop. parle :] Depuis beaucoup d'années je me fatigue les soirs, les jours, pendant les aurores qui font vieillir ; — la vieillesse détruit la beauté des corps ; que maintenant donc les maris s'unissent aux femmes.

2. Car les anciens fidèles, qui s'entretenaient avec les dieux des vérités de la foi, eux-mêmes se montrèrent féconds ; car ils n'arrivèrent pas au bout ; que maintenant donc les femmes s'unissent aux maris.

3. [Agastya :] Puisque les dieux n'aident pas en vain celui qui s'est fatigué, triomphons nous deux de tous les ennemis ; — vainquons ici dans un combat aux cent ruses ; pour cela tous deux réunissons ensemble l'homme et la femme.

4. Du taureau qui refuse le désir m'est venu ; il vient de naître en (moi) je ne sais d'où ; — Lôpamu-

drâ veut séduire (son) mari ; il est raisonnable, et la folle l'épuise (tout) essoufflé.

5. Buvez tous deux ce sôma ; approchez, je vous en prie ; — le scandale que nous avons fait, qu'il qu'il nous le fasse pardonner ; car le mortel a beaucoup de désirs.

6. Agastya, bêchant avec ses bêches, désirant famille et force, — éleva, richi terrible, des (enfants des) deux sexes ; il eut chez les dieux ses vœux réalisés.

Agastya.

180. AUX AÇWINS.

1. Vos chevaux aux belles rênes (traversent) les airs, quand votre char vole autour des flots ; — vos jantes d'or éclaboussent ; buvant le sôma, vous accompagnez les aurores.

2. Quand vous approchez du coursier qui s'élance, viril, impétueux, — quand une sœur vous amène, (dieux) partout célébrés, (le prêtre vous) supplie pour l'aliment et le bien-être, ô buveurs de sôma.

3. C'est vous qui dans une vache à frais lait avez mis le lait épais qu'elle avait auparavant ; — tandis que dans le bois, comme un voleur, le brillant (pontife) avec le beurre officie pour vous, (dieux) qui apparaissez au temps voulu.

4. C'est vous qui pour Atri, selon son désir, avez rendu un aliment brûlant doux comme un cours d'eau ; — pour cela, vaillants Açwins, à vous (s'adresse) celui qui désire des troupeaux ; comme le roues d'un char, on va vers vous avec la douce lis queur.

5. Puissé-je, pour (obtenir) un présent, vous tourner (vers moi), ô merveilleux, comme (fit) par le don d'une vache le vieux fils de Tugra ; — un cortège joyeux accompagne votre œuvre ; le filet du mal est usé pour vous, protecteurs du sacrifice.

6. Quand vous attachez vos attelages, (dieux) à la

belle pluie, vous laissez partir la pensée sous ses propres lois ; — que le maître du sacrifice vous réjouisse et vous pénètre, comme un vent (doux) ; pour sa joie, il reçoit, comme un dévoué serviteur, sa nourriture.

7. Car nous-mêmes, vos chantres sincères, nous nous vantons (quelquefois) : l'avare ressemble à l'honnête homme ; — mais vous, Açwins irréprochables, vous protégez même celui qui joue contre vous, (dieux) féconds.

8. Car c'est vous-mêmes, Açwins, que chaque jour, en versant (le sôma) de la bouche plaintive (du vase), — Agastya, honoré parmi les hommes et (entouré) de milliers d'hommes, appelle comme une conque sonore.

9. Quand vous vous avancez portés par la force de votre char, vous allez devant vous versant (la pluie) comme le prêtre humain (qui verse le sôma) ; — donnez donc aussi de beaux chevaux à (ces) seigneurs, ô Véridiques ; que nous obtenions la richesse.

10. Ce char que vous avez, Açwins, nous voulons en ce jour l'appeler par des louanges et pour notre bonheur, ce (char) adorable, — qui, la roue intacte, fait le tour du ciel ; puissions-nous trouver le bien-être et un enclos avec de l'eau courante.

Agastya

181. AUX AÇWINS.

1. Combien, ô très chers, (représente) de bien-être et de richesses ce qu'en officiant vous avez emporté d'eau-sainte ? — Ce sacrifice a fait une louange pour vous, possesseurs des trésors, secours des hommes.

2. Que vos chevaux brillants, buveurs de lait, vites comme le vent, célestes coursiers — rapides comme la pensée, féconds, au dos allongé, souverains, vous amènent ici, Açwins.

3. Que, descendant comme un torrent, vienne pour le bonheur votre char au large siège, — ô vous qui montez ce fécond, (ce char) adorable, plus rapide que

la pensée et qui veut être au premier rang, ô purs esprits.

4. Nés en des lieux divers, (doués) d'un corps immaculé, ils ont été invoqués ensemble sous leurs propres noms : — l'un de vous est le victorieux, le Seigneur du bon sacrifice ; l'autre est dit fils fortuné du ciel.

5. Qu'en glissant votre char à l'aspect rougeâtre s'avance selon vos désirs vers nos demeures : — les deux Jaunâtres de l'un de vous font déborder d'aliments les airs agités, ô Açwins, avec des hennissements.

6. Votre (char) automnal, victorieux, tel qu'un taureau, marche en lançant de nombreux jets de lait doux : — sous les pas de l'autre, que les rivières débordent d'aliments; que, s'avançant et montant, elles arrivent jusqu'à nous.

7. Pour vous, constants et sages Açwins, le chant a pris l'essor, s'écoulant puissamment par trois chemins ; — loués tous deux, aidez un suppliant; sur un chemin mauvais entendez mon appel.

8. Cet éloge de votre forme brillante, dans cette assemblée au triple gazon, inonde les hommes ; — votre fécond nuage, ô féconds, a débordé, servant les hommes, comme sous une pluie de lait.

9. Tel que le sage Pûshan, ô Açwins, le (prêtre) avec le beurre vous chante, comme (il chante) Agni et l'Aurore ; — puisque je vous appelle en vous servant et en vous louant, puissions-nous trouver le bien-être et un enclos avec de l'eau courante.

Agastya

182. AUX AÇWINS.

1. Voilà l'usage ; réglez-vous bien sur lui ; le char est abondant ; réjouissez-vous, gens sages ; — (voici) ces deux qui animent la pensée, purs esprits, trésors de Viçpalâ, enfants du Ciel, bienfaisants pour le pieux.

2. Tels qu'Indra, purs esprits, tels que les Maruts, merveilleux les plus merveilleux, cochers les meilleurs des cochers, — vous menez un char plein et chargé de lait ; avec lui vers un serviteur venez, Açwins.

3. Que faites-vous maintenant, ô merveilleux ? Pourquoi restez-vous en place! Il y a bien quelque homme impie qui se réjouit ; — marchez, faites vieillir l'avare ; donnez de l'éclat au sage qui aime à vous glorifier.

4. Détruisez les chiens qui aboient; tuez les ennemis ; vous connaissez cela, Açwins ; — la parole du chantre, rendez-la fructueuse ; tous deux, ô Véridiques, secondez ma prière.

5. C'est vous qui avez fait sur les eaux ce navire animé, ailé, pour le fils de Tugra, oui, — avec lequel parmi les dieux, par la pensée, vous l'avez retiré et, d'un rapide essor, vous êtes envolés du vaste courant.

6. Le fils de Tugra, enfoncé dans les eaux, plongé dans une obscurité sans prise, — quatre navires, se plaisant sur le sein (des ondes), envoyés par les Açwins, le passent (à l'autre bord).

7. Quel est donc cet arbre situé au milieu des flots que le fils de Tugra en détresse entoura de ses bras ? — Il prit comme les plumes d'un oiseau volant; et vous, Açwins, vous l'avez porté en haut, oui, pour votre gloire.

8. Héros véridiques, qu'il arrive jusqu'à vous cet hymne que les fils de Mâna ont chanté ; — par cette assemblée qui vous offre aujourd'hui le sôma, puissions-nous trouver le bien-être et un enclos avec de l'eau courante.

Agastya

(*A suivre*). EMILE BURNOUF.

Les

Apocryphes Ethiopiens

Traduits en Français par René Basset

(*Suite de la page 704*)

Lorsque Notre-Dame Marie, *la sainte Vierge*, eut ainsi parlé, la terre trembla, la roche se fendit, les tombes se découvrirent, les portes fermées s'ouvrirent : du ciel descendirent douze troupes d'anges qui se tinrent à droite et à gauche ; leurs armées suivirent leurs chefs. Avec eux descendit Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, ayant avec lui dix mille myriades : dix mille se tenant à sa droite, dix mille à sa gauche ; dix mille devant lui et dix mille derrière lui ; sept lumières devant lui, sept lumières derrière lui ; quatorze troupes de lumières (58 : sept lumières) devant sa face, brillant plus que dix mille soleils et lunes. A cette vue, Notre-Dame Marie ressentit une grande crainte ; elle tomba comme morte sur la terre. Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ étendit la main, releva la Vierge sa mère et la fit tenir debout devant lui. « Ma mère, dit-il, que t'est-il arrivé ? Pourquoi pleures-tu ? toi qui m'a porté autrefois dans ton sein, qui m'a porté sur ton dos : qu'est-ce qui t'a effrayée et épouvantée à ce point que tu es tombée sur le sol ? ». La Vierge bénie répondit à son Fils bien-aimé : « Je ne t'ai jamais vu ainsi auparavant, moi qui t'ai porté dans un corps mortel et visible ; *à présent je te vois avec*

la redoutable puissance du feu. Auparavant, je te voyais avec l'apparence d'un homme, maintenant je te vois avec l'aspect *redoutable et* terrible ».

Notre-Seigneur lui répondit : « O ma mère, toi qui m'as porté dans ton sein pendant neuf mois et cinq jours, qui m'as porté sur ton dos, qui m'as nourri du lait de tes mamelles, plus doux que le miel et le sucre, plus blanc que le lait (ordinaire), plus limpide que l'eau du jardin d'Eden (*Edom*), que ferai-je pour toi et, ô Marie ma mère, pour quelle œuvre m'as-tu appelé ? Quelle demande t'accorderai-je (7) ? Que veux-tu de moi ? Que ferai-je pour toi ? »

La Vierge bénie dit à son Fils bien-aimé : « Mon Fils et mon Bien-aimé, mon Seigneur Jésus-Christ, mon Dieu, mon Sauveur et mon Roi ; tu es mon espoir, mon refuge, ma force : *c'est en toi que je mets ma confiance ;* par toi j'ai été fortifiée dans le ventre de ma mère ; tu m'as protégé dans son sein : c'est toi que je mentionnerai en tout temps et à la fin des jours ; tu es né de moi par ta volonté et avec le consentement de ton Père et de l'Esprit saint. Maintenant, mon Seigneur, écoute ma prière et ma demande, prête l'oreille aux paroles que ma bouche prononcera. Je suis ta mère Marie et ta servante, je te demande, pour ceux qui feront ma commémoration, pour ceux qui construiront des églises en mon nom, bâtis-leur des demeures de lumière qui ne seront pas détruites ; celui qui vêtira un homme nu en mon nom, habille-le, Seigneur, *du vêtement des noces célestes et* de la cotte de maille de justice que n'a pas tissée et que n'a pas faite la main de l'homme et qui est admirable

(7) Le ms. 58 ajoute : « ton serviteur Egalé ».

a voir. Celui qui visite les pauvres en mon nom, visite-le avec ta miséricorde et ta clémence. Celui qui nourrit l'affamé et donne à boire à l'altéré en mon nom, fais-le asseoir, Seigneur. à ta table céleste. Celui qui désaltère en mon nom l'homme altéré, fais-le boire au fleuve de l'eau de la vie qui coule du jardin d'Eden. Celui qui console l'affligé en mon nom, soulage-le, Seigneur, quand son âme sortira de son corps. Celui qui égaie l'attristé, réjouis-le, Seigneur, et place-le parmi tous tes saints qui te plaisent et accomplissent ta volonté. Quant à celui qui écrit et à celui qui fait écrire ce livre (8), écris leur nom dans le Livre de vie *avec une plume d'or*. Pour celui qui suspend à son cou cette prière, accorde-lui, de ta part, ô Seigneur, une belle récompense comme l'œil de l'homme n'en a jamais vu, comme l'oreille n'en a jamais entendu mentionner, comme le cœur de l'homme n'en a jamais imaginé. Je te le demande et je t'en supplie, Seigneur, quiconque croira en moi, délivre-le des Enfers. Celui qui chantera mes louanges le jour de ma fête, fais-lui entendre, ô Seigneur, les chants des chœurs des anges spirituels ».

Le Seigneur lui répondit : « Qu'il soit fait comme tu dis. Celui qui aura bâti des églises sous ton invocation, je lui construirai des demeures de lumières et je lui donnerai une place brillante dans le royaume des cieux ; je lui concilierai la faveur de mon Père et de l'Esprit saint. Celui qui aura visité les malades en ton nom, je le visiterai quand il sera malade et couché

(8) Le ms. 58 remplace cette phrase par : « Pour moi, ton serviteur Egalé, qui ai fait écrire la louange de la Vierge et pour celui qui a écrit cette prière ».

dans son lit ; quand il sortira de ce monde caduc, je ne lui ferai pas boire l'amertume du calice de la mort, et je ne le laisserai pas seul jusqu'à ce qu'il soit venu dans le royaume des cieux. Si les esprits du mal le réclament, je l'assisterai et je serai pour lui un défenseur au jour de son affliction. Celui qui aura habillé un homme nu en ton nom, je l'habillerai du vêtement de la Vie, qui n'a été ni filé ni tissé et qu'il est difficile de voir; je le couronnerai de la couronne de la vie éternelle et sans fin. Celui qui, en ton nom, aura nourri de son pain l'affamé, je le nourrirai du pain que n'a pas fait la main humaine. Celui qui aura abreuvé en ton nom l'homme altéré, je lui ferai boire la coupe de l'eau de la vie qui jaillit du jardin d'Eden plus douce que le miel et le sucre. Celui qui aura consolé l'affligé en ton nom, je le consolerai quand il sera en proie à la douleur et au chagrin. Celui qui, à cause de toi, aura réjoui l'homme affligé, je le réjouirai dans mon royaume *et dans celui de mon Père céleste*. Celui qui aura fait écrire *ou qui aura écrit* ta louange, j'écrirai son nom dans le Livre de Vie. Celui qui aura donné en ton honneur une lampe *à l'église*, je ferai briller pour lui dans le royaume des cieux une lampe sept fois comme le soleil (Isaïe, xxx, 26) « et que la lune ». Celui qui aura donné ton nom (à son fils ou) à sa fille, je lui accorderai ma faveur avant les êtres célestes et les êtres terrestres. — Partout où sera cette prière, (où sera ton nom, où sera placée ton image) où ton nom sera invoqué, où l'on fera ta commémoration, *si quelqu'un prie devant ton image* (9), les puissances des mauvais génies ne s'approcheront pas

(9) Mss. 68 : Si quelqu'un invoque ton nom.

de lui ; les armées impures des ténèbres et tous les esprits malfaisants s'éloigneront de lui. — Quiconque portera sur lui cette prière, la puissance de l'Ennemi ne prévaudra pas contre lui et ne l'attaquera pas ; les mauvais esprits ne s'approcheront pas de lui, non plus que l'Esprit étranger ou immonde, ni de nuit, ni de jour, soit qu'ils se manifestent par une piqûre d'épine ou par un heurt du pied (10) ; soit qu'ils se manifestent par un songe nocturne ou dans la journée soit par... (58 *h'anak'a*, 68 *h'anik'a ?)* de pain, ou par.... *(h'anzíza ?)* d'eau ou de vin ; soit dans l'ivresse et la colère, soit par . . . . (11) ; soit par le mal de tête, soit par le mal de dents ; par l'amertume de la bouche ou par le mal de cœur ; soit par la maladie de la variole ou par un mal à la main et au pied ; soit par la fièvre maligne, où par un catarrhe : soit par le mal de ventre ou par le tremblement ; sur mer ou sur terre ; *dans les arbres ou dans les pierres, dans le feu* (12), ou dans l'eau ; par l'orgueil, *par la volupté*, par la raillerie et par la haine ; par les cris des bêtes ou par les chants des oiseaux ; par la chaleur du soleil, la gelée ou la neige ; par l'agitation violente des vents, par la morsure des chiens, par celle des serpents, par celle des vipères et des scorpions ; par la conflagration de l'incendie, par le flux de sang ; dans les ténèbres de la nuit ou la lumière du jour, aucun de ces esprits ne pourra s'approcher (de celui qui portera cette prière) (13). Le

(10) Ce qui était considéré comme un présage, comme il semble par un passage des *Clémentines* cité par Dillmann, *Lexicon æthiopicum*, col. 983, s. v° *ĕnqaft*.

(11) *Bafaháq* (68 *bafah'âq*) *oua baqah'ár* (?)

(12) Le ms. 68 remplace cette phrase par : dans les forêts.

(13) 58 : ton serviteur Feré-Kahën.

mauvais œil l'épargnera (et ne pourra frapper celui qui portera cette prière; si on la récite, les voleurs de blé ne pourront s'approcher des champs, non plus que ceux qui dérobent du froment, de l'orge, ou toute espèce de récolte; il en sera de même de la force des animaux de jour et de nuit ; s'ils apparaissent, ils ne pourront rien contre lui, ni la force de la grêle et des sauterelles de diverses espèces : tout cela ne pourra approcher de celui qui portera cette prière. Tous ceux qui la porteront seront à l'abri de l'épizootie, de la sécheresse, de la captivité malheureuse; quiconque portera cette prière, je le sauverai de tout chagrin, de toute souffrance); il échappera à toute maladie grave. S'il est atteint d'une maladie guérissable, je l'en délivrerai rapidement ; s'il a commis des péchés, ils lui seront remis. Si sa maladie est mortelle, je lui enverrai des anges de lumière qui porteront son âme vers un lieu de lumière et *me l'amèneront* ; les mauvais anges n'approcheront pas de lui ; les esprits du mal qui sont dans le firmament du troisième ciel ne le revendiqueront pas. C'est moi qui le réclamerai et qui serai son guide au jour de son chagrin; j'irai à lui avec mon Père et le Paraclet; avec moi viendront les douze armées des anges ornés de colliers d'or, portant des encensoirs et des anneaux d'or, des vêtements précieux, des couronnes d'or et de nard ressemblant à l'arc-en-ciel, (les uns de feu, les autres de foudre) jusqu'au cinquième ciel pour recevoir celui qui aura porté cette prière (14). Je le prendrai sur ma poitrine, je lui ferai passer la mer de feu et je le ferai arriver devant mon trône. Quand les milices célestes

(14) 58 : ton serviteur Feré-Kahën.

le verront, elles pousseront des cris d'allégresse, applaudiront avec leurs ailes, (frapperont le sol de leurs pieds), se réjouiront à cause de lui, et entoureront cet homme qui aura porté cette prière. N'as-tu pas entendu, ma mère, ce que je dis dans mon saint Evangile : « L'homme qui possède cent brebis ; s'il perd l'une d'elles, n'en laisse-t-il pas quatre-vingt-dix-neuf dans le désert pour chercher celle qu'il a perdue ? — Quand il l'a retrouvée, il la porte sur ses épaules et il s'en réjouit plus que des quatre-vingt-dix-neuf qu'il n'a pas perdues. Il appelle ses amis et ses voisins et leur dit : Réjouissez-vous avec moi, j'ai retrouvé celle qui était perdue. En vérité, je vous le dis, il y aura une plus grande joie dans les cieux pour un pécheur qui se repend que pour quatre-vingt dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence » (15). Toutes les milices célestes se réjouiront à cause de celui qui aura porté cette prière (16). Quand son âme sortira de son corps et quittera ce monde de passage, je lui montrerai ma montagne sainte (Cf. Isaïe LVI. 7) et je le ferai rentrer en grâce près de mon père. Partout où sera cette prière, il y aura compassion, miséricorde, grâce et joie éternellement. Les endroits où l'on récitera cette prière seront à l'abri de la peste, de la maladie, de...... (58 *aknâouâfé*: 68 *ĕkouâfil?*) et de toutes les maladies dangereuses, suivant leurs noms. Celui qui portera cette prière, je le bénirai, lui, sa femme, ses enfants, tous ses biens et tout ce qu'il demandera en ton nom par cette prière et par cet écrit : soit qu'il se lave, soit qu'il exorcise, soit qu'il boive, (soit qu'il fraie sa voie), soit

(15) Luc. xv, 4-7.
(16) 58 : ton serviteur Feré-Kâhĕn.

qu'il fasse des aspersions dans sa maison avec un cœur pur, une foi orthodoxe, sans incrédulité. J'examinerai rapidement sa prière et je ferai ce que désire son cœur. Michel et Gabriel iront à lui et le serviront partout où il sera. Toutes les troupes des anges viendront contempler assidûment celui qui portera cette prière. Vierge Marie, ma mère qui m'as enfanté, je t'ai accordé tout cela en présent, (j'ai fait alliance avec toi), et je t'ai donné la gloire dans le ciel et sur la terre ».

La bienheureuse Vierge lui demanda : « Dis-tu vrai ? mon fils ? » Le Seigneur Jésus reprit : « Je te jure que je ne te mens pas, ô Marie, ma mère : je te jure par le Seigneur, mon Père, par Christ qui est mon nom, (par le Paraclet, l'Esprit saint) par Michel, l'ange de ma Sagesse ; par Gabriel, qui a annoncé ma naissance par les quatre animaux qui portent mon trône, qui ont sept ailes et beaucoup d'yeux ; par les vingt quatre vieillards célestes qui encensent mon trône (et célèbrent la gloire de mon essence ; par les dix mille anges) qui se tiennent à ma droite, (par les dix mille qui se tiennent à ma gauche ; par les dix mille qui sont devant moi, par les dix mille qui sont derrière moi), par les milliers de myriades, par les dix mille anges qui veillent : par Adam l'ancien, mon premier-né, par Abel et par Seth (*Sèt*), par Qâïnân et Malâlëël, par Hénos *et Hënok*, par Yârès et Mathusalem (*Mâtousâlâ*), par Noé (*Nokh*) mon serviteur, avec qui j'ai conclu une alliance dans les cieux et sur la terre en lui disant : « Je ne détruirai plus désormais la terre par les eaux du déluge (17). » Je le jure par Mel-

(17) Genèse, IX, 11, 15. Le texte cité ici n'est pas conforme à la version éthiopienne de la Bible. Cf. Dillmann, *Octateuchus æthiopicus*, Leipzig, in-4°, 1853-1855, p. 16.

chisédec (*Malka-S'édèk*) mon prêtre et mon symbole; par Abraham, mon bien-aimé; par Isaac (*Yĕsh'aq*) mon serviteur: par Jacob (*Ya'ĕqob*) mon saint en qui j'ai planté douze rameaux: par Juda (*Yĕhoudâ*), par Fârès, par Benjamin (*Bĕnyam*) par Lévi (*Léoni*) par Issachar (*Yĕsâkor*) par le peuple des douze tribus d'Israel, par tous les saint péres innocents, par Hénok, par Elie (*Elyâs*) les écrivains de mes commandements. Je te le jure par tes entrailles pures où j'ai habité pendant neuf mois et cinq jours; par tes mamelles où j'ai bu un lait plus doux que le miel et le sucre, « plus blanche que l'eau d'Eden. » Je te le jure par les quatorze myriades d'enfants de Bethléem que fit tuer Hérode à cause de moi; par les quinze prophètes qui ont annoncé mon règne ; par les douze apôtres, mes envoyés ; par tous mes disciples qui ont sacrifié leur vie à cause de moi; par le ciel, ma demeure, par la terre qu'ont foulée mes pieds, *par les quatre-vingt dix-neuf classes d'anges* par la flamme du feu de mon voile, par les sommets qui sont ma demeure; *par l'effusion de mon sang et par la douleur de ma mort* (18); par mon séjour de trois journées dans le sein de la terre; par ma descente aux Enfers, par ma sortie du tombeau, par ma résurrection d'entre les morts le troisième jour, par mon ascension aux cieux; par ma seconde venue dans une grande gloire; par mon saint corps; par mon saint sang; par la Jérusalem libre; par la Sion céleste ornée de gloire; par le sabbat des chrétiens où j'ai été enfanté, *où j'ai été baptisé,* où j'ai divulgué ma résurrection pour la vie et le salut; par la sainte Eglise,

(18) Ms. 68 : par la blessure de mon côté, par mes souffrances et par ma mort.

l'épouse ornée ; par la montagne de Sion ; par la montagne des Oliviers, entrée de mon royaume ; par le Golgotha, mon tombeau, (par la montagne du Tâbor, ma retraite sur laquelle a eu lieu ma Transfiguration ; par l'Église chrétienne, ma fiancée) ; par ton image blanche et brillante, par tout cela, je te jure, Vierge Marie ma mère, toi qui m'a mis au monde que ma promesse ne te trompera pas, *que ma parole ne sera pas fausse* envers toi et que je n'oublierai pas l'assurance que je t'ai donnée. Si un sanctuaire est consacré en ton nom, je l'habiterai et j'agréerai le parfum de ses holocaustes comme celui d'Abel « le juste » (19).

La Vierge bénie lui répondit : « Sois béni ainsi que ton Père et l'Esprit saint toi qui m'as accordé tout cela par ta volonté. Louange à toi, Seigneur, gloire à ton règne « et à l'esprit saint vivificateur. » Louange à ton Père céleste, à tout moment, maintenant et dans les siècles des siècles. Amen. »

Notre-Seigneur, ayant terminé son entretien avec sa mère, lui donna le salut et remonta aux cieux en grande gloire. La Vierge s'en retourna dans sa maison avec une joie immense en louant le Seigneur et en disant : « Sois béni, Seigneur ; que ton nom soit glorifié et béni avec ton père et l'Esprit saint, dans les siècles des siècles Amen » (20).

(19) Le ms. 68 ajoute ces mots étrangers au texte : « De même que tu as fait un pacte avec ton serviteur Oualda-Mikâèl.

(20) Ms. 58 ; « Que la prière, la bénédiction et la demande de Notre-Dame la Sainte Vierge Marie, mère du Seigneur, soient avec son serviteur Oualda-Mikâèl, dans les siècles des siècles, Amen »

Le Directeur Gérant ; F. Deschamps.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie DESTENAY

Les

Apocryphes Ethiopiens

Traduits en Français par René Basset

(*Suite de la page* 768.)

APPENDICE

PRIÈRE DE LA VIERGE A BARTOS

(Version arabe)

Au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit, en un seul Dieu.

Histoire de l'apôtre Mathias (*Matyâs*) et des miracles que fit Notre Dame la Vierge Marie (1), qu'a fait connaître S. Cyrille (*Kirlos*), patriarche de Jérusalem (*Ourchelim*) : il l'avait trouvée écrite dans une bibliothèque du temps des Apôtres...

Après la résurrection de Notre-Seigneur Jésus (*Yasou'*) le Messie d'entre les morts, il apparut aux douze Apôtres et les chargea d'aller annoncer le saint Évangile dans les contrées du monde. Notre-Dame la Vierge Marie était à Jérusalem avec d'autres vierges : Satan (*Ech cheït'an*) inspira au cœur des chefs des prêtres et des Juifs de chasser de cette ville la Vierge immaculée. Le cœur affligé à cause du complot des Juifs, elle se dit : « que faire ? où aller ? Auprès de qui me retirer, puisque mon Fils chéri est

(1) Le texte arabe porte une forme barbare : Mahimaham qui paraît être une altération de Mariham qu'on rencontre dans le texte éthiopien. Dans le ms. 143, anc. fd arabe, on lit maratmariam (du syriaque marta mariam, Notre-Dame Marie ?)

parti vers les cieux et les Apôtres dans le monde pour prêcher les nations. J'irai vers Jean (*You-h'annâ*), le bien-aimé de mon Fils à Ephèse (*Efesis*) ou à Bart'os près de l'apôtre Mathias. Tandis qu'elle réfléchissait, le Seigneur Jésus lui apparut et lui dit : « Salut, ma mère, pourquoi as-tu le cœur affligé ? Il n'y a personne qui puisse te nuire. Lève-toi, ma mère, monte sur ce nuage de lumière et va dans la ville de Bartos pour tirer Mathias de prison, car il est attaché avec des chaînes de fer ; il se trouve dans une extrême détresse, n'ayant auprès de lui aucun apôtre pour le fortifier : c'est toi qui le délivreras ainsi que tous les gens de la ville par la prière que je t'ai apprise quand j'étais sur le bois de la Croix, afin que le Père et l'Esprit saint soient glorifiés avec moi à cause de toi, ma mère. Il n'y a personne que toi qui puisses sauver cette ville. Ma mère, ne crains pas, je serai avec toi en tout temps et je ne te quitterai pas. » Quand Notre-Dame eut entendu ces paroles du Sauveur, elle se réjouit beaucoup et son visage s'illumina. Jésus ordonna à un nuage qui la transporta et l'amena à la porte de la ville. (2)

Tandis que Notre-Dame se tenait à la porte de Bartos, elle trouva une vieille femme assise en pleurant hors de la ville. En la voyant, la Vierge lui dit : « Pourquoi pleures-tu, femme ? Que t'est-il arrivé ? Fais-moi savoir ce que tu as, et mon Fils Jésus-Christ t'aidera ». La vieille lui répondit : Prends garde que quelqu'un de cette ville ne t'entende pendant que tu mentionnes ce nom de Jésus le Messie, de peur que tu n'éprouves du mal, car tu es une étrangère. » Notre-

(2) Dans l'apocryphe intitulé « *Passage de la Vierge* », c'est également un nuage qui dérobe Marie à la persécution des Juifs.

Dame lui demanda : Fais-moi connaître ce qui t'arrive et pourquoi tu es assise ici à pleurer. » Elle lui répondit : « Ma sœur, il y a trois jours qu'un homme nommé Mathias est entré dans cette ville : il a fait de grandes merveilles en vertu de ce nom de Jésus le Messie : il a chassé les démons, ressuscité les morts, rendu la vue aux aveugles ; une foule de gens l'a suivi en disant : Il n'y a de Dieu que le Dieu de Mathias « Lorsque le gouverneur Macédonius (3) l'a appris, il l'a fait venir attaché, et quand il a comparu devant lui, il a lui dit : N'est-ce pas là le nom sous lequel tu annonces un Dieu nouveau, Jésus-Christ, ô magicien qui a ensorcelé les gens de cette ville si bien qu'ils ont abandonné Apollon ». Saint Mathias lui répondit : « Macédonius, tu dis que cet Apollon misérable, fabriqué par la main des hommes, est Dieu ! Quelle grande folie existe dans le cœur des humains, pour invoquer, comme son Dieu, le bois et la pierre !.. Si tu veux, je ne le laisserai pas dans son temple, mais je donnerai ordre à la terre de l'engloutir et on n'en trouvera plus trace à jamais. Quel est le Dieu qui a créé le ciel, la terre, les mers, les arbres, les montagnes, l'homme et les animaux, sinon le Dieu très haut qui est en tout lieu. Il a créé les deux grands luminaires pour éclairer le ciel, et il a créé l'homme à son image et sa ressemblance pour le louer et le glorifier. Revenez à présent au Dieu vivant ; repentez-vous, cessez de pécher et Dieu vous pardonnera ». Le gouverneur Macédonius dit à ses serviteurs : « Saisissez-le ainsi que tous ceux qui sont avec lui, emmenez-les en prison et livrez-en un cha-

(3) Le texte porte Makrouinous ou Makdouinous, Malarouinous, Makrinous. On pourrait aussi lire Macrobios (Makroubyous).

que jour à mon fils pour qu'il le dévore. Alors ils les conduisirent en prison et ils parcoururent la ville, saisissant les petits et les grands. Mais voici qu'un nuage a enlevé Mathias d'entre leurs mains, sans qu'ils sachent où il est allé. Ils ont emmené tout le monde en prison et le gouverneur a fait proclamer dans la ville que sa colère s'est calmée, que nul de ceux qui se sont cachés n'éprouvera de mal et qu'ils se montrent. Peut être Mathias apprenant cela reviendra vers la ville et on le saisira pour le tuer. J'ai entendu dire que l'homme de Dieu doit rentrer à Bart'os pour aider les fidèles qui s'y trouvent. Alors je suis venue m'asseoir ici afin que, lorsqu'il reviendra, je l'amène à mon fils, car le démon est en lui : voilà trois jours qu'il ne l'a pas laissé manger, ni boire, ni dormir. Voilà, je t'ai raconté ce qui est arrivé dans cette ville à cause de ce nom de Jésus pour que tu n'éprouves pas du mal à cause de lui. »

Quand la Vierge eut entendu ces paroles, elle dit à la femme : « Lève-toi, étends ton voile. » Elle se leva et étendit son voile. La Vierge prit une extrémité et ajouta : « Prends l'autre bout, peut-être arriverons-nous à saisir un peu de la lumière du soleil. » L'autre lui dit : « Ma dame, qui pourrait saisir la lumière du soleil ? » — « De même, personne parmi les rois de ce monde ne pourrait saisir ce nom qui est celui de Jésus-Christ, non plus que ses apôtres sans tache. Va, montre-moi ton enfant ; mon fils Jésus-Christ le guérira à cause de moi » La femme répondit : « Viens, ma dame, et parle-moi ton doux langage qui fait vivre, car je n'ai jamais rien entendu de plus doux que tes paroles. » Elle se leva et s'en alla avec la Vierge jusqu'à ce qu'elle

parvint à sa maison. Quand Notre-Dame se tint à la porte, le démon s'enfuit de l'enfant. Celui-ci se leva et sortit en criant : « Bénie soit l'heure où est venue la Reine, mère de Notre-Seigneur le Messie, le Roi céleste ! « La Vierge dit à la femme : Ton cœur est consolé à cause de la guérison de ton fils. Lève-toi, viens avec moi à la prison où on a enfermé Mathias et la multitude pour que la ville obtienne du repos grâce à mon arrivée ». La femme se leva et partit pour la prison avec la Vierge Marie. Celle-ci vit la quantité de barres de fer qui fermaient les portes et prononça la prière que son fils lui avait apprise quand il était sur le bois de la croix. Aussitôt, toutes les barres de fer qui fermaient les portes fondirent et devinrent comme de l'eau. Il en fut de même des chaînes qui retenaient les prisonniers. Tous sortirent en criant ensemble : « C'est le Dieu du saint en qui nous croyons qui nous a sauvés aujourd'hui de la mort. Que le gouverneur soit couvert de honte ! »

En entendant les cris de cette foule, le gouverneur demanda : « Qu'est-ce que ces clameurs aujourd'hui dans la ville ? » On lui répondit : « Ce sont les prisonniers enfermés à cause de l'apôtre saint Mathias, qui sont sortis en criant tous ensemble dans les marchés et les rues : « C'est le Dieu de saint Mathias ! » Quand il entendit ces paroles, le gouverneur entra dans une violente colère. Il fit venir les geôliers et leur ordonna de tuer tous les prisonniers. Mais ils trouvèrent leurs épées fondues comme de l'eau sur la terre. Le gouverneur se mit dans une fureur extrême et leur dit : « Vous aussi, vous avez reçu des cadeaux, vous avez relâché Mathias et sa bande après lui et vous êtes coupa-

bles envers nous. » Tandis qu'il parlait ainsi, le chef des geôliers vint à lui et lui dit : « Calme-toi, seigneur, pour que je puisse te parler. Aujourd'hui, de très bonne heure, nous étions réunis, mes compagnons et moi, occupés à manger du pain, après avoir fermé les portes de la prison avec des barres de fer : il y avait un petit esclave à moi qui nous versait à boire un peu de vin. Le vase de fer qu'il tenait tomba et devint comme de l'eau sur le sol. Nous fûmes extrêmement stupéfaits : je me levais pour frapper l'esclave et je vis le sabre de fer que je tenais à la main tomber à terre comme de l'eau. Je fus très surpris. Tandis que nous étions assis, tout étourdis, voici qu'un nuage de lumière couvrit la prison et nous entendîmes une voix dire aux prisonniers enfermés à cause de Jésus : Un bienfait vous a tous atteints de la part de la mère de Jésus le Messie qui est venue vers vous pour apprendre au gouverneur que quiconque croit en Jésus le Messie et en ses purs apôtres, aucun mal ne l'atteindra. Après avoir entendu ces paroles, nous nous levâmes. nous allâmes à la prison et nous voulûmes saisir les prisonniers, mais nous ne pûmes marcher parce que nous étions devenus lourds comme des pierres. Si tu ne crois pas mes paroles, vois les barres de fer qui sont fondues à terre et devenues comme de l'eau courante sur le sol. Quant au vieillard que tu avais emprisonné hier, il est arrivé à son sujet une chose étrange : c'est que celui que les tortures et les coups violents ont brisé meurt et nous le laissons pour mort. Mais nous sommes venus te dire : Seigneur, nous l'avons vu, de nos propres yeux, tout lumineux et nous avons touché son corps. Il a dit au peuple : c'est parce

qu'un bienfait de Marie ma mère est descendu et a atteint les gens de cette ville, grâce à la prière qu'elle a prononcée. . . . . les clous ont fondu et sont devenus comme de l'eau. L'homme est sorti vivant de la foule en disant : Le Dieu de saint Mathias est unique. Voilà ce que nous avions à te dire sur ce qui nous est arrivé : ce n'est pas là la force d'un homme, mais celle d'un Dieu puissant. » Quand Macédonius eut entendu ces paroles, il leur dit : Ce discours n'est-il pas un jeu? Il ordonna aux gardes de saisir les geôliers, de les attacher dans le pressoir et de les tuer à coups de lances, pour que personne ne fît comme eux et ne portât atteinte à l'autorité. Lorsque les serviteurs les eurent saisis pour les attacher dans le pressoir qui était garni de fer, ils trouvèrent fondus tous les ustensiles en fer qu'il renfermait ainsi que les lances et les épées qui étaient devenues comme de l'eau. A cette vue, les serviteurs ressentirent de l'étonnement et de la crainte : ils en informèrent le gouverneur qui ordonna de lui amener son cheval pour le monter. Mais quand ils allèrent le seller, ils trouvèrent que la bride, les étriers et l'anneau de la sangle étaient fondus et devenus comme de l'eau. Ils en furent surpris et se dirent : « Qu'est-il arrivé aujourd'hui dans cette ville ? »

Tandis que le gouverneur était ainsi embarrassé, voici qu'arriva un homme avec dix ouvriers qui travaillaient chaque jour chez lui jusqu'au soir et recevaient un salaire. Le soir venu, ils rapportaient les pelles; mais ce jour-là, ils racontèrent qu'elles étaient fondues. Le gouverneur demanda des explications : ils répondirent : « Nous étions en train de travailler, les pelles

dans les mains, lorsqu'elles ont fondu subitement et sont devenues comme de l'eau : cette aventure qui nous arrive n'est jamais arrivée à personne. »

Ils parlaient encore lorsqu'arriva chez le gouverneur un individu avec un barbier et il lui dit : « Regarde ce que m'a fait cet homme ! il m'a rendu un objet de risée et de honte parmi les gens ; il m'a rasé la moitié de la tête et n'a pas achevé l'autre moitié ; pourtant il a reçu de moi son salaire. » Le barbier répliqua : « Ecoute-moi, seigneur gouverneur ; ce qui m'arrive n'est jamais arrivé à personne. Tandis que j'étais en train de raser la tête de cet homme, subitement, le rasoir qui était dans ma main a fondu comme de l'eau. J'ai étendu la main vers la caisse de mes ustensiles pour en prendre un autre, mais je les ai trouvés fondus en eau : c'est un fait inouï. »

Sur ces entrefaites, des gens amenèrent attachés les gardiens d'un troupeau et dirent : « Seigneurs gouverneur, écoute-nous : ces bergers ont lâché sur nous leurs chiens qui ont mordu cet homme et cette femme tandis qu'ils entraient dans la ville et les ont mis en pièces. Nous les avons saisis et nous te les avons amenés pour que tu les juges. » Les bergers répondirent : « Seigneur, entends-nous : ce n'est pas nous qui avons lâché les chiens, mais ils se sont déliés tout seuls. Nous ne les envoyons que contre les bêtes féroces et les voleurs qui s'approchent de notre troupeau ; alors nous les lâchons pour nous aider, car celui contre lequel nous les envoyons, ils lui arrachent les entrailles. Les chaînes qui les attachent, le plus fort des hommes ne pourrait les enlever. Quand nous avons vu les chiens

lâchés, nous nous sommes querellés les uns les autres, craignant que, par quelque négligence, nous ne les ayons pas liés solidement. Nous arrivâmes à l'endroit où ils étaient attachés et nous trouvâmes sur le sol les chaînes devenues comme de l'eau. »

Là-dessus arrivèrent les ouvriers des canaux, nus, en disant : « Ecoute-nous, seigneur gouverneur, ce qui nous arrive n'est jamais arrivé à personne· Ce matin nous nous levâmes, nous fîmes sortir les bœufs, nous leur donnâmes de la nourriture, nous les fîmes boire et nous les emmenâmes aux canaux ; nous trouvâmes que les clous, les barres de fer, les crochets, les godets, tous les ustensiles de fer qui sont dans les canaux avaient fondu sur le sol comme de l'eau : nous sommes venus t'en informer de peur que tu ne nous tues si la ville souffre de la soif. »

Au même moment se présentèrent les esclaves du chef *(de police)* de la ville ; ils venaient dire : « Seigneur gouverneur; notre maître est irrité contre nous à cause de trois scélérats qu'il avait emprisonnés dans un cellier après les avoir bien attachés avec des chaînes de fer, en nous recommandant de ne pas leur donner à manger ni à boire jusqu'à ce qu'ils mourussent. Nous avons vu, de nos propres yeux, que les fers étaient à leurs pieds comme de l'eau et nous ne savons ce que cela signifie. »

Le gouverneur dit aux assistants : « Il me reste une chose à faire : je vais aller trouver mon fils le possédé du démon je verrai si les chaînes qui le tiennent lié ont fondu ou non : si elles ont fondu je croirai au Dieu de saint Mathias l'apôtre. » Il ordonna au palefrenier de lui amener sa mule pour la monter, mais il trouva que la

bride, l'anneau de sangle et . . . . . . avaient fondu et étaient devenus comme de l'eau sur le sol. » Le gouverneur y allait à pied, lorsque son fils, le possédé, arriva du milieu de la ville en criant et en disant : « Il n'y a d'autre Dieu que Jésus le Messie, le Dieu de saint Mathias : c'est l'intervention de Notre-Dame qui nous a atteints aujourd'hui. Mon père, quel mal a commis l'apôtre Mathias pour que tu le saisisses, que tu le lies et que tu veuilles me le livrer afin que je le dévore ?... » « Qui a fait sortir de toi le démon ? demanda le gouverneur, qui est-ce qui t'a délivré des liens de fer qui te tenaient attaché ?... » « Mon père, c'est une femme qui est venue et qui m'a délivré alors qu'on m'avait donné ce matin un homme à dévorer. Tandis que je le mangeais, une femme s'est tenue devant moi, extrêmement brillante, comme le soleil ; ses vêtements étaient blancs comme la neige ; elle m'a dit : Paul (*Bâoulâs*) fils de Macédonius, gouverneur de cette ville, sors aujourd'hui de cet endroit et de cette prison ; sors de ce lieu obscur où tu dévores les corps humains pour que je t'amène aujourd'hui à ton père. Dès qu'elle s'est tenue près de moi, le démon qui était en moi est sorti en disant : Ma dame, Vierge, mère de notre Seigneur Jésus, ne me fais pas périr. N'est-tu pas la gracieuse ? Elle le chassa, le fit sortir de moi et m'amena avec elle jusqu'ici sur un nuage : alors elle m'a quitté et me voici rendu à la raison comme les gens raisonnables. » Le gouverneur s'en revint avec tous les habitants de la ville en criant : « Il n'y a de Dieu au ciel et sur la terre que le Seigneur Jésus le Messie, fils de la Vierge Marie la pure. »

Il écrivit un rapport et l'adressa au roi pour

l'informer de tout ce qui s'était passé dans la ville, comment ils avaient été délivrés de l'erreur de Satan. Il remit la lettre au commandant de l'armée et envoya avec lui son fils qui avait été possédé, pour qu'il l'instruisît de la manière dont il avait été délivré. Quand le rapport fut lu au roi, il répandit de la poussière sur sa tête, poussa un cri et pleura sur l'erreur épaisse dans laquelle il avait été. Puis il ressentit une grande joie et dit : « Il n'y a de Dieu que Jésus fils du Dieu vivant gloire à lui éternellement, Amen. » Alors il écrivit au gouverneur une lettre ainsi conçue : « Je me prosterne au pied de la mère de Dieu, le vrai créateur de toutes les créatures, parce qu'elle est venue me tirer de l'erreur trompeuse qui s'est dissipée devant elle, loin de moi et de tous les gens de ma maison, pour que Dieu ait pitié de moi, qu'il ne soulève pas contre moi les nations, car tous les instruments de guerre, les armes et tous les objets de fer qui sont entre mes mains et celles de mes soldats ont fondu comme de l'eau. » Quand le gouverneur eut lu la lettre du roi, il se leva et alla faire le tour de toute la ville pour connaître l'endroit où était la mère de la Vie. Il la trouva dans la maison de la femme dont le fils avait été délivré par elle de Satan. Il frappa à la porte en demandant son intercession : « Aie pitié de moi, ma Dame, Vierge, immaculée, mère de mon Seigneur, le roi Jésus, le Messie. » A ce moment, Marie, la Vierge sans tache, sortit : ses vêtements brillaient comme l'éclair ou comme les rayons du soleil : personne ne pouvait regarder son visage. En la voyant, le gouverneur et les grands de la ville eurent peur et tombèrent par terre, comme des morts, devant ses pieds. La Vierge Marie eut pitié d'eux et les

releva. Ils se prosternèrent tous devant elle ; puis le gouverneur lui demanda de venir dans sa maison pour qu'elle fût bénie. Elle lui répondit : « Va ; demain, par la volonté de Dieu, je vous ferai connaître ce que vous aurez à faire. » Il manda les grands de la ville et leur ordonna de tendre les rues avec de beaux vêtements depuis sa maison, jusqu'à l'endroit où était la Vierge, de dresser un siège d'or, de le parer de rubis, d'hyacintes et de pierreries pour que Marie s'y assit, afin de leur faire connaître le chemin de la vérité. Il fit venir aussi tous les gardes, et leur ordonna de dire aux gens de la ville d'orner les marchés et les rues avec des étoffes de soie de couleur, des branches de palmier, des rameaux d'olivier, des parfums, pour que Marie, à son passage dans les marchés, les vît décorés : « Elle nous bénira, dit-il, et bénira notre ville. » Le crieur proclama partout : «Quiconque n'ornera pas bien sa maison ira à sa perte. » Il fit suspendre des lampes dans les marchés pendant toute la nuit et elles furent allumées. Notre-Dame Marie, la Vierge immaculée, se leva et fit une prière : elle s'humilia devant son Fils bien-aimé et dit : « Mon fils, mon Seigneur, mon Dieu, Jésus le Messie ; c'est toi qui m'as envoyée dans cette ville à cause de l'apôtre Mathias pour le délivrer. Depuis que je suis venue, je ne l'ai pas vu et je ne sais où il est. Je te demande à présent, mon Seigneur Jésus le Messie, d'ordonner au nuage de l'amener de l'endroit où il est et de le conduire ici pour qu'il m'aide à fortifier la croyance de tous les gens de cette ville en ton saint nom. »

Au même instant, un nuage ramena Mathias là où était la Vierge, comme elle l'avait de-

mandé : elle célébrait la gloire des anges célestes qui la louent le dimanche. Mathias embrassa les pieds de la Vierge et reçut sa bénédiction : il entendit les voix de la foule qui criait toute la nuit : « Il n'y a de Dieu que Jésus le Messie. » Il dit à la Vierge pure : « Qu'as-tu fait dans cette ville pour que toute cette foule croie au Seigneur Jésus le Messie ? car moi j'ai fait de grands miracles, j'ai guéri les aveugles et je leur ai rendu la vue, j'ai chassé les démons, j'ai fait entendre les sourds, j'ai ressuscité les morts. Malgré tout cela, ils ne m'ont pas cru et ils ont voulu me tuer lorsque Dieu très haut m'a sauvé de leurs mains. » La Vierge immaculée répondit : « Mon fils m'a envoyée ici à cause de toi. Quand je me suis informée de toi, on m'a dit que tu avais été jeté en prison pour être dévoré par le fils du gouverneur. Alors j'ai demandé à mon Fils bien-aimé d'envoyer un nuage pour t'amener ici afin que tu m'aides envers tous ceux qui croyaient à cause de toi en Jésus, le Seigneur, le Messie, et qui étaient jetés en prison, liés par des chaînes de fer. Quand je suis arrivée dans la ville, j'ai récité la prière que mon Fils bien-aimé m'a apprise quand il était sur le bois de la Croix : le fer est devenu comme de l'eau : tous les prisonniers se sont sauvés et se sont enfuis par la grande puissance de cette prière. » Mathias se réjouit de ce que la ville croyait au Messie grâce à Marie, mère du Seigneur et lui dit : « Sois bénie pour un bienfait plus grand que tout le monde, car autrefois, quand je suivais les Apôtres, je n'ai rien vu de pareil à ce grand miracle que tu as opéré. Je t'en supplie, ma Dame, mère de Dieu, toi qui es le salut du monde tout entier, dis-moi

cette prière, que je l'entende, que le fer se fonde une autre fois. » Tandis qu'elle s'exprimait dans la langue des anges, Mathias était inquiet en entendant ce discours. Il dit à la Vierge : « Je ne puis comprendre ». Elle répondit : « Ni toi, ni les anges ne peuvent entendre cette prière, car mon Fils bien-aimé ne l'a récitée à personne qu'à moi. Il me l'a dite quand il était sur le bois de la Croix : il m'a appelée et m'a dit : Ma mère, viens près de moi pour que je t'apprenne cette prière, afin qu'aucun des princes de ce monde ne puisse prévaloir contre toi pendant la durée de ta vie. Aucun des êtres célestes ni terrestres ne connaît cette prière, si ce n'est moi, mon Père et l'Esprit saint. Quand mon Fils Jésus le Messie me l'eut récitée, je me sentis très fortifiée et je sus que rien en ce monde ne prévaudrait contre moi jusqu'au jour de mon trépas ». Mathias reprit : « Je t'en supplie, Mère bien aimée, répète-là encore une fois, peut-être pourrai-je l'entendre ».

La Vierge la recommença une troisième fois ; Mathias entendit des voix du ciel et Marie fut tout entière enveloppée de lumière. La demeure où ils étaient tous deux fut ébranlée : à ce moment, l'apôtre tomba comme mort aux pieds de la Vierge immaculée. Le plafond de la maison s'ouvrit, les Anges descendirent avec des louanges et des bénédictions, disant en leur langue : Sois bénie, reine, mère de notre Dieu ». Voici que Notre Seigneur Jésus, le Messie, arriva sur un nuage du ciel. L'endroit tout entier resplendit comme le soleil et la lune. Le sauveur releva l'apôtre et lui dit : Mathias, mon élu, reconnais-moi, ton Seigneur ». Alors il se

leva joyeux, comme ivre : « Pardonne-moi, dit-il, mon Seigneur et mon Dieu, car j'étais préoccupé par cette prière que tu as apprise à ta mère la Vierge immaculée : tu ne l'enseignes à personne, ni à moi, ni à mes pères les Apôtres ». Jésus lui répondit. « Mathias, je te le dis en vérité : le monde entier n'est pas digne des miracles qui ont été préparés pour mes Apôtres, et il n'y a personne qui ressemble à ma mère sur la terre. » — « Mon Seigneur et mon Dieu, reprit Mathias, je suis persuadé que sous les cieux, il n'y a personne parmi les créatures qui égalent la puissance miraculeuse de ta mère ». Le Sauveur lui dit : « Mathias, mon élu, pendant ce court moment, où tu as été étendu à terre, les anges ont porté ma mère Marie aux cieux ; elle en a fait le tour et en est descendue ». Après avoir ainsi parlé, le Sauveur revint vers la Vierge et lui dit : « Marie, ma mère, tu recevras de moi une grande puissance dans cette ville : ne crains pas, je suis avec toi et avec ton élu Mathias. Ressuscitez tous ceux qui sont morts, instruisez-les : qu'ils ne retournent pas aux dieux morts qu'ils adoraient auparavant ». Quand il eut dit ces mots, Jésus leur donna le salut et remonta aux cieux en grande gloire, tandis que ses anges purs célébraient sa louange et sa sainteté.

Le lendemain matin, le gouverneur fit tendre la route avec des bandes de soie et orner toute la ville : il prépara une litière sur quatre mulets blancs et plaça dans les mains de deux cents soldats des baguettes d'or. Ensuite tous les chefs de la ville et le gouverneur se réunirent et vinrent à la maison où étaient la Vierge Marie et l'apôtre Matthias. Ils se jetèrent à terre

en se prosternant devant elle et son compagnon et dirent : « Salut à Marie, Vierge immaculée, mère du Roi de gloire, Jésus le Messie, le maître des grandes puissances ; descendue dans notre ville. Nous te demandons de monter dans cette litière et de venir devant nous faire entièrement le tour de la ville pour la bénir ainsi que ses habitants, car tu es la mère du Roi de gloire. » La Vierge immaculée leur répondit : « Je ne voudrais pas y monter, mais j'y monterai à cause du serment ; mais quant à toutes ces magnificences. . . . . je n'en veux point pour ne pas troubler la foule. » Il y avait dix trompettes qui sonnaient, cinq à droite et cinq à gauche. Celles de droite disaient : « La terre tout entière appartient au Seigneur » ; celles de gauche répondaient : Amen.

Alors la Vierge monta dans la litière : quelques-uns conduisaient sa partie antérieure ; ceux qui portaient les flambeaux et les instruments d'or étaient en avant. Le gouverneur était serré contre la litière, écrivant tout ce qu'il voyait et entendait lorsque la Vierge ordonnait de prier pour la résurrection des morts qui avaient succombé le jour où le fer avait fondu et qui venaient à elle. — Ses serviteurs se présentèrent devant la Vierge pure en disant : « Aie pitié de nous, Notre-Dame, mère du Roi. » Elle fit arrêter la litière et leur dit : « Que voulez-vous ? » — « Notre Dame, notre maître le gouverneur nous a ordonné hier de prendre toute espèce d'oiseaux et de bêtes pour préparer un excellent repas et il a ajouté : C'est à cause de la Mère de la vie de Vierge Marie, car demain elle viendra chez nous y manger, nous bénira et nous accordera le salut. Cette nuit entière, nous

n'avons pas cessé de faire cuire les viandes et nous les avons apprêtées. Mais quand le son des trompettes s'est fait entendre, chacun des animaux a crié dans sa langue : « Bénie soit l'heure où la mère de la Vie est venue à nous et nous a donné la vie. » — Tous les oiseaux et les coqs qui étaient dans les marmites ont eu des ailes et se sont envolés en bénissant le Seigneur. A présent, nous t'en informons. Notre-Dame, de peur que le gouverneur ne s'irrite contre nous et ne nous tue. » Alors la Vierge immaculée leva les yeux au ciel et dit : « Gloire à toi, ô mon Seigneur Jésus, le Messie. » Puis, se tournant vers les cuisiniers, elle ajouta : « Ne craignez pas, j'ai invoqué mon Fils bien-aimé pour la résurrection des âmes des morts, et ceux-là aussi sont ressuscités à ce moment. »

Ensuite elle dit au palefrenier : « Arrête la litière quand elle arrivera à l'endroit où est l'idole qu'on adorait » — elle était appelée El Akhit'as dans la langue des gens de cette ville. Sur le champ elle tomba ainsi que toutes les autres en bronze qui étaient avec elle. La Vierge leur dit : « Que faites-vous pour ensorceler cette ville et toute cette multitude dans vos erreurs ? » — Aussitôt une voix sortit des cendres des idoles : « Notre Dame, ne nous traite pas comme nous avons agi : ce n'est pas nous qui méritons des reproches, mais ceux qui nous ont fabriquées. Lors de ton entrée dans la ville, Satan se tint devant nous en pleurant et en disant : Malheur à moi, car Marie, mère du Messie, a pénétré dans cette cité. Nous lui demandâmes : Ne peux-tu rien ? — Il nous répondit : Aujourd'hui ma force est enchaînée devant vous : mes idoles périront, mais si je puis quitter la ville sur la-

quelle j'avais la puissance, je le ferai et je reviendrai rétablir les idoles une autre fois. » La Vierge immaculée dit au gouverneur et à tous les habitants : « Vous savez maintenant qu'il est sans force ; ne l'invoquez plus, vous seriez égarés une autre fois. » Et sur le champ, elle ordonna de précipiter les idoles dans l'abîme jusqu'au jour du jugement où elles témoigneront contre ceux qui les ont fabriquées.

On conduisit ensuite la litière avec de grands honneurs jusqu'au prétoire ; on tendit des tapis pour la Vierge immaculée et on la fit asseoir sur un trône d'or. Quant à toutes les idoles en or, leurs têtes furent brisées et elles se prosternèrent devant le trône en disant : « Nous adorons le siège sur lequel est assise la Vierge immaculée. » Celle-ci dit au gouverneur Macédonius : « Tu as fait des dieux d'or qui dominent le siège de la justice et se dressent devant le roi des rois, le Dieu du ciel et de la terre, qui est le Père, le Fils, le saint Esprit, le Dieu unique et triple, le créateur. » Quand elle eut ainsi parlé, elle prit Mathias par la main, descendit de la litière et s'assit sur le trône qu'on avait dressé pour elle. Alors la terre trembla, les coups de tonnerre se multiplièrent, les morts ressuscitèrent, sortirent de leurs tombeaux et vinrent près du tribunal ; l'abîme s'ouvrit, les fleuves de l'enfer apparurent ainsi que les anges des faveurs et du feu dévorant. On vit un endroit rempli de soufre et de poix. A ce moment arrivèrent Michel et les anges portant des couronnes.... et des manteaux... La Vierge dit à ceux qui ressuscitaient d'entre les morts : « Mes enfants, ce n'est pas la catastrophe (?) venant du Dieu qui est le maître de tout, le roi puissant, le divin, le juste ; re-

tournez dans vos tombeaux et reposez-vous jusqu'au jour de l'apparition de Jésus le Messie, mon fils : il viendra au jour de la résurrection, il siégera sur le trône de sa gloire : devant lui se tiendront des milliers et des myriades d'anges ; il jugera les vivants et les morts depuis l'époque de notre père Adam jusqu'à ce jour terrible où chacun rendra compte de ses actions : ô mes enfants, heureux celui qui croira en lui pratiquera le bien ! car il le récompensera par le royaume des cieux, par un paradis de délices, par un séjour éternel dans un lieu de joie...... dans la lumière des saints où il brillera d'un éclat pareil à celui du soleil. Ils se réjouiront devant le Seigneur et chanteront ses louanges avec ses anges et tous les saints. O mes enfants ! heureux qui croira au Messie et travaillera à le satisfaire ! car il obtiendra la vie éternelle dans le lieu de la miséricorde et du séjour perpétuel, dans les siècles des siècles. » Quand elle eut ainsi parlé, tous, grands et petits, hommes et femmes, lui dirent : « A partir d'aujourd'hui, nous croyons qu'il n'y a pas dans les cieux et sur la terre d'autre Dieu que Jésus le Messie, fils du Dieu vivant ; nous croyons à son apôtre Mathias le pur, c'est lui qui nous fera connaître ses prescriptions, ses défenses et ses commandements ; nous croyons que Marie est la Vierge immaculée. »

A ce moment, elle les bénit et disparut à leurs yeux : elle sortit de la ville ; un nuage de lumière l'emporta à Jérusalem et la déposa à la porte de sa maison. Elle trouva toutes les vierges assises, le cœur affligé à cause d'elle ; elle changea son visage pour n'être pas reconnue et leur adressa la parole : « Qu'est-ce qui vous afflige

ainsi? Que vous est-il arrivé? » Elles lui répondirent : « Nous sommes tristes à cause de Notre-Dame la Vierge Marie, mère de Notre-Seigneur Jésus, le Messie, car voilà trois jours qu'elle a disparu à nos yeux et nous ne savons où elle est allée. C'est comme si elle avait été enlevée aux cieux car les docteurs de la loi et les princes des prêtres voulaient lui faire du mal, mais elle n'a pas à craindre les chefs à cause de la vertu de la prière que son fils le Sauveur lui a apprise. » A ce moment, la Vierge pleine de grâces leur apparut et leur dit : « Salut sur vous, mes frères : que celui que vous louez tous vous garde et vous fortifié pour vous faire prévaloir contre toutes les embûches de l'ennemi qui attaque quiconque croit au Messie. » Quand la Vierge sainte leur eut ainsi parlé, ils se réjouirent extrêmement en la reconnaissant. Tous se levèrent en disant : « Notre mère, Notre-Dame, où as-tu été pendant ces trois jours? nous étions comme un troupeau sans pasteur. La Vierge les instruisit de l'apparition du Sauveur ; elle leur raconta ce qu'il lui avait dit..... à cause de la persécution des princes des prêtres et comment le nuage l'avait transportée dans la ville de Bart'os afin de délivrer les habitants de l'erreur de Satan. En entendant les paroles de Marie, les vierges qui étaient présentes ressentirent une grande joie, bénirent le Seigneur, le glorifièrent et chantèrent ses louanges parce qu'il avait manifesté sa force et ses miracles par sa mère, la Sainte Vierge. Quant à Mathias l'apôtre, il demeura dans la ville à instruire les habitants et à les baptiser au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, un seul Dieu. Il leur bâtit une belle église qu'ils ornèrent et dorèrent ;

il leur prêcha l'Evangile, ordonna pour eux des prêtres et des diacres, offrit une prière et le saint sacrifice et leur donna, parmi les saints mystères, le corps et le sang de notre Seigneur, notre Dieu et notre Sauveur Jésus le Messie, à qui sont dues la gloire, la vénération et l'adoration ainsi qu'à son Père le juste et à l'Esprit vivant et créateur, depuis maintenant et dans les siècles des siècles. Amen.

René Basset.

FIN

LE RIG-VÊDA

(*Suite de la page* 758.)

183. AUX AÇWINS.

1. Attelez, ô féconds, ce (char) qui plus rapide que la pensée à trois siéges et trois roues, — (char) triple avec lequel vous allez à la demeure du pieux et vous volez comme l'oiseau avec ses ailes.

2. Votre char fortuné marche et s'approche de la terre, tandis que vous poursuivez l'offrande, (dieux) actifs ; — que, belle (elle-même), cette prière accompagne votre beauté ; vous accompagnez la fille du Ciel, l'Aurore.

3. Montez sur ce char fortuné qui, arrosé de beurre, obéit aux lois divines, — avec lequel, héros Véridiques, vous venez à (ma) demeure donner le bien-être à mon fils et à moi.

4. Que ni le loup, ni la louve, ne vous cherche querelle ; ne vous détournez pas, mais ne vous précipitez pas ; — votre part est servie ; voici le chant ; pour vous (sont) ces portions des douceurs.

5. Gôtama, Purumîlha, Atri, ô merveilleux, vous appelle à son aide, offrant le beurre ; — comme un cocher qui va directement vers le point indiqué, venez, ô véridiques, à mon appel.

6. Nous avons passé à l'autre rive de cette obscurité, une louange, Açwins, vous a été donnée ; — ici venez par les chemins qui vont aux dieux ; que nous trouvions le bien-être et un enclos avec de l'eau courante.

Agastya

184. AUX AÇWINS.

1. Tous deux aujourd'hui, tous deux après, nous vous invoquons au lever de l'aurore; le prêtre (vient) avec des hymnes; — ô Véridiques, en quelque lieu que vous soyez, enfants du Ciel, (venez) vers celui qui vous apporte les offrandes d'un dévoué (serviteur).

2. O féconds, enivrez-vous bien; exterminez les avares, vous enivrant d'un flot (de liqueur); — avec les invitations de nos hymnes écoutez mes hommages, ô héros qui savez prêter l'oreille.

3. O Pûshan, que, rapides comme la flèche, les dieux véridiques amènent (leur char) pour la gloire de la fille du Soleil; — ils sont célébrés, vos chars nés dans les eaux, comme les jougs usés du puissant Varuna.

4. Que votre générosité soit douce; faites réussir l'éloge d'un poète fils de Mâna; — puisque pour (obtenir) de beaux hommes, ô vous qui aimez la gloire et donnez les belles pluies, les peuples vous acclament.

5. Cet éloge de vous, Açwins, a été fait par les fils de Mâna, seigneurs, dans une enceinte purifiée; — venez dans cette demeure pour mon fils et pour moi; chez Agastya, Véridiques, enivrez-vous.

6. Nous avons passé à l'autre rive de cette obscurité; une louange, Açwins, vous a été donnée; ici venez par les chemins qui vont aux dieux; que nous trouvions le bien-être et un enclos avec de l'eau courante.

Agastya

185. AU CIEL ET A LA TERRE.

1. Quelle est l'aînée, quelle est la plus jeune des deux ? Comment sont-elles nées ? Sages, qui le sait ?

— Certes elles soutiennent tous les êtres; les deux aurores tournent comme deux roues.

2. Tous deux sans marcher contiennent un (être) immense qui marche; sans pieds, un petit qui a des pieds; — comme un propre fils chez ses parents,

Ciel et Terre, préservez-nous, de l'horreur de la nuit.

3. D'Aditi j'invoque la faveur sans rivale, inaltérable, brillante, invulnérable, auguste; — Ciel et Terre, procurez-la à (votre) chantre;

Ciel et Terre, préservez-nous de l'horreur de la nuit.

4. (O vous) qui ne souffrez pas, qui aidez de votre aide, puissions-nous réussir, Ciel et Terre qui avez les dieux pour fils; — l'un et l'autre, avec les couples divins des jours et des nuits,

Ciel et Terre, préservez-nous de l'horreur de la nuit.

5. Allant ensemble, jeunes, égales, comme deux sœurs chez leurs parents, — flairant l'ombilic du monde,

Ciel et Terre, préservez-nous de l'horreur de la nuit.

6. Les deux larges et vastes demeures, selon le rite je les appelle avec leurs secours, ces deux mères des dieux, — qui, belles à voir, possèdent l'immortalité;

Ciel et Terre, préservez-nous de l'horreur de la nuit.

7. Larges, étendues, grandes, aux bornes lointaines, je les invoque avec génuflexion dans ce sacrifice, — elles qui, fortunées et rapides, possèdent (l'immortalité);

Ciel et Terre, préservez-nous de l'horreur de la nuit.

8. Si jamais nous avons fait une faute contre les dieux, ou un ami, ou un chef de maison, — que cette prière en soit l'expiation;

Ciel et Terre, préservez-nous de l'horreur de la nuit.

9. Que les deux êtres désirés des hommes me secourent ; que ces deux êtres m'accompagnent de leur secours ; — en faveur de celui qui vous apporte l'offrande d'un dévoué (serviteur), ô dieux, qu'ivres de bien-être nous en jouissions même largement.

10. L'âme recueillie, j'ai adressé d'abord cette oraison au Ciel et à la Terre pour qu'ils m'entendent ; — qu'ils nous préservent de honte et de mal ; que le Père et la Mère nous aident de leurs secours.

11. Ciel et Terre, Père et Mère, qu'elle se réalise, la prière qu'ici je vous fais ; — soyez-nous en aide, vous qui des dieux êtes les plus proches de nous ; que nous trouvions le bien-être et un enclos avec de l'eau courante.

Agastya

186. AUX VIÇWADÊVAS.

1. Que par nos libations, au sacrifice, à la bonne louange, adoré de tous les hommes, vienne le dieu, Savitri ; — vous aussi qui êtes jeunes, réjouissez tout notre monde avec la prière du soir.

2. Que vers nous viennent tous ensemble les dieux, Mitra, Aryaman, Varuna, dans une commune joie ; — qu'ils soient tous pour nous des causes de prospérité ; que par leur puissance ils rendent pour ainsi dire la force chancelante.

3. J'invoque Agni, votre hôte bien-aimé ; par les louanges il est victorieux et partage la joie commune ; — que vienne aussi vers nous le glorieux Varuna, et que (notre) illustre seigneur prodigue les libations.

4. Je vais à vous dans une adoration anxieuse, Aurore et Nuit, comme une vache à la belle traite, — en un même jour composant un chant d'un lait de toutes couleurs (tiré) d'une seule mamelle.

5. Qu'ainsi le Serpent-de-l'abîme nous donne la joie ; le flot débordant va (vers lui) comme vers son petit ; — par là excitons l'Enfant-des-eaux, que traînent des taureaux rapides comme la pensée.

6. Qu'ainsi vers nous vienne Twashtri se réjouir avec nos seigneurs à la chute du jour ; — que le meurtrier de Vritra, Indra maître des hommes, le plus fort des héros, vienne ici vers nous.

7. Qu'ainsi nos prières, qui attellent les chevaux, le caressent — comme des vaches qui lèchent leur veau ; — que les voix, comme des épouses, s'unissent à lui, le plus vigoureux des héros.

8. Qu'ainsi les Maruts, à la forte troupe, et Rôdasî viennent avec une pensée commune ; — (qu'ils viennent) comme des torrents, ces chars aux chevaux mouchetés, ces dieux dévorant l'ennemi et comme s'associant à des amis.

9. Quand ils ont apparu avec leur puissance, on attelle ces attelages dans l'enceinte purifiée ; — et quand ils marchent comme pour faire briller le jour, leurs troupes versent tous les ruisseaux (du ciel).

10. Décidez les Açwins à nous secourir ; décidez Pûshan ; car ils sont puissants ; — ils sont sans haine, Vishnu, le Vent, Ribhuxâs ; puissè-je vers (mon) hymne tourner tous les dieux.

11. Ce chant pieux est pour vous, ô adorables ; qu'il suive les mouvements de la respiration et les pauses ; — il s'adresse aux dieux pour obtenir la richesse ; puissions-nous trouver le bien-être et un enclos avec de l'eau courante.

Agastya.

187. A PITU.

1. Je vais louer Pitu, puissant soutien du monde, — par la force duquel Trita battit et mit en pièces Vritra.

2. Suave Pitu, doux Pitu, nous t'honorons ; — sois notre défenseur.

3. Viens à nous, Pitu, heureux avec d'heureux secours, — bienfaisant, sans haine, ami, favorable, sans duplicité.

4. Tes sucs, Pitu, s'exhalent dans les airs ; — ils vont au ciel, comme des Vents.

5. Ils sont à toi, Pitu, qui les donnes, à toi, très suave Pitu ; — ceux qui goûtent de tes sucs marchent comme des gens au cou raide.

6. Sur toi, Pitu, les grands dieux ont l'attention fixée ; — une belle chose a été faite sous (ton) drapeau : avec ton aide Indra a frappé Ahi.

7. Du moment où est venue celle qui pénètre les montagnes ; — alors même, doux Pitu, viens avec nous pour boire.

8. Puisque nous consommons ce qu'il y a de bon dans les eaux et les plantes, — Vâtâpi, engraisse-toi.

9. Puisque à toi, sôma mêlé de lait et d'orge, nous participons, — Vâtâpi, engraisse-toi.

10. O Plante, deviens une bouillie grasse, salutaire, fumante ; — Vâtâpi, engraisse-toi.

11. O Pitu, avec des prières nous t'avons répandu, comme les vaches le lait des offrandes ; — pour que tu participes à l'ivresse des dieux, pour que tu participes à notre ivresse.

Agastya.

188. A AGNI.

1. Enflammé en ce jour tu règnes parmi les dieux, dieu mille fois vainqueur ; — messager savant, porte les offrandes.

2. Le Fils-de-soi-même arrive à la cérémonie ; le sacrifice reçoit l'onction du beurre, — lançant des jets par milliers.

3. Invoqué, digne d'être prié, tu nous amènes les dieux adorables ; — Agni, tu fais des présents par milliers.

4. Vers l'orient avec empressement on a étendu le gazon aux mille vertus, — du côté où vous régnez, Âdityas.

5. Roi, souverain, ces portes excellentes, augustes, grandes et vastes, — le beurre a coulé sur elles.

6. Puisque les deux (femmes) aux parures d'or, aux belles formes, règnent pour le bonheur, — que les Aurores ici prennent place.

7. Puisque (vont) les premiers les deux sacrificateurs au beau langage, divins et sages, — qu'ils sacrifient à notre sacrifice.

8. Bhâratî, Ilâ, Saraswatî, vous toutes que j'invoque, — hâtez nos pas vers le bonheur.

9. Puisque l'auguste Twashtri a marqué de l'onction les formes (des êtres), et tous les troupeaux, — procure-nous en l'accroissement.

10. Maître-du-bois, fais aussi une place pour les dieux ; — qu'Agni rende les offrandes savoureuses.

11. Celui qui marche en avant des dieux, Agni avec l'hymne reçoit l'onction ; — à l'offertoire, il resplendit.

Agastya.

189. A AGNI.

1. Agni, conduis-nous par un bon chemin à la richesse, dieu qui connais toutes choses ; — combats le mal qui nous tient courbés ; puissions-nous t'offri les plus nombreux hommages.

2. Agni digne de louanges, fais-nous traverser avec bonheur tous les mauvais pas ; — sois (nous) une large, forte et vaste citadelle ; sois pour mes enfants bonheur et richesse.

3. Agni, combats pour nous les maladies ; qu'elles frappent ceux qui n'entretiennent pas le feu (sacré) ; — puis reviens à nous sur terre pour notre bonheur avec tous les immortels, dieu adorable.

4. Protège-nous, Agni, par une protection non interrompue, même après avoir brillé sur ton siège chéri ; — que la crainte n'atteigne ton chantre, ni aujourd'hui, ni jamais, (dieu) jeune et fort.

5. Ne nous abandonne pas, Agni, à l'ennemi malfaisant et avide, ni au malheur ; — ni à celui qui a des dents et qui mord, ni à celui qui n'a pas de dents, ni à celui qui fait le mal, (dieu) fort, ne nous livre pas.

6. Un (serviteur) digne de toi, (dieu) né de l'œuvre sainte, peut en te chantant s'élever à lui-même un rempart ; — car des assauts de celui qui veut l'attaquer ou le calomnier, c'est toi, dieu, qui le délivres.

7. Distinguant les uns des autres, Agni, tu viens le matin vers les hommes, ô adorable ; — le soir, par l'homme laisse-toi manier, comme un (cheval) fougueux que frottent des (serviteurs) empressés.

8. Nous avons adressé des suppliques à ce puissant Agni, nous, enfants de Mâna ; — qu'avec les chantres, nous obtenions mille (faveurs) ; que nous trouvions le bien-être et un enclos avec de l'eau courante.

Agastya.

190. A BRIHASPATI.

1. L'insaisissable, le taureau, le (prêtre) au doux langage, le Maître-de-la prière, digne de louange, exalte-le par des chants, — ce conducteur du chant, à la belle clarté, dont les dieux et les mortels écoutent les louanges.

2. Les oraisons conformes au rite accompagnent ce (dieu) qui s'est élancé comme un coup de dés ; — car ce Maître-de-la-prière s'est vivement et souverainement uni aux offrandes ; Mâtariçwan (est) à la cérémonie.

3. Qu'il fasse l'invocation avec le salut, l'élévation, le chant, qu'il étende ses bras comme Savitri, — celui qui par la vertu de ce (dieu) pacifique est invulnérable, redoutable et fort comme une bête sauvage.

4. Son chant parcourt le ciel et la terre ; comme un coursier, il soutient (les êtres), lui qui les porte et qui est intelligent ; — et les flèches du Maître-de-la-prière, comme celles qui frappent les oiseaux, atteignent les cieux à l'aspect changeant.

5. Il y a des méchants qui, te prenant, ô Dieu, pour un jeune bœuf, vivent gros et gras aux dépens de toi qui es bon : — mais tu ne donnes pas de fa-

veur au coupable, Maître-de-la-prière, tu hais le railleur.

6. Tu es comme le chemin verdoyant d'un heureux voyageur, comme l'ami chéri d'un (homme) que tu ne peux repousser ; — que les insaisissables, qui ont les yeux sur nous, soient découverts, dévoilés.

7. Lui, vers qui se rassemblent les louanges, comme des torrents qui coulent au fleuve et tournoient le long de la rive, ce sage Maître-de-la-prière regarde avec désir les deux choses, le bac et les eaux.

8. Ainsi le grand, le puissant, le fort Maître-de-la-prière, le taureau, le dieu a été installé ; — que, loué par nous, il nous donne des hommes et des vaches ; que nous trouvions le bien-être et un enclos avec des eaux courantes.

Agasthyo.

191. (AUX APRIS DU SOLEIL).

EXORCISME.

1. Le venimeux, le non-venimeux, puis le venimeux des eaux. — Disons deux ; disons termites ; les (insectes) cachés ont disparu.

2. (Celle-ci) tue les (insectes) cachés en arrivant, puis elle les tue en s'en allant ; puis en les expulsant elle le tue ; puis elle les écrase en les écrasant.

3. Çaras, Kuçaras, darchas, sairyas aussi, — munjas, vairinas, invisibles tous à la fois ont disparu.

4. Les vaches s'en sont allées à l'étable ; les bêtes sauvages se sont retirées ; — les formes humaines invisibles ont disparu.

5. Toutes ont regardé venir l'obscurité, comme les voleurs ; — invisibles, visibles pour tous vous, avez été reconnus.

6. Le Ciel est votre père, la Terre votre mère, Sôma votre frère, Aditi votre sœur ; — invisibles, visibles pour tous, levez-vous, halte-là !

7. Ceux des épaules, ceux des membres, ceux qui piquent, ceux qui empoisonnent, — vous tous, invi-

sibles, qui que vous soyez ici, ensemble disparaissez.

8. Devant nous le soleil se lève, visible pour tous, tuant les invisibles, — détruisant tous les invisibles et toutes les sorcières.

9. Il s'est levé ce soleil, brûlant tout ; — l'Aditya (s'est levé) sur les montagnes, visible pour tous, tuant les invisibles.

10. Au soleil je suspends le venin, une autre à la maison du liquoriste. — Lui-même ne meurt pas ; ne mourons pas non plus ; celui qui mène les Jaunâtres l'a dirigé loin d'ici, (ô venin) la douce plante a fait de toi le doux jus.

11. Cette femelle d'oiseau si petite a dévoré ton poison. — Lui-même ne meurt pas ; ne mourons pas non plus ; etc.

12. Trois fois, sept petits passereaux ont détruit le virus du poison. — Eux-mêmes ne meurent pas ; ne mourons pas non plus ; etc.

13. Les quatre-vingt-dix-neuf tortures du poison, — je les ai toutes nommées ; sa voix est au loin ; lui même ne meurt pas, etc.

14. Trois fois sept paonnes, sept rivières sœurs, — t'ont tiré le poison, comme des femmes tirent de l'eau dans une cruche.

15. (Moi), tout petit ichneumon, je le brise d'un coup de pierre ; — d'ici je détourne le venin dans toutes les directions.

16. Voici ce qu'a dit l'ichneumon sortant de la montagne : — « du scorpion le venin est sans vertu ; sans vertu, scorpion, est ton venin ».

Agastya.

EMILE BURNOUF.

FIN

Le livre de Jamblique

SUR

LES MYSTÈRES

Traduit du grec par PIERRE QUILLARD

(*Suite de la page 720.*)

DIXIÈME PARTIE

1. Il nous reste pour finir à parler de la béatitude ; tu as fait à ce sujet des questions variées, d'abord tu présentes des objections, puis tu doutes et ensuite tu t'informes. Plaçant chacune de tes demandes dans l'ordre où tu l'as introduite, nous t'y répondrons dans la mesure voulue. Tu laisses entendre qu'il pourrait y avoir une autre voie cachée vers la béatitude, comme s'il y avait eu en dehors des dieux une route qui pût raisonnablement y atteindre. Si, en effet, l'essence de tous les biens et de toute perfection est contenue dans les dieux, et si la puissance d'y parvenir et les principes de cette puissance résident en nous seuls et en ceux qui semblablement sont en rapport avec les espèces supérieures, et qui réellement reçoivent l'union avec elles, le principe et la fin de tous les biens est honoré avec ferveur ; et cette fin est la possession divine de la vérité et de la science intellectuelle et après le culte des dieux vient la conver-

sion vers eux et la connaissance de ce qu'ils sont.

2. Tu t'embarrasses donc à tort de ce qu'il ne faut point regarder vers les opinions humaines. Quel loisir reste-t-il à celui dont la pensée est arrêtée sur les dieux pour regarder en bas vers les louanges des hommes? Mais dans ce qui suit non plus tu n'as point raison de te demander si l'âme ne se forme point au hasard des visions grandioses. Qui est-ce qui pourrait être l'origine de fictions en ce qui existe réellement? N'est-ce point la force imaginatrice qui crée en nous des fantômes. Mais aucune imagination n'est éveillée quand agit absolument la vie intellectuelle. Est-ce que la vérité ne consiste pas aux dieux en essence? Mais n'est-elle point établie sur les intelligibles en vertu de son harmonie avec eux? C'est donc au hasard que toi et quelques autres vous divulguez de pareilles choses. Quant aux médisances à l'égard des serviteurs des dieux que l'on traite de charlatans et de menteurs, médisances que tu as presque répétées elles n'ont aucune prise sur la vraie théologie et la vraie théurgie. Mais s'il pousse de tels hommes à l'entour des sciences du bien (de même qu'à côté des autres sciences germent les fraudes et les artifices), leurs pratiques sont avant tout hostiles à la vérité: car le mal combat plutôt ce qui est bien que ce qui n'est pas bien.

3. Je veux ensuite parcourir les autres calomnies que tu adresses à la prénotion divine en lui comparant certaines autres méthodes, qui ont pour but la prédiction de l'avenir. Quant à moi, s'il y a en nous une aptitude naturelle à présager le futur, comme il advient aux animaux de signaler les tremblements de terre,

les vents et les tempêtes, je ne vois là rien qui vaille d'être estimé. En effet, c'est en vertu d'une acuité, ou d'une sympathie, ou d'une autre commotion des puissances physiques, qu'est produite une telle mantie naturelle, qui n'a rien de vénérable ni d'hyperphysique. Et celui qui par le raisonnement humain, par quelque recherche technique, arrive à présager les faits dont les signes sont manifestes (comme les médecins diagnostiquent la fièvre future d'après le battement du pouls et les frissons) ne me semble faire rien d'appréciable et de bon. En effet, c'est humainement qu'il conjecture et qu'il raisonne, à l'aide de notre propre pensée, au sujet de faits qui concordent avec des circonstances naturelles et sa prévision ne dépasse pas l'ordre corporel. Si donc il y a en nous une conjecture naturelle du futur, comme la force qui agit manifestement dans tous les autres êtres, elle n'a en elle même rien d'éminent. En eflet, quel bien natif parfait et éternel peut-on espérer des choses qui nous adviennent de notre nature sujette à la genèse?

4. Seule donc la mantique divine, dépendant des dieux nous fait réellement participer à la vie divine et ayant en partage la prescience et les pensées divines nous rend aussi réellement divines. Elle nous procure le bien pur parce que la bienheureuse pensée des dieux est remplie de tous les biens. Ceux donc qui possèdent cette mantique ne prévoient pas pour n'être pas heureux comme tu le crois : car toute prévision divine du futur est bienfaisante, et ils ne présagent point le futur pour ne pas savoir s'en bien servir : mais ils reçoivent en même temps le bien même et l'ordre véritable et convenable et

aussi le profit à la fois. Car les dieux donnent alors le pouvoir de se garder contre les calamités naturelles ; et quand il faut exercer la vertu et qu'il est utile pour cela que le futur demeure ignoré, ils voilent l'avenir pour rendre ainsi l'âme meilleure. Mais quand il n'y a pour les âmes aucun profit de ce genre et qu'il est utile de connaître l'avenir afin qu'elles soient sauvées et ramenées vers leur origine supérieure, alors les dieux mettent au milieu de leur essence la prescience dans les manties.

5. Mais pourquoi m'étendre là-dessus ; j'ai déjà montré auparavant par de nombreux arguments quelle est la supériorité de la mantique divine sur la mantique humaine. Il vaut donc mieux t'enseigner comme tu le demandes la route qui conduit à la béatitude et en quoi réside son essence. C'est en partant de là, en effet, que l'on trouve la vérité et qu'il devient facile de résoudre toutes les difficultés. Je dis donc que l'homme visible et intelligible uni auparavant à la vision des dieux s'est joint à une autre âme en harmonie avec l'apparence humaine de la forme, et est par là, dans les chaînes de la nécessité et du destin.

Il faut voir comment il se délivre et s'affranchit de ces liens : il n'y d'autre délivrance que la connaissance des dieux. L'idée de la béatitude, c'est en effet de connaître le bien tandis que l'idée du mal est l'oubli du bien et le leurre du mal ; l'une donc est unie au divin et au contraire la mauvaise part est inséparable de ce qui est mortel ; l'une parcourt les essences des intelligibles par les routes hiératiques ; l'autre, s'écartant des principes s'abandonne à la mesure de l'idée du corps : l'une est la connaissance du père,

l'autre l'éloignement de lui, l'oubli du père pré-essentiel qui existe par soi-même; l'une sauve la vraie vie en la ramenant vers son père, l'autre conduit l'homme, cependant supérieur à la genèse, jusqu'à ce qui ne demeure jamais et s'écoule toujours. Considère donc celle-là comme la première route de la béatitude, contenant la plénitude intellectuelle des âmes qui réside dans l'union divine; ce don hiératique et théurgique de la béatitude s'appelle la porte qui conduit vers le dieu démuirge de l'univers ou le bien et la cour du bien; sa première force est la pureté de l'âme beaucoup plus parfaite que la pureté du corps, puis la préparation de la pensée à la participation et à la vision du bien et à l'écart de tous ses contraires, puis enfin l'union avec les dieux donateurs des biens.

6. Après qu'elle a mis l'âme en harmonie avec les diverses parties du tout prises à part et avec les puissances divines qui y sont éparses, elle l'introduit auprès du démiurge universel et le lui confie et en dehors de toute matière l'univers le seul Verbe éternel. Pour tout dire elle unit l'âme avec la puissance née de soi-même, mue par soi-même contenant tout, intellectuelle, organisatrice de tout, qui ramène vers la vérité intelligible, parfaite et active et à toutes les autres puissances démiurgiques de Dieu, de manière à ce que l'âme théurgique subsiste parfaitement dans leurs actes et dans leurs pensées. Et alors elle placê l'âme dans le dieu démuirgique universel. Et cela est chez les Egyptiens la fin de la régression hiératique vers en-haut.

7. Quant au bien divin, ils pensent que c'est le dieu antérieur à l'intelligence, et quant au bien humain, que c'est l'union avec ce dieu;

c'est ce que Bitys a tiré de l'interprétation des livres Hermaïques. Les Egyptiens n'ont donc pas comme tu le crois négligé cette partie, mais ils nous l'ont transmise d'une façon convenable aux dieux. Les thèurges n'importunent point pour de petites choses la pensée divine, mais seulement pour ce qui concerne la purification de l'âme, sa délivrance et son salut. Ils ne méditent point des choses difficiles mais sans utilité par les hommes; ils méditent au contraire celles qui sont de toutes les plus utiles pour l'âme ; et il ne sont point leurrés par un daimôn d'erreur, eux qui ont surmonté en tout la nature trompeuse et daimonienne et se sont élevés jusqu'à la nature intellectuelle et divine.

8. Voilà ce que nous avons répondus sur les doutes que tu avais à l'égard de la mantique divine et de la théurgie. Pour le reste, à la fin de mes propos, je prie les dieux de nous donner à toi et à moi l'immuable conservation des pensées vraies, de nous accorder la vérité pour l'éternelle durée des durées et de nous faire participer à des connaissances plus parfaites sur les dieux ; car c'est en celles-ci que réside pour nous la bienheureuse fin des dieux et la garantie d'un amour unanime des uns envers les autres.

PIERRE QUILLARD.

FIN

AUX LECTEURS

Avec ce numéro supplémentaire, LA HAUTE SCIENCE *cesse de paraître comme périodique pour se transformer en une* BIBLIOTHÈQUE DE LA HAUTE SCIENCE *qui publiera, également, des traductions, des ouvrages devenus rares et des travaux originaux, en de jolis volumes in-8° écu, tirés à petit nombre sur beau vélin blanc. Nous prions nos abonnés de nous faire parvenir leur souscription fixée à* **20 francs** *pour l'année 1895, durant laquelle ils recevront,* franco, *pour une valeur de* **25 francs** *de volumes (prix marqués). Les premiers ouvrages à paraître sont :* Le Vase sacré, *étude de ce symbole depuis l'Inde védique jusqu'au Saint-Graal (avec nombreuses figures), par* Émile Burnouf*; la continuation des* Apocyphes éthiopiens, *traduits par* René Basset. *Cette nouvelle forme de notre publication agréera certainement à nos lecteurs qui y trouveront l'avantage de posséder immédiatement complets les documents publiés.*

Dans ce dernier numéro sont terminés tous les ouvrages en cours de publication, de sorte que les deux années de LA HAUTE SCIENCE (1893 et 1894), *constituent une collection complète de documents précieux autant que rares.*

LA RÉDACTION.

TABLE

Le Directeur-Gérant : F. Deschamps.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie DESTENAY.

Librairie de l'Art indépendant

11, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris

EXTRAIT DU CATALOGUE

BESANT (ANNIE). — **Pourquoi je devins théosophe,** *ouvrage traduit de l'anglais par Mme C. Lemaître,* 1 br. in-8 . . . . 1 fr.

CHRISTIAN (P.). — **Histoire de la Magie,** *du monde surnaturel et de la fatalité à travers les temps et les peuples.* 1 vol. gr. in-8 de 669 pages avec un grand nombre de figures et 16 pl. hors texte . . . . 10 fr.

CROOKES (WILLIAM). — **Recherches sur les phénomènes du spiritualisme,** *force psychique,* 1 vol. in-18 jésus avec figures, traduit de l'anglais . . . . 3 fr. 50

DELAAGE (HENRI). — **La Science du Vrai,** 1 volume grand in-18 jésus. . . . 3 fr.

ELY-STAR. — **Les Mystères de l'Horoscope,** Traité d'astrologie pratique précédé d'une préface par Camille Flammarion et d'une lettre de Joséphin Péladan, 1 volume in-18 jésus, nombreux exemples . . . . . 3 fr. 50

GIBIER. (Dr PAUL). — **Analyse des choses.** *Psychologie transcendantale, Essai sur la science future,* 1 vol. gr. in-18 . . . . . 3 fr. 50

GURNEY, MYERS et PODMORE. — **Les Hallucinations télépathiques,** traduit et abrégé de *Phantasms of the living,* par L. MARILLIER, maître de Conférences à l'Ecole des Hautes Etudes, avec une préface de M. Ch. Richet, 1 vol. in-8 de 400 pages . . . . 7 fr. 50

HUYSMANS (J. K.). — **Là-bas,** roman sur le satanisme moderne, in-18 jésus. 3 fr. 50

JACOB. — **Esquisses du Tout universel,** 1 vol. in-18 jésus . . . . 3 fr.

JHOUNEY (ALBER). — **Le Royaume de Dieu,** 1887, 1 vol. in-8 raisin . . . . . . 4 fr.

JHOUNEY (ALBER). — **Esotérisme et Socialisme,** 1 vol. in-8 écu . . . . . . 3 fr.

LÉVI (Éliphas). — **Dogme et rituel de la Haute Magie**, 1861, deuxième édition augmentée d'un *Discours préliminaire sur les tendances religieuses, philosophiques et morales des livres de M. Eliphas Lévi sur la Magie*, et d'un article sur la *Magie des campagnes*, et la *Sorcellerie des bergers*. 2 vol. in-8 carré avec 24 figures . . . . 18 fr.

LÉVI (Éliphas). — **Histoire de la Magie**, avec une *exposition claire et précise de ses procédés, de ses rites et de ses mystères*. 1860. 1 vol. in-8 avec 90 figures. . . . . 12 fr.

LÉVI (Eliphas). — **La Clef des grands mystères**, *suivant Enoch, Abraham, Hermès Trismégiste et Salomon*. 1861, 1 vol. in-8 avec 22 planches. . . . . 12 fr.

MATTER (M.). — **Le Mysticisme en France au temps de Fénelon**, 1 volume in-18 jésus de 424 pages . . . . 3 fr. 50

MICHELET (J.). — **La Sorcière**, 1 vol. in-12, broché (3 fr. 50) . . . . 2 fr. 50

OLCOTT (Henri S.). — **Le Bouddhisme selon le canon de l'église du sud**, *sous forme de catéchisme* : traduit de l'anglais, plaquette in-18 jésus . . . . 1 fr. 50

RAGON (J.-M.). — **La Messe et ses Mystères**, *comparée aux mystères anciens*, 1 vol. in-18 jésus de 464 pages, 1882 . . . . . 6 fr.

Rose Croix du Temple et du Graal, (Constitution de la). Jolie plaquette format des eucologes, tirée sur papier jonquille . . 1 fr. 50

SCHURÉ (Edouard.) — **Les grands Initiés**. *Esquisse de l'histoire secrète des religions*. 1 fort volume in-18 jésus . . . 3 fr. 50

SCHURÉ (Édouard). — **La Vie Mystique**, volume in-18 jésus . . . . 3 fr.

SINNETT (A.-P.). — **Le Bouddhisme ésotérique** *ou positivisme hindou*. Ouvrage traduit de l'anglais par Mme Camille Lemaître. 1 vol. in-18 jésus . . . . 3 fr. 50

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie Destenay.

